DICTIONNAIRE des méthodes qualitatives en sciences humaines

3e édition



SOUS LA DIRECTION D'ALEX MUCCHIELLI

ARMAND COLIN

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

PARMI NOS PUBLICATIONS

Introduction

Signes utilisés

LISTE DES ENTRÉES PRINCIPALES

Les auteurs du dictionnaire

A

ACCEPTATION INTERNE (CRITÈRE D')

ACTANCIELLE (MÉTHODE D'ANALYSE)

ACTEUR

ACTIONNISTE (MÉTHODE)

ANALOGIES EN CRÉATIVITÉ (RECHERCHE DES)

ANALOGIES FORMELLES DE SITUATIONS (RECHERCHE DES)

ARCHÉTYPES (MÉTHODE D'ANALYSE DES)

ATTITUDES (RECHERCHE DES)

B

BESOINS (MÉTHODE DE L'ANALYSE DE CONTENU DES)

BRAINSTORMING (MÉTHODE DU)

C

CADRE CONCEPTUEL, CADRE THÉORIQUE

CATÉGORISATION (EN ANALYSE DE CONTENU QUALITATIVE)

CAUSALITÉ HISTORIENNE

CLINIQUE (DÉMARCHE)

CODAGE INVERSE

CODIFICATION (EN ANALYSE DE CONTENU)

COHÉRENCE INTERNE (CRITÈRE DE)

COMBINATOIRE (TECHNIQUE)

COMMENTAIRES PROVOQUÉS (MÉTHODE DES)

COMMUNICATIONNELLE (APPROCHE)

COMPLÉTUDE

COMPLEXITÉ (PARADIGME DE LA)

COMPRÉHENSIVE (APPROCHE)

COMPRÉHENSIF (PARADIGME)

CONFIRMATION EXTERNE (CRITÈRE DE)

CONNAISSANCE ORDINAIRE

CONSTRUCTIVISTE (PARADIGME)

CONTENU (ANALYSE DE)

CONTEXTE DANS LE PARADIGME COMPRÉHENSIF (RÔLE DU)

CONTEXTE DES COMMUNICATIONS CONCOMITANTES (MÉTHODE D'ANALYSE PAR LE)

CONTEXTUALISATION SITUATIONNELLE DYNAMIQUE (MÉTHODE DE LA)

CONTEXTUALISATION SITUATIONNELLE PANORAMIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE PAR LA)

CONTEXTUELLE (ANALYSE HISTORIQUE)

CONVERSATION (ANALYSE DE)

CRÉATIVITÉ (MÉTHODES DE)

CROYANCES (MÉTHODE D'ANALYSE DES)

D

DESCRIPTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE (TECHNIQUE DE LA)

DISPOSITIF DE CATÉGORISATION DES MEMBRES

DOCUMENTAIRE D'INTERPRÉTATION (MÉTHODE)

DOCUMENTS PERSONNELS (UTILISATION DES)

DOUBLE COHÉRENCE (EXIGENCE DE LA)

DYNAMIQUE DE GROUPE (ANALYSE DES PHÉNOMÈNES DE)

E

ÉCHANTILLONNAGE THÉORIQUE

EMPATHIQUE (APPROCHE)

ÉPISTÉMOLOGIE DES MÉTHODES QUALITATIVES

ÉTHIQUE EN RECHERCHE QUALITATIVE

ETHNOBIOGRAPHIE

ETHNOGRAPHIE CONSTITUTIVE (MÉTHODE DE L')

ETHNOLOGIE ET MÉTHODES QUALITATIVES

ETHNOMÉTHODES (RECHERCHE DES)

ETHNOMÉTHODOLOGIE

ÉTUDES DE CAS (MÉTHODE DES)

EXISTENTIELLE (ANALYSE)

F

FICHIER DE DONNÉES PRIMAIRES

FIDÉLITÉ EN RECHERCHE QUALITATIVE

FILATURE ETHNOGRAPHIQUE (TRACKING) (MÉTHODE DE LA)

FONCTIONNELLE EN CRÉATIVITÉ (RECHERCHE)

FORMELLE (MÉTHODE DE L'ANALYSE DE CONTENU)

FUTUROLOGIE COMPRÉHENSIVE

G

GROUPE NOMINAL (MÉTHODE DU)

H

HISTOIRE ET MÉTHODES QUALITATIVES

I

IDÉAL TYPE (MÉTHODE DE L')

IMAGINAIRE (STRUCTURES ET MÉCANISMES DE L')

INCIDENTS CRITIQUES (MÉTHODE DES)

INDIFFÉRENCE ETHNOMÉTHODOLOGIQUE

INDUCTION ANALYTIQUE

INFORMATEUR CLÉ

INNOVATION (MÉTHODES DE CRÉATIVITÉ POUR L')

INSTITUTIONNELLE (MÉTHODE DE L'ANALYSE)

INTERACTIONNISME SYMBOLIQUE

INTERPRÉTATIVES (ANALYSES)

INTERVIEW DE GROUPE (MÉTHODE DE L')

INTERVIEW NON DIRECTIVE (OU COMPRÉHENSIVE) CENTRÉE

INTROSPECTION (TECHNIQUE DE L')

INTUITION

J

JEUX (MÉTHODE D’ANALYSE DES)

JEUX DE RÔLES (MÉTHODE DES)

JOURNAL DE BORD

L

M

MARKETING QUALITATIF

MENTALITÉS (ANALYSE DE L'ÉVOLUTION DES)

MÉTAPLAN (MÉTHODE DU)

MÉTHODOLOGIE D'UNE RECHERCHE QUALITATIVE

MODÈLE

MODÉLISATION SYSTÉMIQUE DES RELATIONS (MÉTHODE D'ANALYSE PAR LA)

MONOGRAPHIE (MÉTHODE DE LA)

MOTIVATIONS (RECHERCHE DES)

MYTHES (PRINCIPAUX)

MYTHODRAMATIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

MYTHOGRAPHIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

N

NOTES (LA PRISE DE)

O

OBJECTIVITÉ EN SCIENCES HUMAINES

OBSERVATION PARTICIPANTE (TECHNIQUE DE L')

P

PARALLÉLISME INTERSUBJECTIF

PÉDAGOGIE ET MÉTHODES QUALITATIVES

PENSÉE SOCIALE (OU NATURELLE)

PERTINENCE DE LA RECHERCHE QUALITATIVE

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

PHÉNOMÉNOLOGIQUE (MÉTHODE DE L'ANALYSE)

PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE GROUPE (MÉTHODE D'ANALYSE)

POSITIVISTE (PARADIGME)

PROBLÉMATIQUE D'UNE RECHERCHE QUALITATIVE

PROBLÉMATISATION ET QUESTIONNEMENT EN HISTOIRE

PRODUCTION SÉMIOTIQUE

PROGRAMMES DE VÉRITÉ (RECHERCHE DES)

PROJECTIVES (MÉTHODES)

PROSPECTIVE QUALITATIVE (MÉTHODES DE LA)

PSYCHOLOGIE ET MÉTHODES QUALITATIVES

Q

QUALITATIVE (ANALYSE)

QUALITATIVE (MÉTHODE)

QUALITATIVE PAR THÉORISATION (ANALYSE)

R

RAISONNEMENT SOCIAL (MÉTHODE D'ANALYSE DU STYLE DE)

RECADRAGE DES OBSERVATIONS ET DES INTERPRÉTATIONS (TECHNIQUES DU)

RECHERCHE-ACTION

RECHERCHE HEURISTIQUE (MÉTHODE DE)

RECHERCHE QUALITATIVE

RÉCITS DE VIE (MÉTHODE DES)

RÊVE ÉVEILLÉ DIRIGÉ (MÉTHODE DU)

RÊVES (ANALYSE DES)

S

SATURATION

SCÉNARIOS (MÉTHODE DES)

SÉMANTIQUE (ANALYSE DE CONTENU) (UTILISATION DU DIFFÉRENCIATEUR SÉMANTIQUE D'OSGOOD)

SÉMIOLOGIE DE L'IMAGE

SÉMIOLOGIQUE DE L'IMAGE (MÉTHODE D'ANALYSE)

SÉMIOTIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

SÉMIOTIQUE DES TEXTES ET DES DISCOURS (MÉTHODE D'ANALYSE)

SEMIOTIQUE SITUATIONNELLE

SENSIBILITÉ THÉORIQUE

SITUATION (DÉFINITION DE LA)

SITUATIONNELLE PHÉNOMÉNOLOGIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

SITUATIONNELLE PHÉNOMÉNOLOGIQUE ET STRUCTURALE (MÉTHODE D'ANALYSE)

SOCIOCOGNITIVE (APPROCHE)

SOCIOLOGIE ET MÉTHODES QUALITATIVES

STRATÉGIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

STRUCTURALE (MÉTHODE D'ANALYSE)

SYMBOLES EN SÉMIOTIQUE PEIRCIENNE (DÉFINITION ET SYNTAXE DES)

SYMBOLIQUE À CLÉ (MÉTHODE D'ANALYSE)

SYMBOLIQUE DES PRODUCTIONS MYTHIQUES (MÉTHODE D'ANALYSE)

SYSTÉMIQUE (APPROCHE)

T

TENDANCES LOURDES (MÉTHODE DES)

TEXTUELLE (MÉTHODE D'ANALYSE HISTORIQUE)

THÉMATIQUE (ANALYSE DE CONTENU)

TRANSACTIONNELLE (MÉTHODE D'ANALYSE)

TRIANGULATION (TECHNIQUE DE VALIDATION PAR)

TYPES IDÉAUX DE PENSÉE

V

VALIDATION DES MÉTHODES QUALITATIVES (CRITÈRES DE)

VALIDITÉ EN RECHERCHE QUALITATIVE

VÉRIFICATION DES IMPLICATIONS THÉORIQUES

Éléments de bibliographie générale

© Armand Colin, 2009
978-2-200-24739-3

Sous la direction d’

Troisième édition mise à jour et augmentée

Illustration de couverture : © Corbis

Internet : www.armand-colin.com



Tous droits de traduction, d’adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l’autorisation de l’éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d’une part, les reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d’autre part, les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d’information de l’œuvre dans laquelle elles sont incorporées (art. L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle).

PARMI NOS PUBLICATIONS

Dictionnaire des relations internationales. Vaïsse (dir.)
De 1900 à nos jours , 2009, 3 e édition
Dictionnaire de l'information , 2008, 3 e édition Cacaly, Le Coadic, Pomart, Sutter
Dictionnaire théorique et critique du cinéma, Aumont, Marie
2008, 2 e édition
Dictionnaire technique du cinéma, 2008, 2 e édition Pinel
Dictionnaire de l'espace politique, 2008 Rosière, Sanguin
Dictionnaire de l'information, 2008, 3 e édition Cacaly, Le Coadic, Pomart, Sutter
Dictionnaire des risques, 2007, 2 e édition Dupont (dir.)
Dictionnaire de l'environnement Veyret
Dictionnaire des philosophes, 2007, 3 e édition Baraquin, Laffitte
Dictionnaire des sciences économiques, Beitone, Cazorla, Dollo, Drai
2007, 2 e édition
Dictionnaire des mondialisations, 2006 Ghorra-Gobin

Introduction

Les méthodes qualitatives débouchent sur l'explicitation des « significations » et du « sens » donnés aux choses de la vie.

Les phénomènes humains, les divers faits sociaux, les conduites individuelles et collectives, les diverses expressions et communications, les constructions matérielles et intellectuelles, les signes, les images, les situations, les événements, les éléments composants un contexte…, tout ce qui, participant du monde de l'homme, est analysé par ces méthodes, pour qu'au bout du déploiement de la méthode choisie, nous ayons à comprendre des significations et du sens. On conclut donc toujours le travail réalisé avec une méthode qualitative en disant : cela veut dire…, cela signifie…, il faut comprendre que…, le sens est alors… On débouche donc sur ce que l'on appelle banalement : une « interprétation ».

Cette « interprétation » est la résultante d'un travail intellectuel. Ce travail utilise une succession d'outils de recueil et d'analyse se combinant pour former une méthode. Cette interprétation finale se doit de répondre à des critères précis de validation, puisqu'elle doit contribuer à nous faire mieux comprendre le phénomène étudié et non pas nous tromper. Il n'est, en effet, pas question que l'interprétation soit sans fondements et sans justifications… ; il n'est pas question qu'elle soit une invention ne reposant que sur des *a priori*, des idées préconçues, une idéologie, une théorie fallacieuse…, bref, qu'elle soit une « élucubration ».

Le souci des chercheurs en sciences humaines et sociales est donc de fournir des interprétations dont on puisse d'abord vérifier comment elles ont été construites. Pour faire cette vérification, on regardera en détail, les éléments constitutifs de la méthode utilisée : sont-ils appropriés au domaine étudié et au projet de recherche ? On regardera ensuite si les éléments de cette méthode ont été utilisés correctement et avec pertinence : l'utilisation des outils de recueil et d'analyse a-t-elle été faite dans les règles de l'art, le chercheur a-t-il été compétent dans leur utilisation ? D'autres critères de validité doivent, aussi être respectés : cf. l'entrée « validation » du dictionnaire. C'est donc pour assurer cette validité minimum des résultats interprétatifs obtenus que l'on a mis au point des « méthodes qualitatives ».

Sans compter, par ailleurs, que la « respectabilité sociale et scientifique » des résultats interprétatifs fournis, passe par la définition de procédures rigoureuses de recherche (des méthodes, donc). Ce sont ces méthodes qui sont décrites dans ce dictionnaire.

Il faut remarquer que dans leur approche interprétative des phénomènes humains, les sciences humaines et sociales ne peuvent copier les sciences physiques et naturelles et utiliser le paradigme positiviste et la méthode expérimentale. Dans leurs différents domaines, les philosophes, les sociologues, les ethnologues, les psychologues, les éducateurs, les historiens, les littéraires, les critiques d'art…, ont besoin de différentes méthodes qualitatives appropriées à leur objet spécifique de recherche pour produire des analyses interprétatives.

La troisième édition de ce « Dictionnaire des méthodes qualitatives » démontre à l'évidence le fort impact du « paradigme interprétatif » dans les recherches en sciences humaines et sociales, puisque toutes les méthodes ici passées en revue, appartiennent à ce paradigme. Cela souligne aussi le besoin qu'ont les chercheurs d'avoir des référentiels précis et des procédures précises pour la conduite de leurs recherches. La compréhension de notre vaste et complexe monde ne demande pas de brillantes intuitions non fondées, mais de patientes études et recherches qualitatives, pertinentes et validées.

Avec l'arrivée en force dans les sciences humaines et sociales du paradigme constructiviste, les méthodes qualitatives sont d'autant plus valorisées et elles trouvent de nombreuses possibilités d'applications concrètes. Les méthodes qualitatives sont, en outre, particulièrement adaptées à l'analyse des logiques d'action et des pratiques sociales en situation, types d'analyses dont ont essentiellement besoin les décideurs de tous les niveaux pour faire avancer la résolution des problèmes qu'ils sont à traiter.

Le défi, pour les chercheurs se référant au paradigme interprétatif, est aussi maintenant dans la diffusion et l'appropriation sociale de ce paradigme et des méthodes qualitatives qui le concrétisent. Lorsque les étudiants arrivant à l'Université sauront distinguer les raisonnements positivistes (fondés sur la causalité linéaire, la logique du tiers exclu et la réalité existante donnée), de ceux du paradigme de la complexité (fondés

sur la causalité circulaire, la logique des vérités plurielles et le principe d'émergence), et qu'ils disposeront des instruments intellectuels que sont les méthodes qualitatives, comme ils disposent de ceux de la méthode expérimentale ou des équations mathématiques apprises dès l'école primaire, on sera à l'aube d'une véritable avancée culturelle (et donc possiblement scientifique).

Ce dictionnaire, présentant plus de quarante méthodes et plus de cinquante techniques de recueil ou d'analyse se combinant dans ces méthodes, veut être un référentiel, théorique et pratique, pour les étudiants et les chercheurs centrés sur les significations que les choses du monde prennent pour les personnes, les groupes et les entités humaines qui agissent dans ce monde.

A. Mucchielli

Signes utilisés

ENTRÉE PRINCIPALE

→ renvoi à une autre entrée

se référer principalement à

* entrée principale ou secondaire du dictionnaire signalée dans les textes



bibliographie

LISTE DES ENTRÉES PRINCIPALES

Acceptation interne (critère d’)
Acteur
Cohérence interne (critère de)
Complétude
Complexité (paradigme de la)
Compréhensif (paradigme)
Compréhensive (approche)
Confirmation externe (critère de)
Contextualisation situationnelle panoramique
Constructiviste
Description phénoménologique
Échantillonnage théorique
Empathique (approche)
Épistémologie des méthodes qualitatives
Éthique en recherche qualitative
Ethnologie et méthodes qualitatives
Ethnométhodologie
Études de cas (méthode des)
Futurologie compréhensive
Histoire et méthodes qualitatives
Imaginaire (structures et mécanismes de l’)
Induction analytique
Interactionnisme symbolique
Interview non directive (ou compréhensive) centrée
Marketing qualitatif
Méthodologie d’une recherche qualitative
Modèle
Modélisation systématique
Observation participante

Pédagogie et méthodes qualitatives
Pertinence de la recherche qualitative
Phénoménologique (analyse)
Problématique d'une recherche qualitative
Projectives (méthodes)
Prospective qualitative
Psychologie et méthodes qualitatives
Qualitative (analyse)
Qualitative (méthode)
Qualitative par théorisation (méthode d'analyse de contenu)
Recherche-action
Recherche qualitative
Saturation
Sémiologie de l'image
Sémiologique de l'image (méthode d'analyse)
Sémiotique (méthode d'analyse)
Sémiotique des textes et des discours (méthode d'analyse)
Sémiotique situationnelle
Situationnelle phénoménologique (méthode d'analyse)
Situationnelle phénoménologique et structurale (méthode d'analyse)
Sociocognitive (approche)
Sociologie et méthodes qualitatives
Structurale (méthode de l'analyse)
Symbolique des productions mythiques (méthode de l'analyse)
Systémique (approche)
Triangulation (technique de validation par)
Validité en recherche qualitative par)

Les auteurs du dictionnaire

Isabelle Bianquis-Gasser, professeur, ethnologie, Université de Strasbourg.

Jocelyne Bonnet, professeur, ethnologie, Université de Montpellier III.

Charles-Olivier Carbonnel, professeur, histoire, Université de Montpellier III.

Pierre Collerette, professeur, sciences de gestion, Université de Hull, Québec, Canada.

Alain Coulon, professeur, sociologie, Paris IV.

Huguette Desmet, professeur, psychopédagogie, Université de Mons-Hainaut, Belgique.

Jacques Fontanille, professeur, sémiotique, Université de Limoges.

Alain Gras, professeur, sociologie, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne.

Martine Joly, professeur, sémiotique, Université de Bordeaux.

Claude Le Bœuf, professeur, sciences de l'information et de la communication, Université d'Aix-Marseille II.

Robert Marty, professeur, sémiotique, Université de Perpignan.

Alex Mucchielli, professeur, sciences de l'information et de la communication, Université de Montpellier III.

Pierre Paillé, professeur, sciences de l'éducation, Université de Sherbrooke, Québec, Canada.

Jean-Pierre Pourtois, professeur, psychopédagogie, Université de Mons-Hainaut, Belgique.

Paul Raybaut, professeur, ethnologie, Université de Nice.

Anne Sauvageot, professeur, sociologie, Université de Toulouse-Le-Mirail.

Lorraine Savoie-Zajc, professeur, techniques de l'éducation, Université de Hull, Québec, Canada.

Jean-Marie Van Dez Maren, professeur titulaire au département d'études en éducation et administration de l'éducation, Université de

Montréal.

Uli Windisch, professeur, sociologie, Université de Genève, Suisse.

A

ACCEPTATION INTERNE (CRITÈRE D')

Ce critère de validation* désigne le degré de concordance et d'assentiment qui s'établit entre le sens que le chercheur attribue aux données recueillies et sa plausibilité telle que perçue par les participants à l'étude. L'acceptation interne sera recherchée à deux niveaux : d'abord au niveau de l'acceptation du chercheur par le milieu où se déroule la recherche, de nature à influencer la qualité des données recueillies. Le deuxième niveau s'applique au moment de l'interprétation des données de la recherche. La reconstruction de la réalité étudiée est-elle plausible pour les participants ? Se reconnaissent-ils dans le portrait tracé de leurs expériences étudiées et reconstruites ? Le chercheur a-t-il bien interprété le sens des propos émis par les personnes ?

■ **Termes apparentés.** Plusieurs termes existent dans la littérature, au sens proche de celui d'« acceptation interne ». Les termes : crédibilité (Guba et Lincoln, 1982 ; Lincoln et Guba, 1985 ; Savoie-Zajc, 1990), validation par les répondants (Cohen et Manion, 1985), validité de concordance (Van der Maren, 1995), validité de signifiance (Pourtois et Desmet, 1988) vraisemblance et authenticité (Lecompte et Preissle, 1993 ; Lincoln, 1995), ont cours dans les écrits.

Stratégies pour soutenir l'acceptation interne. Plusieurs stratégies sont identifiées pour soutenir le critère d'acceptation interne. On mentionne, entre autres, la présence prolongée du chercheur sur le site de recherche et la stratégie de triangulation*.

Exemple. Desrosiers et Godbout (1992) ont mené une recherche auprès de dix enseignants en éducation physique afin de comprendre leurs pratiques en matière d'évaluation formative. Pendant deux mois et demi, ils ont observé les enseignements de ces personnes, ils leur ont demandé de rédiger des récits à propos de leurs pratiques évaluatives et ils ont vérifié avec les enseignants le sens qui émergeait des données. Les chercheurs ont produit, à l'aide des récits des enseignants, des textes illustrant des pratiques d'évaluation formative ; ces textes ont toutefois été construits par les chercheurs et les enseignants, le rôle des chercheurs ayant été celui de proposer une structure de base aux récits, laquelle se dégageait des récits initiaux. On constate, par cet exemple, l'étroite collaboration qui s'est établie entre les chercheurs et les participants, les chercheurs ayant eu

soin de vérifier constamment auprès des enseignants la justesse de leur compréhension* des données et de s'assurer que l'interprétation avait un sens pour les enseignants.

(L. Savoie-Zajc)

COHEN L. et MANION L., *Research Methods in Education*, Londres, Croom Helm, 1985, p. 263.

DESROSIERS P. et GODBOUT P., « Une recherche qualitative comme déclencheur d'innovations pédagogiques au secondaire », *Revue de l'ARQ : pratiques de recherche 2*, vol. 6, 1992, pp. 31-39.

GUBA E.G. et LINCOLN Y.S., *Effective Evaluation*, San Francisco, Jossey Bass Pub., 1982, pp. 103-127.

LECOMPTE M. et PREISSLE J., *Ethnography and Qualitative Design in Educational Research*, San Diego, Academic Press, 1993, pp. 324-325.

LINCOLN Y.S., « *Emerging criteria for quality in qualitative and interpretive research* », *Qualitative Inquiry*, 1 (3), 1995, pp. 275-289.

LINCOLN Y.S. et GUBA E.G., *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, Sage Pub., 1985, pp. 289-316.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 1991, pp. 111-113.

POURTOIS J.P. et DESMET H., *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988, pp. 57-59.

SAVOIE-ZAJC L., « Les critères de rigueur de la recherche qualitative », *Actes du colloque de la Société de recherche de l'Abitibi-Témiscamingue (SOREAT)*, Rouyn, 1990, pp. 49-66.

VAN DER MAREN J.-M., *Méthodes de recherche pour l'éducation*, Montréal, Presses Université de Montréal et De Boeck, 1995, p. 393.

→ Triangulation (technique de validation par). **Validation des méthodes qualitatives**

ACTANCIELLE (MÉTHODE D'ANALYSE)

Application d'une méthode systématique de lecture d'un récit destinée à faire apparaître un des sens non immédiats de ce récit. La méthode comporte trois étapes : le repérage des séquences narratives, le repérage des actants et de leur parcours par séquence, l'analyse des transformations diverses affectant les actants d'une séquence à l'autre.

■ **Exemple.** Nous prendrons un exemple d'utilisation de la méthode concernant l'analyse d'un rêve (l'analyse de ce rêve est aussi traitée par l'analyse symbolique* à clé de la psychanalyse) : « Je rêve que je monte à bicyclette et que je me dirige vers un beau jardin à l'entrée duquel je m'aperçois que mon pneu avant se dégonfle. J'hésite à m'arrêter, mais un gardien qui se trouve là intervient et attire mon attention sur ma tenue. Je constate que je suis en chemise, presque nu. Je descends de bicyclette, je rebrousse chemin et je m'adresse à un garagiste auquel je demande de réparer mon pneu. » (L'exemple est tiré de Mucchielli, 1994, où il est traité dans le détail.)

Le repérage des « parcours narratifs » Dans ce rêve, on peut compter trois séquences différentes :

- scène 1 : « Je rêve que je monte à bicyclette et que je me dirige vers un beau jardin à l'entrée duquel je m'aperçois que mon pneu avant se dégonfle. J'hésite à m'arrêter… »
- scène 2 : « mais un gardien qui se trouve là intervient et attire mon attention sur ma tenue. Je constate que je suis en chemise, presque nu. »
- scène 3 : « Je descends de bicyclette, je rebrousse chemin et je m'adresse à un garagiste auquel je demande de réparer mon pneu. »

L'analyse des transformations (ou analyse actancielle proprement dite). On analyse d'une scène à l'autre les transformations d'état et de relation qui affectent les actants du point de vue de leur vouloir-faire, savoir-faire ou pouvoir-faire et l'on formalise ces transformations. Sur notre exemple, la transformation la plus importante a lieu à la scène 2. Dans cette scène, l'actant principal change, c'est le gardien. L'ancien héros perd l'initiative de l'action, il est attaqué et devient l'objet d'une culpabilisation morale concernant un objet nouveau et social : sa tenue. Le héros ne fait aucune opposition, il rencontre même un complice de son accusateur, en l'occurrence sa propre conscience. Il est convaincu, et il abandonne. Défaite du héros par un nouvel opposant qui a attaqué sur un point social, la tenue, s'assurant ainsi la victoire. La déception du héros se transforme en défaite parce qu'il a perdu l'initiative. Or, le changement qui est à la source de cette défaite est non seulement un changement de sujet, mais aussi un changement d'objet. Ce nouvel objet dont le surgissement a provoqué l'abandon est la tenue vestimentaire du héros. Par ailleurs, la propre conscience du héros a découragé alors toute velléité d'opposition (de maintien du désir). À la scène 3, le héros retrouve l'initiative, mais c'est pour recommencer la scène 1 en vue de la satisfaction et non pour résoudre la situation 2.

Ainsi, l'analyse actancielle révèle que le héros ne veut pas lutter sur le terrain précis où se produit réellement sa défaite : le problème de la tenue.

Une interprétation du rêve peut donc être proposée par l'analyse actancielle : le malade s'entête à réussir techniquement les actions désirées alors que la vraie source de sa défaite est d'un autre ordre : elle concerne la honte de n'être pas conforme et donc la peur du jugement d'autrui. Le héros ne voit pas ce rapport, et son rêve exprime cette structure de son univers vécu actuel.

On voit donc bien comment une telle analyse vise à dépasser le sens littéral pour faire apparaître un sens non immédiatement perceptible. On peut donc dire que cette méthode, comme les méthodes d'analyse symbolique à clé de la psychanalyse ou l'analyse formelle, est « interprétative » en ce sens qu'elle cherche une signification latente enfouie dans le récit et que seules des manipulations précises font apparaître.

(A. Mucchielli)



GREIMAS A.-J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

GREIMAS A.-J., COURTES J., *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, 1979.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse formelle des rêves et des récits d'imagination*, Paris, PUF, 1994.

→ Formelle (analyse de contenu), interprétatives (analyses de contenu), sémiotique (analyse), symbolique à clé (analyse)

ACTEUR

La place de l'acteur au sein des phénomènes sociaux est l'une des grandes questions de la sociologie de ces vingt dernières années, tant en Europe qu'en Amérique. Il n'est donc pas question ici de l'envisager dans sa totalité, mais plutôt de l'aborder succinctement à partir du point de vue de la recherche qualitative. Notons auparavant que la notion d'« acteur » est typiquement française et est moins employée dans le monde anglo-saxon, où l'on parle plus souvent de « *subject* » ou de « *participant* ». Par ailleurs, la question de la place du sujet ou du participant au sein d'une recherche qualitative est fondamentale à l'intérieur du courant anglo-saxon de la recherche qualitative. Historiquement, les premières formes de la recherche qualitative se sont constituées autour de l'étude des « personal papers » (documents personnels ; voir l'entrée à ce sujet), dès le début du vingtième siècle, notamment avec les travaux de W. I. Thomas et F. Znaniecki (1918-1920 : *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique*), ainsi qu'avec la méthode du « case study » (étude de cas ; voir l'entrée à ce sujet),

expressions qui placent toutes deux l'acteur à la fois à l'origine et au centre de la recherche. Les considérations autour de l'importance ou du rôle de cet acteur-participant sont toujours demeurées au centre des réflexions et des débats en recherche qualitative. Récemment, les tenants de la « recherche collaborative » (*collaborative research*) (voir Reason et Bradbury, 2001) ont poussé la logique un peu plus loin. À partir d'un point de vue pragmatiste, et faisant leur la critique postmoderne à l'endroit du chercheur-énonciateur-privilégié, ils réservent à l'acteur une place quasi égalitaire au sein même du processus de production de connaissance.

Mais quelle est donc la place de l'acteur dans les recherches qualitatives ? En réponse à cette question, on ne peut que relever le statut privilégié de l'acteur au centre des recherches, mais il faut apporter des nuances. Ainsi, dans les recherches qualitatives la place faite aux acteurs est très importante, mais le statut attribué à leur point de vue (ou perspective, savoir, expérience, etc.) varie d'une approche à l'autre. Il faut d'abord reconnaître que c'est un apport principal des recherches qualitatives que d'avoir gardé l'acteur au centre du processus de production de connaissance. On sait le sort qu'il a connu au sein du projet positiviste et l'énigme qu'il a longtemps représenté à l'intérieur d'un schéma structuraliste ou marxiste. À l'inverse la recherche qualitative participe d'un projet de proximité (Paillé, 2007). À ce titre, il devient important de s'approcher au plus près de la connaissance et de l'expérience du sujet humain-acteur. Cette connaissance et cette expérience sont d'un intérêt premier en sciences humaines et sociales : 1) d'abord en elles-mêmes, car elles nous racontent la vie humaine, 2) ensuite parce qu'on y trouve l'interprétation première et en quelque sorte ultime des phénomènes sociaux, économiques, culturels, etc., 3) mais aussi parce qu'elles sont en partie structurantes de l'action. L'acteur est « agissant », et à ce titre, les recherches qualitatives lui accordent, soit isolément soit en interaction, une importance significative.

Ceci étant dit, son statut varie d'une approche à l'autre. Dans la recherche phénoménologique*, son importance est capitale, mais il n'y occupe pas véritablement le statut d'acteur. Il y est plutôt un sujet expérientiel (ou existentiel) dans une optique où l'intérêt est celui de la conscience des phénomènes. De manière très proche, la recherche heuristique* lui accorde un statut de porte-parole de soi, le plus souvent dans une visée biographique. L'approche phénoménographique* met également en scène un sujet, mais il s'agit de l'apprenant dans un cadre cognitif. Dans la recherche ethnologique*, son statut est variable, selon la prépondérance de l'explication émique (catégories « indigènes ») ou étique (catégories « savantes ») (Harris, 1976).

L'ethnométhodologie*, dont le matériau d'analyse dépend de l'activité quotidienne des personnes, ne reconnaît pas au sujet humain le statut d'acteur, mais plutôt celui de membre (Amiel, 2004, p. 65). Finalement, dans la recherche-action*, l'acteur est central en tant que sujet agissant, instituant, capable, en même temps, de conscience et de transformation. (P. Paillé)

AMIEL, P., *Ethnométhodologie appliquée. Éléments de sociologie praxéologique*. Paris : Presses du LEMA, 2004.

HARRIS, M., History and significance of the emic/etic distinction. *Annual Review of Anthropology*, 1976, *5*, 329-350.

PAILLÉ, P. La recherche qualitative : une méthodologie de la proximité. *In* H. Dorvil (dir.), *Problèmes sociaux. Tome III. Théories et méthodologies de la recherche* (p. 409-443). Québec : Presses de l'Université du Québec, 2007.

REASON, P. et BRADBURY, H. (dir.). *Handbook of action research : participative inquiry and practice*. Thousand Oaks, CA : Sage, 2001.

→ Compréhensive (approche), contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du), **épistémologie des méthodes qualitatives**, ethnologie et méthodes qualitatives, étude de cas (méthode de l'), phénoménographique (méthode), phénoménologique (approche). **Recherche-action (méthodes de la)**, sociocognitive (approche), sociologie et méthodes qualitatives, documents personnels (utilisation de).

ACTIONNISTE (MÉTHODE)

La méthode actionniste a été mise en place par l'école anglaise de psychosociologie des organisations (Silverman, 1973). Elle considère, d'une manière constructiviste, qu'une organisation est un système en équilibre plus ou moins stable dans lequel les différents partenaires négocient en permanence la définition de cette situation et leurs rôles. La méthode a pour but d'analyser les relations sociales en photographiant l'état de cette négociation pour en comprendre les tenants et aboutissants et prévoir les voies de changements possibles.

Il s'agit, plus précisément, d'un ensemble de techniques qualitatives de recueil et d'analyse (interviews non directives centrées, observation, observation participation, analyses de contenu diverses…), permettant d'abord de remplir deux types de tableaux synthétiques ; un tableau des rôles et attentes de rôles et un tableau de définition de la situation pour les différents acteurs. Ces tableaux

permettant, ensuite, par une analyse de contenu qualitative et théorisante et différentes analyses comparatives appliquées globalement et par sous-parties à chacun d'eux, une compréhension globale de la situation et des phénomènes s'y déroulant.

■ **Démarche.** Le premier tableau donne, pour chaque acteur social repéré, sa propre définition de son rôle et les différentes définitions qu'il formule du rôle des autres (ce qu'il attend de ces autres en termes de rôle à tenir).

Tableau des rôles et attentes de rôles

	Acteur 1	Acteur 2	...
Acteur 1	Définition de son rôle par l'acteur 1	Définition du rôle de l'acteur 2 par l'acteur 1	
Acteur 2	Définition du rôle de l'acteur 1 par l'acteur 2	Définition de son rôle par l'acteur 2	

Le deuxième tableau donne, pour chaque acteur social repéré : sa définition de la situation, ses actions typiques traduisant sa vision des choses, les implications des acteurs dans la situation, la signification qu'il attache à ses actions et les conséquences qui en découlent qu'elles soient le fruit de sa volonté initiale ou une dérivation du fait des interprétations qui lui sont données dans la situation.

Tableau des définitions de la situation

	Vision de la situation	Actions typiques et implications	Significations attachées par l'acteur lui-même	Conséquences voulues et non voulues
Acteur 1				
Acteur 2				
...				

La construction de ces tableaux consiste donc à mettre en lumière qu'une même situation est interprétée différemment selon les acteurs (le même comportement de contrôle, par exemple, peut être interprété comme amical par un groupe de travailleurs ou comme une tentative illégitime de gagner leur sympathie, pour réaliser des objectifs opposés aux leurs par un autre groupe). La comparaison des données signifiantes de chaque ligne avec celles des autres lignes permet différentes analyses interprétatives.

Difficultés. Les difficultés d'application de la méthode concernent le passage de l'ensemble des données brutes recueillies aux catégorisations que nécessite le remplissage des cases des tableaux. Il faut alors transformer ces données en informations signifiantes rentrant dans le cadre de concepts précis : rôles, vision de la situation, actions typiques, implications, significations attachées… Il importe donc de bien connaître ces concepts pour pouvoir extraire d'un ensemble de données d'enquêtes ce qui permet de les définir et en faire une formulation claire. Les analyses de contenu des données se font donc avec une série de questions du genre : « qu'est-ce qui, dans l'ensemble des données recueillies en provenance de tel acteur, me permet d'exprimer sa conception de son rôle, de tel autre rôle… ? », « qu'est-ce qui, dans l'ensemble des données recueillies sur tel acteur (en provenance de tous les autres acteurs et de lui-même), me permet d'exprimer sa vision des choses, ses actions typiques, son implication, les effets voulus ou non voulus des actions… ? » Les corpus à constituer pour chaque analyse concernent donc tout ce qui provient de chaque acteur et l'ensemble de tout ce qui est recueilli. Les difficultés de ce type d'analyse de contenu sont finalement les difficultés même de toute catégorisation en analyse qualitative de contenu et nous renvoyons le lecteur aux items « Catégorisation (en analyse de contenu qualitative) » et « qualitative par théorisation (analyse du contenu) * ».

Les difficultés d'application de la méthode concernent aussi les analyses globalisantes qu'il faut faire sur les tableaux. L'« induction théorisante » à réaliser est la même que celle qui est faite à la phase six de l'analyse qualitative de contenu théorisante ». Il faut arriver à formuler, à l'aide de divers processus fondamentaux des sciences humaines, un schéma permettant la compréhension de la situation. Les processus fondamentaux dont on peut se servir peuvent être pris dans des approches spécialisées comme dans ceux de « l'analyse stratégique » *, ou encore dans ceux de « l'approche communicationnelle » *.

A. Mucchielli

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approches constructivistes*, Armand Colin, 2005.

MUCCHIELLI A., *Rôles et communication dans les organisations*, Paris, ESF Éditeur, 1983 (exercice 4, p. 28).

SILVERMAN D., *La Théorie des organisations*, Paris, Dunod, 1973.

→ **Acteur** Catégorisation (en analyse de contenu qualitative). Compréhensive (approche) : Contextualisation situationnelle panoramique (méthode d'analyse par la). Études de cas (méthode des). Monographie (méthode de la), **Qualitative**

par théorisation (analyse du contenu) Situation (définition de la), Stratégique (analyse), Systémique (approche)

ANALOGIES EN CRÉATIVITÉ (RECHERCHE DES)

La recherche des analogies est une méthode de créativité « par le détour ». Elle met en œuvre un mode de pensée latérale. Au lieu d'étudier directement le problème posé, elle l'écarte pour en évoquer d'autres, qui lui ressemblent. La pensée analogique (le « comme ») est d'ailleurs antérieure à la pensée déductive (le « donc »). La méthode systématise le recours aux similitudes pour trouver de nouvelles idées : on rapproche l'objet d'« ailleurs ressemblants » (par exemple, une université, c'est comme une entreprise, une ruche, un paquebot, une église…). Le détour est généralement productif et il évite de tourner en rond. Pour W. Gordon, le père de la synectique, la recherche des analogies vise à « rendre le familier insolite et l'insolite familier ». Elle rapproche l'inconnu du connu et développe les superpositions, les rapprochements produits (« bisociations ») devant permettre de résoudre le problème initialement posé.

■ **Utilisation.** La méthode se décompose en quatre phases principales.

1) La recherche d'analogies. Il ne s'agit pas d'associations libres d'idées, mais d'objets similaires au plan de la structure ou des fonctions. On arrête une liste d'une vingtaine d'analogies trouvées à partir d'une exploration des représentations mentales dans les domaines de la biologie, la géographie, l'histoire, la physique… La recherche des analogies peut être directe, personnelle, symbolique… W. Gordon cite un exemple devenu notoire de recherche par identification personnelle à l'objet (sorte d'anthropomorphisme), le cas d'un régulateur de vitesse : on demande à chacun des participants d'entrer dans le régulateur, d'y circuler, de jouer le rôle d'un composant, de dire ses sensations, d'imaginer ce qu'il faudrait faire pour améliorer le mécanisme…

2) Les analogies sont ensuite triées puis classées par rapport au problème initial. Lorsque leur nombre est important, on peut les organiser en cercle. Le « circept » de M. Fustier décrit la proximité et l'opposition des analogies. À propos d'une recherche sur l'entreprise, il regroupe par exemple les analogies en huit sous-ensembles :

L'EFFICACITÉ (le bombardier, l'automobile)	L'ÉDIFICATION (la cathédrale, l'orchestre)
L'ÉCRASEMENT (la prison, la boîte de sardines)	L'ÉPANOUISSEMENT (l'arbre, le fleuve)

L’EXPLOITATION	LA DISPERSION
(le cancer, la pieuvre)	(le zoo, la maison de fous)
L’ORDRE	LE DÉSORDRE
(la fourmilière, la gare)	(le cirque, le marché aux puces)

3) L'exploitation des analogies. Chaque analogie est étudiée en détail. Le groupe cherche à comprendre son fonctionnement, ses caractéristiques à emprunter et dégage des solutions. Un tableau de synthèse peut être élaboré pour mettre en évidence les aspects essentiels, les points communs, les convergences, mais aussi les dissemblances. La structuration des analogies en circepts est en elle-même une voie de compréhension.

4) La transposition au problème de départ. Le détour ne servirait à rien, sinon à distraire le groupe, sans fécondation en retour. Il s’agit d’un travail d’analyse important faisant également appel à l’imagination des participants. Kaufman *et al.* font remarquer que la découverte se produit précisément au moment où les deux séries de préoccupations se superposent. Leur exemple de la compréhension de la complexité du phénomène des vacances est directement utile aux organisateurs de loisirs : les vacances sont 1) un temps où l’on ne fait rien (analogie avec l’hôpital, la convalescence, le poulet à la broche), 2) un phénomène de dépersonnalisation (le château enchanté, la musique douce, le déguisement), 3) une sorte d’aliénation (le service militaire, la provocation, l’univers concentrationnaire), 4) un contact avec les autres (la vie de famille, la vie à l’hôtel, les agapes), 5) une recherche de l’aventure (les valises, le port, la vie en roulotte), 6) un temps de défoulement (l’île du Levant, le Living Theatre, le volcan en éruption, le grand cirque), 7) une découverte (le bricolage, le violon d’Ingres, le livre), 8) une remontée aux sources (la mer, le pèlerinage, la partie de pêche), 9) le retour sur soi (la prière, la solitude, l’hibernation, la pensée), 10) la vie naturelle (le jardin, le feu de bois, la vidange), 11) la découverte du corps (l’oiseau qui plane, le bain chaud, la roue libre), 12) l’émerveillement (le château en Espagne, l’enfant devant l’arbre de Noël).

La recherche des analogies est généralement employée pour la création de produits nouveaux et la compréhension de phénomènes naturels et sociaux. Elle peut orienter les techniques d’association de mots exploitées par les agences de communication et les bureaux d’étude de marché permettant de déterminer les caractéristiques des produits ou les valeurs à leur attacher. Citons, le « portrait chinois » à la base du « star-system » de J. Séguéla (si votre produit était une voiture, un magazine, un animal, un écrivain, une star ?), le différenciateur sémantique d’Osgood Tannenbaum et Sucy, la sémiométrie.

(C. Le Bœuf)

BONO E. DE, *The Use of Lateral Thinking*, trad. *La Pensée latérale*, J. Cape Press, 1969.

GORDON W., *Stimulation des facultés créatrices dans des groupes de recherche synectique*, 1961, trad. Hommes et Techniques, 1965.

KAUFMANN A., FUSTIER M. et DREVET A., *L'Inventique*, EME, 1970.

→ Besoins (analyse de contenu des), **Créativité (méthodes de)**, innovation (méthodes de créativité pour l'), motivations (recherche des)

ANALOGIES FORMELLES DE SITUATIONS (RECHERCHE DES)

Travail intellectuel de généralisation s'effectuant à partir de plusieurs descriptions phénoménologiques* de situations et essayant de repérer des éléments situationnels, décrits du point de vue des acteurs, formant des agencements semblables et synthétisables en une seule Forme situationnelle permettant d'atteindre un sens global vécu par les acteurs en situation.

■ **Historique.** Les éthologues ont, depuis longtemps, montré que le vivant sélectionnait dans son environnement ce qui était significatif pour lui. Les fameux travaux de Tinbergen (1967) sur le comportement du poisson épinoche, de Lack (1943) sur le rouge-gorge mâle ont montré que le signal auquel réagissaient les animaux qui se trouvaient dans un certain état neurophysiologique était une Forme simple concentrée en un stimulus isolé de l'ensemble du champ perceptif (le ventre bombé et rouge dans un cas, une touffe de plumes colorées sur la poitrine dans l'autre cas). Tout se passe comme si l'animal, tout en étant sensoriellement capable de percevoir d'autres éléments du milieu ambiant, négligeait ces données, pour réagir seulement à ce qui peut apparaître à un observateur extérieur comme un « détail » de son environnement. Il en est de même pour l'homme. Les expériences de Spitz (1968) sur les nourrissons montrent que ce que l'enfant de trois mois perçoit n'est pas un partenaire, ce n'est pas une personne ni un objet, mais une « Gestalt » privilégiée consistant dans l'ensemble : « front-yeux et nez, le tout en mouvement ». C'est cette grille d'appréhension du monde que nous voyons fonctionner à un premier niveau simple et volontaire, lorsque nous cherchons à repérer quelque chose de précis dans notre environnement. Alors nous devenons en quelque sorte « aveugles » aux autres éléments. Nous savons bien d'ailleurs que nos intérêts, notre formation… intervenant à un niveau inconscient, font que nous ne voyons pas le monde avec les mêmes yeux que notre voisin, nous avons nos « Formes

habituelles perceptives ». Ce qui est significatif dans le perçu s'organise en une Forme, c'est-à-dire en une configuration d'éléments. Cette Forme se détache du milieu ambiant, renvoyant dans le fond les autres éléments sans importance du contexte total (Koffka, Kohler, Guillaume). On peut donc conclure que l'appréhension des éléments de l'univers de vie de n'importe quel acteur se fait à travers des « Formes » car c'est une aptitude de l'esprit humain que de saisir les « Formes » en général et donc des Formes de situation. Le monde des Formes s'interpose donc et fait office d'intermédiaire entre l'expérience immédiate et les constructions conceptuelles. Cette Forme, « se tient à mi-chemin de l'abstrait et du pur concret (le sensible et la qualité)… Elle est un "mixte" presque au sens platonicien du terme, un "mélange" d'infini qualitatif et de détermination abstraite » (Ledrut, 1984, p. 12). La Forme est en rapport avec ce que Kant a nommé l'Imagination transcendantale et le « schématisme ». Une Forme n'est pas un absolu, elle est relative à d'autres aspects du réel et à d'autres concepts. « Elle est un au-delà qui n'est pas l'essence du phénomène mais son concept » (Ledrut, 1984, p. 34). Cette « Forme » se substitue donc à la perception de l'ensemble de l'environnement. En ce qui concerne une situation, la « Forme » d'une situation est une « schématisation » rassemblant les éléments les plus significatifs de la situation pour l'acteur (Mucchielli, 1994, p. 74).

Par ailleurs, la forme est liée au sens qui émerge de, par et à travers la mise en forme que fait l'esprit. Les gestaltistes ont bien éclairé, lors de leurs expériences sur l'apprentissage, les processus de l'appréhension des « Formes » et de l'émergence des « sens » qui leur sont corrélatifs. Dans les figures classiques de la perception des parallélépipèdes, on ne perçoit pas douze lignes, on perçoit une « caisse » vue de dessous ou vue de dessus et ce « sens » est le fruit d'un travail intellectuel mettant en jeu, non seulement les données extérieures telles qu'elles « apparaissent », mais aussi de nombreux processus cognitifs et perceptifs.

Exemple. La sociologie, comme bien d'autres sciences humaines, s'est servie de cette recherche des analogies formelles des situations. Lévy-Leboyer (1971) montre, par exemple, que les situations professionnelles des agriculteurs, des marins pêcheurs et des mineurs relèvent d'une « Forme situationnelle » caractérisée par quatre éléments :

1 le contact direct avec la nature (la terre, la mer, la mine) et l'effort physique (même par l'intermédiaire des machines), nécessaire pour l'accomplissement de la tâche ;

2 la visualisation concrète du résultat des efforts (les labours et les récoltes, la pêche, le minerai extrait) ;

3 l’intervention, largement imprévisible, des circonstances naturelles catastrophiques qui menacent toujours et surtout ruinent les efforts (grêle, tempête, coup de grisou ou poche d’eau).

Ainsi, les situations de travail de ces trois types d’acteurs sont « analogiques » en ce qui concerne ces caractéristiques communes. On dira que ces situations de travail ont une « Forme » commune définie par l’ensemble de ces éléments. On voit que de nombreux autres paramètres pouvant intervenir dans les contextes globaux de ces situations de travail ont été négligés. La « Forme » n’est définie qu’à partir des éléments jugés les plus « pertinents ».

À cette situation de travail est associé un vécu collectif (un sens) partagé, malgré les différences de surface. Ce sens est celui : « d’efforts constants à faire pour un résultat tangible qui peut être ruiné par des éléments extérieurs incontrôlables » (c’est toute cette phrase qui donne le sens).

La vérification de cette analyse s’est faite à travers une large enquête par questionnaire qui a mis en évidence la parenté des « mentalités professionnelles » de ces agriculteurs, marins et mineurs. Ces groupes professionnels ont une mentalité à la fois volontariste et désabusée : par exemple, 75 % d’entre eux estiment « qu’un travail opiniâtre vient à bout de tout » et 90 % pensent qu’« ils n’ont jamais de chance quoi qu’ils fassent ». Par ailleurs, ces agriculteurs, marins et mineurs sont superstitieux, craignent tous le mauvais sort et voient souvent, derrière les éléments naturels, quelques vies ou entités douées de volonté particulière.

(A. Mucchielli)

GUILLAUME P., *La Psychologie de la forme*, Paris, Gallimard, 1967.

KOFFKA K., *Principles of Gestalt Psychology*, Londres, Routledge and Kegan, 1935.

KOHLER W., *La Psychologie de la forme*, Paris, Gallimard, 1964.

LEDRUT R., *La Forme et le sens dans la société*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984.

LEVY-LEBOYER C., *L'Ambition professionnelle et la mobilité sociale*, Paris, PUF, 1971.

LORENTZ K., *La Vie sociale des animaux*, Paris, Payot, 1958.

MUCCHIELLI A., *Les Situations de communication. Approche formelle*, Paris, Eyrolles, 1991.

PAILLE P. et MUCCHIELLI A, *L’analyse qualitative,* Armand Colin, 2002.

SECRETAN P., *L'Analogie*, Paris, PUF, 1984.

SIMMEL G., « Métropoles et mentalité », *in L'École de Chicago*, présentation d'Y. GRAFMEYER et I. JOSEPH, éd. du Champ Urbain, 1979, pp. 61-77.

SPITZ R., *La Première Année de la vie de l'enfant*, Paris, PUF, 1968.

TINBERGEN N., *La Vie sociale des animaux*, Paris, Payot, 1967.

UEXKULL J. VON, *Monde des animaux et monde humain*, Gonthier, 1956.

WEBER M., *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.

→ Formelle (analyse), Idéal type (méthode de l'), Phénoménologique (analyse), **Situationnelle phénoménologique (analyse)**

ARCHÉTYPES (MÉTHODE D'ANALYSE DES)

Décomposition de l'archétype (ou figure fondamentale de l'imaginaire) en ses composants symboliques (ou figures secondes). Le réseau sémantique de chaque figure seconde est ensuite décliné pour faire apparaître la constellation des significations latentes et dynamisantes contenues dans l'ensemble de l'archétype.

■ **Caractéristique.** Tout imaginaire, celui d'une société comme celui d'individus, se nourrit d'archétypes, ces grandes figures symboliques primordiales que l'homme découvre en prenant conscience de sa place dans l'univers.

La psychologie des profondeurs, avec C.G. Jung, a mis en relief le caractère fondamental et universel des archétypes en faisant d'eux les structures d'un « inconscient collectif ». Jung comprend en effet les archétypes comme des « modèles » préformés, ordonnés et ordonnateurs, si profondément inscrits dans l'inconscient qu'ils en constitueraient les « engrammes », doués d'un dynamisme constitutif. Les archétypes ne sont pas en effet seulement des figures stables, mais essentiellement des schèmes – formes en même temps que matrices – dont le fondement serait trans-historique ou plutôt a-temporel. Il faut donc envisager ces formes matérielles non pas comme déjà inscrites (contenu) mais comme étant en quelque sorte une *facultas praeformandi*, non pas seulement comme des schèmes de représentation transmis, mais comme des éléments mythogènes constitutifs.

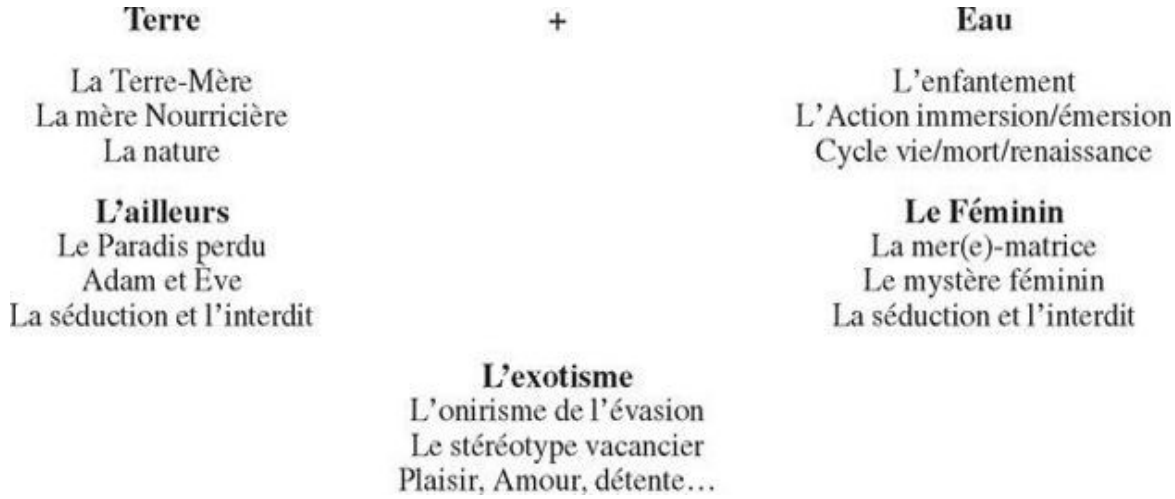
Développement. Les structures archétypales, selon Jung, s'organisent selon deux pôles mythiques : l'*animus* autour duquel se recentrent les traits de la virilité et du héros vainqueur, et l'*anima*, son contraire féminin, se présentant le plus souvent sous la figure de la mère, ou encore de la Vierge, mais aussi de la séductrice.

On voit ainsi de quelle façon se rejoignent les courants de la psychologie jungienne et ceux de l'anthropologie culturelle quant à cette notion d'archétypes compris comme des composants **formels** de la psyché et des imaginaires* sociaux. C'est pourquoi les symboles et les mythes* qui sont encore de véritables archétypes sont ceux qui correspondent aux situations humaines qui prévalent depuis les temps les plus anciens : les éléments cosmogoniques (la Terre-Mère, le Soleil et la Lune, l'île…) ou théogoniques (l'Éden, la Grande Thulé…) et bien sûr aussi ontogoniques ou tout simplement existentiels (la Mère et le Père, le Désir, l'Amant…).

On ne peut ainsi confondre des figures mythiques qui n'ont que quelques centaines d'années, tel le Progrès qui est davantage un modèle idéologique culturellement et historiquement défini, avec des figures originelles qui ont d'autant plus d'actualité dans notre psychisme qu'elles sont les types-idéaux des rêves et des angoisses millénaires dans la recherche d'identité et d'unité de la condition humaine. Et c'est dans cette mesure qu'il peut être question d'un « universel modèle mythologique », que M. Eliade confirme ainsi : « Je ne crois pas que certaines révélations primordiales puissent disparaître. Même dans la civilisation la plus technologique, il y a quelque chose qui ne peut changer : parce qu'il y a le jour et la nuit, l'hiver et l'été. Même dans une ville sans arbres, il y a le ciel avec des astres, et l'on peut toujours voir les étoiles et la lune… Nous sommes sans le vouloir intégrés dans ce rythme cosmique. »

Exemple. On comprend dès lors que le langage publicitaire, au demeurant plus figurant que discursif, fasse la part si belle aux archétypes. La part d'émotionnel dont ils ont hérité leur assure un certain dynamisme, si bien qu'à mi-chemin entre représentation et pulsion, ils peuvent gouverner à merveille des conduites hors du champ de leur seule rationalité.

L'île, à titre d'exemple, est l'une de ces figures archétypiques les plus communes dans l'univers publicitaire comme elle l'a été et le demeure dans la littérature, le récit utopique et l'imaginaire du voyage. Parce que l'île répète le geste cosmogonique primordial en surgissant au milieu des flots, elle est un modèle de la création et constitue de ce fait un symbole moteur particulièrement dynamique. Comme le rappelle en effet M. Eliade, « l'origine du monde est le modèle de l'homme, des plantes et même de la sexualité et de la mort ou encore des institutions ». En tant qu'archétype, l'île focalise ainsi une constellation symbolique dont elle se nourrit en même temps qu'elle l'organise et la visibilise :



Le modèle archétypique de l'île doit être ainsi considéré et dans sa permanence et dans sa dégradation. Les modèles archaïques se sont en effet altérés sans perdre pour autant leur formidable impact dans la Psyché. L'île mythique n'est plus seulement le Paradis terrestre, elle est devenue aussi l'île de l'Amour, de la liberté, du voyage, des vacances idéales… à laquelle les individus, sous le mirage de la publicité ou de la littérature, aspirent. Le mythe survit ainsi, transfiguré, et s'il se traduit moins qu'autrefois dans des liturgies actives et répétées, il ressurgit d'autant mieux dans la rêverie que sa nostalgie suscite. La publicité comme les offices de voyage ont su faire du rêve une source de profits en faisant des modèles archétypiques des systèmes de compensation ou de substitution. Ils n'ont pas réussi pour autant à circonscrire la dynamique d'un imaginaire* social : l'île mythique, même déguisée, demeure et enrichit l'onirisme de l'homme moderne.

(A. Sauvageot)

📖

DURAND G., *L'Imaginaire. Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier, 1994.

ELIADE M., *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957.

JUNG C.G., *L'Homme à la découverte de son âme*, trad. R. Cahen, Paris, Payot, 1972.

→ **Imaginaire (structures, mécanismes de l'),** Mythes (principaux), Mythographique (analyse), Symbolique des productions mythiques (analyse).

ATTITUDES (RECHERCHE DES)

La recherche des attitudes par des méthodes qualitatives relève fondamentalement de la méthodologie générale de l'analyse qualitative de

contenu. Il s'agit toujours de subsumer, sous un ensemble d'expressions diverses (actions, œuvres, discours…), un sens général qui renvoie à une manière d'être sous-jacente et commune aux phénomènes expressifs pris en compte. L'opération intellectuelle faite est donc celle de la catégorisation*. Les phénomènes expressifs pris en compte fonctionnent, quant à eux, comme des indices du phénomène plus général qu'est l'attitude. C'est ainsi que faire l'hypothèse que les membres des sociétés occidentales ont une attitude collective d'individualisme (sont égocentrés) repose sur la mise en faisceau signifiant d'un ensemble de conduites observables chez la population (de la baisse des taux de mariage et de fécondité aux exigences de considération particulière auprès des administrations en passant par des actes inciviques de rejet des contraintes collectives).

Une attitude est une orientation générale de la manière d'être d'un acteur social (individu ou groupe) face à certains éléments du monde (appelés objets nodaux) (exemple : une attitude de méfiance envers les patrons ou une attitude de rejet de toute forme d'autorité formelle). C'est donc une spécification de « l'être-au-monde » de tout acteur concernant des objets qui-ont-une-importance-pour-lui (corrélativement il existe des objets « neutres » au sujet desquels on ne possède pas d'attitude *a priori*).

Cette attitude peut être comprise comme l'expression dynamique d'une valeur constitutive d'un projet existentiel de l'acteur social. Les attitudes sont des supports comportementaux (elles s'expriment essentiellement en actions et en opinions) acquis au cours des expériences de la vie individuelle ou groupale. Une attitude fait partie du système cognitif affectif et comportemental qu'est le système de pertinence d'un acteur. En cela elle intervient sur la perception et donc sur la vision du monde des acteurs. Les attitudes relationnelles des acteurs (attitudes qui concernent l'autre et les interactions que l'on a avec lui) interviennent fortement dans la dynamique des échanges qu'ils ont entre eux. On dit que les attitudes sont porteuses d'inductions réciproques (elles interviennent sur le déroulement des échanges en l'orientant). La psychosociologie a fait la typologie de ces attitudes relationnelles (attitudes : d'évaluation, d'interprétation, de soutien, d'investigation, de solution, de compréhension) et en a étudié systématiquement les diverses inductions pour conclure à l'intérêt de l'introduction, dans les dialogues, de moments reposant sur l'attitude compréhensive pour rendre efficace un grand nombre de communications. Cela parce que cette attitude compréhensive est essentiellement (et implicitement) porteuse de la reconnaissance de la valeur de l'autre. Les attitudes peuvent être étudiées du point de vue de leur dynamique réciproque et de leur enchaînement (comment une attitude en induit une autre en retour). Ce type d'approche nous

mène alors à l'« analyse transactionnelle » * ou à l'« analyse des jeux » * et des « jeux de rôles » *.

■ **Historique.** Le concept d'attitude fut introduit en sciences humaines dès 1918 par Thomas et Znaniecki qui découvrirent, en faisant l'analyse de contenu de lettres et de récits de vie d'immigrants arrivant aux États-Unis, que leurs conduites et leurs propos étaient sous-tendus par des orientations communes envers certains objets clés de leur vie (l'avenir, la famille, le travail…). Ce concept donna tout de suite lieu à de nombreux travaux car on s'aperçut qu'il permettait une « mesure » à l'aide de questionnaires spéciaux appelés « échelles d'attitude » (*cf.* la construction de ces échelles d'attitude dans le *Dictionnaire des techniques quantitatives* (p. 93) qui fait le pendant, chez Armand Colin, de ce présent *Dictionnaire des méthodes qualitatives*). À cette époque, la possibilité de cette « mesure » fit penser qu'enfin les sciences humaines allaient se rapprocher des sciences naturelles et physiques en maîtrisant quelque chose de « mesurable » (illusion abandonnée depuis). Mais lorsque l'on examine attentivement les méthodologies proposées pour construire des échelles d'attitude (méthode de Bogardus ou de mise à distance sociale, méthode de Thurstone, méthode de Guttman ou encore de Likert), on voit que ces méthodes reposent fondamentalement sur des opérations qualitatives d'observation et de réflexion collective d'attribution de sens. Opérations nécessaires pour construire les indicateurs significatifs qui serviront ensuite à l'observation ou au questionnement des acteurs. C'est ainsi, par exemple, que Thurstone rassemble d'abord un grand nombre d'indicateurs d'une attitude sous forme de propositions concernant des conduites ou des opinions, puis qu'il les fait classer et noter par des « experts » comme révélant fortement ou faiblement l'attitude en question. Il ne garde ensuite pour constituer les « items » de son « échelle » que les indicateurs qui ont fait l'accord des experts avec les notes attribuées. Une liste d'items est alors proposée au sujet dont on veut mesurer l'attitude. Il doit dire avec quels items de la liste il est en accord (ou en désaccord selon les cas). La moyenne obtenue en additionnant les notes des items cochés donne sa « note d'attitude ». Du point de vue qualitatif, on voit que les opérations intellectuelles importantes, et masquées par la procédure formelle statistique, sont 1) le choix des indicateurs-items, et 2) l'attribution d'une note à chaque indicateur-item par chaque expert. À travers le choix des indicateurs-items, les experts répondent à la question : « quelles sont les expressions observables significatives de l'attitude ? » (ils attribuent un sens à cette relation) ; et, à travers leur notation, ils répondent à la question : « cette expression est-elle fondamentalement ou non liée à

l’attitude en question ? » (ils évaluent intuitivement leur degré de certitude quant à la liaison supposée entre l’indicateur et l’attitude).

(A. Mucchelli)

ALEXANDRE V., *Les Échelles d’attitude*, Paris, éd. Universitaires, 1973.

ROGERS C. et KINGET G.M., *Psychothérapie et relations humaines*, éd. de l’Université de Louvain, 1963.

THOMAS W.I. et ZNANIECKI F., *The Polish Peasant in Europe and America*, 5 vol., 1918-1920.

THURSTONE L.L., « Theory of attitude measurement », *Psychologycal Bulletin*, 1929, 36, pp. 222-241.

THURSTONE L.L., CHAVE E.J., *The Measurement of Attitude*, University of Chicago Press, 1929.

→ **Catégorisation (en analyse de contenu qualitative)**, Documents personnels (utilisation des), Induction (analytique), Interactions (analyse des), Mentalités (analyse de l’évolution des), **Qualitative par théorisation (analyse de contenu)**, Récits de vie (méthode des)

Autobiographie → Documents personnels (utilisation des) ; Ethnobiographie ; Récits de vie (méthode des)

B

BESOINS (MÉTHODE DE L'ANALYSE DE CONTENU DES)

Type d'analyse de contenu conduit à partir d'une grille *a priori* définissant des besoins et les conditions de leur expression dans le discours.

■ **Exemple.** Prenons, pour illustrer ce type d'analyse de contenu, quelques éléments de la grille classique des besoins donnée par Murray (1958).

Besoin d'	On décodera ce besoin lorsque l'on verra, dans le texte,
Appui	des actions ou des pensées centrées sur la recherche de soutien, d'un pardon, ou de marques de sympathie, d'aide d'autrui.
Acquisition	toute action, pensée, sentiment qui évoque le fait de recherche d'achat, achat de biens, le fait de vouloir acquérir quelque chose ou de mentionner les possessions de quelqu'un.
Affiliation	une recherche de la participation à un groupe, au fait de se sentir bien dans un groupe ou avec quelqu'un, ou encore de faire ou vouloir faire des activités collectives.

Soit le récit d'un adolescent de quinze ans obtenu à la planche projective présentée page 127. Pour faire l'analyse de contenu des besoins exprimés, on décompose le discours en parties, chacune signifiant le passage à l'expression d'une motivation profonde, enfouie dans la structure du psychisme. Il y a évidemment une grande part d'interprétation personnelle dans ce transcodage. On essaye généralement de faire ce travail en groupe pour qu'il y ait plus d'objectivité.

Ce type d'analyse de besoins trouve ses limites, d'une part, dans la difficulté de valider l'interprétation du discours faite à partir de la grille *a priori* et, surtout, dans le fait que de nombreux psychologues ont proposé des grilles extrêmement diverses, ce qui tendrait à prouver que la notion même de « besoin » n'est pas pertinente (Mucchielli, 1996).

(A. Mucchielli)

MUCCHIELLI A., *Les Motivations,* Paris, PUF, 1996.

Exemple :

« C'est deux jeunes, ils arrivent vers un homme,

ils leur demandent Expression d'un besoin d'appui parce que l'homme il était riche et eux un peu pauvres, ils lui demandent des sous, pour gagner leur vie un peu ; Expression d'un besoin d'acquisition

il leur donne des conseils, Expression d'un besoin d'être conseillé

il leur demande de travailler chez lui Expression d'un besoin d'appui alors, le couple, ils ont accepté,

ils ont fait tout ce qu'il fallait faire Double expression d'un besoin d'affiliation

HURRAY H.A., *Exploration de la personnalité*, Paris, PUF, 1956.

MURRAY H.A., *Manuel du Thematic Apperception Test,* éd. du Centre de Psychologie appliquée, 1950.

MURRAY H.A., « Techniques for a systematic investigation of phantasy », *Journal of Psychology,* 1937, 3, pp. 115-143.

→ **Groupe nominal (technique du) Motivations (recherche des), Thématique (analyse de contenu)**

Biographies (méthode des) → Ethnobiographie ; Récits de vie (méthode des)

BRAINSTORMING (MÉTHODE DU)

Le brainstorming est la méthode créative collective la plus connue. Son inventeur, Alex Osborn, prend le contre-pied des pratiques de résolution de problème de l'entre-deux-guerres. Il rejette la procédure par éliminations successives, et fait dépendre la qualité de la solution de la quantité des idées présentées. Mise en œuvre dans le cadre de la dynamique de groupe de Lewin et Moreno, elle réalise une maïeutique mutuelle : chaque idée émise par l'un des participants stimule les autres et provoque une réaction en chaîne. La méthode s'appuie sur un climat dynamique facilitant la production d'idées. Elle lève les inhibitions (on dit tout ce qui vient à l'esprit, on ne critique pas) et libère l'énergie créatrice (la tempête) permettant ainsi de produire un très grand nombre d'idées en peu de temps (150-300/heure).

Le brainstorming ne remplace pas la production solitaire d'idées mais la complète et la prolonge. Il vise la synergie des intelligences individuelles (*cf.* le phénomène d'interaction) en observant le principe d'association d'idées et en évacuant les critiques, les oppositions, les évaluations, qui freinent l'inventivité du groupe. Utilisé comme technique d'appoint dans un processus de créativité, le

brainstorming peut servir à décomposer une notion, défouler un groupe, débloquer une situation.

■ **Démarche.** La réussite de la méthode tient à la maîtrise des différentes phases.

1) *La préparation est primordiale* : choix de l'animateur (le style de conduite du groupe est déterminant), composition du groupe (8 à 10 personnes), spécification du problème non décomposable (réel, clair, simple), lieu et installation matérielle (confort, climat pour les participants).

2) *La production des idées* : l'animateur rappelle les consignes (l'imagination est libre, le jugement critique est exclu, la quantité d'idées est primordiale, les combinaisons rebondissements d'idées sont recherchées), il énonce avec détails le problème. Au cours de l'« assaut d'idées », il stimule les participants et développe l'enthousiasme collectif autant que de besoin.

Il est assisté d'observateurs qui enregistrent les idées et les retranscrivent sur un tableau de papier (l'idée émise prend une valeur par sa retranscription).

3) *L'examen des idées produites* : le groupe choisit les idées à retenir et rejette les autres (le déchet est important, mais la quantité engendre généralement la qualité). Il prépare ainsi le travail des groupes d'experts et de décideurs.

Le brainstorming est fréquemment utilisé en marketing qualitatif*. Il contribue à la recherche de noms de produits, de marques, d'enseignes et d'axes de communication publicitaire. Il participe au travail d'argumentation commerciale par la force de vente. Il éclaire les opportunités de modification des produits, d'amélioration des prestations de service et de diversification.

(C. Le Bœuf)

CLARK C., *Brainstorming*, Paris, Dunod, 1992.

MUCCHIELLI R., *La Conduite des réunions*, Paris, ESF Éditeur, 1970.

OSBORN A., *Applied Imagination*, trad. : *L'Imagination constructive*, Paris, Dunod, 1965.

→ **Créativité (méthodes de)**, éthique en recherche qualitative, innovation (méthodes de créativité pour l'), Marketing qualitatif

C

CADRE CONCEPTUEL, CADRE THÉORIQUE

Dans la rédaction des mémoires et des thèses, la tradition universitaire impose la construction d'un cadre conceptuel, appelé aussi cadre théorique (Gohier), cadre ou schéma de référence ou réseau conceptuel. Certains réservent l'appellation « cadre théorique » pour les démarches hypothético-déductives et vérificatives et privilégient l'appellation « cadre conceptuel » pour les démarches exploratoires ou inductives (Van der Maren, 1996, p. 368 *sq.)*.

■ Le cadre conceptuel est formulé à partir de la culture du chercheur et/ou de la revue de la littérature. Il en constitue la partie nécessaire et suffisante, utilisable, opérationnalisable et pertinente, pour aborder et traiter efficacement le problème de la recherche. C'est donc l'ensemble des éléments conceptuels nécessaire à la formulation technique du problème à la suite de l'examen de la littérature, de la mise à plat des préconceptions du chercheur, de ses savoirs naïfs, etc. Le cadre conceptuel est souvent confondu avec une revue de la littérature effectuée parce qu'on doit la faire (exigence du directeur de recherche) ou pour montrer qu'on la connaît (étalage d'érudition). De plus, dans ces cas, la revue de la littérature est souvent mal faite parce qu'elle ne montre pas l'organisation des concepts et ne présente pas une critique de la logique des relations interconceptuelles et des méthodes empiriques qui les fondent ou les testent. Or, le cadre conceptuel devrait être ce qui reste de la littérature après l'examen de ce qui en est empiriquement fondé, pertinent et conceptuellement valide pour mener à bien la recherche et lui fournir ses instruments.

Le cadre conceptuel est donc le but et le résultat de la revue de la littérature. Il la suit ou il la termine, il en est la synthèse utile. Il peut se présenter sous la forme d'un schéma ou d'un organigramme commenté. Son élaboration exige une attitude critique face à la littérature et aux préconceptions sous 5 aspects (Van der Maren, 1999, p. 178-180) :

1 celui de l'origine des concepts : c'est l'examen de l'histoire, de l'évolution des principaux concepts, des glissements de sens qu'ils ont subis ; c'est l'étude diachronique de la littérature ;

2 celui des relations interconceptuelles ; c'est la mise en évidence de la structure ou du système des relations entre les énoncés et entre les concepts ;

c’est l’étude de l’aspect synchronique de la littérature ;

3 celui de la sémantique ; c’est l’observation des variations dans la signification des mots utilisés pour désigner les concepts, identifiant les significations techniques spécifiques aux théories ou aux diverses sciences par rapport au sens commun, quotidien de leur usage ;

4 celui des opérationnalisations ou de l’instrumentation ; c’est l’analyse de la manière dont les concepts ont pu être traduits en variables et de la relation qui a été établie avec des observables ou des indices reconnus comme des indicateurs valides de ces concepts ;

5 celui des contextes d’application ; c’est l’évaluation de la valeur d’usage des concepts dans des épisodes concrets effectifs et non pas seulement hypothétiques. Cette valeur épisodique des concepts, repérée par les domaines d’application dans lesquels les concepts sont utilisés pour prendre en compte ou rendre compte de phénomènes, est essentielle à la reconnaissance de leur fécondité en dehors des discours académiques. Elle permet aussi d’identifier, à partir des contextes passés d’application, quelles pourraient être les situations de transfert ou de vérification pour de nouvelles hypothèses élaborées à partir de ces concepts.

En conclusion, le cadre conceptuel est la synthèse structurée des concepts qui ont résisté à l’analyse critique de la littérature. Il est l’outil qui permettra d’organiser la collecte des données porteuses de sens, en réponse aux questions de la recherche et d’ébaucher des interprétations fécondes des résultats de l’analyse.

(J.-M. Van Der Maren)

GOHIER, CHRISTIANE, « Le cadre théorique » *in Introduction à la recherche en éducation*, Thierry Karsenti et Lorraine Savoie-Zjac, Sherbrooke, QC : Éditions du CRP, 2000, p. 99-125.

VAN DER MAREN, J.-M., *Méthodes de recherche pour l’éducation*. Montréal, PUM, Bruxelles, De Boeck, 1995, 2e éd. 1996.

VAN DER MAREN, J.-M., *La recherche appliquée en pédagogie*. Bruxelles, De Boeck, 1999.

CATÉGORISATION (EN ANALYSE DE CONTENU QUALITATIVE)

Opération intellectuelle qui permet de subsumer un sens plus général sous un ensemble d'éléments bruts du corpus ou d'éléments déjà traités et dénommés (codifiés). Cette opération est la réponse que fournit le chercheur à la question : « quel phénomène plus général y a-t-il derrière l'ensemble des éléments que je considère là ? » La catégorisation est donc déjà un début de théorisation car le chercheur fait alors appel à l'ensemble de ses connaissances (à ce que les chercheurs nord-américains appellent les « basic social process »). Elle met nécessairement en œuvre le ou les paradigmes de référence du chercheur qui interviennent alors comme système implicite de perception-compréhension. L'important en analyse qualitative est de voir que cette catégorisation se fait sans grille théorique et conceptuelle *a priori* et qu'elle peut aussi bien aboutir à l'invention d'un concept nouveau ou interdisciplinaire.

(A. Mucchielli)



PAILLE P. et MUCCHIELI A, *L'analyse qualitative*, Armand Colin, 2008.

→ **Qualitative par théorisation (analyse de contenu)**, Codification (en analyse de contenu), Sensibilité théorique **Causalité circulaire** → Systémique (approche)

Causalité contextuelle → Contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du)

CAUSALITÉ HISTORIENNE

Pour le philosophe allemand W. Dilthey, les sciences humaines ne sont pas capables d'expliquer (*Erklären*) les phénomènes. Au mieux, elles peuvent les comprendre (*Verstehen*). Explication et compréhension sont, dit-il, irréductibles : l'explication est une démarche analytique qui procède conceptuellement et établit des liaisons causales entre les phénomènes ; la compréhension est une démarche synthétique qui procède par empathie et interprète les intentions humaines. En histoire, l'emploi des concepts de « cause » et de « conséquence » serait donc un abus de langage dû à l'incapacité de l'historien de mener une réflexion théorique et critique sur son propre langage, trop naïf, pour ne pas dire commun. C'est ce qu'affirme à sa façon Paul Veyne lorsqu'il écrit : « Il n'y a pas d'explication historique au sens scientifique du mot… Ce qu'on nomme explication n'est guère que la manière qu'a le récit de s'organiser en une intrigue compréhensible » (*Comment on écrit l'histoire*, p. 67). Sans entrer dans un débat dont Paul Ricœur rend longuement compte dans *Temps et récit*, on peut simplement constater la fréquence, la constance même, avec lesquelles les historiens, depuis Montesquieu

et ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) jusqu'aux actuels rédacteurs de sujets pour le baccalauréat, ne cessent de considérer l'existence des causes en histoire comme une évidence et leur recherche comme une nécessité.

■ **Les types d'analyse causales.** Les analyses causales en histoire sont de trois types : l'analyse chronologique, l'analyse matérialiste dialectique et l'analyse systémique. On pourrait les rapporter à trois « écoles » successivement dominantes : la positiviste, le marxiste et l'annaliste – c'est-à-dire celle dont la revue *Annales* est la tribune.

1) *L'enchaînement chronologique.* Si comme l'assurait Braudel, « l'histoire est la science du temps », le *post hoc, ergo propter hoc* (« après ceci, donc à cause de ceci ») est l'enchaînement causal historique par excellence ; il associe, en effet, étroitement l'ordre de l'intelligence à l'ordre du temps et semble, si on jongle imprudemment avec l'orthographe et l'étymologie, donner au mot « chronologique » son sens le plus fort de « logique du temps ». C'était l'explication type des savants historiens de la Belle Époque. « Il faut », leur conseillaient impérieusement Langlois et Seignobos, « suivre, autant que possible, l'ordre chronologique, parce que c'est celui dans lequel on est sûr que les faits se sont produits et qu'on devra chercher les causes et les effets » (*Introduction aux études historiques*, p. 246). Mais il n'y a pas que les historiens scientistes du siècle dernier qui ont cru à la légitimité de ce type d'explication. L'explication linéaire, en chaîne est aussi pour des raisons littéraires, celle des historiens « narrateurs » qui savent séduire leurs lecteurs parce qu'ils éveillent en eux non seulement le plaisir mais aussi l'intelligence – enchaînant leur esprit comme eux-mêmes enchaînent leurs phrases, par de simples mais habiles effets de succession où l'explicite « ensuite » fait passer, comme en contrebande, un implicite « donc ».

2) *La hiérarchisation structurelle* des tenants du matérialisme historique substitue au linéaire chronologique un réseau pyramidal de causes ascendantes, *sic et semper*, à travers un réel rigoureusement stratifié. Les plus profondes – celles qui naissent dans le monde des infrastructures économiques – conditionnant les structures sociales ; celles-ci, si on valide la métaphore géologique, forment une couche intermédiaire et déterminent à leur tour la nature et l'évolution de ce qui n'est ni économie ni société, les superstructures. Cette vision mécaniste, dont Staline se fit le vulgarisateur (*Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, trad. fr. 1937), a été suivant l'expression consacrée, « assouplie ». Il n'en demeure pas moins que, même si les historiens marxistes ne croient plus que les créations de l'art et de la pensée ne soient que le simple reflet

des structures sociales et admettent l'existence d'une causalité « descendante », le déterminisme économique demeure, pour eux, la dernière instance de l'explication.

3) *L'interaction systématique.* Avec la Nouvelle Histoire apparut une nouvelle démarche explicative inspirée d'une part par le rejet des analyses positivistes et marxistes jugées trop réductrices, d'autre part, et surtout, par les révolutions de l'intelligence qui se sont succédé depuis le début du siècle. Des mots bouleversants sont devenus aujourd'hui communs « relativité », « incertitude », « boucle », « interactions », « environnement », « complexité » « système »… Même si tous les historiens n'ont pas lu et médité l'œuvre d'Edgar Morin, ils ont accompagné la série de crises qui ont fécondé sa pensée. Les nouvelles approches de passé, multipliant les territoires de l'historien et les pratiques multidisciplinaires, ont révélé la richesse et la complexité du réel ; mais elles ont pu, dès lors, le briser – d'où le procès qui est fait à l'histoire éclatée, à *L'Histoire en miettes* (François Dosse, Paris, 1987). Il appartient alors à l'explication d'en reconstituer l'unité.

L'observation émiette, l'intelligence ressoude. Une histoire de la consommation ne peut ignorer ni les contrastes entre villes et campagnes, nantis et démunis, vieux et jeunes, ni les calendriers religieux, ni les rites culinaires, ni les disettes et leurs causes, ni la production et les échanges. Au jeu d'interactions sans fin, ricochant d'un registre à l'autre, la logique historienne se fait totalisante, globalisante, par une sorte de généalogie des causes : il n'est pas question de privilégier une cause, toujours la même. L'historien constate et construit un enchevêtrement causal. Ce qui lui importe, c'est de montrer à la fois la solidarité d'éléments plongés dans le même contexte – interactions – et la force des conditionnements mentaux et physiques venus de très loin – les structures.

(C.O. Carbonnel)

CARBONNEL C-O., *L'Historiographie*, Paris, PUF, 3e éd., 1991.

LEDUC J., *et al.*, *Construire l'histoire*, Toulouse, 1994

MARROU H.-I., *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954.

VEYNE P., *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.

→ compréhensive (approche), systémique (approche)

Chicago (école de) → Épistémologie des méthodes qualitatives : Interactionnisme symbolique ; Sociologie et méthodes qualitatives.

CLINIQUE (DÉMARCHE)

La démarche clinique consiste à considérer le sujet (individu, groupe ou institution) dans sa singularité historique et existentielle pour l'appréhender dans sa totalité à travers une relation personnelle nouée avec lui. Cette démarche mène le chercheur à l'examen approfondi, à l'aide des méthodes qualitatives qui lui paraissent pertinentes, d'un cas individuel en situation. La démarche mène généralement à la formulation d'un « diagnostic » (ou « audit ») du cas considéré.

(A. Mucchielli)



BOTTIN C., *Diagnostic et changement. L'intervention des consultants dans les organisations*, Paris, Les Éd. d'organisation, 1991.

CHILAND C., *L'Entretien clinique*, Paris, PUF, 1983.

ROGERS C., *L'Entretien d'aide et la psychothérapie*, Paris, ESF Éditeur, 1970.

TOURAINE A., *Sociologie de l'action*, Paris, Seuil, 1965.

WATZLAVICK P., *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil, 1975.

→ Contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du contexte), Interview non directive, Observation participante, Récits de vie (méthode des)

CODAGE INVERSE

Dans les opérations de segmentation des textes et de codification effectuées lors des analyses qualitatives de contenu, l'analyste est son propre outil : il n'est pas exempt de défaillance. Il lui est donc recommandé de vérifier la fiabilité des opérations effectuées. Avant de recourir, lorsque les moyens le permettent, à la vérification externe par un autre analyste dans une procédure de contre-codage, il est prudent d'effectuer une vérification interne par une procédure de codage inverse.

■ À l'image de la recommandation des enseignants de mathématiques qui font reprendre un calcul complexe en le recommençant par la fin – ce qui déstabilise la routine du calcul – le codage inverse consiste à imprimer (sur papier ou à l'écran) un rapport de codage qui présente, pour chaque code, la liste des extraits qui lui ont été assignés. On peut alors examiner, dans la liste des extraits correspondant à un code donné, si des intrus ne se sont pas glissés, si tous les extraits sont bien à leur place. Cette procédure assez simple permet de détecter les erreurs de

codifications attribuables à la fatigue, à l'installation d'une routine, etc., ce qui indique un problème de fidélité, et les cas d'hésitations attribuables à l'ambiguïté d'un code ou à l'ambivalence d'un extrait, ce qui signale probablement un problème de validité conceptuelle.

(J.-M. Van Der Maren)

CODIFICATION (EN ANALYSE DE CONTENU)

Opération intellectuelle du chercheur qui consiste à transformer des données brutes (faits observés, paroles recueillies…) en une première formulation signifiante. La dénomination faite n'est pas neutre, elle est déjà donatrice de sens. Ce sens reste cependant banal et proche du sens commun. L'opération suivante (la catégorisation) sera plus « scientifique » et référera à des concepts des sciences humaines plus élaborés.

(A. Mucchielli)

→ **Catégorisation (en analyse de contenu qualitative),Qualitative par théorisation (analyse de contenu)**

COHÉRENCE INTERNE (CRITÈRE DE)

Le critère de validation de cohérence interne réfère à l'argumentation logique et fondée que le chercheur communiquera dans sa recherche. Les résultats, les interprétations, les hypothèses de travail sont plausibles compte tenu des données recueillies et de l'analyse effectuée. Ce critère se situe au cœur de la caractéristique d'émergence et d'évolution d'une recherche qualitative, inscrite dans le courant théorique de l'interactionnisme symbolique*. Le chercheur apprend de son site de recherche. Sa question et ses objectifs de recherche deviennent alors plus spécifiques, au fur et à mesure que la recherche progresse. L'atteinte de ce critère suppose qu'un chercheur sera en mesure de tracer l'« histoire » de sa recherche, d'indiquer quelles décisions ont été prises tout au long de l'étude et de les justifier.

■ **Termes apparentés.** Plusieurs termes existent dans la littérature au sens proche du terme de « cohérence interne » : constance (Guba et Lincoln, 1982), fiabilité (Lincoln et Guba, 1985 ; Pourtois et Desmet, 1988 ; Savoie-Zajc, 1990), fiabilité interne (Lecompte et Preissle, 1993).

Stratégie pour soutenir la cohérence interne. Une technique employée pour s'assurer de la cohérence interne d'une recherche est la vérification par d'autres

personnes de la rigueur d'application des règles d'analyse, de traitement et d'interprétation. Cette vérification implique que la personne, étrangère à la recherche, a accès au journal de bord du chercheur, aux notes de site recueillies, aux données enregistrées. La ou les personnes qui reçoivent ce matériel doivent pouvoir affirmer qu'étant donné les décisions prises pendant la recherche (élargissement de l'échantillonnage théorique, par exemple), les données recueillies, le cadre théorique et le cadre d'interprétation retenus, les résultats et les conclusions de la recherche découlent logiquement de l'étude.

(L. Savoie-Zajc)

GUBA E.G. et LINCOLN Y.S., *Effective Evaluation*, San Francisco, Jossey Bass Pub., 1982, pp. 120-124.

LECOMPTE, M. et PREISSLE J., *Ethnography and Qualitative Design in Educational Research,* San Diego, Academic Press, 1993, pp. 337-341.

LINCOLN Y.S. et GUBA E.G., *Naturalistic Inquiry,* Beverly Hills, Sage Pub., 1985, pp. 316-318.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 1991, p. 117.

POURTOIS, J.P. et DESMET H., *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988, p. 122.

SAVOIE-ZAJC L., « Les critères de rigueur de la recherche qualitative », *Actes du colloque de la*

Société de recherche de l'Abitibi-Témiscamingue (SOREAT), 1990, Rouyn, pp. 49-66.

→ **Interactionnisme symbolique,** Journal de bord,**Validation des méthodes qualitatives (critères de)**

COMBINATOIRE (TECHNIQUE)

La technique combinatoire est typique de la méthode créative par « bisociation » (A. Kœstler). Elle associe des techniques, des objets, des éléments d'objets ou leurs propriétés deux à deux, trois à trois, n à n, de manière à provoquer le plus systématiquement possible des combinaisons. On dit qu'elles sont « forcées » par opposition aux associations « libres » issues d'autres méthodes. Elles aboutissent parfois à des rapprochements totalement inattendus favorisant des découvertes importantes.

La technique combinatoire est une application de la systémique. Au lieu de se concentrer sur un élément ou sur un objet, on procède au rapprochement exhaustif

d’autres éléments ou objets, considérant qu’il y a un potentiel créatif dans leurs relations. Il reste à le faire émerger et à dégager les pistes matérielles de réalisation. La technique se déroule en quatre phases. La première est analytique. On décompose le problème (objet, phénomène…) en éléments par différentes méthodes : brainstorming*, analyse structurelle ou fonctionnelle*… La seconde est combinatoire. C'est elle qui marque l’originalité par rapport aux autres méthodes de créativité : on combine systématiquement tous les éléments entre eux. Différents modes de combinaison sont présentés ci-dessous. La troisième est exploratoire. On étudie les combinaisons formées et on recherche des moyens de réalisation. La quatrième est sélective. On choisit des combinaisons et on évalue des solutions.

■ **Exemples.** Les principales techniques combinatoires recourent à des mathématiques élémentaires d’analyse des relations : matrices, graphes, treillis. Les matrices de découverte sont relativement généralisées dans la recherche d’activités nouvelles et la mise au point de produits nouveaux, depuis les travaux de A. Moles et R. Caude. Leur mise en œuvre est simple : on croise par exemple des éléments d’un objet avec des matériaux, des techniques avec des propriétés utiles, ou encore des besoins du marché avec des savoir-faire de l’entreprise.

Exemple 1. Recherche d’un nouveau système épilatoire pour les femmes

Modalités	*Types d’énergie*				
	mécanique	électrique	électronique	pneumatique	…
couper	1	4	7	10	
arracher	2	5	8	11	
brûler	3	6	9	12	

Exemple 2. La classique pince à épiler est désormais concurrencée par le ruban adhésif clinique (2), l’appareil électrique à cire chaude (5), le rasoir électrique « Ladyshave » (7), l’épilatoire électrique « Epilady » (8). D’autres produits nouveaux sont encore à découvrir (6, 11…). Cette première matrice peut donner lieu à d’autres matrices : par exemple, l’épilation électrique (8) peut être réalisée avec une technique de ressort vibrant ou de roulettes qui se rapprochent et serrent les poils.

Exemple 3. L’analyse matricielle s’applique également aux services. L’accueil dans une clinique peut, par exemple, être décomposé en différentes fonctions : contact, réception, renseignement, orientation, contrôle de sécurité, urgences, mises en regard avec les différents moyens de leur réalisation : humains (hôtesse d’accueil, accompagnatrice…), physique (mobilier, signalétique…), électronique (borne vidéo, badge…).

Exemple 4. L’analyse morphologique de F. Zwicky est centrée sur les éléments formels composant un objet, qu’elle combine. L'analyse repose sur la détermination des fonctions de l’objet. On fait ensuite l’inventaire des éléments formels et de leurs variantes que l’on classe dans un tableau morphologique. Il permet de déterminer des assemblages pertinents, solutions chiffrées améliorant des produits existants ou définissant des produits nouveaux. Prenons l’exemple d’un stylo. Il est défini par Kaufmann *et al.* comme l’assemblage d’un traceur, d’un corps, d’un capuchon, d’un dispositif de stockage de l’encre et d’encre. Le traceur peut prendre la forme d’une plume, d’une bille ou d’une pointe poreuse… Le réservoir peut être à remplir, déjà rempli, sous forme de cartouche interchangeable, etc. Le nombre de combinaisons des variables formelles dépasse la centaine. Certaines solutions sont connues : le stylo à pompe, la pointe Bic. D’autres solutions sont à réaliser : marqueur à cartouche d’encre en pâte.

D’autres techniques sont utilisées en marketing. Elles sollicitent les clients, qui sont invités à comparer des produits par paires (analyse multidimensionnelle des dissimilarités), ou à expliciter leurs préférences en comparant des triades (Kelly Grid)… Ces modes de comparaison font ressortir des dimensions susceptibles de structurer l’univers de ces objets. Ils s’appliquent principalement aux recherches de positionnement.

(C. Le Bœuf)

CAUDE R. et MOLES A., *Créativité et méthodes d’innovation dans l’entreprise*, Paris, Fayard Marne, 1970.

FUSTIER M., *Exercices pratiques de créativité. Initiation à l’heuristique fonctionnelle,* Éd. SME, 1973.

KAUFMANN A., FUSTIER M. et DREVET A., *L’Inventique*, EME, 1970.

KŒSTLER A., *The Act of Creation*, Paris, trad. *Le Cri d’Archimède*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.

SOL J.-P., *Techniques et méthodes de créativité*, Paris, Éd. Universitaires, 1974.

ZWICKY F., *Discovery, Invention, Research though Morphological Approach*, McMillan, 1969.

→ Besoins (analyse de contenu des), Créativité (méthodes de), Fonctionnelle en créativité (recherche), Innovation (méthodes de créativité pour l’)

COMMENTAIRES PROVOQUÉS (MÉTHODE DES)

Méthode consistant à faire parler des sujets ou des groupes sur des cas spécialement construits pour solliciter leurs réactions et leurs jugements, pour analyser, ensuite, ces « commentaires » en fonction de divers objectifs de recherche.

Les « cas » présentés aux acteurs sollicités sont donc des histoires ou des scènes élaborées par le chercheur ou encore des faits divers, sélectionnés pour leur potentiel évocateur chez les interviewés (ce sont des cas significatifs pour eux). La méthode consiste d'abord dans la mise au point de ces cas (écriture, validation sur un échantillon test), puis dans le recueil des commentaires à l'aide de la présentation du cas (en individuel ou en groupe) et d'une question générale du genre : « que pensez-vous de cette affaire, ou des réactions de tel ou tel personnage ? » À partir de cette question, l'enquêteur fait alors une interview non directive centrée*. Il peut aussi relancer l'interview par des demandes de précision. La méthode se poursuit par les diverses analyses de contenu que l'on peut faire à partir des commentaires obtenus. Ces analyses de contenu peuvent rechercher des valeurs, des attitudes, des représentations, des visions du monde, des systèmes de pertinence, des mentalités… ou plusieurs de ces éléments à la fois. Cette méthode est la généralisation et l'utilisation en enquête présentielle de la méthode des historiens concernant l'analyse des récits et des commentaires faits par les témoins d'événements passés (analyse de lettres, de rapports, de journaux, de voyage, d'autobiographies…)

(A. Mucchielli)

→ Autobiographie, Contenu (analyse de), Interview non directive (ou compréhensive centrée, Méthode des cas, Récits de vie (méthode des)

COMMUNICATIONNELLE (APPROCHE)

Lecture, en compréhension, des phénomènes, centrée, d'une part, sur l'explicitation des processus de la communication qui les traversent et, d'autre part, utilisant des concepts spécifiques du paradigme de la complexité (concepts du systémisme et du constructivisme).

Les « processus communicationnels » ont été explicités par l'ensemble des recherches et sciences de l'information et de la communication. Ils sont au nombre de six : la construction du sens, la construction des référents collectifs, la structuration des relations, l'expression de l'identité des acteurs, la transmission de l'information, l'influence et la conscientisation. Les principaux concepts du systémisme et du constructivisme sont (outre le principe hologrammatique) : le

cadrage, le système, l'homéostasie, l'équifinalité, la causalité circulaire, les règles d'interaction, les jeux d'interactions, les avantages existentiels, les enjeux, les interactions et situations paradoxales… ; l'émergence, le dialogisme, la vision du monde, la compréhension, les règles d'interprétation, le système de pertinence, la logique de l'action et de situation… Étudier un phénomène dans l'approche communicationnelle, ce sera tout d'abord se demander en quoi et comment les processus de la communication interviennent dans ce phénomène, ce sera, ensuite, essayer d'en rendre compte avec une lecture compréhensive et globalisante fondée sur les concepts du systémisme* et du constructivisme*.

(A. Mucchielli)



MORIN E., *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Éditeur, 1990.

CROZIER M., FRIEDBERG E., *L'Acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977.

MUCCHIELLI A., *Les Situations de communication*, Paris, Eyrolles, 1991.

MUCCHIELLI A., *Les Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Hachette, 1995.

→ Complexité (paradigme de la), Compréhensive (approche), Sensibilité théorique, **Systémique (approche)**

Communications (méthode analyse formelle des) → Systémique des relations (analyse) ; Jeux (analyse des) ; modélisation systémique des relations (méthode de la)

COMPLÉTUDE

Ce critère de validation s'applique à la qualité de l'interprétation des résultats d'une recherche. Le critère de complétude est atteint lorsque l'interprétation des résultats optimise la plus grande variation possible entre les catégories d'analyse retenues, en utilisant le plus petit nombre de concepts. On parlera d'une théorie ou d'une interprétation dense et saturée. Ce critère correspond d'ailleurs à quelques-unes des qualités d'une bonne théorie soit la parcimonie (le nombre minimal de catégories explicatives) et la portée explicative (l'interprétation la plus riche et la plus complète possible). Ce critère se comprend en relation aux autres critères de validation et surtout à celui de l'acceptation interne. En effet, le sens produit doit être suffisamment complet pour que ses résultats soient considérés plausibles et acceptables. Cela ne signifie toutefois pas que le chercheur prétend à l'exhaustivité. Il serait très difficile, voire prétentieux, dans

des recherches en sciences humaines et sociales dont l'objet de recherche est le fait humain et social avec toute la complexité et la variabilité des significations données aux phénomènes que cela implique, de tendre vers un sens exhaustif. On parlera plutôt de sens adéquat qui permet de fournir une compréhension riche, à la portée explicative signifiante pour les groupes étudiés et pour la communauté scientifique qui reçoit les résultats d'une telle étude.

(L. Savoie-Zajc)



GLASER B.G. et STRAUSS A.L., *The Discovery of Grounded Theory,* New York, Aldine Pub., 1967.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 1991, pp. 113-114.

LAPERRIÈRE A., « Les critères de scientificité des méthodes qualitatives ». Dans *Les Méthodes qualitatives en recherche sociale : problématique et enjeux.* Gouvernement du Québec, Conseil québécois de la recherche sociale, 1994, pp. 45-66.

STRAUSS A.L., *Qualitative Analysis for Social Scientists*, Cambridge, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 35.

→ Acceptation interne (critère d'),

Validation des méthodes qualitatives (critères de)

COMPLEXITÉ (PARADIGME DE LA)

Cadre épistémologique, théorique et conceptuel servant à l'étude des phénomènes humains et sociaux. Les théories, les concepts et les situations référentielles utilisés dans ce paradigme sont issus de la systémique et du constructivisme. Par ailleurs, l'attitude épistémologique de ce paradigme repose sur la volonté de produire des connaissances spécifiques aux sciences humaines et sociales à travers une attention particulière portée aux acteurs et aux significations. Il met aussi en avant trois principes : le principe dialogique (le dépassement des antagonismes dans une construction supérieure), le principe de récursion (les effets circulaires et en boucle qui affectent tout phénomène humain), le principe hologrammatique (qui met en évidence que le tout est dans la partie comme celle-ci se retrouve dans le tout).

(A. Mucchielli)



GAUCHET M., « Changement de paradigme en sciences sociales », *Le Débat, les idées en France 1945-1988,* Paris, Gallimard, 1989.

MORIN E., *La Complexité humaine*, Paris, Flammarion, 1994.

MORIN E., *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF, 1990.

→ Communicationnelle (approche), Compréhensive (approche), **Épistémologie des méthodes qualitatives,** Monographie (méthode de la), **Systémique (approche)**

Compréhension → Compréhensive (approche) ; Interview non directive (ou compréhensive) centrée

COMPRÉHENSIVE (APPROCHE)

L'approche compréhensive est un positionnement intellectuel (une prise de position épistémologique) qui postule d'abord la radicale hétérogénéité entre les faits humains ou sociaux et les faits des sciences naturelles et physiques : les faits humains ou sociaux étant des faits porteurs de significations véhiculées par des acteurs (hommes, groupes, institutions…), parties prenantes d'une situation interhumaine. L'approche compréhensive postule ensuite la possibilité qu'a tout homme de pénétrer le vécu et le ressenti d'un autre homme (principe de l'intercompréhension humaine). L'approche compréhensive comporte toujours un ou plusieurs moments de saisie intuitive, à partir d'un effort d'empathie, des significations dont tous les faits humains et sociaux étudiés sont porteurs. Cet effort conduit, par synthèses progressives, à formuler une synthèse finale, plausible socialement, qui donne une interprétation « en compréhension » de l'ensemble étudié (c'est-à-dire qui met en interrelation systémique dans une schématisation, dans des ensembles signifiants plus généraux, l'ensemble des significations du niveau phénoménal).

■ **Historique.** C'est l'historien Droysen qui parla le premier, en 1850, de la « méthode compréhensive » des faits humains. Cette « méthode » fut l'objet de divers développements de la part de Dilthey (1833-1911), de Simmel (1858-1918), de Weber (1864-1920) et de Schutz (1899-1959). L'approche compréhensive trouve sa source dans la philosophie de W. Dilthey (1895). Pour W. Dilthey, il existe trois grands ordres de réalité qui expliquent le clivage méthodologique entre les sciences de la Nature et les sciences de l'Esprit. Ces trois ordres de réalité sont : l'ordre « mécanique » (physico-chimique), l'ordre « organique » et l'ordre « humano-historique ». Ce dernier est irréductible aux méthodes naturalistes d'explication des phénomènes, seule la science de l'homme peut atteindre à une compréhension interne de ses propres faits. Ainsi, la dualité Nature/Esprit commande-t-elle deux attitudes épistémologiques : l'explication et

la compréhension, ce qui entraîne l'autonomie réciproque des deux groupes de sciences. Ainsi, les sciences humaines sont un ensemble original de sciences caractérisé par l'absence d'« objet » (au sens physique du terme) et donc par l'impossibilité d'application des méthodes des sciences naturelles et physico-chimiques. Les sciences explicatives, dit-il, subordonnent « un certain domaine phénoménal à un système de causalité au moyen d'un nombre limité d'éléments bien déterminés, c'est-à-dire de parties constitutives du système. Cette conception caractérise l'idéal scientifique qui résulte en particulier de la physique atomistique ». Au contraire, les sciences humaines doivent utiliser une méthode qui doit « décrire un ensemble qui est toujours donné primitivement ». Cette méthode donc ne doit pas être « explicative ni historique mais descriptive et tenir compte de tous les faits présents ». Pour Dilthey, le cadre de référence objectiviste stérilise les sciences humaines. Ce qui caractérise les sciences humaines, c'est la recherche des significations. Pour atteindre le sens, il faut s'efforcer de comprendre le contexte présent, car seul le contexte peut faire apparaître la signification, laquelle n'est pas dans la connaissance des causes mais dans la connaissance de tous les éléments présents reliés entre eux.

Husserl (1913) apporta à l'espoir de Dilthey une théorie de référence : la philosophie de l'Existence. Dès ses premières manifestations, la phénoménologie se définit comme une volonté de s'en tenir aux phénomènes, seule réalité dont nous disposons, et de les décrire tels qu'ils apparaissent, sans référence à une théorie explicative ni à des causes. La pensée causaliste, non applicable à l'expérience humaine totale du phénomène, sera mise entre parenthèses. Le premier principe de toute méthode phénoménologique est ce que Husserl appelle l'« époché » ou acte de suspension du jugement fondé sur des connaissances acquises. Nous devons en effet, pense Husserl, chercher le sens et non pas l'explication, car l'explication cache le sens. L'attitude phénoménologique se caractérise donc par le recours systématique à la description du vécu sans y substituer un mécanisme explicatif, lequel a invinciblement tendance à réifier les concepts. La dissolution de l'opposition subjectivité-objectivité dans la seule réalité de l'« Erlebnis » (le monde vécu) implique une conscience et un Monde. En effet, l'objet ne se constitue comme objet signifiant qu'au regard d'une subjectivité située, d'un Moi en situation, la conscience étant toujours « conscience de… » Ainsi, la phénoménologie s'efforce d'expliciter le sens que le monde objectif des réalités a pour nous (tous les hommes) dans notre expérience (partageable). Elle cherche à appréhender intuitivement les phénomènes de conscience vécus.

M. Weber propose en 1922 la notion d'« idéal type » pour construire, en compréhension, des modèles du comportement humain. Pour ce faire, Weber distingue plusieurs formes de comportement, et, en particulier, le « comportement rationnel par finalité ». Sur ce point, il précise que celui qui « agit de façon rationnelle par finalité […] oriente son activité d'après les fins, les moyens et conséquences subsidiaires et confronte en même temps rationnellement les moyens et la fin, la fin et les conséquences subsidiaires et enfin les différentes fins possibles entre elles. En tout cas, celui-là n'opère ni par expression des affects (et surtout pas émotionnelle-ment) ni par tradition » (M. Weber, 1971, p. 23). Pour Weber, c'est à partir de ce type de « comportement rationnel par finalité » que l'observateur peut évaluer les critères empiriques de la situation de la même manière que les acteurs. Pour arriver à la compréhension, le chercheur va s'efforcer de construire un modèle « idéal-typique » de l'action des acteurs qu'il observe. Ce chercheur n'arrivera pas à mettre dans son modèle l'infinité des éléments qui rentrent normalement en ligne de compte dans toute action humaine. Il va nécessairement sélectionner et cette « mise en ordre » qu'il fait est fonction *de ses intérêts*. Ce sont ces intérêts qui font que la réalité prend une signification à ses yeux, « parce que seule cette portion [de la réalité] est en rapport avec les idées et les valeurs culturelles avec lesquelles [il] aborde la réalité concrète » (M. Weber, 1965, p. 162). Ce modèle « idéal-typique » sélectionne donc des caractéristiques de l'environnement. Il est par ailleurs possible de construire plusieurs idéaux-types pour le même phénomène. La variété des idéaux-types est alors fonction de la variété de nos intérêts.

A. Schutz (1954), élève d'Husserl et admirateur de Weber, appliqua tous les principes de la phénoménologie aux sciences humaines et fit considérablement progresser la réflexion épistémologique en ce domaine. Dans ce que nous appelons l'approche compréhensive, Schutz distingua clairement trois problèmes différents. 1) la compréhension, en tant que forme particulière de savoir immédiat ou de connaissance expérientielle sur les activités humaines ; 2) la compréhension, comme problème épistémologique (comment une telle connaissance « compréhensive » est-elle possible ?) ; 3) la compréhension, comme méthode particulière aux sciences humaines. Sur le premier point, Schutz précisa les particularités essentielles de la connaissance compréhensive. Notre monde, qui est un monde interpersonnel et social, est expérimenté, dès le début, comme un monde ayant un sens. Il s'ensuit donc que cette connaissance expérientielle de tout ce qui touche mes semblables est radicalement différente de la connaissance concernant des objets physiques du monde. « Nous "savons" ce qu'Autrui fait, pour quelle raison il le fait, pourquoi il le fait à tel moment

particulier et dans ces circonstances particulières. Cela signifie que nous expérimentons l'action de nos semblables selon ses motifs et ses buts. » Là aussi on saisit bien la différence qu'il y a par rapport à l'appréhension des mouvements des objets du monde physique qu'il n'est pas question d'appréhender en termes de motifs ou de buts personnels. En conséquence, on ne peut donc prétendre décrire et expliquer le comportement humain en termes d'observations sensorielles externes, faites avec les sens extérieurs ou avec des appareils d'observation et de mesure (Schutz développe là l'idée de Dilthey). Tout cela contribue à préciser la différence fondamentale entre les objets de pensée concernant les faits humains et sociaux et les constructions mentales (concepts) formées au sujet des faits naturels et physiques. En effet, il dépend du chercheur en sciences naturelles, et de lui seul, de définir, en accord avec les règles de procédure expérimentale de sa science, son champ d'observation, et d'y déterminer les faits qui sont pertinents pour son problème. « Ni ces faits ni ces événements, dit Schutz, ne sont présélectionnés, ni le champ d'observation préinterprété. Le monde de la nature, tel qu'il est exploré par le chercheur en sciences naturelles, ne "signifie" quoi que ce soit pour les molécules, les atomes et les électrons. Mais le champ d'observation du chercheur en sciences sociales – la réalité sociale – a une signification spécifique et une structure pertinente pour les êtres humains vivant, agissant et pensant à l'intérieur de lui. Par une série de constructions du sens commun, ils ont présélectionné et préinterprété ce monde qu'ils expérimentent comme la réalité de leur vie quotidienne. Ce sont leurs propres objets de pensée qui déterminent leur comportement en le motivant. Les objets de pensée, construits par le chercheur en sciences sociales afin de saisir la réalité sociale, doivent être fondés sur des objets de pensée construits par le sens commun des hommes vivant quotidiennement dans le monde social. De la sorte, les constructions des sciences sociales sont, pour ainsi dire, des constructions du second degré, c'est-à-dire des constructions de constructions faites par les acteurs sur la scène sociale, dont le chercheur doit observer le comportement et l'expliquer selon les règles procédurales de sa science. » L'étude du « fait humain et social » est donc radicalement différente de celle du « fait naturel » puisqu'elle est réflexion sur un fait signifiant, déjà construit par une collectivité humaine. C'est un construit de second degré.

En conséquence de tout cela, les faits humains sont donc très différents des faits physiques et naturels. Ils peuvent être appréhendés par une approche spécifique : la « compréhension ». Cette « compréhension » est un phénomène très particulier, quasiment un « scandale de la philosophie », difficilement explicable. Cependant on peut chercher à l'expliquer en considérant « que les

êtres humains naissant de femmes ne sont pas concoctés dans des cornues et que l'expérience de l'existence d'autres êtres humains et de la signification de leurs actions est certainement la première et la plus originale des observations empiriques que l'homme puisse faire ». Par ailleurs, la compréhension « est donc avant tout, non pas une méthode utilisée par le chercheur en sciences humaines, mais la forme expérientielle particulière selon laquelle la pensée courante s'approprie le monde socioculturel par la connaissance… [et qu'elle] est le résultat d'un apprentissage ou d'une acculturation exactement comme le sens commun expérimente ce que l'on appelle le monde de la nature ». De plus cette compréhension n'est en aucun cas l'affaire d'une personne, d'un observateur, mais elle est l'affaire de tout le groupe social et, enfin, il est bien évident aussi, dans de nombreux cas, on peut soi-même avoir expérimenté les motifs et les buts d'autrui en se trouvant dans des situations identiques et à partir de ces expériences, on peut avoir été amené à élaborer « des modèles typiques des motifs et des fins des acteurs » en général.

En ce qui concerne la compréhension, comme méthode particulière aux sciences humaines, Schutz montre qu'avec cette méthode on élabore des théories du même type que toutes les théories scientifiques répondant aux critères classiques de validité. En effet, si les « faits » de départ sont différents des faits des sciences physiques et naturelles, si la « méthode compréhensive » est différente des méthodes mathématique ou expérimentale, n'en reste pas moins, pour Schutz, que les théories élaborées en sciences humaines sont comme toutes les théories des sciences empiriques, c'est-à-dire des « formulations explicite de relations déterminées entre un ensemble de variables dans des termes où une quantité appréciable de régularités empiriques vérifiables puisse être expliquée » et que ces théories « sont des constructions objectives idéales typiques, élaborées au second degré, selon de règles de procédure valables pour toutes les sciences empiriques, et incarnant des hypothèses générales qui peuvent être mises à l'épreuve ».

Exemple. Approche compréhensive du monde des chevaliers d'après les peintures qu'ils affectionnaient par N. Elias (1897-1991) suivit, entre autres, les cours de Husserl et de Jaspers et passa sa thèse à Heidelberg sous la direction d'Alfred Weber.)

N. Elias (1973) considère que ces peintures traduisent nécessairement quelque chose de la sensibilité des chevaliers qui les contemplaient avec satisfaction accrochées à leurs murs. Pour faire ressortir la sensibilité propre des chevaliers, Elias prend d'abord comme situation de référence sa propre situation d'homme contemporain. Il lui apparaît immédiatement que ces façons de présenter les

choses de la vie quotidienne paraissent curieuses, voire choquantes. Il compare son ressenti à celui, supposé, des chevaliers. « Personne, à cette époque, dit-il, ne trouve gênant ou anormal – puisque l'ordre de la création le veut ainsi que les guerriers, les nobles aient du temps pour s'amuser pendant que les autres travaillent. » Ce tableau fait donc ressortir l'idée que « rien n'est plus étranger aux esprits de cette époque que l'idée de l'égalité des hommes ! C'est la raison pour laquelle la vue d'un homme qui travaille n'a rien de pénible, rien de honteux… »

Elias compare ensuite ce tableau avec d'autres tableaux représentant la vie quotidienne à la même époque. Il montre que tous les tableaux mettent en lumière, tout naturellement, une opposition des activités nobles et des activités serviles. Il lui paraît alors que cela traduit un « sentiment de fierté » des chevaliers. « Ce sentiment de fierté, dit-il alors, transparaît sans cesse dans les dessins. Il n'y en a pas un seul ou presque qui n'oppose les occupations et gestes "courtois" des chevaliers à ceux, "vulgaires", du bas peuple. Qu'il se promène à cheval, qu'il aille à la chasse, qu'il aime ou qu'il danse, tout ce que fait le seigneur est par définition "noble" et "courtois", tout ce que font les valets et les paysans, bas et grossier. Le niveau de la sensibilité aux expériences pénibles n'exige pas encore qu'on relègue derrière les décors de la société "raffinée" le vulgaire et qu'on le bannisse aussi des œuvres d'art. L'affectivité de la couche dirigeante médiévale tire plaisir des différences sociales. La vue des contrastes augmente sa joie de vivre… »

Pour confirmer son intuition, N. Elias compare ensuite ce type de tableaux avec d'autres tableaux, appréciés par des aristocrates d'une autre époque. Des différences lui paraissent significatives. « Les couches dirigeantes des phases ultérieures n'auraient pas accepté qu'on leur détaille de telles choses ; elles répugnaient à leur "sensibilité". Elles n'étaient pas "belles". Elles étaient contraires à "l'art". Il n'y a guère que les Hollandais, représentants de couches moyennes et résolument "antiaristocratiques" qui accepteront, grâce à leur sensibilité moins formée, des images d'infirmes, de paysans, de potences, de personnages se livrant à leurs besoins naturels, tels que les peindra Breughel. Le chevalier vit au milieu des couches laborieuses. Il n'est pas scandalisé par le travail de tout ce monde, ni par ses divertissements. Bien au contraire ! Il est fier de voir s'agiter autour de lui des gens auxquels il ne ressemble pas, dont il est le maître […] C'est ainsi que Dieu a créé le monde : des seigneurs et des valets, il n'y a pas lieu de s'en scandaliser… » La comparaison des différences d'appréciation, en ce qui concerne les représentations de la vie quotidienne, incite

donc Elias à conclure au sentiment de fierté (modalité existentielle de l'être) du chevalier devant le peuple.

(A. Mucchielli)

BERGER P. et LUCKMANN T., *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridien Klincksieck, 1986.

BRENTANO F., *La Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Aubier, 1944.

COULON A., *L'École de Chicago*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1992.

DILTHEY W., *Le Monde de l'esprit*, Paris, Aubier, 1950.

ELIAS N., *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

ELIAS N., *La Société de cours*, Paris, Seuil, 1973.

WEBER M. (1920), *Économie et société*, Paris, Plon, 1971.

WEBER M. (1922), *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.

WILLIAME R., *Les Fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive : Alfred*

Schutz et Max Weber, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973.

→ Connaissance ordinaire, Documents personnels (utilisation des), Emphatique (approche), **Épistémologie des méthodes qualitatives, Filature ethnographique,** Interactionnisme symbolique, Mentalités (analyse de l'évolution des), Phénoménologique (analyse), Recherche qualitative, Situation (définition de la)

COMPRÉHENSIF (PARADIGME)

Le paradigme compréhensif – qui s'oppose au paradigme positiviste* – réfute l'existence d'un monde réel, d'une réalité extérieure au sujet. C'est une perspective qui affirme l'interdépendance de l'objet et du sujet. Ainsi, comme le souligne P. Bourdieu (1979), les objets ne sont pas objectifs : ils sont dépendants des caractéristiques sociales et personnelles des personnes qui les observent. En d'autres termes, dans le paradigme compréhensif, les fondements du discours scientifique ne prennent pas en compte les objets extérieurs indépendants du sujet percevant mais bien les perceptions, les sensations, les impressions de ce dernier à l'égard du monde extérieur.

■ **Positionnement.** Si l'on s'en réfère à R. Boudon (1986), il semble qu'historiquement c'est à Hume que l'on doive cette conception de la

connaissance : les notions dont nous nous servons pour décrire la réalité n'ont en fait pas de correspondant dans la réalité. Le déchiffrement de cette dernière est réalisé à l'aide d'instruments créés dans le propre esprit de sujet.

D'autres courants de pensée s'inscrivent dans la même orientation de pensée. Citons la phénoménologie* qui tente de rompre avec la familiarité des choses car cette dernière nous détourne des phénomènes proprement dits (Husserl) ou l'interactionnisme symbolique* encore appelée « théorie de l'acteur », pour qui le comportement humain ne peut se comprendre et s'expliquer qu'en relation avec les significations que les personnes donnent aux choses et à leurs actions (Mead). Ajoutons encore à ces deux courants essentiels l'approche dialectique qui suggère une relation dynamique entre le sujet et l'objet, c'est-à-dire entre la subjectivité de l'acteur et le fait concret, entre le monde de la culture et le monde de la nature.

Spécificité. Le paradigme compréhensif accordera donc une attention aux données qualitatives, intégrera l'observateur et l'observé dans ses procédures d'observation et sera attentif à rechercher les significations des actions auprès des acteurs concernés – cela dans le cadre de la vie quotidienne –, à analyser les contradictions et à saisir le singulier. De cette orientation de pensée résultera une épistémologie des méthodes qualitatives* qui sera caractérisée par la complexité*, la recherche du sens, la prise en compte des intentions, des motivations, des attentes, des raisonnements*, des croyances*, des valeurs des acteurs*. En d'autres mots, il s'agit d'une démarche visant la compréhension des phénomènes, qui met en question le concept de causalité* et de recherche de lois, ces dernières caractéristiques étant celles du paradigme positiviste* dont le but est non de comprendre mais d'expliquer les phénomènes. La méthodologie de l'approche compréhensive* va utiliser les méthodes cliniques et historiques qui s'attachent à l'« originalité irréductible » des événements. Elle souligne le simplisme conceptuel de la méthode expérimentale stricte qui conduit à des généralisations erronées et la discordance entre les lois et les résultats de leur application sur le terrain. Elle met l'accent sur le recueil des données subjectives pour accroître la signifiance des résultats et choisit une orientation « interprétative » qui prend en compte le fait que le chercheur est aussi un acteur et qu'il participe donc aux événements et processus observés.

La difficulté de distinguer ce qui a été observé de ce qui a été interprété conduit à prendre de multiples précautions pour garder aux recherches leur valeur de scientificité. Les prétentions à la validité – la vérité, la justesse et la sincérité – que J. Habermas (1987) nous propose sont des concepts essentiels à prendre en considération pour assurer à la recherche une construction scientifique solide.

(J.-P. Pourtois et H. Desmet)

BOUDON R., *L'Idéologie des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.

BOURDIEU P., *La Distinction*, Paris, Éd. de Minuit, 1979.

HABERMAS J., *Logique des sciences sociales et autres essais*, Paris, PUF, 1987.

POURTOIS J.-P. et DESMET H., *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles Pierre Mardaga, 1988.

→ Acteur, Compréhensive (approche), **Contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du),** Épistémologie des méthodes qualitatives, Indifférence ethnométhodologique, Interactionnisme symbolique, Phénoménologique (analyse)

CONFIRMATION EXTERNE (CRITÈRE DE)

Ce critère de validation correspond à la capacité du chercheur d'objectiver les données recueillies. Le chercheur, entièrement impliqué dans sa recherche, ne peut prétendre à l'objectivité. Il cherche toutefois à fonder son analyse sur des données qu'il peut objectiver : il peut démontrer qu'elles ont été recueillies de façon systématique et il peut les corroborer par le recours à certaines stratégies.

■ **Terme apparenté.** On désigne souvent ce critère par le seul terme « confirmation » (Guba et Lincoln 1982 ; Lincoln et Guba, 1985 ; Savoie-Zajc, 1990).

Stratégies pour soutenir la confirmation externe. Divers moyens sont suggérés pour favoriser l'objectivation des données : l'utilisation d'unités d'observation, la préparation de schémas d'entrevues, le chevauchement des méthodes, la vérification et la critique de la démarche de la recherche par une personne, étrangère à la recherche.

Exemple. Une recherche menée par Panet-Raymond (1986) illustre bien la technique du chevauchement des méthodes. Afin de décrire les modes de vie des familles québécoises en période de crise économique (1976-1982), un questionnaire a été expédié à 700 répondants. Des entretiens ont ensuite été conduits auprès de 38 ménages. Cette recherche à deux volets a permis l'établissement d'un portrait d'ensemble, auprès d'un large échantillon. Certains aspects abordés au questionnaire ont ensuite été repris lors des entretiens. Ces deux modes de collecte de données : questionnaire et entretiens, ont donné lieu à une compréhension globale (large échantillon), riche et plus approfondie (rapport

plus étroit lors de l'entretien, meilleur ajustement des questions et des réponses) de l'objet étudié. Le chercheur a objectivé ses données grâce aux éléments de comparaison rendus possible par le recours à deux sources de données complémentaires.

(L. Savoie-Zajc)

GUBA E.G. et LINCOLN Y.S., *Effective Evaluation*, San Francisco, Jossey Bass Pub., 1982, pp. 124-127.

LINCOLN Y.S. et GUBA E.G., *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, Sage Pub., 1985, pp. 299-300.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 1991, pp. 117-118.

PANET-RAYMOND J., « L'utilisation des récits de vie dans une enquête statistique », *in :*

D. DESMARAIS et P. GRELL, *Les Récits de vie*, Montréal, Éd. Saint-Martin, 1986, pp. 103-131. SAVOIE-ZAJC L., « Les critères de rigueur de la recherche qualitative », *Actes du colloque de la Société de recherche de l'Abitibi-Témiscamingue (SOREAT)*, 1990, Rouyn, pp. 49-66.

→ Épistémologie des méthodes qualitatives, **Validation des méthodes qualitatives (critères de)**

CONNAISSANCE ORDINAIRE

Tous les individus, quel que soit leur statut social, ont une connaissance détaillée et compétente de l'organisation de leur société. C'est cette connaissance ordinaire du social, cette intelligence, qui nous permet de vivre ensemble et de conduire les différentes actions de notre vie quotidienne. Nous nous comportons, dans notre vie quotidienne, comme des membres compétents de la collectivité dans laquelle nous vivons. Pour ce faire, nous utilisons un outil banal mais puissant : l'objectivation permanente du monde qui nous entoure. Objectiver le monde, cela signifie que nous avons sans cesse besoin d'identifier, de reconnaître et de comprendre les objets qui apparaissent dans le flux de notre vie quotidienne, que ces objets soient physiques ou qu'ils soient des actions ou des événements sociaux.

Cette capacité d'objectivation, caractéristique de l'humain parce qu'elle est inscrite dans le langage, n'est pas le monopole des sociologues, des psychologues ou, d'une façon générale, des scientifiques. C'est une opération naturelle, évidente, immédiate, de reconnaissance et de classement des objets innombrables

que nous rencontrons dans notre vie quotidienne et qui la jalonnent. C'est cette opération qui nous permet de reconnaître et de différencier des actions aussi diverses que se marier, faire son marché, téléphoner, faire du sport, lire, déjeuner avec des amis, etc. Elle nous permet d'interpréter le monde de le reconnaître comme familier et d'y construire nos interactions avec autrui de façon compétente, identifiable par autrui. Cette connaissance sociologique pratique est une connaissance ordinaire, que tout le monde possède. C'est ce que voulait dire Schütz lorsqu'il affirmait que « nous sommes tous des sociologues à l'état pratique » : nous avons une nécessité vitale d'analyser le monde qui nous entoure afin de pouvoir y vivre. Le réel est toujours déjà décrit par les gens. Le langage ordinaire dit la réalité sociale, la décrit et la constitue en même temps.

C'est cette connaissance ordinaire que tout acteur social possède sur sa société que l'ethnométhodologie* prend pour corpus pour ses recherches. Ce que les individus montrent de cette connaissance permet au sociologue de comprendre comment les acteurs coproduisent le monde social avec leurs semblables, qui est un monde intersubjectif.

(A. Coulon)

SCHÜTZ A., *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

→ **Compréhensive (approche)**, Documentaire d'interprétation (méthode), Ethnométhodologie, Pensée sociale (ou naturelle), Sociocognitive (approche)

CONSTRUCTIVISTE (PARADIGME)

L'approche constructionniste des phénomènes commence à s'imposer en sciences naturelles et physiques, comme en sciences humaines et sociales. En effet, on se rend compte de plus en plus, avec le recul du regard historique sur l'élaboration des sciences et de leurs résultats, que la « réalité » étudiée par les sciences, est une construction intellectuelle qui dépend des prés requis conceptuels et théoriques pris comme référentiels. On découvre que l'on ne peut pas ne pas avoir de référentiel pour percevoir et analyser les phénomènes. On découvre que la « réalité » est façonnée par des « équations de départ », agissant comme des « lunettes intellectuelles ».

■ **Le constructionnisme de la science**. Ainsi l'histoire de la gravitation est-elle un raccourci exemplaire de cette interférence, dans la construction de la réalité scientifique, des idées *a priori* et des points d'ancrage de départ. Si l'on

postule que la terre est au centre du système solaire, on arrive à une interprétation (ptoléméenne) du fonctionnement du système ; si l'on postule que le soleil est au centre du système, on arrive à une interprétation copernicienne du déplacement des astres (validée ensuite par les observations de Galilée faites avec sa lunette astronomique) ; si l'on considère le principe de l'inertie et une certaine équation entre la force et l'accélération, on arrive à une « compréhension » newtonienne des mouvements des planètes ; enfin, si l'on se place du point de vue de l'énergie qui est mise en jeu, et que l'on établit une équivalence entre la masse et l'énergie, on arrive à une interprétation einsteiniennes des phénomènes (relativité des mouvements par rapport à l'observateur dans un espace à quatre dimensions). Ce qui est intéressant pour la science, c'est qu'à chaque fois, eu égard à certains problèmes posés, la vision du moment apporte des réponses techniques satisfaisantes. La « réalité » aperçue est un reflet plausible d'un univers caché et ce reflet permet l'utilisation des connaissances pour résoudre des problèmes concrets.

La contextualisation scientifique et le « constructionnisme » naturel des acteurs humains. Le constructionnisme scientifique consiste finalement à élaborer de toutes pièces un « contexte pertinent » de référence. C'est dans et par rapport à ce contexte construit – exprimé, en sciences physiques et naturelles, par des principes et des équations – que l'explication du phénomène étudié prend corps. Cette « explication » étant une manière de rendre compte d'une certaine « compréhension » du phénomène. Cette compréhension n'étant alors pas autre chose que la découverte d'une cohérence par rapport aux prérequis de départ. Les phénomènes prennent alors du sens, dans le contexte construit, par rapport aux postulats donnés. Dans cette façon de voir, le constructionnisme rapproche donc d'une manière singulière, la compréhension (genèse d'un sens pour l'acteur) et l'explication (saisie de relations nécessaires dans le référentiel).

Cette « compréhension » devra être dite « rationnelle » (car se faisant par rapport à un contexte scientifique rationnellement construit) et se distinguera toujours, disons-le, de la « compréhension » des sciences humaines et sociales, laquelle est liée au contexte expérientiel commun humain, appréhendé par empathie du ressenti.

Le constructionnisme, en sciences humaines et sociales se doit donc de construire intégralement ses contextes scientifiques servant de base aux analyses. Le constructionnisme, en sciences humaines et sociales, rencontre là un obstacle important car il n'apparaît pas encore comme évident que cette élaboration du contexte de référence puisse être assez « artificielle » et fondée sur des postulats. En effet, tout ce qui se passe en sciences humaines et sociales autour de

l'élaboration des analyses dites scientifiques, est entaché d'un « constructionnisme » naturel et primaire des hommes dans leur rôle de scientifiques. Je veux dire par là, qu'au niveau banal, naturel et immédiat, l'homme est toujours en train de « mettre en contexte » pour comprendre le sens des choses qui lui apparaissent. Cette « construction sociale de la réalité sociale » permanente a été analysée par la psychologie de la forme (Koehler, Kofka), par la phénoménologie sociale (Berger et Luckman, Schutz), par la microsociologie (Goffman), par l'ethnométhodologie (Garfinkel) De nombreux auteurs ont donc décrit ces « processus primaires de contextualisation » qui sont à la base même de l'interprétation permanente du monde faite par les acteurs humains. La mise en cohérence d'éléments dans des formes ; la typification de situations de référence ; la projection, dans la situation, d'un système de pertinence fondé sur l'expérience ; l'appel à des normes sociales d'un cadre de référence *ad hoc* ; l'application de règles ethnométhodologiques à la situation, sont autant d'approches variées de ces différents processus de contextualisation primaires dont on se sert pour comprendre notre monde.

Les principes du constructivisme scientifique. Le constructivisme scientifique est un positionnement épistémologique. Il fait un certain nombre de postulats sur la connaissance et les conditions d'élaboration de cette connaissance. Les idées du constructivisme scientifique peuvent se traduire en huit principes (ou règles). Quatre de ces règles sont : « faibles ». « Faibles », veut dire qu'on retrouve ces règles dans toutes les recherches scientifiques. Elles n'appartiennent pas seulement au seul constructivisme. Ces quatre premières règles « faibles » sont liées au rejet par le constructivisme scientifique de la notion de « vérité ». Il s'agit des principes :

1) de la construction de la connaissance ;

2) de la connaissance inachevée ;

3) de la convenance de la connaissance plausible ;

4) du principe de la recherche de la consonance et de la reliance.

Quatre autres principes du constructivisme scientifique sont dits : « forts ». « Forts » veut dire à la fois qu'ils marquent spécifiquement une recherche constructiviste et qu'ils ont des exigences difficiles à mettre en œuvre dans les théories et méthodes utilisées. Ils sont donc assez discriminants pour l'évaluation du « constructivisme » d'un point de vue d'une recherche faite. Ils sont importants pour évaluer la place et le rôle des méthodes qualitatives dans les recherches constructivistes en SHS :

5) principe téléologique ;

6) principe de l’expérimentation de la connaissance ;

7) principe de l’interaction ;

8) principe de la récursivité de la connaissance.

1. Le principe de la construction de la connaissance. La connaissance n’est pas un donné mais une construction. La « vérité » scientifique, pour le constructivisme, n’existe pas, elle est une certaine illusion. La vérité n’intéresse plus le chercheur constructiviste. Ce qui l’intéresse c’est la « convenance » de la découverte (elle convient au but visé). Il ne faut pas confondre cette règle avec celle qui s’applique au constructivisme social de la réalité sociale. On sait, en effet, que les acteurs sociaux fabriquent la « réalité » de leur monde vécu : ils fabriquent alors des « réalités secondaires » (Watzlawick). Ce principe est connu à travers un certain nombre d’aphorismes tels que : « rien n’est donné, tout est construit » (Bachelard, 1971), « marcheur, il n’y a pas de chemin, le chemin se construit en marchant » (Machado, 1936, p. 205). Ce principe est désormais banal mais il souligne une décision prise concernant la relativité définitive de la notion de « vérité scientifique ».

2. Le principe de la connaissance inachevée. La connaissance scientifique ne peut prétendre être parfaite. La vérité n’étant plus du domaine de la science construite par la posture constructiviste, les découvertes « qui conviennent » peuvent être multiples. La « contingence » de la connaissance est avérée : c’est-à-dire qu’elle dépend du système scientifique qui permet de la faire émerger. La science ne donne alors qu’un point de vue limité par les *a priori* scientifiques nécessairement pris comme références. Chaque « théorie » est comme un filet jeté sur les phénomènes et elle ne peut ramener que ce que les mailles du filet lui permettent de ramener. De plus, la connaissance pouvant être abordée à partir de systèmes scientifiques divers, et ne pouvant mettre en œuvre tous les systèmes scientifiques, la connaissance qui en résulte est nécessairement inachevée. En construisant une connaissance, c’est-à-dire en donnant sens à la représentation construite et aux éléments du modèle, on ne peut donc épuiser les sens possibles que l’on peut donner à un phénomène (postulat de la profondeur inépuisable des significations du phénomène).

3. Le principe de la convenance de la connaissance plausible. La connaissance n’est que relative à ce qui convient pour l’action. La découverte dite scientifique « marche », ce qui ne veut pas dire qu’elle est « vraie ». C’est, nous le rappelle Watzlawick, comme le navire qui a traversé le détroit sans s’échouer sur les récifs, sa navigation ne révèle en rien la « réalité » des fonds et des « vrais » écueils : elle n’est qu’un chemin utile qui l’a mené d’une mer à une autre. « Le sujet invente une réalité qu’il suppose tout à fait légitimement avoir découverte.

La raison de sa conviction est que l'image de la réalité qu'il s'est construite convient dans le contexte du problème. Cela signifie seulement que la nature du contexte ne la contredit pas. Mais cela ne signifie cependant pas qu'elle reflète correctement l'ordre (supposé) qui régit les choses… » (Watzlawick, 1980, p. 16). La connaissance mise à jour est celle qui convient momentanément. Les solutions inventées par « l'action intelligente », ne sont pas contraintes par une exigence de vérité formelle, elles sont adaptées, heuristiquement plausibles, en ayant toujours été sélectionnées par des critères « de faisabilité ». La vérité est à faire et non à découvrir (Le Moigne, 1995, p. 84).

4. Le principe de la consonance et de la reliance. Il existe deux finalités particulières qui travaillent toujours l'esprit : la recherche d'une « consonance » lorsque des dissonances sont perçues et, la recherche des relations constituant des ensembles fonctionnant en totalité.

a) Dans son orientation téléologique, la connaissance humaine cherche à inventer des réponses pour restaurer une consonance souhaitée. L'esprit est habité par un processus cognitif qui « construit une représentation de la dissonance qu'il perçoit entre ses comportements et ses projets, et cherche à inventer quelques réponses ou plans d'actions susceptibles de restaurer une consonance souhaitée… « La matière première du monde empirique étant suffisamment riche, une conscience capable d'assimilation peut construire des régularités et établir un ordre dans un monde complètement chaotique… Cette construction dépend beaucoup plus des buts choisis et des points de départ déjà construits que de ce qui est donné dans une prétendue "réalité". » (Von Glasersfeld, 1988, p. 39).

b) Dans son orientation téléologique, la connaissance humaine cherche aussi à relier dans une totalité les phénomènes à partir d'un processus d'association conjonction. On retrouve là une des orientations *a priori* de l'esprit humain signalée par Kant : la recherche des relations entre les choses. L'Ingenium (sorte d'intuition), est, pour les constructivistes, « cette faculté mentale qui permet de relier de manière rapide, appropriée et heureuse, des choses séparées ». Cette conception constructive de la connaissance met l'accent sur sa capacité à relier, à conjoindre, à associer (plutôt qu'à séparer), elle rend compte, pour Le Moigne, du pouvoir de l'esprit humain et de sa capacité à inventer et à créer.

Lorsque l'on examine cet ensemble des quatre premiers principes du constructivisme scientifique on se dit que quasiment toutes les recherches en sciences humaines y satisfont. En effet, toutes utilisations de théories avec leurs concepts, avec leurs méthodes de recueil puis d'analyse, contribuent à une « construction ». Les chercheurs actuels savent très bien qu'ils n'ont pas atteint, au final, une « vérité », mais plutôt une « représentation », utile pour leurs objectifs

de simplification, d'action ou de renouvellement d'une problématique… Ils ont donc aussi, et nécessairement, au départ de leur recherche, une « finalité » même si elle n'est pas très fortement explicitée. La connaissance atteinte est bien « convenante », elle est bien aussi un effort de mise en ordre (consonance) et de systémisation (reliance) d'éléments entre eux. Par ailleurs, les chercheurs actuels n'ont pas la prétention de présenter leurs résultats comme la connaissance « achevée ». Ils savent bien qu'ils ont fait un bout de chemin, qu'ils ont vu les choses d'un point de vue qui n'épuise pas la profondeur des phénomènes complexes. Ainsi, de nombreux chercheurs ayant la juste impression qu'ils ont « construit » quelque chose qui a à voir avec une mise en ordre du monde, se disent « constructivistes ». En ce sens tous les chercheurs en sciences humaines seraient constructivistes. Satisfaire à ces quatre premiers principes du constructivisme scientifique est donc nécessaire mais pas suffisant pour que son positionnement soit constructiviste. Il faut aussi satisfaire aux autres principes.

5. Le principe téléologique. On ne peut pas séparer la connaissance construite des finalités attachées à l'action de connaître. Ce principe concerne le caractère téléologique du jugement et donc du raisonnement : c'est-à-dire la capacité de l'esprit humain connaissant à élaborer des fins (télos), en référence auxquelles s'exercera ensuite la raison (la faculté de juger). L'acte cognitif tout entier a un caractère intentionnel et donc finalisé. La connaissance construite par cet acte est elle-même finalisée et elle dépend de la finalité qui a été à la base de son explicitation. La connaissance construite, nous dit encore Von Glasersfeld, est évaluée en fonction de la façon dont elle contribue à l'atteinte de ce but. Les épistémologies constructivistes donnent une orientation aux processus cognitifs d'élaboration de la connaissance. « Toute activité cognitive s'effectue dans le monde empirique d'une conscience dirigée vers un but. Les buts dont il s'agit ici ne sont pas situés dans une réalité extérieure. Ils n'ont qu'une raison d'être : évaluer les expériences faites pour en répéter certaines et en éviter d'autres. » (Von Glasersfeld, 1988, p. 35). Il s'agit là d'une sorte de règle d'utilité à lier avec le principe de convenance que nous avons vu précédemment.

6. Principe de l'expérimentation de la connaissance. La connaissance est totalement liée à l'activité expérimentée et donc vécue du sujet. La théorie du Verum Ipsum Factum (Vico) énonce que : « le vrai est ce qui est fait et que seul celui qui a fait peut connaître le résultat de son opération ». Il s'agit d'une définition constructive de la connaissance, dit Le Moigne, qui la libère de toute croyance sur le statut de la réalité à connaître. Par ailleurs, « si vrai, signifie avoir été fabriqué, alors, prouver quelque chose au moyen de sa cause équivaut à la causer » (Vico, cité par Von Glasersfeld, 1988, p. 32). «L'expérience comme les

objets de l'expérience sont dans tous les cas le résultat de nos manières et moyens de faire cette expérience, et se trouvent nécessairement structurés et déterminés par l'espace, le temps, et les catégories qui en sont dérivées » (Von Glasersfeld, 1988, p. 32). La connaissance ne peut être le résultat d'une réception passive, mais, au contraire, est le produit de l'activité d'un sujet. Pour le constructivisme, le réel connaissable est un réel phénoménologique, celui que le sujet expérimente et nous ne pouvons en aucun cas concevoir un monde indépendant de notre expérience. Le réel connaissable est un réel en activité qu'expérimente le sujet, et que ce sujet se construit par des représentations symboliques (schémas, lettres, chiffres, phonèmes…). Comme le rappelle Ch. Le Moënne (2003), le « réel » n'est pas nié dans le constructivisme, c'est ce qui est donné dans le processus de construction des expériences du monde. C'est ce qui teste nos hypothèses et projets à travers une confrontation avec « l'environnement » (Von Glasersfeld, 1985). Postuler l'existence d'un « au-delà » de ce réel expérimenté est tout à fait métaphysique. Nos connaissances commencent donc avec l'expérience comme le disait Kant (Le Moënne, 2003, p. 12).

7. Principe de la connaissance par l'interaction. La connaissance est le fruit d'une interaction du sujet connaissant et de l'objet de connaissance. Ce principe découle de ce qui a été dit précédemment que l'on connaît scientifiquement par et dans l'interaction. La connaissance exprime l'intelligence de l'expérience du sujet connaissant, et cette interaction du sujet et de l'objet qu'elle représente. Le sujet ne connaît pas de « choses en soi », mais il connaît l'acte par lequel il perçoit l'interaction entre les choses. Il ne connaît pas cet arbre, mais l'interaction de cet arbre et de son contexte. « L'intelligence (et donc l'action de connaître) ne débute ni par la connaissance du moi, ni par celle des choses comme telles, mais par celle de leur interaction ; c'est en s'orientant simultanément vers les deux pôles de cette interaction qu'elle organise le monde en s'organisant elle-même » (Piaget, 1980, p. 311). Ce principe est donc fortement lié au principe suivant de la récursivité**.**

8. Principe de la récursivité de la connaissance. La connaissance établie et le processus de connaissance qui l'établit se structurent réciproquement. « L'intelligence […] organise le monde en s'organisant elle-même » (Piaget, 1980, p. 311). L'ordre du monde est celui que je mets dans ma tête, en organisant ma compréhension, j'organise le monde. La connaissance est un processus de sa propre construction. Pour le constructivisme, la connaissance n'est pas indépendante de ce qu'elle élabore (et inversement). Il y a récursivité de ce qui est en train de se construire sur les processus de la construction elle-même. Cette propriété découle du fait que la connaissance est à la fois un processus et un

résultat. La connaissance est donc identifiée au processus qui lui donne naissance autant qu'au résultat de ce processus. Elle est un processus actif produisant le résultat. Elle est autant opérateur qu'opérante. Le caractère récursif de la connaissance des phénomènes rend compte de l'interdépendance assumée entre le phénomène perçu et sa connaissance construite : la représentation d'un phénomène connaissable en construit une représentation active, qui transforme récursivement la connaissance que nous avons, et ainsi de suite. « En changeant ce qu'il connaît du monde, l'homme change le monde qu'il connaît. Et en changeant le monde dans lequel il vit, l'homme se change lui-même » (Dobzhansky, 1962-1966, p. 391).

Conclusion. Pour que les connaissances soient issues d'un constructivisme scientifique, il faut que celles-ci répondent, pour leur élaboration, à tous les principes de ce constructivisme. Or, le plus souvent, ce n'est pas le cas. Rappelons que le fait de constater que les recherches « construisent » leurs objets et « construisent » leurs terrains ne constitue nullement une posture « constructiviste », mais une posture méthodologique élémentaire susceptible d'être mise en œuvre aussi bien dans un paradigme « dualiste » et « représentationniste » que dans un paradigme « constructiviste » ou constitutif (Le Moënne, 2003, p. 22). Ce sont les conditions de la recherche et de l'élaboration des résultats qui font que cette recherche est constructiviste ou non.

Le constructivisme ne nie pas l'existence du réel qui est d'ailleurs défini comme ce qui est donné dans le processus de construction du monde. Il ne réfute pas non plus l'existence de notion de « réalité » préalable à la connaissance ou à l'action, ni la notion de vérité qui est alors articulée à la notion de « convenance » et non à la notion de validité objective. De ce point de vue, il existe donc bien un savoir préalable à l'action, qui est le résultat de l'expérience collective accumulée, savoir que le chercheur a socialement expérimenté et dont il va se servir dans ses processus de construction de la connaissance par l'action. Ce qui est l'objet de la connaissance, ce n'est pas « le monde en soi », ni « le monde pour nous », mais la façon dont nous construisons, dans l'action, nos connaissances du monde. Le monde empirique, dans sa matérialité et son idéalité inséparables, est un donné construit qui est signifié.

Une recherche constructiviste se fait donc avec des méthodologies qui doivent répondre aux principes du constructivisme scientifique que nous avons vus. Les méthodes qualitatives, de ce point de vue, nous apparaissent tout à fait pertinentes pour répondre aux différentes exigences du constructivisme scientifique en SHS. Ces méthodes fonctionnent soit pour construire des contextes scientifiques d'analyse, soit pour décrire les processus au travail sur les phénomènes sociaux à

l’intérieur de ces contextes, soit encore pour rendre compte des significations finales qu’il faut donner à ces phénomènes, compte tenu du contexte scientifique de référence.

Le constructivisme s’inscrit dans un mouvement historique de fond qui voit les sciences humaines et sociales s’orienter vers l’analyse des logiques d’action et des pratiques sociales en situation pour répondre, à la crise des grands systèmes explicatifs et à la forte demande managériale d’analyse des situations professionnelles. Ce mouvement de la pensée achève, de son point de vue, le dépassement du dualisme et des logiques de la représentation liée à la désacralisation du monde vécu (Le Moënne, 2003, pp. 9-14). Il me semble capital que la recherche qualitative, que ce dictionnaire veut mieux armer, investisse massivement ce courant. C’est en étant portée par ce courant historique qu’elle peut gagner en visibilité et en « scientificité ».

(A. Mucchielli)

→ **Positivisme (paradigme) Compréhensif (paradigme) Modélisation systémique (méthode d’analyse par la), Systémique (approche)**

BACHELARD G., *La formation de l’esprit scientifique*, Vrin, 1971.

BATTESON G.,*Vers une écologie de l’esprit*, tomes I et II, Seuil, 1977.

BERGER P. et LUCKMAN T., 1966, *La construction sociale de la réalité*, Méridiens Klincksieck, 1986.

BLANCHÉ R., *L'axiomatique*, PUF, 1967.

BLOOR D., *Sociologie de la logique : les limites de l’épistémologie*, Paris, Pandore, 1983.

DESCOMBES V., *Les institutions du sens*, éd. de Minuit, 1996.

EMERY E., « Référentiel », in *Dictionnaire d’histoire et philosophie des sciences*, PUF, 1999, pp. 815-818.

DOBZHANSKY Th., *L'homme en évolution*, 1962-1966.

GLASERSFELD VON E., 1981, « Introduction à un constructivisme radical », *in* P. Watzlawick (sous la dir. de), *L’invention de la réalité. Contribution au constructivisme*, Seuil, 1988, pp. 19-43.

GLASERSFELD Von, « Pourquoi le constructivisme doit être radical ? », Revue des Sciences de l’éducation, 20 (2), pp. 21-29, 1994.

GLASERSFELD VON, « Préface », in Désautels J., Larochelle M., *Qu’est-ce que le savoir*

scientifique ? Points de vue d’adolescents et

d’adolescentes, Sainte Goy, Presses de l’Université de Laval, 1989.

GONSETH F., *Le référentiel, univers obligé de médiatisation*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975.

HACKING I., *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, Christian Bourgois, 2001.

LE MOËNNE CH., « Questions et hypothèses sur les approches constructivistes et les recherches en communications organisationnelles », *in La place du constructivisme pour l'étude des communications*, actes du colloque de Béziers, CERIC, éd. C2M2, Montpellier, 2003, pp. 9-44.

LE MOIGNE J.-L., *Les épistémologies constructivistes*, PUF, 1995.

MACHADO A., 1936, *Champs de Castille*, Gallimard, 1973.

MORIN E., *La méthode*, 4 tomes, Seuil, 1977, 1991.

MUCCHIELLI A. (sous la direction de), *Le constructivisme dans les études sur la communication*, Béziers, 2003, édition de Montpellier 3, 2004.

PIAGET J., 1937, *La construction du réel chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, 1980.

VICO G., 1725, *La science nouvelle*, Gallimard, 1993.

WATZLAVICK P. (sous la dir. de), « Avec quoi construit-on des réalités idéologiques ? », *L'invention de la réalité*, Seuil, 1988, pp. 223-266.

WATZLAWICK P., *L'invention de la réalité*, Paris, Seuil, 1980.

CONTENU (ANALYSE DE)

Terme générique désignant un ensemble de méthodes d'analyse de documents, le plus souvent textuels, permettant d'expliciter le ou les sens qui y sont contenus et/ou les manières dont ils parviennent à faire effet de sens. On distingue essentiellement des grands genres d'analyse de contenu : les analyses quantitatives et les analyses qualitatives.

■ Les méthodes quantitatives d'analyse de contenu sont basées sur des techniques d'échantillonnage, de décomposition, de codage, de comptage, de corrélation, de comparaison, de mise en relation et d'autres analyses mathématiques et statistiques destinées à faire apparaître des propriétés non immédiates des éléments du document. L'explicitation de ces propriétés permet essentiellement de faire des commentaires sur le « comment » le document fait sens et produit des effets dans tel ou tel contexte (analyse du discours : analyse de tendance, analyse des écarts…).

Les méthodes qualitatives* reposent, quant à elles, sur des opérations plus purement idéelles qui s'exercent soit sur les éléments d'un document soit sur un ensemble de documents. Ce travail est essentiellement destiné à expliciter *in fine* la ou les significations exactes du document ou des documents. Parmi ces opérations intellectuelles citons : la catégorisation*, la mise en contexte (l'analyse contextuelle*), la réduction métaphorique (dans l'analyse symbolique à clé), la recherche des formes (analyse formelle*), la recherche de structures communes cachées (analyse structurale*)… Par ailleurs, certaines analyses qualitatives utilisent des grilles de lecture (l'analyse actancielle*, l'analyse psychanalytique*…) destinées à faire apparaître, par la mise en relation des textes et de ces grilles, des sens non immédiatement perceptibles (ces méthodes sont alors dites « interprétatives » par opposition à celles qui ne mettent en jeu que des processus d'induction non guidée du sens).

D'autres analyses de contenu combinent des techniques quantitatives et qualitatives (analyse sémantique de contenu : utilisation du différenciateur sémantique d'Osgood analyse stylistique, analyse componentielle, analyse catégorielle d'évaluation, recherche et évaluation des attitudes*…).

On ne devrait donc pas parler d'« analyse de contenu », terme qui recouvre trop de méthodes et de techniques différentes, mais « des analyses de contenu », ou, plus précisément de telle ou telle méthode d'analyse de contenu en précisant si elle est quantitative, qualitative ou mixte.

(A. Mucchielli)



AUSTIN J.-L., *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.

BARTHES R., *S/Z*, Paris, Seuil, 1970. DESLAURIERS J.-P., *Recherche qualitative*, McGraw-Hill éd., 1991.

GREIMAS A.-J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

L'ÉCUYER R., « L'analyse de contenu : notion et étapes », *in : Les Méthodes de la recherche qualitative*, Presses de l'Université du Québec, 1987, pp. 49-65.

LESSARD-HEBERT M., GOYETTE G. et BOUTIN G., *Recherche qualitative : fondements et pratiques*, Montréal. Éd. Agence d'Arc inc., 1990.

MUCCHIELLI R., *L'Analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF Éditeur, 13e éd., 1991.

PARAIN-VIAL J., *Analyses structurales et idéologies structuralistes*, Toulouse, Privat, 1969.

→ Attitudes (recherche des), Besoins (analyse de contenu des), Catégorisation (en analyse de contenu qualitative), Croyances (analyse des), Idéologique (analyse), Métaplan (méthode du), **Qualitative (analyse)**, Qualitative par théorisation (analyse de contenu), Sémiologique de l'image (analyse), Symbolique à clé (analyse)

Contenu par théorisation (analyse qualitative de) → Qualitative de contenu par théorisation (analyse)

CONTEXTE DANS LE PARADIGME COMPRÉHENSIF (RÔLE DU)

Le contexte étant l'ensemble des circonstances qui accompagnent un événement, il devient un élément incontournable des recherches de type qualitatif qui insistent sur le fait que les sujets ne sont pas réduits à des variables mais sont considérés comme un tout. Le chercheur qualitatif doit étudier et décrire le contexte écologique dans lequel évoluent les personnes ainsi que le passé de ces derniers (contexte temporel) s'il veut aboutir à des conclusions crédibles et transférables. Ainsi, U. Bronfenbrenner (1977) parlera de validité écologique : une recherche est écologiquement valable lorsqu'elle est conduite dans l'habitat naturel des personnes ; elle préserve au maximum l'intégrité du milieu et considère les influences réciproques (effet de A sur B, mais aussi de B sur A). Une recherche écologique doit tenir compte des caractéristiques du contexte social et culturel dont proviennent les sujets (validité de contexte) et doit prévoir la définition de la situation par chacun des participants, c'est-à-dire la manière dont le sujet perçoit le milieu et ses éléments (validité phénoménologique). Aussi le chercheur qualitatif refuse-t-il de considérer l'individu détaché de son milieu et nie-t-il la pratique morcelée qui longtemps a tenu la scène en sciences humaines. Une telle pratique conduit, selon lui, à des généralisations erronées et à une discordance entre les lois générales et les résultats de leur application sur le terrain. En sciences humaines, il s'agit donc de comprendre localement certaines situations et non pas de formaliser des lois. En d'autres termes, on ne trouvera pas, dans la recherche qualitative, de causalité générale ; on ne pourra y voir qu'une causalité locale et contextuelle. Elle tentera de dégager des similitudes de structures en tenant compte des contextes.

■ Par ailleurs, J.-M. Van der Maren (1995) souligne qu'un problème de recherche en sciences humaines ne peut être bien posé que si on tient compte de son contexte : il est indispensable de s'enquérir des implications et des conséquences du problème sur les acteurs et sur leur milieu.

Quant aux techniques qualitatives de recueil des données, elles acquièrent aussi leur validité* en prenant en compte le contexte. L'observation participante* est une pratique qui typiquement, intègre le milieu à son analyse. La psychologie cognitive peut aider le chercheur qualitatif (voir Bertone, Mélen, Py, Somat, 1995). Lorsqu'elle affirme que la vérité est toujours liée au contexte : la remise en contexte permet d'accroître le niveau d'exactitude des propos des sujets (dans les récits de vie*, entretiens*…). Au début de la remémoration des faits, le chercheur incitera la personne à se remettre en pensée dans le contexte en insistant sur le lieu, le temps, les objets, les personnes présentes, ses sentiments du moment et ses réactions d'alors. Il tiendra compte de l'adéquation entre le contexte d'encodage de l'information et son contexte de récupération : plus les conditions contextuelles sont proches dans les deux phases et mieux l'individu parviendra à rappeler l'information encodée. La psychologie cognitive montre en effet que la mémoire épisodique, c'est-à-dire celle d'expériences particulières et concrètes, localisées dans l'espace et le temps personnels, est très sensible aux effets du contexte et donc liée à la situation, à la motivation et à la représentation.

A. Mucchielli (1983) souligne également l'importance de situer les conduites dans leurs contextes pour en trouver le sens. L'analyse situationnelle est donc indispensable et se définit avant tout par rapport à différents niveaux de sens dont l'un ou l'autre peut être plus prégnant. L'auteur précise ainsi quatre niveaux contextuels : le niveau psychologique (où la situation est définie par rapport à l'individu), le niveau subculturel (où la situation est définie par rapport à un groupe social), le niveau culturel (où la situation est définie par rapport à des groupes culturels) et le niveau anthropologique (où la situation est définie par rapport à l'espèce humaine). Il insiste aussi sur le passage d'un niveau à l'autre. Nous sommes ici en présence d'une démarche de triangulation* (ici, théorique et de niveaux).

Pour synthétiser, on peut dire, avec J.-M. Van der Maren (1995), que le paradigme compréhensif* a pour objectif de comprendre la dynamique des événements par l'intentionnalité engagée dans l'histoire des interactions du sujet avec son environnement.

(J.-P. Pourtois et H. Desmet)



BERTONE A., MELEN M., PY J. et SOMAT A., *Témoins sous influences. Recherches de psychologie sociale et cognitive*, Presses universitaires de Grenoble, 1995.

BRONFENBRENNER U., « Toward an experimental ecology of human development », *American psychologist*, vol. 32, pp. 513-531.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse phénoménologique et structurale en sciences humaines*, Paris, PUF, 1983

VAN DER MAREN J.-M., *Méthodes de recherche pour L'éducation*, Bruxelles, éd. Boeck-Wesmael 1995.

→ Acteur, Actionniste (méthode), **Compréhensif (paradigme)**, Observations participante, Recadrage des observations et des interprétations (techniques du), **Situationnelle phénoménologique (analyse)**, Situationnelle phénoménologique et structurale (méthode d'analyse), Contexte des communications concomitantes (méthodes d'analyse par le), Validité en recherche qualitative, Contextualisation situationnelle dynamique (méthode de la), Contextualisation situationnelle panoramique (méthode de la).

CONTEXTE DES COMMUNICATIONS CONCOMITANTES (MÉTHODE D'ANALYSE PAR LE)

Dans cette forme de contextualisation scientifique qu'est la « contextualisation par les communications concomitantes », on considère comme contexte intéressant pour la compréhension des significations de certains phénomènes d'une situation, le contexte formé par l'ensemble des expressions ayant lieu au sujet d'un problème porté implicitement par la situation en question.

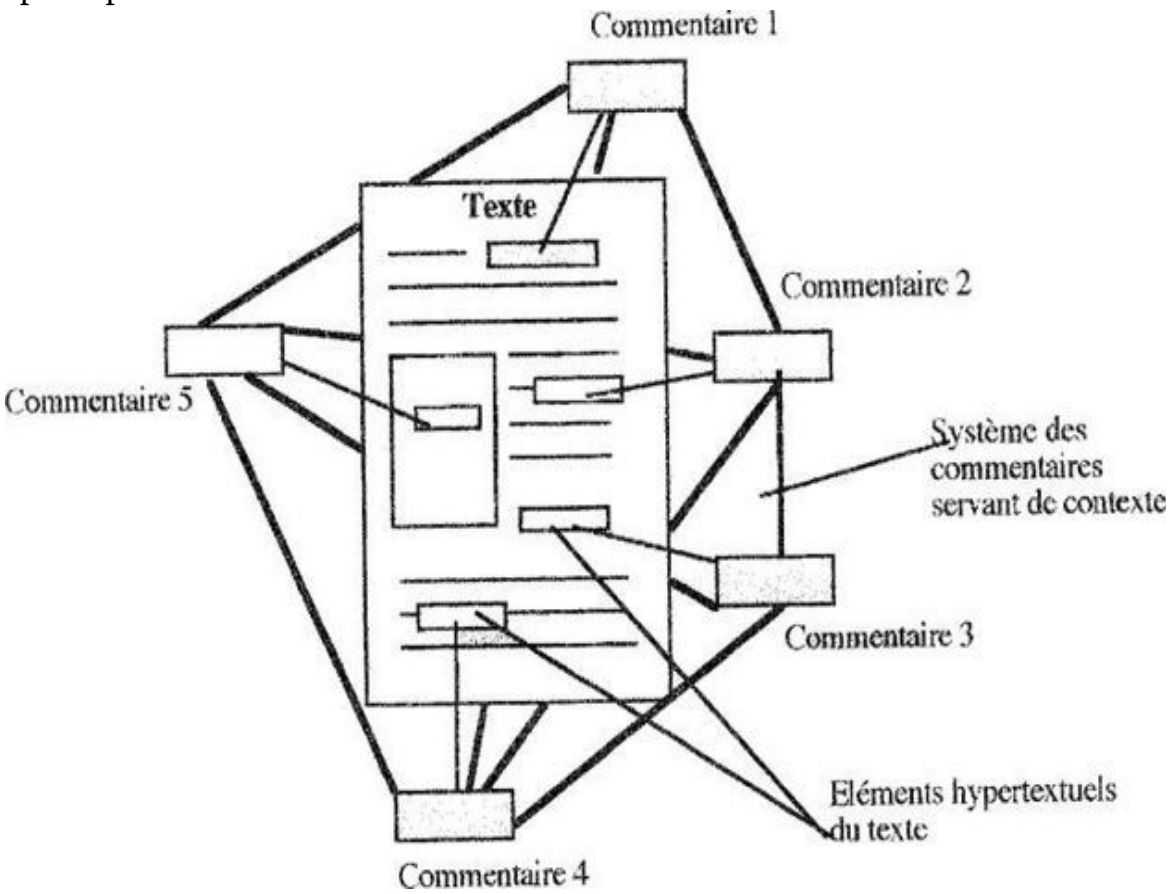
■ **Principes de la méthode d'étude**. Une communication, dans sa forme dite « généralisée » à une expression, ne peut exister seule. Elle est naturellement accompagnée d'un ensemble d'autres communications qui se déroulent en association avec elle dans un laps de temps défini. Cette communication généralisée s'insère dans cet ensemble et forme avec cet ensemble un système de communications. Ce n'est que par abus de langage que l'on parle d'une « communication » en désignant une parole, une attitude, une conduite spécifique, c'est-à-dire une « expression ». Dès que l'on ne se focalise plus sur une expression précise et que l'on fait une observation un peu plus large autour de cette communication en considérant, par exemple, les attitudes et activités des autres acteurs au même moment ou, ce qui vient de se passer immédiatement avant, on s'aperçoit que le phénomène communicationnel en question est « contextualisé » par un système de phénomènes de même nature. Nous voyons ceci aussi dans l'article sur la « modélisation systémique » traitée dans ce dictionnaire.

Cela rejoint la « théorie des actes de parole » d'Austin (1970) qui met en évidence l'importance du contexte des communications concomitantes à une communication particulière. Pour qu'il y ait un « acte de parole », il faut des « conditions contextuelles » de réalisation de cet acte. Par exemple, pour que les paroles « ego te baptismo » deviennent effectivement un acte de baptême (prennent le sens d'ayant scellé le baptême), il faut qu'un certain nombre de conditions, fixant l'identité de celui qui les prononce, le lieu, les témoins et même la forme de l'énonciation soient effectives. Les paroles prononcées s'inscrivent donc dans un ensemble d'autres communications, c'est ce contexte qui contribue essentiellement à fixer le sens. Ces autres communications sont tout d'abord la présence du représentant de l'église. Cette présence « parle » dans le contexte des autres communications faites. Elle dit, dans le lieu, près de l'autel consacré, en présence des témoins (ce sous-ensemble spatial formant un contexte immédiat d'interprétation) : « je suis là pour consacrer un acte de baptême. Devant vous, lorsque j'aurai accompli le rituel proprement dit du baptême, ce sacrement sera effectif ». On trouve ensuite les présences des parrains et des autres témoins qui sont aussi des communications généralisées. Elles disent quelque chose du genre : « nous sommes venus là pour contribuer à la cérémonie, nous attestons par nos présences que nous sommes là pour un baptême (car un baptême nécessite nos présences) ». Les présences de ces acteurs indispensables constituent d'ailleurs des parties fondamentales de la situation de baptême. La « situation » peut donc être ramenée ici à un système de communications. Le fait que tous ces acteurs se soient rassemblés en un lieu non quelconque (une église), se tiennent, dans un certain ordre, devant les fonds baptismaux, est encore une communication généralisée qui contribue à former le système des communications dans lequel la parole finale de l'homme d'église signifiera l'acte de baptême (« cet enfant est reçu dans la communauté spirituelle que nous représentons, son parrain ici présent a le devoir de… »). Le sens est le fruit de l'interaction d'un élément communicationnel (les paroles de baptême) avec tout un contexte formé d'autres « communications généralisées » (les présences du prêtre, des témoins, des parrains, la réunion de la famille en ce lieu, Nos habitudes culturelles nous empêchent de voir ces dernières communications.)

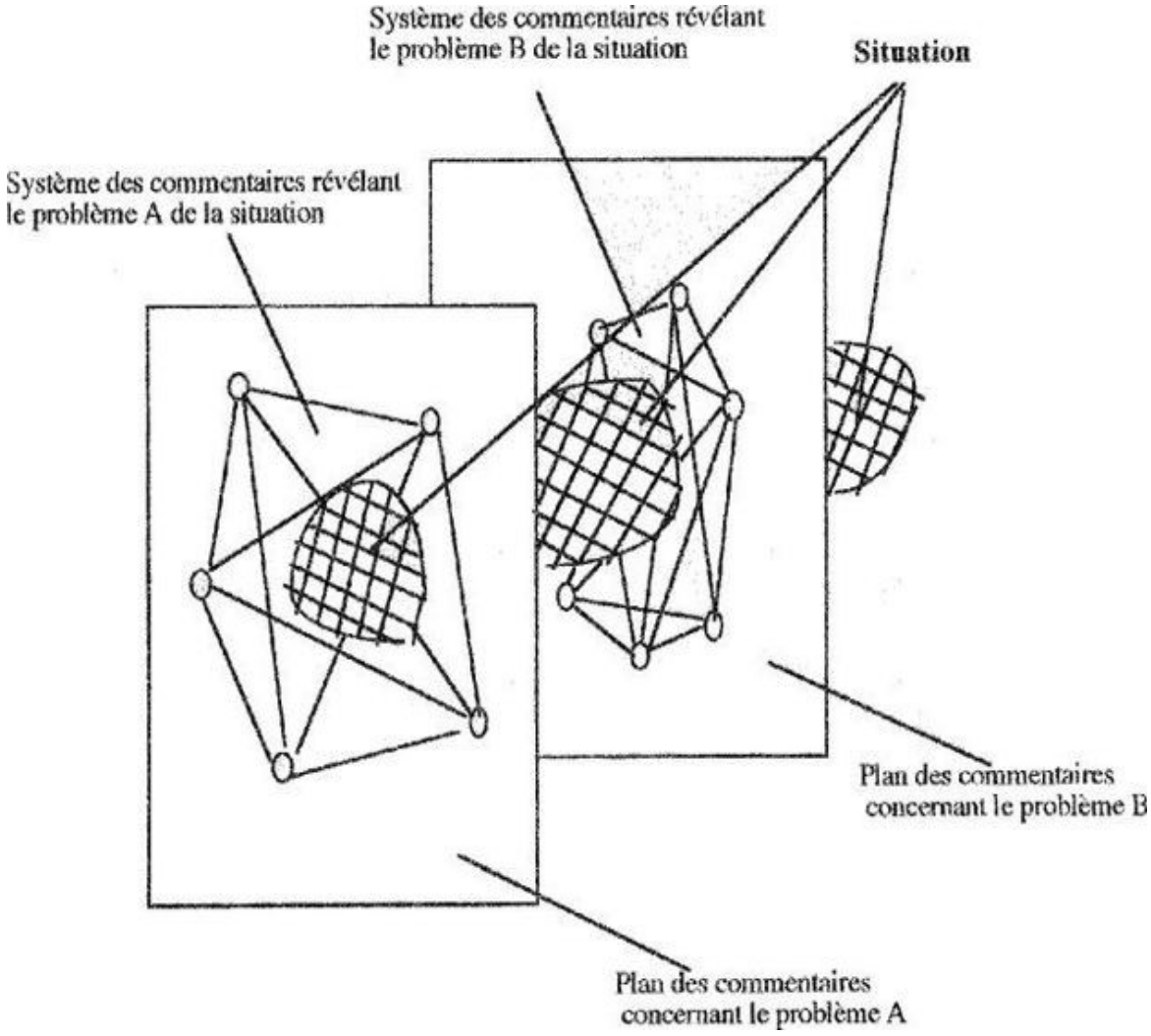
Le contexte qui est considéré dans cette méthode est ici un contexte formé par un ensemble de communications généralisées (d'expressions) ayant lieu au sujet d'un problème porté par une situation. Dans l'exemple du baptême que nous venons de voir, la situation ne contenait qu'un problème : l'effection du baptême dans les règles, et ce problème était explicite. Dans les situations que nous allons examiner, le problème situationnel n'est pas explicite et, par ailleurs, la situation

peut contenir plusieurs problèmes. Il s'agit de sélectionner, dans l'ensemble des communications généralisées faites dans la situation celles qui se rattachent à un problème particulier de cette situation et d'expliciter ce problème en fonction de l'ensemble de ces communications.

Pour faire comprendre ceci, je prendrai la métaphore de l'hypertexte (réduit à une couche de renvoi). À partir de cette métaphore on considère que le problème (problème inconnu qu'il convient de découvrir), ayant lieu dans une situation, est lié à un ensemble des commentaires faits à son propos. On peut aussi considérer que l'ensemble des commentaires faits se rapportant à un élément clé de la situation, ayant le statut de « révélateur du problème » (comme en analyse institutionnelle un « objet » peut avoir le statut « d'analyseur »), donne accès au problème caché. Dans un hypertexte, au texte lui-même et à son « débat interne de contenu », est accolée une foule d'explications et de commentaires qui en enrichissent et en précisent le sens. Si l'on a accès seulement aux explications et aux commentaires, on peut très bien se faire une idée assez précise du débat interne au texte. Les commentaires permettent de « remonter » au contenu du débat porté par le texte.



Le schéma ci-après nous permet de considérer, par analogie, que le « débat » (le problème) porté par le texte (la situation), débat que l'on cherche à mettre en évidence, émerge de la mise en relation de tous les commentaires (communications généralisées) faits sur des éléments particuliers du texte. Cela fonctionne comme pour un hypertexte dans lequel nous aurions accès seulement aux commentaires, mais pas au texte lui-même. La mise en cohérence de tous les commentaires nous permettrait de nous faire une idée du « débat » contenu dans le texte. Dans cette méthode, nous n'avons accès, dans un premier temps (le recueil) qu'aux commentaires faits sur le texte. Dans un deuxième temps (l'analyse par contextualisation), nous nous servons de l'ensemble des commentaires recueillis comme d'un contexte qui va révéler la teneur du texte et de son débat interne.



Différents débats concernant une seule situation

Pour prendre un exemple concret, disons que si un observateur, extérieur à la société française, repérait et analysait tous les commentaires faits dans les

journaux, dans les discours politiques, dans les cénacles spécialisés, dans les revues de sciences politiques, dans les séminaires de l'ENA et autres institutions de formations politiques, au sujet de la constitution française, il pourrait, sans connaître le texte de cette constitution, se faire une bonne idée de ses principes mais surtout il se ferait une idée des problèmes d'application qu'elle pose. Autrement dit, la connaissance et l'analyse de l'ensemble des gnoses faites sur cet écrit, à une période donnée, lui permettrait de se faire une bonne idée du débat institutionnel en cours dans la société française. Ainsi donc le repérage et le recueil des commentaires au sujet d'un objet social, puis une certaine analyse de ces commentaires nous ouvrent une voie d'accès au débat social qui se déroule au sujet de cet objet.

Cette méthode appliquée aux organisations, donne accès au « débat » qui a lieu entre des acteurs liés dans la structure sociale au sujet d'un problème que l'on ne connaît pas directement (le « débat » du texte de la métaphore de l'hypertexte réduit). Ce débat a donc un rapport indirect avec une préoccupation partagée. Par hypothèse, chaque communication d'acteur commente cette préoccupation (le débat). À chaque fois qu'elle est repérée, une communication généralisée est considérée comme l'apport personnel d'un acteur à la définition du problème en débat. L'ensemble des communications généralisées faites donne une idée du « débat latent » ou de la « négociation implicite » qui a lieu entre les acteurs. Les analyses des commentaires servent donc à mettre à jour le « problème qui fait débat » entre les acteurs et la façon dont est mené ce débat. Nous pénétrerons, en compréhension, dans la dynamique d'une communication collective.

C'est une méthode analogue qui a aussi été utilisée avec succès par les historiens. C'est ainsi que Théodore Zeldin (1985) a pu analyser les « débats » qui traversaient la France au début du XX^{e} siècle et sortir un tableau de la société française en termes d'attitudes collectives face à quelques grands « objets sociaux » : l'argent, l'amour, la mode, la politique… Dans la présentation de sa méthode, l'historien nous dit qu'il a essayé de se déprendre de l'habitude de rechercher des causes et des évolutions chronologiques. Il dit avoir essayé de travailler avec des « juxtapositions », comme un peintre pointilliste qui appréhende le monde à partir de sa décomposition en différents microcosmes, ce qui permet une vision sous plusieurs angles et la révélation du dessous des choses (p. 6, tome I). L'historien n'a évidemment pas accès directement aux phénomènes qu'il veut étudier (c'est-à-dire, en l'occurrence, à l'attitude collective sur tel problème). Il va donc se servir de documents qu'il va utiliser comme des « commentaires » faits sur le phénomène étudié. Ainsi, Zeldin se sert des articles de journaux, des textes de lois, des discours des notables ou des hommes de science, des réglementations

édictées, des tracts syndicaux, des minutes des procès, des pièces de théâtre ou des romans à succès, des expositions remarquables de l'époque, des constructions publiques marquantes (bâtiments publics, théâtres, places, rues, magasins…), des bans de mariage, des testaments… Tous ces éléments sont utilisés du moment qu'ils « parlent », d'une manière ou d'une autre, du problème considéré. Il les considère donc uniquement « du point de vue du problème qu'il étudie ». Leur mise en faisceau permet à l'historien d'arriver à des conclusions qu'il livre à notre sagacité et qui nous paraissent plausibles. Voilà donc une méthode de recueil et d'analyse qui peut être labellisée « constructiviste ».

En fait, le problème est un peu plus complexe que cela car, comme nous le disions plus haut, la situation dont on veut saisir un des débats, comporte souvent plusieurs débats intriqués. Les commentaires que l'on saisit concernent tous ces débats à la fois et il faut les trier pour ne retenir que ceux qui concernent un seul débat, et le débat qui nous intéresse, si possible.

Différents débats concernant une seule situation. Le schéma ci-dessus montre une situation (boudin hachuré) porteuse de deux problématiques auxquelles on peut avoir accès à travers deux systèmes de commentaires généralisés. Un des travaux du chercheur est alors de repérer les communications généralisées qui concernent uniquement le problème qu'il veut étudier. Comme il ne peut pas reconnaître ces communications dès le départ, son travail de tri l'amène à faire d'incessants allers-retours entre les différents plans de commentaires et les problématiques présumées. Ce n'est que progressivement qu'il peut reconnaître les communications généralisées qui concernent les différents problèmes portés par la situation et donc, repérer ces problèmes. Nous allons voir ceci dans l'exemple ci-dessous, qui concerne des établissements d'enseignement public en France. Il est bien évident, en effet, qu'un collège, en tant que situation collective contrainte et finalisée, contient de nombreuses problématiques sur lesquelles les acteurs « glosent » tout le temps. Si l'on ne veut que considérer ce qui concerne le problème posé par l'enseignement à distance focalisé autour de son « objet révélateur », il va falloir faire le tri dans tout ce qui est dit sur l'ensemble de la situation du collège et de ses problèmes.

La première phase de la méthode : le recueil des « commentaires ». Nous considérons donc que nous n'avons pas accès directement au débat contenu dans la situation, débat que l'on cherche à mettre à jour. Nous avons à notre disposition, si nous savons bien les recueillir, un ensemble de commentaires faits, par différents acteurs participant à la situation, sur ce débat. Le premier travail du chercheur est donc de rassembler ces gnoses. Les éléments (les commentaires), que l'on recueille dans la première étape de la méthode, sont de toutes sortes. La

première difficulté vient du fait que l'on ne sait pas forcément si tel ou tel commentaire concerne notre sujet. À vrai dire, très souvent, on ne connaît même pas le sujet du débat. Il faut alors faire une vaste cueillette de données pour essayer ensuite de les trier, et, par une analyse comparée des contenus, essayer de regrouper ceux qui nous paraissent renvoyer à un même débat. Dans les communications généralisées à recueillir, on trouve d'abord des constructions matérielles : agencements spatiaux, objets techniques… ; on y trouve ensuite des éléments organisationnels : règlement, planification, distribution des postes, du travail… ; on y trouve aussi des éléments psychosociaux : normes collectives habituelles relationnelles ou de travail, représentations partagées, façons de faire… ; on y trouve naturellement toutes les conduites afférentes au problème considéré car l'on sait depuis l'école de Palo Alto que toute conduite est une communication ; on y trouve enfin les « communications traditionnelles », c'est-à-dire les écrits, les paroles et leurs éléments paralinguistiques afférents. Remarquons que tous les éléments que nous venons de passer en revue sont des « construits » humains, c'est-à-dire qu'ils dépendent de l'intervention de l'homme. D'une manière ou d'une autre, ils sont donc des « expressions » d'intentionnalités explicites ou latentes. C'est en ce sens qu'ils sont considérés comme des « communications ». Ils sont donc ce que l'on appelle en science de la communication : des « communications généralisées ».

La deuxième phase de la méthode : l'analyse des significations par la contextualisation. Dans cette étape de la méthode, l'ensemble des communications relevées autour du phénomène étudié dessine un système de communications qui va servir de toile de fond (de contexte) au « débat » dont on veut faire surgir le sens. C'est par rapport à ce système que nous allons nous efforcer de « lire » les différentes communications rapportées. Ces lectures peuvent être faites dans l'ensemble des communications généralisées recueillies ou dans des sous-ensembles du système global des commentaires recueillis.

Remarquons tout de suite qu'il nous manque souvent des communications généralisées (des commentaires). Il est rare que l'on puisse prétendre avoir tout relevé. Notre « système de communications » a des « trous », il est incomplet. Lorsque l'on s'aperçoit de cette incomplétude et que l'on a encore accès au terrain, on peut naturellement y retourner. Mais lorsque des renseignements manquent définitivement, on peut se dire que cela n'est pas trop important. La forme globale de l'ensemble des communications est suffisamment dessinée pour que notre interprétation puisse se faire malgré cette incomplétude. En clair, ce n'est pas trois, quatre, voire une dizaine de commentaires manquants qui vont

faire rater les significations essentielles. La méthode donne donc des marges de manœuvre.

(A. Mucchielli)

📖

ANDRIEU C., *Analyse du contexte situationnel dans la description des conduites, Psychologie française,* n° 8, 1970.

AUSTIN J.-L., 1962, *Quand dire c'est faire*, Seuil, 1970.

DESCOMBES V., *Les institutions du sens,* éd. de Minuit, 1996.

DUBET F., *Sociologie de l'expérience,* Seuil, 1994.

DUCROT O., *L'énonciation, Encyclopaedia universalis*, tome II, 1996.

LABOV W., *Sociolinguistique*, éd. de Minuit, 1989.

LE MOIGNE J.-L., *Les épistémologies constructivistes*, PUF, 1995.

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approche constructiviste*, Armand Colin, 2005.

POPPER K., *Toute vie est résolution de problèmes*, Béziers, Actes Sud, 1997.

UEXKULL J. Von, 1956, « Théorie de la signification, » *in Monde des animaux et monde humain,* Paris, Denoël, pp. 91-186, 1965. ZELDIN Th., 1973, *Histoire des passions françaises*, *1848-1945*, 4 tomes, Seuil, 1978.

→ **contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du), contextuelle (analyse historique), constructiviste (paradigme), systémisme**

CONTEXTUALISATION SITUATIONNELLE DYNAMIQUE (MÉTHODE DE LA)

La méthode consiste à travailler sur un cas qui rapporte une dynamique situationnelle : une situation de départ est décrite et des activités menées par des acteurs la transforment de telle façon que des communications généralisées soient générées, du fait même de cette transformation.

La méthode consiste d'abord à décrire la situation de départ et celle d'arrivée. Elle se poursuit par l'analyse des processus de communication qui permettent de passer de la situation de départ à celle d'arrivée. L'analyse de ces processus permet de comprendre comment les significations ont évolué et comment les communications généralisées émergentes des acteurs se sont construites.

■ **Principes de la méthode.** Dans la théorie des processus de la communication (Mucchielli, 1998), une « communication généralisée » est conçue comme un processus qui intervient sur les contextes de la situation de

communication pour transformer ces contextes et donc, par conséquence, la situation elle-même. Une « communication processus » modifie donc les éléments pertinents des contextes de la situation. La situation qui est ainsi transformée est modifiée pour tous les acteurs présents. Mais ce qui compte le plus, c'est qu'elle est transformée pour l'acteur dont on veut infléchir la conduite. En effet, dans la nouvelle situation créée, il s'agit de faire en sorte que la conduite que cet acteur doit avoir prenne un sens positif pour lui. C'est dans cet objectif que les contextes pertinents de la situation-pour-lui doivent être travaillés par les communications généralisées de celui qui veut influencer.

Analyser une séquence d'échanges destinée à influencer un acteur ou à provoquer quelque chose de voulu, va donc consister, dans la méthode proposée ici, à faire successivement cinq opérations :

1) Reconstruire, à l'aide d'une enquête, la situation initiale et la situation finale dans laquelle se trouvaient les acteurs. En général, l'action s'est déroulée. Il faut revenir sur ce qui s'est passé pour le comprendre et, en particulier comprendre comment tel ou tel acteur a pu faire et dire ce qu'il a fait et dit. La reconstitution des situations est à faire du point de vue de l'acteur dont on veut examiner les communications. Ce sont ses activités qu'il faut comprendre.

2) Déterminer le sens des conduites sur lesquelles il faut intervenir dans la situation initiale. Il s'agit de photographier la situation de départ de l'échange, en explicitant la composition, en termes d'éléments pertinents pour l'acteur considéré, des différents contextes essentiels. En général on considérera quatre des contextes principaux de la situation de départ : le contexte des normes, le contexte des enjeux, le contexte des positionnements et le contexte de la qualité des relations.

Compte tenu de l'explicitation des éléments pertinents, constitutifs des contextes et donc de la situation globale, on formulera les significations attachées à la conduite initiale de l'acteur (cette conduite est celle qui va évoluer).

3) Analyser comment les communications processus modifient les contextes de la situation pour l'acteur et quelle est la situation résultante**.** On considère successivement, dans chaque contexte, chaque élément pertinent, pour l'acteur désigné, en examinant comment les communications processus qui se sont déroulées le modifient ou le font disparaître. On examine, pour chaque contexte également, quels sont les éléments pertinents que les communications processus créent ou font apparaître. On formule alors synthétiquement les éléments pertinents de la situation finale sous forme d'une « structure phénoménologique de situation ».

Un tableau comparatif peut être utilement construit. Il synthétise les éléments essentiels des différents contextes dans la situation de départ et dans celle d'arrivée.

4) Analyser l'émergence des significations nouvelles qui conduisent aux nouvelles activités. Toujours pour l'acteur social considéré, on examine, en rapport avec le contexte global formé par la situation « d'arrivée » (celle qui a été créée par la communication processus), le sens pris par la conduite initiale de l'acteur ou le

Redéfinition des éléments clés de la situation pour l'acteur considéré

Dans la première situation	**Dans la deuxième situation**
1°) Normes des acteurs	
2°) Finalité de l'action des acteurs	
3°) Positionnements des acteurs	
4°) Qualité des relations	

sens de la conduite à faire faire. Le sens de l'ancienne conduite doit avoir changé : il doit être composé d'une série de significations négatives. Ainsi des conduites vont disparaître. Par contre, le sens de la communication généralisée à faire faire, doit être chargé de significations positives, et l'activité va donc être déclenchée. On explicite ainsi pourquoi et comment telle ou telle activité n'est plus faite et pourquoi et comment une activité différente est mise en œuvre.

Exemple. Comment fonctionne le discours d'influence ? Qu'est-ce qui se passe lorsque l'on s'engage dans une communication qui a pour but de convaincre, de prouver, de séduire, d'argumenter…, bref de faire changer de conduite une personne ? La méthode du tableau comparatif de l'évolution de la situation nous amène au cœur du fonctionnement de ce type de manipulation d'autrui. En fait, il s'agit de la manipulation de contextes par le biais de la communication-processus.

Le cas. Voilà ce que nous raconte un célèbre avocat, maître Naud (in : S Peltant et G. Gzzybowski 1976, pp. 190-192).

« Eh bien un jour, j'ai plaidé pour un parachutiste noir, qui avait tué une femme, chauffeur de taxi, de vingt coups de couteau, pour la voler, d'ailleurs. C'était affreux. Personne ne voulait le défendre. »

1) La situation de départ

La situation de départ est très peu décrite par l'avocat. Nous pouvons la reconstituer plus en détail. Outre les éléments significatifs normatifs que nous avons signalés ci-dessus, nous avons l'identité de l'accusé : une personne

indéfendable (personne n'a voulu assurer sa défense tellement sa cause semble perdue) qui a tué de vingt coups de couteau une femme chauffeur de taxi pour la voler. Ce « parachutiste » a commis un meurtre qui apparaît comme sadique sur une personne sans défense, compte tenu des forces comparées entre la femme et un ancien parachutiste entraîné à la violence physique (close combat). Tuer de vingt coups de couteau, pour voler, est aussi particulièrement excessif. L'accusé a donc transgressé les normes morales et sociales. Ces normes pèsent sur les jurés et leur indiquent qu'ils doivent condamner un tel meurtrier voleur. Tous les éléments de la situation sont défavorables à l'accusé. L'acte de condamnation apparaît comme allant de soi, juste et nécessaire. Dans cette situation, condamner à mort le meurtrier c'est rendre une justice juste, c'est punir un acte abominable et appliquer normalement la loi.

Nous sommes obligés de compléter cette situation, et notamment le contexte normatif, par des éléments que nous connaissons de par ailleurs. Il faut rappeler que nous sommes dans les années 1955 en France. À cette époque, la peine de mort n'était pas abolie. Comme il s'agit d'une situation de jugement d'un meurtrier, en cours d'assises, devant un jury populaire, il convient de savoir ceci pour se faire une idée du contexte englobant. Il convient aussi de se rappeler qu'à l'époque, la France n'avait pas encore procédé à la « décolonisation ». Elle était encore « puissance coloniale » et un fort mouvement de critique envers la colonisation agitait ses intellectuels et l'ensemble de la société. On en était revenu de l'idée de la « mission civilisatrice de la colonisation » et on découvrait les abus de la colonisation. Un vague mais large sentiment de culpabilité était partagé vis-à-vis des peuples colonisés. C'est, dans ces conditions culturelles ambiantes que se déroule la plaidoirie que je vais rapporter. Par ailleurs, nous sommes dans un palais de justice et les normes de respect de la loi ainsi que l'intentionnalité générale d'être « juste » sont donc aussi présentes dans la situation, du point de vue des jurés comme des autres acteurs d'ailleurs.

Nous allons voir comment, au cours de sa plaidoirie, Maître Baud, reconstruit totalement la situation en manipulant certains éléments significatifs des contextes normatif et relationnel de la situation.

2) La dynamique de la situation

« Je l'ai sauvé, nous dit Maître Baud. Mais je pense que je l'ai sauvé parce que j'ai eu deux arguments. L'expert était venu dire qu'il était un peu arriéré… Qu'on l'avait tiré, là-bas, de son pays africain pour en faire un parachutiste, et j'interroge l'expert :

- *Quel coefficient intellectuel a-t-il ?*
- *Oh ! dit-il, quatre-vingt-deux…*

- *Cela veut dire douze ans ?*
- *Oui, à peu près…*

Et en plaidant, je me suis adressé à un ingénieur qui était dans le jury. Je lui ai dit :

- *Monsieur l'ingénieur, c'est à vous que je m'adresse. (Car, là, j'ai pensé à cet homme, qui était un homme de science…) Et je lui ai dit :*
- *Vous avez l'habitude des chiffres, des formules, des équations. Il y en a une toute simple. Écrivez-la, je vous en prie : "Quatre-vingt-deux, douze ans." Et lorsque vous serez avec vos collègues jurés, vous serez mon interprète. Vous leur poserez la question. Est-ce qu'en France on guillotine les enfants de douze ans ?*

Peut-être une deuxième chose est-elle venue à son secours. Personne n'avait dit dans le dossier, dans les rapports d'expert, dans les rapports de psychiatre, dans les rapports médicaux, personne n'avait dit qu'il était noir. Nulle part. Alors j'ai dit :

– Il y a un mot qu'on ne trouve pas dans ce dossier, qu'on n'a jamais prononcé, à travers tout le temps de l'instruction, que les médecins même ont omis, qu'on n'a pas prononcé à cette audience, depuis qu'elle dure, moi, je vais le prononcer : noir. Vous n'avez pas vu qu'il est "noir" ?

Cela a fait un effet terrible. Et je suis parti de là. Je n'y avais pas pensé, non plus, auparavant. À un moment, je me suis retourné vers lui, je l'ai regardé, je me suis dit : Tiens, au fait, mais il est noir…

Une plaidoirie, c'est ça, ce sont des mots qui accrochent au passage et qui provoquent des idées adjacentes, des ramifications d'idées… ».

3) L'analyse du travail des communications processus et le tableau comparatif de l'évolution de la situation

Le tableau comparatif de l'évolution de la situation que nous allons faire doit rendre compte de l'évolution de la situation pour les jurés. En effet, ce sont ces acteurs qui nous intéressent. Ce sont eux, en effet qui vont changer leur action. Au début de la plaidoirie, ils condamneraient certainement « l'assassin ». À la fin de la plaidoirie, ils acquittent le « pauvre noir que l'on a tiré de son pays pour en faire un assassin ».

Pour rendre compte de l'évolution de la situation, nous allons porter, dans une première colonne, les éléments pertinents qui existent pour les jurés dans le contexte des normes, des enjeux, des positionnements et de la qualité des relations. Nous porterons, dans une deuxième colonne, les nouveaux éléments pertinents créés par la plaidoirie.

Redéfinition des éléments clés de la situation

Dans la première situation	Dans la deuxième situation
1°) Normes des jurés : – Impartialité – Justice – Application de la loi pour un crime odieux	– Rationalité – Humanité – Tabou de l'injustice vis-à-vis des Noirs colonisés
2°) Finalité de l'action des jurés : - Rendre la justice	– Ne pas commettre d'injustice supplémentaire vis-à-vis d'un Noir tiré de son pays
3°) Positionnements jurés-accusé : – Évaluateurs moraux	– Protecteurs potentiels contre les injustices vécues
4°) Qualité des relations : • Avocat-jurés : – Tendue	– Relation particulière créée avec l'ingénieur représentant fort de la raison dans le jury
– Rapport de joute oratoire – Méfiance dans le défenseur d'un "indéfendable"	– Relative confiance dans un défenseur raisonnable et défenseur des opprimés
• Accusé-jurés : – De juges à jugé	– De protecteurs potentiels à opprimé

Détaillons les processus de communication en œuvre dans la plaidoirie qui aboutissent à cette transformation de la situation.

Maître Naud, par ses paroles, construit une autre situation que celle de départ. Il fait disparaître les normes morales et sociales et leurs injonctions de condamner. Il les remplace par trois autres normes. D'une part la norme de rationalité, d'autre part la norme d'humanité et enfin il appelle dans la situation le tabou culturel de l'injustice vis-à-vis des Noirs colonisés. Il transforme donc le contexte normatif en rendant beaucoup plus prégnantes des normes, qui étaient certes, déjà là, mais qui étaient moins dominantes dans la conscience des jurés.

En effet, en explicitant la relation de l'âge associé au Q.I. de l'accusé (82 de Q.I. = 12 ans), il fait appel à la norme de « scientificité » : les tests ont prouvé que cette personne avait 12 ans d'âge mental. La position de l'assassin commence à se transformer. On peut le considérer comme un enfant. L'avocat se sert ensuite de ce nouvel élément pour faire intervenir une norme d'humanité et d'honneur : « Est-ce qu'en France on guillotine les enfants de douze ans ? ». Dans un pays

civilisé, les hommes et femmes d'honneur ne peuvent condamner à mort un enfant.

En faisant ressortir cette norme, Maître Naud s'adresse plus particulièrement à un membre du jury : un ingénieur. Il le distingue des autres en faisant appel à sa rationalité (norme de rationalité). Lui « qui a l'habitude des chiffres » (lesquels ne mentent pas), se fera son interprète auprès des autres jurés. Interprète de la raison et de l'honneur (on ne tue pas un enfant de douze ans). Bien entendu, cette interpellation particulière d'un membre du jury pour sa « scientificité » fait apparaître, pour tous les jurés, cette norme de « scientificité ». Ils devront en tenir compte. L'ingénieur est investi d'une responsabilité. Si ces collègues n'en tiennent pas compte, il pourrait être tenu pour incapable d'avoir su faire respecter cette norme de la raison. La relation particulière nouée avec l'ingénieur, dissocie le groupe des jurés et concentre tout le monde sur de nouvelles normes de jugement : la raison et l'honneur (en France, on ne tue pas les enfants).

Puis Maître Naud fait surgir un deuxième ensemble de normes. Il s'avise que dans tout le dossier, le mot « noir » n'a pas été prononcé ! Il est évident que c'est là le signe que l'on a cédé à un tabou (une norme d'interdiction). On a honte de prononcer ce mot : on ne veut pas voir l'accusé comme un Noir. Or c'est un Noir. Il a donc brusquement une nouvelle identité, laquelle est liée à deux autres éléments nouveaux de la situation. Ce Noir, on a été le chercher dans son pays pour lui apprendre la violence (en faire un parachutiste qui, comme chacun sait, a un stéréotype assez péjoratif, lié au plaisir de la violence). Alors surgit, sans qu'on le dise, la profonde culpabilité culturelle des occidentaux blancs vis-à-vis des Africains (liée au passé culturel de la traite des Noirs et de la colonisation). Dans la situation est alors installé le tabou de l'injustice toujours possible vis-à-vis des Noirs. Ce tabou demande aux jurés de ne prendre aucun risque d'injustice vis-à-vis de cet accusé noir.

4) L'émergence des significations nouvelles

Après cette plaidoirie, condamner le Noir, c'était donc : ne pas considérer la raison, être sans honneur d'être civilisé en tuant un enfant et risquer de perpétuer sur ce Noir, une injustice comme tant d'autres ont été commises, au cours de l'histoire, envers les Noirs en général. On comprend alors que ces significations aient empêché les jurés de voter la condamnation à mort. Maître Naud avait su donner un sens entièrement négatif à cette décision.

Nous voyons comment la communication en tant que processus intervient pour changer la situation. C'est par rapport à la nouvelle situation créée que l'action de condamnation à mort prend un sens très négatif. C'est ce sens négatif qui rend impossible cette condamnation. Ce sens est composé des diverses significations

que nous avons vues apparaître : condamnation inhumaine au vu de l'âge mental de l'accusé, injustice nouvelle envers un colonisé, déshonneur final.

Conclusion. Nous avons vu comment la compréhension complète de la situation nécessitait un complément d'enquête. Maître Naud passe sous silence la description du contexte normatif de la situation de départ parce que ce contexte normatif « va de soi » pour lui. Ce contexte est d'ailleurs présent à son esprit puisqu'il s'en sert fort bien en le ramenant avec force dans la situation pour faire surgir la signification de « risque d'injustice envers une victime de la colonisation ». Dans les cas réellement construits par le chercheur (et non tiré, comme celui-ci, de la littérature), le chercheur fait naturellement ce va-et-vient entre son interprétation et les informations de terrain qui lui manquent. La construction qu'il élabore exige des informations complémentaires et des adaptations de ses questionnements. Le travail intellectuel d'explicitation des significations demande bien des interactions, lesquelles concernent ici cette mise en relation des activités avec les contextes des situations. Nous voyons aussi comment ce type d'analyse identifie conduites et échanges parlés. Nous avons donc là, avec cette méthode de « contextualisation situationnelle dynamique », une méthodologie constructiviste à notre disposition.

(A. Mucchielli)



GLASERSFELD Von E., 1981, « Introduction à un constructivisme radical », *in* P. Watzlawick (sous la dir. de), *L'invention de la réalité. Contribution au constructivisme,* Seuil, 1988, pp. 19-43.

GLASERSFELD VON, « Pourquoi le constructivisme doit être radical ? », *Revue des Sciences de l'éducation*, 20 (2), pp. 21-29, 1994.

GLASERSFELD Von, « Préface », in Désautels J., Larochelle M., *Qu'est-ce que le savoir scientifique ? Points de vue d'adolescents et d'adolescentes*, Sainte Goy, Presses de l'Université de Laval, 1989.

Le MOIGNE J.-L., *Les épistémologies constructivistes*, PUF, 1995.

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approche constructiviste*, Armand Colin, 2005.

MUCCHIELLI A., *L'art d'influencer. Étude des techniques de manipulation*, 3e éd., Armand Colin, 2005.

MUCCHIELLI A. (sous la direction de), *Le constructivisme dans les études sur la communication*, Montpellier, édition de l'Université de Montpellier 3, 2004.

PELTANT S et GZYBOWSKI G., *Les cinq premières minutes*, Retz, 1976.

→ contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du), contextuelle (analyse historique), constructiviste (paradigme), systémisme

CONTEXTUALISATION SITUATIONNELLE PANORAMIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE PAR LA)

La « contextualisation situationnelle » panoramique est une méthode d'analyse compréhensive d'une situation, établie du point de vue d'un observateur, qui vise à tenir compte des interprétations différentes de la même situation faites par les différents acteurs partie prenante de cette situation. Cette méthode part donc du principe que les acteurs différents d'une situation ont des définitions différentes de cette situation. La méthode met alors en évidence ces définitions différentes en les faisant apparaître dans un tableau qui montre les éléments pertinents différents des contextes constitutifs de la situation, pour chaque acteur. Le chercheur observateur se place d'emblée d'un point de vue « supra ». Mais son projet n'est pas d'interpréter, avec sa problématique personnelle, la situation totale, mais d'avoir une multiperception de cette situation en la comprenant des points de vue successifs des différents acteurs. La méthode demande donc une succession de plongées dans les visions particulières des différents acteurs.

Il s'agit d'une méthode qui combine l'écriture description d'une situation pour plusieurs acteurs à partir de recueils de données permettant l'écriture d'un « cas » et la reconstitution de chaque situation particulière des acteurs dans un tableau. Le tableau dit « panoramique », permet, ensuite, de faire des analyses à partir de la comparaison des définitions des situations perçues par les acteurs.

Tableau panoramique pour l'étude des situations

Éléments / Acteurs	Communications généralisées significatives	Éléments "induits" de la description			
		Enjeux	Normes	Positions	Relations
Acteurs A					
Acteurs B					

■ Le « cas », c'est-à-dire l'arrangement dans un récit contenant une intrigue (ou une problématique) de données recueillies auprès des différents acteurs d'une situation est construit pour permettre le renseignement du tableau panoramique. Ce tableau sert donc de « grille » pour l'écriture du cas (et donc pour le recueil des données).

Ce tableau demande tout d'abord (colonne 1), un relevé, dans un cadrage temporel qui reste à déterminer par le chercheur, des « communications généralisées significatives » des différents acteurs. Ce type de communications concerne les communications qui sont marquantes ou récurrentes et typiques. Le tableau demande aussi que l'on puisse trouver dans le cas, à partir des renseignements recueillis auprès des acteurs par interviews ou par observation, de quoi constituer les contextes de la situation pour chaque acteur (dans le tableau ci-dessus nous n'avons considéré que les contextes des enjeux, des normes, des positionnements et des relations, quatre colonnes de 2 à 5).

Le renseignement du tableau (et l'écriture du cas) demande donc des allers-retours entre cette conceptualisation et le terrain. Une fois le tableau entièrement rempli, des comparaisons entre les définitions des situations sont possibles et donnent lieu à des commentaires analytiques en fonction du problème pratique que l'on veut traiter, du point de vue des acteurs (intervention) ou du point de vue scientifique (formalisation d'un type de problème).

Les principes de la méthode. La méthode s'inscrit d'abord dans l'approche compréhensive dont nous ne rappelons pas ici les principes (cf. l'entrée : approche compréhensive du dictionnaire). L'application de l'approche compréhensive à l'étude des situations dans cette méthode du tableau panoramique nécessite la formulation de principes spécifiques. Ces principes sont les suivants :

1 *Principe des définitions multiples d'une situation par différents acteurs* . Compte tenu de multiples facteurs internes et externes (expérience personnelle, acculturation, statut, enjeux, cours d'action, les différents acteurs aux prises dans une situation partagée n'en ont pas forcément la même définition (rappelons qu'un principe de l'approche compréhensive postule que ces différents acteurs peuvent avoir accès aux différentes définitions des situations données par les autres acteurs : principe de l'accès empathique au monde d'autrui).

2 *Principe de la priorité de son monde vécu pour l'acteur* . Un acteur est d'abord immergé dans sa vision personnelle de la situation. Il a tendance à penser que cette définition est pertinente pour tous les autres acteurs. En corollaire de ce principe et du précédent, chaque acteur a accès à une vision partielle de la situation totale si l'on entend par « situation totale » la prise en compte des visions des autres acteurs.

3 *Principe de la construction communicationnelle et sociale de la situation partagée* . Les échanges sur les visions de la même situation partagée peuvent permettre aux acteurs d'arriver à une définition collective et

partagée de cette situation. C'est le principe sur lequel s'appuie l'intervention. Car, une fois la « situation » définie d'une même manière, des solutions identiques et ayant la même signification pour les acteurs peuvent être trouvées. La confrontation des points de vue permet normalement à un acteur, prisonnier de sa propre définition de la situation, de s'ouvrir à une autre vision et de pouvoir ainsi entrevoir des possibilités d'actions nouvelles.

4 *Principe du découpage de la situation en « contextes » contenant des « éléments pertinents ».* Pour faciliter l'étude des situations complexes, on peut découper une situation-pour-un-acteur en une série de « contextes » dont les principaux sont : le contexte des normes, le contexte des enjeux, le contexte des positionnements et le contexte de la qualité des relations entre les protagonistes de la situation. Ces contextes sont constitués, pour chaque acteur, d'éléments pertinents pour eux constitués par des normes, des enjeux, des positions et des qualités de relations.

5 *Principe de l'accès aux données essentielles sur les situations pour les acteurs* **.** Différentes techniques de recueil qualitatives de données (observation, observation participante, interviews individuelles, interviews de groupe, et de validation interpersonnelle ou de groupe permettent de reconstruire, à travers la présentation d'un « cas », l'ensemble des visions d'une même situation par les différents acteurs.

6 *Principe de l'accès à une vision panoramique de la situation.* À partir du recueil des données et de leur insertion dans un cas, un observateur peut remplir un « tableau » permettant de voir les principaux éléments constitutifs de la situation du point de vue des différents acteurs. On a ainsi accès à une « vision panoramique » qui dépasse les visions particulières de chacun des acteurs. C'est en tenant compte des éléments différents de ce tableau que l'intervention peut définir des objectifs d'intervention et une stratégie d'intervention sur les différents acteurs.

Les étapes de la méthode

Première étape : recueil des données informatives sur les définitions de la situation par les acteurs.

Les informations (données qui ont déjà un sens), sont recueillies grâce à un ensemble de techniques qualitatives classiques (interviews diverses, observations). Les données recueillies sont organisées en un « récit » qui comporte une « intrigue » qui est en général liée au problème de l'intervention.

Deuxième étape : l’écriture du « cas ».

Troisième étape : le renseignement du tableau panoramique :

a) L’explicitation des données observées.

Ces communications significatives font d’ailleurs partie des « données observables ». Cette consigne et ces libellés veulent dire que, dans un premier temps, on s’efforce de noter ce qui est rapporté effectivement dans le cas sur les conduites et les dires des acteurs, sans chercher aucune interprétation. L'analyste est donc, dans un premier temps, obligé de « coller » aux données, de repérer, dans la totalité du cas, ce que font ou disent réellement les acteurs.

b) La formulation des informations dites « induites ». Les autres colonnes du tableau sont rangées sous l’étiquette : « éléments induits de la description ». Ceci veut dire que les informations que l’on va noter dans ces colonnes ne se trouvent pas explicitement dans le récit du cas. Ce sont des éléments implicites qui se « trouvent entre les lignes » et qu’il faut expliciter avec, bien entendu, un risque d’interprétation pure. Par exemple, les normes de référence des acteurs ne se trouvent pas « en toutes lettres » dans le cas. Un acteur agit, et il ne vous dit pas : « je fais ceci car je crois ceci ou cela et mes référents sont ceux-ci ou ceux-là ». Mais, de par notre acculturation banale au même monde humain et culturel que lui, nous sommes capables (principe 3 de l’approche compréhensive), de retrouver les règles qui guident sa conduite. Il s’agit alors d’une « induction ». C'est un travail d’interprétation, puisqu’il s’agit de lier des conduites explicites à des principes supposés être à la source de ces conduites observées. Le travail d’induction se répète sur les enjeux des acteurs, leurs positionnements et la qualité des relations qui les lient. À chaque fois, il faut faire des hypothèses et « induire » à partir de conduites observables. On minimise les risques interprétatifs dans ce type de travail lorsque l’on fait ces inductions en collectif. Les formulations consensuelles du groupe d’analystes permettent d’éviter des interprétations toujours possibles.

Les normes : les normes sont des règles, le plus souvent implicites, sociales et partagées. Elles sont nécessairement présentes dans une situation, laquelle a toujours son insertion sociale. Elles guident les conduites et les jugements des acteurs. Elles constituent donc des référents communs aux acteurs. C'est par elles que les « visions de la situation » sont normalement en partie partagées. Elles constituent le « sous contexte normatif » de toute situation. Les normes sont rarement explicitement présentes à la conscience des acteurs. Il faut faire un effort spécial pour se rendre compte qu’elles sont là. Ceci est dû à un phénomène d’habituation.

Les enjeux : dans chaque cadre situationnel (situation plus ou moins large pour un acteur), on peut essayer d'expliciter les enjeux primordiaux de l'acteur en question. L'enjeu de l'acteur, c'est ce qui est, d'une manière primordiale, en jeu, pour lui, dans la vision individuelle qu'il a de la situation. L'enjeu de l'acteur oriente sa perception de la situation et des faits s'y déroulant. Il oriente aussi toutes ses activités en situation. Les enjeux d'un acteur social sont plus ou moins immédiats et concrets. Ils s'insèrent nécessairement dans une temporalité. L'ensemble des enjeux des acteurs sociaux d'une situation constitue le contexte des enjeux. L'acteur choisit l'enjeu prépondérant pour lui dans le moment. Il peut, bien entendu, passer d'un enjeu à l'autre à tout moment de son activité. Ce faisant, il transforme la « situation-pour-lui ». En effet, une partie des éléments de la situation-pour-lui est corrélative aux enjeux qu'il prend. Les enjeux en situation fonctionnent comme l'intentionnalité : ils « éclairent » la situation globale pour en délimiter le « cadre situationnel » et en faire émerger les éléments essentiels pour l'acteur. En ce sens, c'est la prise en considération des enjeux des autres acteurs de la situation qui ouvre à un acteur la compréhension des définitions de la situation pour ces différents acteurs. C'est l'obnubilation de l'acteur sur ses propres enjeux qui l'empêche, le plus souvent, de percevoir la complexité de la « situation totale » et qui l'empêche de concevoir des stratégies appropriées d'actions lesquelles passent toujours par la prise en compte des enjeux des autres acteurs. Les enjeux des acteurs sont donc, pour eux, comme des lunettes déformantes. Pour être entendu et compris par un autre acteur, il faut donc chausser ses lunettes pour voir son monde et être capable de lui parler de son monde. C'est ainsi qu'en communication on dit « qu'il faut parler le langage de l'autre ». Parler le langage de l'autre, c'est lui présenter les choses de son point de vue. Il ne s'agit pas de transformer ces choses (mentir, masquer), mais de reformuler ces choses d'une autre façon, d'adapter un autre point de vue pour les décrire et les analyser. Les enjeux des acteurs sont assez accessibles si l'on prête attention à leurs conduites, à leurs discours et à leurs réactions face à divers problèmes. Ils transparaissent nécessairement car ils fondent la cohérence des activités de l'acteur. On peut aussi accéder aux « enjeux » d'un acteur en enquêtant sur ses « intérêts » dans les diverses situations dans lesquelles il agit. La notion « d'enjeu » est proche des notions de projet (projet de vie, projet professionnel, projet dans la situation). Elle formule ce que l'acteur a l'intention de réaliser à travers sa conduite en situation.

Les positions : les acteurs sociaux, impliqués dans une situation, ne peuvent pas ne pas avoir des positions réciproques dans cette situation. L'ensemble de ces positions forme le « contexte des positionnements ». Un positionnement peut

découler des statuts, des rôles historiques ou actuels. Il découle aussi des places que s'attribuent les acteurs au cours de leurs échanges.

La qualité des relations : dans une situation, il ne peut pas ne pas exister des éléments qui qualifient les diverses relations qu'entretiennent entre eux les acteurs. Cet ensemble d'éléments est constitutif de la situation au même titre que les normes, les positions et les enjeux. C'est essentiellement par sa manière (la forme qui se différencie du contenu dans la communication), que toute communication participe à la construction de la qualité des relations. Les formes des interactions interviennent dans la construction de la qualité de la relation.

Quatrième étape : la formulation des objectifs de l'intervention. Toute intervention doit s'interroger sur ses objectifs et le formuler explicitement. Une stratégie d'intervention ne saurait être conçue et développée si elle n'a pas des objectifs.

Cinquième étape : la mise au point de la stratégie d'intervention. La stratégie d'intervention dont nous parlons est à base de « communications généralisées ». Pour pouvoir élaborer une stratégie, il nous faut avoir des renseignements sur les « ressources de communication » dont disposent les acteurs.

Les ressources de communication

Dans les relations humaines, le commandement et le management, par exemple, on a l'habitude de considérer que les ressources sont des moyens physiques ou financiers ou encore des moyens en hommes ou des moyens symboliques (statut, rôle légitime, ou encore réglementaires et légaux). On retrouve les sources du pouvoir analysées par les sociologues : la force, la loi, le statut, les instruments physiques. On a beaucoup moins l'habitude de considérer que les communications que peut réaliser un individu sont des ressources dont il dispose quasi naturellement. La faculté de réagir, de se conduire, d'avoir des attitudes, de dire des choses…, toutes ces expressions sont des ressources communicationnelles, c'est-à-dire des sortes de moyens utilisables, comme les autres ressources traditionnelles, pour transformer une situation, agir sur les événements pour essayer de les rendre plus favorables. On sait que la communication, à travers le dialogue et l'échange, participe à la construction de visions partagées des choses. On reconnaît qu'elle a donc une action. On peut aller plus loin et considérer qu'elle est un instrument d'intervention d'un acteur pour tenter de modifier les représentations des autres acteurs. On sait bien qu'elle fonctionne comme cela dans le discours d'influence. L'influenceur, par ses

communications, introduit ou valorise certaines normes et valeurs. Il travaille donc le contexte normatif et le modifie. Il peut faire de même avec les positions (la sienne et celle des autres) ou encore avec les relations qu'il entretient. Ces « déclarations » sont des actes (dits « actes de langage ») qui tentent de modifier les situations. On a coutume aussi de dire que l'information est une ressource de pouvoir. Celui qui la détient, détient des données servant à une meilleure compréhension de quelque chose (une action à faire, une justification à donner, un problème à résoudre…). Communiquer ou non cette information, c'est donc la rendre opérationnelle, utilisable. L'acte de communication est alors le moyen de mettre en œuvre la ressource informative. Dans les situations de management, il est toujours dit que le manager doit « communiquer » (dans un sens différent de celui de communiquer des informations). Cette communication servant à l'intercompréhension, à la concertation, à l'implication participative, à la créativité collective, à la construction de la cohésion des équipes… Mais il n'est jamais précisé comment cette communication doit être faite. C'est qu'il y a de multiples façons de faire. Une infinité puisque les formes de communication (entretien, réunion, discussion…) peuvent se combiner dans des procédures (suite d'actions de communication). C'est dans ce type de situation que l'on perçoit le mieux que la communication est une « mine de ressources ».

Les contraintes culturelles (normes), institutionnelles (règles, habitudes) ou de la situation (convenances liées aux rôles…) ne permettent pas que les formes communicationnelles utilisées par un acteur soient n'importe lesquelles. Il y a, chaque fois, des « canons » à respecter. Le non-respect de ces normes disqualifie la communication et lui fait prendre un sens négatif. Mais même à l'intérieur de ce cadre normatif, une grande possibilité d'inventivité demeure. Cette créativité est souvent étouffée par l'idée que l'on se fait des exigences des contraintes normatives du moment ou par les habitudes prises. D'ailleurs, la communication peut contourner les contraintes normatives à travers la justification de ce détour : « Je sais que je ne devrais pas dire ceci, mais au nom de cela, je vous le dis tout de même ». L'appel à une raison supérieure légitime la communication. La communication est donc une ressource pour elle-même. Cette réflexivité est même une de ses caractéristiques essentielles.

Conclusion. Cette méthode est donc une des méthodes disponibles pour l'étude des situations. Son utilisation en séminaire de formation est performante pour diverses raisons. Elle force les participants à quitter leur vision interprétative immédiate du cas avec les solutions arbitraires immédiates qu'ils ont tendance à donner. Elle exige d'eux qu'ils distinguent bien ce qui est « objectivement »

rapporté dans le cas de ce qui est « construit » par eux pour comprendre les différents points de vue des acteurs.

La méthode exige un effort de décentration en obligeant à passer de la situation pour un acteur à la situation (la « même ») pour un autre acteur. Elle forme donc à l'effort empathique, en montrant que c'est une potentialité de notre « nature humaine » (un vrai scandale de la connaissance philosophique, disait Schultz). La méthode montre que ces efforts d'empathie sont à notre portée dès que nous abandonnons nos préjugés (la fameuse « *époché* » de la phénoménologie) et que nous nous référons essentiellement à une intuition fondée sur notre acculturation. Elle fait toucher du doigt que les descriptions, constituant le fond du cas rapporté, peuvent être incomplètes et qu'il est relativement facile de les compléter, si l'on sait ce que l'on cherche.

La méthode est aussi formatrice en ce sens qu'elle oblige à penser rationnellement des stratégies d'intervention. Celles-ci prennent en compte des objectifs, et surtout le fait que la communication peut être pensée comme une ressource d'intervention, du moment qu'elle s'appuie sur une connaissance des différentes visions de la situation. Elle apparaît comme une des bases d'une formation humaniste aux sciences humaines et à la consultance.

(A. Mucchielli)



BEACHLER J., *Les suicides*, Calmann-Lévy, 1975.

CLAVAL P., *La logique des villes*, LiTec, 1981. GOFFMAN E., *Frame analysis*, New York, Harper and Row, 1974.

MUCCHIELLI A., *L'art d'influencer*, Armand Colin, 3e éd. 2005.

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approche par les contextualisations*, Armand Colin, 2004.

MUCCHIELLI A., *Théorie des processus de la communication*, Armand Colin, 1999.

ROUGERIE G., *Les cadres de vie*, PUF, 1975. SILVERMAN D., (1970), *La théorie des organisations*, Dunod, 1973.

SIMMEL G., (1903), « Métropole et mentalité », *in L'école de Chicago*, éd. du Champ Urbain, 1979. UEXKULL J. VON, (1921), *Monde des animaux et monde humain*, Gonthier, 1956.

→ **contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du), constructiviste (paradigme)**

CONTEXTUELLE (ANALYSE HISTORIQUE)

Analyse consistant à faire surgir le sens d'un élément historique (objet, événement, texte…) en le mettant en rapport avec différents éléments de contextes pouvant être très différents.

L'analyse qualitative contextuelle d'un texte a pour but de « faire parler le texte » en trouvant toutes les significations qui y sont cachées (significations concernant les personnages, les faits relatés, la période historique…). L'ensemble de ces significations permettant d'apprécier la portée générale du texte. Les éléments de sens ne peuvent, bien sûr, être donnés par le comptage des mots, par la quantification des thèmes ou même par l'analyse grammaticale des tournures. Ces techniques quantitatives ne pouvant restituer aucun sens. Le sens, en effet, naît toujours d'un rapport à quelque chose. Prenons quelques exemples : le sens d'un mot est (au minimum) sens dans le contexte de la phrase (il y a mise en relation du mot et des autres mots de la phrase) ; le sens du signe perçu est sens par rapport à notre grille de perception composée de notre culture et de toute notre personnalité (il y a mise en relation du signe et de notre grille de perception) ; le sens d'une information est sens par sa mise en relation avec d'autres informations (l'information ne devient « renseignement » que par « recoupement » et mise en relation avec d'autres informations) ; le sens d'un « événement » est sens par rapport à nos attentes, à nos intentions ou par rapport à notre situation (il y a mise en relation de l'événement, de nos attentes et de la situation) ; le sens d'une action est sens par rapport aux événements passés, aux éléments de la situation présente, à des projets futurs et par rapport à d'autres choses qui comptent pour nous et que nous faisons intervenir mentalement pour mettre notre action en perspective (en relation) avec tout cela.

■ **Exemple.** En ce qui concerne, par exemple, le texte historique, le travail de l'intelligence de l'historien s'opère à partir de la confrontation des éléments du texte avec ce qu'il connaît du contexte dans lequel a été écrit le texte (connaissance de l'époque, des mœurs et des rites, des normes sociales, de la structure sociale et des relations sociales, des problèmes, des événements marquants et de ce qu'ils signifiaient pour les gens de l'époque…) et de la connaissance des contextes dans lesquels on a utilisé ensuite ce texte. Il s'agit de dépasser une lecture de premier degré dans laquelle on prend « à la lettre » ce qui est rapporté. Nous allons voir comment Michel Authier (1990) analyse un texte de Plutarque racontant la vie d'Archimède.

Tout d'abord le texte sur la vie d'Archimède est mis en rapport avec l'ensemble de l'œuvre de Plutarque. En écrivant la vie des grands hommes, qu'a

voulu faire Plutarque en tant qu'écrivain ? C'est en se posant cette première question qu'on peut faire surgir le premier sens qui est contenu dans la description de la vie d'Archimède. Authier nous dit que Plutarque a écrit l'histoire des grands hommes comme un miroir que chacun doit regarder pour essayer de régler sa vie et la conformer à l'image des vertus de ces grands hommes. Ces récits historiques sont donc mis au service d'une morale. Ainsi apparaît le premier sens du texte de Plutarque concernant Archimède : il est fait pour faire passer des valeurs qui seront présentées à travers la figure illustre d'Archimède.

Le récit qu'analyse Authier commence au siège de Syracuse. Pour nous faire comprendre le texte de Plutarque, l'historien nous retrace ce moment historique. Syracuse, à l'époque, au III^{e} siècle avant J.-C., est une puissance en plein désordre politique. Elle vient de perdre un souverain qui l'avait gouvernée pendant cinquante-quatre ans, puis son petit-fils, lequel a renversé l'alliance avec Rome pour s'allier à Carthage. Syracuse assiégée par les Romains a pour se défendre ses forteresses construites au fil des siècles mais aussi ses étonnantes machines de guerre qui, exportées aux quatre coins de la Méditerranée, ont fait une part de la fortune de la ville. Pour contrôler cette puissance, un seul homme : Archimède. En face des Syracusins, la puissance romaine, énorme, bien armée, entraînée, elle vient d'écraser les villes voisines… Dans ce combat entre la dernière grande cité libre de la Grèce et la puissance romaine, le plus grand des militaires est face au plus grand des savants. Ainsi l'historien explicite le schéma de la mise en scène de Plutarque : c'est une mise en scène simplificatrice, opposant la culture hellénique à la puissance romaine, l'intelligence et la culture grecque à la science militaire et à la science de l'organisation des Romains.

L'armée terrestre et maritime du général Marcellus se heurte aux défenses de la ville et est défaite. Le général Marcellus organise alors le blocus du port de Syracuse et part vers d'autres conquêtes. « Le temps passait… » écrit Plutarque, plus de deux ans en fait (c'est-à-dire que la ville ne tombera qu'au bout de deux ans de siège). Il faut s'arrêter, nous dit Michel Authier, un instant devant cette ellipse laconique : « le temps passait… » L'historien va ici mettre en rapport sa connaissance des problèmes du siège et sa connaissance de la capacité de l'organisation romaine avec la très courte description elliptique de Plutarque. Authier fait alors remarquer la formidable organisation des Romains nécessaire pour bloquer pendant plus de deux ans une ville de près de 500 000 habitants, cernée d'une enceinte longue, si l'on en croit le géographe grec Strabon, d'environ 180 stades, soit plus de 30 kilomètres ; combien d'hommes a-t-il fallu mobiliser ? et quelle intendance a-t-il fallu développer ? On mesure dans le

silence de l'historien grec sa volonté d'ignorer l'originalité profonde de la république romaine, celle de l'invention d'une forme de dispositifs permettant de pérenniser, aussi longtemps qu'il est nécessaire, le contrôle d'un espace, d'une situation, de résister à l'usure du temps, à l'accroissement du désordre. Le sens du discours de Plutarque surgit. Il est pris en flagrant délit de transformation de la réalité, comme un journaliste qui ne rapporte qu'une partie de la scène qu'il observe. Plutarque passe sur l'institution du siège de Syracuse, épisode caractéristique du génie romain, car rien ne doit faire ombre à la prédominance de l'esprit grec.

Michel Authier continue son analyse contextuelle en remettant aussi le récit de la mon d'Archimède que fait Plutarque dans son contexte historique. « Il se trouva qu'Archimède était seul chez lui et réfléchissait à une figure de géométrie, l'esprit et les yeux absorbés… Il ne s'était pas aperçu de la prise de la ville, soudain un soldat se présenta et lui ordonna de le suivre près de Marcellus. Il ne voulut pas partir avant d'avoir résolu son problème… Le soldat, irrité, tira son épée et le tua. » L'invraisemblance du récit, nous dit l'historien, « ville énorme, prise le temps d'une réflexion géométrique, ne doit pas nous en détourner ». Cette petite scène souligne en quelques mots l'abîme qui sépare le monde subtil de l'esprit et celui vulgaire des armes. L'esprit est ailleurs, c'est le fond de la thèse de Plutarque qui apparaît de plus en plus évident.

Cela fait, l'historien replace ensuite le texte dans un contexte historique plus vaste. Il rappelle que la plupart des textes sur la vie d'Archimède ont été détruits. Cet ouvrage, par contre, a traversé les siècles. Il a été lu par tout ce que l'Europe, au cours des siècles, a compté comme lettrés, clercs, philosophes, hommes de lettres et de réflexion… Ainsi Montaigne, Descartes, ont lu et commenté ce texte comme il sera lu et commenté pendant des siècles dans toutes les classes dites d'humanités. Des générations entières s'en sont donc imprégnées. Pour l'historien, une signification culturelle surgit donc : c'est en partie à travers ce texte que s'est forgée une des réponses fondamentales qu'apporte notre civilisation à l'opposition science et technique. Elle nous vient du fond de notre histoire, de cette opposition historique entre la culture hellénique et l'imperium romain. Un tel mythe culturel trouverait donc sa source dans cet écrit de Plutarque qui était en lui-même inconsciemment un essai de justification de la culture hellénique. Cette culture qui va non pas sombrer mais perdre une bataille à Syracuse car la ville sera finalement prise par les Romains et mise à sac. Pour l'historien : « il faut comprendre Syracuse comme une métaphore figurant le spirituel, maîtrisant les contingences matérielles, insensible aux agressions du monde, distribuant par contre avec efficacité les effets matérialisés de ses vérités

intelligibles ». Alors, la thèse de Plutarque apparaît simple : les forces de l'esprit peuvent se matérialiser et agir sur le monde. Plutarque ne désarme toujours pas, défend stylet à la main la domination de la pensée grecque sur l'imperium romain, c'est ce combat qui engendre l'archétype du savant occidental.

Ainsi, sur cet exemple, nous venons de voir ce qu'est l'analyse contextuelle d'un texte historique. Le travail incessant de l'esprit de l'historien met en relation le texte ou des éléments du texte avec divers contextes historiques. L'ensemble de ces positionnements respectifs permet de faire surgir des significations. Sur un point particulier, l'historien nous montre comment ce texte fondateur est à l'origine de l'opposition culturelle que nous faisons toujours entre la science pure et la science appliquée (la science et la technique).

(A. Mucchielli)



AUTHIER M., « Le canon du savant », *in Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, sous la dir. de Michel SERRES, 1989, pp. 101-128.

PLUTARQUE, *Les Vies parallèles des hommes illustres*, Paris, Gallimard, 1937.

POLLYBE, *Histoire*, Paris, Gallimard, 1970. TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livre XXIV, Paris, Hatier, 1960.

→ Complexité (paradigme de la), Épistémologie des méthodes qualitatives, **Recadrage des observations et des interprétations (techniques du)**, Textuelle (analyse historique)

CONVERSATION (ANALYSE DE)

L'analyse de conversation est un courant inauguré aux États-Unis par Harvey Sacks et Emanuel Schegloff au début des années 1960, qui a été en partie guidé par certaines considérations théoriques de l'ethnométhodologie*.

L'objet de l'analyse de conversation est l'analyse du langage naturel, qu'elle considère comme un système social à lui tout seul, extérieur à l'individu, qui l'utilise pour « faire des choses ». Elle met au jour les procédés culturels et sociaux que nous mobilisons en permanence afin de conduire nos échanges de manière cohérente et intelligible. Ainsi, en montrant notre compétence linguistique, nous exhibons pour autrui notre compétence sociale de membre de la communauté dans laquelle nous vivons, dans la mesure où nos énoncés sont en réalité des actes sociaux.

C'est en ce sens que l’analyse de conversation doit être considérée comme une théorie sociologique et non comme une approche linguistique des interactions verbales. Son but est de mettre en évidence les propriétés élémentaires de l’action sociale ; comment l’organisation sociale est-elle localement accomplie par les participants d’une interaction verbale ? Le langage naturel devient un objet d’études qui est à la fois situationnel et transcendant. Il ne se manifeste que dans l’interaction, mais en même temps obéit à la structure sociale qui est sous-jacente de tout échange social et, du même coup, la révèle. C'est pourquoi l’analyse de conversation est si attentive à étudier des échantillons prélevés au cours d’interactions verbales naturelles, c’est-à-dire qui se manifestent spontanément dans la vie quotidienne, même lorsque ce cadre « naturel » est fortement institutionnalisé (tribunaux, salles de classe, consultations médicales, etc.).

■ **Développement.** Afin qu’elles puissent se dérouler, nos conversations sont organisées, respectent un ordre, que nous n’avons pas besoin d’expliciter pendant le cours de nos échanges, mais qui est nécessaire pour rendre nos conversations socialement intelligibles. Autrement dit, nous démontrons, dans le cours de nos conversations, notre compétence sociale à échanger avec nos semblables, d’une part en exposant, en rendant compréhensible aux autres notre comportement ; d’autre part en interprétant celui des autres. On peut, avec John Heritage, résumer les trois hypothèses principales de l’analyse de conversation de la manière suivante :

a l’interaction est structurellement organisée ;

b les contributions des participants de cette interaction sont contextuellement orientées ; la procédure d’indexation des énoncés à un contexte est inévitable ;

c ces deux propriétés se réalisent dans chaque détail de l’interaction, de telle sorte qu’aucun détail ne peut être congédié parce qu’accidentel ou non pertinent.

Dans le cshamp du langage comme dans les autres, on retrouve dans l’analyse de conversation la préoccupation permanente de l’ethnométhodologie* : celle de décrire les procédés que nous employons pour construire l’ordre social. L'analyse de conversation montre comment nous mettons en œuvre, dans notre quotidienneté la plus banale, notre compétence et notre connaissance approfondie et détaillée de la structure sociale. En décrivant et en analysant les procédures que nous utilisons pour exhiber socialement notre compétence de membre-ordinaire-de-la-société, qui nous permet de communiquer avec nos semblables, l’analyse de conversation indique le lien qu’il est possible de construire entre les approches micro- et macro-sociales. Selon E. Schegloff, l’interaction verbale est une forme

d’organisation sociale. Elle organise à la fois des actions sociales et des acteurs qui, quel que soit le contenu de leur échange, réalisent conjointement ce qu’on peut assimiler à une action, qui comporte une structure ordonnée, ayant des propriétés descriptibles, comme, par exemple, « normalement », un tour de parole alternatif. Quand ils parlent d’organisation sociale, les sociologues ne pensent pas, en général, à l’interaction verbale. Cependant, estime E. Schegloff, elle est « l’apothéose de l’organisation sociale » (p. 208). En effet, elle organise les interactions entre les individus, coordonne leurs comportements et elle est à la base d’institutions sociales plus élaborées. En tant qu’ensemble cohérent de pratiques ou de règles sociales, la conversation constitue une « structure d’action » et échappe ainsi à la polarité entre individuel et collectif. Dans le cours d’une interaction verbale en effet, les participants, au fur et à mesure qu’ils parlent, construisent ensemble la pertinence du contexte et choisissent les éléments dont ils ont besoin dans l’immédiat. Il en va de même pour les tours de paroles : ces derniers ne sont pas décidés à l’avance par les participants, ils ne sont pas prédéterminés par un modèle, ils s’accomplissent localement, dans l’ici et maintenant de la conversation. L'analyse de conversation se présente donc comme une analyse objective de la façon dont des acteurs ont entre eux des échanges, mais elle traite la conversation comme extérieure aux individus. En cela, elle prend certains des caractères habituellement associés à la recherche macro-sociale. Elle emprunte même certains caractères de la démarche expérimentale, dans la mesure où elle présente la possibilité de pouvoir répéter à l’infini ses analyses sur de nombreux cas identiques, lui permettant de tester la validité de ses résultats. En ce sens, on peut considérer l’analyse de conversation comme étant la forme la plus accomplie de l’approche micro-sociale et, en même temps, celle qui fait la transition avec les caractéristiques de l’approche macro-sociale. Ainsi, par exemple, H. Sacks a montré le lien existant entre ce qu’il a appelé « les dispositifs de catégorisation des membres » * et, d’une part, les activités que ces catégories décrivent, d’autre part, la structure institutionnelle.

En dégageant les propriétés, éminemment sociales, de nos interactions verbales, l’analyse de conversation met au jour « l’architecture de l’intersubjectivité » et c’est la seule manière, pour le chercheur, d’avoir accès à ce que veulent signifier les acteurs sociaux lorsqu’ils se livrent à des descriptions de leur monde.

(J. Fontanille)



BODEN D. et ZIMMERMAN D.H., *Talk and Social Structure*, Cambridge, Polity Press, 1991. BUTTON G. et LEE J., *Talk and Social Organisation*, Clevedon, Multilingual Matters, 1987. DREW P. et HERITAGE J., *Talk at Work, Interaction in Institutional Settings*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

HERITAGE J., *Garfinkel and Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press, 1984, spécialement le chapitre 8.

JEFFERSON G., *in* « Arguments ethnométhodologiques », *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, EHESS-CNRS, 3, 1984, pp. 138-144.

SCHEGLOFF E.A., « Between micro and macro : contexts and other connections », *in* J. ALEXAN-DER, B. GIESEN, R. MÜNCH et N.J. SMELSER, *The Micro-Macro Link*, Berkeley, University of California Press, 1987.

→ Dispositif de catégorisation des membres, Ethnométhodes (recherche des), Ethnométhodologie, Interactions (analyse des), Jeux (analyses des)

CRÉATIVITÉ (MÉTHODES DE)

La créativité est l'aptitude à créer quelque chose de nouveau, la capacité de produire une nouveauté. L'aptitude créative se distingue de l'intelligence. Elle repose sur un mode de pensée qui s'oppose au raisonnement habituel dans les termes suivants : originalité opposée à conformisme, curiosité opposée à critique, flexible opposé à rigide, ouverture d'esprit opposée à fermeture, dispersion de la réflexion opposée à concentration, interactivité des idées opposée à passivité, coopération opposée à compétitivité, innovation opposée à routinier, pro-rupture opposée à continuité… Pour H. Jaoui (1979), la créativité, c'est l'introduction de la dialectique dans la « pensée-action ». Cela se traduit par la « pensée latérale » chez E. de Bono, la « bisociation » chez A. Koestler et la « faisabilité » chez K. Popper. Tous ces auteurs militent pour la remise en cause des idées admises, luttent contre la résistance au changement. La créativité est donc une activité de l'esprit, qui consiste à se représenter des objets encore non perçus, non existants. En somme, la créativité, c'est l'aptitude à reconstruire le monde de façon originale.

La créativité se développe selon trois axes : le Savoir (les méthodes), le Vouloir (la volonté de mobiliser l'énergie) et le Pouvoir (les capacités et moyens créatifs). Les « méthodes de créativité » contribuent essentiellement au développement du premier axe. Indirectement, elles visent aussi à mieux exploiter le potentiel et à dynamiser l'énergie créative de tout individu. Par ailleurs, une méthode est une

manière relativement logique de rechercher selon une progression visant l'efficacité. Ainsi, dire « méthode de créativité » est un peu contradictoire car le principe de base de la créativité est de considérer que la découverte se fait dans l'inconscient (instance essentiellement « illogique » que l'on cherche à libérer – *cf.* Symbolisme).

■ **Développement.** On classe les différentes méthodes de créativité en deux catégories selon qu'elles sont intuitives ou analytiques. Les méthodes intuitives visent à libérer l'imagination d'un groupe d'individus, à créer les conditions d'une libre production d'associations. Basées sur la décomposition et l'analyse, elles permettent de faire globalement le tour d'un problème, sans toutefois être assuré d'avoir appréhendé tous les aspects. Elles reposent sur l'observation que nous sommes habitués à voir les objets qui nous entourent sous un seul aspect (l'objet s'impose à l'esprit comme une entité définitive selon M. Fustier). Au contraire, les principales méthodes – succinctement présentées ci-après – provoquent des changements bénéfiques.

1) La recherche des analogies* est une pratique de pensée latérale. Elle consiste à se détourner de l'objet pour en évoquer d'autres, qui lui ressemblent. Les « bisociations » (rapprochements produits) devraient permettre de perfectionner l'objet initial. La synectique de W. Gordon repose sur ce principe, il vise à « rendre le familier insolite et l'insolite familier ». Dans le cadre d'une recherche de système automatique de nettoyage des fenêtres d'immeubles, J.-P. Sol cite l'analogie avec le fonctionnement de l'œil, qui se nettoie tout seul.

2) Les jeux de mots participent à la recherche des analogies. Ils réduisent notre fixité d'esprit (les mots désignant de façon rigide les choses qui nous entourent). Il ne s'agit pas là d'une analyse de contenu, comme on la pratique en recherche de motivations* (différenciateur sémantique* d'Osgood, sémiométrie…), mais de provoquer par des mots inducteurs d'autres mots, sources d'idées nouvelles. Jouant avec le mot « soldes commerciales », A. Kaufmann *et al.* proposent, par exemple, la solution, l'absolution, do-mi-solde, le para-solde, o solde mio, l'insoldation, la casserolde, désodlé…

3) Le brainstorming* est l'archétype des méthodes créatives. Mis au point par A. Osborn, il lève les inhibitions (on dit tout ce qui vient à l'esprit, on ne critique pas) et libère l'énergie créatrice (la tempête ou l'énergie créatrice est provoquée par l'émulation et les phénomènes de groupe) permettant ainsi de produire un très grand nombre d'idées en peu de temps.

4) Le rêve éveillé* est une technique de déconditionnement plus puissante que le brainstorming, mais elle est déconnectée de la réalité de l'objet étudié. Le groupe est plongé dans un état de relaxation, les yeux fermés. On lui demande

d’évoquer, comme dans un rêve, les images qui viennent à l’esprit à partir d’une situation proposée.

5) Le concassage vise à détruire la rigidité de l’existant, donc la fixité de son image qui paralyse l’esprit du chercheur, en le cassant sur divers plans : décomposition technique par destructuration matérielle, décomposition fonctionnelle* par recherche des usages, décomposition sociale par analyse des modes d’utilisation. Pour concasser, on applique des règles de raisonnement : réduire, combiner, modifier, inverser, magnifier, ridiculiser…, la chose à améliorer. M. Fustier (1973) donne un exemple d’inversion d’usage concernant un parapluie : une ombrelle, un entonnoir, une ancre flottante, une pomme de douche, un parachute, une lance de pompier…

Les méthodes analytiques sont complémentaires des méthodes intuitives. Elles systématisent les processus d’association en favorisant l’exhaustivité des combinaisons.

6) La technique combinatoire* provoque des rapprochements d’objets ou un réarrangement d’éléments composant un objet. Cette combinaison nouvelle d’objets ou d’éléments conduit à la découverte d’une structure originale. Les rapprochements peuvent être systématisés avec une mathématique intuitive des ensembles (A. Kaufmann). Cette technique connaît de nombreux développements : les matrices de découverte d’A. Moles, l’analyse morphologique de F. Zwicky, l’analyse fonctionnelle*…

7) La méthode Delphi* est une technique de prévision. Elle recourt à un panel d’experts à qui l’on demande d’estimer une perspective à venir. On restitue ensuite à chaque expert les réponses faites par leurs collègues. Chacun dans sa spécialité est ainsi amené à réviser ses estimations en fonction de celles des autres spécialistes. Les résultats des vagues de questionnement qui suivent s’affinent donc progressivement pour aboutir à une prévision tenant compte de l’ensemble des dimensions du problème.

8) Les visualisations de problèmes sous forme de schémas ou de cartographies permettent de décrire des phénomènes d’une manière assez systématique et de « voir » les éléments à analyser ou les opportunités à saisir. L'analyse multidimensionnelle des données (préférences, similarités) visualise sous forme de « mappings » les places libres à investir, donnant ainsi des idées de « positionnement ». Il ne reste plus qu’à les traduire concrètement en forme et en contenu à donner aux produits nouveaux, par exemple.

Certaines méthodes portent sur des aspects partiels du processus de créativité (mise en condition, décomposition du problème…). Les plus complètes comprennent généralement trois phases. La problématisation : on part du

problème étroit, tel qu'il a été posé, puis on l'élargit dans le cadre d'une analyse logique. Ensuite, la découverte : on recherche des solutions de façon intuitive, mettant en œuvre les méthodes créatives. Enfin, l'évaluation et la mise au point : on critique et on concrétise.

La qualité des résultats obtenus par ces méthodes repose très fortement sur la préparation des réunions : la composition du groupe, l'information – voire la formation – préalable des participants, les conditions matérielles de déroulement de la réunion, le choix de l'animateur. Le groupe est l'unité productive. C'est lui qui trouve les idées, les évalue… Il fait l'objet de tous les soins de l'animateur, qui est un catalyseur d'énergie. Il est le garant du bon fonctionnement du groupe. Il rappelle les règles spécifiques à chaque technique et les fait respecter. Il veille à la séparation des genres (recherche d'idées, évaluation). Il aide à la définition du problème (« un problème bien posé est à moitié résolu ! »). Il régule le groupe et favorise la synergie entre ses membres… Il s'appuie sur une méthodologie, qui est en elle-même une dynamique et son application stricte un facteur de succès. Ainsi, il mémorise les travaux du groupe (tableau magnétophone…). Il favorise la production d'idées en ouvrant au maximum le champ de perception, en « purgeant », en pratiquant des détours (les « excursions »). Il restitue (« feed-back »), relance et pratique les alternances pour éviter les effets de dépendance (passe des activités de groupe à des activités individuelles en fonction des tâches à effectuer, passe des techniques intuitives aux logiques, passe de la recherche d'idées à leur réalisation tout en observant la consigne du jugement différé d'A. Osborn).

(C. Le Bœuf)

FUSTIER M., *Exercices pratiques de créativité. Initiation à l'heuristique fonctionnelle*, Paris, SME, 1973.

GODET M., *De l'anticipation à l'action (manuel de prospective et de stratégie)*, Paris, Dunod, 1991.

INSTITUT DE L'ENTREPRISE, *L'Offre créatrice : inventer le client*, Éditions d'organisation, 1987.

JAOUI H., *Créa, Prat. Manuel de créativité pratique*, Éd. EPI, 1979.

JOUVENEL B. DE, *L'Art de la conjecture*, Monaco, Éd. du Rocher, 1964.

KAUFMANN A., FUSTIER M. et DREVET A., *L'Inventique*, EME, 1970.

KŒSTLER A. *The Act of Creation*, trad. *Le Cri d'Archimède*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.

SOL J.-P., *Techniques et méthodes de créativité*, Éd. Universitaires, 1974.

ZWICKY F., *Discovery, Invention, Research though Morphological Approach*, Éd. McMillan, 1969.

→ **Analogies en créativité (recherche des)**, Besoins (analyse de contenu des), **Brainstorming, Combinatoire en créativité (analyse),** Delphi (méthode), Dynamique de groupe, Entretien non directif, **Fonctionnelle en créativité (recherche),** Imaginaire (structures et mécanismes de l'), **Innovation (méthodes de créativité pour l'),** Marketing qualitatif, Rêve éveillé.

CROYANCES (MÉTHODE D'ANALYSE DES)

Type d'analyse de contenu semblable à l'analyse de contenu des valeurs* fondée essentiellement sur une catégorisation* qui consiste à chercher, à travers un ensemble d'expressions (discours, écrits, conduites…), un petit nombre de référents que l'on formule sous forme de « croyances » et qui permettent de rendre compte de l'ensemble des expressions verbales et comportementales des acteurs étudiés.

La recherche de ces référents renvoie à une conception structuraliste des conduites humaines. On fait en effet le postulat que l'on peut trouver, sous la diversité des expressions faites par des acteurs, un petit nombre de « croyances » qui vont rendre compte de la diversité de leurs faits, gestes et pensées. Une fois ce système de « croyances » explicité, on peut « comprendre » ces acteurs. On a les « postulats » de leurs systèmes de pensée et d'action.

Exemple : analyse des croyances de Noirs africains face à la maladie ou à la mort (Mucchielli, 1984, pp. 28-34). On utilise une planche projective à référent culturel implicite connu et ce, auprès d'un ensemble de sujets d'une population homogène. La population servant ici à l'exemple est culturellement éloignée de nous pour mieux mettre en évidence le type d'analyse de contenu* à faire sur les récits obtenus. La distance culturelle permettant de mieux saisir ce que l'on appelle les « prémisses culturels d'un raisonnement ». Nous partirons de récits obtenus par Ombredane (1969) à une planche du T.A.T. Congo. Cette planche, représentée ci-dessous, évoque la « situation de confrontation à la maladie ou à la mort ». Cela veut dire que les individus qui donnent un récit imaginaire à partir de ce dessin sont obligés de tenir compte de cette situation et de bâtir un récit, qui, d'une certaine façon, est leur réponse personnelle à la question : « que pensez-vous de la maladie ou de la mort ? » (*cf.* l'analyse métaphorique des récits projectifs*).

Si l’on analyse, non plus un seul récit, mais un ensemble de récits obtenus auprès de différentes personnes au sujet de la même situation-problème, on conçoit que les points communs sous-jacents aux réponses nous révèlent ce que le groupe pense du problème posé.

■ *Récit nº 1*

Un homme pris par le fétiche *Konzo* parce qu’il a volé une bête, une antilope, dans un piège. Il est tombé malade. À côté, il y a une femme prise par le fétiche *Mataba* parce qu’elle a volé des arachides à une autre femme. Si elle veut, elle peut payer, c’est fini. Sinon, elle va mourir.

Récit nº 2

Deux hommes. L'un est par terre couché. Il est mort. Il avait mal aux jambes, mordu par un serpent. Il avait marché sur un palmier : le serpent était dans le palmier. À côté de lui son frère aîné regarde le *leke* (mort par sortilège) qui a été mordu et dit : « Je vais rester seul ». Il va appeler d’autres gens pour transporter le mort au village. Il n’est pas encore mort, on va le transporter à l’hôpital. Certains prétendent qu’il est mort et que ce n’est pas la peine de le porter à l’hôpital. On le porte au village. Les gens commencent à pleurer. Il est mort. On le met dans un linceul et on l’enterre.

Dans la nuit précédente, le mort avait eu affaire à un *ndoki* (génie malfaisant). Le *ndoki* est venu la nuit l’étrangler. Le *ndoki* était sa propre mère. Son fils ne lui achetait pas des habits. Le serpent qui l’a mordu était un serpent envoyé par sa mère.

La mère avoue au père du mort que c’est elle qui a causé la mort du fils. Elle demande les biens du fils. Le père dit : « C'est votre affaire, c’est vous qui avez tué votre enfant, prenez ses biens. » La mère prend les biens, puis elle va chez elle et commence à pleurer son fils. Elle pleure pendant deux mois, ou un an, puis c’est fini. Elle pleure pour camoufler la chose. Comme ça, les gens du village penseront qu’elle n’est…



Le mari ira trouver les oncles de sa femme et dira : « La femme que vous m'avez refilée est *ndoki*. Elle a tué son enfant, elle a « mangé » son enfant. » Le *lomba* ira trouver le *ngangongombo*. Celui-ci dira : « Ce n'est pas la mère qui a mangé le fils, c'est le *nkoski* qui est responsable. La mère avait été voler quelque chose protégée par le *nkoski*. (Le *nkoski* est un des principaux fétiches des Basuku.)

- Quelle chose ?

- Une poule.

Le *ngombo* mettra de l'eau dans une marmite avec du *pembe*. Il appelle tous ceux du clan mort. On met du *pembe* sur les bras et c'est fini. On ne payera pas pour la mort du fils.

Récit n° 3

- Un cadavre avec son frère qui pleure. C'est un homme qui avait mal à la tête puis il a eu encore mal au ventre, et pour cela il est mort. Il travaillait au soleil et il s'est senti mal à la tête. Il a dit aux autres : « Je suis malade », et il est revenu au village. Il était déjà malade quand il est allé travailler au soleil.

- Qu'est-ce qu'il avait ?

- Il faisait vraiment très froid et il est allé prendre un bain. Quand il est sorti de la rivière il a commencé à avoir la fièvre. Il a eu mal à la tête, puis au ventre, et il est mort. Il va être enterré, et son frère va prendre

le deuil. Il va prendre le deuil pendant une semaine. Après, il recommencera à travailler parce que, s'il reste encore comme ça sans travailler, il sera malheureux.

- Le deuil ?

- Il va se mettre du noir sur la figure et ne pas travailler pendant huit jours. Il pense à la mort de son frère. Il va aller trouver le *ngenga ngombo* pour savoir si ce sont vraiment les maux de tête qui ont tué son frère. Le *ngenga ngombo* va dire : « C'est parce que vous ne donnez pas d'argent au *lemba* murmure souvent. Et quand le *lemba* murmure comme cela, le sorcier l'entend. C'est pour cela qu'il a rendu votre frère malade. » (Le *lomba* est l'oncle maternel, le *nganga* est un devin-guérisseur.)

- Qui sont les sorciers

- Ce sont les frères du *lemba* , qui sont aussi les sorciers.

- Qu'est-ce qui va arriver ?

- Il va obéir au *lemba* parce que, s'il n'obéit pas, lui aussi va mourir. Il va apporter de l'argent, du *malafu* (vin de palme) et comme ça il ne mourra pas.

Récit n° 4

Un homme couché. Il est malade. Il a mal à la colonne vertébrale. C'est *nzembli* (l'être suprême) qui lui a donné ce mal parce qu'il maltraitait ses amis. Il les frappait parce qu'ils travaillaient mal : le travail de la terre. Il était déjà cantonnier. À côté de lui son frère, qui est triste. Il va l'enterrer. Le mort laisse une femme et deux enfants qui vont quitter la maison et rentrer dans le clan. Le frère ne travaille plus. Il reste à la maison à ne rien faire. Puis il deviendra coupeur de fruits. Il soignera les enfants de son frère.

Lorsque l'on lit tous ces récits en supposant qu'ils s'appuient sur les mêmes prémisses et en se demandant : « quels sont, derrière ces explications données, les référents communs auxquels on peut les rapporter ? », on voit apparaître ce que l'on peut appeler des « croyances ». Ces croyances sont ici :

- les esprits (fétiches, les sorciers, être suprême) interviennent punitivement pour faire respecter les normes : le fétiche *Konzo* et

Mataba (récit 1), le fétiche *ndoki* (récit 2), le sorcier *ngenga ngombo* (récit 3), l'être suprême *nzembli* (récit 4) ;

- on doit donc respecter les normes sociales : ne pas voler (récit 1 : 2 fois, et 2 : en ce qui concerne la mère punie en étant poussée à un acte mauvais), aider sa mère (récit 2), donner de l'argent à son oncle maternel (récit 3), ne pas maltraiter ses amis (récit 4) ;
- une faute peut être rachetée en payant celui qui a subi le préjudice (récits 1 et 3), ou en faisant intervenir le sorcier (récit 2)…

Ces croyances sont donc les principes implicites sur lesquels s'appuie la compréhension des phénomènes donnée par la population. Elles sont les prémisses du raisonnement social des populations étudiées.

(A. Mucchielli)



MUCCHIELLI A., *Les Mentalités*, Paris, ESF Éditeur, 1984.

OMBREDANE A., *L'Exploration de la mentalité des Noirs*, Le « Congo T.A.T. », Paris, PUF, 1969.

→ **Existentielle (analyse)**, ***Idéologique (analyse), Mentalités (analyse de l'évolution des), Pensée sociale (ou naturelle), Raisonnement social***

D

Delphi (méthode) → Tendances lourdes (méthodes des)

DESCRIPTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE (TECHNIQUE DE LA)

La description phénoménologique est une description se référant au vécu dans son immédiat existentiel qui doit mener à la saisie des « essences » des phénomènes. Cette description se veut d'abord un retour au phénomène tel qu'il est éprouvé au niveau de la réalité humaine vécue immédiatement dans la conscience. Cela implique la mise entre parenthèses des connaissances intellectuelles acquises, du savoir tout fait et tout prêt, dont l'interposition nous empêche de percevoir directement les phénomènes. L'exercice spirituel de recherche de l'essentiel humain du phénomène commence donc d'abord par l'abandon de tout le savoir que l'on a sur le phénomène. L'exercice spirituel se poursuit par l'effectuation, en imagination, de variations sur le phénomène étudié. Par exemple, pour étudier la perception du point de vue phénoménologique, il faudra imaginer « toutes espèces possibles d'actes perceptifs » (M. Merleau-Ponty, 1945). C'est en prenant en considération ces variations par l'imagination que l'on pourra mettre en évidence le noyau dur invariable du phénomène que l'on étudie. Cette technique des variations imaginaires fait partie intégrante de l'analyse phénoménologique*. Pour bien saisir l'essence du phénomène, il faut se mettre en position dans une série de phénomènes semblables. Pour trouver l'essentiel humain de la ville, je me mets par la pensée dans les différentes villes que j'ai parcourues. Cette variation me permet de répondre à la question : « dans ces différentes villes, quels sont mes contenus de conscience dont l'absence détruit l'être vécu de la ville ? »

(A. Mucchielli)

BINSWANGER L. (1947), *Introduction à l'analyse existentielle*, Paris, Éd. de Minuit, 1971.

HUSSERL E., *L'Idée de la phénoménologie*, Paris, PUF, 1970.

LYOTARD J.-F., *La Phénoménologie*, Paris, PUF, 1964.

MERLEAU-PONTY M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

→ Phénoménographique (méthode), Phénoménologique (analyse), Situationnelle phénoménologique (analyse), Situationnelle phénoménologique et structurale (méthode d'analyse)

Détails (analyse des) → Intentionnelle analyse ; Observation participante

Différenciateur sémantique d'Osgood (méthode du) → Sémantique (analyse de contenu)

Discours (analyse du) → Sémiotique des textes et des discours (analyse)

DISPOSITIF DE CATÉGORISATION DES MEMBRES

Harvey Sacks (1935-1975) a défini ce qu'il fallait entendre par « dispositif de catégorisation des membres ». Une petite fille joue seule à la poupée et, comme tous les enfants du monde, parle à un tiers imaginaire. À un moment, elle dit : *« The baby cried the mommy picked it up »* (« le bébé pleurait la maman l'a pris dans ses bras »). On comprend immédiatement qu'il est question de la maman du bébé, et non d'une maman quelconque passant par là par hasard, alors même qu'aucun lien grammatical n'existe dans la phrase entre *baby* et *mommy.* Pourquoi ? Selon Sacks, *baby* et *mommy* sont des catégories, non seulement linguistiques, mais sociales, qui appartiennent toutes deux à la même collection – ici, la collection des catégories qui servent à désigner des relations de parenté. Si nous faisons immédiatement le lien entre *baby* et *mommy*, bien qu'aucune indication grammaticale ne nous soit fournie, c'est parce que les catégories sont déjà liées entre elles préalablement à leur usage, que des règles d'appartenance les réunissent dans la même collection et qu'on les emploie dans le même contexte. C'est ainsi qu'il faut entendre l'expression « catégorisation », moteur de l'apprentissage, qui est autant social que lexical, de notre vie en société : un membre compétent catégorise le monde de la même façon que ses semblables.

Cette opération de catégorisation, qui est une opération naturelle de l'être parlant et interprétant, est incessante dans notre vie quotidienne. La catégorisation du monde s'opère, d'une part, selon la définition de la situation par chaque individu ; d'autre part, en fonction du contexte dans lequel il se trouve ; enfin, en fonction de l'activité sociale en cours. La compréhension et l'intériorisation des dispositifs de catégorisation des membres nous permettent de développer une intelligence commune du monde social grâce à laquelle nous sommes capables de vivre ensemble et de coproduire le monde dans lequel nous vivons.

(A. Coulon)



SACKS H., « On the analyzability of stories by children », *in* J.J. Gumperz and D. Hymes (sous la dir. de), *Directions in Sociolinguistics : The Ethnography of Communication* (pp. 325-345), New York, Holt, Rinehart and Winston, 1972.

SACKS H., « The search for help : no one to turn to », *in* E.S. Shneidman (éd.), *Essays in Self-Destruction*, New York, Science House Publishers, pp. 203-223, 1967. Voir aussi : « L'enquête sur les catégories », *Raison pratique*, n° 5, 1994, en particulier les articles de Bruno Bonu, Lorenza Mondada, Marc Relieu et Rod Watson.

→ **Ethnométhodes (recherche des),** Ethnométhodologie

DOCUMENTAIRE D'INTERPRÉTATION (MÉTHODE)

La méthode documentaire d'interprétation n'est pas à proprement parler une « méthode » de recherche. Elle est plutôt une procédure naturelle d'interprétation que nous mettons en œuvre à chaque fois qu'il s'agit de comprendre et d'interpréter des échanges verbaux ou des situations sociales en général.

■ **Exemple.** Le fonctionnement de la méthode documentaire d'interprétation est rendu visible par une expérimentation conduite par Harold Garfinkel, le fondateur de l'ethnométhodologie*.

Il invite dix étudiants volontaires à participer à une expérience qui, leur fait-on croire, « consiste à étudier des méthodes alternatives de

psychothérapie qui visent à conseiller les individus sur leurs problèmes personnels ». Chaque étudiant est vu individuellement par un expérimentateur. Après avoir exposé le contexte du problème sur lequel il souhaite être conseillé, l'étudiant doit poser au « conseiller » au moins dix questions, de telle façon que l'expérimentateur puisse lui répondre par oui ou par non, afin de lui donner ainsi le meilleur conseil possible. Une fois la première question posée, l'expérimentateur, qui se trouve dans une pièce voisine, répond par oui ou par non par l'intermédiaire d'un interphone. L'étudiant doit ensuite débrancher le système de communication afin que le conseiller « ne puisse pas entendre ses remarques », puis enregistrer sur un magnétophone les commentaires qu'il fait de l'échange qu'il vient d'avoir et de la réponse qu'il vient d'obtenir. Son commentaire terminé, il rebranche le système et pose la question suivante, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'entretien. Ensuite, l'étudiant doit résumer ses impressions sur l'entretien tout entier, puis il est interviewé.

Les réponses « oui » ou « non » des « conseillers » étaient en fait déterminées à l'avance, grâce à une table de nombres aléatoires. Cependant, elles ont toujours été considérées par les étudiants, même lorsqu'elles étaient surprenantes ou contradictoires, comme des réponses aux questions posées. Ainsi un étudiant juif demande quelle conduite adopter, car sa petite amie n'est pas juive et il n'ose pas l'avouer à son père (*Studies*, pp. 80-85).

Bien que les réponses soient aléatoires, le sujet entend les réponses de l'expérimentateur comme des réponses pertinentes à ses questions, même lorsqu'il est surpris par certaines d'entre elles. Il reconstruit alors un sens logique à partir des nouveaux éléments que les réponses semblent lui fournir. Il saisit « ce que le conseiller a à l'esprit », entend « du premier coup » ce dont il parle, c'est-à-dire ce qu'il signifie. Tous les étudiants ayant participé à l'expérience considérèrent qu'ils avaient été réellement « conseillés », comme l'indique H. Garfinkel :

« La question qui suivait était motivée par les possibilités rétrospectives-prospectives de la situation présente, qui étaient modifiées par chaque échange effectif. […] Durant l'échange, les sujets modifiaient le sens précédent de leur question, en révisaient rétrospectivement le sens pour l'adapter à la réponse. […] Le même énoncé était utilisé pour répondre à

plusieurs questions différentes échelonnées dans le temps. Les sujets qualifiaient cela d'« éclairage nouveau » sur le passé » (pp. 89-90).

Lorsque les réponses leur paraissaient insatisfaisantes, les sujets attendaient les réponses suivantes afin de décider du sens à attribuer aux précédentes :

« L'incongruité des réponses était résolue en attribuant de la connaissance et de l'intention au conseiller. […] Les sujets présupposaient que les aspects connus-en-commun de la collectivité constituaient un corps de connaissance de sens commun admis par chacun. Ils rapportaient à ces *patterns* présupposés ce qu'ils entendaient des réponses du conseiller » (*Studies*, pp. 91 et 93).

« Les valeurs normales perçues de ce qui avait été conseillé étaient vérifiées, reconsidérées, retenues, rétablies, en un mot gérées. Il est faux de penser, par conséquent, à la méthode documentaire comme une procédure par laquelle les propositions se voient attribuer un statut scientifique. La méthode documentaire développe plutôt le conseil de telle sorte qu'elle le "scientifise" continuellement » (p. 94).

Les acteurs utilisent donc les événements en cours comme des ressources pour interpréter les actions passées et pour découvrir et leur assigner de nouvelles significations, choisissant en permanence des éléments du contexte pour poursuivre l'enquête d'interprétation et construire à chaque instant le cadre de référence du *pattern.*

Le travail de la méthode documentaire d'interprétation, c'est donc ce travail incessant de mises en perspectives, d'évaluation des possibilités offertes, de prise en compte des conditions temporelles, auquel l'acteur se livre en permanence pour comprendre ses actes ainsi que ceux des autres. Certaines suppositions sont utilisées pour rendre possible l'interprétation : le fait interprété gagne dans le futur la réalité qu'il n'a pas encore acquise dans le présent. Nous utilisons également cette « méthode » lorsque nous voulons suivre des instructions, lorsque nous agissons en fonction d'un ensemble de règles. L'incomplétude des échanges sociaux, fortement liée à l'indexicalité du langage, c'est-à-dire au fait qu'il est irrémédiablement impuissant à décrire entièrement et complètement une situation, doit être en effet compensée par un travail d'interprétation de la part des individus,

fondé sur les « allant de soi » de la situation considérée, qui leur permet de prêter un sens aux actions et aux événements qu'ils vivent.

(A. Coulon)

COULON A., *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, 4e éd., 1996.

GARFINKEL, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1967, 2e éd., Cambridge (G.-B.), Polity Press, 1984.

→ Connaissance ordinaire, Ethonométhodes (recherche des), **Ethnométhodologie**

DOCUMENTS PERSONNELS (UTILISATION DES)

L'utilisation de documents personnels dans la recherche en sociologie a commencé avec la monumentale étude que William Thomas et Florian Znaniecki ont consacrée, entre 1908 et 1917, aux paysans polonais en Europe et en Amérique. On sait que l'École de Chicago a mis en œuvre un certain nombre de techniques et de méthodes particulières de recherches de terrain, regroupées généralement sous l'expression de sociologie qualitative. Parmi ces méthodes, l'utilisation de documents personnels a tenu une place particulière : autobiographies, lettres personnelles, journaux et récits faits par les individus mêmes sur lesquels porte la recherche.

L'ouvrage de Thomas et Znaniecki représente un énorme travail (2 232 pages) qui se propose d'étudier empiriquement la vie sociale des paysans polonais vivant en Pologne ou ayant émigré en Amérique. Appliquant l'un des principes de l'interactionnisme, Thomas et Znaniecki veulent prendre en compte le point de vue subjectif des individus, tout en ayant le projet explicite de construire, en s'appuyant sur ces subjectivités individuelles, une sociologie scientifique qui sera capable de distinguer et de construire théoriquement des types sociaux. En 1908, aux États-Unis en général et à Chicago en particulier, les émigrants polonais posent un problème spécifique, que Thomas veut étudier en sociologue. Leur comportement est en effet incompréhensible : tantôt ils acceptent passivement l'autorité, « comme des paysans acceptant leur suzerain », tantôt, au contraire, ils considèrent que la liberté américaine est sans limites et font une véritable «

guerre » à la police. C'est pour essayer d'expliquer ces comportements que Thomas va avoir l'idée d'utiliser des histoires de vie et des lettres, qui vont permettre de comprendre leurs conditions de vie, leurs attitudes et leur façon de « définir la situation » (Thomas, 1918, p. 68) et donc connaître la signification subjective qu'ils accordent à leur action. Ainsi le changement social sera compris comme le résultat d'une interaction permanente entre la conscience individuelle et la réalité sociale objective.

C'est pourquoi Thomas, qui rencontre Znaniecki à Varsovie en 1913 et qu'il va faire venir à l'université de Chicago en 1914, parcourt la Pologne pendant plusieurs années, apprend le polonais et accumule une masse considérable de documents, « équivalente en volume, dit-il, à l'*Encyclopaedia Britannica* ».

Thomas n'utilise pas la méthode dite de l'observation participante*, mais ce qu'il appelle du « matériel documentaire » :

« Je suis surtout intéressé par ce que j'appelle des "documents inhabituels", c'est-à-dire des lettres, des articles de journaux, des archives de tribunaux, des sermons de prêtres, des brochures de partis politiques, des notes provenant des sociétés d'agriculture et tout document reflétant la vie mentale, sociale et économique des paysans et des Juifs. »

■ Thomas et Znaniecki vont principalement utiliser deux types de documents personnels leur permettant de recueillir des données :

1) *Les lettres.* L'une des innovations méthodologiques majeures de Thomas fut d'utiliser des lettres personnelles comme documents ethnographiques de recherche. En passant des annonces dans les journaux polonais publiés à Chicago, il proposait aux familles polonaises recevant régulièrement du courrier de Pologne de lire leurs lettres, en contrepartie de quoi ils recevraient dix *cents* par lettre apportée ! Il recueillit ainsi un très grand nombre de lettres, qui furent pour beaucoup publiées, en étant regroupées selon cinquante thèmes différents, dans *The Polish Pensant.* Chaque thème fit l'objet d'une introduction théorique, de nombreux commentaires théoriques furent disséminés dans les notes et Thomas et Znaniecki écrivirent une longue introduction de deux cents pages sur la vie paysanne polonaise. Par ailleurs, pendant son séjour en Pologne, Thomas avait négocié l'accès aux huit mille lettres que les Polonais émigrés aux États-Unis avaient envoyées à la *Gazeta Swiateczna*, hebdomadaire

d’opposition et de résistance à l’occupant russe, destiné aux paysans polonais, dans lequel eux-mêmes écrivaient sur toutes sortes de sujets. Cela fut selon lui « une de ses sources les plus importantes ». Thomas accordait une importance primordiale à ces documents de première main :

« On peut dire à coup sûr que les documents personnels, aussi complets que possible, constituent le type parfait de matériel sociologique. Si la science est contrainte d’utiliser d’autres sources, c’est seulement en raison de la difficulté pratique d’obtenir de tels documents en nombre suffisant pour qu’ils couvrent l’ensemble des problèmes sociologiques, ainsi qu’à cause de l’énorme travail qu’exige une analyse adéquate de tous les documents personnels qui sont nécessaires pour caractériser la vie d’un groupe social » (pp. 1832-1833).

On retrouvera ces recommandations et ce souci du contact direct avec les individus des différents groupes sociaux concernés dans beaucoup des recherches qui vont être entreprises à Chicago jusqu’au milieu des années 1930 : les documents personnels, le contact direct, permettront d’étudier le monde social du point de vue des acteurs qui vivent et agissent dans ce monde. Cette innovation méthodologique de Thomas et Znaniecki aura des conséquences importantes sur le développement futur de la sociologie américaine : ces principes, complétés par d’autres dispositifs méthodologiques comme l’observation ou diverses formes d’entretiens, seront ceux qu’adopteront plus tard les sociologues se réclamant des divers courants de la sociologie qualitative.

2) *L'histoire de vie.* L'autre type de données empiriques utilisé est l’histoire de vie. L'histoire de vie est une technique qui va permettre de pénétrer et de comprendre, de l’intérieur, le monde de l’acteur. Le premier exemple d’histoire de vie utilisée en tant que document sociologique est celle que Thomas et Znaniecki demandèrent à Wladeck Wiszniewski d’écrire dans leur *Polish Peasant*, Wiszniewski, rencontré grâce aux annonces que Thomas avait passées dans les journaux, écrivit un long récit autobiographique, dont on contrôla la véracité en la recoupant avec des lettres échangées avec sa famille demeurée en Pologne. Payé pour écrire l’histoire de sa vie, Wiszniewski fut considéré par Thomas et Znaniecki comme représentatif de l’émigré polonais d’origine paysanne. Résumant certains passages afin de réduire de moitié le matériel recueilli, le document

publié atteint cependant 312 pages et il est abondamment commenté dans des notes de bas de page.

Comme dans la plupart des recherches de l'École de Chicago, l'utilisation des documents personnels, qui constitue une originalité incontestable de l'ouvrage de Thomas et Znaniecki, se conjugue avec d'autres méthodes de recueil des données. Outre les documents personnels, Thomas et Znaniecki utilisèrent également des sources documentaires plus classiques, notamment au regard de l'histoire ou du journalisme d'enquête : quotidiens, archives des églises, des institutions de travail social, minutes des procès. Les innovations introduites par Thomas et Znaniecki en matière de méthodes de recherche sur le terrain s'arrêtèrent là. Ils n'utilisèrent pas, par exemple, des instruments devenus aujourd'hui classiques, tels que l'interview* ou l'observation*. En effet, en accord avec sa conception « naturaliste » de la sociologie, Thomas considérait que l'interview constituait, de la part de l'interviewer, une manipulation de l'interviewé, alors qu'il acceptait volontiers par ailleurs de recueillir des témoignages de la part de divers informateurs, comme par exemple les travailleurs sociaux ou les enseignants.

(A. Coulon)

COULON A., *L'École de Chicago*, Paris, PUF, 2e éd., 1994.

PENEFF J., *La Méthode biographique*, Paris, Armand Colin, 1990.

PINEAU G. et JOBERT G., *Histoires de vie*, Paris, L'Harmattan, 1989, 2 tomes. PINEAU G. et LE-GRAND J.-L., *Les Histoires de vie*, Paris, PUF, 1993.

THOMAS W. et ZNANIECKI F., *The Polish Peasant in Europe and America*, New York, Knopf, 2e éd., 1927, 2 vol.

→ Empathique (approche), Ethnobiographie, Interactionnisme symbolique, Récit de vie (méthode des), Situation (définition de la), **Sociologie et méthodes qualitatives.**

DOUBLE COHÉRENCE (EXIGENCE DE LA)

Dans les disciplines appliquées, la validité de la recherche qualitative est appelée, comme dans toute méthode de recherche, à respecter le principe de cohérentisme proposé par Nicholas Rescher. On retient de ce dernier, que toute théorie scientifique est considérée comme un système d'énoncés non hiérarchisés, mais en interconnexion. Rescher appelle ces énoncés théoriques les « données pures », ou « filtrées », avec lesquelles l'esprit travaille pour interpréter les événements du monde. Lors d'une réfutation, par un fait, d'un de ses éléments, c'est l'ensemble du système théorique qui se trouve être contesté par l'introduction d'une incohérence (ou inconsistance) entre les énoncés. Observant les théoriciens, il constate que, pour réduire l'inconsistance, ceux-ci sélectionnent, dans l'ensemble inconsistant, un sous-ensemble tel que ses éléments soient compatibles entre eux et le plus nombreux possible. C'est le principe de cohérentisme.

Mais ce cohérentisme implique un double contrôle : les énoncés doivent être cohérents entre eux et les données qui les mettent à l'épreuve doivent aussi être cohérentes entre elles. Ceci pose le problème de l'exception, ou de l'exclusion du fait qui infirme hors du champ d'application de la théorie, pratique courante chez les théoriciens qui veulent protéger leurs énoncés théoriques de la contestation de certains faits. En effet, on ne peut sélectionner dans l'ensemble possible des données empiriques ou pratiques, que Rescher appelle les « données brutes », celles qui feraient l'affaire pour rétablir la cohérence des énoncés théoriques, car cette sélection introduirait une inconsistance dans le système des pratiques dont le système théorique est censé rendre compte. Cela veut dire que, lors d'une réfutation, il n'est pas possible d'identifier et de localiser les éléments du système théorique qu'il faut ajuster sans référence aux intérêts pratiques (les actions) qui ont suscité la recherche de nouvelles connaissances. Autrement dit, c'est à partir de la considération, dans sa complexité, de la situation qui a posé problème à la théorie qu'une reconstruction de cette dernière est possible. Comment ? En éliminant les énoncés théoriques incompatibles avec l'ensemble de la situation problématique et en les remplaçant par d'autres qui tiennent compte de la situation tout en étant cohérent avec le reste des énoncés théoriques. Cette exigence doublement cohérentiste est un critère important dans la délimitation des connaissances scientifiques se rapportant à tout domaine d'intervention professionnelle, comme celui de l'éducation.

(J.-M. Van Der Maren)

MALHERBE, J.-F., *Épistémologie Anglo-Saxonne*, Paris : PUF, 1981.
RESCHER, N., *Methodological Pragmatism*, Oxford : Blackwell, 1977.
RESCHER, N., *Cognitive Systematization*, Oxford : Blackwell, 1979.

DYNAMIQUE DE GROUPE (ANALYSE DES PHÉNOMÈNES DE)

Application de l'approche compréhensive* et de l'analyse phénoménologique* à la description-compréhension des phénomènes collectifs et affectifs vécus par un groupe d'individus dans une situation communément partagée.

Cette analyse des phénomènes collectifs et affectifs vécus se fait d'une manière globale. Elle tient compte de l'ensemble des éléments, intervenant « en réseau » et simultanément dans une histoire et dans une dynamique, sur les acteurs et les phénomènes de communication se déroulant ici et maintenant. La description compréhensive des phénomènes de communication exige que l'on saisisse la situation, non pas dans ses caractéristiques « objectives » mais dans ses significations-au-niveau-du-vécu-des-acteurs- échangeants. L'analyse doit donc privilégier le point de vue d'un observateur impliqué et emphatique. Cependant l'observateur ne doit pas s'engager affectivement. Sa relation aux émotions de la situation ne doit pas le submerger. Il doit avoir une attitude qui consiste en une sorte d'implication contrôlée*, assurant à la fois l'indispensable présence à la situation et une certaine distance à son égard. Par ailleurs, l'observateur doit s'efforcer de comprendre le contexte situationnel tel qu'il est vécu par les sujets observés et non pas tant se référer à sa seule interprétation. Enfin, l'analyse doit s'attacher aux « formes comportementales » et aux « formes situationnelles » et non se laisser piéger par les contenus et les détails des expressions mais s'efforcer de saisir une réalité sous-jacente aux épiphénomènes communicationnels.

■ **Exemple.** Voyons cela concrètement sur un exemple décrivant les phénomènes de dynamique des groupes avant lieu lors d'un séminaire de

formation (d’après A. Mucchielli, 1991). Un psychosociologue anime dans une entreprise une session sur « l’entretien de compréhension et de conseil » avec un groupe de quinze directeurs de services et responsables du personnel. Il fait un exposé de type magistral sur le principe de cette méthode. Dans cet exposé, il est très sûr de lui. Il s’installe dans son savoir et crée ainsi une situation scolaire où il joue le rôle du Magister. De ce fait, il transforme ses auditeurs en écoliers. De plus, son exposé tend à faire comprendre à ses interlocuteurs qu’ils s’y sont pris jusqu’ici de façon désastreuse en n’appliquant pas la méthode. Cela semble être perçu comme une infériorisation par les quinze directeurs de services et responsables du personnel qui font des mines indisposées et dubitatives.

À la fin de son exposé, les questions qu’il sollicite difficilement sont plutôt du genre critique. Visiblement l’animateur ne s’attendait pas à cela et croyait avoir fait un bon exposé convaincant. Cette réaction « critique » est exprimée finalement plus ouvertement par un des participants, qui met carrément en doute le bien-fondé de la méthode appliquée aux situations concrètes de l’entreprise.

Il est surpris de cette « contestation » qu’il semble ne pas très bien prendre. Il se décide alors à faire une « démonstration » (selon ses termes) d’entretien non directif centré. Personne ne veut être volontaire. Il sollicite alors fortement le participant qui a contesté la validité de la méthode pour jouer le rôle d’interviewé, celui-ci accepte. Lui-même (l’animateur) joue le rôle d’intervieweur. Cette sollicitation-acceptation n’est certainement pas neutre et doit signifier quelque chose pour le groupe, vu les mouvements divers (repositionnement sur les sièges, échanges de regards…) qu’elle provoque. La suite des événements permettra d’en comprendre le sens exact. En tout cas, elle relance l’attention du groupe qui semble donc se sentir concerné.

Le « jeu de rôle » dure vingt minutes. Le reste du groupe a été mis « en position d’observateur ». Le moniteur déploie son savoir-faire : il reformule, synthétise… met en application les principes de la méthode qu’il a exposée. Mais l’entretien ne progresse pas vraiment. Son partenaire est réticent à s’engager dans une conversation approfondie sur le thème de l’entretien. Les mines des « observateurs » sont plus détendues. Sans doute, pour eux, cela se passe comme ils l’attendaient.

L'animateur change alors le thème de l’entretien et commence à interviewer son interlocuteur sur le thème : « pourquoi nous ne progressons pas dans l’entretien ? » L'autre se trouve assez désarçonné par la technique et il laisse échapper les fondements de son attitude négative : il ne croit pas à la méthode. Les visages des observateurs ont changé. Ils sont graves. Ils sont tous immobiles, comme figés. L’animateur arrête sa « démonstration » et se retourne vers son public avec une mine réjouie. Il commente alors l’expérience en montrant comment on peut, par cette méthode, « comprendre » les sentiments et les réactions d’autrui sur un thème donné. Il s’efforce de faire participer tout le groupe à cette conclusion, mais il est tout surpris de rencontrer, dans le groupe entier, une agressivité unanime et ouverte à son égard qui s’exprime par une agitation de tous et par un flot de remarques et de critiques.

Visiblement, le groupe ne s’est pas situé au niveau intellectuel auquel l’animateur voulait se situer. Sa réaction est ici affective. Il réagit à la situation qu’il vient de vivre. Un certain nombre de commentaires venant des participants permettent de comprendre le sens de cette situation telle qu’elle a été vécue par ces participants. On entend : « vous n’avez pas le droit de… », « vous n’êtes pas resté sur le sujet… », « on ne peut parler avec les salariés d’une façon aussi traître… »… Tous ces commentaires laissent à penser qu’ils défendent leur paix. Que celui-ci finalement a été le porte-parole du groupe contre la méthode de l’animateur et que, pendant la démonstration, les participants se sont identifiés à ce qui apparaissait à leurs yeux comme leur « champion ». Pendant la première partie de la démonstration, ce champion mettait en cause la méthode et ils s’en réjouissaient. Puis le changement de tactique de l’animateur est venu faire trébucher leur champion. Ils réagissent alors contre ce qu’ils perçoivent comme une « traîtrise ».

Dans cette description, nous voyons comment l’observateur se place à un niveau global (il essaie d’intégrer le maximum d’éléments pertinents), comment il s’attache aux « formes » (il ne parle quasiment jamais du contenu des échanges et il repère des « types de situation » : situation scolaire, situation du « champion », porteur des attentes de son équipe) et comment il rapporte les phénomènes observés aux sentiments qu’il pense être éprouvés par les acteurs (effort constant d’empathie). La signification-

pour-le-groupe de chaque événement est finalement trouvée à partir du regroupement d'un ensemble de signes rapporté à la situation totale.

(A. Mucchielli)

LEWIN K., *Psychologie dynamique*, Paris, PUF, 1967.

MUCCHIELLI A., *Les Situations de communication*, Paris, Eyrolles, 1991.

MUCCHIELLI R., *La Dynamique de groupe*, Paris, ESF Éditeur, 1994, 12e éd.

→ Analogies formelles de situations (recherche des), Compréhensive (approche), Emphatique (approche), Épistémologie des méthodes qualitatives, **Phénoménologique (analyse)**

E

ÉCHANTILLONNAGE THÉORIQUE

La notion d'échantillonnage théorique nous vient des Américains Glaser et Strauss, qui l'emploient pour la première fois dans leur ouvrage célèbre de 1967 *The discovery of grounded theory* (traduction en français : Glaser et Strauss, 2009). De manière déroutante, à prime abord, l'expression ne renvoie pas en tant que telle à une méthode de sélection de sujets pour une recherche, mais plutôt à une stratégie de développement et de consolidation d'une théorisation par un choix judicieux de nouvelles observations à effectuer en cours de recherche. La référence à la notion d'échantillonnage demeure toutefois appropriée puisqu'il s'agit de sélectionner un certain nombre de groupes, de cas et d'événements considérés comme prometteurs par rapport à l'étude d'une situation ou d'un phénomène et permettant de développer le travail théorique en cours.

La démarche d'échantillonnage théorique intervient habituellement dans le cadre d'une démarche de théorisation (voir Analyse qualitative de théorisation*). Dans ce type de démarche, l'accent est d'abord mis sur la génération d'une théorisation valide, exhaustive et bien ancrée empiriquement. L'exhaustivité, en particulier, requiert une bonne variation des phénomènes observés. Donc, si, par exemple, la théorisation porte en partie sur l'*exercice de la liberté académique* (dans les universités en région éloignée), il importera de relever (échantillonner) le plus grand nombre possible de formes de cette liberté, au sein des groupes les plus susceptibles de nous en apprendre sur la variabilité du phénomène étudié. Le chercheur effectuant une démarche de théorisation va ainsi tenter d'observer plusieurs aspects d'un même phénomène chez une même personne ou groupe (et éventuellement, chez plusieurs personnes ou groupes), alors que l'échantillonnage traditionnel porte sur l'expression du même phénomène chez plusieurs personnes ou groupes.

Concrètement, l'échantillonnage théorique s'effectue d'abord sur la base de la perspective sociologique générale adoptée pour la recherche ou à

partir des éléments principaux de la problématique. Par la suite, l'échantillonnage dépend entièrement des catégories générées en cours d'analyse. Dès que la catégorie commence à se répéter dans le corpus, il s'agit de relever les diverses manifestations du phénomène représenté par la catégorie. En même temps, il importe de poursuivre, sur le terrain, ce qu'on pourrait appeler le travail d'extension de la théorisation (Paillé, 1994), en observant, voire en provoquant des manifestations nouvelles du phénomène. Strauss et Corbin (1990, p. 190) écrivent à ce sujet : « En suivant une infirmière-chef pendant toute une journée de travail, un chercheur pourra relever dix exemples de son exercice du pouvoir et de son influence ». De la même manière, au cours d'une interview, il s'agit d'orienter le témoignage dans le sens d'un examen plus approfondi du phénomène d'intérêt.

À mesure que la théorisation se précise, l'échantillonnage théorique vise davantage des objectifs d'enracinement empirique et de raffinement théoriques : la variation maximale des phénomènes est évaluée, les divers liens entre catégories et propriétés sont échantillonnés, l'intégration de l'ensemble est consolidée, etc. L'échantillonnage théorique est capital quant à la validité* externe de la théorisation générée. (P. Paillé)



GLASER, B. *Theoretical sensitivity : advances in the methodology of grounded theory*. Mill Valley, California : University of California Press, 1978.

GLASER, B. et STRAUSS, A. *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Paris : Armand Colin, 2009.

GLASER, B. et STRAUSS, A. *The discovery of grounded theory*. Chicago : Aldine Publishing, 1967.

PAILLÉ, P. L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 1994, *23*, 147-181.

STRAUSS, A. *Qualitative analysis for social scientist*. Cambridge : Cambridge University Press, 1987.

STRAUSS, A. et CORBIN, J. *Les fondements de la recherche qualitative*. Fribourg : Fribourg Academic Press, 2004.

STRAUSS, A. et CORBIN, J. *Basics of qualitative research*. Newbury Park, CA : Sage, 1990.

(P. Paillé)

→ Épistémologie des méthodes qualitatives, Qualitative par théorisation (analyse), Saturation, Sensibilité théorique, **Validation des méthodes qualitatives (critères de)**, Validité en recherche qualitative

EMPATHIQUE (APPROCHE)

Ensemble des techniques liées à une attitude intuitive qui consiste à saisir le sens subjectif et intersubjectif d'une activité humaine concrète, à partir des intentions que l'on peut anticiper chez un ou plusieurs acteurs, cela à partir de notre propre expérience vécue du social ; puis à transcrire ce sens pour le rendre intelligible à une communauté humaine.

■ **Historique.** Pour Dilthey, l'empathie est une méthode descriptive qui « consiste à revivre en pensée les situations significatives pour les protagonistes sociaux ». L'empathie est la sympathie intellectuelle par laquelle nous sommes capables de comprendre le vécu de quelqu'un d'autre sans l'éprouver pour autant de façon réelle dans notre propre affectivité. Scheler montre que cette sorte d'« intuition affective » ou d'« intuition projective » est fondée sur une capacité humaine de « compréhension » immédiate de l'autre en tant qu'être humain. C'est dans les années 1950 que Carl Rogers donnera au mot empathie son acception moderne. Il fait de l'empathie l'essence de l'attitude non directive de compréhension d'autrui. L'empathie qui est la compréhension intellectuelle du vécu du client est différente de la sympathie qui est une identification quasi émotionnelle. Le terme empathie, dit Carl Rogers, indique la capacité de s'immerger dans le monde subjectif d'autrui, de participer à son expérience dans toute la mesure où la communication verbale et non verbale le permet…, de capter la signification personnelle des paroles de l'autre bien plus que de répondre à leur contenu intellectuel… ; il s'agit d'une sensibilité altérocentrique…, d'une sensibilité sociale… d'une réceptivité aux réactions d'autrui… d'une participation à l'expérience d'autrui sans se limiter aux aspects purement émotionnels d'une appréhension de l'expérience à partir de l'angle de la personne qui l'éprouve… tout en demeurant émotionnellement indépendant. Dans l'empathie, l'observateur est attentif à un vécu, il atteint un type de décentration impliquée qui est une attitude adaptée à la

recherche en sciences humaines. Il doit être toujours peu ou prou observateur participant, sa compréhension intellectuelle prend appui sur une compréhension humaine. L'objet de la recherche, dans l'approche compréhensive, est l'ensemble conduite-signification-situation d'un acteur.

(A. Mucchielli)

DILTHEY W., *Introduction à l'étude des sciences humaines,* Paris, PUF, 1942.

METRAUX A., *Scheler, ou la phénoménologie des valeurs*, Paris, Sheghers, 1973.

SCHELER M. (1913), *Nature et formes de la sympathie*, Paris, Payot, 1950.

→ **Compréhensive (approche),** Documents personnels (utilisation des), Épistémologie des méthodes qualitatives, Ethnométhodes (recherche des), Interview non directive (ou compréhensive) centrée, Observation participante

Entretien non directif → (Interview non directive (ou compréhensive) centrée

ÉPISTÉMOLOGIE DES MÉTHODES QUALITATIVES

■ Au XIX^{e} siècle, une réflexion sur les sciences sociales (appelées sciences morales à l'époque) apparut sous l'impulsion de Dilthey, en réaction au positivisme de A. Comte et de J.S. Mill. Dilthey défendait l'idée d'une spécificité des sciences sociales et voulait construire une méthode qui leur soit propre. Le but de ces sciences, annonçait-il déjà, n'est pas d'expliquer mais de comprendre, contrairement à ce qui se produit dans les sciences de la nature. Leur visée est de comprendre le sens et la portée des gestes posés par les acteurs sociaux et historiques. Cette compréhension implique de participer à la vie et à la culture des acteurs, de se mettre à leur place afin de comprendre comment et pourquoi ils ont agi de telle sorte, en recréant la situation et les conditions au sein desquelles se sont déroulées leurs actions. C'est donc bien une méthode qualitative que Dilthey déjà préconisait. Il pensait qu'elle seule pouvait permettre aux sciences sociales

de progresser comme les sciences exactes. Le plus grand obstacle au développement des sciences morales, affirmait-il, réside dans le fait qu'elles tentent d'imiter les méthodes des sciences de la nature, non appropriées aux objets des sciences morales. Dès lors, pour se développer, elles doivent élaborer leurs propres méthodes, c'est-à-dire des méthodes qualitatives où la compréhension remplace l'explication. Ainsi, Dilthey s'opposait-il farouchement à l'idée d'une science unifiée que prônait le positivisme, qui ne laissait comme seul principe de la distinction entre les disciplines que le choix de l'objet d'étude.

Toutefois, le paradigme positiviste* devait l'emporter sur le paradigme compréhensif* et ce, pour de nombreuses années. Longtemps, le fait que la physique détienne des lois universelles et que les sciences humaines n'en aient pas (ou si peu) a contribué à forger l'idée qu'une discipline était arrivée à maturité et l'autre pas.

Or, dès la fin des années 60, un nombre croissant de chercheurs vont mettre en question l'approche expérimentale classique, insuffisante, selon eux, à explorer la réalité humaine et sociale complexe et en perpétuelle évolution. Dès ce moment, les conceptions épistémologiques changent. Apparaît alors un intérêt nouveau pour la recherche qualitative dont les fondements phénoménologique*, interactionniste symbolique* et dialectique vont susciter la mise en œuvre d'une démarche prenant en compte la complexité des situations, leurs contradictions, la dynamique des processus et les points de vue des acteurs. C'est aussi dans les années 60 que naît, avec les travaux de Garfinkel, l'ethnométhodologie*, courant de la sociologie américaine qui opère une rupture radicale avec les modes de pensées de la sociologie traditionnelle. La recherche ethnométhodologique s'organise autour de l'idée selon laquelle nous sommes tous des « sociologues à l'état pratique » (Schutz, 1975). Le réel est déjà décrit par les gens. Le langage ordinaire dit la vérité sociale, la décrit et la constitue en même temps (Coulon, 1987). L'ethnométhodologie est en relation avec notamment la phénoménologie et l'interactionnisme symbolique.

Du côté du courant positiviste*, les conceptions se modifient également. J. Blalock (1969), bien que toujours attaché au positivisme sociologique, souligne que les faits ne parlent pas d'eux-mêmes. Ce fut aussi le cas de Snow (1974), de Cronbach (1974), de Campbell (1974), de Cook (1979),

qui ont modifié leurs strictes conceptions positivistes, remettant en question l'approche exclusivement quantitative et expérimentale. Pourtant, Campbell a sans doute été le chercheur qui a le plus contribué à la diffusion des plans expérimentaux de Fisher, plans expérimentaux issus de l'école de l'agriculture. Durant de nombreuses années, il avait refusé de considérer comme scientifiques les études qualitatives parce qu'elles manquaient de contrôle et de randomisation. En 1974, il affirmera cependant qu'il faut arriver à « une perspective unifiant la connaissance qualitative et quantitative ». Il en fut de même des conceptions de Cronbach qui évoluèrent parallèlement, quoique indépendamment de celles de Campbell. Cronbach en arrive à recommander une analyse plus nuancée des données et voudrait « exorciser l'hypothèse nulle ». Il préconise de « fouiller les données » pour mettre en évidence les effets dus à des conditions incontrôlées. Il admet que la généralisation doit venir plus tard et que l'analyse de l'exception est aussi importante que la recherche de la loi (de Landsheere, 1982).

Ainsi évolue l'épistémologie en sciences humaines. Aujourd'hui, la perspective qui consiste à réduire la complexité à un petit nombre de lois est de plus en plus abandonnée (Prigogine et Stengers, 1979). La science doit de plus en plus faire face à un univers fragmenté et à une perte de certitude (Morin, 1977), à un réexamen de la place du hasard et du désordre (Boudon, 1984), ainsi qu'à une prise en compte des évolutions, mutations, crises et bouleversements en lieu et place des états stables et permanents (Prigogine et Stengers, 1979). Cela implique une modification des méthodologies et des logiques car il s'agit de considérer le changement et non plus les états stables.

Cette nouvelle vision épistémologique implique-t-elle le retour à l'empirisme idéaliste de l'École de Chicago, dans les années 20 ? Comme nous le verrons, cette conception d'origine est, elle aussi, dépassée ; elle constitue toutefois le fondement de l'approche qualitative actuelle. L'idée centrale de l'empirisme idéaliste est que les êtres humains construisent leur propre réalité sociale. Le but des recherches est d'accéder au processus de construction de cette réalité sociale. Pour ce faire, les récits de vie* et l'observation participante* donnent accès à un « matériau sociologique parfait ». Ainsi, la conscience détient un rôle extrêmement actif en ce sens

qu’elle n’est pas vue comme un reflet de la réalité mais qu’elle engendre la réalité. Dans ce cas, les « vrais faits » sont les manières par lesquelles les individus définissent les situations. Cette perspective est, bien sûr, à l’opposé de la conception du « fait » du paradigme positiviste*. L'empirisme idéaliste utilisera donc des méthodes d’investigation qui tentent de capter ces « vrais faits », c’est-à-dire les manières dont les sujets construisent leur réalité.

En général, on peut dire que l’empirisme idéaliste de l’École de Chicago refuse toute forme de déterminisme. Pour A. Pirès (1985), sa perspective sous-tend deux thèses complémentaires : d’une part, celle du caractère changeant et mouvant de la réalité dans le temps (thèse de l’hyper-mouvement) et, d’autre part, celle de la diversité de la réalité selon les points de vue des consciences dans l’espace (thèse de l’hyper-pluralisme). Ces deux thèses, intimement imbriquées, mettent l’accent sur la possibilité de l’accomplissement de la nouveauté à tout moment du processus. La réalité sociale change si l’acteur change sa façon de l’appréhender. Dans cette vision, la conscience a donc une sorte de capacité illimitée à déterminer le changement et l’analyse des contraintes objectives n’a aucunement sa place, ce qui peut aboutir, selon Pirès, à des conclusions non pertinentes : la croyance créerait alors la réalité même. Ce qui débouche sur une psychologie de « la volonté de croire » et une sociologie de « la manière de définir » la réalité : dès lors, l’individu est conçu comme pouvant se libérer par principe de toutes contraintes. Le tout est qu’il le veuille. On est alors en présence d’une pure société des idées.

Même s’il va très loin dans sa thèse et son analyse – sensible et subjective – du monde social, l’empirisme sociologique a apporté une contribution fondamentale à l’épistémologie des sciences humaines : il présente le sujet comme créateur et constitutif de la réalité, il souligne l’importance de la subjectivité dans l’appréhension des connaissances, il fonde les assises de l’objet construit, il met en question les techniques quantitatives parce qu’il les considère comme non adéquates à la nature de l’objet des sciences humaines.

Nous reprendrons ci-après à J.S. Taylor et R. Bogdan (1984) ce qu’ils considèrent comme étant les dix caractéristiques essentielles des méthodes de recherche qualitative. Selon eux :

1 la recherche qualitative est inductive : les chercheurs tentent de développer la compréhension des phénomènes au départ des patterns de données plutôt que de recueillir des données pour évaluer un modèle théorique préconçu ou des hypothèses *a priori* ;

2 dans la méthodologie qualitative, les sujets ou les groupes ne sont pas réduits à des variables mais sont considérés comme un tout : le chercheur qualitatif étudie le contexte* écologique dans lequel évoluent les personnes ainsi que le passé de ces derniers ;

3 le chercheur qualitatif est attentif à l'effet qu'il produit sur les personnes qu'il étudie : cet effet d'interaction ne peut être éliminé et doit être pris en compte dans l'interprétation des données ; c'est l'observation participante* ;

4 le chercheur qualitatif essaie de comprendre les sujets au départ de leur jeu de référence : la perspective phénoménologique* est centrale ; il s'attache à la signification sociale attribuée par les sujets au monde qui les entoure ;

5 le chercheur qualitatif ne met pas en avant ses propres croyances, perspectives et prédispositions : rien n'est pris pour avéré ; rien n'est pris d'emblée comme « vérité » ;

6 pour le chercheur qualitatif, tous les points de vue sont précieux, que ce soit celui de l'adolescent délinquant ou celui du juge : on donnera la parole au pauvre comme au « déviant », bref, à tous ceux qu'on a l'habitude de n'entendre que très rarement ;

7 les méthodes qualitatives relèvent du courant humaniste qui implique l'ouverture à l'autre et au social ; les méthodes utilisées pour étudier les sujets affectent nécessairement la nature des connaissances ; quand on approche « qualitativement » les personnes, c'est leur expérience de tous les jours qui est examinée, c'est la façon dont elles conçoivent les concepts tels que la beauté, la souffrance, l'amour, etc., qui est recherchée ;

8 les chercheurs qualitatifs insistent sur la qualité de validité de leur recherche : en observant les sujets dans leur vie quotidienne, en les écoutant parler de leurs souvenirs, en analysant les documents qu'ils produisent, ils obtiennent des données non filtrées et donc non tronquées par des concepts *a priori* , des définitions opérationnelles ou

des échelles de mesure et de niveau ; dès lors, ils accroissent la validité de leurs données contrairement aux chercheurs quantitatifs plus axés sur la fidélité et la réplicabilité des recherches ;

9 pour le chercheur qualitatif, tous les sujets sont dignes d'étude : tous sont égaux mais restent uniques ;

10 la recherche qualitative est, à côté de l'utilisation de techniques, la mise en œuvre d'une habileté : elle n'est pas standardisée comme une approche quantitative et les voies pour y accéder sont flexibles ; le chercheur qualitatif est donc un artisan en ce sens qu'il crée lui-même sa propre méthodologie en fonction de son terrain d'investigation.

On peut constater, à la lecture des caractéristiques associées au travail qualitatif proposées par Taylor et Bogdan, que celles-ci sont encore très attachées à l'empirisme idéaliste des recherches qualitatives initiales. À l'heure actuelle, la plupart des recherches qualitatives ont dépassé les positions extrêmes de l'empirisme idéaliste.

Ainsi, A.F. Chalmers (1987) critique vivement la démarche inductive car, dit-il, une observation n'est jamais neutre : il existe toujours une théorie qui précède l'observation et qui la sous-tend. Le chercheur qualitatif doit rester conscient de ce phénomène. R. Burgess (1985) précise également que la recherche qualitative est toujours menée à l'intérieur d'un cadre théorique et que le chercheur possède au départ un petit nombre de questions qui orientent l'étude même si les questions et hypothèses fondamentales surgissent plus tard, au cours de l'investigation. D'autres auteurs affirment aussi que « les données ne parlent pas toutes seules » (Ferrarroti, 1980) et que, sans problématique*, le matériau qualitatif restera « muet » (Gagnon, 1980). Un débat interne, de nature épistémologique, est donc bien présent au sein de l'approche qualitative. La mise à l'écart, par l'empirisme idéaliste, de la pensée conceptuelle est remise en question. Aujourd'hui, l'utilisation des concepts « sensitifs » (Blumer) liés à l'expérience immédiate est dépassée au profit d'une reconnaissance du rôle des théories plus générales.

Par ailleurs, les chercheurs qualitatifs s'engagent dans une réflexion beaucoup plus poussée sur un ensemble de problèmes méthodologiques qui, auparavant, étaient négligés : l'échantillonnage*, la généralisation, les prétentions à la validité, etc. Des auteurs comme Pirès, Huberman, Finch,

Burgess, Griffin, etc., affirment qu'il convient de ne plus opposer la méthodologie quantitative à la méthodologie qualitative. Certes, il existe bien deux types de techniques et de matériaux (quantitatif-qualitatif) mais les questions méthodologiques sont générales et s'appliquent tant aux recherches employant des techniques qualitatives qu'à celles utilisant une approche quantitative. En fait, un double mouvement se réalise. Il est l'indice d'un changement dans le travail méthodologique et dans la pratique de la recherche en général. D'une part, dans le cadre de l'approche quantitative, les chercheurs s'aperçoivent des limites de l'opérationnalisme classique et de la mesure strictement mathématique et s'ouvrent à l'emploi d'autres procédures typiquement qualitatives. D'autre part, l'approche qualitative s'attache à diversifier ses positions théoriques et se penche sur des problèmes méthodologiques autrefois non pris en considération. Ainsi, selon les auteurs précités, on ne devrait plus actuellement associer théoriquement les techniques quantitatives au positivisme et les techniques qualitatives à l'approche qualitative. Les techniques deviennent plus flexibles méthodologiquement, ce qui pourrait rendre plus facile l'émergence d'une conception non dogmatique de la méthodologie en sciences humaines.

La pensée scientifique actuelle en sciences humaines est de nos jours indéniablement marquée par la démarche qualitative qui a acquis ses lettres de noblesse. La recherche qualitative se heurte cependant à des difficultés toujours importantes dues essentiellement à la complexité et à la variété des facteurs entrant en jeu. Elle s'interroge sur la façon d'aboutir à des résultats qui ne répondent pas à la seule caractéristique d'un particularisme stérile, c'est-à-dire sur la manière d'éviter le relativisme des connaissances. Elle se demande comment opérer la réduction des données* qualitatives sans provoquer un massacre excessif ou une simplification exagérée. Elle pose avec acuité le problème crucial de la valeur de la connaissance qui découle de ses approches (*cf.* Validité en recherche qualitative*). Car si, dans la démarche qualitative, la construction scientifique se réfère à la signification subjective des actions humaines (postulat d'interprétation subjective de M. Weber), cela n'empêche pas qu'elle doit être objective en ce sens que les prises de données, conclusions et interprétations doivent être soumises à des

vérifications contrôlées et non pas placées sous l'emprise de l'expérience particulière et donc incontrôlable du chercheur.

Guba (1981) a établi un parallélisme intéressant entre les exigences habituelles de la recherche quantitative et les pratiques de la recherche qualitative. Il propose les équivalences suivantes : aux validités internes et externes correspondent respectivement la crédibilité et la transférabilité, à la fidélité correspond la constance interne et à l'objectivité, la fiabilité.

La crédibilité est la garantie que le chercheur doit fournir quant à la qualité et la quantité des observations effectuées et quant à l'exactitude des relations qu'il établit entre les observations lors de l'interprétation. En ce qui concerne l'observation, le chercheur doit prouver une présence suffisamment longue sur le terrain ; il importe qu'il recueille des données nombreuses, émanant de perspectives multiples et qu'il fasse référence à des matériaux objectifs ; il se servira au maximum de la technique de triangulation* des sources et des méthodes ; il vérifiera s'il y a bien accord entre son langage et ses propres valeurs d'une part, et le langage, les valeurs des sujets, d'autre part (validité de signifiance de l'observation). Les démarches d'enquête critique concernant les sources d'information qu'ont développées les historiens prennent tout leur sens ici : la critique d'identité, de restitution, d'originalité, d'interprétation, d'autorité ainsi que la confrontation de témoins différents. Lors de l'interprétation, le chercheur qualitatif soumettra les résultats de son analyse aux acteurs qui ont participé aux événements en vue d'une corroboration (validité phénoménologique ou validité de signifiance des interprétations). Il sera vigilant quant à la cohérence interne* de ses déductions et il confrontera son interprétation au matériel référentiel de base, c'est-à-dire aux études et aux recherches proches qui ont permis l'élaboration des premières hypothèses ainsi qu'à des théories reconnues et bien définies (validité référentielle).

La transférabilité est la démarche par laquelle le chercheur s'interroge quant à savoir si les conclusions auxquelles il aboutit peuvent s'étendre à d'autres contextes que celui étudié. L'échantillonnage théorique (ou raisonné) est important pour garantir une transmissibilité raisonnable même si elle est limitée. Il s'agit de choisir les sujets en fonction de la pertinence de leurs caractéristiques par rapport aux objectifs de la recherche. Ce type d'échantillonnage* doit inclure aussi bien des cas typiques qu'atypiques,

des partisans et des opposants à l'objet investigué. On s'attache ici à la pertinence théorique par rapport à la situation d'étude. La notion de « saturation théorique » est importante pour estimer à quel moment on peut arrêter l'échantillonnage. Le point de saturation* est atteint quand aucune donnée suffisamment nouvelle ne ressort des derniers entretiens ou observations pour justifier une augmentation du matériel empirique. L'échantillonnage devra aussi tenir compte des structures sociales dans lesquelles les informateurs sont insérés (triangulation interne des acteurs). Par ailleurs, une description détaillée du site étudié est indispensable afin d'estimer le degré et le type de similitude entre le site observé et d'autres sites sur lesquels on voudrait transférer les conclusions.

La constance interne – notion proche de la stabilité dans la tradition positiviste – consiste en l'indépendance des observations et des interprétations par rapport à des variations accidentelles ou systématiques telles que le temps, l'expérience ou la personnalité du chercheur, les instruments utilisés, les conditions de collecte des données, etc. La méthode de la triangulation* (notamment la triangulation des observateurs) va permettre d'augmenter la constance interne. La description précise et détaillée des procédures employées par le chercheur pour récolter et interpréter les données, voire la rédaction par ce dernier d'un lexique des termes utilisés, peut aussi accroître la constance interne. Le contrôle en double insu (deux chercheurs analysent indépendamment les données sans avoir participé à la collecte) et la reproduction indépendante (un chercheur qui n'a pas travaillé sur le terrain double les analyses du chercheur qui est allé sur le terrain) sont deux procédures permettant également de garantir la constance interne. La triangulation temporelle (correspondant à la fidélité dans le temps) qui examine les facteurs et processus de changement ou de permanence dans le temps est encore une démarche à envisager.

La fiabilité consiste en l'indépendance des analyses par rapport à l'idéologie du chercheur. À la base de la fiabilité se trouve la lucidité du chercheur à l'égard de ses jugements et la reconnaissance de ceux-ci en tant qu'éléments influençant ses analyses et interprétations (triangulation interne du chercheur). La transparence du chercheur, c'est-à-dire l'énonciation par ce dernier de ses présupposés et orientations épistémologiques, est un moyen d'assurer une plus grande fiabilité des conclusions. La triangulation

théorique dans laquelle l'analyse s'effectue sur base d'options théoriques alternatives ou concurrentes est une procédure efficace qui accroît la fiabilité d'une recherche.

Il n'est peut-être pas inutile ici de s'appesantir sur une forme de validité importante en sciences humaines : la validité de signifiance (Pourtois et Desmet, 1988). Il s'agit de vérifier la valeur informative des données auprès des acteurs concernés. La validité de signifiance consiste en la vérification du fait que les données découlant de l'utilisation d'une technique sont bien le résultat d'une réelle compréhension de la part du sujet et d'une concordance entre le sens prêté par le chercheur à ses questions, items… et le sens attribué par les personnes à ces mêmes questions, items… Par ailleurs, il convient aussi de s'interroger sur la compréhension par le chercheur des propos des sujets. La validité de signifiance apprécie, en fait, le degré d'intersubjectivité entre les deux parties. Pour cela, le chercheur envisagera toujours un retour vers le sujet qui expliquera, corroborera ou infirmera ses dires et les interprétations du chercheur. Dans cette perspective, « l'acteur dispose d'une compétence d'interprétation qui est aussi riche que celle de l'observateur lui-même » (Habermas, 1987, t. 1). Dès lors, « quand nous dotons les acteurs de cette faculté, nous abandonnons, face au domaine d'objet, notre position privilégiée d'observateur » (*ibid*). Ici, l'acteur et le chercheur définissent leurs relations selon le modèle communicationnel d'action.

Pour rendre l'intercompréhension possible entre les deux parties et permettre de passer de l'énoncé à la donnée scientifique, J. Habermas (1987) propose des prétentions à la validité qui ont pour visée de connaître la valeur de vérité des énoncés de communication. La théorie de l'interprétation compréhensive de M. Weber est particulièrement pertinente à cet endroit : la réalité passe à travers le filtre des croyances, des valeurs et des finalités. La « vérité » résulte ainsi du sens que donne le sujet aux événements et aux actes. Pour passer d'un énoncé de communication à une donnée scientifiquement valide, trois prétentions à la validité sont nécessaires : la prétention à la vérité, à la justesse par rapport à la norme, à la sincérité des personnes. La prétention à la vérité relève du monde objectif et s'assure d'un énoncé « vrai » : elle recherche la connaissance objective de l'objet empirique. La prétention à la justesse par rapport à la norme

renvoie au monde social : on s'interroge sur le fait que l'énoncé est justifié ou non par rapport au contexte normatif donné. La prétention à la sincérité des sujets relève, quant à elle, du monde subjectif et amène à « croire » le sujet : on vérifie ici si le sujet ne nous a pas trompés.

La validité de signifiance et les prétentions à la validité maintiennent le statut de scientificité de la démarche qualitative, grâce à l'élaboration des données avec le sujet, selon les règles d'organisation logique de la pensée, à savoir, notamment, les principes d'inférence contrôlée et de vérificabilité des énoncés et des interprétations. Le modèle habermassien de communication, qui insiste sur le médium langagier dans les rapports de l'acteur au monde, peut efficacement aider le chercheur qualitatif dans sa pratique de recherche et notamment dans la délicate et trop souvent négligée transformation d'un « donné » en une « donnée ». La validité de signifiance ainsi que les prétentions à la validité que sont la véracité, la justesse et la sincérité des énoncés définissent la valeur du couple « donné-donnée » et sont de la sorte garantes de la qualité scientifique de la recherche (Pourtois, Desmet et Lahaye, 1996).

(S.P. Pourtois et H. Desmet)



BOUDON R., *La Place du désordre*, Paris, PUF, 1984.

BURGESS R.G. (éd. par), *Issues in Educational Research-Qualitative Methods*, Londres et Philadelphie, The Falmer Press, 1985.

CHALMERS A.F., *Qu'est-ce que la science ?*, Paris, Éd. de la Découverte, trad. fr. 1987, 1982.

COULON A., *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1993, 3e éd.

DE LANDSHEER G., *La Recherche expérimentale en éducation*, Unesco, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1982.

FERRAROTI F., « Les biographies comme instrument analytique et interprétatif », *in : Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980, pp. 227-248.

GAGNON N., « Données biographiques et praxis culturelle », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980, pp. 291-304.

GUB, A., « Criteria for assessing the trusthworthiness of naturalistic inquiries », *in : Education, Communication and Technology*, vol. 29, nº 2, 1981, pp. 75-91.

HABERMAS J., *Logique des sciences sociales et autres essais*, Paris, PUF, 1987.

HABERMAS J., *L'Agir communicationnel*, t. 1 et 2, Paris, Fayard, 1987.

MORIN E., *La Méthode, 1. La Nature de la nature*, Paris, Seuil, 1977.

PIRES A., « Le “sens du problème (et le (sens de l’approche (: pour une nouvelle conception du travail méthodologique » (1985), *in : Revue de l’Association pour la recherche qualitative*, « La recherche qualitative : 10 ans de développement », vol. 13, 1995, pp. 55-78.

POURTOIS J.-P. et DESMET H., *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988.

POURTOIS J.-P., DESMET H. et LAHAYE, W., « Épistémologie de la communication : du donné à la donnée », *in :* P. FONTAINE et coll. (sous la dir. de), *La Connaissance des pauvres*, Louvain-la-Neuve, Éditions Travailler le Social, 1996.

PRIGOGIN I. et STENGERS I., *La Nouvelle Alliance*, Paris, Gallimard, 1979.

SCHUTZ A., *Le Chercheur au quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1975.

TAYLOR J.S. et BOGDAN R., *Introduction to Qualitative Research Methods. The Search for Mening*, New York, A. Wiley – Interscience Publication, 2e édit., 1984.

→ Cohérence interne (critère de), Compréhensif (paradigme), **Compréhensive (approche),** Échantillonnage théorique, Ethnométhodologie, Interactionnisme symbolique, Problématique d’une recherche qualitative, Recherche qualitative, Saturation, Triangulation (technique de validation par), Validité en recherche qualitative

ÉTHIQUE EN RECHERCHE QUALITATIVE

Le discours éthique s’intéresse au jugement qui commande l’action morale. Formuler un code d’éthique en recherche implique l’identification

des valeurs et des principes d'action qui vont guider le chercheur. Les valeurs souvent retrouvées à la base des codes d'éthique sont celles du respect et du bienfait de la personne, du consente-ment éclairé, de l'évaluation des avantages et des risques pour les participants, du choix juste et éclairé des participants et de la confidentialité des données recueillies.

■ **Questions éthiques spécifiques en recherche qualitative.** Les valeurs spécifiques mentionnées précédemment sont envisagées différemment selon le type de recherche et les paradigmes qui animent le chercheur. Il est alors possible de structurer la question éthique autour de trois types de liens qui se développent pendant la recherche et avec lesquels le chercheur doit composer. Il s'agit du lien entre le chercheur et sa recherche, du lien entre le chercheur et les participants à la recherche et du lien entre le chercheur et ses données de recherche.

1. *Le lien entre le chercheur et sa recherche* : les caractéristiques personnelles, sociologiques, politiques du chercheur sont susceptibles de colorer l'information recueillie, analysée, interprétée. Parce que dans la recherche qualitative le chercheur s'utilise comme instrument de recherche et comme filtre, il est important que celui-ci connaisse et fasse connaître ses biais face à la recherche. Le problème éthique provient du fait que souvent le chercheur tait les intérêts personnels, professionnels, financiers qui l'animent.

2. *Le lien entre le chercheur et les participants à la recherche* : c'est une moralité d'accommodation qui prévaut dans une recherche terrain. Le chercheur doit y jouer un rôle, se vêtir d'une certaine façon, manipuler les interactions sociales pour être accepté. Quels sont les compromis que le chercheur doit faire pour se ménager une place au sein de cet environnement ? Quels sont aussi les intérêts politiques des participants qui peuvent considérer l'occasion de la recherche comme un moment pour faire valoir leurs points de vue, leurs intérêts spécifiques ? Quelles sont les « voix » que le chercheur privilégiera pendant sa recherche, au détriment de quelles autres ? Quel est de plus le statut du chercheur lorsque celui-ci est mis en présence d'actes répréhensibles ou potentiellement répréhensibles : est-il complice de la situation, témoin, informateur ?

3. *Le lien entre le chercheur et ses données de recherche* : écrire la recherche implique des décisions d'ordres idéologique, esthétique et éthique. Quoi dire, quel sens donner au matériel, comment le dire ? Le chercheur est confronté à ces choix et les décisions sont prises à partir de critères que lui seul connaît. Une recherche terrain entraîne souvent la création de liens affectifs importants et la confidentialité peut être difficile à maintenir : plus une recherche est bien faite, crédible et pertinente, plus les problèmes éthiques augmentent car les risques d'identification des personnes sont importants.

Positions éthiques en recherche qualitative. Ces quelques questions et problèmes éthiques à mener une recherche qualitative ont encouragé les chercheurs à prendre position. On distingue ainsi cinq positions éthiques. 1) Le modèle absolutiste : les chercheurs n'ont pas le droit de s'insinuer dans l'intimité des personnes et les chercheurs ne peuvent étudier que les comportements et les phénomènes appartenant au domaine public. 2) Le modèle reposant sur la duperie : un chercheur peut recourir à des moyens extrêmes pour étudier ce qui ne pourrait l'être autrement – fausse identité, tromperie, etc. 3) La position relativiste : il ne peut y avoir de principes éthiques absolus, le seul principe éthique qui tienne étant celui dicté par la conscience professionnelle. 4) Le modèle contextualisé conséquent : toute recherche engendre des problèmes éthiques et les décisions prises pour les contrer engendreront aussi des conséquences à court et à long termes. 5) L'éthique féministe : les tenants de cette position proposent un ensemble de principes guidant une conduite éthique : responsabilité personnelle du chercheur dans sa recherche, l'empathie avec le participant, le partage des émotions, la valorisation de l'expression des sentiments.

(L. Savoie-Zajc)



DENZIN N.K. et LINCOLN Y.S. (éd.), *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage Pub., 1994.

FORTIN P., *La Morale, l'éthique et l'éthicologie*, Sainte-Foy, PUQ, 1995.

LINCOLN Y.S., « Toward a categorical imperative for qualitative research », *in* E.W. Eisner et A. Peshkin (éd)., *Qualitative Inquiry in*

Education : the Continuing Debate, New York, Teachers College, 1990, pp. 277-295.

PUNCH M., « Politics and ethics in qualitative research », *in* N.K. Denzin et Y.S. Lincoln (éd.), *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage Pub., 1994, pp. 83-97.

RAVIS-JORDANI G., « De l'utilisation des témoignages oraux : aspects déontologiques », *Ethnologie française*, VIII, oct.-déc. 1978, pp. 356-358.

RICHARDSON L., « Trash on the corner : ethics and technography », *Journal of Contemporary Ethnography*, 21 (1), 1992, pp. 103-119.

→ **Épistémologie des méthodes qualitatives**, Observation participante, Acceptation interne (critère d')

ETHNOBIOGRAPHIE

L'ethnobiographie est méthode et résultat. Le mot désigne à la fois l'utilisation de la méthode biographique* par l'ethnologue et la présentation finale de la recherche entreprise.

Le champ disciplinaire, comme le mot, est jeune. L'expression a été forgée par Jean Poirier en 1979 et définie par lui dans l'ouvrage qu'il a consacré aux *Récits de vie, théorie et pratique* : « L'ethnobiographie constitue, à partir de l'informateur, une méthode de maïeutique sociale qui permet au sujet de se retrouver lui-même et qui lui donne la possibilité de porter témoignage sur son groupe, sa société, sa culture » (p. 42).

L'ethnobiographie est la forme la plus récente de l'approche biographique en sciences humaines et plus particulièrement de la collecte des récits de vie en ethnologie. Cette dernière remonte à la fin du siècle dernier avec les travaux des ethnologues anglo-saxons F. Boas (1858-1942), qui recueillit des récits de vie chez les Indiens Pueblos, et W.H. Rivers (1864-1922) qui dressa des listes généalogiques chez les Indiens Tuba et chez les Mélanésiens. Cette méthode fut développée par les sociologues qualitativistes de l'École de Chicago, à partir des premiers travaux de Thomas et Znaniecki (1918) sur les immigrés polonais aux États-Unis. Depuis le milieu du siècle, avec l'usage du magnétophone, la collecte de récits de vie connaît un essor exponentiel.

En France, cette méthode s'imposa plus lentement, davantage comme *Outils d'enquête et d'analyse…* – titre d'un ouvrage publié en 1976 par R. Cresswell et M. Godelier –, que comme systématisation de recueils de récits de vie. C'est du reste cette même année 1976 que paraît le premier travail systématique, celui que Daniel Bertaux consacre aux *Histoires de vies ou récits de pratiques. Méthodologie de l'approche biographique en sociologie.* À partir de là, pratique et réflexion méthodologique se développent, principalement sous l'impulsion de Jean Poirier et de son groupe de recherche de l'université de Nice.

■ **Les deux formes de l'ethnobiographie.** La spécificité de la méthode ethnobiographique repose sur le fait que le récit du narrateur n'est pas un produit fini mais un matériau brut sur lequel l'enquêteur-narrataire exerce un travail de transcription, de vérification, de correction, d'analyse, d'addition, aidé pour cela par le narrateur et par des témoins-informateurs.

Il convient de distinguer l'*ethnobiographie singulière*, qui s'attache à un unique récit de vie, et l'*ethnobiographie plurielle* qui croise plusieurs récits de vie. Il convient également de préciser que l'expression « récit de vie » recouvre des réalités variables ; le récit de vie se rapporte soit à une vie dans son ensemble, dans sa globalité, soit à des tranches de vie. Dans ce dernier cas, il s'agit de récits thématiques relatifs à des moments vécus ou de récits se rapportant à des pratiques individuelles, souvent professionnelles.

La méthode de l'*ethnobiographie singulière*, dont le but est d'insérer une biographie dans son contexte, se décompose en trois étapes : un entretien-collecte, une auto-estimation critique et un examen critique extérieur.

1) L'entretien collecte ou « écoute active » reprend les méthodes traditionnelles de l'enquête orale ; mais comme elle a pour but de livrer non pas un document brut mais un modèle culturel de groupe, elle autorise l'ethnographe à poser des questions en fonction de sa problématique.

2) Une relecture critique suit. Le narrateur est invité à pratiquer une auto-estimation et une autocritique d'abord spontanées puis guidées par l'enquêteur-narrataire qui procède lui-même à ses propres vérifications.

3) L'examen critique extérieur amène l'ethnographe à questionner d'autres informateurs qui ont été témoins de l'existence du narrateur. Ceux-ci non seulement estiment et peuvent critiquer le récit, mais en même temps

ils portent témoignage et complètent les connaissances acquises sur le groupe. Ainsi le récit singulier s'élargit, s'approfondit en récit unique mais polyphonique. Il ne s'agit cependant pas d'une démarche plurielle.

La méthode de l'*ethnobiographie plurielle* consiste à « croiser » un certain nombre de récits de vie : soit un petit nombre de biographies qui, dans ce cas, doivent être intensives, soit un grand nombre de biographies qui sont alors extensives.

Croiser les récits de vie est un art difficile où les réussites sont rares si l'on en croit J. Poirier lorsqu'il déplore qu'un grand nombre de ces récits dits croisés ne sont en fait que des récits juxtaposés. Tel est le cas des *Enfants de Sanchez* d'Oscar Lewis (1963). Rares sont les croisements qui aboutissent à de véritables synthèses, celles qui confrontent les récits, en dégagent les analogies, thème après thème, et permettent ainsi de connaître à partir de plusieurs trajectoires individuelles « une entité prise dans son unité spécifique ». On peut cependant citer, bien que très différents les uns des autres, les travaux de Jan Myrdal. *Un village de la Chine populaire* (1964), Jean Duvignaud, *Chebika* (1968) et Daniel Bertaux, *Histoires de vie ou récits de pratiques…* (1976).

Les étapes de la méthode

1) La collecte, le recueil du matériel, constitue la première étape de la démarche ethnobiographique. Suivant notre distinction initiale, la démarche méthodologique différera en fonction de la nature du corpus souhaité par le programme de recherche, récit unique ou récits cumulés.

La collecte du récit unique est réalisée à partir d'entretiens centrés sur des événements et des situations vécus par le narrataire, par le moyen d'entretiens répétés, au rythme et à la convenance du narrateur, le plus souvent sur le ton de la conversation. Le discours enregistré est abondant, avec des retours en arrière, des digressions. Cependant, le récit recueilli est toujours l'œuvre du couple narrateur-narrataire. Le narrataire doit avoir quatre activités simultanées : écouter attentivement, surveiller l'enregistrement, poser des questions qui approfondissent le récit et garantissent son objectivité, orienter le récit par l'entretien non directif thématique, en fonction du cadre de la recherche.

La collecte de récits cumulés peut être considérée comme une multiplication de récits uniques à condition que celle-ci soit réalisée à partir d'un guide d'entretien établi au préalable. Jean Poirier met en garde l'enquêteur, car ce guide d'entretien, qui servira à une future analyse, peut fausser l'entretien en le rendant trop directif : « L'usage de cet instrument d'analyse est délicat car l'enquêteur doit maintenir une certaine non-directivité à l'intérieur du canevas, celui-ci ayant une fonction de cadre et une fonction de précision » (*Les Récits…*, p. 76). Condition *sine qua non* de la collecte ethnographique de récits cumulés, le guide d'entretien permet également de susciter et de réunir des récits de vie rédigés par le sujet lui-même.

2) La transcription, deuxième étape de la démarche ethnobiographique, consiste dans le passage de l'oral à l'écrit ; démarche évidemment inutile lorsque le narrateur écrit lui-même un récit à la demande du chercheur. Dans le cas contraire, les récits enregistrés sur des bandes bien identifiées (date, lieu, nom du narrataire, numéro des bandes, circonstances, thèmes) sont transcrits. Travail long et minutieux, la transcription est intégrale et non commentée, l'écrit transcrit étant la fidèle reproduction du récit parlé.

De nos jours, l'utilisation de plus en plus fréquente d'enregistrements audiovisuels permet de rendre compte des gestes qui peuvent accompagner la parole, voire même la remplacer. Ces gestes font partie de la situation même dans laquelle se déroule l'entretien : ils méritent d'être décrits comme ces autres éléments du paralangage que sont les diverses onomatopées. À la fin de cette dernière étape, collecte et transcription laissent un corpus de matériaux bruts, un « matériel qualitatif constitué par un ensemble de récits de vie, de sujets issus d'une population nettement définie » (*Les récits…*, p. 151).

3) La mise en situation socioculturelle du récit ou des récits du corpus constitue la troisième étape. Chaque récit sera relu par le narrateur ou discuté au cours d'un dialogue avec le narrataire. Le récit est vérifié, corrigé, complété, inséré dans son contexte grâce aux indications apportées par le narrateur sur son groupe et sur sa place dans le groupe.

Le récit permet de produire, ensuite, des contre-biographies : il s'agit de récits thématiques suscités dans le cadre du croisement avec un récit

antérieur. Ces contre-biographies proposent le témoignage de personnes citées dans le récit initial.

À partir du récit, des compléments d'information ou des vérifications sont collectés auprès d'autres membres du groupe. Le narrataire complète son travail de recoupement par une recherche historique et documentaire permettant de vérifier les données à l'aide d'une étude de type classique en ethnosociologie* ; comme l'écrit Françoise Morin, « le récit de vie ne doit pas aller à l'encontre d'une étude approfondie de la communauté » (1980, p. 323).

4) L'analyse de contenu du corpus de récits de vie est le quatrième temps de la démarche ethnobiographique. Comme le fait remarquer J. Poirier : « Les discours des narrateurs font corps avec leur système de représentations sociales et, à la limite, là réside l'objectif le plus important de la recherche. Mais un seul récit ne peut donner la clef de cette représentation sociale » (**Les récits…**, p. 69). L'ethnobiographe a donc recours aux recoupements, aux cumuls de récits et à leur croisement, étapes qui nécessitent l'utilisation de l'analyse du corpus. La difficulté à ce stade est de trouver les constantes de ces récits, qui donnent sens à cet ensemble de faits, sans le réduire ou y apporter des transformations.

L'analyse est de type ouvert, descriptive et taxinomique. Elle utilise une série d'opérations pratiques qui débutent par le classement des données numérotées, accompagnées du biogramme du narrateur – le biogramme peut être considéré comme un très bref résumé du récit de vie ; il donne les indications qui permettent d'identifier le narrateur : état civil, profession, niveau d'études, rapport à l'enquête, nombre d'entretiens…

L'analyse de contenu* dépend de la nature du corpus. L'analyse la plus urgente est celle du lexique-thésaurus permettant l'inventaire lexical des synonymes, des formules spécialisées ou personnalisées, autour d'un mot-base thématique. Les pratiques langagières d'un groupe étudié permettent d'aborder le langage signifiant du corpus et son analyse en profondeur. Le chercheur procède à partir du récit par la lecture-inventaire, relevant la liste des noms qui s'additionnent avec redondance. Ensuite il procède à la présentation de sa mise en ordre thématique. Cette analyse lexicale consiste en une re-lecture qui permet d'entrer dans l'univers du discours des

narrateurs, de ne pas trop dénaturer leur récit oral et d’ouvrir la problématique.

L'analyse thématique*, elle, est une réécriture. Elle « consiste à repérer des noyaux de sens qui compose la communication et dont la présence ou la fréquence d’apparition pourront signifier quelque chose pour l’objectif choisi » (L. Bardin, 1977, p. 105). Chaque récit est alors relu de manière à découper « des noyaux de sens », des thèmes.

La démarche ethnobiographique consiste ensuite en l’établissement de « grilles de lecture » permettant de substituer au flux spontané et répétitif des récits, une structure respectant les structures mentales du groupe étudié et facilitant l’étude comparée. Le guide d’entretien qui servit à la collecte des récits fournissait les thèmes principaux *a priori*, le lexique-thésaurus ou l’analyse thématique fournit des catégories *a posteriori* ; la problématique relative à l’établissement des grilles de lecture consiste à rapprocher ces deux démarches. Les grilles d’analyse doivent permettre d’établir un système de catégories permettant de rassembler les récits pluriels en un discours unique conservant les variations personnelles.

Jean Poirier constate que, trop souvent, lors de la présentation des récits de vie par les narrataires, tout se passe comme si les recoupements et les vérifications étaient absents, l’enquêteur fournissant le texte sans se préoccuper de sa validité. La démarche ethnobiographique est, elle, mieux assurée puisque l’enquêteur a recoupé les informations et pratiqué des contre-biographies. Elle doit toutefois se garder des interprétations hâtives et s’en prémunir en présentant séparément les propos du narrateur du travail complémentaire du chercheur, qui donne sens au récit.

Les récits de vie sont un type particulier de ces « documents personnels » qu’Éric de Dampierre conseillait déjà d’étudier en 1957. Depuis les ethnologues en ont découvert tout l’intérêt. En effet, les récits de vie prennent en compte la structure existentielle de la vie sans oublier le référentiel social. Ils font de la subjectivité leur objet d’étude ; une subjectivité redécouverte, réhabilitée et insérée dans un contexte social sur lequel elle porte témoignage en même temps que ce dernier lui donne validité.

(J. Bonnet)

BERTAUX D., *Histoires de vies ou récits de pratiques. Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Cordes, 1976.

CRESWELL R. et GAUDELIER M., *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*, Paris, Maspero, 1976.

DAMPIERRE É. DE, « Le sociologue et l'analyse des documents personnels », *Annales*, 1957, nº 3, pp. 442-454.

DUVIGNAUD J., *Chebika, mutations dans un village du Maghreb*, Paris, Gallimard, 1968.

HALBWACHS M., *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1975.

LEWIS O., *Les Enfants de Sanchez*, 1963, trad. fr. Paris, Gallimard.

MORIN F., « Anthropologie et histoire de vie », *in* « Histoires de vie et vie sociale », *Cahiers internationaux de sociologie*, nº LXIX, 1980.

PENEFF J., *La Méthode biographique de l'École de Chicago à l'histoire orale*, Paris, Armand Colin, 1990.

POIRIER J., CLAPIER-VALADON S. et RAYBAUT P., *Les Récits de vie, théorie et pratique*, Paris, PUF, 1983.

POIRIER J. et CLAPIER-VALLADON S., « Le concept d'ethnobiographie et les récits de vie croisés », *Cahiers internationaux de sociologie*, nº LXIX, 1980.

THOMAS W. et ZNANIECKI F., *The Polish Peasants in Europe and America*, Boston, 5 vol., 1918 (2e éd., 2 vol., 1927).

→ Biographies (méthodes des), Contenu par théorisation (analyse qualitative de), Discours (analyse du), Documents personnels (utilisation des), Ethnologie et méthodes qualitatives, Informateur clé, Interview non directive (ou compréhensive) centrée, Monographie (méthode de la), Récits de vie (méthode des), Représentations (analyse des)

ETHNOGRAPHIE CONSTITUTIVE (MÉTHODE DE L')

Reprenant l'un des principes fondateurs de l'ethnométhodologie*, selon lequel « les faits sociaux sont des accomplissements pratiques » (Garfinkel, 1967), Hugh Mehan (1978) affirme que :

« Les études d'ethnographie constitutive fonctionnent sur l'hypothèse interactionniste que les structures sociales sont des accomplissements sociaux. […] La croyance centrale des études constitutives sur l'école est que les « faits sociaux objectifs », tels que l'intelligence des étudiants, leurs performances scolaires, ou leurs plans de carrière, ainsi que les dispositifs routiniers du comportement, telle l'organisation de la classe, s'accomplissent dans l'interaction entre enseignants et étudiants, testeurs et étudiants, directeur et enseignants. […] L'ethnographie constitutive est l'étude des activités structurantes qui construisent les faits sociaux de l'éducation » (p. 36).

Mehan, dans ses travaux de recherche sur divers phénomènes éducatifs, a montré l'intérêt de mêler les pratiques de l'ethnographie et l'arrière-plan théorique que constitue l'ethnométhodologie. Quand ils vont sur le terrain, les ethnométhodologues empruntent leurs outils de recherche à d'autres courants, en particulier à l'ethnographie et à différentes formes de *fieldwork* (travail de terrain). Le travail de H. Mehan sur les interactions qui se déroulent dans la salle de classe dévoile la machinerie sous-jacente, vue mais non remarquée, des échanges sociaux qui constituent ce qu'on appelle une leçon. Les enseignants et les élèves :

« participent à un ensemble de pratiques méthodiques pour assembler la leçon en un événement organisé, […] facilitant l'ordonnancement de l'interaction pendant la leçon par l'emploi d'une procédure « d'attribution successive ». Chaque acte de langage de l'enseignant n'est pas seulement une information académique, mais indique aussi quels sont ceux des élèves qui devront répondre. Dans des circonstances normales, l'enseignant attribue des « tours de réponse » aux élèves, en les désignant par des moyens verbaux ou non ».

Cette organisation ne fait d'ailleurs que reproduire l'organisation sociale de la vie quotidienne, qui est plus complexe et porte sur des ensembles plus vastes. La vie sociale en général est faite d'innombrables *marqueurs sociaux*, sans lesquels il n'y aurait pas de vie sociale possible. Ces marques n'existent pas *a priori*, en dehors des acteurs, mais sont au contraire produites, continuellement, dans les interactions des membres de la société, du groupe, de la classe, de la réunion entre amis, des conversations téléphoniques, des discours amoureux, etc. Une fois ces marqueurs connus,

on sait ultérieurement les reconnaître ou les « constituer » à nouveau, dans le cours de nos interactions sociales avec autrui.

Tel est le sens de l'« ethnographie constitutive » : à partir d'observations de terrain, il s'agit de montrer, à des niveaux d'analyse variés, comment une structure se construit, par exemple comment, en se fondant sur l'analyse des interactions concrètement échangées par les participants de l'activité scolaire, « les activités structurantes de la classe assemblent les structures sociales de l'éducation ».

■ **Caractéristiques méthodologiques.** Plusieurs caractéristiques méthodologiques distinguent l'ethnographie constitutive :

1 la disponibilité des données, qui sont consultables (documents audio ou vidéo par exemple, ou transcription intégrale) ;

2 l'exhaustivité du traitement des données, qui est un moyen de lutte contre la tendance à n'exploiter que les éléments favorables aux hypothèses des chercheurs ;

3 la convergence entre les chercheurs et les participants sur la vision des événements, les chercheurs s'assurant que la structure qu'ils découvrent dans les actions est la même que celle qui oriente les participants dans ces actions. On utilise des « dispositifs de vérification », qui sont la demande de confirmation, auprès des enquêtes, que les cadres d'analyse sont corrects ;

4 l'analyse interactionnelle, qui évite à la fois la réduction psychologique et la réification sociologique. Parce que l'organisation des événements est socialement construite, on cherchera cette structuration dans les expressions et dans les gestes des participants.

(A. Coulon)

EMERSON R., *Contemporary Field Research,* Prospect Heights, Ill., Waveland Press, 2e éd., 1988 [1983]

MEHAN H., « Structuring School Structure », *Harvard Educational Review,* 48, 1, février 1978, pp. 32-64.

→ Ethnométhodologie, Interactionnisme symbolique, Interactions (analyse des)

ETHNOLOGIE ET MÉTHODES QUALITATIVES

■ **Historique.** Dans la première moitié du XIX^{e} siècle, l'anthropologie – appelée aussi histoire naturelle de l'homme – se dote d'un objet d'étude spécifique : les variétés de l'espèce humaine.

À cette époque s'opère une transformation méthodologique ; d'une science spéculative, on va passer à une discipline empirique recherchant des terrains d'enquête, menant des investigations et en même temps élaborant des outils, des règles d'observation et des modèles d'analyse. Ce mouvement qui s'amorce au début du XIX^{e} siècle a été préparé par un groupe de savants connu sous le nom d'Idéologues dans la période du Consulat. S'interrogeant sur les conditions d'un savoir de l'homme sur l'homme, ces penseurs vont contribuer à jeter les bases d'une méthode d'approche spécifique. « Renonçant à tout type d'explication transcendantal, ils s'appuient essentiellement sur la collecte des faits dont le traitement analytique sera emprunté soit au modèle mathématique, soit au modèle linguistique, soit encore à celui en vigueur dans les sciences de la nature » (N. Dias et J. Jamin). Regroupés en Société des observateurs de l'Homme en 1799, l'un des leurs publiera, en 1800, un des premiers guides d'enquête de l'histoire de l'anthropologie : *Considérations sur les méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* [J. Gérando], « préfigurant ces deux autres questionnaires qui, plus tard, serviront à codifier les méthodes d'enquêtes en anthropologie : *Instruction générale adressée aux voyageurs*, publié en 1839 par la Société d'ethnologie de Paris, et *Notes and Queries on Anthropology* (1874) » (N. Dias et J. Jamin).

Le philosophe Gérando sera le premier à définir les principes de l'observation participante, insistant sur la nécessité de se rendre sur le terrain : « le premier moyen pour bien connaître les sauvages est de devenir en quelque sorte comme l'un d'entre eux : et c'est en apprenant leur langue qu'on deviendra leur concitoyen » (cité par Copans et Jamin, 1978). Le mouvement des Idéologues aura contribué à définir les cadres conceptuels et didactiques de l'anthropologie du XIX^{e} siècle, en associant le courant de pensée humaniste à la perspective naturaliste, même si les approches auront tendance à s'orienter vers les fondements naturels de la diversité humaine, conduisant à l'étude des races (N. Dias, J. Jamin).

Le savant britannique E.B. Tylor (1832-1917), s’il ne présente pas les caractéristiques d’un chercheur de terrain, sera malgré tout considéré comme l’un des précurseurs d’une méthodologie accordant une place prépondérante à l’observation. Par sa volonté de tout connaître, Tylor, contrairement à ses contemporains qui limitaient leurs enquêtes à un sujet particulier, embrassa de multiples thèmes, la religion, l’art, la parenté, l’organisation sociale. S'inspirant des disciplines voisines, il s’intéressa aussi bien à la préhistoire qu’à la linguistique. Son approche encyclopédique et universelle du fait humain en fait un des fondateurs de l’anthropologie contemporaine. À partir des années 1860, dans un contexte de pensée évolutionniste, la discipline anthropologie se précise, inspirée en particulier par les modèles scientifiques de la philologie comparée. Cependant c’est F. Boas et B. Malinowski qui joueront un rôle de premier plan dans la définition de la pratique de terrain et dans l’élaboration des différents outils de l’enquête qualitative.

Franz Boas (1858-1942), né en Westphalie, occupera successivement les places de conservateur du musée d’ethnographie de Berlin puis de celui de New York. En 1886, il entreprendra des études sur les tribus de Colombie britannique. Il est avant tout un homme de terrain. À partir de ses travaux, on estimera qu’il ne faut plus faire confiance à des enquêteurs. Seul l’ethnologue est à même de rendre compte scientifiquement d’un groupe humain, dans sa totalité et dans son autonomie. Il insistera sur la description complète de toutes les données culturelles, seule attitude scientifique rigoureuse. Il estimera indispensable d’exiger « que la technique de l’ethnographe soit la même que celle qui étudie la civilisation chinoise, grecque ou islamique ». Cela implique un certain contrôle de la langue aborigène jugée indispensable pour éviter les confusions d’une traduction libre et approcher concrètement la vie quotidienne. Il mettra l’accent sur une nouvelle technique, celle de faire écrire les indigènes dans leur dialecte sur ce qu’ils connaissent sur le savoir tribal. Dans sa quête ethnographique, il ne négligera rien : « le savant qui traite de la culture ne doit écarter aucun des fondements sentimentaux ou esthétiques. Il s’intéresse aux spéculations d’un métaphysicien indigène mais aussi aux plaisanteries gaillardes d’un conteur primitif. Ce n’est que si nous connaissons toute la gamme des réponses individuelles à l’ensemble social que nous pourrons comprendre

cette entité complexe que nous appelons la culture tribale » (cité par Lowie). Il sera le premier à montrer qu'il n'y a pas d'objets d'études nobles et d'autres indignes de la science.

B. Malinowski (1884-1942) sera le premier à radicaliser cette compréhension de l'intérieur, base de l'observation participante. Durant son séjour de deux ans aux îles Trobriand effectué à partir de 1914, il mettra en œuvre les règles édictées par Boas, soit l'apprentissage de la langue, le partage de la vie des indigènes, la collecte de données sur la vie quotidienne dans la langue de ses informateurs. Rompant avec « l'histoire conjecturale (la reconstitution spéculative des stades) mais aussi avec la géographie spéculative (la théorie diffusionniste), Malinowski estime qu'une société doit être étudiée comme une totalité, telle qu'elle fonctionne au moment même où on l'observe » (F. Laplantine). Se situant dans la lignée de Boas qui affirmait déjà avec d'autres chercheurs que plusieurs aspects de la culture sont liés et s'influencent réciproquement.

Les principales méthodes et techniques. Deux ouvrages fondamentaux donneront à l'ethnographie son statut et ses méthodes d'investigations : le *Manuel d'ethnographie* de Marcel Mauss (1947) et la *Méthode de l'ethnographie* de Marcel Griaule (1957). Par méthode ethnographique on va entendre les techniques grâce auxquelles l'ethnologue établit une relation la plus scientifique possible à son terrain d'étude. La définition de base de cette méthode réside dans la relation directe, vécue par le chercheur, dans une société dans laquelle il va vivre un certain temps qui peut varier de quelques mois à des années, menant des enquêtes dans la langue de la société étudiée ou du moins dans une langue véhiculaire d'intercompréhension. Ces principes de base seront progressivement définis au cours de l'histoire de la discipline. Aux expéditions interdisciplinaires succéderont des monographies* menées d'une manière intensive qui marqueront les débuts de la quête ethnographique. L'enquête de terrain destinée à collecter des données se conduit sans exclusion *a priori* de données, car l'approche de la totalité caractérise la démarche ethnologique. Héritage direct des enseignements de Marcel Mauss, la notion de fait social total guidera les démarches ethnographiques, marquant « la volonté de faire prédominer le tout sur les parties et de rendre celles-ci dépendantes de l'ensemble dans lequel elles se situent » (J. Lombard). Cette méthode

qualifiée d'observation participante* conjuguera les principes de l'enquête intensive, impliquant l'ethnologue personnellement et menée sur une longue durée auprès d'informateurs*. Ce principe majeur permettant à l'ethnologue d'éviter les pièges de l'observation superficielle. Marcel Mauss évoquera dans cette perspective la nécessité d'atteindre à l'objectivité : « l'objectivité sera recherchée dans l'exposé comme dans l'observation. Dire ce qu'on sait, tout ce qu'on sait, rien que ce qu'on sait. Éviter les hypothèses, historiques ou autres, qui sont inutiles et souvent dangereuses… » (M. Mauss). Journal de terrain, fiches descriptives, inventaires, constitueront une première étape de la recherche Marcel Mauss préconisera dans l'abord d'une monographie l'emploi simultané de multiples méthodes : les techniques cartographiques, soit le repérage des espaces, l'inventaire des individus et l'utilisation de la statistique géographique et démographique, l'enregistrement photographique (les objets, les gestes) et phonographique (la musique, les voix), la méthode philologique appliquée par la transcription mot à mot des textes indigènes et de leur traduction ; enfin la méthode sociologique qui consiste pour lui, avant tout, dans l'histoire de la société, l'étude de l'histoire des familles, les généalogies, les autobiographies…

On entend aujourd'hui par méthodes qualitatives* en ethnologie le recueil des données brutes de l'activité des hommes, soit l'observation et la description d'objets manufacturés, de données archéologiques, la prise en compte du matériel de type littéraire produit par des ethnographes, des historiens, juristes ou voyageurs issus de la culture étudiée ou d'une autre culture, des données obtenues par recensement ou enquêtes, la description objective de faits réellement observés et la description des normes de la société décrite c'est-à-dire des modèles indigènes tels qu'ils sont perçus ou élaborés par certains individus, la reconstruction du champ des relations sociales à partir des réalités vécues sur un long terme et enfin la prise en compte de la représentation que se fait l'observateur de la société qu'il décrit (F. Héritier).

L'enseignement des méthodes qualitatives en ethnologie. Si les méthodes statistiques, historiques, démographiques ou philologiques permettent un enseignement précis selon des normes établies, l'enquête ethnologique ne s'y prête pas aussi bien. Définie comme une démarche

inductive, l’enquête suit un cheminement qui lui est propre empêchant une stricte programmation selon des protocoles stricts. « Dans la pratique, l’étude d’une institution est presque toujours entamée par le ventre. On accroche au hasard un chant parti d’une courette qui fait pousser la porte et entrer de plain-pied dans une cérémonie qui n’est que le dixième d’un cycle cohérent » (M. Griaule). Le contexte de l’enquête, les obstacles rencontrés par le chercheur, les particularités du terrain, sont autant de facteurs perturbateurs qui introduisent une part d’errance dans l’avancement des travaux de l’ethnologue. « C'est que le chercheur doit vivre dans l’atmosphère de la population qu’il étudie. Il ne considérera pas le travail ethnologique comme une activité rigide et dont tous les détails sont fixés à l’avance. Il faut au contraire prévoir dans la quête, même méthodique, mille démarches humaines qu’aucune règle ne saurait codifier » (M. Griaule). Il faut reconnaître que pendant longtemps, la formation aux méthodes d’investigations s’est faite par la lecture de monographies et la mise en situation directe sur le terrain. Mais la plupart des études ne comprenaient aucune mention des conditions de la production du récit*. Depuis les années 1980, de très nombreux ouvrages de méthodologies ont vu le jour s’interrogeant sur les conditions de l’enquête et de la production des analyses. Aux États-Unis en particulier, un courant de pensée a souligné le caractère littéraire et créatif du texte ethnologique.

(I. Bianquis-Gasser)



DIAS N. et JAMIN J., « Origines de l’anthropologie : du début du XIX^{e} siècle à 1860 », *Dictionnaire de l’ethnologie et de l’anthropologie*, sous la direction de Bonte P. et Izard M., Paris, PUF, 1991 pp. 537-540.

GRIAULE M., *Méthode de l’ethnographie*, Paris, PUF, 1957.

HERITIER-AUGE F., « Du comparatisme et de la généralisation en anthropologie », *Gradhiva*, n^{o} 11, 1992, pp. 3-22.

LAPLANTINE F., *Clefs pour l’anthropologie*, Paris, Seghers, 1987.

LOMBARD J., *Introduction à l’ethnologie*, Paris, Armand Colin, 1994.

LOWIE R., *Histoire de l’ethnologie classique*, Paris, Payot, 1971.

MAUSS M., *Manuel d’ethnographie*, Paris, Payot, 1947, rééd. 1967.

→ **Compréhensive (approche),** Monographie (méthode de la), **Observation participante,** Récits de vie (méthode des)

ETHNOMÉTHODES (RECHERCHE DES)

Les ethnométhodes sont les façons singulières que tout groupe social a de s'organiser, de produire son monde de manière intelligente et détaillée, en accomplissant des actions qui font l'objet, de la part des acteurs eux-mêmes, de commentaires incessants. Cette connaissance ordinaire* du monde se présente et se manifeste comme une méthodologie profane – par opposition aux méthodologies professionnelles des sociologues, des psychologues, etc. – qu'utilisent les membres d'une société pour vivre ensemble. Comme le souligne Edward Rose (1993, p. 37), « le monde se présente lui-même par l'intermédiaire des dispositifs qu'il a mis en place pour se commenter ». Cette autoprésentation du monde s'appuie sur, et dans le même temps révèle, les ethnométhodes qui fondent la vie sociale du groupe considéré.

■ **Exemple.** F. Erickson (1975, pp. 44-70) a travaillé comme conseiller dans un faubourg noir d'une grande ville américaine. La sélection et la discrimination raciste dont il a été le témoin quotidien pendant trois ans, de 1963 à 1966, l'avaient conduit à s'interroger sur le rôle des conseillers, chargés de maintenir l'ordre social blanc. Plus tard, devenu professeur d'université, il décida d'analyser les rencontres que les élèves des lycées ont avec les conseillers d'orientation, qu'il désigne par l'expression *gatekeepers*, qu'on pourrait traduire par « passeur », ou « portier ».

Les conseillers d'orientation scolaire, qui exercent une très grande influence sur les classements sociaux, ont, selon Erickson, un rôle ambigu : ils sont à la fois les défenseurs des étudiants et les juges employés par l'Administration :

« À quelques étudiants, la société et l'école sont présentées comme une structure ouverte, dans laquelle ils peuvent choisir ce qu'ils veulent et agir effectivement pour atteindre leur but. À d'autres, elles sont présentées comme une structure fermée, dans laquelle les individus ne choisissent pas eux-mêmes et où bien des obstacles sont à franchir. Selon l'attitude que les conseillers décident d'adopter, les étudiants vivent leurs conseils comme

des encouragements ou comme des restrictions. […] Comme conseillers, ils sont supposés se conduire comme les avocats des élèves, tandis que comme « passeurs » ils doivent se comporter, au nom de l'organisation, comme des juges » (p. 46).

Entre ces deux rôles extrêmes et conflictuels, les conseillers disposent d'une très grande variété de nuances, qu'ils peuvent utiliser à leur guise. La façon dont ils décrivent la structure sociale à ceux qu'ils « conseillent » détermine les trajectoires individuelles futures des élèves. D'autre part, les conseillers peuvent, ou non, écrire des lettres, passer des coups de téléphone, ou bien interpréter voire transgresser (les dérogations…) les règles institutionnelles en vigueur. Toutes ces actions de conseil ne sont pas dispensées également à tous les étudiants. Quels sont alors les critères de différenciation employés ? Comment chaque conseiller décide-t-il de la conduite à tenir en face de tel ou tel étudiant ? L'hypothèse d'Erickson est que ces décisions sont prises dans les interactions et dépendent du jugement subjectif du conseiller, de la représentation qu'il se fait de l'étudiant. Les entretiens d'orientation sont supposés se dérouler sur la base de critères objectifs et universels, mais, en fait, les participants laissent échapper constamment, dans le cours des interactions, des informations particulières qui sont autant de « signaux » sur lesquels se greffe le conseil. Ainsi Erickson a-t-il pu constater que les étudiants qui établissent un bon degré de communication – en parlant d'eux-mêmes, de leurs activités sportives, de leurs intérêts communs avec le conseiller – bénéficient de conseils plus positifs. Il a même constaté, en analysant de près les enregistrements des séances, qu'il y avait parfois un véritable accord corporel – respiration dans le même rythme, voix douces et harmonieuses, gestes synchronisés – entre le conseiller et l'étudiant. Son étude lui permet de mettre au jour les ethnométhodes particulières qui régissent la situation de conseil.

Sur le plan méthodologique, la pratique de l'ethnométhodologie exige, à chaque fois que cela est possible, que le sociologue se rende directement témoin des phénomènes qu'il veut observer et analyser. Cela suppose toujours, à des degrés divers, une position d'observateur participant. Mais cette position de témoin n'est pas toujours possible, soit parce que le thème de la recherche rend impossible l'observation participante* (par exemple, si l'on se propose d'étudier certains actes délictueux ou marginaux), soit parce

que les caractéristiques sociales du chercheur (âge, statut social, sexe, etc.) l'empêchent de participer aux actions qu'il veut étudier.

Dans ce cas, une autre possibilité s'offre au chercheur, qui peut s'appuyer sur des informateurs clés* qui vivent dans le monde à étudier et qui participent régulièrement aux actions qu'il s'agit de comprendre et d'analyser. C'est le cas de figure, classique, de l'ethnologue sur son terrain, qui a besoin de l'« expertise sociale » que tout membre du groupe étudié possède.

La recherche des ethnométhodes de tout groupe social passe nécessairement par l'une de ces deux formes méthodologiques ou, la plupart du temps, par une combinaison « bricolée » de ces deux formes, « bricolage » méthodologique le plus souvent indispensable quand on veut avoir accès à la complexité des vécus et des représentations des acteurs. Dans tous les cas, on évitera de pratiquer ce qu'on peut appeler une « sociologie des résidus ». J'appelle sociologie des résidus toute forme de sociologie qui se fonde sur des données qui ne sont que des résidus d'action sociale. Les statistiques sont des exemples de tels résidus. Cela ne signifie nullement qu'il faille se priver systématiquement d'utiliser des indicateurs statistiques. Mais on ne peut pas comprendre ou mettre au jour les secrets de l'assemblage du social si l'on se contente de travailler à partir des résidus, au lieu de remonter à l'action qui les a produits et réifiés. Cette forme de sociologie des résidus n'a aucune chance de nous faire découvrir les ethnométhodes que les membres utilisent dans leur vie de tous les jours.

Sur le plan plus technique, on privilégie l'observation, l'écoute compréhensive*, l'observation phénoménographique* et la mise au jour des catégories utilisées par les gens. Ces catégorisations dépendent de trois éléments :

1 la définition de la situation* par le sujet : c'est en quelque sorte la sphère privée du sujet, qui interprète le monde en fonction de son histoire personnelle, de ses valeurs et de ses perspectives ;

2 le contexte, institutionnel le plus souvent : les ethnométhodes doivent être resituées dans leur contexte d'occurrence pour être interprétées correctement ;

3 l'activité en cours : en fonction de l'activité sociale en cours (faire un cours, être au cinéma ou tailler un arbre), les catégories

linguistiques, donc sociales, employées par un acteur ne seront pas les mêmes. Certaines seront plus adéquates, plus précises, plus évocatrices, plus compréhensibles et plus correctement interprétables par autrui, que d'autres. Cela pose le problème de la pertinence des descriptions des acteurs, qui manifestent toujours leur compétence de membre de la société en utilisant les jeux de langage adéquats, correspondant à leur intention de communication avec autrui.

Les données de terrain recueillies nous permettent généralement : d'une part, de connaître le contexte institutionnel dans lequel se déroule l'action ou l'interaction ; d'autre part, de reconnaître l'activité sociale en cours, en particulier parce que nous sommes, nous aussi, au-delà de notre position de chercheur, des membres ordinaires de la société ; enfin, nous entendons les dispositifs de catégorisation employés par les membres lorsqu'ils engagent entre eux des interactions verbales. Avec ces trois éléments connus, on peut en déduire les ethnométhodes qui fondent leur vie collective et commencer à comprendre la façon dont ils définissent leurs situations sociales.

A. Coulon.



ERICKSON F., « Gatekeeping and the Melting Pot : interaction in counseling encounters », *Harvard Educational Review*, 45, 1, 1975, pp. 44-70.

ROSE E, « Conversation avec Harvey Sacks : analyse avec modifications et corrections », *in Cahiers de recherche ethnométhodologique*, nº 1, juin 1993, pp. 25-40, Laboratoire de recherche ethnométhodologique, Université de Paris VIII.

→ Connaissance ordinaire, Dispositifs de catégorisation des membres, Empathique (approche), **Ethnométhodologie x Informateur clé**, Interview non directive (ou compréhensive) centrée, Observation participante, situation (définition de la)

ETHNOMÉTHODOLOGIE

L'expression « ethnométhodologie » ne doit pas être entendue comme une méthodologie spécifique de l'ethnologie, ni comme étant une nouvelle

approche méthodologique de la sociologie. Son originalité ne réside pas là, mais dans sa conception théorique des phénomènes sociaux. Le projet scientifique de l'ethnométhodologie est d'analyser les méthodes, ou, si l'on veut, les procédures que les individus utilisent pour mener à bien les différentes opérations qu'ils accomplissent dans leur vie quotidienne. C'est l'analyse des façons de faire ordinaires que les acteurs sociaux ordinaires mobilisent afin de réaliser leurs actions ordinaires. Cette méthodologie profane – constituée par l'ensemble de ce qu'on va appeler des ethnométhodes –, que les membres d'une société ou d'un groupe social utilisent de façon banale mais ingénieuse pour vivre ensemble, constitue le corpus de la recherche ethnométhodologique. L'ethnométhodologie est ainsi définie comme la « science » des « ethnométhodes », c'est-à-dire des procédures qui constituent ce que Harold Garfinkel, le fondateur du courant et l'« inventeur » du mot, appelle le « raisonnement sociologique pratique ».

Harold Garfinkel, né en 1917 à Newark, près de New York, fait d'abord ses études à Newark, puis à l'Université de Caroline du Nord, où il obtient en 1942 son *Master's Degree* en sociologie. En 1946, il entreprend une thèse, qu'il soutiendra en 1952, sous la direction de Talcott Parsons à Harvard (intitulée : *The Perception of the Other : A Study in Social Order*, Ph.D., Harvard University, juin 1952, 602 p.). En 1954, il obtient un poste d'enseignant dans le département de sociologie de l'Université de Californie à Los Angeles, où il a fait toute sa carrière. Depuis 1988, il est Professeur émérite.

■ **Développement.** Cette définition de l'ethnométhodologie nous oblige à réexaminer les rapports entre connaissance profane du monde social par les individus ordinaires, d'une part, et connaissance savante construite par les sociologues à partir de ces connaissances profanes, d'autre part.

Dès les premières lignes du premier chapitre des *Studies*, Garfinkel nous indique que ses études :

« traitent les activités pratiques, les circonstances pratiques, et le raisonnement sociologique pratique, comme des sujets d'étude empirique. En accordant aux activités banales de la vie quotidienne la même attention qu'on accorde habituellement aux événements extraordinaires, on cherchera à les appréhender comme des phénomènes de plein droit » (p. 1).

L'intérêt majeur des idées de Garfinkel réside en effet dans l'étude des activités pratiques, en particulier du raisonnement pratique, qu'il soit professionnel ou profane. En montrant que les procédures de raisonnement de sens commun sont identiques à celles qui président à l'activité scientifique – y compris celle de la sociologie –, Garfinkel suppose en même temps que la coupure épistémologique entre connaissance pratique et connaissance savante n'est pas le problème fondamental que la sociologie ait à résoudre.

Si les acteurs produisent de l'objectivation, cela implique que le mode de connaissance savant n'a pas le monopole de l'objectivation. L'ethnométhodologie va donc soutenir que l'activité scientifique, en tant que les opérations qui la composent sont identiques à celles que les acteurs ordinaires utilisent, est le produit d'un mode de connaissance pratique, qui peut lui-même devenir un objet de recherche pour la sociologie, être à son tour scientifiquement interrogé. Les ethnométhodologues – et c'est là toute leur dette à l'égard de la phénoménologie – considèrent le monde comme un objet de perceptions et d'actions de sens commun. Le but de l'ethnométhodologie est la recherche empirique des méthodes que les individus utilisent pour donner sens et en même temps accomplir leurs actions de tous les jours : communiquer, prendre des décisions, raisonner. Pour les ethnométhodologues, la sociologie sera donc l'étude de ces activités quotidiennes, qu'elles soient triviales ou savantes, la sociologie étant elle-même une activité quotidienne ordinaire.

Toutefois, la plus grande attention portée à l'acteur en tant que sujet n'implique en aucun cas l'abandon de l'attitude scientifique, qui est au contraire clairement revendiquée par Garfinkel dans sa thèse, dès 1952. La prise en compte de la subjectivité n'entraîne pas pour autant de confusion entre l'acteur réel et l'acteur construit, ni entre la description de l'objet par le sociologue et celle du même objet par tout acteur social :

« Les personnes empiriques du sociologue – ses policiers, ses pères, ses enfants, ses compatriotes irlandais, ses Trobriandais –, sont des objets sociologiques et non des objets de la vie quotidienne. Pour un cartographe, la ville de Boston est décrite par une carte de Boston, […] l'objet Boston étant construit à l'aide de procédures cartographiques et non en parvenant à un consensus sur les conceptions qu'ont de Boston les chauffeurs de taxi.

[…] On ne dresse pas un portrait scientifique du tracé de Boston en consultant les chauffeurs de taxi » (pp. 223-224).

La position de Garfinkel est donc claire et le programme scientifique de l'ethnométhodologie ne consiste nullement en un « compte rendu des comptes rendus des acteurs ». La question est de savoir comment les acteurs produisent leurs mondes, quelles règles les engendrent et gouvernent le jugement. Car si le sociologue accomplit nécessairement un travail d'objectivation afin de transformer ses objets empiriques en objets sociologiques, l'acteur social fait lui aussi un travail analogue, afin d'interpréter le monde qui l'entoure et, ainsi, accomplir ses actions.

D'autre part, la sociologie postule que la réalité sociale existe en quelque sorte indépendamment des recherches dont elle est l'objet. C'est la raison pour laquelle, selon Garfinkel, les études sociologiques découvrent surtout « des choses raisonnables » et produisent « du travail documentaire » (*Studies*, pp. 99-100). Selon la sociologie, le sens des actions des membres ne serait accessible qu'au sociologue professionnel. Le sociologue savant traite ainsi l'acteur social, selon la formule de Garfinkel, comme « un idiot culturel, qui produit la stabilité de la société en agissant conformément à des alternatives d'action préétablies et légitimes que la culture lui fournit ». En fait, selon Garfinkel, les faits sociaux ne s'imposent pas à nous, contrairement à ce qu'affirme Durkheim, comme une réalité objective : il faut considérer les faits sociaux, non comme des choses, mais comme des accomplissements pratiques. Entre une règle, une instruction, une norme sociale, et leur application par les individus s'ouvre un immense domaine de contingences et d'interprétation, qui est celui engendré par la pratique, qui n'est jamais pure application ou simple imitation de modèles préétablis. Le fait social n'est donc pas un objet stable, il est le produit de l'activité continuelle des hommes, qui mettent en œuvre des savoir-faire, des procédures, des règles de conduite, bref une méthodologie profane qui donne sens à ces activités et dont l'analyse constitue, selon Garfinkel, la véritable tâche du sociologue : « Les études ethnométhodologiques analysent les activités de tous les jours comme des méthodes que les membres utilisent pour rendre ces mêmes activités visiblement rationnelles et rapportables à toutes fins pratiques, c'est-à-dire descriptibles » (*Studies*, p. vii, et voir une illustration *in* Dulong et Paperman, 1992). Si en effet nous

sommes capables de rendre compte des activités des individus, c’est grâce à l’existence d’une propriété « naturelle » du monde, que Garfinkel a appelée *accountability* (qu’on peut traduire par descriptibilité) : nous vivons dans un monde qui est descriptible, intelligible, analysable. Cette descriptibilité se révèle dans les actions pratiques que nous engageons dans notre vie quotidienne.

Garfinkel a raconté dans quelles circonstances il a inventé le terme « ethnométhodologie ». En 1954, il fut amené à participer à une recherche, avec d’autres collègues, sur les délibérations de jurés de tribunaux. C'est à cette occasion qu’il conçut le contenu et formalisa la problématique principale de l’ethnométhodologie. Garfinkel, qui travaillait sur les enregistrements clandestins des délibérations des jurés, observa que les membres de ces jurys populaires parvenaient, sans aucune formation juridique particulière, à se comporter en jurés. On leur confiait l’énorme responsabilité de discerner la vérité du mensonge, de la probabilité, de la certitude, de l’intime conviction, du préjugé, du doute, etc., bref de juger de la culpabilité ou de l’innocence d’un accusé. Comment pouvaient-ils être capables d’examiner un délit et de se prononcer sur la culpabilité de ses auteurs ? Ils n’étaient pas des experts juridiques, mais devaient prendre des décisions qui relevaient de l’expertise. Comment pouvaient-ils le faire ? Telle était la question de départ de Garfinkel. Les conclusions auxquelles aboutit Garfinkel sont les suivantes : les jurés, en tant qu’ils sont des membres qui vivent dans la société au sein de laquelle la chose est jugée, sont à 95 % des jurés avant d’entrer dans le tribunal ; il n’y a que 5 % en eux qui change. Ils emploient des procédures de sens commun pour accomplir leur tâche, pourtant spécialisée. Ils peuvent faire ce travail parce qu’ils ont une connaissance détaillée des structures et des organisations sociales dans lesquelles ils vivent habituellement, ils connaissent les assemblages singuliers, banals mais ingénieux, par lesquels les membres d’une société vivent ensemble et exhibent à autrui leur compétence sociale à vivre ensemble. Les jurés utilisaient des procédures et une logique de sens commun, afin d’évaluer la pertinence, forcément sociale, des arguments avancés au cours du procès. Mais dans le même temps, lorsqu’on les interviewait et qu’on leur suggérait qu’ils étaient capables d’être jurés parce qu’ils employaient le sens commun que tout un chacun possède, ils

protestaient et leurs déclarations suggéraient qu'ils se comportaient en fait, au cours de l'audience, comme s'ils avaient eu affaire à une recherche de type scientifique : ils avaient en quelque sorte à enquêter sur la véracité ou la pertinence sociales des arguments avancés :

« Ils étaient soucieux de la justesse de leurs descriptions, de leurs explications et de leurs arguments. Ils ne voulaient pas avoir de "sens commun" lorsqu'ils utilisaient des notions de "sens commun". Ils voulaient agir dans le sens de la loi et en même temps ils voulaient être justes. Si vous les pressiez de vous dire ce qu'ils entendaient par être dans le sens de la loi, leur attitude changeait immédiatement et ils vous répondaient : "Je ne suis pas juriste, on ne peut vraiment pas attendre de moi de savoir ce qui est légal et de vous le dire. C'est vous le juriste après tout !" ».

En 1955, au moment où il rédigeait un article sur cette recherche, il consulta, dit-il, le fichier des aires culturelles de Yales : « J'ai feuilleté leur catalogue sans l'intention de trouver ce mot. J'ai parcouru les titres et je suis arrivé à la section ethnobotanique, ethnophysiologie et ethnophysique. Or j'avais affaire à des jurés qui mettaient en œuvre une méthodologie… C'est ainsi que le mot ethnométhodologie a été utilisé au départ. "Ethno" suggérait d'une manière ou d'une autre qu'un membre dispose du savoir de sens commun de sa société. S'il s'agissait d'ethnobotanique, on aurait affaire à la connaissance et à la compréhension qu'ont les membres de ce qui pour eux constitue des méthodes adéquates pour traiter des choses botaniques. C'est aussi simple que cela et la notion d'ethnométhodologie était prise dans ce sens. »

Les jurés utilisaient donc des « ethnométhodes », c'est-à-dire une logique de sens commun, qu'ils avaient en eux-mêmes et qui était incarnée dans leurs pratiques sociales.

Domaines d'application. Les champs d'application de l'ethnométhodologie sont nombreux et correspondent aux grands domaines de recherche de la sociologie :

- l'éducation qui a donné lieu à de nombreuses recherches ; on a décrit les interactions dans les classes et l'organisation des leçons, étudié les pratiques de tests et d'examens, les procédures de conseil et d'orientation, la production de l'inégalité, ou, dans le champ de

l’enseignement supérieur, l’apprentissage du métier d’étudiant (Coulon, 1990 et 1993) ;

- le système judiciaire, les tribunaux et les prisons, ainsi que les pratiques policières (Bittner, 1967 ; Cicourel, 1968, Emerson, 1969, Sacks, 1972 ; Wieder, 1974 ; Pollner, 1974) ;

- les pratiques médicales, notamment la gestion de la mort dans les hôpitaux (Sudnow, 1967), les catégorisations formelles et informelles des patients (*Studies* , pp. 186-207), les pratiques de diagnostic et de soins dans les hôpitaux psychiatriques (Ogien, 1984) ;

- les processus organisationnels : Egon Bittner a soumis le concept d’organisation et l’idéal type wébérien à une analyse critique. Don H. Zimmerman (1974) a étudié les interactions à l’intérieur du système organisationnel ;

- la recherche scientifique : H. Garfinkel s’est intéressé avec plusieurs chercheurs travaillant sous sa direction, comme Michael Lynch et Eric Livingston, aux activités de laboratoire dans la recherche scientifique ;

- enfin, plusieurs ethnologues se sont intéressés très tôt à l’orientation ethnométhodologique. On peut citer, par exemple, Michael Moerman, B. Bellman, Bennetta Jules-Rosette, Carlos Castaneda.

(A. Coulon)

BELLMAN B., *Village of Curers and Assassins*, La Haye, Mouton, 1975.

BELLMAN B., *The Language of Secrecy*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 1984.

BITTNER E., « The police on skid-row », *American Sociological Review*, 1967, 32, pp. 699-715.

BITTNER E., « The concept of organization », *in* R. Turner (éd.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin Books, 1974, pp. 69-81.

CASTANEDA C., *The Teaching of Don Juan*, Berkeley, University of California Press, 1968 ; trad. fr. *L’Herbe du diable et la petite fumée*, Paris, Plon, 1972.

CICOUREL A., *The Social Organization of Juvenile Justice*, New York, Wiley, 1968.

COULON A., *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, 4e éd., 1996, pp. 56-59.

COULON A., *Ethnométhodologie et éducation*, Paris, PUF, 1993.

COULON A., *Le Métier d'étudiant. Approches ethnométhodologique et institutionnelle de l'entrée dans la vie universitaire*, thèse de doctorat d'État, Université de Paris VIII, janv. 1990, 3 vol.

DULONG R. et PAPERMAN P., *La Réputation des cités HLM. Enquête sur le langage de l'insécurité*, Paris, L'Harmattan, 1992.

EMERSON R., *Judging Delinquents*, Chicago, Aldine, 1969.

JULES-ROSETTE B., *African Apostles : Ritual and Conversion in the Church of John Maranke*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1975.

GARFINKEL H., *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1967, 2e éd. Cambridge (G.-B.), Polity Press, 1984.

GARFINKEL H., LYNCH M. et LIVINGSTON E., 1981, « The work of a discovering science construed with materials from the optically discovered pulsar », *Philosophy of Social Sciences*, 11, pp. 131-158.

MOERMAN M., « Accomplishing Ethnicity », *in* R. Turner (éd.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin Books, 1974, pp. 54-68

OGIEN A., *Positivité de la pratique. L'intervention en psychiatrie comme argumentation*, thèse de doctorat de troisième cycle, Université de Paris VIII, 1984.

OGIEN A., *Le Raisonnement psychiatrique*, Paris, Méridien-Klincksieck, 1989.

POLLNER M., « Sociological and common-sen-ses models of labelling process », *in* R. Turner (éd.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin Books, 1974, pp. 27-40.

SACKS H., « Notes on police assessment of moral character », *in* D. Sudnow (éd.), *Studies in Interaction*, New York, Free Press, 1972, pp. 280-293

SUDNOW D., *Passing on : The Social Organization of Dying*, Englewood Cliffs, NJ. Prentice-Hall, 1967.

WIEDER D.L., « Telling the code », *in* R. Turner (éd.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin Books, 1974, pp. 144-172

ZIMMERMAN D.H., « Fact as a pratical accomplishment », *in* R. Turner (éd.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin Books, 1974, pp. 128-

143.

→ Documentaire d’interprétation (méthode), **Ethnométhodes (recherche des)**, Sociologie et méthodes qualitatives

ÉTUDES DE CAS (MÉTHODE DES)

L'étude de cas est une technique particulière de cueillette, de mise en forme et de traitement de l’information qui cherche à rendre compte du caractère évolutif et complexe des phénomènes concernant un système social comportant ses propres dynamiques. Yin (1984) la définit comme “une enquête empirique qui étudie un phénomène contemporain dans son contexte de vie réelle, où les limites entre le phénomène et le contexte ne sont pas nettement évidentes, et dans lequel des sources d’information multiples sont utilisées” (p. 23). La méthode de l’étude de cas consiste donc à rapporter une situation réelle prise dans son contexte, et à l’analyser pour voir comment se manifestent et évoluent les phénomènes auxquels le chercheur s’intéresse. Le cas sous étude fournit en fait un site d’observation permettant d’identifier ou de découvrir des processus particuliers. Le cas lui-même doit donc être traité comme un système intégré ; les composantes n’ont pas à bien fonctionner et on peut y trouver des éléments qui paraissent irrationnels (Stake, 1994) : l’important, c’est qu’il permette une meilleure compréhension de l’objet d’étude. Souvent le cas lui-même est d’un intérêt secondaire ; « il joue un rôle de support, facilitant notre compréhension de quelque chose d’autre » (Stake, 1994). Un des avantages de l’étude de cas est de fournir une situation où l’on peut observer le jeu d’un grand nombre de facteurs interagissant ensemble, permettant ainsi de rendre justice à la complexité et la richesse des situations sociales.

■ **Utilisation.** Le recours à l’étude de cas est plus particulièrement approprié si on s’intéresse au *comment* et au *pourquoi* des phénomènes se produisant dans une situation, si les chercheurs ont peu de contrôle sur les événements étudiés, et si l’attention est dirigée vers des phénomènes contemporains dans un contexte de vie réelle (Yin, 1984 ; Eisenhardt, 1989 ; Smeltzer et Zener, 1992). Selon Yin, c’est parce que l’on examine des « liens opérationnels qui doivent être retracés dans le temps plutôt que des fréquences ou des incidences » (p. 18) que l’étude de cas est plus

appropriée dans ces circonstances. En effet, « l'étude de cas permet à une recherche de saisir les caractéristiques globales et signifiantes des événements de la vie réelle, comme les cycles de vie individuels, les processus organisationnels et de gestion, les changements dans le voisinage, les relations internationales, et la maturation des industries » (p. 14).

En fait, elle permet d'expliquer des liens qui sont trop complexes pour des stratégies d'enquêtes ou des stratégies expérimentales. En conséquence, on ne peut pas juger de la valeur d'une étude de cas avec des critères de validité statistique. « Les études de cas, tout comme les expérimentations, peuvent être généralisables à des propositions théoriques et non à des populations ou des univers. En ce sens, l'étude de cas, comme l'expérience, ne représente pas un échantillon, et le but de l'investigateur est d'enrichir et de généraliser des théories (généralisation analytique) et non d'énumérer des fréquences (généralisation statistique) » (Yin, 1984, p. 21). Par ailleurs, on peut « apprendre des choses importantes à partir d'à peu près n'importe quel cas. Le potentiel d'apprentissage est un critère différent de la représentativité et parfois supérieur » (Stake, 1994, p. 243). Ainsi, une des qualités de l'étude de cas est de fournir des éléments nouveaux sur un sujet qui pourront enrichir ou nuancer une théorie. La question de la représentativité perd alors de son sens au profit de la question de la qualité du cas lui-même pour l'enrichissement qu'on peut en tirer dans le processus de construction d'une théorie (Eisenhardt, 1989).

En recherche qualitative*, on peut attribuer deux grandes fonctions à l'étude de cas (Babbie, 1989). Elle peut servir dans le cadre d'une approche inductive où, à partir d'une ou de quelques situations étudiées, on cherche à dégager des processus récurrents pour graduellement regrouper les données obtenues et évoluer vers la formulation d'une théorie. Elle peut aussi servir dans le cadre d'une approche déductive (ou confirmative) où on l'utilise alors pour vérifier la valeur explicative ou prédictive d'une théorie précédemment élaborée, et éventuellement l'enrichir. La première fonction sera surtout utile au début du cycle de recherche sur un sujet, afin de constituer une banque d'observations ; la deuxième fonction sera davantage utile à un stade plus avancé de recherche alors que l'on cherche à améliorer un modèle déjà constitué. Par exemple, Collerette (1995) a rapporté un cas de changement dans une organisation qui s'est déroulé durant une période

de trois ans et l'a utilisé dans le cadre d'une approche déductive pour vérifier la valeur explicative et prédictive d'un modèle qu'il avait préalablement élaboré suite à d'autres recherches.

Les différents types d'études de cas. On peut distinguer trois types d'études de cas (Stake, 1994) :

1) *L'étude de cas intrinsèque* s'intéresse à une situation ayant un caractère unique ou très rare, ou qui est difficile d'accès pour la science, et qui est susceptible de permettre de découvrir des choses nouvelles. Il s'agit donc d'une situation type particulièrement riche pour des fins d'investigation scientifique ; il peut s'agir d'un phénomène historique ou encore d'un événement réunissant des conditions particulières. Elle suppose une analyse en profondeur des divers aspects de la situation pour en faire apparaître les éléments significatifs et les liens qui les unissent, dans un effort pour en saisir la dynamique particulière. Par exemple, le processus décisionnel ayant entouré l'échec de l'invasion de la baie des Cochons par les Américains a été abondamment utilisé pour enrichir les théories relatives à la décision stratégique (Allison, 1971).

2) *L'étude de cas instrumentale* traite d'une situation comportant un grand nombre de traits typiques par rapport à un objet donné, fournissant ainsi une occasion d'étude à potentiel élevé. Elle est particulièrement appropriée dans les situations où le chercheur veut illustrer des phénomènes préalablement définis dans un modèle théorique (Stake, 1994), comme dans l'étude de Collerette citée plus haut. Elle sert alors de situation type pour vérifier la capacité d'une théorie à rendre compte des phénomènes étudiés et le cas lui-même devient d'intérêt secondaire. Une illustration de l'étude de cas instrumentale est fournie par Jane Jacobs dans son livre *The Death and Life of Great American Cities* (1961) : elle y utilise la ville de New York comme cas type pour élaborer une théorie qui ensuite a été reprise et enrichie par d'autres dans des travaux ultérieurs.

3) *L'étude de cas multiple* consiste à identifier des phénomènes récurrents parmi un certain nombre de situations ; après avoir observé et analysé chaque situation pour elle-même, on compare les résultats obtenus pour dégager les processus récurrents. Elle sert donc le plus souvent dans des recherches utilisant une approche inductive. Ce type d'étude de cas a souvent été utilisé durant les années 1980 et 1990 pour identifier et analyser

les facteurs contribuant au succès des entreprises du secteur technologique. Plusieurs entreprises ont été étudiées comme des cas particuliers et ensuite des constantes ont été ressorties.

Pratique de l'étude de cas. On peut distinguer trois éléments dans la production d'une étude de cas : 1) le cadre général, 2) la cueillette et la mise en forme des informations, 3) l'analyse du cas.

1) Le cadre général correspond à la position épistémologique de la recherche qualitative, aspect déjà traité dans d'autres sections de ce dictionnaire (*cf.* Compréhensive (approche) et Épistémologie des méthodes qualitatives). Il faut souligner qu'il faut dès ce stade être vigilant pour se donner un cadre qui s'appuie sur l'expérience vécue par les acteurs en situation et sur la perception qu'ils ont de cette expérience.

2) La mise en forme de l'étude de cas pose le problème de la sélection des informations à retenir. Il convient, d'une part, de clarifier le sujet à étudier de façon à ne retenir que les informations qui y sont liées, et, d'autre part, de procéder avec une matrice dont la forme sera conçue pour les besoins spécifiques du cas et qui permettra de bien relever les caractéristiques que l'on désire étudier (Huberman et Miles, 1991). Il faut donc bien définir le point de vue à partir duquel on veut examiner la situation étudiée et structurer la présentation d'une manière qui rende intelligible le type de phénomènes auquel on s'intéresse. On trouve en fait dans une étude de cas deux niveaux de compréhension et il importe de bien les rendre. Le premier niveau comporte la description du cas, et on doit pouvoir y retracer l'évolution des événements. L'autre est d'un niveau d'abstraction supérieur ; il comporte l'analyse et l'explication devant permettre de saisir les liens unissant les événements qui sont rapportés (*cf.* Analyse de contenu théorisante). En somme, il s'agit de rapporter tous les éléments utiles, mais seulement ceux-là, et de rendre des choses compliquées compréhensibles.

La mise en forme du cas n'est pas neutre et expose le chercheur à une sélectivité inconsciente s'il n'y prête garde. Si l'opération de mise en forme constitue une source d'apprentissage, il faut se souvenir qu'elle est également influencée par les structures cognitives du chercheur. Il faut donc être très prudent et d'abord s'assurer d'avoir bien rapporté la situation *telle qu'elle a été vécue par les acteurs* concernés, car c'est l'essence même

d’une étude de cas de rendre explicite ce que les acteurs ont vécu, et cela à partir de leur système de pertinence. Pour s’assurer d’une rédaction qui respecte la réalité telle que vécue par les acteurs, le chercheur rigoureux doit respecter trois règles déterminantes. D’une part, le chercheur doit recourir à la triangulation* (Zamanou et Glaser, 1989 ; Zajc, 1989 ; Yin, 1984 ; Huberman et Miles, 1991) et donc utiliser plusieurs sources d’information. Les informations requises pour préparer une étude de cas proviennent habituellement de six sources : des documents, des archives, des entrevues, l’observation directe, l’observation participante* et des objets physiques (Yin, 1984). D’autre part, il doit constituer une banque d’informations à laquelle quiconque peut retourner au besoin (fichier de données primaires*). Enfin, il doit soumettre son texte à des acteurs ayant vécu la situation afin d’y corriger les erreurs, les biais et d’enrichir des aspects qui seraient négligés (Huberman et Miles, 1991).

3) En ce qui concerne l’analyse du cas, Yin (1984) explique qu’il y a peu de formules toutes faites pour guider le chercheur et que chacun doit développer son propre style. Il indique néanmoins deux stratégies différentes, selon que l’on adopte une approche déductive ou une approche inductive. L'une consiste à s’appuyer sur des propositions théoriques à vérifier en utilisant une logique d’appariement (« pattern-matching ») : on compare des phénomènes empiriques avec des phénomènes prédits. L'autre stratégie consiste à induire un modèle théorique à partir des phénomènes récurrents observés dans la situation étudiée.

Huberman et Miles (1991) de leur côté suggèrent de se doter de matrices pour organiser l’information de façon méthodique et ainsi assurer une rigueur suffisante à l’analyse (*cf.* Actionniste, méthode). Ils recommandent de construire la grille d’analyse après la rédaction du cas afin d’éviter le risque d’une trop grande sélectivité *a priori* dans la rédaction. Dans une recherche de type déductive, la grille devrait être assez structurée pour faciliter l’appariement des informations, mais laisser la possibilité d’ajouter des catégories pour rendre compte de phénomènes qui n’avaient pas été anticipés. Dans une recherche de type inductive, la grille devrait être construite au fur et à mesure que progresse l’analyse, en regroupant les éléments observés, afin de faire émerger la théorie graduellement.

(P. Collerette)

ALLISON G.T., *Essence of Decision : Explaining the Cuban Missile Crisis*, Boston, Little-Brown, 1971.

BABBIE E.L., *The Practice of Social Research* (Fifth Edition), Belmont, Wadsworth, 1985.

COLLERETTE P., *Les Enjeux communicationnels de la gestion d'un changement dans une organisation*, thèse de doctorat, Montpellier, Université Paul Valéry, 1995.

EISENHARDT R.M., « Building theories from case study research », *Academy of Management Review*, vol. 14, #4, 1989, 532-550.

HUBERMAN A.M. et MILES M.B., *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles, Éditions du renouveau pédagogique, trad. Catherine De Backer et Vivian Lamongie, 1991.

SMELTZER L.R. et ZENER M.F., « Development of a model for announcing major layoffs », *Group and Organization Management*, vol. 17, #4, Dec. 1992, pp. 446-472.

STAKE R.E., « Case studies », *in* N.K. Denzin et Y.S. Lincoln, *Handbook of Qualitative Research.* London, Sage Publications, 1994, chap. 14.

STAKE R.E., *The Art of Case Study Research*, Thousand Oaks (Ca), Sage Publications, 1995.

WHITE W.F., *Street Corner Society : The Social Structure of an Italian Slum*, Chicago, University of Chicago Press, 1955, trad. fr. 1996, Paris, Éd. La Découverte.

YIN R.K., *Case Study Research ; Design and Methods*, London, Sage, 1984.

ZAJC L., *Les Critères de rigueur de la recherche qualitative*, Actes du colloque de la SOREAT, 1989.

ZAMANOU S. et GLASER S.R., « Communication intervention in an organization : measuring the results through a triangulation approach », San Francisco, Annual Meeting of the Speech Communication Association, Nov. 1989, 37 p.

→ Épistémologie des méthodes qualitatives, Idéal type (méthode de l'), **Monographie (méthode de la), Situationnelle phénoménologique et**

structurale (méthode d’analyse), Triangulation (techniques de validation par)

EXISTENTIELLE (ANALYSE)

Méthode de psychothérapie qui, dans le cadre conceptuel humaniste et existentialiste, considère le retour à la santé mentale d’un malade comme un éveil de l’être ontologique de sa Personne, jusque-là prisonnière de son univers thématisé. La psychothérapie existentielle a alors pour finalité de lui redonner une potentialité de liberté. La psychothérapie adaptée à cette philosophie fonctionne en trois temps : 1) elle explicite, en compréhension, les « axiomes » psychologiques de la logique interne du malade (et le psychothérapeute dispose pour ce faire de l’écoute non interprétative et de l’analyse « existentielle » du discours et des conduites) ; 2) elle s’efforce de faire en sorte que le malade reconnaisse ses *a priori* existentiels (le travail psychothérapeutique est alors fondé sur le dialogue et un maniement de la relation thérapeutique qui se distingue tout à fait du maniement du transfert) ; 3) elle aide le malade à reconstituer son système psychologique et à retrouver une capacité de création de catégories de perception du monde (cela se fait encore à travers le dialogue et l’aide apportée par le psychothérapeute).

L'analyse existentielle s’oppose à la conception freudienne de l’Homme conçu comme une mécanique intrapsychique à laquelle est associée une psychothérapie (la cure psychanalytique) concevant la guérison comme le réarrangement de la mécanique pulsionnelle désorganisée (Binswanger, 1970). L'analyse existentielle prolonge les études de psychopathologie phénoménologique de Jaspers, de Minkowski et de Kuhn. Elle précède les études contemporaines sur les « logiques mentales » et les « schémas cognitifs ». Elle postule que l’on peut reconstruire la « logique interne de l’univers morbide » d’un malade. Cette logique interne, d’une part, fonctionne comme une sorte de structure psychologique, génératrice de l’être au monde du malade (à la manière de l’Habitus, qu’expliciteront ensuite les sociologues au niveau culturel), et, d’autre part, peut être plus ou moins ancrée dans les différents niveaux de profondeur d’un inconscient qu’il convient de redéfinir. Cette analyse est développée par un important

courant de psychologie clinique et pathologique *(humanistic psychology)* tant aux États-Unis que dans les pays germaniques.

(A. Mucchielli)



BINSWANGER L., *Mélancolie et manie*, Paris, PUF, 1988.

BINSWANGER L. (1947), *Introduction à l'analyse existentielle*, Paris, Éd. de Minuit, 1971.

BINSWANGER L., *Discours, parcours et Freud*, Paris, Gallimard, 1970.

JASPER C., *Initiation à la méthode philosophique*, Paris, Payot, 1976.

LEAHEY J., « L'écoute psychothérapeutique : un mode d'application de la recherche phénoménologique », *in ARC : Association pour la recherche qualitative*, vol. 14, automne 1995, Théories et pratiques de la recherche qualitative, pp. 51-71, Dt Sciences de l'éducation, Trois-Rivières, Québec.

MAY R. et ELLENBERGER H., *Existence. A New Dimension in Psychiatry and Psychology*, New York, Basic Books, 1958.

MINKOWSKI E., *Le Temps vécu*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1968.

MUCCHIELLI R., *Analyse existentielle et psychothérapie phénoméno-structurale*, Dessart, 1972.

→ Interview non directive (ou compréhensive) centrée, Pensée sociale (ou naturelle), **Phénoménologique (analyse)**, Psychologie et méthodes qualitatives, Sociocognitive (approche)

F

FICHIER DE DONNÉES PRIMAIRES

Le fichier de données primaires est constitué des données recueillies par le chercheur et à partir desquelles il a réalisé ses analyses et fondé ses conclusions. En vue d'assurer l'intégrité des résultats d'une recherche, il est généralement admis dans le milieu scientifique que les données utilisées doivent être accessibles à d'autres chercheurs qui voudraient les vérifier, ou encore reproduire la démarche analytique et voir s'ils arrivent aux mêmes conclusions. Même si le rapport de recherche comporte habituellement certaines données, la masse des données utilisées pour la recherche est habituellement trop volumineuse pour être rapportée dans sa totalité, sans compter qu'elles ne sont pas toutes dignes d'intérêt. Aussi, pour respecter la convention d'accessibilité, le chercheur doit se constituer un fichier de données primaires, c'est-à-dire une sorte de banque où il conserve l'ensemble de ses données.

Il est impossible de déterminer *a priori* la forme que doit avoir ce fichier, car la nature des données varie beaucoup d'une situation à l'autre (notes d'entrevue, notes d'observations croquis, documents, transcriptions, cassettes, etc.). Ce qui importe, c'est de consigner, regrouper, conserver ces données pour qu'elles soient accessibles à des pairs. Par exemple, un chercheur pourrait disposer dans un carton les cassettes et les notes d'observation résultant d'une série d'entrevues réalisées pour comprendre les motifs de conflits entre des groupes d'intérêt au sein d'une organisation.

(P. Collerette)

HUBERMAN A.M. et MILES M.B., *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles, Éditions du renouveau pédagogique, 1991, trad. Catherine De Backer et Vivian Lamongie.

HUBERMAN A.M. et MILES M.B., « Data management and analysis methods », *in* N.K. Denzin et Y.S. Lincoln, *Handbook of Qualitative Research*, Londres, Sage Publications, chap. 27, 1994.

YIN R.K., *Case Study Research. Design and Methods*, Londres, Sage Publications, 1984. → Études de cas (méthode des),

Méthodologie d'une recherche qualitative, Récits de vie (méthode des)

FIDÉLITÉ EN RECHERCHE QUALITATIVE

La notion de fidélité est étrangère à la recherche qualitative, étant une préoccupation essentiellement métrologique. La recherche qualitative ne vise pas la mesure des phénomènes, elle ne rencontre donc pas en tant que telle le problème de fidélité. En psychométrie, discipline à l'intérieur de laquelle cette question a pris le plus d'importance, la fidélité désigne la constance et la prédictibilité d'une mesure ou d'un instrument. Autrement dit, une mesure ou un instrument sont fidèles à partir du moment où l'on peut prédire que, d'une application à l'autre, ils donneront des résultats constants. Ainsi, une échelle d'attitude visant la mesure de l'empathie est fidèle si elle permet, à chaque utilisation, de mesurer la même notion d'empathie, selon les mêmes paramètres, et rien d'autre.

Or, s'il est important qu'une mesure soit constante dans le temps (je souhaite que mon thermomètre me donne bien chaque jour la température qu'il fait), il serait en revanche inquiétant que la compréhension d'un phénomène le soit (je serais ennuyé que mon psychothérapeute me dise qu'il comprend mon problème exactement de la même façon à chacune de mes visites). C'est pourquoi en recherche qualitative la notion de fidélité est à la limite contre-productive (voir Paillé, 2006). La compréhension d'un phénomène culturel en ethnologie* comme la saisie d'un vécu expérientiel en phénoménologie* ne sauraient être constantes.

Ceci ne signifie pas que les résultats de ces recherches ne soient pas *fiables*. En fait, ils possèdent généralement une très grande validité*. En recherche qualitative, la fiabilité des résultats est liée à leur validité : une recherche menée consciencieusement, consciemment et adroitement (voir Validation des méthodes qualitatives*) est réputée fiable. Certains souhaitent pouvoir vérifier cette réputation, ce qui implique un examen de l'ensemble des opérations menées par le chercheur (Lincoln et Guba, 1985). On peut penser, toutefois, que cette opération, plutôt stérile dans les recherches de moindre envergue, est assez fastidieuse et plutôt réductrice dans le cas des recherches plus importantes. Dans tous les cas, sa pertinence sur le plan de la posture épistémologique adoptée dans la recherche doit être bien évaluée, s'agissant en particulier de voir si elle intervient dans le cadre d'une contrainte ou si elle a des raisons d'être d'ordre méthodologique. (P. Paillé)



KIRK, J. et MILLER, M. L. *Reliability and validity in qualitative research*. Beverly Hills, CA : Sage, 1986.

LAPERRIÈRE, A. Les critères de scientificité des méthodes qualitatives. In J. Poupart et coll.,

La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques (p. 365-389). Montréal : Gaëtan Morin Éditeur, 1997.

LECOMPTE, M. D. et PREISSLE GOETZ, J. Problems of reliability and validity in ethnographic research. *Review of Educational Research*, 1982, 52, 1, 31-60.

LINCOLN, Y. S. et GUBA, E. G., *Naturalistic inquiry*. Newbury Park, CA : Sage, 1985.

MOSS, P. A., Can there be validity without reliability ? *Educational Researcher*, 1994, 23, 2, 5-12.

PAILLÉ, P., Lumières et flammes autour de ma petite histoire de la recherche qualitative. *Recherches qualitatives*, 2006, 26, 1, 139-153. Document téléaccessible à l'adresse URL : http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero26(1)/ppaille_ch.pdf.

→ Complétude, Confirmation externe (critère de), Épistémologie des méthodes qualitatives, **Validation des méthodes qualitatives (critères de),** Validité en recherche qualitative

FILATURE ETHNOGRAPHIQUE (*TRACKING*) (MÉTHODE DE LA)

Don H. Zimmerman a développé la notion de *tracking* (terme qu'on peut traduire par « filature ethnographique ») dans un sens très différent de l'usage qu'on en fait dans le système éducatif américain, où ce terme désigne un classement des élèves en groupes de niveau. Zimmerman prend le mot *tracking* dans le sens courant de pister, « suivre à la piste, marcher sur les traces de quelqu'un » (*Harrap's* 1984). Selon Zimmerman, acquérir « une vue intime d'un monde social particulier » suppose de partager avec les membres un langage commun afin d'éviter les erreurs d'interprétation. Capter le point de vue des membres ne consiste pas simplement à écouter ce qu'ils disent ni à leur demander d'expliciter ce qu'ils font. Cela implique de situer leurs descriptions dans leur contexte et de *considérer les descriptions des membres comme des instructions de recherche.*

L'intérêt porté au point de vue des membres est souvent considéré comme le signe d'une approche subjective. Mais la notion de membre doit être interprétée dans le sens ethnométhodologique : est appelé membre celui qui possède « la

maîtrise du langage naturel » (Garfinkel et Sacks, 1970), la compétence sociale de la collectivité dans laquelle il vit.

Le principe de l'entretien ethnographique consiste à obtenir d'un informateur le savoir socialement sanctionné de sa communauté, ce qui veut dire que ses descriptions et ses commentaires sont reconnus comme valides, appropriés, par les autres membres compétents de la communauté, les informations recueillies devant faire l'objet d'une « validation intersubjective ».

Il faudra donc décrire les événements répétitifs et les activités qui constituent les routines du groupe qu'on étudie, ce qui suppose d'adopter une double position, qui caractérise l'observation participante* : être en position extérieure pour écouter mais aussi être un participant des conversations naturelles dans lesquelles les significations des routines des participants émergent. La « filature ethnographique » pourrait constituer une solution au problème de la position de l'observateur face à la diversité des comportements sociaux. Elle permet non seulement de les observer mais aussi de découvrir ce que les participants en disent. Pénétrer dans la communauté qu'on veut étudier exige d'avoir une stratégie d'entrée, qui variera avec le terrain et la recherche. Mais il faut surtout faire attention à la mise en place du dispositif d'observation et de recherche :

« L'ethnographe doit trouver les moyens d'être là où il a besoin d'être, voir et entendre ce qu'il peut, développer la confiance entre lui et les sujets, et poser une quantité de questions. »

La « filature ethnographique » consiste à observer le plus grand nombre de situations possibles au cours de la recherche sur le terrain. Par la « filature ethnographique », le chercheur essaie de voir ce que le sujet voit. Elle constitue une solution au problème de la position de l'observateur face à la diversité des comportements sociaux. Elle permet non seulement de les observer mais aussi de découvrir ce que les participants en disent. Cette stratégie de recherche s'appuie sur l'idée que :

« la vie sociale est méthodiquement accomplie par les membres. Dans les caractéristiques de ces accomplissements résident les propriétés des faits sociaux de la vie quotidienne : le caractère répétitif, routinier, standardisé, transpersonnel et transsituationnel des modèles de l'activité sociale des membres. […] Une compréhension détaillée des méthodes des membres pour produire et reconnaître leurs objets sociaux, événements, activités, […] sert également à imposer une discipline aux analystes de l'activité sociale, […] C'est seulement en sachant *comment* les membres construisent leurs activités qu'on peut être raisonnablement certain de ce que ces activités sont réellement ».

Alors que la sociologie traditionnelle voit dans les situations instituées le cadre contraignant de nos pratiques sociales, la théorie ethnométhodologique met au contraire en valeur la construction sociale, quotidienne et incessante, des institutions dans lesquelles nous vivons. Le secret du monde social se dévoile par l'analyse des *ethnométhodes*, c'est-à-dire des procédures que les membres d'une forme sociale utilisent pour produire et reconnaître leur monde, pour le rendre familier en l'assemblant.

(A. Coulon)



GARFINKEL H. et SACKS H., « On formal structures of practical action », pp. 338-366, *in* J.C. MCKINNEY et E.A. TIRYAKIAN (eds.), *Theoretical Sociology*, New York, Appleton Century Crofts, 1970.

→ **Compréhensive (approche)**, Ethnométhodologie, Indifférence ethnométhodologique, Observation participante

FONCTIONNELLE EN CRÉATIVITÉ (RECHERCHE)

La recherche fonctionnelle est une méthode de créativité centrée sur les fonctions utiles d'un objet, et non sur ses composants. Elle s'inscrit dans une double approche systémique et marketing : l'objet est étudié comme système, sa finalité est de satisfaire un/des besoins (d'où le conseil pratique donné aux dirigeants d'entreprise : « fabriquez ce que vous pouvez vendre plutôt que vendre ce que vous fabriquez » – P. Drucker, *Nouvelle Pratique de la direction des entreprises*, 1975).

■ **Développement.** En sciences sociales, l'analyse fonctionnelle s'est développée sur le terrain de l'ethnologie (Malinowski). Elle a été bien accueillie en sociologie (Merton). R. Bourdon souligne cependant les difficultés de définition de la notion de fonction. Il en déduit que la méthodologie de l'analyse fonctionnelle est imprécise (*Les Méthodes en sociologie*, « Que sais-je ? », PUF, 1970). Les sociologues de l'innovation confirment la difficulté en décrivant notre ignorance des usages futurs des nouvelles technologies. Cependant, dans les entreprises, la pratique de la recherche fonctionnelle s'inspire de l'« analyse de la valeur ». Elle reprend l'idée simple que pour expliquer les phénomènes, ou objets, il convient de rendre compte des fonctions qu'ils remplissent. Ainsi, la recherche fonctionnelle met en œuvre une méthode de décomposition. Les composants sont analysés en référence à la façon dont ils contribuent à la (aux) fonction(s) de l'objet. La mise en évidence des solutions est généralement

arborescente (tout fonctionnement est une succession dynamique de causes et d'effets).

On distingue deux niveaux de fonctionnalités : celui de l'objet et celui de ses composants. Le second correspond à l'approche « industrielle » directement issue de l'analyse de la valeur. Elle conduit le fabricant à se demander à quoi sert chaque pièce composant le produit. Dans une première phase, on détermine les circonstances d'utilisation de l'objet. Dans une seconde, on imagine des idées de fonctionnalité (les « propriétés ») de cet objet avant de les classer par ordre d'importance en construisant un « arbre fonctionnel ». Enfin, dans une dernière phase, on procède à l'analyse des qualités nécessaires à chaque sous-fonction. Illustrons ce niveau de recherche des fonctions avec l'exemple d'un levier de vitesse (J.-P. Sol). Le système se décompose en éléments : le pommeau, le levier, la tringlerie, le soufflet, le ressort… Les fonctions principales sont de transmettre un mouvement de la main à la tringlerie, d'assurer un point fixe avec le plancher de l'automobile, d'être esthétique et de respecter la réglementation. Le coût de chaque fonction est évalué, et on recherche des solutions créatives pour celles qui ont le coût le plus élevé.

La recherche fonctionnelle s'applique également aux services. Par exemple, l'approvisionnement se décompose selon les principaux éléments fonctionnels suivants : 1) reconnaissance du besoin, 2) détermination des caractéristiques du produit et des quantités, 3) recherche des fournisseurs, 4) analyse des offres, 5) sélections des fournisseurs potentiels, 6) négociation, 7) choix du fournisseur, 8) lancement de l'achat. Chaque sous-fonction est effectuée à l'aide de différents outils et moyens, qui sont passés au crible. Ne subsistent finalement et/ou sont modifiés que ceux qui sont indispensables.

Ce niveau de recherche fonctionnelle « industrielle » n'intéresse pas directement l'utilisateur final. Il en va de même de l'analyse morphologique, qui combine des éléments de forme (*cf.* Technique combinatoire*). Il est donc un autre niveau, qui correspond à l'approche « marketing ». Elle conduit le chercheur à se mettre à la place de l'utilisateur et à considérer que celui-ci n'a d'intérêt pour un produit que dans la mesure où il peut contribuer à satisfaire un besoin. La recherche se complique par rapport à l'approche industrielle car un produit peut répondre à trois types de besoin : physiologique ou physique, psychologique et social. L'analyse des relations-composants-propriétés-fonctions combine alors les dimensions physiques et psychiques des composants des produits.

Exemple. Prenons l'exemple du terminal téléphonique. France Télécom a dû faire une recherche fonctionnelle avant de déterminer les nouvelles

fonctionnalités assumées par ses derniers terminaux.

Fonctions	Sous-fonctions	Propriétés
fonction physique transmettre des informations	fiabilité sécurité rapidité économie	niveau d'écoute réglable position « secret » numérotation rapide contrôle de la taxation
fonction psychologique autovalorisation par détention du téléphone	modernité esthétique facilité liberté	numérotation sans décrocher forme, couleur du poste appareil « mains libres »
fonction sociale être relié à l'ensemble du corps social	communiquer participer appel secours	mémorisation de numéros écoute sur haut-parleur téléalarme

Dans certains cas, il est parfois nécessaire d'aller au-delà d'un besoin apparent. Les consommateurs n'ont pas besoin des forets sophistiqués (au carbure de tungstène…), vendus par les métallurgistes, pour percer des trous dans des murs de béton. Ils n'ont même pas besoin de trous pour y ficher des chevilles supportant des crochets. Ils ont – plus fondamentalement – besoin d'un système de suspension afin d'améliorer, par exemple, l'esthétique de leur appartement. Celui-ci peut être satisfait par le collage de pastilles munies d'un ergot. On peut même imaginer la suppression de toute suspension et la projection de diapositives ou de films vidéo pour satisfaire le besoin d'esthétique (dans cette perspective 3M concurrence Black et Decker).

(C. Le Bœuf)

FUSTIER M., *Exercices pratiques de créativité. Initiation à l'heuristique fonctionnelle*, Paris, SME, 1973,

GAGE W.L., *Pratique de l'analyse des valeurs*, trad. fr. Éditions Hommes et Techniques, 1971.

LEVITT T., *Innovation et marketing*, 1962, trad. fr. Paris, Éditions d'organisation, 1969.

SOL J.-P. *Techniques et méthodes de créativité*, Éd. Universitaires, 1974.

→ Besoins (analyse de contenu des), Combinatoire (technique), **Créativité (méthodes de)**, Innovation (méthodes de créativité pour l'), **Marketing qualificatif**

FORMELLE (MÉTHODE DE L'ANALYSE DE CONTENU)

L'analyse formelle est une méthode d'explication du système générateur du sens d'un ensemble d'expressions (discours, récits, rêves, mythes…) issues d'un même acteur. Elle vise à mettre à jour la problématique individuelle ou collective qui sous-tend toutes les expressions analysées. Elle s'applique nécessairement à un ensemble d'expressions et ne peut concerner une seule de ces expressions à moins que celle-ci ne soit redondante et décomposable en une série d'expressions analogiques (Mucchielli A., 1994).

La voie de la sémantique structurale (courant auquel se rattache l'analyse formelle) fut ouverte par les fameuses analyses structurales des mythes de Lévi-Strauss. Cette analyse structurale* s'efforçait de saisir, à partir d'oppositions binaires, la logique sous-jacente d'un ensemble de discours mythiques. La « structure » était alors un modèle construit permettant de rendre compte d'une homogénéité de sens réunissant des expressions diverses. Cette structure était partie prenante dans le processus de l'esprit qui, selon Lévi-Strauss (1958, p. 28), consiste à imposer une forme à un contenu. La sémantique structurale, quant à elle a pour objet d'étude la description et la formulation de la logique des « micro-univers » sémantiques, c'est-à-dire l'agencement des représentations individuelles ou collectives. Un roman, un conte… laissent paraître, après l'analyse sémantique structurale, la « configuration de sens qui est à l'origine de la totalité du texte », et qui préside à son déroulement. La sémantique structurale s'efforce d'expliciter ce noyau de sens qui se trouve toujours situé à un niveau métalinguistique par rapport à tout genre d'« unités constitutives » (Greimas, 1966, pp. 15 et 20). La « forme » mise à jour par l'analyse formelle se rapproche de la « syntaxe sémantique », ou organisateur fondamental du discours, que recherchait Greimas.

(A. Mucchielli)

GREIMAS A.J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

LAFORGUE R., *Psychopathologie de l'échec*, Paris, Payot, 1950.

LÉVI-STRAUSS C., *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse formelle des rêves et des récits d'imagination*, Paris, PUF, 1994.

MUCCHIELLI R., *L'Analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF Éditeur, 13e éd., 1991.

→ **Phénoménologique (analyse)**, Structurale (analyse)

Formes (recherche des) →(Analogies formelles de situations (recherche des) ; Jeux (analyse des)

FUTUROLOGIE COMPRÉHENSIVE

La futurologie est constituée d'un ensemble de méthodes qui aident à projeter dans l'avenir les aspects dynamiques du présent pour y découvrir des images possibles de la société de demain. L'objet de la connaissance de la futurologie n'est donc pas le futur, mais le présent, dans ses aspects dynamiques. Elle n'a à proprement parler aucun objet réel sur lequel s'exerce le savoir, elle représente donc une collection de méthodes et de techniques utilisées ailleurs, en sociologie ou en économie tout particulièrement, qui sont adaptées à une recherche de tendances. Ainsi, la notion de tendance lourde* est une notion centrale dans la futurologie compréhensive. Cette notion sert à qualifier une évolution qui non seulement paraît centrale dans le développement des sociétés mais aussi semble douée d'une grande inertie. On peut caractériser par une telle tendance un seul aspect d'un phénomène social, par exemple l'extension des communications et la réalisation d'un village planétaire. Mais aussi, de manière plus subtile, on fera apparaître une relation dialectique où l'image du futur reste toujours soumise à un ensemble d'aléas qui sont autant de bifurcations possibles de l'histoire. Dans le cas présent, face à l'image du village planétaire soutenue par le progrès technologique du monde développé, on opposera par exemple une autre tendance lourde qui correspond à la recherche de l'identité par les peuples menacés par cette homogénéisation au profit des plus forts. Des auteurs américains (B. Barber, G. Ritzer) ont de manière imagée rendu compte de cette dialectique par l'opposition entre une tendance « Mac Donald » et une autre tendance « Djihad ».

■ **Historique.** Même si la futurologie ne peut être ramenée à l'interprétation scientiste qui fut en son temps celle d'Herman Kahn dans les années 60 et début 70 (voir bibliographie), il faut reconnaître qu'elle trouve en partie son origine dans la guerre froide et accompagne les réflexions stratégiques sur la dissuasion atomique, dont Herman Kahn fut précisément un des grands promoteurs. En cela, elle est sensible aux sirènes de la tendance lourde du développement

technologique et aboutit souvent à arbitrer des choix entre programmes de développement technoloscientifiques de grande envergure. Elle est sans doute plus que la prospective européenne liée au pouvoir. Un exemple d'échec cuisant de ce type de prévision est celui du plan d'automatisation du contrôle aérien aux États-Unis. En 1981, Ronald Reagan, pour se débarrasser de la contrainte sur sa politique libérale qu'imposait le corporatisme efficace des contrôleurs, s'adressa à des organismes de consultants et en particulier au fameux MIT pour choisir une nouvelle orientation technologique. Les experts, sans mettre en pratique une représentation dialectique de la réalité, optèrent pour un tout automatique et sous la pression des doctrinaires de la pensée informatique du MIT firent valoir que l'automatisation du contrôle du trafic aérien était possible à moyen terme (dix ans), au moins pour le trafic de croisière à haute altitude, dit contrôle « en route ». Les experts suivaient en cela la tendance lourde de l'industrie vers la robotisation et l'automatisation, sans tenir compte des spécificités du terrain. En 1996, non seulement le programme n'a abouti à rien, mais il a été abandonné après avoir coûté plus de cinq millions de dollars. En France aussi, la recherche sur l'avenir fut souvent une aide idéologique pour influencer les décideurs. Par exemple, dans les années 60 deux hauts fonctionnaires écrivent un ouvrage, *Plaidoyer pour l'avenir*, qui précise les limites très étroites dans laquelle doit se penser cet avenir technocratique et hexagonal. En cela, la futurologie peut devenir aisément une *self-fulfilling prophecy*, c'est-à-dire une prophétie autoréalisatrice ou prédiction créatrice. Il reste que la notion de futurologie associée à celle de simple considération de la tendance lourde est souvent considérée comme l'expression d'une vision conservatrice des choses, où la dynamique sociale accouche d'une réalité fort proche des idéaux des classes dominantes contemporaines de la prévision. Un récent ouvrage canadien illustre bien ce biais plus ou moins systématique en proposant, par exemple, après avoir « prévu » l'individualisme grandissant un retour aux « racines spirituelles » (R. Worzel).

La futurologie est donc imprégnée d'un certain moralisme parce qu'elle est compréhensive au sens de Max Weber : elle se fonde sur un système de valeurs (dominant) pour comprendre l'évolution possible. Puisque les pays industrialisés sont les principaux utilisateurs de la réflexion sur le futur et que l'Amérique occupe la première place, la futurologie possède évidemment une couleur anglo-saxonne, mais elle peut tout de même être sensibilisée à l'alternative (*cf.* D. Meadows, A. Toffler, G. Ritzer) et rester simple en proposant d'abord un mode d'emploi spécifique pour saisir les virtualités du présent. En cela, elle est de tous les temps car déjà Pascal nous rappelait que « ce n'est que faute de savoir bien

connaître étudier le présent qu'on fait l'entendu pour étudier l'avenir » (*Lettre VIII à Mlle de Roannez*, décembre 1656).

(A. Gras)

ARMAND L. et DRANCOURT M., *Plaidoyer pour l'avenir*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.

GODET M., *De l'anticipation à l'action*, Paris, Dunod, 1991.

GRAS A., *Clés pour la Futurologie*, Paris, Seghers, 1976.

JANTSCH E., *La Prévision technologique*, OCDE, 1967.

KAHN H., *The Next 200 Years*, New York, W. Morrow, 1974.

KAHN H. et WIENER N., *L'An 2000*, Paris, Robert Laffont, 1968.

KING A., *The First Global Revolution*, New York, Pantheon Books, 1991.

FORRESTER J., MEADOWS D.L., *et al.*, *Halte à la croissance*, Paris, Fayard, 1973.

MARTINO J.P., *Technological Forecasting for Decision Making*, New York, Elsevier, 1975.

MEADOWS D.H., MEADOWS D.L. et RAN-DERS J., *Beyond The Limits*, Londres, Earthscan, 1992.

MESARIC M. et PESTEL E., *Stratégies pour demain*, Paris, Seuil, 1974.

PESTEL E., *Beyond The Limits to Growth*, New York, Universe Books, 1989.

RITZER G., *The McDonaldisation of Society*, Pine Forge Presse-Sage.

TOFFLER A., *La Troisième Vague*, Paris, Denoël, 1980.

TOFFLER A., *Les Cartes du futur*, Paris, Denoël, 1984.

WORZEL R., *Facing The Future. The Seven Forces Revolutionizing Our Lives*, Toronto, Stoddart.

Revues : *Futures, The Futurist* (toutes deux en anglais, la dernière étant la revue de la World Future Society).

→ **Prospective qualitative, Scénarios (méthode des)**, Tendances lourdes (méthode des)

G

GROUPE NOMINAL (MÉTHODE DU)

Technique d’identification de problèmes et d’analyse de besoins qui se déroule selon une démarche inductive. En effet, plutôt que de démarrer l’étude par une revue exhaustive de la littérature et d’identifier *a priori* des paramètres qui seront vérifiés auprès d’un échantillon, le chercheur qui utilise la technique du groupe nominal favorisera une collecte de données qui part de l’expérience et de la connaissance de la question étudier par des personnes qui en ont une expérience directe. Mise au point par Delbecq et Van de Ven en 1968, cette technique se caractérise par une forme particulière de conduite du groupe impliqué.

■ **Caractéristiques.** Le statut du groupe est d’abord singulier. L'appellation « groupe » est trompeuse car il s’agit en fait d’un rassemblement d’individus qui n’ont que très peu d’interaction verbale les uns avec les autres. Leurs messages sont médiatisés par l’animateur du groupe, d’où l’appellation « nominal ». Les participants au groupe nominal sont choisis selon la diversité de leurs expériences et des rapports qu’ils entretiennent avec la question étudiée. On recherche à travers la composition du groupe la représentativité de l’échantillon et donc des points de vue. Cette dernière caractéristique est plus importante que le nombre de personnes impliquées. On parle en général de groupes pouvant rassembler aussi peu que cinq individus, allant jusqu’à un nombre de quinze. Le mode de communication et de fonctionnement du groupe nominal s’exerce selon une approche systématique et structurée, contrôlée entièrement par l’animateur. Le droit de parole est réparti également entre les divers participants. On évite ainsi que les personnes qui s’expriment plus facilement et qui ont une facilité à faire valoir leur point de vue ne dominent l’exercice et que leur idée ne triomphe.

Démarche. 1) *La question initiale.* L'animateur démarre l’activité du groupe nominal par une question, en lien avec la nature des besoins étudiés. Par exemple, quels sont les besoins en encadrement des étudiants adultes,

en cours de maîtrise ? La question est clarifiée avec les participants de sorte que tous la comprennent bien.

2) *La production des énoncés.* Chaque participant génère par écrit et en silence autant d'énoncés qu'il le souhaite en réponse à la question. Chacun des énoncés doit être clair, concis et ne comporter qu'une seule idée.

3) *Le recueil des énoncés.* L'animateur recueille les énoncés produits en demandant à chacun des participants d'en lire un. Plusieurs tours de table s'effectuent afin de permettre à chacun d'épuiser sa banque d'énoncés. Le participant peut juger s'il y a duplication ou non avec un énoncé déjà transmis, auquel cas il ne communiquera pas son idée. L'animateur écrit chacun des énoncés et les affiche de sorte que le groupe puisse les voir en tout temps.

4) *La clarification.* À la fin de cette étape, les énoncés produits deviendront propriété du groupe. Il s'agit donc de s'assurer que tous les comprennent bien. Lorsqu'il y a demande de clarification, le proposeur tente de mieux exprimer son idée. Il ne s'agit toutefois pas d'une augmentation à propos de l'énoncé mais d'une clarification de sens. Le groupe peut alors souhaiter reformuler, regrouper ou même en éliminer si une redondance est perçue avec un autre énoncé.

5) *Le vote préliminaire.* Chaque participant inscrit sur des fiches séparées les huit énoncés qu'il juge comme étant les plus importants parmi la liste des énoncés clarifiés par le groupe. Il accorde aussi une pondération à chacun des énoncés : 8 étant la pondération la plus élevée pour l'énoncé retenu comme étant le plus important et 1 pour le moins important.

6) *Communication des résultats.* L'animateur recueille les votes individuels et les communique en s'assurant de protéger la confidentialité de chacun. On pourra ainsi établir non seulement la liste des énoncés privilégiés par le groupe mais aussi leur rang prioritaire. Les scores de pondération sont additionnés et les rangs prioritaires établis. L'énoncé dont le score pondéré est le plus élevé occupe le premier rang et ainsi de suite pour tous les énoncés retenus lors du vote. L'animateur propose au groupe d'examiner les résultats afin de s'assurer qu'il y a cohérence. On pourrait par exemple avoir des énoncés contradictoires avec un rang de priorité proche ; par exemple, pour assurer un meilleur encadrement des étudiants en cours de maîtrise, « il est nécessaire de faire une évaluation à chaque

session de la relation directeur de recherche-étudiant » (énoncé #5, priorité 1), suivi comme priorité 2 ; « il est essentiel de protéger la relation directeur-étudiant en s'en remettant au responsable de programme pour régler les problèmes spécifiques qui pourraient se poser » (énoncé #17). La contradiction entre ces deux énoncés sera discutée dans la mesure où le groupe peut avoir besoin de plus d'informations afin de mieux clarifier le sens donné.

7) *Vote final.* L'étape 5 se répète.

Avantages et limites de la technique du groupe nominal. Parce que cette technique est très structurée, elle s'applique rapidement. Une analyse de besoins peut se faire dans un temps limité et à peu de frais : économie par rapport aux coûts impliqués dans la fabrication et le traitement de questionnaires, avec des taux de réponse parfois faibles. Cette technique, grâce à sa structure, permet aussi d'être appliquée à divers groupes d'individus : des enfants jusqu'à des personnes âgées, provenant de plusieurs couches sociales. Parmi ses limites, on remarque la frustration qu'elle risque d'engendrer chez certains individus qui peuvent sentir que leur liberté d'expression est brimée. Il est aussi possible d'associer aux limites de la technique la reconnaissance sociale que les besoins identifiés susciteront. La représentativité des participants devra être reconnue comme telle si les besoins identifiés sont pris en compte. Une troisième limite est celle du risque de superficialité des besoins exprimés. Étant donné qu'aucune discussion en profondeur n'est permise et que le temps de l'exercice est limité, il est possible de prévoir que les besoins priorisés se situent à un premier niveau de réflexion, plus superficiel et touchant au domaine de l'évidence première.

(L. Savoie-Zajc)



DELBECQ A.L. et VAN DE VEN A.H., « A group process model for problem identification and program planning », *Journal of Applied Behavioral Sciences*, vol. 7, # 1, 1975, pp. 466-492.

LOOS G.P., « Foldback analysis : a method to reduce biais in behavioral health research conducted in cross-cultural settings », *Qualitative Inquiry*, vol. 1, # 4, 1995, pp. 465-480.

OUELLET F., « L'utilisation du groupe nominal dans l’analyse des besoins », *in* J.P. DESLAURIERS, *Les Méthodes de la recherche qualitative*, Québec, PUQ, 1987, pp. 67-80.

→ **Besoins (analyse des)**, Contenu (analyse de), Motivations (recherche des)

H

Herméneutique (méthode) → (Symbolique des productions mythiques (analyse)

Histoire de vie → (Documents personnels (utilisation des) ; Ethnobiographie ; Récits de vie (méthodes des)

HISTOIRE ET MÉTHODES QUALITATIVES

C'est à l'histoire qu'il faut demander de nous introduire à l'étude des méthodes de l'histoire, des méthodes qualitatives plus particulièrement. Depuis la fin du XIX^{e} siècle – ce « siècle de l'histoire » durant lequel celle-ci se constitua comme science –, la méthodologie historique a évolué ; on peut, en simplifiant, distinguer trois phases dans son évolution : une première phase, qui correspond à la Belle Époque du « positivisme » où méthode historique et méthode qualitative se confondent ; une seconde phase, durant laquelle émerge puis triomphe, au cœur du XIX^{e} siècle, le quantitativisme ; une troisième phase enfin, où, de nos jours, l'historien, débarrassé de tout complexe d'infériorité vis-à-vis des comptables et de leurs machines, use, à nouveau, mais de façon originale, de méthodes qualitatives*.

S'interroger sur les « méthodes qualitatives en histoire » eût paru, au siècle dernier, cultiver le plus incongru des pléonasmes. Alors, en effet, il n'y avait d'autre méthode historique que qualitative, même pour ceux qui, tels Fustel de Coulanges et Gabriel Monod, définissaient l'histoire comme une science positive. « Positive » et non pas, comme on le dit souvent à tort, « positiviste » puisqu'il n'était pas question d'établir des lois comme le souhaitait Auguste Comte, mais plus humblement de trouver dans un document original, qu'il importait de nettoyer puis de reconnaître comme crédible, un fait – un fait particulier, unique, précisément localisable dans l'espace et dans le temps, de telle sorte que sa mise en place entre un avant et un après suffise à l'expliquer : *post hoc, ergo proter hoc.*

C'est ce qu'enseigne la bible méthodologique des Sorbonnards de la Belle Époque, l'*Introduction aux études historiques* de C.-V. Langlois et C. Seignobos. On y voit l'apprenti historien invité à pratiquer scrupuleusement l'analyse critique de chacune des nombreuses sources, textuelles pour l'essentiel, qu'il aura patiemment réunies ; critique d'authenticité, critique de restitution, critique de provenance, critique d'interprétation, critique de crédibilité ; ce n'est qu'après ce long face-à-face qu'il pourra dégager de ces « matériaux *hétérogènes…* une masse incohérente de *menus faits particuliers* » (c'est nous qui soulignons). Il passera enfin à l'ultime opération, la « construction historique » ; mais là, avouent Langlois et Seignobos, « la pratique des historiens ne fournit pas de méthode », car « l'histoire, étant *issue d'un genre littéraire*, est restée la moins méthodique des sciences ».

Si Fustel de Coulanges adopte une attitude plus scientiste lorsqu'il assure que « l'histoire n'est pas un art » mais « une science pure », il n'use pas moins dans sa magistrale *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* (1875-1891) d'une méthode purement qualitative pour disputer à longueur de pages avec et contre ses collègues d'outre-Rhin au sujet du sens de tel ou tel mot, de telle ou telle formule, tirés de chartes mérovingiennes. Ses analyses et ses démonstrations peuvent être considérées, encore aujourd'hui, comme un modèle d'analyse textuelle « philologique et critique ». Remarquons cependant que rigueur méthodique et objectivité ne vont pas ici de pair : la façon dont Fustel exclut les influences germaniques des premières institutions de la France n'est, à tout prendre, qu'une tentative de revanche – une revanche intellectuelle, historiographique, prise par un patriote français contre les Germains du XIX^{e} siècle qui viennent de dépouiller la France de l'Alsace et du nord de la Lorraine.

Mais, depuis la fin du siècle dernier, procès et concurrence ont mis à mal, et presque à mort, cette historiographie positive, ses curiosités, ses axiomes et sa méthode. La sociologie, la géographie, l'économie, la démographie, la linguistique, l'anthropologie se constituèrent comme d'authentiques sciences en opposant leurs méthodes quantitatives à la « méthode aux petits points » et aux « prudences tremblotantes » (*dixit* L. Febvre) d'une histoire jusqu'alors incapable de s'élever au-dessus de l'individuel, de

l’événementiel, du biographique et du monographique. Comme le dit J. Le Goff au début des années 70 : L'histoire subit l’agression des sciences sociales où la quantification est reine… ; elle devient le laboratoire d’expérimentation de ces disciplines. Elle doit abandonner l’impressionnisme pour la rigueur statistique et se reconstruire à partir des données dénombrables, quantifiables, de la documentation (Faire l’histoire, Présentation). Dans le même temps, deux systèmes de pensée, le matérialisme dialectique dans les années 1920-1960, puis le structuralisme, exercèrent une influence considérable qui contribua à discréditer la méthode qualitative accusée de cultiver l’à-peu-près et le subjectif. Des historiens, ceux de la revue *Annales*, créée en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre, relevèrent le défi et inventèrent une « nouvelle histoire » dont un des traits caractéristiques fut la place privilégiée qu’elle accorda aux méthodes quantitatives pour l’étude de nouveaux territoires : histoire sociale, histoire économique, géohistoire, histoire démographique, histoire culturelle… Il n’y eut alors de bon historien que celui dont le discours s’appuyait, à longueur de pages, sur des courbes et des tableaux statistiques, sur des pourcentages et des taux, sur des analyses lexicométriques et sémantiques. Pierre Chaunu était en droit d’affirmer comme une évidence : « L'histoire scientifique, entendez l’histoire quantitative… » (article publié dans *Les Informations*, 1972) et, en écho, Emmanuel Le Roy Ladurie de prophétiser : « L'historien sera informaticien ou ne sera plus. »

Mais les modes changent, les générations se succèdent en s’opposant, le balancier renverse son mouvement. Tandis que s’effondrait le marxisme – et avec lui l’affirmation que la connaissance du monde matériel, celui de la production et des échanges, c’est-à-dire des choses les plus aisément quantifiables, permettait seule l’analyse des structures sociales et de leur évolution –, l’historien et ses lecteurs se lassèrent d’une inépuisable et desséchante quête du dénombrable ; ils se plurent à connaître, derrière les choses et sous la surface des êtres, l’intériorité des hommes, leur univers mental. Alors naquit et se développa l’« histoire des mentalités » * qui réhabilita, souvent avec éclat, les méthodes qualitatives tandis que renaissait le goût pour la biographie, elle aussi indifférente, voire méfiante, vis-à-vis des méthodes quantitatives. De là leur déclin.

Un déclin si net qu'un historien de l'économie, de surcroît directeur de la rédaction de la revue *Annales, histoire, sciences sociales*, Jean-Yves Grenier, pouvait, il y a peu, poser la question : « L'histoire quantitative est-elle encore nécessaire ? » et, lucide, répondre : « L'histoire quantitative ne fait plus recette. » Le retour du récit et de l'événement, le succès de la biographie, l'intérêt porté à la psychologie collective expliquent ou accompagnent cette révolution – ou contre-révolution ? – historiographique au profit des méthodes qualitatives.

(C.-O. Carbonnel)



BOUTIER J. et JULIA D. (sous la dir. de), Autrement, série « Mutations », nº 150-151, janvier 1995, pp. 173-183.

CARBONNEL C.-O., *L'Historiographie*, « Que sais-je ? », nº 1966, Paris, PUF.

CHAUNU P., *Histoire quantitative, histoire sérielle*, Paris, Armand Colin, 1978.

FURET F., « L'histoire quantitative et la construction du fait historique », *in Annales ESC*, XXVI, 1971, nº 1, pp. 63-75. Texte repris dans *Faire l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, et *L'Atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982.

GRENIER J.-Y., « L'histoire quantitative est-elle encore nécessaire ? », *in Passés recomposés*,

LANGLOIS C.-V. et SEIGNOBOS C., *Introduction aux études historiques*, Paris, 1898, rééd. Paris, Kimé, 1992.

SAMARAN C. (sous la dir. de), *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Encyclopédie La Pléiade, 1961.

→ Causalité historienne, Épistémologie des méthodes qualitatives, Mentalités (analyse de l'évolution des), Objectivité en sciences humaines, Positiviste (paradigme), **Problématisation et questionnement en histoire**, Qualitative (méthode)

I

IDÉAL TYPE (MÉTHODE DE L')

Procédure de réflexion menée à partir de cas ou de descriptions de situations consistant à faire un « passage à la limite », c'est-à-dire à extraire des cas et situations leurs caractéristiques les plus « typiques » (les plus fondamentales) pour définir un type extrême (« idéal type ») par rapport auquel on peut hiérarchiser les différents cas concrets rencontrés dans la recherche (Weber, 1965).

Par exemple, la « ruralité » peut être définie, à partir de ce type d'analyse, par quatre « traits » typiques ; 1) la densité faible de la population, 2) le milieu naturel de vie, 3) le rapport contraint à l'espace habité, 4) la tendance à la fusion du groupe domestique avec le groupe de production et le groupe de consommation (Jolivet, 1965). Pour perfectionner la méthode, Lazarsfeld (1965) a proposé de travailler sur des « espaces d'attributs ». Cela revient à considérer chaque caractéristique typique comme une dimension pour laquelle il convient de trouver des « indicateurs » et de composer des « échelles » évaluant le positionnement de chaque cas concret sur les différents axes de l'espace total.

(A. Mucchielli)



BOUDON R. et LAZARSFELD P., *Le Vocabulaire des sciences sociales*, Mouton, 1965.

JOLIVET M., « Une méthode typologique pour l'étude des sociétés rurales françaises », *Revue française de sociologie*, nº spécial, 1965, 6, pp. 35-54.

MENDRAS H. et JOLIVET M., « Les sociétés rurales françaises, inventaires typologiques et étude des changements sociaux », *Informations sciences sociales*, 1965, nº 4, pp. 55-66.

SIMMEL G., « Métropoles et mentalité », *in L'École de Chicago*, présentation d'Y. GRAFMEYER et I. JOSEPH, éd. du Champ Urbain, 1979, pp. 61-77.

WEBER M., *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.

→ Étude de cas (méthode des), Monographie (méthode de la), Situationnelle phénoménologique et structurale (analyse)

Idéologique (méthode de l'analyse), →> Croyances (analyses des) ; Pensée sociale (ou naturelle) ; Raisonnement social ; Institutionnelle (analyse)

Images (méthode d'analyse de contenu des) → Mythographique (analyse) ; Sémiologique de l'image (analyse) ; Sémiotique (analyse)

Imaginaire (sociologie de l') → Imaginaire (structures et mécanismes de l') ; Symbolique des productions mythiques (analyse)

IMAGINAIRE (STRUCTURES ET MÉCANISMES DE L')

Si l'imaginaire désigne de prime abord une sorte de « banque » de toutes les images possibles, passées, présentes et à venir, ce terme recouvre également le procès dynamique selon lesquelles celles-ci sont mentalement produites, retenues et transformées.

Tout imaginaire est à la fois singulier et collectif, individuel donc en même temps que social. L'imaginaire peut être compris en effet comme un patrimoine représentatif, autrement dit l'ensemble des images mentales accumulées par l'individu au cours de sa socialisation, mais aussi le stock d'images et d'idéations dont se nourrit toute société. Malgré sa parenté directe avec l'image et l'imagination, le mot ne désigne donc pas une entité parfaitement délimitée. Bien au contraire, parlant d'imaginaire(s) – au singulier comme au pluriel – peuvent être mentionnés tous les produits de la fonction imageante : les rêves et les rêveries, les fantasmes, les mythes, les utopies, les représentations collectives, les idéologies… L'image et l'idéel sont donc étroitement associés de même que le sont les contenus (les produits de l'imaginaire) et les protocoles qui les font naître, les entretiennent et les transforment. De telle sorte que l'on peut envisager l'imaginaire – même si toute définition est nécessairement incomplète – comme une forme d'activité mentale qui emprunte à la réalité, aux perceptions et aux représentations que nous en avons, des éléments dont elle s'empare, qu'elle combine, associe et modifie pour construire un

monde soustrait au déjà vu, un monde sans modèle, dont les lois, la logique, les finalités sont étrangères au monde de la réalité objective (J.-C. Bourguignon).

Si l'imaginaire s'oppose de fait au réel, il ne s'oppose à la conscience de celui-ci que comme une autre façon de percevoir et de connaître le monde : autre logique dont on reconnaît de mieux en mieux la nécessité et la richesse cognitive. La distinction du réel et de l'imaginaire a en effet longtemps cantonné celui-ci dans un statut épistémologique inférieur, l'opposant non seulement à la réalité objective mais aussi à la raison. Mais si les iconoclasmes, de la philosophie grecque au rationalisme positiviste, sans oublier les interdits religieux – la querelle byzantine, la Réforme – ont tenté de refouler l'imaginaire en tant que perversion du vrai, les sciences humaines et les méthodes qualitatives ont depuis le siècle dernier largement œuvré à sa réhabilitation.

■ **Historique.** En s'intéressant aux phénomènes de la conscience et de l'inconscient, certains domaines des sciences humaines ont contribué à la reconnaissance du rôle actif et légitime de l'imaginaire.

1. La psychologie des profondeurs. La psychologie de la fin du siècle dernier, en s'attachant à la compréhension des désirs refoulés sous la pression des contraintes et des interdits sociaux, a mis en relief l'activité souterraine de conduites symboliques irréductives à la logique du conscient. S. Freud, notamment, en développant de nouvelles méthodes d'exploration du psychisme refoulé, a montré le rôle d'intermédiaire et de messager qu'exercent les images – rêves et fantasmes – pour assurer la liaison entre l'implicite et l'explicite et faire émerger les non-dits du ça à la surface de la conscience. De même, C.G. Jung a mis en valeur le dynamisme des images oniriques mais celles-ci, loin d'être le fruit d'associations personnelles, s'enracinent dans un fond commun propre à toute humanité – l'inconscient collectif. Celui-ci est structuré par des archétypes*, schèmes a-temporels résultant de l'expérience ancestrale de l'homme devant la même situation.

2. La phénoménologie. En opposant à l'objectivité de la science la subjectivité de la conscience, la phénoménologie se veut retour à la perception du sensible et aux manifestations de l'apparence : l'objet perçu, l'objet imaginé, l'objet voulu… Des auteurs tels que M. Merleau-Ponty, J.-P. Sartre et G. Bachelard ont mis en avant l'action de l'image et, par

extension, de tout imaginaire dans l'appréhension de la réalité phénoménale telle qu'elle se manifeste à la conscience. Rompant avec la conception réductrice de l'image-copie, perversion du réel, la phénoménologie fait de la fonction imageante une intention et une activité, un rapport au monde, une façon d'entrer en relation avec lui, et si l'imaginaire a sa vie propre, il n'est pas pour autant un irréel qui surgirait du néant. Bien au contraire, « l'imaginaire représente à chaque instant le sens implicite du réel » (J.-P. Sartre). De même pour Bachelard, l'imagination est dynamisme organisateur de l'être : les images matérielles, celles que nous nourrissons au contact des éléments cosmologiques fondamentaux – l'eau, la terre, le feu, le céleste… – sont les symboles-moteurs, les « hormones » de notre protocole représentatif.

3. L'apport anthropologique. Si avec L. Lévy-Brulh, la pensée primitive correspond encore à une mentalité inférieure, « prélogique », l'anthropologie avec M. Griaule, C. Lévi-Strauss, R. Bastide, G. Balandier… va progressivement rechercher dans la richesse des représentations mythiques des sociétés dites traditionnelles les schémas permettant d'éclairer notre propre modernité. Ce renversement des valeurs va permettre d'accorder à l'imaginaire un tout autre statut épistémologique et contribuer ainsi à l'émergence d'une « science de l'imaginaire » aux carrefours de la psychologie des profondeurs, de l'herméneutique, de l'ethnologie et de l'histoire des religions. G. Durand, fondateur à Grenoble du Centre de recherche sur l'imaginaire, a tenté une synthèse des fonctions psychologiques, sociales et anthropologiques de l'imagination symbolique. Dénonçant l'iconoclasme endémique de l'Occident, pourfendeur de tout irrationnel, G. Durand a stimulé de très nombreux travaux transdiciplinaires sur l'imaginaire qu'il définit lui-même comme « l'incontournable représentation, la faculté de symbolisation d'où toutes les peurs, toutes les espérances et leurs fruits culturels jaillissent continûment depuis les quelque un million et demi d'années qu'*homo erectus* s'est dressé sur la Terre ».

4. La contribution sociologique Lassés des grands schémas explicatifs structuro-fonctionnalistes, différents courants sociologiques, dès le début du siècle, se sont orientés vers une étude des phénomènes sociaux saisis de l'intérieur et dans la banalité de leur vécu. Qu'il s'agisse du Collège de sociologie (1937) avec R. Caillois, d'une Sociologie du quotidien (M.

Maffesoli) ou du sensible (P. Sansot) ou encore celle, plus systémique d'E. Morin, les études, à l'instar de l'approche compréhensive simmelienne, portent sur les faits ordinaires : le jeu, la mode, la rumeur, le phénomène hippy, la star, le rugby… La description phénoménologique s'attache alors surtout au vécu et aux imaginaires qui le fondent en cherchant à éliminer la reconstruction conceptuelle réflexive, le recours à une théorie *a priori* et la volonté d'expliquer. Par ailleurs, les phénomènes de médiatisation de masse faisant de toute action et de tout instant, un spectacle – de la scène politique à la vie privée – suscitent de nombreuses recherches sur l'exploitation des imaginaires.

Dynamique de l'imaginaire Parce que l'imaginaire est à la fois conservateur-reviviscence du passé – et anticipation – exploration des possibles –, son fonctionnement est celui d'une dialectique dont on peut repérer quelques-uns des mécanismes. L'imaginaire, par l'entremise de ses archétypes*, ranime les souvenirs de notre mémoire collective et en assure la survie. Mais, simultanément, la mémoire et l'imagination se conjuguent pour apporter, au niveau individuel comme au collectif, les germes d'une nouvelle identité et l'amorce d'une nouvelle altérité. L'imaginaire se fait donc processus combinatoire entre formes nouvelles et formes originelles : les unes incluant les autres, se nouant autour de leur noyau matriciel.

Mais le pluralisme de l'imaginaire tient aussi de façon spécifique à l'antagonisme de ses structures, à l'opposition des schèmes psychophysiologiques qui le fondent, au dualisme et à la polysémie de ses symboles. « Il y a bien dans l'affectivité (Freud) comme dans toute projection imaginaire une connivence des contraires, une complicité qui fait exister l'un *par* l'autre » (G. Durand). De telle sorte que l'imaginaire est un ensemble relationnel entre des éléments divers et même contraires ou contradictoires, un ensemble systémique où chaque terme antagoniste a besoin de l'autre.

La dynamique de l'imaginaire, ainsi, est « dilemmatique » en ce qu'elle tend à réduire, voire à résoudre l'opposition de formes symboliques, que leur conflit soit d'ordre culturel et historique (fracture archée/modernité) ou lié à leur structure interne (tout « objet » symbolique partageant avec leur opposé une qualité commune). On comprend dès lors que l'imaginaire puisse être un opérateur de changement, sur le plan de la personnalité

comme sur celui du social. Plus même, toute situation de crise renforce les pouvoirs de l'imaginaire parce qu'il permet de conjuguer régression et anticipation, retour au passé et projection. La médiation par le symbolique – la pleine activité de l'imaginaire – permet l'œuvre de *renovatio.*

Principe organisateur de l'imaginaire. C'est au contact de l'expérience sensorimotrice que l'imagination élabore, à partir des percepts, les schémas dynamiques qui structurent toutes les images. Celles-ci naissent donc des processus perceptibles de la nature (rythmes cosmiques) et du corps (posture, gestuelle…) et peuvent dès lors se comprendre comme une « aventure » de la perception. Il y a passage des impressions sensibles à un monde des représentations, actions que gouvernent et orientent les schèmes, ces signifiés en quête de signifiant.

Les schèmes tendent en effet à se substantifier en archétypes* : ces images primordiales, fondatrices et universelles qui, tout en se faisant figures, héritent des schèmes leur dynamique. De telle sorte que les archétypes vont être eux-mêmes des signifiés pour des éléments plus manifestes – les symboles –, ces signifiants ultimes qui gravitent en constellation autour des images premières. Plus relatifs et polymorphes que ne le sont les archétypes, les symboles sont soumis culturellement aux modes spatio-temporels. La symbolique de l'envol – ailes, oiseau… –, gravitant autour de l'archétype du céleste, peut notamment épouser l'attribut plus contemporain de l'avion ou du vaisseau spatial. Mais si les symboles vivent avec leur temps, certains d'entre eux peuvent cependant s'user et se scléroser en figures convenues – les allégories et les métaphores – qui opèrent définitivement le passage du signifié sensible au signifiant intelligible. La « force » symbolique est contenue dans des « châssis » allégoriques, formes désormais aisément reproductibles et sans relation directe avec leur source symbolique. Elles constituent, selon G. Durand, « une sémantique desséchée en sémiologie », sans jamais pour autant accéder à la dimension arbitraire et immotivée du signe. De même, les symboles peuvent se pervertir en stéréotypes qui réduisent le symbolisme en un principe plus grossier et le figent dans des formes pétrifiées.

Ces différentes figures constituent en quelque sorte les matériaux de base du mythe*. Celui-ci se nourrit en effet des images archétypales ou symboliques lorsqu'elles ne se suffisent plus à elles-mêmes, dans leur

dynamisme intrinsèque. En se reliant les unes aux autres (mise en scène), elles deviennent explicites grâce au mythe qui les légitime (récit). C'est donc la première ébauche de rationalisation puisque les symboles se transforment en mots et les archétypes en idées. Et parce qu'il traduit des situations existentielles et affectives, son principe vital est un principe dynamique. Le rite, lui, à l'opposé, est en quelque sorte un principe de conservation et de défense du mythe. C'est une actualisation qui fixe le mythe de façon prédogmatique. Le rite est alors répétition du mythe fondateur et il avait une réitération du passé.

L'imaginaire*, ainsi, à travers ses mécanismes, se fait tantôt précurseur, tantôt conservateur. Il structure et stabilise la pensée symbolique.

Structures de l'imaginaire. Dans *La Pensée sauvage*, Lévi-Strauss établit que la fonction essentielle de la psyché inconsciente est de structurer les perceptions en paires contrastantes. La dynamique psychique, selon lui, tendrait de façon permanente à la résolution de ces antinomies. Les structures dynamiques de l'imaginaire sont ainsi elles-mêmes des résultantes des images primordiales antagonistes sous-jacentes : la nuit, le jour ; l'hiver, l'été ; les ténèbres, la lumière ; « ce qui est en bas », « ce qui est en haut » ; et chaque élément symbolique de ces paires entretient une relation structurale avec ses homologues : la nuit, l'hiver, les ténèbres, « ce qui est en bas », ont entre eux un rapport de similitude symbolique. Selon G. Durand, ces figures de notre patrimoine représentatif, formant entre elles des constellations, sont régies par deux grands régimes symboliques :

- le diurne gravitant autour des schèmes d'ascension et de division, promouvant des images purificatrices et héroïques. La quête de la lumière, de l'éminence, de la hauteur, de la droiture s'oppose aux ténèbres et à la chute ;
- le nocturne s'identifiant aux gestes de la descente et du blottissement et se concentrant dans les images du mystère et de l'intimité. Il ne s'agit plus d'ascension d'un sommet mais de pénétration d'un centre. La descente est lente et chaude, l'intimité est digestive et sexuelle.

Ces régimes symboliques sont donc des structures antagonistes et la dynamique psychique (individuelle ou sociale) comporte la demande subséquente de résolution de ces antinomies. Le principe d'unité, de résolution des contraires, est médiatisé par la fonction symbolique.

Fonctions psychologiques et sociales. L'imaginaire, du point de vue de la psychologie relationnelle, répond à un projet de compensation. L'imaginaire et ses scénarios se présentent en effet sous la forme d'un substitut de la relation avec les êtres et les choses. Ce substitut symbolique échappant au principe de réalité est soumis à toutes les fantaisies du désir dont les rêves, les contes et les récits sont des révélateurs et auxquels différents modes d'analyse sont consacrés (symbolique, actancielle, formelle). Les sociologues, quant à eux, s'attachent davantage à découvrir les significations des imaginaires que leurs fonctions. Celles-ci cependant transparaissent sous forme d'enjeux :

1. Compensation et équilibrage

« L'imagination symbolique est un facteur d'équilibre psychosocial » et peut-être encore davantage de rééquilibrage. En effet, selon G. Durand, l'imaginaire s'exerce comme une sorte d'euphémisation face à l'inéluctabilité de la mort. Il est élément de remythisation facteur d'espérance. L'imaginaire « compense » notamment le « désenchantement de monde » engendré par le rationalisme moderne. C'est ainsi, par exemple, que l'on peut comprendre le rôle « messianique » de la publicité qui, au-delà de sa fonction marchande instrumentale, nous transporte dans un univers mysticomythique : celui du paradis passé (la tradition) ou celui de l'avenir (la promesse d'un monde meilleur).

2. Conservation et innovation

L'imaginaire est un élément constitutif du social : il l'organise et le réorganise, l'actualise dans des formes qu'il tend à conserver ou à renouveler. L'imaginaire et la réalité sociale interagissent en effet selon une dialectique que décrit R. Ledrut : « Le réel et l'imaginaire sont mouvants et transitoires. Ce qui est réel peut devenir au moment suivant imaginaire (déréalisé) et, réciproquement, l'imaginaire peut devenir réel – se réaliser. Des imaginaires sociaux peuvent ainsi contribuer à ce qu'une société se conserve et dure (fantasmes, espérances, utopies…). L'imaginaire est alors ici un « possible » auquel les sociétés s'essaient au travers de différents modes d'expression : l'art, la fiction, les utopies, les mythes, les idéologies. »

Utilisations des études sur l'imaginaire. Il n'y a pas de domaine du social qui ne soit pénétré par les imaginaires et les représentations

collectives, de même que tout comportement est gouverné par la fonction symbolique.

– *Les arts et l'architecture* : mieux que tout autre forme d'expression, les arts révèlent, au travers du style d'une époque, l'imaginaire spatio-temporel d'une société, de même que toute œuvre témoigne de la richesse symbolique de son auteur.

– *Les techniques et la science* : aussi objectives puissent-elles paraître, les techniques sont dépendantes d'imaginaires qui sont une ressource essentielle de la créativité des chercheurs et de la pensée du social qu'elles intègrent. De même, G. Holton a montré le rôle directeur d'images archétypiques – les *themata* – sur l'orientation singulière de la découverte.

– *La littérature* : du conte au roman, du récit épique au théâtre, fort nombreuses sont les études montrant la façon dont les œuvres « trivialisent » les mythologies ancestrales en même temps qu'elles tracent le chemin de nouveaux imaginaires. L'approche sémiologique est enrichie de l'analyse symbolique et anthropologique.

– *Les productions audiovisuelles* : imaginaires mis en scène, le cinéma comme la télévision sont les produits d'un imaginaire collectif en même temps qu'ils en sont les producteurs les plus actifs.

– *Le politique* : anthropologie et sociologie de l'imaginaire permettent d'analyser les scènes, les figures imaginaires et les rites du jeu dramatique – le politique – que consacre le spectacle de la télé-réalité et qu'orchestrent les représentations collectives.

– *Les idéologies, les représentations* : tout changement dans la vie sociale est alimenté par les significations et l'imaginaire, ne serait-ce que parce que tout ce qui est vécu, perçu, représenté, nommé l'est à travers les images, les symboles et les mythes. Qu'est-ce qu'une classe ou une nation sans la conscience qu'en ont ses membres ?

– *Les conduites et les pratiques sociales* : les pratiques les plus banales – consommations, soins corporels et médicaux, transports, etc. – sont gouvernées par des imaginaires dont l'analyse est indispensable pour l'orientation de mesures politiques, économiques et sociales : prévention contre le sida, aménagements urbains, tourisme, etc.

La liste est loin d'être exhaustive et les recherches fort diversifiées.

Exemple 1. L'exemple présenté ici – l'imaginaire des dessins animés – a été choisi pour quatre raisons essentielles : la juxtaposition du récit – le mythe – et de l'image ; la combinaison structurée des schèmes et des figures de l'imaginaire : archétypes, symboles, stéréotypes, mythes, rites… ; la perdurance de schèmes archaïques dans un langage moderne ; leur très grande vulgarisation. Les dessins animés commentés ci-dessous sont ceux des années 80, parmi lesquels *Goldorak* (TF1, 1976), *Albator* (A2, 1983), *Bioman* (TF1, 1984), *Robotech* (La 5, 1986) demeurent des exemples types.

– *Problématique* : les dessins animés se situent dans la lignée de l'intrigue dramatique propre au mythe et à ses variantes : contes, récits de science-fiction, etc. Ils traduisent, dans leur langage, les tiraillements et les incertitudes de la condition humaine et de son devenir. Les messages qu'ils transmettent sont autant de modèles que l'enfant se réapproprie dans son besoin d'identification.

– *Structure du récit* : au-delà des particularités de l'intrigue ou du héros, le dessin animé se déroule selon le même principe correspondant à six fonctions essentielles :

1. il commence par une information, une situation embarrassante ou inquiétante pour le héros qui fait planer sur lui ou sur le monde une MENACE ;

2. cette Menace s'intensifie et prend corps dans un PIÈGE, le plus souvent dirigé contre le héros ou contre sa mission ;

3. après les dommages provoqués par le Piège et la Menace, vient le temps de l'ÉPREUVE qui correspond souvent à la confrontation des forces du Bien et du Mal. Elle peut revêtir la forme d'une trahison (Goldorak) ;

4. de cette épreuve jaillit une EXPLICATION-ÉLUCIDATION. Les éléments jusque-là obscurs prennent sens et s'organisent ;

5. la seule possibilité qui s'offre au héros est alors de s'imposer au plan démoniaque des « super-vilains » : c'est le sommet de la progression dramatique avec le COMBAT ;

6. l'AIDE, enfin, apparaît un peu comme un « coup de théâtre » : elle provoque un renversement de situation. Après une intervention mystérieuse ou merveilleuse, le héros sort de l'impasse.

– *Une fonction ritualisée* : le mythe se fait rituel. Le rite ne consiste pas seulement à produire les mêmes actes, en même place, au même moment, mais à introduire par une série de gestes, de paroles invariables, une réalité au-delà de la réalité apparente. Le changement d'apparence du héros constitue le principal élément de cette « mise en condition ». Cette transformation, ce peut être par exemple l'acquisition de pouvoirs spéciaux par une sorte d'électronisation grâce aux combinaisons (Bioman). Le héros acquiert sa toute-puissance et quitte définitivement le rang des hommes pour combattre comme un dieu puisqu'il dispose désormais de pouvoirs immenses qui le rendent invulnérable, voire immortel. Il s'agit donc bien d'un rite initiatique que les enfants sont invités à partager selon un mode qui est lui-même ritualisé. Les génériques et les refrains sont en effet utilisés pour signaler les moments importants. En début et en fin d'épisode, la chanson scande l'arrivée et le départ du héros, de même qu'elle salue le moment de « transmutation » ou le moment le plus intense du Combat : « Moitié homme, moitié robot/Le plus valeureux des héros/Bioman (*bis*)/Défenseur de la terre… »

– *La figure du héros* : une mutuelle réciprocité unit le héros et sa mission, le plus souvent salvatrice ou protectrice. Son nom l'indique d'emblée comme un être d'exception. Les Biomen – *bios* signifie en grec « la vie » – se présentent bien comme les défenseurs de la vie humaine. Satisfaisant aux structures antagonistes de l'imaginaire, le héros s'oppose aux « anti-héros » (les « puissances mauvaises ») acharnés dans une volonté de domination, tendus vers ce but de toute-puissance, de la même manière que les héros aspirent de tout leur être à la paix et à la justice.

– *Archétypes et symboles* : en ce qui concerne les dessins animés des années 80, le schème antagoniste dominant est incontestablement celui du Céleste étendu ici au Cosmique. Relevant du régime diurne de l'imaginaire tel que le décrit G. Durand, ce schème polarise toute une constellation symbolique : l'envol, le Très-Haut, la verticalité, le luminaire…, autant de signifiés qui se substantifient en signifiants – le vaisseau spatial, les sommets de la cité mystérieuse, la gigantisation, le casque lumineux… Il s'agit précisément d'un schème héroïque, purificateur et conquérant qui sied fort bien à la rationalité prométhéenne d'une Modernité technico-scientifique. Le schème ascensionnel cosmique (le sommet, le chef, le

luminaire…) s’accompagne de son corrélat – le schème de division – purificateur et armé (le glaive, le rituel pourfendeur…). Le cosmique est en effet un espace de tensions très violentes : des éclairs lumineux, qui rappellent ceux de la foudre, viennent ébranler l’oiseau Goldorak. On retrouve dans les dessins animés une abondance de rayons destructeurs provenant souvent d’armes ultra-perfectionnées dont l’action quasi invisible est symbolisée par des traits de lumière, tel le glaive foudroyant, cette épée laser qui sépare et distingue des ténèbres la lumineuse vertu.

– *Le magico-religieux* : la technique, et tout particulièrement la robotique, se fait Magie au service du Sacré. En effet, si la Modernité fait encourir à l’humanité de grands risques – le chaos d’un paradis perdu –, l’homme n’en est pas moins présenté comme un être qui évolue vers une toute-puissance sur l’univers, grâce toujours à la science et aux possibilités de son cerveau que démultiplient les artefacts – le futur paradisiaque – où régneront l’ordre, la paix, la liberté, l’amitié.

– *Arthée et Modernité* : on retrouve ainsi dans ces fictions pour enfants les fonctions tout à la fois conservatrices et exploratrices d’un Imaginaire qui se joue sur le double registre de la réminiscence d’un passé ancestral et la prospection d’un futur lointain. Ainsi l’imaginaire puise dans les fonds mythiques et légendaires de l’humanité en même temps qu’il est une expérimentation symbolique de l’inconnu en transgressant les frontières entre le réel, le probable et le possible.

Exemple 2.*L'imaginaire de l’automobile.* Une étude menée par Maryse Pervanchon, dans le cadre de recherches sur la sécurité routière, envisage la voiture non seulement comme un objet social total mais comme une forme médiatrice qui a changé notre rapport symbolique au monde. La voiture est en effet un symbole et elle en a les effets structurants. Sous les signes de la conversion et de l’euphémisme que nécessite le désapprentissage de la peur, l’imaginaire de la voiture se joue des contraires en opérant une fonction de reliance : alors même que la fonction objective de l’automobile est de relier deux points géographiquement distants, celle plus symbolique de la roue et de la route est d’œuvrer à la fusion de signifiés antagonistes au sein de la personnalité comme au sein de la collectivité. « L'on peut même avancer, dit G. Durand, que la roue et toutes ses variantes, mouvement dans l’immobilité, équilibre dans l’instabilité, avant d’être techniquement

exploitée et de se profaner en simple instrument utilitaire, est avant tout engrenage archétypal essentiel dans l'imagination humaine. » La voiture tout entière propose une réunion cyclique des opposés en assurant le passage de « l'intimité de son refuge à l'exposition sacrée des entrailles ouvertes par l'inversion diabolique ».

– *La confusion du sujet et de l'objet.* La voiture est devenue un espace moderne « du moi de perception ». « Ma bagnole et moi, ça ne fait qu'un, si on l'attaque je riposte. » Les attributs du sujet se confondent avec ceux de la voiture-parure, voiture-vêtement, voiture-corps… Inversement, quand la voiture s'exprime par notre bouche, elle devient sujet : « j'ai crevé », « j'ai besoin d'une révision »…

– *La voiture comme « moi-peau ».* Séparatrice et intégratrice du dehors et du dedans, la voiture joue le rôle premier d'enveloppe qui, en maintenant notre corps dans cette intimité, lui confère une sensation d'intégrité. Elle sert de protection à l'agression des éléments ou des autres. Elle est cet endroit où le corps est au sec et au chaud, en même temps qu'elle sert, comme la peau, de lieu d'échange et de communication avec autrui. En elle se rejoignent le dedans et le dehors.

– *Intimité/extimité.* Tout ce qui est creux nous invite à l'habiter. Nid ou « toit », la voiture remplit cette fonction coquillante que décrit si bien Bachelard ; elle nous invite « non seulement à rentrer dans notre coquille, mais à nous glisser dans toute coquille pour y vivre la vraie retraite, la vie enroulée, la vie repliée sur soi-même, toutes les valeurs du repos ». Mais ce *regressus ad uterum* est en même temps « un petit chez soi du dehors ». C'est par ce jeu qu'elle nous situe entre fixation et vagabondage, qu'elle nous projette dans un Ailleurs synonyme d'évasion et de lointain.

– *Individuation et être-ensemble.* En développant un nouveau rapport à l'autonomie, à l'indépendance, à la liberté, la voiture se fait objet de conquête individuelle et individualiste. Mais simultanément, elle est point de rencontre, le lieu d'une autre forme d'être-ensemble, un lieu bien plus collectif et communautaire que les transports dits en commun, en bref, un « jeu de société », vecteur d'échanges sociaux.

– *L'inversion du symbole en diabole.* « Là dans la cruauté comme dans la tendresse, chaque élément a sa place dans une organicité où la seule finalité est un épuisement dans l'acte même qui assure de fait la perdurance du tout.

La jouissance et la mort, figures archétypales de toute existence, sont ainsi conjointes et se mettent en scène pour rappeler – ce que le mythe de Dyonisos (Osiris, Shiva…) illustre de multiples façons – le cycle de l'éternel retour du même. »

Face à cet objet de tous les jours, asservi par la rationalité opérationnelle moderne l'imaginaire appose ainsi le double pouvoir libérateur et mortifère et c'est là l'un de ses principes essentiels que de rompre avec la logique non contradictoire de la « raison pure ».

(A. Sauvageot)

BACHELARD G., *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1983.

BALANDIER G., *Le Détour. Pouvoir et modernité*, Paris, Fayard, 1985.

BERTHELOT J.-M., *L'Intelligence du social*, Paris, PUF, 1990, pp. 55-58, 72-76.

CAILLOIS R., *Le Mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, 1938.

DURAND G., *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1984.

DURAND G., *L'Imagination symbolique*, Paris, PUF, 1984.

FREUD S., *L'Interprétation des rêves*, trad. fr., Paris, PUF, 1976.

JUNG C.G., *L'Homme à la découverte de son âme*, Éd. du Mont-Blanc, 1970.

LEDRUT R., *La Forme et le Sens*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984.

LÉVI-STRAUSS C., *Mythologiques*, 4 vol., Paris, Plon, 1964, 1970.

MAFFESOLI M., *La Connaissance ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985.

MERLEAU-PONTY M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

MORIN E., *Sociologie*, Paris, Fayard, 1984. PERVANCHON M., *L'Immobilité sublime ou la*

mobilité sans effort : l'automobile comme objet

social total, thèse de doctorat, Université René-Descartes, Paris V Sorbonne, UFR Sciences Sociales, 1992.

SARTRE J.-P., *L'Imaginaire*, Paris, Gallimard, 1940.

→ Créativité (méthodes de), Formelle (analyse de contenu), Mythes (principaux), Mythodramatique (analyse),

Mythographique (analyse), Symbolique des productions mythiques (analyse)

Empathique (approche) → Compréhensive (approche)

Implication contrôlée → Introspection

Implication du chercheur → Interview non directive (ou compréhensive) centrée ; Observation participante ; Recherche heuristique (méthode de)

INCIDENTS CRITIQUES (MÉTHODE DES)

Variété de méthode des cas* qui consiste à recueillir auprès des professionnels concernés des « incidents critiques », c'est-à-dire les descriptions d'événements remarquables (en bien ou en mal) qui illustrent tel ou tel problème dont on s'occupe dans la recherche. La méthode se poursuit par le traitement des cas qui peut se faire par la recherche des analogies formelles*, par l'analyse situationnelle* phénoménologique et structurale ou encore par l'analyse des jeux* si les descriptions obtenues s'y prêtent.

(A. Mucchielli)

→ Analogies formelles de situations (recherche des), Études de cas (méthode des), Situationnelle phénoménologique et structurale (méthode d'analyse), Jeux (analyse)

INDIFFÉRENCE ETHNOMÉTHODOLOGIQUE

L'indifférence ethnométhodologique ne signifie pas, comme on l'a parfois mal interprété que le sociologue qui utilise une approche ethnométhodologique est indifférent au monde social qui l'entoure ou encore qu'il est insensible aux événements sociaux qu'il analyse. Cette indifférence s'exerce envers la pertinence, la valeur, l'importance, la véracité, des descriptions et des opinions émises par les sujets de la recherche. L'analyse doit s'abstenir de porter des jugements sur les façons,

erronées ou non, qu'ont les acteurs de parler de leurs actions dans le monde social, de les décrire et de les représenter. L'ethnométhodologie s'intéresse avant tout à la façon dont les individus rapportent leurs expériences sociales. C'est pourquoi on essaiera de s'abstenir de tout jugement de valeur sur le fond de ce qui est exprimé. Les ethnométhodologues estiment que les sociologues ont jusqu'à présent « sur-socialisé » le comportement des acteurs et que si une bonne part de la sociologie a jusqu'à présent produit des « choses raisonnables », c'est précisément parce que les sociologues adoptent une posture méthodologique et théorique erronée, en accordant la priorité à leurs propres analyses du monde social, au détriment de celles des acteurs, sur les représentations desquels ils portent des jugements de vérité.

Harold Garfinkel et Harvey Sacks (1970) ont défini ce qu'il fallait entendre par « indifférence ethnométhodologique » :

« Les études ethnométhodologiques sont destinées à l'étude des descriptions de phénomènes, en s'abstenant de tout jugement sur leur pertinence, leur valeur, leur importance, leur nécessité, leur « praticalité », leur succès, ou leur conséquence. Nous appelons cette procédure « indifférence ethnométhodologique ». Notre travail ne consiste pas à modifier, élaborer, contribuer, détailler, diviser, expliquer, étayer, la relation (de ces descriptions) au raisonnement sociologique professionnel. Notre indifférence concerne plutôt l'ensemble du raisonnement sociologique pratique » (pp. 345-346).

Cette « indifférence » n'est pas contradictoire avec l'idée de « compétence unique » (*unique adequacy*) qui exige que le chercheur possède, ou acquière progressivement, la compétence adéquate nécessaire à l'observation, à l'écoute et à la compréhension des interactions qui se déroulent en sa présence. Cette tension conceptuelle entre indifférence ethnométhodologique et compétence unique implique en fait la nécessité, paradoxale mais non contradictoire, de maîtriser la seconde afin de pouvoir pratiquer efficacement la première, ce qui suppose d'être suffisamment familier avec les phénomènes étudiés afin d'avoir accès à la compréhension des détails de l'interaction sociale.

(A. Coulon)



GARFINKEL H. et SACKS H., « On formal structures of practical action », pp. 338-366, *in* J.C. MCKINNEY et E.A. TIRYAKIAN (eds.), *Theoretical Sociology*, New York, Appleton Century Crofts, 1970.

→ **Compréhensif (paradigme)**, Filature ethnographique, Observation participante

INDUCTION ANALYTIQUE

L'expression est de F. Znaniecki, qui l'emploie pour la première fois en 1934 pour désigner une démarche d'analyse scientifique inductive dont la base est constituée d'études de cas. Dans les années 1940 et 1950, A. R. Lindesmith (1947) et D. R. Cressey se chargeront de mieux définir et incarner cette approche, là où Znaniecki en était resté à des considérations avant tout théoriques.

À l'origine, l'induction analytique incarnait l'avenue ultime permettant de dégager des explications sociologiques ayant une portée universelle. Le but poursuivi semblait réaliste puisque la méthode consistait à examiner puis à résoudre chaque cas entrant en conflit avec l'explication avancée. Lorsque chacun de ces cas avait été résolu, l'explication pouvait être considérée universelle.

Alors que cette prétention a été abandonnée (Katz, 1983), l'induction analytique continue de bénéficier d'une bonne considération dans le monde des sciences sociales. On sait à quel point il est aisé de mettre de l'avant des explications qui, si elles ne rencontrent aucune résistance, apparaissent valides et définitives aux yeux de son auteur. L'induction analytique consiste, à l'encontre de cette tendance « naturelle » ou de cette option de facilité, à confronter l'explication mise de l'avant à des cas la remettant potentiellement en question (il s'agit de rechercher les cas d'exception ou « negative cases »). L'exercice est éminemment dialectique et consiste à tester la portée d'une hypothèse explicative, à l'intérieur d'une démarche de théorisation, en lui opposant des cas en apparence invalidant. Ces cas doivent être systématiquement recherchés, soit à l'intérieur du corpus déjà constitué, soit dans le cadre d'interviews ou de séances d'observation supplémentaires.

Au moment où de tels cas se présentent et sont pris en compte, trois issues sont possibles : 1) le cas d'exception s'avère sérieux et révèle l'étroitesse ou l'incomplétude de la théorisation, ce à quoi il s'agira de remédier par une extension des catégories et liens théoriques concernés ; 2) le cas d'exception, bien qu'authentique, est périphérique par rapport au phénomène théorisé ou exigerait une extension injustifiée de la théorisation pour être adéquatement pris en compte, auquel cas il devra être abandonné ; 3) le cas d'exception ne correspond clairement ni à 1) ni à 2) et demeure une énigme, ce qui implique qu'il faudra en rendre compte, mais qu'il sera pour l'instant impossible de l'expliquer. Il va de soi que cette dernière possibilité doit être envisagée après que tous les efforts ont été faits pour résoudre l'énigme que pose le cas d'exception. Ceci étant dit, il ne s'agit pas d'un signe de faiblesse sur le plan méthodologique ; au contraire, cela peut augmenter la crédibilité de la recherche. (P. Paillé)



BECKER, H. S. *Les ficelles du métier*. Paris : La Découverte, 2002.

CRESSEY, D. R. *Other people's money : a study in the psychology of embezzlement*. *Reprinted with a new introduction by the author*. Mon-clair, NJ : Patterson Smith, 1973.

CRESSEY, D. R. *Other people's money : a study* in *the psychology of embezzlement*. Glencoe, Ill. : Free Press, 1953.

DESLAURIERS, J-P. L'induction analytique. In J. Poupart et coll., *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*

(p. 293-308). Montréal : Gaëtan Morin, 1997.

GOLDENBERG, S. Analytic induction revisited. *Canadian Journal of Sociology*, 1993, 18, 161-176.

KATZ, J. A theory of qualitative methodology : the social system of analytic fieldwork. In R. M. Emerson (dir.) : *Contemporary field research : a collection of readings* (pp. 127-148). Prospect Heights, Illinois : Waveland Press, 1988.

LINDESMITH, A. R. *Opiate addiction*. Evanston, ILL : Principia Press of Illinois, 1947.

ROBINSON, W. S. The logical structure of analytic induction. *American Sociological Review*, 1951, 16, 812-818.

TURNER, R. P. The quest for universals in sociological research. *American sociological review*, 1953, 18, 604-611.

ZNANIECKI, F. *The method of sociology*. New York : Farrar & Rinehart, 1934.

→ **Étude de cas (méthode des)**, Qualitative par théorisation (analyse de contenu)

Inductive (démarche) → Études de cas (méthode des) ; Épistémologie des méthodes qualitatives ; Qualitative par théorisation (analyse de contenu) ; Modèle

INFORMATEUR CLÉ

C'est un individu choisi au sein d'un système social pour sa capacité à refléter adéquatement la pensée d'un ou de certains sous-groupes. Les informateurs clés sont donc « des personnes particulièrement bien informées et articulées – des personnes dont les intuitions peuvent s'avérer très utiles pour aider un observateur à comprendre ce qui se passe » (Patton, 1990, p. 263). Le recours à des informateurs clés évite au chercheur d'avoir à transiger avec un grand nombre de personnes pour l'éclairer dans l'analyse d'une situation donnée. Par exemple, Hugues (1977) a fait appel à d'anciens toxicomanes pour faire de l'observation participante dans le milieu des toxicomanes ; Zimmerman et Weider (1977) ont utilisé des étudiants comme source d'information pour étudier les sous-cultures des consommateurs de drogue ; Collerette (1995) a conduit des entrevues avec un nombre limité de membres choisis d'une organisation pour enrichir son analyse des réactions du personnel à l'occasion d'un changement.

L'informateur clé n'a pas valeur d'échantillon et n'a aucune validité sur le plan statistique. En fait, on doit considérer l'informateur clé comme étant biaisé (Patton, 1990) et dans un sens, c'est une compréhension de ce biais qui est recherchée. Ainsi, sa fonction consiste à orienter le chercheur vers des aspects qui auraient pu lui échapper, à lui donner accès à des expériences qui ne lui seraient pas accessibles directement, ou à l'éclairer dans l'interprétation à faire de ses observations, ce qui peut être très utile lors d'une analyse phénoménologique*. Il faut souligner qu'en général un informateur clé n'est pas une source primaire d'information et qu'il ne doit

jamais être utilisé comme seule source d'information. Il faut plutôt le considérer comme une source complémentaire. D'ailleurs, on devrait normalement recourir à plus d'un informateur clé afin de s'exposer à une diversité d'éclairages et ainsi s'assurer de bien couvrir l'objet d'étude.

(P. Collerette)

JORGENSEN D.L., *Participant Observation. A Methodology for Human Studies*, Londres, Sage Publications, 1989.

PATTON M.Q., *Qualitative Évaluation and Research Methods*, 2e éd., Londres, Sage Publications, 1990.

→ Ethnobiographie, Ethnométhodes (recherche des), Études de cas (méthode des), **Monographe (méthode de la), Récits de vie (méthode des)**

INNOVATION (MÉTHODES DE CRÉATIVITÉ POUR L')

L'innovation est le fruit de la créativité. Elle se distingue de l'invention dans la mesure où elle est concrétisée par une réalisation. La définition de l'innovation marketing l'explicite bien ; c'est, au sens de l'OCDE, une idée transformée en quelque chose de vendable sur un marché. La « nouveauté » offerte est une différence perceptible susceptible de satisfaire des clients. La définition de l'innovation implique donc à la fois le producteur et les utilisateurs visés. Lorsque l'innovation s'applique aux produits, la différence peut porter sur la forme, il s'agit alors de « produits repositionnés » ; elle peut aussi porter sur le contenu, il s'agit alors de « produits reformulés » ; elle peut enfin porter sur la fonction, il s'agit alors de « produits originaux ». La nouveauté s'applique également aux formes de commercialisation (canaux, méthode de vente…), aux systèmes de production (organisation, méthode de fabrication…) ou aux moyens (technologie, know how, équipements, matières premières…) (J.-M. Choffray et F. Dorey, 1983).

■ **Développement.** Le processus qui mène de l'idée à l'innovation est long et difficile. Il fait appel à des méthodes de recueil des idées issues des

méthodes générales de créativité* ainsi qu'à des méthodes d'évaluation technico-économiques plus spécifiques. Les méthodes de créativité appliquées à l'innovation présentent cependant des aspects particuliers liés à la nature même de l'innovation. On conçoit, par exemple, que les trois niveaux de nouveauté des produits ne demandent pas les mêmes efforts d'imagination. Ils impliquent en conséquence des techniques de découverte différentes. L'innovation n'est pas toujours rationnelle (J. March et H. Simon ont montré la rationalité limitée des organisations en 1958). Elle n'est pas le fait d'un individu (l'entrepreneur schumpéterien) mais résulte généralement d'un acte collectif. Elle n'est pas figée mais se transforme au cours de la diffusion en fonction des usages développés par les utilisateurs. Elle ne répond pas toujours à un besoin préexistant (offre créatrice). Enfin, il n'y a pas d'innovation technologique sans innovation sociale. Aussi les méthodes de créativité pour l'innovation sont-elles liées aux différentes sources de nouveauté. Le marché avec les clients et les concurrents sont principalement sollicités avec les méthodes suivantes : étude de marché, prévision technologique, veille concurrentielle, analyse des brevets, panels, registre du service après-vente, dynamique de groupe*, brainstorming*. L'entreprise avec les personnels et les experts sont en outre sollicités avec des méthodes généralement plus complexes (en dehors de la boîte à idées) : groupes de progrès, cercles de qualité, analyse de la valeur*, analyse fonctionnelle*, synectique, méthode Delphi*, méthode des scénarios*, méthode morphologique*, matrices de découverte, procédures topologiques à partir de l'analyse multidimensionnelle des données ou de mappings sémiotiques.

Les méthodes de découverte recourent à tous les moyens pour stimuler l'irrationnel, développer l'intuition, briser le raisonnement logique pour faire jaillir des idées… Par contre, les méthodes d'évaluation, permettant de passer de l'idée à l'innovation, sont principalement rationnelles. La grille de filtration des idées proposée par T. O'Meara en 1961, encore utilisée de nos jours, exprime cette exigence de rationalité au regard du marché. L'auteur retient les critères suivants, qu'il pondère : les potentialités commerciales à court terme (coefficient 3 : compatibilité avec les circuits distribution, compatibilité avec les circuits promotion, insertion dans la ligne de produits, ratio qualité/prix, étendue possible de la gamme, influence sur les

ventes des autres produits), les potentialités commerciales à long terme (coefficient 4 : durée de vie économique, taille globale du marché, résistance aux fluctuations saisonnières, type de protection), la production (coefficient 5 : compatibilité avec l'outil actuel, mise en valeur du savoir-faire, disponibilité et contrôle de l'approvisionnement), le potentiel de croissance (coefficient 3 : stade de l'industrie/cycle vie, valeur ajoutée relative à la concurrence, croissance de la demande) et le taux de profit (coefficient 3).

Le développement d'innovation dans le domaine des télécommunications ouvre de nouvelles perspectives de méthodes de créativité. Les chercheurs en sciences sociales, tel A. d'Iribarne, considèrent que l'on ne prend pas assez en compte la résistance du milieu social, ni l'ignorance des utilisateurs des services dont ils ont besoin. Ils réfutent la logique technico-économique dominante liée au déterminisme, qui part des besoins des utilisateurs pour définir les fonctionnalités utiles des produits et aboutir aux technologies donnant naissance aux innovations. Pour eux, les besoins sont par définition des construits sociaux, ils mettent donc au point des méthodes d'analyse des dysfonctionnements de la société pour en déduire les besoins à satisfaire.

(C. Le Bœuf)



ADETEM, *Innovation et produits nouveaux*, Paris, Dunod 1973.

AZNAR G., *La Créativité dans l'entreprise*, Paris, Éd. d'organisation, 1971.

CAUDE R. et MOLES A., *Créativité et méthodes d'innovation dans l'entreprise*, Paris, Fayard Mame, 1970.

CENTRE DE SOCIOLOGIE DE L'INNOVATION, *Ces réseaux que la raison ignore*, Paris, L'Harmattan, 1992.

DE CERTEAU M., *L'Invention du quotidien*, *Arts de faire*, Paris, UGE, 10/18, 1980.

DRU J.-M., *Le Saut créatif*, Lattès, 1986.

GAUDIN T., *Les Métamorphoses du futur*, Paris, Economica, 1988.

HAMBERLIN E., *La Théorie de la concurrence monopolistique*, 1936, trad. fr., Paris, PUF, 1953.

INSTITUT DE L'ENTREPRISE, *L'Offre créatrice : inventer le client*, Paris, Éditions d'organisation, 1987.

LEVITT T., *Innovation et marketing*, 1962 trad. fr., Paris, Éditions d'organisation, 1969.

ROGERS E., *Diffusion of Innovations*, New York, Free Press, 1962, 13e éd., 1983.

→ Analogies formelles de situations (recherche des), Brainstorming, Combinatoire, **Créativité (méthodes de)**, Delphi (méthode), Dynamique de groupe (analyse des phénomènes de), Interview non directive (ou compréhensive) centrée, Fonctionnelle en créativité (recherche), Imaginaire (structures et mécanisme de l'), Marketing qualitatif.

INSTITUTIONNELLE (MÉTHODE DE L'ANALYSE)

Méthode de recherche-action qui consiste à s'appuyer sur des « analyseurs » (tout ce qui sort de la routine instituée tels les incidents ou les mouvements de contestation) pour mettre en évidence les logiques implicites, tant culturelles que collectives ou individuelles, qui conduisent tout ce qui est « institué » – c'est-à-dire établi : l'organisation elle-même, les normes, les habitudes, les pouvoirs en place…, tout ce qui est de l'ordre de l'« inconscient politique » (Lapassade, 1975) – à manipuler les situations et les acteurs sociaux justement pour les faire rentrer dans cet « institué ».

Il s'agit, pour le chercheur en analyse institutionnelle, de s'appuyer sur sa subjectivité et son extériorité à l'organisation dans laquelle il intervient pour repérer l'ensemble des manipulations institutionnelles subies par les acteurs (que les membres de l'institution ne peuvent pas bien percevoir pour différentes raisons), d'en faire prendre conscience à tous et d'essayer de redonner une certaine liberté de décision à la collectivité (de casser la « reproduction des ensembles institutionnels »). L'analyse institutionnelle utilise diverses techniques qualitatives pour faire ressortir le sens des « analyseurs » (mise en contexte*, dynamique de groupe*, analyse phénoménologique de groupe*, analyse situationnelle*, analyse phénoménologique et structurale*…). L'explication des logiques latentes de l'institué renvoie à d'autres techniques qualitatives comme : l'analyse

idéologique*, l’analyse des discours*, l’analyse des croyances*, l’analyse des jeux*, la recherche des règles implicites de ces jeux*, la recherche des analogies formelles*, la recherche des ethnométhodes*, la recherche des raisonnements sociaux*…

(A. Mucchielli)

GASTORIADIS C., *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Plon, 1981.

HESSE R. et SAVOYE A., *L'Analyse institutionnelle*, Paris, PUF, 1993.

LAPASSADE G., *Socianalyse et potentiel humain*, Paris, Gauthier-Villars, 1975.

LOURAU R., *L'Analyse institutionnelle*, Paris, Éd. de Minuit, 1970.

→ **Recherche-action**

INTERACTIONNISME SYMBOLIQUE

L'interactionnisme symbolique, qui a profondément influencé la sociologie de Chicago, trouve ses racines philosophiques dans le pragmatisme de John Dewey, inauguré par Charles Peirce et William James, mais il a été principalement développé par George Herbert Mead (1963). L'interactionnisme symbolique a souligné la nature symbolique de la vie sociale : les significations sociales doivent être considérées comme « produits par les activités interagissantes des acteurs » (Blumer, 1969, p. 5). L'interactionnisme symbolique prend donc le contre-pied de la conception durkheimienne de l’acteur. Durkheim, s’il reconnaît la capacité qu’a l’acteur de décrire les faits sociaux qui l’entourent, considère que ces descriptions sont trop vagues, trop ambiguës pour que le chercheur puisse en faire un usage scientifique, ces manifestations subjectives ne relevant d’ailleurs pas, selon lui, du domaine de la sociologie. À l’inverse, l’interactionnisme symbolique soutient que c’est la conception que les acteurs se font du monde social qui constitue, en dernière analyse, l’objet essentiel de la recherche sociologique.

■ **Développement.** Mead est considéré comme l’inspirateur de l’interactionnisme symbolique, bien que l’expression ait été employée pour

la première fois en 1937 seulement par Blumer. Voulant faire la synthèse entre l'approche individuelle et l'approche macrosociologique, Mead pensa que la notion de « soi » pouvait remplir ce rôle, à condition de considérer le « soi » comme l'intériorisation du processus social par lequel des groupes d'individus interagissent avec d'autres. L'acteur apprend à construire son « soi », et ceux des autres, grâce à son interaction avec les autres. L'action individuelle peut alors être considérée comme la création mutuelle de plusieurs « soi » en interaction. Ainsi les « soi » acquièrent une signification sociale, deviennent des phénomènes sociologiques, qui constituent la vie sociale. L'étude sociologique de ce monde devra donc analyser les processus par lesquels les acteurs accordent leurs conduites, sur la base de leurs interprétations du monde qui les entoure.

On peut, avec Arnold Rose (1962), résumer les principales propositions de l'interactionnisme symbolique de Mead selon cinq hypothèses :

1 nous vivons dans un environnement à la fois symbolique et physique et c'est nous qui construisons les significations du monde et de nos actions dans le monde à l'aide de symboles ;

2 grâce à ces symboles « signifiants », que Mead distingue des « signes naturels », nous avons la capacité de « prendre la place de l'autre », parce que nous partageons avec les autres les mêmes symboles ;

3 nous partageons une culture, qui est un ensemble élaboré de significations et de valeurs, qui guide la plupart de nos actions et nous permet de prédire, dans une large mesure, le comportement des autres individus ;

4 les symboles, et donc aussi le sens et la valeur qui y sont attachés, ne sont pas isolés mais font partie d'ensembles complexes, face auxquels l'individu définit son « rôle », définition que Mead appelle le « moi », qui varie selon les groupes auxquels il a affaire, tandis que son « je » est la perception qu'il a de lui-même comme un tout. Mead a précisé cette différence :

« Le "je" est la réponse de l'organisme aux attitudes des autres ; le "moi" est l'ensemble organisé d'attitudes que je prête aux autres. Les attitudes des autres constituent le "moi" organisé et on réagit alors face à cela en tant que "je" » ;

5 la pensée est le processus par lequel des solutions potentielles sont d'abord examinées sous l'angle des avantages et désavantages que l'individu en tirerait par rapport à ses valeurs, puis sont finalement choisies ; c'est une espèce de substitution au comportement par « essais et erreurs ». Un « acte » est donc une interaction continuelle entre le « je » et le « moi », c'est une succession de phases qui finissent par se cristalliser en un comportement unique.

Il faut retenir que l'interactionnisme symbolique, pour la première fois dans l'histoire de la sociologie, accorde une place théorique à l'acteur social en tant qu'interprète du monde qui l'entoure. L'interactionnisme symbolique va donc mettre en œuvre des méthodes de recherche qui donnent priorité aux points de vue des acteurs. Cela implique, pour l'observateur qui se propose de comprendre et d'analyser ces significations, qu'il adopte une posture méthodologique qui autorise cette analyse. Le chercheur ne peut avoir accès à ces phénomènes privés que sont les productions sociales signifiantes des acteurs que s'il participe, également en tant qu'acteur, au monde qu'il se propose d'étudier. Le but de l'emploi de ces méthodes est d'élucider les significations que les acteurs eux-mêmes mettent en œuvre pour construire leur monde social. La connaissance sociologique exige alors de s'appuyer sur la pratique des individus. Pour l'interactionnisme symbolique, une connaissance sociologique adéquate ne saurait être élaborée par l'observation de principes méthodologiques qui cherchent à extraire les données de leur contexte afin de les rendre objectives. Il s'agira au contraire d'étudier l'acteur en relation avec la réalité sociale naturelle dans laquelle il vit. La recherche en sciences sociales doit s'efforcer de ne pas dénaturer le monde social ni d'escamoter les interactions sur lesquelles repose toute la vie sociale. Il faut préserver l'intégrité du monde social afin de pouvoir l'étudier et prendre en compte le point de vue des acteurs sociaux puisque c'est à travers le sens qu'ils assignent aux objets, aux individus, aux symboles qui les entourent, qu'ils fabriquent leur monde social.

(A. Coulon)

BLUMER H., *Symbolic Interactionism ; Perspective and Method*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1969.

MEAD G.H., 1934, *Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist*, Chicago, University of Chicago Press ; trad. fr., *L'Esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1963.

QUEIROZ J.-M et ZIOTKOWSKI M., *L'Interactionnisme symbolique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1994.

ROSE A.M., 1962, « A systematic summary of symbolic interaction theory », *in* Rose A.M. (ed.), *Human Behavior and Social Processes. An Interactionist Approach*, Boston, Mass., Houghton Mifflin Company, 1962, pp. 3-19.

→ Acteur, **Compréhensif (paradigme), Compréhensive (approche)**, Documents personnels (utilisation des), Ethnographie constitutive, Ethnométhodes (recherche des), Observation participante, Sociologie et méthodes qualitatives

Interactions (analyse des) → Jeux (analyse des) ; Stratégie (analyse) ; Systémique des relations (analyse) ; Transactionnelle (analyse)

INTERPRÉTATIVES (ANALYSES)

Techniques d'analyse de contenu qui consistent à expliciter le ou les sens cachés d'un texte ou d'un phénomène à partir de différentes grilles de lecture données *a priori*. Les grilles de lecture données permettent différentes réductions du texte ou des phénomènes pour faire apparaître différents registres latents.

(A. Mucchielli)



BAXANDAL M., *Formes de l'intention*, Nîmes, J. Chambon, 1991.

DENNET D., *La Stratégie de l'interprète*, Paris, Gallimard, 1990.

ECO U., *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996.

RICŒUR P., *Le Conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969.

→ Actancielle (analyse), Besoins (analyse de contenu des), Contextuelle (analyse historique), Métaphorique des récits projectifs (analyse), Sémiotique des textes et des discours (analyse), Stratégique (analyse)

INTERVIEW DE GROUPE (MÉTHODE DE L')

Méthode de recueil d'informations utilisant les techniques de l'interview non directive centrée* appliquées à un groupe de personnes réunies pour participer à un entretien collectif sur un sujet précis.

Pour la fiabilité de la méthode, la constitution des groupes et la conduite de l'entretien obéissent à des règles précises : homogénéité statutaire des participants (compte tenu de l'objet d'enquête), préparation des participants, présentation des règles de l'interview, introduction du sujet de discussion, non-directivité sur le fond, directivité sur la forme, intervention de régulation (lorsque nécessaire) sur la dynamique du groupe, maniement approprié des techniques de l'entretien non directif centré, synthèse possible aux participants en retour d'information.

(A. Mucchielli)



MUCCHIELLI R., *L'Interview de groupe*, Paris, ESF Éditeur, 17e éd., 1993.

→ Compréhensive (approche), Interview non directive (ou compréhensive) csentrée, **Phénoménologique de groupe (analyse)**

INTERVIEW NON DIRECTIVE (OU COMPRÉHENSIVE) CENTRÉE

Méthode présentielle d'entretien, fondée sur l'empathie de l'intervieweur envers l'acteur interviewé (individu ou groupe), utilisée pour le recueil d'informations qui dépendent de la subjectivité des acteurs (description, point de vue, analyse, ressenti…). L'attitude « non directive » qui préside à sa mise en œuvre laisse à l'interviewé la liberté de parcourir comme il l'entend la question ouverte qui lui est posée (le thème donné qui constitue l'axe central de l'entretien). Pour réussir, cette méthode exige la mise en pratique de techniques spécifiques de dialogue (*cf.* ci-dessous).

Dans l'interview non directive, il faut d'abord s'abstenir de toute intervention directive qui introduise dans le champ d'expérience de l'interlocuteur une structure (manière de percevoir, valeur, but) et donc

n’intervenir que pour augmenter l’information de cet interlocuteur sur sa propre activité mentale ; il faut également « s’abstenir de diriger le processus d’information de l’interlocuteur sur lui-même ; partir de l’hypothèse qu’il s’efforce de communiquer avec lui-même et tâcher de faciliter la communication avec lui-même dans le sens où lui-même la dirige » (Pagès, 1965). « Les différentes interviews non directives ne se distinguent en fait que par leur thème, c’est-à-dire l’objectif ultime auquel ils serviront ; recherche de motivation, recueil de cas, recueil d’incidents critiques, recueil de récits imaginaires, recueil de satisfaction, recueil de perception de situation, des aspirations ou des attentes… » (Mucchielli, 1995, p. 242).

L'attitude non directive s’exprime à travers un ensemble de techniques de communication interpersonnelle et de procédés non verbaux (Mucchielli, 1995, pp. 242-245). Les techniques d’appels à l’expression : le silence attentif ; l’encouragement sans phrases ; le paralangage de compréhension (attitudes, mimiques, ton et regards doivent être convergents en ce qui concerne leur signification de centration sur l’autre et de compréhension de ce qu’il dit ; elles concrétisent l’empathie). Les reformulations : Rogers et Kinger (1966) ont démontré les inductions positives de la reformulation, qui, lorsqu’elle est faite dans les règles, non seulement apporte à l’interlocuteur la certitude qu’il est compris, mais encore permet la compréhension authentique, par l’intervieweur, de ce qu’il veut dire ou de son univers vécu. Dans ces techniques on trouve : la reformulation-reflet ; la reformulation synthèse ; la reformulation par inversion des rapports figure-fond (cette reformulation « figure-fond » nécessite une décentration par rapport au contenu immédiat du discours de l’interlocuteur et demande des connaissances sur le contexte global de l’entretien. Elle introduit une vision nouvelle de l’ensemble. Ce type de reformulation a un fort effet de prise de conscience) ; la reformulation-clarification qui aide intellectuellement l’interlocuteur à mieux saisir l’organisation et la logique de ce qu’il dit ; enfin, la reformulation du paralangage.

« Cet ensemble de techniques manifeste l’activité intellectuelle forte de celui qui mène l’entretien. On a trop eu tendance à considérer que le non-directivisme sur le contenu débouchait sur un laisser-faire dans la conduite de l’entretien ou de l’interview. Bien au contraire, toutes ces techniques

sont là pour rappeler l'importance du travail effectué par l'intervieweur. Celui-ci intervient, non pas sur le fond, mais sur l'organisation du contenu de ce qui lui est dit. Il soutient sans arrêt son interlocuteur dans sa réflexion. Il ne reporte pas plus tard la compréhension de ce qui lui est dit (sous prétexte, par exemple, qu'il enregistre tout). Il analyse et synthétise, au fil du discours, ce que dit d'important son interlocuteur. Pour bien faire cela, il faut – outre la compréhension du contenu – être capable de ramener toujours la compréhension de ce qui est dit par rapport à l'objet de l'entretien. Cela veut dire, donc, qu'il y a des analyses à faire et à restituer, pendant l'entretien, à l'interlocuteur » (Mucchielli, 1995, p. 244).

(A. Mucchielli)



MUCCHIELLI A., *Psychologie de la communication*, Paris, PUF, 1995.

MUCCHIELLI R., *L'Entretien de face à face dans la relation d'aide*, Paris, ESF Éditeur, 14e éd., 1993.

PAGES M., *L'Orientation non directive en psychothérapie et en psychologie sociale*, Paris, Dunod, 1965.

ROGERS C. et KINGER G.M., *Psychothérapie et relations humaines*, éd. de l'Université de Louvain, 7e éd. 1966.

ROGERS C., *Le Développement de la personne*, Paris, Dunod, 1972.

→ **Compréhensive (approche)**, Ethnobiographie, Ethnométhodes (recherche des), Existentielle (analyse), Interview de groupe, **Notes (la prise de), Recadrage des observations et interprétations (techniques du), Récits de vie (méthode des)**

INTROSPECTION (TECHNIQUE DE L')

L'introspection, c'est la réflexion que fait un sujet pour s'observer et s'analyser lui-même. Dans cet effort d'auto-connaissance, le sujet se prend pour objet, il devient à la fois sujet de connaissance, agent ou instrument de connaissance et objet de sa propre connaissance.

L'introspection pose le problème de la difficile décentration de l'observateur et donc de l'objectivité des observations et analyses faites.

Dans les sciences humaines, nous rappelle Piaget (1970, p. 47), il existe une difficulté générale à dissocier le sujet épistémique – celui qui cherche à connaître – du sujet égocentrique – celui qui existe avant tout pour lui-même. Cette difficulté est exacerbée dans l'introspection. La première difficulté de l'introspection provient du fait que la *conscience de soi* passe facilement, et à tort, pour une *connaissance de soi.* Par ailleurs, du point de vue cognitif, nous dit encore Piaget, la prise de conscience est centrée sur les résultats extérieurs de l'action et ne fournit d'informations suffisantes ni sur le mécanisme d'action ni en général sur les mécanismes internes de la vie mentale. Du point de vue affectif, la prise de conscience a pour fonction essentielle de constituer et d'entretenir certaines valorisations utiles à l'équilibre intérieur et non pas de nous renseigner sur les lois de cet équilibre. La deuxième difficulté fondamentale de l'introspection vient du fait que la conscience introspective est toujours occupée des contenus. Elle peut difficilement percevoir les attitudes et les formes comportementales sous-jacentes à ces contenus. Les moyens de pallier ces insuffisances de la conscience autoréflexive sont connus et peuvent faire l'objet d'une formation menant à la capacité d'« implication contrôlée ». D'une manière générale, acquérir cette aptitude est fondamental pour tout enquêteur en sciences humaines utilisant les méthodes qualitatives.

« Pour se former à "l'implication contrôlée", on peut utiliser plusieurs moyens. Tout d'abord, s'entraîner à l'auto-analyse à travers et à partir d'enregistrements faits de ses propres conduites en situation (à partir de films, d'enregistrements vidéo ou d'enregistrement au magnétophone…). On peut ensuite reprendre et analyser à froid, à un moment ultérieur, des notes prises à chaud et discuter de ces analyses avec d'autres personnes. On peut aussi confronter sa connaissance de soi avec les analyses de soi faites par d'autres (séance de confrontation dans les groupes de thérapie par exemple). La formation consistera aussi à s'entraîner à porter une attention spécifique aux "formes comportementales", aux manières récurrentes d'être dans des situations "analogiques" et non aux actions et réactions immédiates. Il s'agit de perdre cette habitude qu'à la conscience d'être toujours préoccupée des contenus et de l'entraîner à repérer les "scénarios ou jeux", c'est-à-dire les formes répétitives des échanges et les attitudes et orientations d'esprit constantes qui les sous-tendent. La formation doit aussi

apprendre à analyser le contexte d'une situation. En effet, pour comprendre le sens de ses conduites, il faut pouvoir, comme pour comprendre le sens de toute conduite, replacer la conduite dans son contexte, c'est-à-dire la replacer parmi les éléments significatifs (pour soi ou pour le sujet observé) extraits de l'environnement global. Pour ce faire, on peut s'entraîner à identifier les contextes existentiels dans lesquels on ressent telle ou telle émotion, dans lesquels on met en œuvre tel et tel comportement. Un certain nombre de techniques : le jeu de rôle, le psychodrame, l'analyse transactionnelle… facilitent cette formation » (Mucchielli, 1994, p. 24).

L'introspection est loin d'être une technique périmée. Piaget l'a utilisée, combinée avec une méthode de mise en situation et une méthode comparative, pour faire ses fameuses découvertes sur les stades logiques de l'enfance. Les ethno-méthodologues, à la suite de Garfinkel, retrouvent maintenant la technique de l'introspection dirigée illustrée par la célèbre école de Würzbour au début du XX^{e} siècle (Wundt). Cette technique consistait à demander aux sujets de décrire individuellement ce qui se passe en eux dans des circonstances expérimentales précises et contrôlées par l'expérimentateur (*cf.* l'ethnométhodologie et l'introspection provoquée).

(A. Mucchielli)

COULON A., *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, 1993.

FOULQUIE P., *Psychologie*, Paris, Éd. de l'école, 1947.

GUILLAUME P., *Psychologie de la forme*, Paris, Flammarion, 1948.

JASPER K., *Psychopathologie générale*, Alcan, 1933.

MERLEAU-PONTY M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

PIAGET J., *Épistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, coll. Idées. Unesco, 1970.

SCHELER M., *Nature et forme de la sympathie*, Paris, Payot, 1950.

→ **Documentaire d'interprétation (méthode)**, Ethnométhodologie, Jeux (analyse des), **Recherche heuristique (méthode de)**, Recadrage des observations et interprétations (techniques du), Transactionnelle (analyse)

INTUITION

L'intuition est la forme humaine d’une connaissance immédiate, soit intellectuelle soit vécue, donnant un accès privilégié à une certaine vérité. Il s’agit d’un type d’accès au savoir que la philosophie a toujours utilisé. Les sciences humaines, dans les méthodes qualitatives justement, ont précisé les techniques non maîtrisées de la pensée qui amenaient à certaines formes d’intuition. Il s’agit, dans ces cas, d’opérations intellectuelles, non raisonnées et émergentes, signes de l’activité de l’intelligence, qui font surgir des significations. Ces techniques concernent des rapprochements, des confrontations, des mises en relation des mises en perspective de données, des cadrages différents effectués sur des phénomènes, ou des « aperceptions » (saisies immédiates d’une forme et d’un sens) de récurrences ou d’analogies, ainsi que des inductions généralisantes ou des synthèses. Les méthodes qualitatives se sont efforcées de systématiser ces techniques intuitives en en formulant les règles et les procédures pour que le maximum de chercheurs puissent les mettre à profit pour la recherche du sens des phénomènes humains.

(A. Mucchielli)



BACHELARD G., *La Formation de l’esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938.

BERGSON H., *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1970.

DAY L., *Guide pratique de l’intuition*, éd. Vivez Soleil, 1998.

HUSSERL E., *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950.

LE ROY M., *La Pensée intuitive*, Boivin, 1930. LEVINAS E., *Théorie de l’intuition dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, Vrin, 1989.

PAILLE P. et MUCCHIELLI A., *L'analyse qualitative*, Armand Colin, 2002.

→ Compréhensive (approche), Créativité (méthodes de), **Phénoménologique (analyse)**, Contextuelle (analyse historique)

J

JEUX (MÉTHODE D’ANALYSE DES)

L'analyse des « jeux » consiste d’abord dans le repérage et la formalisation des cycles répétitifs d’interactions se déroulant entre les acteurs sociaux considérés, elle se poursuit par l’explicitation des « règles » implicites qui semblent gouverner ces échanges systématisés, elle se finit par la mise au jour des avantages existentiels et des bénéfices secondaires que les acteurs tirent de leurs échanges stéréotypés.

■ **Historique.** La psychologie sociale, en particulier grâce à l’analyse transactionnelle*, a montré comment, entre des individus en constante interaction (membres d’une famille, d’un groupe de travail, d’une entreprise…), les échanges, petit à petit, se programmaient et se conformaient à « des schémas précis susceptibles d’être classifiés et constamment reproduits dans la relation, à l’insu du sujet » (Berne, 1975). Tout se passe comme si les individus recherchaient certains types de relations avec leur environnement en cherchant à imposer un système de relations qui leur permet de « bien supporter » la situation ou d’être à l’aise dans leur rôle (ils jouent leur « jeu fonctionnel », dit-on). On dit « jeu » non pas pour l’aspect ludique de l’interaction, mais parce que l’analyse d’un ensemble assez vaste d’échanges fait apparaître un système d’interaction où les échanges successifs apparaissent déterminés par des règles. Le système d’interaction ainsi repéré devient alors un jeu avec des règles du jeu permettant les coups à jouer.

La naissance des règles relationnelles est une donnée primitive de la formation des systèmes d’interactions. C'est l’école de Palo Alto qui a mis en évidence comment les règles présidant à la tenue d’interactions se mettaient en place. Une règle est « une inférence, une abstraction – ou, plus précisément, une métaphore forgée par l’observateur pour rendre compte de la redondance observée. Ainsi la règle est alors une inférence et l’on ne sait pas si elle existe quelque part “en réalité”. Elle est une sorte de commodité, on peut dire que “tout se passe comme si” elle existait. Elle permet de rendre compte de l’existence des phénomènes observés » (Jackson, 1972).

L'analyse d’un des premiers jeux identifié par Berne (1975), le jeu conjugal du « sans toi », a permis de montrer qu’un jeu d’interactions reposait sur des ressorts psychosociologiques cachés : la peur de l’affrontement de certaine situation.

Considérons le jeu du « sans toi »

M. Dodakis : « Reste à la maison et occupe-toi du ménage. »

M^me^ Dodakis : « Sans toi, je pourrais sortir et m'amuser. »

M. Dodakis : « Tu iras chercher la voiture que j'ai donnée à réparer. »

M^me^ Dodakis : « Ah la la, j'aurais pu aller avec mon amie au cinéma. »

La structure de la relation est simple : il y a donc instruction et protestation – acceptation en réponse. Sur ce canevas, on peut imaginer quantité de dialogues. Si un jeu est ainsi rejoué sans arrêt, c'est, dit E. Berne, qu'il apporte à ses acteurs des bénéfices. Pour la femme : pouvoir accuser son mari de la brimer, faire croire qu'elle pourrait faire d'autres choses sans son autoritarisme, pouvoir se venger sur la vie sexuelle conjugale, etc. Pour l'homme : éviter l'intimité sexuelle sans perdre l'estime de soi en provoquant le refus, la liberté d'aller faire ce qu'il veut, bénéfice social de pouvoir jouer au jeu : « les femmes sont un mystère » avec d'autres hommes…

Mais le plus important des découvertes de Berne est d'avoir montré que ces jeux étaient destinés à cacher des peurs inconscientes. « M^me^ Dodakis, relate Berne, se plaignait donc que son mari lui interdisait toute activité sociale ou sportive. Devant l'amélioration que le traitement avait apportée en elle, son mari perdit de son assurance et retira ses interdictions, ce qui permit à la patiente d'élargir librement le champ de ses activités. À cause de son adolescence "cloîtrée", elle avait toujours désiré prendre des leçons de natation et de danse. Une fois qu'elle se fut inscrite à ces cours, quelle ne fut pas sa surprise et sa consternation de s'apercevoir qu'elle avait une peur maladive des pistes de danse et une profonde horreur des piscines. Elle dut renoncer à ses projets… » Cette mésaventure, s'ajoutant à d'autres du même ordre, mit à nu certains aspects importants de la structure de ce mariage. Parmi des prétendants nombreux, la future M^me^ Dodakis s'était choisi pour époux un homme autoritaire. Elle put alors jouer au jeu du « sans toi » avec son mari et au jeu du « sans lui » avec ses amies. La suite, bien sûr, montra que, contrairement à ses plaintes, son mari lui rendait un véritable service en lui défendant quelque chose dont elle avait une peur profonde et en lui évitant de prendre conscience de ses frayeurs. « Le but du "sans toi", dit E. Berne, peut être ou bien de se rassurer ("ce n'est pas que j'aie peur, c'est qu'il m'empêche"), ou bien de se défendre ("ce n'est pas que je n'essaie pas, c'est qu'il me retient")… »

« Un jeu d'interactions est donc un système récurrent et répétitif mis en place pour préserver l'individu ou le groupe de confrontations avec des situations qu'il

ne peut maîtriser. De ce fait il apporte des bénéfices psychologiques aux différents acteurs » (A. Mucchielli, 1994, p. 91).

Les « jeux » ne se structurent pas qu'entre des acteurs individuels. On les trouve aussi entre des groupes ou encore entre des acteurs institutionnels (*cf.* des exemples dans Berne, 1975). Dans une organisation, par exemple, pour effectuer leur tâche, les individus sont en relations nécessaires avec d'autres. Sur ces relations pèsent un certain nombre de contraintes organisationnelles (règlement, procédures de travail, habitudes de travail, statuts hiérarchiques, rôles…) que les échanges interindividuels de travail vont être obligés de respecter. Sous ces contraintes, les relations de travail se structurent en des formes stables et répétitives que Crozier (1977) a appelées des « jeux organisationnels ».

Exemple. Rappelons l'analyse du « jeu bureaucratique à la française » (A. Mucchielli, 1994, pp. 91-93). L'analyse englobe le cas de deux administrations : un centre de chèques postaux et une préfecture. Dans le cas du centre de chèques les acteurs en présence sont : 1) les employés qui ne sont pas satisfaits de l'état des choses et de la manière dont cela se passe. Malheureusement ils ne peuvent eux-mêmes rien faire, sinon exercer tous ensemble une pression ; 2) les cadres subalternes : en situation de tampon entre les cadres supérieurs et les employés. Ils sont en concurrence entre eux pour essayer d'obtenir des moyens pour leur service. Ils sont protégés par leur statut et les règlements et leur avancement se fait à l'ancienneté. Pour avoir le maximum de moyens, ils sont conduits à fausser les informations transmises à leurs supérieurs. Ils s'efforcent d'entretenir de bonnes relations des deux côtés et ce qui se passe « n'est pas de leur faute » ; 3) les cadres supérieurs : conscients de leur incapacité à percevoir la réalité, ils se contentent de prendre le minimum de risques en choisissant des décisions de routine et en se retranchant derrière le « règlement ».

Dans le cas de l'administration préfectorale, les acteurs en présence sont : 1) le public mécontent à la fois des petits fonctionnaires tatillons et gardiens d'un règlement minutieux, et des faveurs accordées à d'autres qu'eux. Essayant d'avoir des passe-droits en s'adressant aux hauts fonctionnaires ou en se faisant recommander ; 2) les petits fonctionnaires : mécontents de leur administration qu'ils jugent de la même façon que le public. Mécontents du pouvoir de favoritisme des hauts fonctionnaires et faisant pression pour empêcher ce favoritisme en renforçant les règles administratives que pourtant ils abhorrent ; 3) les hauts fonctionnaires préfectoraux : satisfaits de leur pouvoir et conscients de l'inhumanité de leur administration. Distribuant leurs faveurs tout en exigeant que les petits fonctionnaires soient les gardiens inflexibles des règles.

Que ce soit dans le centre de chèques ou dans l'administration préfectorale. Crozier montre que les échanges entre ces trois catégories hiérarchiques d'acteurs s'inscrivent dans un « scénario » de base identique :

Acteurs	Centre de chèques	Administration préfectorale
1er « coup » Cadres supérieurs	Décident sur des informations fausses. « Je ne peux pas donner ce qu'il faut car j'ai des informations fausses. »	Décident de passe-droit. « Je fais cela sinon la machine est bloquée par l'application tatillonne des règles. »
2e « coup » Cadres intermédiaires	Gonflent les demandes de moyens. *(vers le haut)* « Vous voyez, ils ne donnent pas les moyens que j'ai demandés. » *(vers le bas)*	Demandent de nouvelles règles. *(vers le haut)* « Vous voyez, ils contournent les règles. » *(vers le bas)*
3e « coup » Les employés de base	Se plaignent et demandent des moyens supplémentaires.	Se plaignent et demandent de verrouiller les règles par d'autres règles.

Si les acteurs en présence continuent année après année à jouer à ce jeu, c'est, nous dit Crozier, que, d'une part, chacun en retire des bénéfices secondaires et que, d'autre part, ce jeu satisfait des motivations profondes inavouables chez chacun des partenaires.

Le bénéfice secondaire serait pour les différents acteurs d'avoir la satisfaction de passer pour des victimes du système. Par ailleurs, le maintien du système bureaucratique qui comporte un coût très important pour tous les participants ne peut donc se comprendre que si l'on admet qu'il répond à des motivations profondes. Pour l'auteur, ces motivations sont typiques de la société française : il s'agit de la peur des relations professionnelles de face à face, du goût pour l'autorité hiérarchique formelle, de la recherche de la sécurité dans le travail, de l'individualisme et du besoin d'égalité. De plus, pour Crozier, le « système bureaucratique à la française » entretient ces valeurs et contribue à « bloquer la société ». « On peut penser que c'est le développement de ce système bureaucratique à la française, fondé sur des valeurs préindustrielles, qui a contribué à maintenir plus longtemps l'emprise de ces valeurs. C'est parce qu'ils avaient une telle solution à leur disposition que les Français ont pu cultiver ce sens de l'autonomie de la personnalité, cette liberté intellectuelle et cette sécurité interne qui ont longtemps caractérisé le modèle de civilisation de la société française… Ces valeurs sont le reflet de la société française. »

(A. Mucchielli)

BERNE E., *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock, 1975.
BERNE E., *Analyse transactionnelle et psychothérapie*, Paris, Payot, 1971.
CROZIER M. et FRIEDBERG E., *L'Acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977.
CROZIER M., *Le Phénomène bureaucratique*, Paris, Seuil, 1963.
MUCCHIELLI A., *La Psychologie sociale*, Paris, Hachette, 1994.

→ Interactions (analyse des), **Systémique des relations (analyse)**, Transactionnelle (analyse), **Modélisation systémique des relations (méthode de la)**

JEUX DE RÔLES (MÉTHODE DES)

Méthode inventée par Moreno dans les années 1920. Il s'agit de permettre à un ou plusieurs individus de jouer, devant un groupe qui fournit les différents protagonistes nécessaires, un scénario dans lequel on a fixé différents rôles et une problématique. Ce scénario est le plus souvent pris parmi les problèmes vécus. À travers leur manière de jouer la saynète, la personnalité des acteurs (leurs réactions personnelles, leurs habitudes, leurs façons d'interpréter, leurs « motivations »…) se révèle, car le « jeu » donne lieu à une analyse collective, fondée sur les réactions et les commentaires subjectifs des « spectateurs » qui font apparaître les différents « cadrages » possibles.

■ **Utilisations.** Employées en marketing, les révélations faites concernent des motivations, des attitudes cachées envers un objet, une image, une idée… On peut en effet faire différentes analyses de contenu* du jeu pour faire apparaître les manières habituelles de percevoir les choses, les systèmes de croyance, les valeurs, les scénarios personnels privilégiés… La créativité et la liberté que laisse l'interprétation du jeu de rôles permettent la révélation des constantes psychosociales des personnalités des acteurs.

Dans son utilisation psychothérapeutique, le jeu de rôles s'appelle un psychodrame. Les jeux de rôles sont alors des mises en scène, faites par les participants eux-mêmes, de situations problématiques de leur propre vie. Le but de la méthode est alors de faire sortir le « Moi » du sujet des rôles fixés qui le sclérosent. Lorsque l'individu souffre de ses rigidités et veut trouver des formes d'adaptation à des situations nouvelles, il est alors prêt à remettre en cause certaines de ses attitudes et conduites. Dans le psychodrame, le changement personnel est facilité et supporté par l'apport empathique et compréhensif du groupe de coparticipants. En effet, ce groupe-public apporte, chaque fois, au

protagoniste, une dédramatisation et une relativisation de son problème, ainsi qu'une aide affective et de nombreux autres modèles de conduite.

Une des techniques d'intervention thérapeutique est celle dite de la prescription paradoxale du jeu rituel. Le meneur de jeu repère le rôle rituel du protagoniste, rôle qui crée son problème. Il met alors au point une série de situations analogiques isomorphes à la situation problématique et lui prescrit un rôle qui, apparemment, va renforcer son problème mais qui, en fait, en explicitant le jeu latent réel, rend impossible ce jeu. En voici un exemple :

« Cet homme se "débrouille" (inconsciemment) pour semer la zizanie parmi ses collaborateurs. Ses supérieurs, lui-même et ses subordonnés s'en plaignent. Mis dans un jeu de rôles où il tient un poste de responsabilité, il apparaît au meneur de jeu qu'il a, face à un problème précis, une attitude chronique : dès qu'un collaborateur critique un autre collaborateur, il le réprimande verbalement mais le gratifie paralinguistiquement (œillades d'accord, ton modéré, relance de ses idées…). Il induit donc l'idée que "pour se faire bien voir du chef il faut critiquer ses pairs". Dans le jeu de rôles on met donc ce sujet dans des rôles d'autorité en lui demandant, chaque fois que quelqu'un de son équipe critiquera un autre membre de l'équipe, de le reprendre verbalement mais de le gratifier, par ailleurs, en lui remettant à chaque fois une pièce de monnaie » (A. Mucchielli, 1994, p. 83).

Cette action thérapeutique s'appuie sur le fait que, si l'on impose un comportement à quelqu'un, on peut lui faire expérimenter et lui faire saisir certains aspects de la réalité qu'on n'aurait pas pu lui communiquer si l'on s'était contenté de descriptions ou d'explications verbales.

(A. Mucchielli)

MEAD G.H., *L'Esprit, le Soi et la Société*, Paris, PUF, 1963.

MORENO J.-L., *Psychothérapie de groupe et psychodrame*, Paris, PUF, 1965.

MUCCHIELLI A., *La Psychologie sociale*, Paris, Hachette, 1994.

MUCCHIELLI A., *Les Jeux de rôles*, Paris, PUF, 2e éd., 1990.

WATZLAWICK P., *L'Invention de la réalité*, Paris, Seuil, 1988.

→ Analogies formelles de situations (recherche des), Contenu (analyse de), **Jeux (analyse des), Transactionnelle (analyse)**

JOURNAL DE BORD

Document dans lequel le chercheur note une variété d'informations : à propos de lui-même, ses pensées, ses réflexions, ses réactions, la qualité des rapports lors de ses premiers contacts avec le/les sites de recherche ainsi qu'avec les personnes impliquées. On y retrouve aussi des notes qui ont trait à la dimension méthodologique : est-ce que les apprentissages réalisés au site de recherche conduisent à des décisions susceptibles de modifier le cours de la recherche ? Ces décisions peuvent impliquer un élargissement de l'échantillon, une plus grande spécificité de la question de recherche, une modification au schéma d'entrevues, une reformulation des unités d'observation. Le journal de bord constitue en quelque sorte la « mémoire vive » de la recherche, de telle sorte qu'une fois la phase terrain terminée, le chercheur, en relisant son journal de bord, pourra y retrouver l'atmosphère, les réflexions que cette compréhension grandissante du site ont pu créer chez lui. Par le journal de bord, le chercheur pourra, lors de la rédaction du rapport de recherche, établir des descriptions riches des environnements de l'intérieur desquels ses données proviennent. Le journal de bord aidera le chercheur à produire une recherche qui satisfait au critère de validation de cohérence interne : il sera en mesure de reconstituer, à l'aide de ce document, le raisonnement qui l'a conduit à prendre certaines décisions d'ordre méthodologique. Le journal de bord constitue un document accessoire important aux données recueillies sur le site : il aide à leur donner une dimension contextuelle supplémentaire et permet au chercheur de se recentrer par rapport à sa propre recherche.

■ **Structure.** On peut structurer les entrées au journal de bord en quatre catégories. La première est nommée note de site : on y décrit ce qui se passe sur le terrain. C'est la description du contexte qui entoure la collecte de données proprement dite. La deuxième est celle des notes personnelles : y sont consignés les sentiments, les prises de conscience du chercheur qui découvre son site de recherche et qui y établit de nouveaux rapports humains. La troisième se nomme note méthodologique : quelles décisions méthodologiques sont prises comme conséquences aux prises de conscience et à la meilleure connaissance par le chercheur du site ? La quatrième catégorie est celle des notes théoriques : tout au long de sa recherche, le chercheur est activement engagé à donner sens aux données qu'il recueille. Quelles intuitions, quelles interprétations est-il tenté de faire tout au long de sa recherche ?

Exemple. Un journal de bord d'un chercheur de grande renommée est celui de Bronislaw Malinowski, publié pour la première fois en anglais en 1967 et traduit en français en 1985. Il réfère d'ailleurs à son journal en ces termes : « Jour après jour sans exception, je vais consigner les événements de ma vie par ordre

chronologique. Chaque jour, le compte rendu de la veille : un miroir des événements, un examen de conscience, la détermination des principes premiers de mon existence, un projet pour le lendemain » (p. 113). Le journal constitue une chronique de ses recherches menées entre les années 1914 et 1920 : il exprime les états d'âme du chercheur, tiraillé entre son travail dans l'archipel des Trobriands, ses soucis personnels et l'influence des lectures de plusieurs ordres qu'il effectue pendant sa collecte de données sur le terrain. Un spécialiste de l'œuvre de Malinowski, par le biais de ce journal, peut certainement y retrouver l'esprit du temps ainsi que la nature des pensées du chercheur qui l'habitaient pendant que ses théories prenaient forme.

(L. Savoie-Zajc)

DESLAURIERS J.-P., *Recherche qualitative : guide pratique*, Montréal, McGraw-Hill éd., 1991.

LINCOLN Y.S. et GUBA E.G., *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, Sage Pub., 1985, pp. 289-331. MALINOWSKI B., *Journal d'ethnographe*, Paris, Seuil, 1985, pp. 113-114.

→ **Monographie (méthode de la)**, Récits de vie (méthode des), Validation des méthodes qualitatives (critères de)

L

Latent (méthodes d’analyse du contenu) → (Croyances (analyses des) ; Idéologique (analyse) ; Métaphorique des récits projectifs (analyse) ; Symbolique à clé (analyse).

Logique sociale → (Pensée sociale (ou naturelle)

M

MARKETING QUALITATIF

Le marketing est originellement fondamentalement « qualitatif » même s'il a développé aussi des techniques d'étude quantitatives. Il a été, en effet, conçu à l'origine comme « un état d'esprit plus des chiffres ». Il veut mettre en œuvre une approche compréhensive* des acteurs des marchés. C'est un outil de gestion, qui, couplé avec le marketing quantitatif, permet de construire l'offre en fonction de la demande.

La particularité du marketing global tient au processus visant à satisfaire les objectifs de l'entreprise à travers la satisfaction des clients et des partenaires, qui se fonde sur leur connaissance préalable. Contraintes par la concurrence, les entreprises, qui « font du marketing », n'imposent pas leurs propres vues aux clients, elles vont les voir, cherchent à connaître leurs besoins, leurs attentes, leurs modes de perception et d'interprétation, leurs modes de vie…, et, au-delà, le fonctionnement des marchés en analysant de la même manière les partenaires, les concurrents et les institutions.

Depuis l'élargissement du concept (S. Levy et P. Kotler, 1969), le marketing s'applique à tout type d'organisation (« business marketing » pour les entreprises, « marketing social » pour les organisations humanitaires, « marketing politique » pour les partis…). L'évolution des préoccupations économiques des entreprises vers le psychologique et le social s'est faite par emprunt aux différentes disciplines scientifiques en fonction des époques, depuis près d'un siècle. Passant de l'« empirisme logique », issu du positivisme d'E. Durkheim et d'A. Comte – ce qui explique la prééminence donnée alors aux études quantitatives – au « constructivisme », qui promeut les études qualitatives, le marketing a désormais un statut scientifique reconnu. Science de l'ingénierie (J.-L. Le Moigne), il tend vers une « psycho-socio-économie du bien-être » dans la mesure où il est défini comme un processus social et gestionnaire de création de valeur (A. Micallef).

■ **Développement.** « Marketing qualitatif » et « marketing quantitatif » ne s’opposent pas, ils se complètent. Le premier permet d’énoncer des hypothèses par une meilleure compréhension des phénomènes. Il éclaire les décisions. Le second contribue au choix des segments à satisfaire (taille, part de marché, taux de croissance, rentabilité) et sert à doser et à programmer les moyens d’action à mettre en œuvre (« marketing-mix », budget, planning. Le marketing qualitatif est à base psychosociologique, il s’appuie sur de petits échantillons étudiés en profondeur visant des attitudes, opinions, besoins, valeurs constitutives des styles de vie… Le marketing quantitatif est à base statistique, il fait appel à des échantillons d’individus importants étudiés avec des questions fermées visant des faits. La démarche qualitative ne se donne pas *a priori* les matériaux de base comme le fait principalement la démarche quantitative, qui vise seulement à les mesurer. Elle n’apporte donc pas nécessairement de réponse directe aux questions que se posent les « décideurs », car elle est centrée sur leurs interlocuteurs et se préoccupe de leurs points de vue. Les individus n’ont, en effet, pas toujours une claire conscience de leurs conduites, attitudes, motivations… et/ou ils ne veulent pas les dévoiler. Les interroger à l’aide d’une batterie de questions directes ne peut aboutir. Elle les contraint à adopter le point de vue du décideur et peut les conduire à répondre n’importe quoi. En cela, on peut dire qu’elle traduit pleinement la « philosophie » marketing. Les critères d’évaluation des campagnes publicitaires sont exemplaires de la portée du qualitatif : capacité à créer un événement, aspect distinctif de la concurrence, crédibilité, perspectives de mémorisation, perspectives de déclinaison, expression du bénéfice consommateur, accessibilité de la marque, implication du consommateur, sympathie associée à la marque, dynamisation de la marque, confiance induite, référence à la tradition, image de qualité supérieure (d’après B. Brochand et J. Lendrevie).

Le marketing qualitatif a une utilité quasi générale dans la vie des organisations. Il participe à la hiérarchisation des « domaines d’activités stratégiques » (facteurs sociopolitiques, capacités managériales…) ; il sert à trouver des idées, sources de futurs profits : nouveaux segments de clientèle à satisfaire (les retraités, les « décalés »…), nouveaux produits (différents types d’innovation*), nouveaux arguments de vente (appel à la sécurité, à

l’écologie, au civisme…), nouvelles méthodes de vente (télédistribution, perspectives sur Internet…), nouveaux slogans publicitaires ; il contribue au contrôle des actions programmées… Face à la complexité croissante de l’environnement, c’est la recherche de « différences concurrentielles » qui semble primordiale. Elle résulte principalement de très nombreux travaux sur le « comportement du consommateur » (J. Howard et J. Shet, 1969 ; J. Engel, D. Blackwell et R. Kollat, 1968 ; F. Hansen, 1972). Les aspects successivement exploités rendent obsolètes les précédents : motivations (E. Dichter), attitudes (M. Fishbein), personnalités (Kassarjian), images (Jung), positionnements (A. Ries et J. Trout), valeurs (M. Rokeach), styles de vie (B. Cathelat et M. Burke du CCA), courants socioculturels (Cofremca), situations (Belk)…

Pour exploiter ces opportunités, le « marketing qualitatif » prend en compte les nouvelles dimensions importantes de l’environnement des organisations et détermine l’ensemble des moyens d’action appropriés à chaque segment de clientèle, ou « marketing-mix ». Longtemps défini par les « 4 P » (Produit, Prix, Promotion, Place – au sens de distribution), celui-ci s’est renforcé de « 2 P » (Pouvoirs publics, Relations publiques, *cf.* P. Kotler, 1986).

La compréhension des clients ou usagers est centrale en marketing qualitatif. Elle a très fortement tiré profit des méthodes de psychologie et de psychologie dès l’après-guerre, en particulier avec la recherche des motivations*. Il faut cependant remarquer, qu’à l’encontre de ce qui se passe en psychothérapie, en marketing, la démarche est volontaire : ce n’est pas le patient qui va vers le thérapeute, mais l’enquêteur qui sollicite l’interviewé. Les conditions d’investigation sont donc différentes. L'analyste aura soin d’y prendre garde, la qualité des résultats en dépend. Il convient donc de faciliter l’activité de l’interviewé, car c’est lui qui produit le matériel qualitatif à étudier, il ne se limite pas à des réponses à des questions. Pour favoriser la production de données, on s’efforcera de libérer les interviewés d’une rationalisation, on lèvera les contraintes, on sollicitera son imagination et sa distanciation, on développera une empathie, on appréhendera la métacommunication…, le tout en cohérence dans le cadre d’une approche systémique (cadrage « sociétal » plus large que le strict « micromarketing »).

Les techniques du marketing qualitatif. Les techniques utilisées en marketing qualitatif relèvent des sciences humaines, lesquelles étudient « des phénomènes par essence non mesurables » (A. Muchielli, 1991). On distingue généralement les techniques de recueil et les techniques d'analyse. Les principales techniques de recueil de données sont présentées en détail dans cet ouvrage. Nous nous limitons ici à les citer dans un ordre logique d'enquête : études documentaires (analyse de matériaux produits par le sujet ou sur lui), observations*, interviews non directives*, interviews de groupe*, interviews d'exploration : entretiens associatifs, tests de sémantique* différentielle (Osgood, Tannenbaum et Sucy), tests projectifs* (TAT*, Rosenzweig), brainstorming*, entretiens rétrospectifs, jeux (à qui appartient cette valise ?, qui est la ménagère qui a rempli ce caddy ?…), jeux de rôle*, expérimentation (en aveugle, en situation…). Les techniques d'analyse de contenu* permettent de relever ce qui apparaît au niveau le plus conscient, de dégager des raisonnements, puis d'aller plus loin que l'explicité afin de répertorier les résistances, les non-dits, et dégager besoins*, attitudes*, valeurs, relations, images, stéréotypes…, selon l'objet de l'étude. Pour ce faire, on fait appel à des grilles préétablies, ou à une investigation large sans grille *a priori* avec recherche de l'implicite et la perspective de découverte de systèmes formels sous-jacents ; à l'analyse de contenu (mise à jour des thèmes : analogies*, mode de raisonnement*, attitudes, besoins, valeurs) ; et à l'analyse situationnelle* (mise à jour des processus, des relations…). Dans certains cas, il est intéressant de transformer les données qualitatives en variables métriques et de procéder à une analyse mathématique multidimensionnelle des données (*multidimensional scaling*) et obtenir une représentation des phénomènes qualitatifs (analyse en composantes principales, analyse factorielle, analyse typologique).

Exemples. Deux exemples montrent l'éventail des utilisations du marketing qualitatif.

1) Le positionnement d'une régie de transport municipal comme « aménageur du centre-ville ». À la suite d'une vaste étude qualitative, la régie de transport municipal d'une grande ville de province a compris les attentes des segments de clientèles qu'elle a décidé de satisfaire. Pour elles, la qualité du transport dépend du cadre de vie, donc de l'aménagement du

centre-ville (voies d'accès réservées, Abribus, rues piétonnes, espaces ludiques…). La régie a en conséquence opté pour un positionnement d'aménageur urbain pour orienter l'ensemble de ses actions commerciales de transporteur (systèmes d'information publique, aménagement des accès, modification des autobus…), au lieu de centrer ses efforts sur la seule logistique de transporteur.

2) L'implication des distributeurs dans la dynamique d'une entreprise de presse. Afin de dépasser la superficialité des affirmations des distributeurs, qui se disent les promoteurs de l'entreprise de presse locale, on a remplacé la traditionnelle administration d'un questionnaire fermé par une simple interview de groupe. Les distributeurs considèrent que le journal local est leur « aspirateur » de clientèle. Aussi attendent-ils beaucoup du quotidien. Pour leurs clients, ils souhaitent une nette amélioration du contenu : meilleure couverture géographique, faits relatés plus intéressants, réduction de la publicité… Ils proposent des solutions : réorganisation du réseau des correspondants, redécoupage des éditions, rubriques par quartier, nouvelles rubriques sur la vie pratique et touristique… On comprend que pour eux l'essentiel incombe à l'entreprise de presse. Recentrés sur l'exemplaire qu'ils ont en main depuis une heure trente, ils conviennent que c'est l'un des meilleurs numéros qu'ils ont lus dans l'année, pour découvrir finalement que cet exemplaire n'est pas le journal habituel mais un prototype conçu spécifiquement pour l'enquête. Les principales modifications ont traité à des aspects formels et non au contenu. C'est donc la plus grande lisibilité, l'amélioration de la présentation qui les a conduits à trouver le journal « meilleur » et non son contenu. L'enquête révèle une méconnaissance du journal de la part de professionnels qui déclarent pourtant que c'est une locomotive de leurs ventes. Sur cette base, l'entreprise de presse a décidé d'un plan d'action auprès de ses distributeurs de manière à les amener à jouer un rôle effectif de promotion.

(C. Le Bœuf)

CHAMBERLIN E., *La Théorie de la concurrence monopolistique*, 1936, trad. fr., Paris, PUF, 1953.

CHIROUZE Y., *Le Marketing : les études préalables à la décision*, Paris, Ellipses, 1993.

DUBOIS Pl. et JOLIBERT A., *Le Marketing, Fondements et pratique*, Paris, Économica, 1992.

KELLEY E., *Marketing, stratégie et fonctions*, Paris, Dunod, 1965.

KOTLER P. et DUBOIS B., *Marketing Management*, Paris, Publi-Union, rééd. 1986.

MICALLEF A., *Le Marketing, Fondements techniques et évaluation*, Paris, Litec, 1992.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 1991.

STANTON F., *Fundamentals of Marketing*, MacGraw Hill, rééd. 1970.

→ Besoins (analyse de contenu des), **Créativité (méthodes de)**, Innovation (méthodes de créativité pour l'), Motivations (recherche des)

MENTALITÉS (ANALYSE DE L'ÉVOLUTION DES)

L'histoire des mentalités, « histoire non pas des phénomènes "objectifs", mais de la représentation de ces phénomènes » (J. Le Goff), est le dernier des territoires explorés par la Nouvelle Histoire. Après l'histoire économique et l'histoire sociale – qui firent le premier titre de la revue *Annales* (1929-1940) –, après la démographique historique dont Pierre Goubert pouvait dire au début des années 70 qu'elle était « de tous les apports de ce quart de siècle, le greffon le plus efficace, le plus populaire, le plus enrichissant », après la parenthèse braudélienne durant laquelle géo-histoire et longue durée bouleversèrent les rapports de l'historien au temps et à l'espace, la Nouvelle Histoire explora un autre territoire baptisé, non sans hésitation, « histoire des mentalités » ; non sans hésitation, casr l'expression parut à certains maladroite, ambiguë, incohérente et indéfinie. Ce qu'explique peut-être sa situation dans le champ disciplinaire, au confluent de la psychologie sociale et de l'ethnologie.

■ **Développement.** L'histoire des mentalités est née avec le courant des *Annales*, dans l'entre-deux-guerres. Avec Marc Bloch (1886-1944) qui, dans *Les Rois thaumaturges* (1924), étudia le pouvoir de guérison prêté aux rois de France le jour de leur sacre et la croyance en ce miracle qui fonde une véritable royauté sacerdotale ; avec *Les Rois thaumaturges* la mythographie politique entra en histoire ou, si l'on préfère, l'archéologie

des certitudes collectives naquit. Avec Lucien Febvre (1878-1956) surtout, dont l'approche fut plus ample et plus systématique, inspirée qu'elle fut par la thèse exposée en 1922 par l'ethnosociologue Lévy-Bruhl dans *La Mentalité primitive*, thèse selon laquelle les catégories de la pensée ne sont point universelles et, en conséquence, celles des sociétés d'autrefois ne sont pas réductibles à celles mises en œuvre par les hommes du XX^{e} siècle. Pour permettre aux historiens d'échapper à l'anachronisme – une tentation et une facilité auxquelles ils succombaient trop souvent –, Febvre décida de faire entrer dans le champ historique l'étude de l'« outillage mental » d'une civilisation ou d'une époque d'autrefois, afin de prouver son irréductible spécificité par rapport au nôtre. Par outillage mental, il entendait l'ensemble des catégories de perception, de conceptualisation, d'expression et d'action qui structurent l'expérience tant individuelle que collective : vocabulaire, syntaxe, lieux communs, conceptions de l'espace et du temps… Cette étude, Febvre la mena à travers des biographies* : celle de Luther (*Un destin, Martin Luther*, 1928), celle de Rabelais (*Le Problème de l'incroyance au XVI^{e}siècle : la religion de Rabelais*, 1942), celle de Marguerite de Navarre (*Amour sacré, amour profane ; autour de l'Heptaméron*, 1944) ; on peut s'en étonner puisque les phénomènes de mentalités sont collectifs ; mais les personnalités choisies par Febvre n'étaient pas, à ses yeux, exceptionnelles ; elles étaient, au contraire, exemplaires. Ainsi Rabelais, si génial qu'il fût, pensait, sentait et croyait comme un homme de son temps, comme tous les hommes de son temps. Il était absurde qu'une mauvaise lecture de son œuvre – mauvaise parce que faite à la lumière de notre temps – en fît un libre penseur. Rabelais était un chrétien et ne pouvait être que chrétien. À ces travaux, Febvre ajouta une série de manifestes : tel l'article sur « La sensibilité en histoire » (*Annales d'histoire sociale*, 1941) qu'il sous-titra : « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? » et où, évoquant le livre pionnier de Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge* (1919, trad. fr. 1932), il appelle les historiens à s'intéresser à l'histoire des émotions, de l'amour, de la joie, de la pitié, de la cruauté, de la peur ; tel cet autre article « Histoire et psychologie » (*Annales ESC*, 1948) où il propose aux historiens et psychologues un véritable plan de recherche commune dont il trace les étapes : « Inventorier d'abord dans son détail puis recomposer pour l'époque étudiée le matériel mental dont

disposaient les hommes de cette époque », « par un puissant effort d'érudition, mais aussi d'imagination, reconstituer tout l'univers physique, intellectuel, moral… », « prendre un sentiment net… des lacunes et des déformations dans les représentations que se forgeait du monde, de la vie, de la religion, de la politique, telle collectivité historique ». Un tel projet n'inspira guère les élèves de Lucien Febvre plus séduits dans les années 50 par l'histoire économique, la démographie historique et les méthodes quantitatives que par une psychologie collective rétrospective.

Le paradoxe voulut que ce soit à un historien extérieur à la Nouvelle Histoire, comme au monde universitaire, Philippe Ariès (1914-1984), que nous devions l'affirmation puis le formidable essor de l'histoire des mentalités. Pionnier solitaire, cet « historien du dimanche », comme il se nomme lui-même, publia à ses débuts deux œuvres novatrices qui passèrent inaperçues : une *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e^siècle* (1948), qui fondait l'histoire démographique qualitative, puis *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960), analyse bouleversante du radical changement d'attitude des parents vis-à-vis des enfants à partir du XVIII^e^ siècle. Le succès du livre aux États-Unis permit à Ariès d'être, enfin, reconnu et accueilli par la communauté scientifique de son pays. Les *Essais sur l'histoire de la mort en Occident…* (1975) et *L'Homme devant la mort* (1977) vont le consacrer comme un grand historien certes, mais aussi comme le magistral réintroducteur des méthodes qualitatives en histoire. On lui en a fait grief, lui reprochant d'extrapoler à partir de sources trop disparates, glanées ça et là sans se préoccuper de les mettre en séries et sans se demander si elles reflétaient l'état d'esprit d'une élite ou de l'ensemble de la société ; on lui oppose l'impressionnant effort parallèle des quantitativistes, de Michel Vovelle qui, pour écrire *Piété baroque et déchristianisation. Attitudes provençales devant la mort au siècle des Lumières* (1973), dépouille 50 000 testaments et de Pierre Chaunu dont *La Mort à Paris, XVI^e^-XVII^e^-XVIII^e^siècles* (1978) repose sur l'analyse de 10 000 testaments et de 1 500 inventaires après décès. À cette histoire des mentalités « massive et sérielle », pour reprendre l'expression de Le Roy Ladurie, Ariès oppose la méthode compréhensive* dont il donne une magistrale analyse dans la préface des *Essais* que nous analyserons plus loin.

Avec Ariès, l'histoire des mentalités arrivait, suivant son expression, « au plus secret, au plus profond de l'homme » ; au plus inépuisable aussi si l'on songe à l'allongement sans fin du questionnaire et des thèmes étudiés :

- *les sentiments :* l'amour – L'« amour stylisé » qu'analyse Jacques Solé ; la peur et la culpabilité dont Jean Delumeau s'est fait l'historien dans deux maîtres livres *La Peur en Occident* et *L'Histoire du péché ;* les émotions religieuses auxquelles Huizinga a consacré un chapitre suggestif de son *Automne du Moyen Âge… ;*
- *les goûts et les désirs* , les dégoûts et les répulsions – on songe ici à Alain Corbin, historien de l'odorat (*Le Miasme et la jonquille*) et du désir de rivage (*Le Territoire du vide*) dans l'imaginaire social, et à Jean-Paul Aron, historien du goût alimentaire dont l'évolution lui paraît liée aux préjugés sociaux, aux valeurs esthétiques, aux interdits religieux ;
- *les conceptions du temps et de l'espace* – les conceptions du temps de l'Église et celles du marchand dont J. Le Goff a montré qu'elles se sont succédé et opposées durant le Moyen Âge.
- *les représentations*, *les rêves*, *les mythes** , tout ce qui peuple l'imaginaire* des hommes – « imaginaire » mot ambigu lui aussi, qui tend à se substituer aujourd'hui au mot « mentalités »… Dans cet immense domaine quelques thèmes émergent d'une production foisonnante : le Purgatoire qui a retenu l'attention de J. Le Goff, *La Naissance du purgatoire* (1981), et de M. Vovelle, *Les Âmes du Purgatoire* (1996) ; la sorcellerie dont l'étude historique a permis à R. Mandrou (*Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle* , 1968) et à J.C. Baroja (*Les Sorcières et leur monde* , trad. fr. 1972) de pénétrer le psychisme profond des ensorcelés, de leurs juges et de l'opinion publique ; les visions du monde aussi, celle des Amérindiens par exemple dont Nathan Wachtel a exploré la mémoire collective dans *La Vision des vaincus* (1971).

L'histoire des mentalités a pris parfois des dimensions plus restreintes, plus monographiques*. Deux grands succès de librairie témoignent de l'intérêt rencontré par une telle approche : *Montaillou* et l'*Histoire des passions françaises.*

Dans *Montaillou village occitan de 1294 à 1324* (1975), étude à la fois monographique et totale d'un village ariégeois dont les habitants sont suspectés par l'Inquisition d'être cathares, Emmanuel Le Roy Ladurie, jusqu'alors connu pour ses travaux quantitativistes de démographe, d'économiste et d'historien du climat, se convertit d'un coup à l'histoire des mentalités comme en témoignent quelques titres de chapitres : « Mentalités pastorales », « La libido des Clergue », « Le sentiment de l'enfance », « Outillage mental : le temps et l'espace », « Le sentiment de la nature… », « La honte et la délinquance », « Folklore et revenants »… Quant à l'historien anglais Théodore Zeldin, il étudie, au même moment, en historien des groupes sociaux, l'*Histoire des passions françaises de 1848 à 1945*, c'est-à-dire les traits de caractère et de comportement – amour, orgueil, hypocrisie, colère, etc. – des Français en général ou de certains groupes de la société française.

Le succès entraîne la polémique ; de celle-ci naquirent des textes-manifestes dont se dégage un paradigme méthodologique. Ainsi apparaissent des principes et des règles qui se rapportent aux attitudes de l'historien (du mauvais usage de l'anachronisme et du bon usage de la subjectivité), aux problèmes heuristiques (relecture ou invention des documents), ainsi qu'aux modes d'exposition et d'interprétation (impressionnisme et corrélations, synchronie et diachronie).

Les règles de la méthode

1) Éviter l'anachronisme. Tel semble être le premier souci, le plus constamment proclamé, depuis Lucien Febvre dénonçant « le péché des péchés, le péché entre tous irrémissible : l'anachronisme » (*Le Problème de l'incroyance au XVI^e^siècle*), jusqu'à Alain Corbin : « Le plus grave à mes yeux n'en demeure pas moins l'anachronisme psychologique ; le pire, c'est la tranquille, abusive et aveugle certitude de la compréhension du passé » (*Le Territoire du vide*), en passant par Philippe Ariès : « Les erreurs que l'historien de la mort ne peut pas ne pas commettre sont moins graves que les anachronismes de compréhension » (*Essais*).

2) Prendre conscience de sa subjectivité et en user à bon escient. C'est le corollaire de la précédente attitude. Plus que tout autre historien, celui des

mentalités, parce que sa recherche fait de lui le psychologue des autres, sait s'analyser et prendre conscience du rôle joué par sa subjectivité. « Les historiens ne sont pas des absents. Volontairement ou non, ils s'impliquent dans leur enquête et s'engagent dans leurs conclusions. Mieux vaut le dire en toute netteté… Je crois que le péché existe. Je constate sa présence en moi », confesse Jean Delumeau dans la conclusion de son *Histoire du péché*. Et Théodore Zeldin avertit ses lecteurs : « On voit les choses à travers à travers les idiosyncrasies de sa personnalité. Ce que l'histoire peut vous proposer, c'est de vous aider à vous rendre compte de la subjectivité de votre regard, de vos préjugés, de votre besoin d'individualité. » Certes, cette subjectivité peut être dangereuse si elle amène l'historien à prendre parti, à juger, mais elle est bénéfique quand elle permet à l'historien d'élaborer sa problématique et de choisir ses matériaux.

3) Relire les documents. J. Le Goff assure que « tout est source pour l'historien des mentalités : l'archéologie funéraire sur les croyances populaires, la documentation administrative sur la vision du pouvoir, les lieux communs, les formules qui introduisent ou concluent textes et discours routiniers » (*Faire l'histoire*). En conséquence, plus que l'invention de nouvelles sources, c'est la relecture, avec une problématique neuve, de documents connus et déjà utilisés qui constitue la démarche la plus fréquemment utilisée par l'historien des mentalités. Ainsi en est-il des innombrables sermons et prédications des XVI^{e}-XVIII^{e} siècles. Ceux-ci furent longtemps lus comme des documents sur l'histoire de la langue (rapport entre latin et langues vernaculaires), de la littérature (évolution des figures rhétoriques), de la théologie (Réforme et Contre-Réforme, jansénisme…), de la vie politique (gallicanisme contre ultramontanisme, rapport de l'Église et de l'État) ; ils sont à présent une mine inépuisable d'informations sur nombre de traits de mentalités : sur la misogynie (Jacques Solé, *L'Amour en Occident à l'époque moderne*, Paris, 1984) et le « mépris du monde » des hommes de la Renaissance – si fortement affirmé dans la centaine de sermons dépouillés par Jean Delumeau –, sur le sentiment de la nature, qu'Alain Corbin voit poindre chez les jésuites du XVIII^{e} siècle, sur les interdits alimentaires, sur les mythes du déclin…

4) Privilégier des sources de qualité. Mais s'il prône ce que Bourdé et Martin nomment irrévérencieusement « l'art du recyclage et du retraitement

» (*Les Écoles historiques*, p. 220), Le Goff n’en reconnaît pas moins que « l’histoire des mentalités a ses sources privilégiées, celles qui, plus et mieux que d’autres, introduisent à la psychologie collective des sociétés », à savoir les documents judiciaires qui témoignent de l’écart entre comportements paroxysmiques et comportements « normaux » – *Montaillou* est tout entier « tiré » d’un registre d’Inquisition –, à savoir aussi « les documents littéraires et artistiques, par excellence documents de l’imaginaire ».

Ici un débat oppose les quantitativistes aux « qualitativistes ». Les premiers se méfient de ce dernier type de documents suspecté de véhiculer « des formes et des thèmes venus d’un passé qui n’est pas forcément de la conscience collective ». Les seconds, au contraire, les privilégient. Ce fut le cas de L. Febvre, de Jean Delumeau, qui, en conclusion de son *Histoire du péché*, reconnaît : « Le parti adopté ici a été d’éclairer la dilatation à partir des élites d’un discours de menace et de peur », de Philippe Ariès aussi, qui a cru bon de nous confier les raisons de son choix :

« Il existe au moins deux modes d’approche qui ne sont pas contradictoires, mais au contraire complémentaires. Le premier est celui de l’analyse quantitative de séries documentaires homogènes. Le modèle a été donné par M. Vovelle avec ses études sur les testaments méridionaux et les retables des âmes du purgatoire. La seconde approche, qui a été la mienne, est plus intuitive, plus subjective, mais peut-être plus globale. L'observateur passe en revue une masse hétéroclite (et non plus homogène) de documents et il essaie de déchiffrer, au-delà de la volonté des écrivains et des artistes, l’expression inconsciente d’une sensibilité collective. Cette méthode est aujourd’hui suspecte parce qu’elle étudie des matériaux nobles, et on pense que cette qualité esthétique, attribuée à une élite, ne traduit pas le sentiment commun. En réalité, une pensée théologique, un thème artistique ou littéraire, bref, tout ce qui peut ressortir d’une inspiration individualiste, ne peuvent trouver forme et style que s’ils sont à la fois proches et un peu différents du sentiment général de leur époque. Moins proches, ils ne seraient même pas pensables par les auteurs, ni compris, pas plus de l’élite que de la masse. Pas du tout différents, ils passeraient inaperçus et ne franchiraient pas le seuil de l’Art. Le proche nous révèle la vulgate, le dénominateur commun de l’époque… L'historien doit pouvoir distinguer ce proche et ce différent. À cette condition, périlleuse il est vrai, il a le droit de

prendre son bien où il se trouve, dans une matière large et hétérogène, afin de comparer des documents variés » (*Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, éd. 1977, pp. 17-18).

Dès lors que l'historien sollicite des sources de qualité, il donne à chacune une longue attention. Alors qu'il extrait des testaments ou des notices d'état civil des données rapidement repérées et aussitôt placées dans des séries statistiques, il doit interroger avec attention, minutie et prudence chacune de ses sources « littéraires et artistiques » – mémoires, lettres, romans, sermons, œuvres picturales – dont chacune a sa tonalité propre et donc doit recevoir une attention spécifique. D'où l'emploi d'une méthode d'exposition apparemment peu scientifique.

5) User d'une méthode impressionniste. Du type de document privilégié par certains historiens des mentalités découlent inévitablement le style et la structure impressionnistes de leurs travaux. Ce que découvre avec sympathie Le Roy Ladurie dans *Les Sorcières* de Julio Caro Baroja qu'il présente ainsi aux lecteurs du *Monde* : « L'auteur pratique de temps à autre un style quelque peu impressionniste. En ce livre – qui par ailleurs est dénué d'analyse sérielle et quantitative –, un tel impressionnisme débarrasse de toute obscurité ou jargon sociologique, lequel n'aurait fait qu'embrumer davantage un dossier diabolique qui, par la nature des choses, était déjà compliqué » (cité dans *Parmi les historiens*, Paris, 1983, p. 133). Un impressionnisme que revendique T. Zeldin lorsqu'il présente la traduction française de son *Histoire des passions françaises* : « Ma méthode peut être comparée à celle que les peintres de cette époque ont utilisée pour élargir nos perceptions visuelles. Comme les pointillistes, j'ai tenté de décomposer le monde tel qu'il paraît en ses éléments les plus simples, et de le montrer constitué d'innombrables microcosmes… Je me suis permis des lacunes – ce qui semblerait des lacunes aux disciplines établies – parce que j'ai délibérément choisi les rapprochements, quelquefois insolites, qui mettent en évidence le poids des tempéraments. » Et, plus loin, Zeldin reconnaît que s'il « a essayé de suggérer quelque lien causal, il a aussi utilisé la juxtaposition », « Impressionnisme », « pointillisme », « lacunes », « juxtaposition »…, autant de mots qui évoquent une discontinuité qui peut inquiéter plus d'un esprit. Aussi l'historien se sent-il dans l'obligation de

redonner cohésion à son objet et cohérence à sa démarche par un jeu systématique de relations.

6) Lier, relier, corréler. Les données psychologiques n'existent pas à l'état d'atomes isolés ; elles se relient les unes aux autres à l'intérieur d'un système, une *structure mentale* régie par des règles généralement inconscientes. Les exigences d'une histoire totale – l'idéal de Lucien Febvre et de ses élèves – fondent le premier type de relation, celle que la partie entretient avec le tout. Comme le remarque Nathan Wachtel, « les structures mentales ne sont évidemment pas exilées dans un ciel pur d'idées abstraites, elles ne constituent qu'une partie du corps social, et nous ne pouvons dégager leur logique que si nous les restituons dans la totalité plus vaste qui les englobe » ; car si l'objet qu'il étudie – la vision que les Amérindiens ont de leur histoire – « désigne d'abord une perspective particulière et une réalité essentiellement psychologique, il renvoie à tous les autres niveaux de l'histoire : économique, social, politique, et à l'analyse des mécanismes sous-jacents à chacun de ces domaines ».

Si les mentalités entretiennent des rapports avec les structures sociales, dont on sait qu'elles sont complexes, ne convient-il pas de distinguer, au sein d'une même culture, deux types de mentalités : une mentalité générale, englobante – la mentalité médiévale par exemple – et des mentalités particulières – dans l'exemple choisi, une mentalité barbare, une courtoise, une urbaine et, pour arrêter ici une énumération incomplète, une scolastique ? Les historiens ont donc mis au point une méthode qui leur permet de déceler entre *différents registres du monde mental* des analogies jusqu'alors insoupçonnées. Ainsi Erwin Panowski a démontré qu'art gothique et science scolastique participaient des mêmes structures mentales (*Architecture gothique et pensée scolastique*,

1957, trad. fr. 1967). Sensible aux différences – le médiéviste J. Le Goff distingue et oppose le temps de l'Église et le temps du marchand… –, l'historien des mentalités est également curieux des analogies qui révèlent et fondent une mentalité commune ; Aaron Gourevitch analyse la conception médiévale du temps – un temps finalisé, vécu sous la forme d'un processus eschatologique, par les clercs certes, mais aussi par les laïcs qui, tels les marchands, profanèrent le temps chrétien sans en changer la nature (*Les Catégories de la culture médiévale*, trad. fr. Gallimard, 1983).

Mais l’historien n’est pas un ethnologue ou un anthropologue du passé. Sa préoccupation principale n’est pas synchronique mais diachronique. Histoire des lenteurs de l’histoire, l’histoire des mentalités n’en est pas moins une histoire des transformations ; pour les apercevoir, l’historien doit donc embrasser les siècles, la longue durée chère à Braudel. C'est à Philippe Ariès que nous pouvons, une fois de plus, demander de légitimer ce point de vue : « Les changements de l’homme devant la mort, ou bien sont eux-mêmes très lents, ou bien se situent entre de longues périodes d’immobilité… C'est pourquoi l’historien de la mort ne doit pas avoir peur d’embrasser les siècles jusqu’à concurrence du millénaire : les erreurs qu’il ne peut pas ne pas commettre sont moins graves que les anachronismes de compréhension auxquels l’expose une chronologie trop courte » (*Essais*, p. 17).

C'est ainsi qu’il opère magistralement lorsqu’il nous donne, dans *L'Homme devant la mort*, une périodisation des attitudes européennes devant la mort depuis mille ans : « la mort apprivoisée » qui apparaît vers la fin du V^{e} siècle ap. J.-C., puis, à partir du XII^{e} siècle, « la mort de soi », à laquelle succèdent « la mort baroque », « la mort de l’autre » – celle du siècle dernier –, enfin, à notre époque, « la mort inversée ».

Ainsi l’histoire des mentalités échappe aux invariances du structuralisme comme au transformisme réducteur et mécanique du matérialisme dialectique. Le recours aux méthodes qualitatives fut l’arme de cette double émancipation.

(C.-O. Carbonnel)



ARIES P., « Mentalités (histoire des) », *in La Nouvelle Histoire*, sous la dir. de J. LE GOFF, Paris, Retz, 1978, pp. 398-423

CHARTIER R. *et al.*, *La Sensibilité dans l’histoire*, Paris, Gérard Montfort, 1987.

DOSSE F., *L'Histoire en miettes*, Paris, La Découverte, 1987.

DUBY G., « Histoire des mentalités », *in L'Histoire et ses méthodes*, sous la dir. de C. SAMARAN, Paris, Gallimard, 1961, pp. 937-992.

LE GOFF J., « Les mentalités, une histoire ambiguë », *in Faire l’histoire. III : Nouveaux Objets*, sous la dir. de J. LE GOFF, Paris, Gallimard, 1974,

pp. 106-129. (Bonne bibliographie.)

MANDROU R., « L'histoire des mentalités », *Encyclopaedia Universalis*, VIII, Paris, 1968, pp. 436-438.

PATIAGEAN E., « L'histoire de l'imaginaire », *in La Nouvelle Histoire*, sous la dir. de J. LE GOFF, Paris, Retz, 1978, pp. 249-269.

REVEL J., « Mentalités », *Dictionnaire des sciences historiques*, sous la dir. de A. BURGUIÈRE, Paris, PUF, 1986, pp. 450-456.

→ Biographies (méthodes des), Croyances (analyse des), **Compréhensive (approche)**, Imaginaire (structures et mécanismes de l'), Mythographique (analyse), Pensée sociale (ou naturelle)

MÉTAPHORIQUE DES RÉCITS PROJECTIFS (ANALYSE)

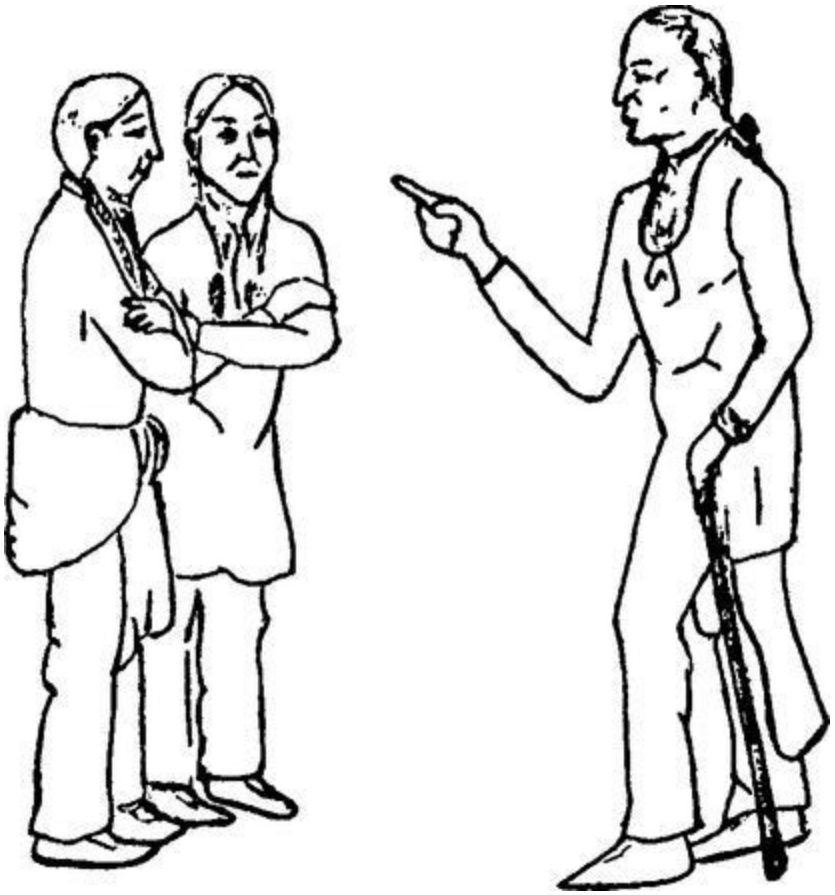
Technique d'analyse de contenu d'un récit obtenu à une planche projective, qui considère le récit comme une réponse globale à une question implicite posée par la planche, du moment que celle-ci contient un référent culturel caché, inconsciemment appréhendé par le sujet.

■ **Historique.** La démonstration de l'existence de question implicite posée par une planche projective a été faite sur les planches du Rorschach lui-même (Mucchielli, 1968). Par exemple, en ce qui concerne la planche VI, très connue des psychologues, il a été démontré que cette planche contient, à notre insu, un « référentiel implicite » par rapport auquel se fait la réponse. Des expériences ont montré que, chaque fois qu'un sujet avait des problèmes sexuels, il y avait une perturbation de ses réponses à cette planche (et ce, par rapport à son mode habituel de réponse aux autres planches). Des vérifications faites auprès de sujets dont on connaissait, par ailleurs, les troubles du comportement sexuel ont montré que ces sujets étaient « perturbés » devant la planche VI. De même des recherches sur les jeunes garçons à la période pubertaire ont montré que ces jeunes étaient bloqués devant la planche VI ou la refusaient souvent. Or on sait qu'à la période pubertaire, le jeune garçon découvre et doit gérer un ensemble de préoccupations sexuelles nouvelles pour lui. C'est à la suite de ces expériences et constatations que l'on a formulé l'idée que cette planche, non figurative, représentait cependant « une situation de sollicitation

sexuelle ». La présentation de cette planche revient à poser au sujet une question du genre : « comment réagissez-vous dans une situation de sollicitation sexuelle ? » Dans la situation de test, la planche propose donc une problématique à laquelle répond le sujet. Les réponses données alors dans cette situation imaginaire ont une analogie avec les réponses qui seraient données « en situation réelle ».

Par définition, le référent culturel (ou subculturel) d'une planche projective figurative est la situation implicite qu'elle représente pour un ensemble de sujets qui ont la caractéristique de l'« apercevoir » de la même manière (l'aperception étant la saisie immédiate et intuitive d'une forme et d'un sens). Cela précise les conditions d'existence d'un tel matériel : il faut donc qu'il contienne une situation référentielle commune à toute une culture ou tout un groupe. De tels matériels existent, c'est en particulier le cas pour la très grande majorité des planches du célèbre test du TAT de Murray (Mucchielli, 1983).

Exemple. Considérons la planche ci-dessous :



Il a été démontré que les éléments constituant la « forme » de la situation : « plus jeunes », « plus âgé », « canne », « regarder », « doigt pointé », « bras croisés », « proche de » et « face à face », définissent un cadre commun de référence auquel participent tous les individus de notre culture. Ensemble ces éléments construisent le sens de la situation qui est une situation de « confrontation de jeunes à une autorité plus âgée ». La planche contient donc cette problématique et, présentée à un sujet, elle leur demande donc implicitement ce qu'il pense de cette confrontation. Le récit projectif que va faire le sujet à propos de cette planche sera sa réponse personnelle à la problématique posée par la planche. Autrement dit, le sujet va présenter, en l'interprétant à sa façon, cette problématique.

Voici l'analyse de deux récits obtenus à la planche ci-dessus dite « de l'autorité » :

Récit d'un adolescent de quinze ans

« C'est deux jeunes, ils arrivent vers un homme, ils lui demandent, parce que l'homme il était riche et eux un peu pauvres, ils lui demandent des sous, pour gagner leur vie un peu ; il leur donne des conseils, en même temps il leur demande de travailler chez lui, alors le couple ils ont accepté, ils ont fait tout ce qu'il fallait faire. Il leur a donné un peu de sous pour gagner leur vie, il leur donne du travail.

Un autre jour, ils sont revenus et l'homme il était un peu plus sévère, alors il leur a dit : "Vous avez volé des bijoux de chez moi, je vous accepte plus, je vous emmène en prison."

Alors, les pauvres ils sont passés au tribunal et tout, ils voulaient se venger de lui parce que c'étaient pas eux qui avaient volé les bijoux ; ils ont pris des années de prison, et quand ils sont sortis, ils sont trouvés une solution de se venger.

Ils l'ont invité chez eux, ils ont organisé quelque chose, alors l'homme riche il est venu, ils ont posé des trucs, ils ont pris des témoins exprès et tout, après ils l'ont fait disparaître. Il est passé au tribunal, mais tellement il était riche, il n'a pas pu rentrer en prison, alors l'homme du couple il est parti, et il a tué l'homme riche, il a organisé quelque chose et puis il l'a tué et voila. »

Récit d'une jeune fille de dix-neuf ans

« Il n’y a pas si longtemps que ça, fin du XVIII^{e} siècle ; un grand seigneur vivait dans un immense château. Il avait deux fils qui étaient jumeaux qui devaient se partager l’héritage. Un jour, leur père leur demanda d’aller chercher deux talismans dans un monde inconnu ; ils étaient tout d’abord effrayés par cette idée, mais leur père leur dit que c’était le seul moyen de départager l’héritage : celui qui ramènera les deux talismans sera le bénéficiaire. Ils partirent chacun avec plusieurs équipements.

Le premier, assez sérieux, pensa à prendre tout ce qui concernait les boussoles, les cartes, et l’autre beaucoup plus tête en l’air ne pensa qu’à prendre une couverture. Ils ne savaient pas exactement ce qu’ils devaient trouver mais leur père leur avait donné un indice assez minime, c’était la couleur de cet objet qui était rare, de couleur ocre. Ils partirent sur le même chemin mais furent séparés par deux routes différentes, l’une menait vers la mer, l’autre vers la montagne.

Le premier partit vers la montagne car il avait les boussoles et les cartes, et l’autre vers la mer. Son voyage vers la montagne fut assez périlleux, il rencontra des tas d’animaux sauvages, des bêtes féroces. Il chercha et pensa que cette couleur ocre ne pouvait venir que de la terre, il chercha à tout prix des grottes et marcha pendant des kilomètres. Il trouva une grotte et laissa tout son attirail dehors pour ne pas être gêné et se glissa dans la grotte ; il parcourut quelques kilomètres et aperçut des paysages magnifiques. Il y avait du cristal dans tous les coins et de la couleur argentée, de l’or partout. Plus il avance dans la grotte plus les couleurs deviennent ternes ; quand il arrive au bout de la grotte, il trouve une pierre ocre tout à fait banale. Il eut l’impression que c’était le talisman et partit avec lui.

Par contre son jeune frère, trop insouciant, continuait à marcher le long de la plage paisiblement, tout en oubliant ce que lui avait demandé son père ; il avait un peu chaud et décida d’aller se baigner dans cette mer immense. Il fit quelques brasses et fut attiré comme un aimant par le fond ; il se débattit et ne put rien faire, il arriva jusqu’à des profondeurs infernales. À ce moment-là, il perdit connaissance et lorsqu’il se réveilla, il trouva un nouveau monde sous la mer avec des poissons. Il les suivit comme hypnotisé et entra dans une grotte, il continua son chemin et trouva le même passage que son frère. Seulement la différence, c’est qu’il fit le sens contraire de son frère : plus il avançait plus les couleurs devenaient vives et

belles. Il continua son chemin et au moment de sortir, il trébucha sur une pierre, il la regarda, la prit dans ses mains et fut attiré par elle, au moment où il la glisse dans son sac, il se transforme en pierre… »

Dans ces deux exemples, nous trouvons effectivement la même situation de référence. Les récits font mention explicite à deux jeunes gens qui se trouvent face à une autorité. Mais nous pouvons apprécier la différence de représentation de cette autorité et de conduites face à elle. On voit comment l'imagination des sujets est libre d'inventer dans le cadre de la problématique proposée par la planche.

Dans l'interprétation nouvelle du fonctionnement de la projection proposée dans le paradigme phénoménologique et praxéologique de la communication (Mucchielli, 1995), tout le discours projectif (le récit) est considéré comme une totalité de sens. Son sens se découvre par la mise en rapport de sa totalité avec la situation de référence implicite contenue dans la planche. La découverte du sens est un exercice de lecture analogique. Ce qui est dit dans le récit projectif est une réponse à la problématique de la planche. Autrement dit, expliciter le sens du récit, c'est répondre à la question : « quelle réponse l'histoire développée apporte-t-elle à la problématique de la planche ? »

Cela dit, considérons les deux récits ci-dessus :

– Le jeune garçon répond : « je considère que « l'autorité » est injuste et mauvaise. On peut essayer de s'en venger mais, de par sa puissance, elle aura toujours le dessus. Le mieux est d'essayer de l'éliminer. »

– La jeune fille répond : « je dois faire mes preuves par rapport à "l'autorité" qui veut me laisser un "héritage". Je crois que la meilleure façon de m'en sortir est d'être très sérieuse et organisée. Ma tendance à l'insouciance ne peut m'amener que des déboires. »

Évidemment, de telles analyses peuvent être validées cliniquement *a posteriori* à partir d'un entretien avec ces sujets (et à partir d'une comparaison avec d'autres résultats obtenus à des tests déjà étalonnés). On fait normalement cette validation sur un certain nombre de sujets avant d'entériner la problématique d'une planche.

(A. Mucchielli)



MUCCHIELLI A., *Communication et rencontres*, Nice, éd. Ovadia, 2009.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse formelle des rêves et des récits d'imagination*, Paris, PUF, 1994.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse phénoménologique et structurale en sciences humaines*, Paris, PUF, 1983.

→ Contenu (analyse de), Formelle (analyse de contenu), **Projectives (méthodes)**

MÉTAPLAN (MÉTHODE DU)

Méthode d'analyse de contenu des représentations ou des vécus collectifs qui consiste à demander aux membres du groupe d'écrire sur une fiche de couleur le premier terme qui leur vient à l'esprit pour désigner le phénomène étudié, puis sur des fiches d'autres couleurs les termes qui leur viennent ensuite à l'esprit ou qui sont à l'inverse de ce qu'ils viennent de désigner. Les fiches sont regroupées, à l'aide d'une analyse thématique et collées sur un tableau en mettant en évidence un certain nombre de liaisons entre les regroupements thématiques des fiches. Ce type de méthode permet la participation collective à l'analyse et une visualisation des résultats de l'analyse.

(A. Mucchielli)

→ Contenu (analyse de)

MÉTHODOLOGIE D'UNE RECHERCHE QUALITATIVE

La méthodologie est la réflexion préalable sur la méthode qu'il convient de mettre au point pour conduire une recherche. Une méthode qualitative* de recherche est une stratégie de recherche utilisant diverses techniques de recueil et d'analyse qualitatives dans le but d'expliciter, en compréhension, un phénomène humain ou social. La réflexion méthodologique, en recherche qualitative, débouche donc sur la définition d'un programme d'utilisation d'outils et de techniques de recueil et d'analyse qualitatives (et autres).

■ **Spécificité de la recherche qualitative***. L'objet d'une recherche qualitative est par définition un phénomène humain qui n'est pas d'essence scientifique comme une maladie organique (c'est, par exemple, une maladie mentale), comme un processus chimique (c'est, par exemple, un processus psychologique inconscient d'interprétation des situations), comme un phénomène de résistance de matériau (c'est un phénomène global et complexe d'évolution culturelle), comme un problème de forces motrices mécaniques permettant la sustentation ou la mise sur orbite… (c'est un problème de motivations permettant l'adhésion à une politique…)… Ce fait humain n'est donc pas, en général, directement visible. Il n'est donc pas, pour fixer les idées, comme le « fait social » du fameux suicide durkheimien. (Que l'on pense aux procédures de décisions dans une équipe de direction, aux systèmes de représentation du monde de malades mentaux, aux raisonnements fondant les actions de certains groupes sociaux face à des réalités-sociales-pour-eux, aux représentations et aux valeurs constitutives de certaines mentalités culturelles…) Ce fait humain, qualitatif par essence, nécessite des efforts intellectuels faits « en compréhension », orientés vers sa recherche et sa mise à jour. Ces efforts sont supportés par des techniques spécifiques dites techniques de recueil et d'analyse qualitatives des données.

Les techniques qualitatives de recueil des données mettent en général le chercheur dans une position particulière par rapport à l'objet de sa recherche, par rapport à la recherche elle-même et par rapport au groupe d'hommes avec lesquels il doit composer nécessairement. Le phénomène essentiel, c'est que l'instrument de la recherche fait corps avec le chercheur, est entièrement intégré à sa personne. À l'inverse des sciences naturelles, où l'instrument est extérieur au chercheur (que l'on pense à un oscilloscope ou à un densimètre…), dans les sciences humaines, l'instrument ne lui est pas extérieur. De plus, avec les méthodes de recueil, le chercheur est immergé dans la recherche, et la distance « objective » à l'« objet » n'existe pas. Cette implication n'est pas sans avoir des interactions avec la recherche. Enfin le chercheur a une relation particulière avec les hommes avec lesquels il a « à faire ». Il doit leur faire confiance. En effet, il doit partir du principe que ce sont eux qui détiennent la « vérité » qu'il recherche. **Étapes générales d'une recherche.** L'objectif général d'une étude concernant un

phénomène humain est la connaissance du « comment » de ce phénomène et secondairement du « en vue de quoi » du phénomène. Cela, le plus généralement, pour préparer une intervention destinée à agir sur le phénomène ou la situation dans laquelle il est. Les étapes classiques d'une recherche en sciences humaines sont les suivantes :

- 1 re étape : analyse du problème en général ;
- 2 e étape : définition des objectifs généraux de l'étude ou de la problématique* globale (ensemble des questions que l'on peut se poser) ;
- 3 e étape : études préparatoires à l'enquête ;
- 4 e étape : reformulation de la problématique (qui évoluera tout au long de l'étude) ;
- 5 e étape : choix de la méthode : ensemble programmé des techniques d'enquête (penser à la triangulation*) ;
- 6 e étape : échantillonnage *a priori* (penser à la saturation*) et préparation des enquêtes ;
- 7 e étape : enquêtes proprement dites ou recueils d'informations ;
- 8 e étape : tenue du journal de bord ;
- 9 e étape : analyses qualitatives* (et quantitatives) diverses et appropriées ;
- 10 e étape : retour sur le terrain pour certification (validation interne*) ;
- 11 e étape : rédaction des synthèses, rapports et des recommandations ;
- 12 e étape : présentation orale des résultats (confirmation externe*).

La qualité des résultats finaux d'une recherche qualitative repose sur la bonne mise en œuvre de toutes les étapes de ce programme. Notons cependant que les étapes 4, 7, 9, 11 sont enchevêtrées et très souvent itératives. On s'aperçoit que, lorsque l'on parle de « méthodologie qualitative », on pense trop souvent aux seules étapes 7 et 9, c'est-à-dire à la phase de mise en œuvre de techniques de recueil d'informations et à la phase d'analyse des informations. Il est intéressant de voir que la plupart

des étapes de la programmation d'une recherche font aussi appel à des analyses qualitatives*.

1re étape : analyse du problème en général. Cette analyse est la première analyse qualitative que l'on fait. Elle met en œuvre des techniques telles que : des entretiens avec des spécialistes, des discussions de groupe avec des personnes compétentes, des lectures diverses, des analyses qualitatives de rapports et de recherches sur le sujet, de la réflexion et des intuitions*…

2e étape : formulation de la problématique* générale. À partir des résultats de l'étape 1, le chercheur fera appel à sa sensibilité théorique* et à l'ensemble de ses compétences et connaissances pour apprécier la pertinence de sa première problématique.

3e étape : études préparatoires. L'étape préparatoire ne se déroule pas forcément comme il est indiqué ci-dessous, d'une manière linéaire. Il peut y avoir des retours en arrière ou des itérations successives entre plusieurs techniques préparatoires.

– *Documentation préliminaire :* lecture de recherches déjà faites pour débroussailler le champ d'étude et pour trouver des idées de recherche nouvelles sans refaire ce qui a déjà été fait. Analyse globale des documents. Discussion de groupe sur les thèmes de recherche. Interrogations pour repérer des « experts » du domaine considéré accessibles.

– *Interviews des « experts » :* les experts sont les personnes qui « connaissent » le domaine délimité *a priori* par l'étude documentaire. Par entretiens centrés non directifs à thème large sur les problèmes de l'ensemble du champ, puis sur des questions plus précises.

– *Exploitation des interviews d'experts :* analyse de contenu des entretiens centrée sur la recherche de pistes. Évaluation des difficultés à prévoir pour la recherche et la mise en œuvre de telle ou telle technique de recueil de données.

– *Pré-enquête :* petite immersion dans le milieu (invitation, journée de visite…). Il s'agit d'une prise de contact avec le terrain destinée à évaluer les difficultés de la recherche. Réalisation des premières observations et entretiens spontanés. Analyse et réflexion sur ces contacts et les diverses situations rencontrées.

– *Mise au point de la méthodologie :* programmation des techniques de recueil et d'analyse utilisées. Programmation des moyens nécessaires (équipe ?).

4e étape : reformulation de la problématique. L'étape préparatoire permet d'affiner la problématique. La problématique est encore cependant assez « large » (mais, en aucun cas il ne s'agit de présupposés théoriques à vérifier ou d'« hypothèses »).

Les autres étapes sont traitées en détail dans ce dictionnaire.

(A. Mucchielli)



DESLAURIERS J.-P., *Recherche qualitative*, McGraw-Hill éd., 1991.

LESSARD-HEBERT M., GOYETTE G. et BOUTIN G., *Recherche qualitative : fondements et pratiques.* Montréal, éd. Agence d'Arc inc., 1990.

MARSHALL C. et ROSSMAN G.B., *Designing Qualitative Research*, Newbury Park, California Sage, 1989.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 2e éd., 1994.

PAILLÉ P., « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique*, 1994, 23, 147-181.

PAILLE P. et MUCCHIELLI A., *L'analyse qualitative*, Armand Colin, 2e éd., 2008.

→ Compréhensive (approche), Épistémologie des méthodes qualitatives, Notes (la prise de), **Pertinence de la recherche qualitative, Problématique d'une recherche qualitative, Qualitative (analyse), Qualitative (méthode), Recherche qualitative, Validation des méthodes qualitatives (critères de)**

MODÈLE

Willet (1992) définit le modèle « comme étant une description et une représentation schématique, systématique et consciemment simplifiée d'une partie du réel, faite au moyen de signes, de symboles, de formes géométriques ou graphiques, et de mots » (p. 33). Un modèle fournit donc

une représentation simplifiée d'un type de phénomène particulier en vue d'en faciliter la compréhension. Loin d'être une banale simplification de la réalité qui pourrait dénaturer l'objet d'étude, il s'agit plutôt d'une *réduction* de l'objet d'étude à ses caractéristiques les plus significatives. Ainsi, la modélisation consiste à relever, parmi les divers éléments liés à un phénomène, ceux qui le caractérisent le mieux, pour ensuite dégager les liens dynamiques qui les unissent. Pour qu'un modèle joue son rôle de réducteur de la réalité sans fausser l'objet d'étude, il faut être très prudent dans la sélection des éléments et se donner des règles qui déterminent les éléments à choisir, règles dérivées de l'orientation paradigmatique du chercheur.

■ **Développement.** En recherche qualitative, les objets d'étude sont souvent dynamiques et complexes. La modélisation devient alors une méthode particulièrement utile pour rendre intelligibles des phénomènes qui le seraient difficilement à travers la multitude des éléments du réel.

Modèle n'est pas synonyme de théorie. Alors qu'une « théorie est une explication systématique d'un ensemble de faits et de lois » (Babbie, 1989), un modèle cherche plutôt à dégager une représentation d'un phénomène. Ainsi, non seulement le modèle est-il limité à un objet d'étude plus restreint, mais en plus, il ne propose pas de lois explicatives ; il décrit et illustre quelque chose. Par ailleurs, un modèle s'inscrit habituellement dans une théorie plus générale, ou encore sert de base pour en élaborer une (Willet, 1992).

Dans une étude sur les enjeux communicationnels de la gestion d'un changement dans une organisation. Collerette (1995) a formulé un modèle qui relève les enjeux de communication entre les gestionnaires d'un changement et les destinataires. Après avoir décrit les préoccupations des destinataires en regard d'un changement, il a identifié les aspects concernant plus spécifiquement la communication avec les gestionnaires, pour ensuite cerner les effets des conduites de ces derniers. S'inscrivant dans une perspective phénoménologique, le modèle développé cherche à illustrer l'expérience vécue par les acteurs en situation. Inspiré d'un cadre théorique constructiviste et systémiste, le modèle décrit les processus communicationnels en tenant compte des liens dynamiques qui les unissent et de leur évolution. Ainsi, ce modèle cherche d'abord à représenter la

nature et l'évolution des processus de communication dans les situations de changement et ensuite à prédire leur issue. Il est circonscrit à cet objet d'étude et en constitue une réduction, car parmi les nombreux processus se déroulant dans un système humain exposé à une initiative de changement, ceux liés à la communication ont été privilégiés aux autres. Il ne s'agit cependant pas d'une théorie ; en effet, l'auteur n'a pas proposé de règles ou de lois explicatives du phénomène dans plusieurs situations (généralisation). Ce modèle serait cependant une bonne base pour esquisser une théorie des processus communicationnels en contexte de turbulence, mais d'autres observations seraient alors requises pour atteindre ce degré de généralisation.

Utilisation. Un modèle peut servir à quatre fonctions différentes (Willet, 1992), qui souvent sont complémentaires : une fonction d'organisation, une fonction heuristique, une fonction de prévision et une fonction de mesure. Dans l'étude de Collerette citée plus haut, le modèle construit poursuivait d'abord une fonction heuristique (mieux comprendre les enjeux communicationnels en contexte de changement), mais il avait aussi une fonction prédictive (prévoir l'évolution probable du système de relations entre les acteurs concernés par un changement).

La démarche pour élaborer un modèle dans le domaine de la recherche qualitative devrait normalement comporter les sept étapes suivantes (Willet, 1992 ; Collerette, 1995) :

1 le découpage d'un contexte clé et l'observation de faits dans ce contexte, par rapport à l'objet d'étude (*cf.* Recadrage, méthodes de*) ;

2 l'examen des faits à l'aide de concepts issus d'un ensemble paradigmatique cohérent ;

3 la mise à jour des processus qui y sont liés ;

4 la formulation d'un premier modèle provisoire ;

5 l'observation d'autres faits par rapport à l'objet d'étude ;

6 la confrontation du modèle provisoire avec ces faits ;

7 le retour critique sur le modèle pour l'enrichir.

Ce cycle doit être répété jusqu'au moment où l'itération réalité-modèle n'apporte plus d'enrichissements significatifs : c'est le principe de saturation.

Dans les cas où le chercheur dispose déjà d'une connaissance concrète et réfléchie du sujet à l'étude, il peut aborder plus rapidement les étapes 3 et 4 consistant à formuler une première version du modèle. Il doit cependant être très vigilant pour ne pas être victime de biais *a priori.*

Pour illustrer la démarche de modélisation, voyons comment Lange (1984) s'y est pris pour modéliser la résistance au changement : « La construction du modèle a suivi une approche générale en phases qui respecte les procédures de construction de modèle proposées par des théoriciens comme Bross (1953), Kast et Rosenzweig (1980) et Lippitt (1973), où le chercheur développe une première approximation (un modèle préliminaire), l'applique ou le teste sur le terrain, et développe ensuite un nouveau modèle. La première approximation (ou modèle préliminaire) a été développée à partir d'une revue extensive et d'une synthèse de la littérature, qui a servi de cadre de référence pour guider la recherche sur le terrain » (p. 51).

P. Colerette



BABBIE E.I., *The Practice of Social Research*, 5e éd., Belmont, Wadsworth, 1989.

COLLERETTE P., *Les Enjeux communicationnels de la gestion d'un changement dans une organisation* , thèse de doctorat, Montpellier, Université Paul-Valéry, 1995.

HAWES L.C., *Pragmatics of Analoguing : Theory and Model Construction in Communication*, Reading, MA, Addison-Wesley, 1975.

LANGE J.I., « Seeking client resistance : rethorical strategy in communication consulting », *Journal of Applied Communication Research*, vol. 12, no 1, Spring, pp. 50-62, 1984.

LE MOIGNE J.-L., *La Théorie du système général. Théorie de la modélisation*, Paris, PUF, 1990.

WILLET G., *La Communication modélisée*, Ottawa, Éditions du renouveau pédagogique, 1992.

→ Idéal type (méthode de l'), **Qualitative par théorisation (analyse de contenu)**, Situationnelle phénoménologique (analyse)

MODÉLISATION SYSTÉMIQUE DES RELATIONS (MÉTHODE D'ANALYSE PAR LA)

La méthode de la modélisation systémique vise à traduire le système des communications entre divers acteurs participant d'un cadrage d'observation donné en un schéma portant les significations des formes d'échanges faites entre ces acteurs. Ce schéma s'appelant la « modélisation ». Cette méthode comporte quatre étapes. Dans la première étape, on recueille un ensemble de « communications généralisées », intégrées dans un découpage choisi de l'environnement général. Dans la deuxième étape, on s'efforce de porter sur un schéma, les relations dites « concrètes » qui s'échangent entre les acteurs repérés. Ces « communications concrètes » sont des relevés de propos, d'actions ou d'attitudes, effectivement perçues dans leur non-interprétation. Dans la troisième étape, on s'efforce de repérer les redondances marquant les relations entre les acteurs, redondances qui permettent l'explicitation des « formes » des échanges. Ces « formes » étant des catégorisations des communications. On refait donc le schéma précédant des relations en portant ces « formes » relationnelles. La quatrième étape est l'étape fondamentale dite de la « contextualisation systémique ». C'est elle qui fait apparaître les significations à affecter aux formes des échanges. Dans cette étape, on reprend tour à tour, toutes les formes d'échanges ayant lieu entre les acteurs et portées sur le schéma précédent. On met chaque forme d'échange en regard de l'ensemble du système des formes de relations et l'on se demande quelle peut alors être la signification de cette forme relationnelle dans le contexte du système total des formes d'échanges. Lorsque l'on a fait ceci pour toutes les formes d'échange, on aboutit à un schéma qui porte l'ensemble des significations des échanges entre les acteurs. Ce schéma final peut être appelé le « modèle systémique ». Une cinquième étape suit normalement la modélisation à laquelle on est arrivé. Elle concerne ce que l'on appelle : « l'analyse systémique » proprement dite. Il s'agit alors à considérer le système relationnel mis à jour par la modélisation et à raisonner dessus en explicitant notamment sa forme globale (le jeu), sa force homéostatique, les règles du jeu, ses « valeurs » fondatrices, les émergences qu'il génère et sa signification d'ensemble.

Première étape : le recueil des données

La délimitation du cadre de l'observation. Il faut d'abord noter l'importance de la délimitation du cadrage dans lequel vont s'effectuer les observations et l'enquête pour le recueil des informations. On est obligé de délimiter la situation globale dans laquelle va se situer le recueil des données. En effet, on ne peut prétendre tout observer et tout noter. Les moyens, le temps et les contraintes d'accès, font que l'on doit circonscrire son champ d'investigation. On va donc obligatoirement découper un « sous-système » dans un système plus vaste, lequel restera, pour un temps, hors de portée des investigations. Cette contrainte de la limitation du champ des investigations est inhérente à toute étude en sciences humaines et sociales. Si les recherches sont limitées, il est tout de même nécessaire de s'interroger sur le « cadrage » auquel on va pouvoir avoir accès. Il s'agit, en effet, de trouver le « cadrage pertinent » pour l'observation. L'École de Palo Alto parle d'ailleurs des notions de « ponctuation » et de « cadrage ». « Un phénomène demeure incompréhensible tant que le champ d'observation n'est pas suffisamment large pour qu'y soit inclus le contexte dans lequel ledit phénomène se produit » (Watzlawick, 1981, p. 15). Mais quel est ce contexte ? Disons que le cadrage le plus large possible, compte tenu des contraintes, s'impose pour diverses raisons dont celle de la meilleure compréhension : on a toujours intérêt, pour mieux comprendre, puis pour pouvoir intervenir efficacement, de replacer ce que l'on observe dans un « contexte » le plus large possible.

Il faut savoir, par ailleurs, que des inductions réciproques existent entre la délimitation du système des communications et les problèmes que l'on peut voir apparaître et traiter, compte tenu de cette délimitation plus ou moins arbitraire. Il a été démontré, en effet, qu'avec des cadrages différents, le même jeu d'acteurs apparaît avec des sens différents (Mucchielli, 2004). Très souvent, on ne cadre pas les observations en fonction de la problématique potentielle prévisible liée à ce cadrage. On « cadre » en fonction des moyens et des opportunités d'observation et d'enquête disponibles. On découvre ensuite la problématique et, bien souvent, on s'en contente. Mais rien n'empêche l'analyste, insatisfait de la problématique sur laquelle il débouche, de retourner sur le terrain et d'essayer d'élargir son cadre. Il saura alors, avec plus de précision, où il faut regarder pour

compléter son étude. Cette démarche fait rentrer l’analyse systémique dans les méthodes constructivistes.

L'observation des interactions fortes et constantes venant du contexte englobant. Le cadrage effectué, délimite donc un sous-système dans un système plus vaste. Le système englobant le sous-système est rarement sans avoir des interactions avec ce sous-système. Il convient d’essayer de repérer ces interactions et d’en évaluer le poids pour le sous-système. Lorsque des interactions importantes viennent du système englobant sur le sous-système délimité par le cadrage, elles signalent presque toujours que la solution du problème rencontré dans le sous-système sera de l’ordre d’une intervention du système englobant sur le sous-système.

L'observation « hic et nunc » des « communications généralisées » entre les acteurs. Pour arriver à une description de situation qui pourra permettre la modélisation systémique des communications, il nous faut observer tout ce qui peut prétendre être « communication », c’est-à-dire qui peut prétendre vouloir dire quelque chose pour un acteur avisé. La mission est alors extrêmement difficile puisque, au départ, l’observateur n’est pas cet « acteur avisé ». En effet, qu’est-ce que cet « acteur avisé » ? C'est quelqu’un qui va comprendre un phénomène observable produit dans le champ de l’observation en tant que communication qui veut dire quelque chose. Ce phénomène observable aura un sens pour lui. Il sera « lu », il sera donc construit, par cet acteur avisé, en tant que communication. La communication dont nous parlons n’est donc pas définie par sa forme concrète (une parole, une attitude, une conduite), mais par sa nature : c’est un phénomène qui « fait sens » pour quelqu’un. Ce quelqu’un, c’est notre « acteur avisé ». C'est lui qui a trouvé le bon contexte pour « faire parler » le phénomène expressif. Dans les situations que nous avons à observer, il faut se dire qu’il y a toujours un acteur avisé pour lequel tel ou tel phénomène expressif fait sens. Il faut aussi se dire que cet acteur n’est quasiment jamais seul à trouver telle ou telle signification à telle ou telle conduite expressive. En effet, les processus interprétatifs mis en œuvre sont largement partagés et collectifs et ce, d’autant plus que nous sommes dans une organisation, où un contexte collectif spécifique, s’impose à tous les acteurs. En conclusion de quoi, l’observateur dont nous parlons doit tout observer. Même si, bien

entendu, au début de ses observations, il ne comprend pas ce que veut dire tel ou tel phénomène expressif observé.

Précisons aussi que les observations faites ne se centrent pas sur les acteurs mais sur ce qui relie les différents acteurs entre eux. « La démarche systémique consiste toujours en effet à isoler un certain nombre d'éléments, en privilégiant certains types de relations qui vont conférer à ce système une relative autonomie par rapport à un ensemble d'éléments plus vaste N » (Lugan, 1996, p. 33). Dans la conception interactionniste et systémique des phénomènes humains, il faut avoir toujours la recommandation de Watzlawick en tête : « rien n'est à considérer isolément, chaque chose et chaque être existent par et se situent dans un ensemble d'autres éléments en interaction avec lui ». Cela veut dire qu'il faut avoir le réflexe de considérer le phénomène présenté, comme un élément d'un ensemble d'éléments en interaction.

L'école de Palo Alto a insisté sur la nécessité d'observer les conduites présentes pour construire les systèmes d'interactions. Pour Watzlawick, en effet, le comportement est sans doute déterminé, au moins partiellement, par l'expérience antérieure, mais on sait combien il est aventureux de rechercher ses causes dans le passé… La mémoire est essentiellement fondée sur des preuves subjectives… Mais tout ce qu'A dit à B de son passé est étroitement lié à la relation actuelle en cours entre A et B et déterminé par elle. Si par contre, on étudie directement la communication d'un individu avec les membres de son entourage… on peut arriver à identifier des modèles de communication qui ont une valeur diagnostique et qui permettent de mettre au point une stratégie d'intervention thérapeutique aussi appropriée que possible. Ce mode d'approche est donc la recherche d'un modèle *hic et nunc*, plus que la recherche d'un sens symbolique, de motivations, ou de causes tirées du passé… Le symptôme laisse percer brusquement sa signification si on le replace dans le contexte de l'interaction actuellement en cours entre un individu et son milieu humain. Le symptôme apparaîtra comme une redondance, comme une règle de ce « jeu » spécifique qui caractérise leur interaction et non comme le résultat d'un conflit non résolu entre des forces intrapsychiques supposées.

L'observation des « non-communications ». Dans l'étude systémique des communications on prend en compte en tant que communication des «

non-communications », c’est-à-dire des choses qui auraient pu se dire ou se faire et qui ne se sont pas dites ou faites. Ce genre d’éléments d’observation ne saute pas aux yeux immédiatement, c’est souvent après coup, lorsque l’on a tracé les premiers traits fléchés du schéma systémique que l’on prend conscience que « cela pourrait se passer autrement ». On peut alors retourner à l’observation pour remarquer, qu’effectivement, cela ne se passe pas et que cela est même particulièrement évité. Il y a là une vraie difficulté de l’observation. Repérer de telles « non communications » demande d’avoir des points de comparaison.

La recherche des redondances d’échanges et des formes de ces échanges. Tout observer ne met pas l’observateur en difficulté. En effet, s’il ne peut tout observer dans un laps de temps court, il peut prendre son temps car il est sûr que les choses qui lui ont échappé se présenteront de nouveau à son observation. C'est là la conséquence de l’existence du système des communications qui veut que les échanges soient « récurrents », c’est-à-dire reviennent régulièrement entre les acteurs. Il faut donc se concentrer sur les successions des échanges pour essayer de repérer des redondances dans des suites d’interactions perçues d’ailleurs, sous leurs « formes », pour formuler un scénario répétitif. Repérer les redondances dans les successions des échanges perçus sous leurs formes, est une rupture des habitudes d’observation. Il s’agit de faire porter son attention sur les cycles de la communication et non sur l’argumentation interne à un échange. Il faut montrer comment des « formes » d’expressions se répondent toujours dans une même succession, plutôt que de montrer comment des contenus se répondent au niveau argumentatif ou du contenu les uns aux autres.

Deuxième étape : la schématisation des relations concrètes

Dans cette deuxième étape, on s’efforce de porter sur un schéma les relations dites « concrètes » qui s’échangent entre les acteurs. Ces « communications concrètes » sont des relevés de propos, d’actions ou d’attitudes, effectivement perçues dans leur non-interprétation originelle.

Troisième étape : l’explicitation des « formes » des échanges

Ce sont les redondances repérées, dont nous parlions ci-dessus, qui permettent l'explicitation des « formes » des échanges. Ces « formes » étant donc des catégorisations formelles de communications. On refait donc le schéma des relations en portant ces « formes » relationnelles. La « forme » d'un échange, c'est la catégorie générale du message qui est délivré à travers un ensemble de contenus concrets. Ainsi, dire : « Oh, la la, vraiment tu m'embêtes ! » et dire « Ils sont toujours en train de me faire des difficultés. », c'est avoir la même « forme d'expression », c'est « se plaindre ». On voit donc qu'une « forme de communication » (ou de relation) est une catégorie générale qui peut contenir de nombreuses expressions « du même genre », c'est-à-dire qui ont, dans le contexte et pour les acteurs, la même forme globale.

L'observation d'un système d'interactions s'apparente alors, comme le dit Watzlawick, à l'observation d'une partie d'échecs. « Nous dirions plutôt qu'il a identifié un modèle complexe de redondances. Si la pente de son esprit l'y portait il pourrait naturellement conférer un sens à chaque pièce et à chaque règle du jeu. Il pourrait forger toute une mythologie compliquée à propos du jeu et de sa signification "profonde" ou "réelle" notamment des histoires fantaisistes sur l'origine de ce jeu… mais tout ceci est superflu pour comprendre le jeu lui-même… On cherche à discerner la redondance dans l'interaction humaine […] Concrètement, on commence par observer le système donné en action et on tente ensuite de définir les règles qui président à son fonctionnement. Nous dirions son "programme" par analogie avec un ordinateur. Un tel échange laisse ensuite percer sa signification si on le replace dans le contexte des interactions actuellement en cours. » (étape 4, ci-dessous, de la modélisation).

Quatrième étape : la contextualisation systémique

Cette quatrième étape est l'étape fondamentale de la « contextualisation systémique ». C'est elle qui fait apparaître les significations à affecter aux formes des échanges. Dans cette étape, on reprend tour à tour, toutes les formes d'échanges ayant lieu entre les acteurs et portées sur le schéma précédent. On met chaque forme d'échange en regard de l'ensemble du système des formes de relations et l'on se demande quelle peut alors être la

signification de cette forme relationnelle dans le contexte du système. Lorsque l'on a fait ceci pour toutes les formes d'échange, on aboutit à un schéma qui porte l'ensemble des significations des échanges entre les acteurs. Ce schéma final peut être appelé le « modèle systémique ». L'ensemble de la procédure que nous venons de décrire est la « modélisation systémique ».

Il nous faut insister sur le fait que le sens de la communication prise en compte, est sens par rapport au système dans lequel elle se déroule. Méthodologiquement cela conduit à prendre le système de communication finalement explicité comme référentiel prioritaire de lecture du sens. Le sens de la communication faite n'est plus porté par son contenu, comme dans l'approche classique, mais il est « construit » en relation avec l'ensemble des communications se déroulant dans le système. Il s'agit là d'une « contextualisation » scientifique : on construit un contexte (le système), pour qu'il serve de support de fond à la lecture interprétative des formes d'échanges. C'est par rapport au contexte systémique construit que se fait la lecture du sens des divers échanges récurrents. La modélisation systémique apparaît bien comme une des méthodes constructivistes des sciences humaines. Le contexte systémique construit par l'analyste est, en règle générale, largement hors de portée de l'acteur tout venant qui reste centré sur chaque échange et sur les contenus des échanges.

(A. Mucchielli)



BERNE E., 1962, *Des jeux et des hommes*, Stock, 1975.

DELATTRE P., « La modélisation systémique de la complexité », numéro hors série de la *Revue internationale de systémique*, 1990.

Le MOIGNE J.-L., *La modélisation des systèmes complexes*, Dunod, 1990.

LUGAN J.-C., *La systémique sociale*, PUF, « Que-sais-je ? », 1996.

MUCCHIELLI A., *Manager le changement par la systémique*, Nice, éd. Ovadia, 2010.

MUCCHIELLI A., « L'interaction problématique cadrage en systémique des relations », *in Revue « Questions vives », État de la recherche en communication : recherche-action, recherche*

systémique ?, Aix-en-Provence – Montréal, volume 2, numéro 3, pp. 32-47, mai 2004.

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approche par la modélisation des relations*, Armand Colin, 2004.

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approche systémique dans les organisations*, Armand Colin, 2e éd. 2004.

MUCCHIELLI A., *Théorie systémique des communications*, Armand Colin, 1999.

WATZLAWICK. P. et WEAKLAND J.H. (sous la dir.), *Sur l'interaction*, Seuil, 1981.

WATZLAWICK P., *L'invention de la réalité*, Paris, Seuil, 1980.

WATZLAWICK P., *Le langage du changement*, Seuil, 1980.

WATZLAWICK P., WEAKLAND J. et FISCH R., *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Seuil, 1975.

WATZLAWICK P. *et al.*, 1967, *Une logique de la communication*, Seuil, 1972.

WILLETT G., « Paradigme, théorie, modèle, schéma : qu'est-ce donc ? », *in Organisation et communication*, numéro spécial : La recherche en communication, n° 10, 2e semestre 1996, pp. 48-81.

→ **systémique (approche), constructiviste (paradigme)**

MONOGRAPHIE (MÉTHODE DE LA)

Du grec *monos* (objet unique) et *graphein* (écrire), la monographie est l'étude complète et détaillée, sous tous ses aspects (formel et réglementaire, organisationnel, communicationnel, physique et géographique, écologique, historique, économique, démographique, psychosociologique et psychologique, social, culturel…), du fonctionnement d'une entité humaine et sociale (une organisation, une entreprise, un service, un quartier, un village…). Elle utilise les approches systémique* et communicationnelle* pour rendre compte des interactions* entre les divers « sous-systèmes » composant la réalité, ainsi que des interactions entre ces éléments internes et différents éléments pertinents du contexte. La description finale vise à donner une vision cohérente et en compréhension du fonctionnement de la

totalité. Elle peut privilégier un point d'entrée dans l'analyse du système et insister sur les principaux processus circulaires de régulation interne ou d'évolution de cette entité.

■ **Historique.** Dès le début du XX^{e} siècle, cette méthode était bien clairement constituée. C'est en effet en 1852 que Frédéric Le Play rédige ses *Monographies de familles ouvrières* (première forme des études de sociologie de « terrain ») et codifie déjà le genre : 1) observations préliminaires (nature des lieux, organisation du travail, habitudes de la famille…) ; 2) analyse du budget domestique ; 3) étude de la « condition sociale » de cette famille.

L'abbé De Tourville fait la méthodologie générale de la monographie : « Il s'agit, dit-il, d'analyser des totalités (des ensembles limités) selon des catégories fixes et par observation, afin d'arriver à une typologie. » Ensuite, par la comparaison des monographies, il convient d'aboutir, par induction, à un modèle*, sorte de type général représentant les cas particuliers étudiés. La méthode monographique s'enrichit, grâce aux ethnologues, puis des travaux de l'anthropologie culturelle et de la théorie structuro-fonctionnelle de Talcott Parsons (1951) pour qui les traits observables s'organisent fonctionnellement entre eux. Les grands sous-systèmes (organisationnel, psychologique, culturel et économique) s'organisent ensemble en une structure dotée d'une logique propre et d'une cohérence interne à l'aide des « systèmes d'échange » que sont les systèmes de mobilisation des ressources, de légitimation de l'autorité, de solidarité, d'appui politique, de consommation et de travail (Rocher, 1972, p. 96). Les sociologues (comme les ethnologues) fournirent de nombreuses monographies, tant dans le domaine des études urbaines (White, 1955) ou rurales (Mendras, 1960 ; Morin, 1967 ; Wilie, 1968) que dans le domaine des organisations (Crozier, 1965 ; Sainsaulieu, 1972). Le célèbre ouvrage de L. Wilie comporte, par exemple, les chapitres suivants : l'histoire, l'agriculture (la production), la population, l'organisation sociale, religion et politique, l'individu et la communauté, et une conclusion générale. Celui de C. Petonnet, consacré aux immigrés des banlieues comporte les chapitres suivants : les origines, l'espace, le corps, le travail, les richesses, les biens, l'argent, la cité, les enfants, la violence, les conduites autodestructrices et une synthèse finale.

Démarche. Il convient tout d'abord de délimiter, *grosso modo*, l'entité que l'on veut étudier. Les avancées de l'étude permettront ensuite de mieux préciser les limites de cette entité et ses interactions avec l'environnement qu'il faut prendre en compte. D'une manière générale, l'entité correspondante est découpée à partir de l'aire recouvrant l'ensemble des univers de vie des acteurs* de l'unité humaine concernée (ce qui fait partie de leurs actions et préoccupations quotidiennes, délimitées par leurs projets existentiels communs en situation : travailler ensemble, vivre ensemble…).

On fera ensuite une pré-enquête destinée à se faire une idée du « terrain », à repérer les « points sensibles » et les informateurs clés* dont on pourra se servir. Cette pré-enquête commence par la lecture et l'analyse rapide des documents (sur lesquels on pourra revenir ensuite) concernant des « études » (journalistiques, de consultants ou autres) qui auraient pu être faites sur l'unité sociale que l'on approche. La pré-enquête se continue par l'étude des caractéristiques objectives du milieu de vie et par des entretiens avec des personnalités à statut privilégié et extérieures (notables, responsables de haut niveau, spécialistes, conseillers…) qui « ont à faire » avec l'unité sociale étudiée (ces interlocuteurs pourront être revus dans une autre étape de l'enquête pour avoir leur point de vue sur des faits ou des analyses). La synthèse de la pré-enquête permet de définir : l'orientation globale de la problématique de la monographie (à quelle grande question on veut répondre ? Exemple, pour E. Morin [1967] : « comment se passe le changement à Plodemet ? »), la méthodologie générale de l'enquête (c'est-à-dire l'ensemble des techniques de recueil et d'analyse à mettre en œuvre, les points clés des observations et interviews à faire, l'échantillonnage des personnes à rencontrer…) et la répartition des tâches dans l'équipe selon les compétences.

Les enquêtes sur le terrain et les premières analyses concernent l'ensemble des sous-systèmes que nous avons évoqués plus haut. Pour l'étude de chaque sous-système, on retrouve les six étapes décrites en détail dans l'analyse de contenu qualitative par théorisation (*cf.* Qualitative par théorisation, analyse du contenu*) : 1) le recueil et la codification ; 2) la catégorisation (qui peut aussi se servir de grilles spécifiques de lecture (exemple : la grille de l'analyse actionniste*) ; 3) la mise en relation ; 4)

l’intégration ; 5) la modélisation du sous-système ; 6) la théorisation (lorsque cela est possible à ce stade).

Les analyses finales portent sur les sous-systèmes constitués et leurs interrelations. On reprend à ce sujet les étapes 3, 4, 5, 6 de la démarche précédente. La synthèse finale (qui ne néglige pas les relations avec le système environnant) doit rendre compréhensible l’ensemble des phénomènes. Elle essaie de présenter les résultats comme s’organisant selon une logique propre que la recherche aura fait émerger.

(A. Mucchielli)



BURGUIÈRE P., *Bretons de Piozevet*. Paris, Flammarion, 1975.

CROZIER M., *Le Monde des employés de bureau*, Paris, Seuil, 1965.

CROZIER M., *Petits fonctionnaires au travail*, Paris, Éd. du CNRS, 1955.

DUVIGNAUD J., *Chebika*, Paris, Gallimard, 1968.

LE PLAY F., *Les Ouvriers européens 1829-1879, enquêtes sur le niveau de vie des ouvriers*, Tours, Mame, 1877-1879, 6 volumes.

LE ROY-LADURIE E., *Montaillou, village occitan*, Paris, Gallimard, 1975.

LEWIS O., *Les Enfants de Sanchez*, Paris, Gallimard, 1963.

MENDRAS H., « Sociologie du milieu rural », *in Traité de sociologie*, sous la dir. de G. GURWITCH, Paris, PUF, 1960, tome 1, pp. 315-332.

MORIN E., *Commune en France : la métamorphose de Plodemet*, Paris, Fayard, 1967.

PARSONS T., *The Social System*, Glencoe, III., Free Press, 1951.

PARSONS T. (1971), *Le Système des sociétés modernes*, trad. fr., Paris, Dunod, 1973.

PETONNET C., *On est tous dans le brouillard*, Paris, éd. Galilée, 1985.

ROCHER G., *Talcott Parsons et la sociologie américaine*, Paris, PUF, 1972.

SAINSAULIEU R., *Les Relations de travail à l’usine*, Paris, Éditions d’organisation, 1972.

WILIE L., *Un village en Vaucluse*, Paris, Gallimard, 1968.

WHITE W.F. (1955), *Street Corner Society*, University of Chicago Press, trad. fr., La Découverte, 1996.

→ Cohérence interne (critère de), Ethnobiographie, Ethnologie et méthodes qualitatives, Étude de cas (méthode des), Modèle, Observation participante, Qualitative par théorisation (analyse de contenu), Systémique (approche)

MOTIVATIONS (RECHERCHE DES)

« Motiver […] c'est stimuler, d'une manière ou d'une autre, à travers une forme de communication, des prémisses non conscientes, psychologiques, intellectuelles, sociales ou culturelles » (A. Mucchielli, 1996, p. 11). La recherche des motivations (traduction de *motivational research*), vise à comprendre ce qui détermine les choix des individus et des groupes, leurs préférences, leurs conduites. Ainsi les responsables des organisations peuvent-ils préparer plus efficacement leurs décisions d'action sur autrui et leur mise en œuvre pour « motiver » les personnels ou les clients.

La recherche des motivations a suivi l'évolution des courants de pensée et des théories psychologiques. Elle a changé d'objet, passant de l'analyse de l'« intérieur du psychisme humain » aux analyses des « interactions de l'homme avec le monde » (A. Mucchielli, 1996). Ainsi les psychanalystes reliaient-ils les conduites aux pulsions profondes, les behavioristes aux instincts et aux réflexes, les psychologues sociaux aux valeurs du groupe de référence, les situationnistes aux interactions…

La recherche des motivations ne se trouve pas seulement dans le marketing qualitatif* (la commercialisation ; motivations des consommateurs, des vendeurs, des distributeurs…). Elle s'applique à toutes les autres activités sociales : le travail (motivations des salariés, des cadres, des patrons…) ; la politique (motivations des électeurs, des candidats…) ; l'éducation (motivations des élèves, des enseignants…) ; les loisirs… La démarche est illustrée dans le domaine commercial par H. Joannis, qui cite un fabricant de biscuit cherchant parmi les procédés techniques celui qui pouvait évoquer un plaisir gustatif significatif. Comprenant que la cassure du biscuit évoquait la fraîcheur, facteur principal de satisfaction du consommateur, il a choisi un procédé de mélange de matières premières

rendant la texture du biscuit craquante et croustillante. Certaines techniques d'étude des motivations sont évoquées dans ce dictionnaire. Citons ici les plus courantes : interviews non directives (individuelles, de groupe, en profondeur, centrées), techniques projectives (associations, TAT, jeux de rôle), techniques comparatives. (C. Le Bœuf)

BOUQUEREL F., *L'Étude des marchés au service des entreprises. Les méthodes d'analyse des motivations*, tome I, livre 3, Paris, PUF, 1974.

FESTINGER L. et KATZ D., *Les Méthodes de recherche dans les sciences sociales*, Paris, PUF, 1959.

JOANNIS H., *De l'étude de motivation à la création publicitaire et à la promotion des ventes*, Paris, Publi-Union, 1969.

MARCUS-STEIFF J., *Pratique des études de motivation*, Paris, Hermann, 1961.

MUCCHIELLI A. *La Nouvelle Psychologie*, « Que sais-je ? », 2e éd., Paris, PUF, 1995.

MUCCHIELLI A., *Psychologie de la communication*, Paris, PUF, 1995.

MUCCHIELLI A., *Les Motivations*, « Que sais-je ? », 4e éd., Paris, PUF, 1996.

→ ***Attitudes (recherche des), Besoins (analyse de contenu des), Croyances (analyse des), Imaginaire (structures et mécanismes de l'), Marketing qualitatif***

MYTHES (PRINCIPAUX)

Selon les domaines scientifiques et selon, surtout, les courants intellectuels à partir desquels le mythe est observé et analysé, sa définition peut varier considérablement. Pour les uns – ethnologues, historiens des religions… – Il est essentiellement un récit des origines, fondateur et exemplaire, pour les autres – linguistes, sémiologues… –, il est surtout un système de signes, un « effet de signification ». Mais on ne peut pour autant l'aborder en terme de champ disciplinaire car anthropologues, philosophes, sociologues, psychologues se partagent entre ces deux tendances. Plutôt donc que de tenter une définition unique – nécessairement insuffisante et

erronée – mieux vaut esquisser quelques-unes des approches qui en ont été faites et auxquelles correspondent les fonctions différentes qui lui sont prêtées. Il n'est guère possible en effet d'isoler les fonctions du mythe des définitions qui lui sont attribuées.

■ *La perspective ethnologique*

Pour l'ensemble des ethnologues et des historiens des religions qui ont nourri le courant anthropologique actuel, le mythe désigne une *histoire vraie*, d'autant plus essentielle qu'elle est sacrée, exemplaire et significative. Le mythe raconte un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le « temps fabuleux des commencements », De façon paradoxale, il est à la fois *vrai* – celui qui y adhère croit à la réalité des événements qu'il raconte – et *fabuleux* – il s'agit d'un monde qui sort de l'ordinaire, un univers où les événements et les actes ont une valeur et un sens qui ne sont pas celui du moment banal et fugitif. Le mythe se déroule en effet dans le Temps des fondements et des modèles. C'est pourquoi, selon M. Eliade, il fonde la vérité absolue : « En révélant comment une réalité est venue à l'être, le mythe constitue le modèle exemplaire non seulement des rites, mais encore de toute activité humaine significative : alimentation, sexualité, travail, éducation… » Le mythe est donc en quelque sorte le récit de toute création. Il traduit à ce titre les interrogations fondamentales cosmogoniques et ontogoniques : origine du monde, apparition de l'homme, la naissance et la mort, les futurs collectifs… Mais même si le mythe se présente alors comme l'explication avancée par la société elle-même, il ne s'épuise pas dans la fonction explicative. Il s'agit moins en effet de répondre à une curiosité de type scientifique que d'explorer les liens de temporel et de l'intemporel et renforcer par là même la fonction symbolique qui constitue le ressort des croyances et des pratiques sociales.

La perspective structuraliste, linguistique et sémiologique

– L'anthropologie structurale : dans le prolongement de la linguistique, le mythe s'est prêté à une analyse structurale que C. Lévi-Strauss a largement développée. En s'attachant surtout à la texture syntaxique du mythe, ce courant anthropologique privilégie les règles du jeu du langage – les relations d'opposition et de combinaison entre les éléments au détriment du contenu sémantique. En tant que modèle logique formel, le mythe est le lieu privilégié où se forgent les catégories : le ciel et la terre, la nature et la

culture, le cru et le cuit… Sa fonction est essentiellement classificatoire et unificatrice puisque, en lui, se juxtaposent les contraires.

– La sémiologie critique : pour être compris comme un système de signes, le mythe a été abordé par tout un courant intellectuel, initié par R. Barthes, comme un détournement du langage courant pour faire passer pour naturelles des valeurs idéologiques. Le mythe est envisagé comme un « système sémiologique second » : le système premier, celui du langage, devient à son tour le signifiant d'un signifié second « parasitaire ». Et c'est dans ce processus de dérive que s'inscrit le mythe dont la fonction essentielle est d'inverser réalité et illusion « Le mythe consiste à renverser la culture en nature, ou du moins le social, le culturel, l'idéologique, l'historique en "naturel" : ce qui n'est qu'un produit de la division des classes et de ses séquelles morales, culturelles, esthétiques, est présenté (énoncé) comme "allant de soi", les fondements tout contingents de l'énoncé deviennent, sous l'effet de l'inversion mythique, le Bon Sens, le Bon droit, la Norme, l'Opinion courante, en un mot la *doxa* (figure laïque de l'Origine) » (R. Barthes).

Mais cette approche qui a connu d'autant plus de succès que Barthes en a étendu la méthodologie linguistique à des systèmes différents du langage parlé – l'image, le cinéma, la mode… – implique cependant une conception réductrice du mythe. En faisant du mythe une falsification à l'œuvre, culturellement déterminée, au service d'un système social (la bourgeoisie, la classe dominante), Barthes l'assimile à une *mystification* et nie la genèse existentielle et archétypique des symboles qui le fonde. Si la méthode sémiologique a donc le mérite de s'ouvrir à la lecture de formes sociales contemporaines, en revanche elle se ferme à la fonction d'*instauration* du mythe qui fonde tout processus de mythification. Il s'agit donc désormais de rendre compatible le mythe en tant que récit des origines et son actualisation dans la société moderne.

Changements du mythe. Si l'on doit considérer le mythe dans les sociétés traditionnelles comme une histoire *vraie*, le peut-on encore à notre époque ou bien est-il désormais nécessaire d'envisager une transformation profonde, et des relations du mythe à la réalité, et de notre relation au mythe ? L'évolution du mythe passe en effet par sa déréalisation (R. Ledrut). La réalité originelle est transformée en « signifiant » : elle est

érigée en symbole. Le mythe tend à devenir une « image » du réel qui se donne de façon ambiguë à la fois comme expression de la réalité et comme une fiction ayant sa propre réalité en elle-même. Est-ce à dire qu'il perd de son crédit, de sa force d'adhésion ? Même compris comme un mythe-symbole, la mystique qu'il développe aux dépens de sa mythique réaliste, lui confère tout le pouvoir d'attraction et de conviction qu'exercent sur la psyché individuelle et collective l'imaginaire* et le symbolique. En cela, il demeure parfaitement actuel. Cependant « le mythe ne se maintient que dans la mesure où l'allusion triomphe sur la narration » (R. Ledrut).

Les mythes au cours des ans peuvent s'enrichir de nouvelles figures symboliques sans en amoindrir le sens d'origine ou bien, au contraire, en le dénaturant. L'eau partout et toujours a eu une signification de « purification ». Avec le christianisme, une autre valeur est venue s'ajouter à ce symbolisme, sans en détruire la structure. Au contraire, elle l'a complétée : le baptême pour le chrétien est un sacrement parce qu'il a été institué par le Christ. C'est là la forme « feuilletée », stratifiée du mythe que mentionne C. Lévi-Strauss. Mais les mythes peuvent être aussi détournés ou appauvris par les artifices du langage, intellectualistes ou stéréotypiques. Et de fait, les nombreuses transpositions littéraires et iconiques dont ils sont l'objet – roman, cinéma, publicité… – tendent à les réduire à une « sémantique desséchée en sémiologie ». Le mythe est alors enclos dans des codifications formelles, il accède au niveau « synthématique » décrit par René Alleau, c'est-à-dire l'étage des symboles et allégories conventionnels que la société établit pour la bonne communication de ses membres entre eux.

C'est pourquoi l'analyse du mythe passe par celle de ses conditions sociologiques de production.

Critères de repérage. Du fait même des transformations dont le mythe est l'objet se pose la question de sa reconnaissance dans notre contexte culturel actuel. Soulever ce problème est d'autant plus important que le mythe est le plus souvent caché pour nous. Il se dissimule. Quels sont alors les critères qui permettent de l'identifier comme tel ?

1. Le mythe est un récit fondateur : même s'ils ne sont plus nécessairement reconnus pour vrais par les sociétés qui les racontent, les mythes, qu'ils soient parlés ou figurés, s'offrent comme des récits fondateurs. « Le mythe dit toujours comment quelque chose est né » de telle

sorte qu'à travers le rappel de la fondation passée, il institue la fondation à venir. Les recommencements s'approprient par son intermédiaire les attributs du commencement.

2. Le mythe est un récit exemplaire : c'est parce qu'il institue la liaison du temps historique avec le temps primordial qu'il prend valeur de paradigme pour le temps présent. L'exemplaire y est moins l'exemple que l'archétypique, autrement dit un modèle d'action correspondant aux situations humaines qui prévalent depuis les temps les plus anciens.

3. Le mythe est un « récit sacré » : si le mythe ne concerne plus nécessairement les dieux et les héros, il demeure un « récit sacré » précisément parce qu'il s'inscrit dans le temps des fondements et des modèles. Sa dimension imaginaire et symbolique le *relie* très immédiatement et spontanément au *religieux*, de même que son principe relève de la métaphysique dans la mesure où il est une certaine façon de se rapporter à l'absolu (R. Ledrut).

4. Le mythe est un récit répétitif : le mythe est toujours redondant. À l'image même du rite qui le répète dans des « liturgies » actives, il est déjà en lui-même réitération. Le procédé du mythe est de répéter les liaisons symboliques qui le constituent. Comme le souligne G. Durand, « le mythe ne raisonne pas ni ne décrit : il cherche à persuader en répétant une relation à travers toutes les nuances (les "dérivations", dirait un sociologue) possibles ».

(A. Sauvageot)



BARTHES R., *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

DORFLES G., *Mythes et rites d'aujourd'hui*, Paris, Klincksieck, 1975.

ELIADE M., *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, *Encyclopaedia Universalis* (article « Mythe »).

FREUD S., *Totem et Tabou*, trad. S. Jankelevitch, Paris, PUF, 1968.

GRITON-ROTTERDAM N. et CARLIER C., *Des mythes aux mythologies*, Paris, Ellipses, 1994.

LEDRUT R., *La Forme et le Sens dans la Société*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984.

LÉVI-STRAUSS C., *Mythologiques*, 4 vol., Paris, Plon, 1964, 1970.

→ Imaginaire (structures et mécanismes de l'), Mentalités (analyse de l'évolution des), **Mythodramatique (analyse), Mythographique (analyse), Symbolique des productions mythiques (analyse)**

MYTHODRAMATIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

Le mythodrame est l'expression mythique de situations existentielles prévalant depuis les temps les plus anciens. On le retrouve à travers toutes formes collectives de communication, des plus traditionnelles aux plus modernes : politiques, littéraires, cinématographiques, télévisuelles… Son analyse permet de rendre compte au-delà de la temporalité de ses structures, de l'historicisation des formes culturelles des mythes qu'il concentre.

■ L'analyse mythodramatique consiste à faire ressortir les contradictions fondamentales qui sont en œuvre dans la mise en scène de phénomènes sociaux expressifs. Cette mise en scène permettant aux groupes d'utiliser les fonctions psychologiques et sociales de l'imaginaire (compensation, équilibrage, conservation, innovation).

Nous savons, par ailleurs, que les mythes se présentent comme des transpositions dramaturgiques des images et des symboles, et les récits ou les épopées qui en résultent traduisent la problématique d'une condition humaine à la recherche de son identité et de son unité. C'est essentiellement un langage émotionnel et dramatique qui rend compte d'un mode d'action, de forces et de puissances en conflit : l'ordre et le désordre, l'interdit et la transgression, le désir et le tabou, etc. Ces contradictions fondamentales prennent le tour de tragédies que mettent en scène les mythes, qu'ils répètent et ritualisent, qu'ils dénouent en apportant des éléments de réponses, en tentant une « résolution (tumultueuse) des contraires ». C'est souvent cette dramatisation qui nous les fait apparaître aussi désordonnés, « sans rime ni raison ». Et pourtant les mythes ont une cohérence qui leur est propre, qui repose plus sur une unité affective que sur des règles logiques et qui transparaît dans la régularité de leurs structures et de leur mission. À travers le drame, le mythe fait office de catharsis, autrement dit de « purgation des passions ». En « répondant » aux questions conflictuelles, « en offrant un monde signifiant de l'expérience humaine, le mythe développe une sagesse pour la vie ».

Exemple d’analyse : le « reality show ». L'inflation du « reality show » en tant que genre télévisuel depuis une dizaine d’années marque l’avènement d’une nouvelle télévision moins soucieuse d’information que de communication, même si celle-ci se fait sous la gouverne du mythique. Le « reality show » est un bel exemple du jeu d’inversions qui s’y joue : le « vrai » cherche à l’emporter sur la fiction, le réel sur la représentation, la vie sur le spectacle, le privé sur le public… De par sa finalité comme de son contenu « exemplaire », le « reality show » est à la fois mystificateur et mythificateur. Mystificateur, il l’est en effet dans cette nouvelle vocation que se donne la TV d’accréditer la vie sous la forme du spectacle. Mythificateur, il l’est aussi de fait en ce qu’il élève la vie quotidienne au rang de modèles ordonnateurs – et fondateurs – de l’existence humaine. Les héros qu’il propose ne sont plus les « dieux » d’antan, ce sont bien au contraire nos semblables, mais bien que proches, ceux-ci nous invitent dans une sorte d’être ensemble à l’exhortation et à l’exaltation des passions humaines, à la construction ou à la reconstruction du social. On peut ainsi souligner quelques-unes des dimensions du « reality show » en tant que mythodrame.

1. Le « vrai ». Alors que la littérature, le cinéma, la télévision se sont édifiés en tant que représentation, le « reality show » rompt avec cette tradition. Depuis les récits en différé – *La Nuit des héros, Les Marches de la gloire, Mea Culpa* – joués non plus par des comédiens mais par les personnes impliquées elles-mêmes jusqu’aux plateaux-réalité – *Perdu de vue, L'Amour en danger…* – où les téléspectateurs jouent en direct leur propre histoire, le « reality show » se charge d’authentifier et de magnifier par le drame les actes de la vie. Le « reality show » renoue ainsi avec la vérité de ce qui demeure quoi qu’il en soit un récit et renoue à ce titre avec la dimension ancestrale des mythes reconnus pour vrais par les sociétés qui les racontent.

2. L'exemplaire. C'est sur la valeur de l’exemple que se fonde tout particulièrement la dimension mythique du « reality show » en procédant à l’« héroïsation du quelconque » (A. Ehrenberg). Ce qui caractérise en effet ici le héros, c’est sa ressemblance avec n’importe quel téléspectateur. Ni champion, ni génie, il est sans qualité supérieure, puisqu’il s’agit surtout de valoriser le courage des gens simples. Mais parce que chacun peut se

reconnaître en eux, ces héros de tous les jours sont élevés à une dimension archétypale. Inconnu ou célèbre, en haut ou en bas de la société, à sa marge ou en son centre, éjaculateur précoce ou transsexuel. SDF ou magistrat. C'est un style général d'individualité que l'on voit sur nos écrans, dans la fiction ou dans la variété, c'est un type d'individu confronté différemment aux mêmes dilemmes, racontant *son* histoire toujours semblable dans ses multiples variations, comme si une véritable « structure narrative se répétait indéfiniment à travers ses multiples variantes » (A. Ehrenberg). Le récitatif renouvelle la puissance de la question : pourquoi la vie peut-elle être également malédiction, quel est mon désir, quelle est ma relation avec l'autre ? En répondant à ces interrogations fondamentales, le « reality show » offre un modèle de l'expérience humaine et permet une « appropriation totalisante » de tout l'héritage d'une communauté.

3. Les affects. Ce n'est évidemment pas à la raison et à la réflexion que fait appel le « reality show » mais à l'émotion que soulignent et authentifient du reste de la maladresse rhétorique ou corporelle des invités. À l'intellectualisation, le « reality show » préfère la simplification. Il s'agit d'un langage affectif, le langage même du mythe* et des archétypes* liés aux pulsions fondamentales de la psyché et au désir qui les porte. À l'instar du mythe, le « reality show » exprime la façon dont la libido se manifeste chez les individus, s'y développe, s'y réalise. Il offre un visage au Désir et indique le mode selon lequel l'énergie vitale conjugue impulsion et action. Il est donc résolution symbolique des tensions essentielles, celles du Désir et de son insatisfaction comme celles de la dialectique entre le Moi et l'Autre.

4. Le drame. Cette résolution symbolique est médiatisée par la structure narrative dramatique recentrée autour de chocs affectifs traumatisants : accidents, ruptures en suspens et séparations, disparitions. Dans de nombreux « reality show », le témoignage est reconstitué sous forme de récit, un récit qui joue en trois temps le paradoxe du banal et du tragique. « Là où la réalité risque de faire de quelqu'un la victime d'un problème, la télévision retourne cette situation stigmatisante et le transforme en un héros de sa propre vie » (A. Ehrenberg).

Tous les récits aboutissent en effet à la conclusion positive d'une tragédie. Celle-ci peut être l'expression du renversement de la fonction et

de la destinée, soit d'éléments naturels – la montagne, l'eau, les minéraux, la forêt… –, soit de « productions humaines » – engins, machines, outils… Ainsi, dans *Les Marches de la gloire* (émission présentée par Laurent Cabrol sur TF1, 1993), le déroulement du récit se décompose en trois étapes :

- dans un premier temps, l'histoire nous montre les individus dans leur existence quotidienne en laissant entrevoir les causes du drame : « Georges et Alain étaient montés en Andorre pour acheter des produits détaxés. En redescendant, ils trouvent une tempête de neige. L'ayant dépassée, ils vont pouvoir rouler plus vite. Cependant il demeure du verglas sur la route… » ;
- le second temps concerne l'accident, la catastrophe. Il s'attache à mettre en évidence la rupture qu'a subie la vie quotidienne. Cette seconde réalité bouleverse la précédente ; elle l'ignore et la déstabilise. « Le dérapage survient. Georges et Alain tombent dans un ravin… » ;
- enfin un troisième temps opère grâce au dénouement » au « happy end » – le retour à la normale, à la réalité quotidienne. « Alain parvient à sortir de la voiture et sauve son ami de la noyade. Il va chercher péniblement du secours sur la route peu fréquentée. Quand enfin une voiture passe puis un camion. Les deux conducteurs vont s'empresser de lui porter secours… »

Grâce au courage, au sang-froid et à la solidarité des uns et des autres, Alain a pu être sauvé. Le mythe accomplit une boucle, celle de l'Éternel Retour : le « happy ending » (G. Ehrenberg), autrement dit l'acte libérateur figure une recréation, un ReCommencement.

5. La catharsis

Cette « télévision des téléspectateurs » qui, comme le dit Pascale Breugnot, « veulent faire les choses et non les regarder faire », propose un voir-agir et non plus un voir-évasion (G. Leblanc). Le « reality show » invite au passage à l'acte avec le « Vous aussi, vous pouvez le faire ». Grâce à une « logique de l'émotion », le mythodrame accomplit sa mission de catharsis : il ordonne les passions et fournit des paradigmes d'action. Pour rebâtir, recomposer ou réagencer l'ordre des choses, il faut d'abord les mettre à l'épreuve de la tragédie. La symbolique du dénouement, par la résolution des conflits, permet alors l'œuvre de rénovation. La TV tente

ainsi d’allier à la réalité le rêve dynamique de l’imaginaire. Au lieu de rester dans le secret du privé, le récit gagne en visibilité en étant mis en spectacle. À la seule vie ordinaire s’adjoint la dimension symbolique du vécu mythique. C'est alors restituer au quotidien de l’existence humaine la supra-dimension du mytho-poétique.

(A. Sauvageot)

EHRENBERG A., *L'Individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

LEBLANC G., « Happy ending. Scénarios de la vie ordinaire », *Esprit* nº 188, janvier 1993.

→ **Imaginaire (structures et mécanismes de l’),** Mythes (principaux)

MYTHOGRAPHIQUE (MÉTHODE D’ANALYSE)

Dans leur version originelle, les mythes* sont d’abord des récits oraux, transmis, dont la mission essentielle est de raconter l’origine du monde, des hommes, de la société et d’en organiser l’ordre. Mais les mythes anciens, tels ceux que nous rapportent Homère et Hésiode, se sont pour la plupart d’entre eux usés dans leur forme narrative. Désormais, dans notre culture occidentale, rares sont les mythes, à l’exception des rumeurs, qui reprennent à part entière le mode de légitimation du récit. Les mythes, en tant que récits, se sont le plus souvent effrités et disséminés dans le foisonnement et l’éparpillement des images et des symboles au travers des différentes formes de communication – littéraire, artistique, politique, économique, technologique, scientifique… –, que celles-ci soient supportées par des conversations de tous les jours ou par les masses-médias. L'analyse mythographique des productions visuelles contemporaines s’applique à retrouver dans les archétypes* et les symboles qu’elles contiennent la trace vivante du mythe dont elles reprennent l’essentiel du message. Ce sont donc ces « fragments de mythe » qui, pour substituer à l’état « sauvage », n’en sont pas moins chargés de significations anciennes, qu’il faut débusquer à travers les structures figuratives de notre temps. Sans doute les signifiants ont-ils changé en investissant les formes techniques contemporaines – mode vestimentaire, moyens de transport, médias, design… –, mais ils relèvent

toujours du symbolique figuratif qui constitue le matériau de base du mythe. Ce sont donc aux images et aux symboles que l'analyse mythographique accorde le privilège en marge du niveau du discours car « l'expression graphique restitue au langage la dimension de l'inexprimable » (A. Leroi-Gourhan).

■ **Utilisations.** La colonisation du discursif par l'image – déclin des Grands Récits, innovations médiatiques (cinéma, télévision, infographie), littérature pour enfants (albums, BD…) – qui semble s'affirmer n'est sans doute pas sans poser le problème du passage d'un ordre sémantique à un autre. Ce nouveau régime de la signification qui donne bien plus à voir qu'à comprendre inverse les valeurs sur lesquelles se fondait la culture écrite : l*a priorité* des images sur les mots, une sensibilité de l'inconscient plutôt que sa distanciation, l'empathie plutôt que l'analyse critique. Ce climat culturel « postmoderne » est donc par le fait même un terrain très propice pour que puisse s'y épanouir le mythologique et on ne saurait ici décliner toutes les formes contemporaines qui y concourent et sur lesquelles peut porter l'analyse mythographique :

- les albums et les bandes dessinées,
- les magazines,
- les fanzines,
- la publicité : de l'affichage au spot…
- les productions audiovisuelles et/ou multimédias (jeux vidéo, CD-Rom, réalité virtuelle…),
- les arts graphiques, plastiques…,
- l'architecture, le design,
- les objets techniques, la vulgarisation scientifique…

Principes méthodologiques

1. Le primat accordé à l'image

L'analyse mythographique, s'attachant tout particulièrement à l'image, qu'elle soit fixe ou animée, se doit donc d'en faire, au moins dans un premier temps, l'analyse formelle :

1.1. le contenu de l'image : le décor, les personnages, l'action ;

1.2. la morphologie de l'image :

- le cadre : rectangle, carré, ovale… ;

- les « points de vue » : angle de prise de vue (frontal, en plongée, contre-plongée…), les effets du champ (hors-champ, profondeur…), le point de fuite même s'il se situe hors de l'espace de représentation, l'échelle de la représentation (grosseur du plan…)… ;

- les axes et structures : verticaux, horizontaux, courbes, droites brisées, spirales… ;

- les couleurs : les gammes, les contrastes, les rapports des ombres et de la lumière… ;

1.3. la dynamique de l'image : l'élancement des formes, le rythme de la prise de vue et du montage (zoom, travelling, mouvement devant la caméra…) ;

1.4. la sémantique de l'image : codes esthétiques, connotations et référents culturels, symboliques… En effet, si l'analyse mythographique porte précisément sur les contenus figuratifs, les images qui supportent le mythe ne valent cependant que par leur portée symbolique.

2. Le symbolique

L'image opère le passage de l'impression sensible – la perception du visible – au monde des représentations, animé quant à lui par l'activité symbolique. Toute image en évoque d'autres plus lointaines, plus fugitives et mystérieuses. L'activité symbolique se renforce en même temps que la réalité matérielle s'efface, œuvrant à la construction d'une constellation sémantique. L'image de l'eau, par exemple, peut devenir le foyer d'un réservoir de figures mythiques qui lui sont associées (eau-sang-vie-mort, etc.). La puissance du symbole est donc d'être indéfiniment suggestif et parce que celui-ci est nécessairement polymorphe et polysémique, la question de la validité de son interprétation se pose. Images et symboles ne peuvent être abordés en tant qu'éléments isolés, mais à l'intérieur d'un réseau de significations. En même temps qu'ils visibilisent le mythe, celui-ci en éclaire le sens et la portée. Nous invitons le lecteur à se reporter à ce sujet à l'article Symbolique des productions mythiques (analyse) * pour davantage de précisions sur les méthodes d'analyse des contenus symboliques : processus analogique, démarche inductive, herméneutique.

Exemple d'analyse. Le mythe du paradis dans les visuels publicitaires. Alors même que les objets sont chaque jour davantage voués à l'éphémère, la publicité, quant à elle, de façon paradoxale, tente de renouer avec une

destinée éternelle et messianique. Il ne s'agit plus seulement pour elle de vendre un objet et son usage ni même l'image de sa consommation, que de produire du rêve, du mythe et de l'enchantement. La mise en scène notamment des éléments fondamentaux tels que le Céleste, l'Eau, la Terre et le Feu sont autant de signatures symboliques de la durabilité ou plutôt de l'Éternité (A. Sauvageot, 1987). Et il est bien évident que parmi toutes ces images mythiques, le paradis fait figure de vedette, figure que l'analyse mythographique peut circonscrire et décrypter à travers ses différentes manifestations.

« Le paradisiaque » : de l'allégorie au stéréotype

Si la publicité regorge d'images paradisiaques qui toutes traduisent la nostalgie du temps primordial et sa perfection, certaines d'entre elles sont cependant davantage apparentées à l'allégorie qu'à un symbolisme « actif ». L'allégorie étant comprise ici comme un « symbole refroidi », c'est-à-dire comme une image archétypale qui n'aurait conservé que la forme au détriment de la « force ». « L'allégorie aide la pensée symbolique à s'exprimer, mais elle la compromet en même temps en substituant une figure à une idée vivante. La force du symbole s'épuise dans l'allégorie. » Les images du paradis sont alors des images faciles dont use et abuse le publicitaire pour susciter sans effort le rêve d'un Âge d'or à reconquérir. Ces images d'une unité première prennent souvent une expression sexuelle de liberté (« la condition d'avant la chute ») ou bien rappellent la Tentation à laquelle fut soumis Adam et que perpétue par l'entremise de la publicité, telle ou telle marque de parfum.

Le paradisiaque peut cependant ne pas être explicitement *invoqué* mais *invoqué* par le biais d'images qui ont pour mission de rappeler l'« aube » des cosmogonies. Ce sont toutes celles qui mettent en avant les attributs de la Terre-Mère et de la Terre nourricière. Ce sont les images si fréquentes de la Terre féconde d'où est extraite directement la nourriture. La Terre, telle une corne d'abondance, fait jaillir de son sein toutes des bonnes choses, qu'il s'agisse de chocolat (Toblerone, « une montagne de plaisirs ») ou de vin (Chantovent, « le sommelier du terroir »). Le retour au paradis perdu est garanti puisque, par le biais de l'image, nous assistons concrètement à la naissance de ces fruits terrestres et sommes invités à les partager. Ce thème relatif à un retour aux sources semble recouvrir un sentiment de solidarité

avec le règne cosmique – en prônant bien souvent une sorte de « primitivisation physique » ou d'idéal animal –, la recherche inconsciente d'une identité substantielle entre notre condition humaine et la Terre des Origines.

La réitération du temps des origines

Renouer avec le Paradis n'a pas pour seul enjeu symbolique la transgression spatiale mais la recherche d'une autre temporalité. Il s'agit de transcender l'espace en triomphant du Temps et de la mort. Mais la publicité, quant à elle, a bien vu tout le parti qu'elle pouvait tirer des références au Temps symbolique, au temps « fort ». Par le recours mythique d'un retour aux origines, se préfigure l'annonce d'un temps autre. C'est la façon assez parfaite avec laquelle la publicité tire sur la corde sensible de la nostalgie. Selon M. Eliade, c'est en effet la nostalgie, cette rêverie de l'imaginaire, qui permet désormais de faire revivre symboliquement le mythique qui, autrefois, se traduisait dans une praxis, celle du rituel qui le réactualisait. Les modèles archaïques se sont ainsi transmis sans perdre leurs charges lyriques, dans le champ de la psyché, sans devoir pour autant se manifester dans les liturgies actives ou répétées. En ravivant la nostalgie d'un paradis perdu, la publicité aiguise l'espérance d'un paradis à venir et cherche à en combler l'attente.

Le Grand Ailleurs

Les utopies qui donnent forme à l'espérance ne sont plus seulement les jardins de l'Éden, l'Eldorado terrestre. Elles reculent toujours plus loin, dans les quelques contrées de l'espace qui puissent conserver leur part de mystère et susciter les élans vers l'inconnu, l'Infini, le Grand Ailleurs. La recherche de l'Eden lointain, ce jardin luxuriant et prometteur, est en fait la quête du lieu où l'on est le plus proche du ciel que partout ailleurs. Et il suffit à cet égard de songer à la multitude de publicités qui nous invitent à partager le Céleste ou à nous projeter dans le Cosmique. Cette forme de cosmolâtrie indéniable mise en œuvre par la publicité entretient une soif d'absolu qui sert fort bien son dessein.

Le Sacré

Dans la pesanteur du quotidien, la vocation commerciale de la publicité se double d'une mission messianique et, quand bien même on en connaît bien le rôle mystificateur et sublimatoire, l'importance du processus et

l’écho qu’il suscite méritent attention. En se proposant de ramener le ciel sur la terre, la publicité est elle-même dépassée dans sa propre stratégie. Derrière la banalité apparente de ces images, se profile en effet l’amorce de promesses qui, loin d’être de simples « boniments », participent d’un enjeu symbolique beaucoup plus puissant. Si la publicité « vend » de l’espoir, l’imaginaire collectif, quant à lui, nourrit de l’espérance, autrement dit une ouverture sur un autre Monde. L'espoir se joue dans l’instant publicitaire, l’espérance s’insère dans un mouvement, celui que porte la dynamique du symbolique.

(A. Sauvageot)

BASTIDE R., *Le Sacré sauvage*, Paris, Payot, 1975.

CHASLIN F., *Les Paris de François Mitterrand*, Paris, Gallimard, 1988.

DUPAUILLON C. et LALLOCHE F., *Le Triomphe des Arcs*, Paris, Découvertes Gallimard, 1979.

ELIADE M., *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1946.

SAUVAGEOT A., *Figures de la publicité, figures du monde*, Paris, PUF, 1987.

SAUVAGEOT A., *Voirs et savoirs, Esquisse d’une sociologie du regard*, Paris, PUF, 1994.

→ Imaginaire (structures et mécanismes de l’), Mythes (principaux), **Symbolique des productions mythiques (analyse)**

N

NOTES (LA PRISE DE)

Lorsqu'un entretien est terminé, et que l'on s'est assuré que le magnétophone a bien fonctionné, une sorte de paix intérieure s'installe : tout ce qui a été dit pendant l'heure passée avec l'interviewé est gravé sur un support numérique, et il ne restera qu'à transcrire le verbatim sur traitement de texte ou sur papier. On a le sentiment que la totalité des échanges a pu être captée, puis fixée à jamais sur un support se prêtant à des examens à l'infini. On peut bien sûr montrer que cette vision est simplificatrice et que les contextes donnant leur sens au verbatim s'étendent bien au-delà de la situation d'interview. Il reste que la situation d'interview a longtemps semblé se prêter à un traitement plus « objectif » et exhaustif que la prise de notes, tant chez les étudiants (Paillé, 1998) que chez les chercheurs eux-mêmes (Chapoulie, 1998).

Or ce jugement est injustifié lorsque la prise de notes a lieu de manière systématique et qu'elle débouche sur ce que Geertz (1973) a appelé une description riche (thick description). Nous ne traiterons ici que de la prise de notes qualitative, à savoir celle n'impliquant aucune grille ou réduction de quelque sorte. Il s'agit d'une activité continue de consignation par écrit des comportements, activités et lieux observés, des conversations entendues, et des réflexions méthodologiques ou théoriques (voire existentielles) suscitées chez le chercheur par la conduite et le contenu de cette observation.

Depuis Schatzman et Strauss (1973), on distingue trois types de notes : méthodologiques, théoriques et descriptives. Les notes méthodologiques ne sont pas liées au séjour sur le terrain ou à l'observation en tant que telle, mais elles se poursuivent pendant cette période. Il s'agit en quelque sorte du journal de bord descriptif et critique de la conduite de la recherche : Quels sont les choix méthodologiques qui ont été effectués tout au long de la recherche ? Pourquoi ces choix et pas d'autres ? Quels ont été les problèmes rencontrés et les correctifs apportés ? Que mieux faire, que laisser tomber

lors d’une prochaine recherche ? Il arrive que de telles questions surgissent en pleine séance d’observation, sur le terrain même. Il est important de les noter sur le champ, si possible. On pourra les intercaler au milieu des notes descriptives, en les insérant entre des crochets ou des mots clés (par exemple : Début N.M….

Les notes théoriques débutent normalement avec le séjour sur le terrain, mais elles se poursuivent bien après. Elles rendent compte de toutes les intuitions, observations ou hypothèses théoriques générées en cours de recherche, qu’elles soient prometteuses ou insolites. Dans le cadre d’une analyse qualitative de théorisation*, elles se confondent parfois avec les essais écrits (appelés « mémos ») accompagnant l’effort progressif de théorisation. C'est en effet bien souvent sur le terrain que telle catégorie prend son sens, que la relation entre deux phénomènes se précise. Dans tous les cas, les intuitions ou hypothèses théoriques sont précieuses et extrêmement volatiles : il faut les noter sans tarder.

■ **Les notes descriptives**

Lorsqu’il est question de notes de terrain, c’est toutefois des notes descriptives (ou notes d’observation) qu’il s’agit. Ce sont les mots, les phrases et les diagrammes représentant la scène observée. On peut y retrouver, intercalées, des notes méthodologiques ou théoriques, mais dans l’ensemble ce sont des notes de description et non de réflexion. Précisons toutefois que toute prise de notes est *analytique*. La description pure et exhaustive est une abstraction. Le chercheur ne peut pas tout observer et tout noter, il doit sélectionner, et cette sélection est déjà un début d’analyse. Elle dépend des intérêts de recherche, de l’angle privilégié par l’étude, de l’ensemble des circonstances du moment (Cefaï, 2006 ; Olivier de Sardan, 2008). Dans le cadre d’une démarche itérative de production et d’analyse de données d’enquête (voir Analyse qualitative de théorisation*), cette sélection pourra même être volontaire : l’observation est ciblée et les notes descriptives sont sciemment circonscrites.

Les notes descriptives ne sont jamais complètes au terme de la seule activité d’observation sur le terrain : il y a ainsi, dans un premier temps, la *prise de notes*, mais celle-ci doit être suivie de la *constitution des notes*. Le flot d’informations très dense sur le terrain rend impossible l’écriture fine et détaillée. Les résumés, mots clés, extraits marquants de conversation,

schémas et autres procédés expéditifs sont inévitables. En fait, il faut absolument compter sur la constitution ultérieure des notes définitives. Celle-ci étant garantie, il s'agit, sur le terrain, d'interpeller au maximum la mémoire et de noter les éléments les plus susceptibles de la stimuler lors de la constitution définitive. Il va sans dire que cette séance d'écriture définitive doit intervenir très tôt après la séance d'observation, si possible la journée même, en évitant d'intercaler une nuit de sommeil. Il est bon de savoir que, pour chaque heure d'observation, on peut compter trois à quatre heures de transcription définitive des notes.

La prise et la constitution des notes sont des activités présentant un niveau de difficulté assez élevé. On ne saurait trop insister sur l'importance préalable d'une bonne formation (par des cours ou des lectures, dont celles suggérées plus bas) et, si possible d'un entraînement pratique. En ce qui concerne les notes elles-mêmes, les quelques recommandations suivantes peuvent être utiles :

> - Les notes d'une séance d'observation devraient toujours débuter par un diagramme des lieux. Il n'est pas nécessaire de refaire ce diagramme à chaque séance mais d'indiquer les modifications ayant eu lieu ;
>
> - De la même façon, il est important de dresser, à chaque fois, la liste de toutes les personnes impliquées dans la scène observée. Il est possible que rien n'ait été rapporté concernant une personne présente au moment de l'observation, mais cela peut en soi être significatif ;
>
> - À l'intérieur des notes, il faut clairement distinguer, outre les commentaires méthodologiques et théoriques, les mots prononcés par les gens (qu'on mettra en guillemets) de ceux utilisés par le chercheur lui-même. Il nous est parfois donné de noter une conversation en détail, et cela doit être différencié de son résumé approximatif. (P. Paillé)



CEFAÏ, D. Une perspective pragmatiste sur l'enquête de terrain. *In* P. Paillé (dir.), *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain* (p. 33-62). Paris : Armand Colin, 2006.

CHAPOULIE, J.-M. La place de l'observation directe et du travail de terrain dans la recherche en sciences sociales. *In* J. Poupart et coll., *La*

recherche qualitative. Diversité des champs et des pratiques au Québec (p. 155-172). Montréal : Gaëtan Morin Éditeur, 1998.

DESLAURIERS, J.-P. *Recherche qualitative : guide pratique*. Montréal : McGraw-Hill, 1991.

GEERTZ, C. *The interpretation of cultures*. New York : Basic Books, 1973.

HAMMERSLEY, M. et ATKINSON, P. *Ethnography : principles in practice*. New York : Routledge, 1983.

LAPERRIERE, A. L'observation directe. *In* B. Gauthier (sous la direction de) : *Recherche sociale* (p. 269-292). Sillery : Presses de l'Université du Québec, 2003.

LECOMPTE, M. D. et PREISSLE, J. P. *Ethnography and qualitative design in educational research*. Florida : Academic Press, 2nd ed., 1993.

LOFLAND, J. et LOFLAND, L. H. *Analysing social settings : a guide to qualitative observation and analysis*. Belmont, California : Wadsworth, 2nd ed., 1984.

OLIVIER DE SARDAN, J.-P. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant, 2008.

PAILLÉ, P. Un regard sur la recherche qualitative en éducation au niveau des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat des universités québécoises francophones (années 80 et début des années 90). *Recherches Qualitatives*, 1998, *18*, 187-216.

SCHATZMAN, L. et STRAUSS, A. L. *Field research : strategies for a natural sociology*. Englewood Cliffs, New Jersey : Prentice-Hall, 1973.

SHAFFIR, W. B., STEBBINS, R. A. et TUROWETZ, A. (eds.) : *Fieldwork experience : qualitative approaches to social research*. New York : St. Martin's Press, 1980.

SPRADLEY, J. P. *Participant observation*. New York : Holt, Rinehart & Winston, 1980.

→ Interview non directive (ou compréhensive) centrée, **Journal de bord**, Monographie (méthode de la), Observation participante, Recherche-action, Récits de vie (méthode des)

O

OBJECTIVITÉ EN SCIENCES HUMAINES

La notion d'objectivité est très présente dans le paradigme positiviste*. Elle en constitue une des caractéristiques essentielles. Ce paradigme considère que les faits qui découlent exclusivement de l'observation et de l'expérimentation peuvent être analysés de façon neutre et objective et que toute connaissance n'est valide que si elle se fonde sur l'observation systématique et objective des faits. En d'autres termes, le positivisme admet qu'il existe bien une réalité extérieure au sujet et que tout chercheur peut atteindre cette réalité objective. Toute subjectivité, identifiée à l'erreur, peut, dans cette perspective, être éliminée par la concordance des observations et la vérification des expériences.

Soulignons ici que le paradigme compréhensif* réfutera cette thèse de l'indépendance possible entre les objets, d'une part, et la façon de les percevoir, d'autre part. Pour ce courant de pensée, l'objectivité du chercheur est une illusion. Dès lors, il va recourir non plus à l'observation systématique mais à l'observation participante* dans laquelle le chercheur est aussi acteur en ce sens qu'il participe aux événements et processus observés. Selon G. Devereux (1980), en sciences humaines, il faut prendre en compte l'existence de l'observateur, son activité d'observation et ses angoisses qui produisent des déformations impossibles à éliminer. Sa méthodologie se doit de traiter ces perturbations et de traiter la subjectivité inhérente à cette activité d'observation, seule voie qui conduira à une « objectivité authentique » plutôt que fictive.

Il convient donc que le chercheur arrête de manipuler le sujet pour chercher à se comprendre en tant qu'observateur et pour étudier la réciprocité de l'observation. G. Devereux critique les tentatives de réduction des déformations subjectives, c'est-à-dire les démarches où le chercheur interpose entre l'observateur et le sujet des écrans filtrants (tests et autres artifices) afin d'obtenir une sorte d'invisibilité de l'observateur. Car on néglige alors le fait que ces écrans filtrants produisent des

perturbations qui leur sont propres et, qui plus est, restent la plupart du temps méconnues.

Pour atteindre l'« objectivité authentique » dont parle G. Devereux, tout « donné » recueilli doit pouvoir être analysé, contesté, remis en cause avant d'être accepté en tant que « donnée » scientifique. Les prétentions à la validité (le donné est-il vrai, juste, sincère ?) de J. Habermas (1987) et la validité de signifiance, c'est-à-dire la capacité, pour un énoncé, d'être intelligible pour l'autre (Pourtois et Desmet, 1988) sont des moyens de mettre à l'épreuve les énoncés et de tendre vers la validité*, démarche indispensable à toute recherche scientifique (*cf.* à ce propos Épistémologie de la méthode qualitative*).

(J.-P. Pourtois et H. Desmet)

DEVEREUX G., *De l'angoisse à la méthode*, Paris, Flammarion, 1980.

HABERMAS J., *Théorie de l'agir communicationnel*, t. 1 et 2, Paris, Fayard, 1987.

POURTOIS J.-P. et DESMET H., *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988.

→ Compréhensif (paradigme), **Épistémologie des méthodes qualitatives**, Histoire et méthodes qualitatives, Observation participante, **Validation des méthodes qualitatives (critères de)**

Observation des interactions → Interactions (analyse des) ; Jeux (analyse des) ; Jeux de rôles (méthode des) ; Transactionnelle (analyse) ; Modélisation systémique des relations (méthode de la)

OBSERVATION PARTICIPANTE (TECHNIQUE DE L')

« On ne peut étudier les hommes qu'en communiquant avec eux, ce qui suppose que l'on partage leur existence d'une manière durable (Griaule, Leenhardt) ou passagère (Lévi-Strauss). L'observation participante consiste à participer réellement à la vie et aux activités des sujets observés, selon la catégorie d'âge, de sexe ou de statut dans laquelle le chercheur parvient à se situer par négociation avec ses hôtes en fonction de ses propres desiderata ou de la place que ceux-ci consentent à lui faire » (Laburthe-Tolra). La

compréhension d’une culture différente de la sienne nécessite de pénétrer dans le groupe de l’intérieur, de s’imprégner des catégories mentales de ceux que l’on étudie et cette entreprise se mène au prix d’une longue familiarité, d’une confiance réciproque. Les ethnologues s’accordent à penser que l’observation participante se définit comme un apprentissage et comme un dispositif de travail. C'est en partageant même temporairement le quotidien du groupe étudié que le chercheur peut tenter de dépasser le rapport déséquilibré de l’enquêteur à son objet d’étude.

■ **Historique.** Si l’observation participante recouvre aujourd’hui la notion de méthode en ethnologie, il n’en a pas toujours été ainsi. Au XIX^{e} siècle, les théoriciens de l’anthropologie basaient leurs études sur des documents de seconde main constitués par des récits, empreints de jugements de valeurs, de missionnaires ou de voyageurs. Ces anthropologues « en chambre » ne jugeaient pas opportun, à part quelques exceptions, de se rendre sur le terrain. Il faudra attendre l’expérience de B. Malinowski aux îles Trobriand dans les années 1914 pour donner à l’enquête directe une place de premier ordre. Malinowski insistera à tel point sur la nécessité de valoriser le détail que l’observation directe deviendra la méthode incontournable. Dans le contexte de la sociologie américaine, la méthode de l’observation participante sera très tôt valorisée par les chercheurs de l’école de Chicago qui verront dans cette approche un moyen de comprendre les réalités de la vie quotidienne. Les représentants de ce courant se sont particulièrement interrogés sur le rôle du chercheur et ont élaboré à partir de leurs expérimentations une typologie présentant trois types d’implication sur le terrain : l’observation participante périphérique (trop d’implication* nuirait à l’analyse), l’observation participante active : dans ce cas le chercheur s’efforce de jouer un rôle et d’acquérir un statut à l’intérieur du groupe qu’il étudie, et l’observation participante est complète quand le chercheur devient le phénomène qu’il étudie (G. Lapassade). En France, « l’observation participante est restée pour les sociologues une source marginalisée d’information car considérée comme trop imprégnée de subjectivité et pas assez en rupture avec le sens commun » (A. Piette). Les sociologues français orientés davantage vers des choix théoriques ont mis en avant le problème de la déperdition du savoir car, « de l’observation à la description en passant par la prise de notes* et l’élaboration conceptuelle, le

chercheur est bien impliqué dans un processus de pertes de données » (A. Piette).

Principes de la méthode.*L'époché.* « Il vient à l'idée de peu de gens qu'en fait de recherches des institutions humaines, toute formation intellectuelle et morale soit une déformation… Il semble donc qu'il conviendrait de se dépouiller de soi, d'atteindre à un réel ascétisme intellectuel, à un arrachement des préférences, à un anéantissement des opinions, qui réduiraient les effets des inévitables réactions devant les cultures d'une autre marque… » et il poursuit « mais ce n'est là qu'un idéal » (A. Piette).

L'observation. Malinowski invitait l'ethnologue à « fourrer son nez partout, à se joindre à ce qui se passe, à effectuer des plongeons dans la vie indigène ». La méthode requiert en effet de décrire le réel, le quotidien, les institutions, les comportements sociaux à partir d'une relation humaine. Dans la quête ethnologique, l'accent mis sur les détails infimes de la vie quotidienne se présente comme une quête du détail signifiant dans la mesure où il justifie une affirmation générale (R. Cresswell) et l'ethnologue se doit de relier ces éléments aussi futiles soient-ils à la société tout entière dans laquelle ils s'inscrivent. « De même qu'un naturaliste ne peut se confiner aux beaux papillons, de même l'ethnographe ne doit rien ignorer qui appartienne à la tradition sociale » (R. Lowie). Par l'acte d'observation du détail, que ce soit par le regard ou toute autre technique tels que l'écoute, la consultation d'archives ou le partage du quotidien, l'ethnologue en situation d'immersion dans le groupe, est à même d'enregistrer des phénomènes qui n'auraient pas surgi dans les entretiens, que ce soit par omission intentionnelle ou non des informateurs. Mais l'observation permet également de repérer les écarts qui peuvent se manifester entre ce que l'on dit faire et ce que l'on fait. « Ce que je voudrais rendre clair au lecteur en confrontant les données principales fournies par les informateurs avec les résultats de l'observation directe, c'est qu'il y a entre les uns et les autres une contradiction sérieuse. Les renseignements émanant des indigènes contiennent l'idéal de la morale tribale ; l'observation nous montre dans quelle mesure les gens s'y conforment dans la vie réelle… » (B. Malinowski, 1930, *La vie sexuelle…*). Dans la pratique l'observation ne va pas de soi. D'une part, elle implique l'idée d'une attention soutenue portée

à une réalité sociale, et avant de commencer son observation l'enquêteur doit avoir à l'esprit la problématique qu'il s'est fixée car il s'agit de se concentrer sur un objet précis. Par ailleurs, l'ethnologue doit rester lucide quant à la perturbation occasionnée par sa présence. L'observateur doit apprendre qu'il n'observe probablement jamais le comportement qui aurait eu lieu en son absence. L'immersion prolongée a pour objet de diminuer ce risque de transformation de la réalité. « Les renseignements que l'ethnologue rapporte sont indissociables des situations où le hasard l'a placé, du rôle qu'on lui a fait jouer, parfois à son insu, dans la politique locale, de sa dépendance éventuelle vis-à-vis de divers personnages qui sont devenus ses principales sources d'information ; ils témoignent aussi de son caractère, de son éducation, et de son histoire personnelle, qui contribuèrent à orienter son écoute et à définir ses préférences » (B. Malinowski).

La participation. « Du constat précédent, banal, mais souvent escamoté, il ressort que la connaissance ethnographique n'est pas reproductible car fondée sur une intersubjectivité dont les conditions ne sont jamais identiques » (Ph. Descola). En mettant l'accent sur le processus d'intégration, Marcel Griaule rappelait le fondement de la méthode ethnographique qui consiste à se couper de sa vie habituelle et à s'engager à vivre aux mêmes rythmes que les membres du groupe observé… Goffmann caractérisait l'observation participante comme une « exposition de son propre corps et de sa propre personnalité… à tous les imprévus pouvant toucher un ensemble d'individus, afin de pénétrer physiquement et écologiquement leur réponse à une situation sociale » (A. Piette). Le concept de participation mérite lui aussi d'être interrogé. Si participer implique dans tous les cas se conformer aux règles de vie sociale, le mode de participation aux activités résulte, lui, d'une négociation entre le chercheur et les membres du groupe. « L'observation participante en tant qu'elle constitue un accès progressif aux savoirs pertinents et partagés est d'abord une forme de socialisation plutôt qu'une participation de type affectif ou psychologique » (A. Piette). Dans les faits, l'ethnologue n'a pas à devenir l'autre, sa participation à la vie quotidienne ne signifie nullement imitation ou conversion. Dans le savoir-faire ethnologique, le chercheur est investi d'un rôle, d'une place qui d'emblée le situe en marge du groupe. La participation implicitement, renvoie au concept de distance. Il n'y a pas de

« bonne distance », on en fait toujours trop ou trop peu. Être trop impliqué empêche souvent de pouvoir ou de vouloir poursuivre l'analyse de la situation que l'on vit. Être sensible, poreux, aux préoccupations de l'autre… est plus fécond qu'une enquête participation volontariste (M. de la Soudière). – Il est pourtant une initiation en quelque sorte naturelle qu'il importe d'utiliser et qui commande même la direction du travail quand il porte sur des institutions où le sexe joue un grand rôle ; un homme par le seul fait qu'il est homme évoluera plus facilement qu'une femme dans le labyrinthe de la circoncision. En revanche, une femme pourra seule observer les pratiques de l'accouchement ou pénétrer dans l'intimité féminine » (Griaule). Un des grands principes de la méthode de l'observation participante veut que l'ethnologue communique dans la langue du groupe d'accueil. « Nous devons insister sur le fait que la maîtrise d'une langue est un moyen indispensable pour obtenir une connaissance véritable et générale, car on peut recueillir un grand nombre d'informations en écoutant les conversations indigènes et en prenant part à leur vie quotidienne, ce qui, pour l'observateur qui ne possède pas la langue, demeurera entièrement inaccessible » (Boas). La connaissance de la langue permet à l'observateur d'avoir accès à des informations nouvelles et différentes de ce qu'il peut collecter durant des entretiens. Dans la pratique, l'ethnologue devra recueillir les données dans la forme lexicale originale.

La vérification des données. Dans les méthodes qualitatives reposant essentiellement sur des témoignages, sur la construction d'une réalité à destination d'un étranger et sur la mémoire dont on connaît la propension à opérer une sélection des informations, le chercheur doit être particulièrement sensible à la nécessité de vérifier ses données. Le travail de vérification s'exerce au fur et à mesure des investigations, en ethnologie comme dans les autres recherches qualitatives. « Étant donné son caractère de science d'observation, l'ethnographie a l'avantage de pouvoir administrer la preuve par la confrontation des sources entre elles, des faits entre eux comme des premiers et des seconds… L'ethnographe se trouve rarement en face d'un témoignage unique » (Griaule) et dans l'approche ethnologique, le singulier n'est pris en compte que dans la mesure où il renvoie à la dimension sociale et aux valeurs partagées par le groupe. L'objectif du chercheur consiste à dégager une norme, soit un ensemble de

constantes à partir des matériaux engrangés. Tout fait humain doit donner lieu à une série de vérifications qui s'emboîtent les unes dans les autres. « Le fait est d'abord considéré à part. Il est ensuite intégré dans une institution qui, elle-même, est un élément d'une civilisation et qui, débordant le cadre de cette dernière, fait aussi partie intégrante de civilisations voisines. On en conclura que l'appareil critique destiné à contrôler le fait humain met en branle un nombre considérable de connaissances » (Griaule). Se pose également le problème de la pertinence de l'échantillon dans l'enquête. Mais l'ethnologie (comme de nombreuses autres recherches qualitatives) cherche avant tout à construire des modèles culturels et pour cette raison, la question de la représentativité n'a pas beaucoup de sens, le caractère non exhaustif étant compensé par la densité des témoignages. La concordance entre les sources d'informations permet de se fier aux conclusions du chercheur. Ces sources consistent en témoignages, mais les documents (actes, ouvrages…), les édifices ou encore les objets prennent toute leur valeur lorsque leur usage a été vérifié. Cependant, l'identification des phénomènes durant l'enquête occasionne des difficultés. Seul un très long séjour permet de vérifier si tous les phénomènes ont bien été identifiés. Dans le cas contraire, un phénomène nouveau risquerait de rendre caduque la construction élaborée par le chercheur à partir des moyens dont il disposait.

Les difficultés de la méthode. Différentes questions méritent d'être soulevées à propos de la construction de l'objet anthropologique. Le terrain ne constitue pas un endroit dans lequel poussent des faits que le chercheur en sciences humaines rapporte sans problème et interprète. La question de la représentativité de l'échantillon étudié ne se pose pas de la même manière pour le sociologue que pour l'ethnologue dans la mesure où ce dernier ne cherche pas à dresser le portrait complet d'un groupe mais à relever les représentations qui structurent son quotidien. Par contre, toute enquête est marquée par le contexte du terrain et la personnalité du chercheur. Au départ d'une enquête, un *a priori* théorique postule une cohérence globale à la base. À cela vient s'ajouter une sélectivité du regard, car le chercheur est amené à procéder à des choix de faits qu'il juge pertinents ou non. En situation d'observation participante, l'ethnologue se trouve confronté au déroulement rapide des activités quotidiennes et il est

amené à s’interroger sur la signification des faits observés, leur place dans la structure sociale et leur inscription dans la problématique qu’il s’est fixée. Il va devoir choisir certaines données et en éliminer d’autres… Sur quels critères ? Une classification est au départ biaisée par ce choix conscient ou inconscient de certaines variables car le rapport ethnographique consiste en une construction, une organisation de données sélectionnées, rendue nécessaire à leur compréhension. Par ailleurs, la situation d’enquête est par définition une situation d’interaction entre deux sujets et les ethnologues se sont interrogés sur les mécanismes qui commandent le discours et sur la manière dont les informateurs* élaborent à l’intention de l’ethnologue une représentation de leur propre monde « dont on ne sait jamais clairement si les schèmes selon lesquels elle est informée, mise en forme, sont empruntés au système des structures cognitives caractéristiques de sa propre tradition, ou au système de l’ethnologue, ou à un mixte, inconsciemment négocié, des deux codes collectifs de classification qui se trouvent confrontés » (P. Bourdieu). Le passage à l’écriture vient renforcer la sélection des faits opérés par le chercheur. L'expérience vécue par l’ethnologue doit être restituée sous forme de synthèse et la mise en forme du récit reste éminemment subjective, même si nous devons considérer qu’un fait n’a aucune pertinence en lui-même et que le choix du détail inscrit celui-ci dans un réseau de relations qui lui donne sens. Par ailleurs, l’observation participante requiert la connaissance de la langue de la structure d’accueil. La langue permet l’accès à l’organisation et aux classifications de la pensée, or la traduction des concepts indigènes dans la langue de l’ethnographe n’est pas sans poser de nombreux problèmes. Le concept d’observation participante a évolué avec les recherches menées depuis les années 1980 en milieu urbain. Il est difficile en ville de pénétrer chez les gens et de vivre parmi eux, aussi sur ces nouveaux terrains, la méthode ethnologique classique est devenue presque secondaire par rapport à la collecte d’information par entretiens* menés à partir de rendez-vous. Ce mode de relation, qui exclut précisément ce qui permettait à l’ethnologue de procéder à des vérifications par recoupements et observation de la vie quotidienne, rend le chercheur complètement dépendant du discours de ces informateurs*. Pour contourner cette difficulté, le recours aux recherches historiques (rassemblant de la

documentation sur les généalogies, la vie des localités) mais aussi aux données statistiques devient indispensable.

La formation à la méthode. « En règle générale, il convient d'abord de déblayer le matériel, le formel. Pendant dix ans s'il le faut. C'est ensuite que l'on peut s'attaquer à l'ontologie, à la métaphysique, c'est-à-dire au cœur même de la culture que l'on cherche à découvrir. Personne ne les livrerait d'ailleurs au début ; et même si quelqu'un les livrait, le chercheur ne comprendrait pas » (M. Griaule). « Commencer par le matériel, l'étude des espaces, de la toponymie, des techniques, de la répartition des tâches, de l'organisation du calendrier… Mettre l'accent sur l'observation directe, fine, détaillée, précise des faits. Le moindre geste est significatif : le fait de placer la main droite en avant sur le manche de la houe identifie la culture au tissage… » (M. Griaule). La formation universitaire à l'observation participante peut sembler particulièrement inefficace, car comment enseigner par la parole une situation qui n'a de sens que vécue sur le terrain. Comment établir des règles de conduite quand on connaît les aléas de l'enquête de terrain. Les universités françaises offrent dans leur cursus des éléments de méthodologie qui permettent précisément de faire comprendre aux étudiants l'absence de codes précis, le caractère éminemment particulier de chaque expérience compte tenu du contexte, de la personnalité du chercheur (*cf.* Sensibilité théorique du chercheur*). Aucun manuel, aucun cours de méthodologie ne remplacera la situation expérimentale. Les Anglo-Saxons, puis les Français depuis quelques années ont mis à l'honneur la publication de journaux de terrains qui permettent aux débutants de mieux comprendre la réalité concrète vécue par d'autres. Certaines formations incluent des expériences pédagogiques collectives expérientielles, permettant à des étudiants en groupe de se confronter à une réalité de terrain. Cependant, même si ces modalités de travail présentent l'intérêt d'une approche concrète et souvent interdisciplinaire, elles restent néanmoins relativement factices, car concentrées dans le temps. Ces stages se déroulent sur une ou deux semaines, empêchant de saisir ce qui fait l'originalité de la démarche, à savoir la relation de confiance obtenue grâce à l'immersion prolongée du chercheur sur son terrain et de ce fait l'accès à une information autre que superficielle. L'enseignement des méthodes qualitatives en ethnologie couvre en fait un vaste programme car toute la

formation à cette discipline tend à familiariser les chercheurs à différentes techniques et concepts. La technique privilégiée par les ethnologues corrélativement à l'observation directe repose sur l'entretien non directif* organisé autour d'une grille d'entretien. L'entretien est toujours articulé autour d'un thème central. Les points qui n'auront pas été abordés durant l'entretien pourront l'être au moment d'entretiens ultérieurs. L'intérêt de l'entretien libre réside dans sa capacité à faire émerger des éléments nouveaux susceptibles d'être abordés au cours d'autres problématiques* spécifiques. L'enquête se déroule toujours en plusieurs temps, le temps de la collecte, celui de l'approfondissement par un retour à la bibliographie et à toute forme de sources documentaires permettant d'approfondir certains points, d'impulser de nouvelles directions, suivi d'un retour sur le terrain afin de relancer l'exploration. Parallèlement à la définition de l'observation directe et à l'enseignement portant sur les techniques de l'entretien libre, la formation à l'ethnologie et à ses méthodes d'investigation se caractérise par une sensibilisation à de nombreuses disciplines : histoire, archéologie, linguistique, botanique, zoologie, astronomie… Nécessité d'une approche plurielle car « l'ethnographie n'est pas une science simple. La multiplicité et la diversité des faits humains en font un corpus de sciences et méthodes imbriquées les unes dans les autres comme le sont les faits humains eux-mêmes » (M. Griaule).

Exemple. Georges Condominas : *L'Exotique est quotidien*, Paris, Plon, coll. Terre humaine, 1965. Cette étude fait suite à un ouvrage paru en 1957, intitulé *Nous avons mangé la forêt*, ouvrage considéré par Claude Lévi-Strauss comme d'un genre entièrement nouveau, caractérisé « par une intimité avec la population indigène plus grande que tout ce qui avait été tenté précédemment ». En près de 540 pages d'une grande densité, l'auteur consigne point par point, mieux que n'importe quel manuel de méthodologie, tous les principes, les étapes, les clefs d'approches, les interrogations, les difficultés qui émaillent la vie du chercheur sur son terrain… G. Condominas a partagé l'existence d'une population de montagnards, les Mnong Gar, tribu proto-indochinoise des hauts plateaux du Vietnam central. La philosophie de l'étude se décode aisément dans le titre et dans l'affirmation suivante : « Les Mnong, en m'accueillant sans étonnement parmi eux, avaient chassé tous les oripeaux de l'exotisme et

m’avaient fait saisir la profonde saveur de la réalité quotidienne. » Il s’agit en effet pour l’ethnologue de rendre évident ce qui devrait marquer toute entreprise ethnologique à savoir le passage d’un exotisme réciproque à une familiarité réciproque. Cet ouvrage constitue une véritable leçon de méthodologie car l’auteur y aborde aussi bien la préparation de l’enquête, l’apprentissage de la langue, la nécessité du long séjour, les techniques d’enquête, les méthodes de travail, l’adaptation au terrain, l’implication de l’ethnologue. Devenu ethnographe parce que « le seul moyen d’aller au-delà des expériences personnelles était de séjourner longuement au milieu de ces étrangers et de rompre la barrière de la langue », G. Condominas va suivre dans un premier temps, à Paris, les enseignements de Marcel Griaule et d’André Leroi-Gourhan dont il précise que les stages poussaient « à ne pas nous contenter de décrire les objets pour eux-mêmes mais à les restituer dans le milieu et les manifestations de la vie économique et sociale dont ils portaient témoignage, nous obligeant ainsi à essayer de comprendre l’infrastructure des sociétés dont ils provenaient ». D’emblée, l’ethnologue va inscrire le problème de la distance garante d’une approche scientifique : « un physicien ou un botaniste ne font pas partie intégrante du domaine scientifique dont relèvent les éléments ou les plantes qu’ils étudient. Au contraire, comme ceux-là même qu’il étudie, l’ethnographe est un homme, modelé par un groupe social… » Avant toute étude, G. Condominas insistera sur la nécessaire connaissance de la langue : « j’avais décidé d’effectuer ma mission en employant non pas le français, mais la langue même de la tribu choisie. Je voulais travailler en contact direct avec les hommes que je venais étudier. Or un interprète est sans conteste un intermédiaire. La connaissance de la langue permet d’acquérir plus vite la sympathie des gens au milieu desquels on veut vivre. Passer par un interprète est fastidieux car tous les temps creux pris par la traduction allongent démesurément la conversation au risque de faire perdre le fil du discours. Les confidences, cette manne pour l’ethnographe, perdent de leur liberté. La difficulté s’accroît lorsque l’interprète est d’un clan opposé à celui des individus questionnés ; ou bien si, tout en appartenant au même clan, il est leur parent à un degré qui comporte certains interdits. La présence obligatoire d’un interprète crée un lien pour l’enquêteur, elle le met en état de dépendance envers un tiers. Par ailleurs, l’interprète finit par avoir l’habitude de son “patron”, il peut alors dans sa façon de poser les

questions ou de traduire les réponses inviter l'informateur à répondre de façon à ce que l'ethnologue soit satisfait. » Enfin il est un domaine capital pour qui étudie le quotidien, ce sont les conversations simples. Celui qui connaît la langue peut écouter ce qui se dit autour de lui et cette connaissance, parfois, permet d'aboutir à des découvertes tout à fait inattendues. Sur un plan plus personnel, G. Condominas éprouve une autre satisfaction dans la connaissance de la langue, celle-ci permet de sortir de son isolement car les échanges ne se font pas dans un seul sens. « Le fait de parler, d'être compris, et de comprendre, après avoir surmonté une montagne de difficultés, donne au chercheur l'impression de pouvoir enfin se dissoudre en autrui. » L'ethnographe décrit ses techniques d'acquisition du vocabulaire, suivant une méthode qu'il définit comme « techno-linguistique, dessinant les objets et notant leurs noms, observant les activités artisanales, tissage, forge, etc., et demandant, par signes surtout, la dénomination de chaque geste. J'essayais aussi de recueillir des textes de littérature orale… » Cela dit, le problème de la traduction reste malgré tout présent. L'auteur en donne un exemple : « Voici encore un autre mot : *dik* que j'ai bien été obligé de traduire par "esclave", mais tout comme "âme", ce terme entraîne tout un contexte qui échappe à la société Mnong. L'homme qu'on a échangé contre des biens, on ne le possède pas, on l'élève comme son enfant ; disons qu'on l'adopte. On ne le distingue pas des autres membres de la communauté, car on s'adresse à lui dans les mêmes termes. Il est simplement le plus démuni dans une société peu pourvue et où les distances sociales restent extrêmement faibles. » De l'observation participante, G. Condominas retiendra l'importance de la durée de l'enquête et du processus de lente familiarisation. « Me voilà élément d'exotisme, c'est à mon tour d'être Persan. » Cette adaptation au terrain entraîne des modifications dans la manière d'appréhender le quotidien : « Avec mon installation à Sar Luck, la présence constante des caak (sorciers invisibles) comme celle de très nombreux Yaang (génies) allait constituer un élément permanent de la vie quotidienne. C'est certainement cet aspect de la culture mnong que j'ai mis le plus de temps à assimiler. Je ne veux pas dire, bien sûr, que j'ai fini par croire en leur présence réelle, mais je suis arrivé à ne plus sentir comme insolite ce que les Mnong tiennent pour une donnée de l'expérience. » À propos des méthodes de travail, G. Condominas, à de nombreuses reprises, insiste sur l'obligation de tout voir et de tout noter : «

j’ai toujours peur qu’un détail important ne m’ait échappé, qui risquerait, lorsque je voudrais tenter une synthèse, de jeter à bas toute ma construction, et me contraindrait alors à tout recommencer. » L'ethnographe peut commencer par le matériel, la description de la maison, des objets, relever ce qui fonde le quotidien, soit l’étude des détails les plus infimes de la vie des hommes, pratiquer l’observation directe : « Mon but était de modifier le moins possible, par ma présence, le déroulement de l’activité villageoise. Je recueillais donc au fur et à mesure les faits dans l’état où ils se présentaient ; mais il me fallait ensuite approfondir les indices qui apparaissaient dans le déroulement même de leur vie. Pour cela, je disposais de temps creux toujours nombreux dans la vie d’une collectivité. Les moments de répits, bavardages autour de la jarre, m’ont beaucoup servi ; j’aiguillais les propos vers les sujets qui m’intéressaient. » Cette collecte du détail convient, dit-il, à son caractère minutieux. « Lorsqu’une chose me passionne, je pousse mes recherches aussi loin que possible, je m’absorbe en elles, saisissant chaque question sous tous ses aspects ; j’essaie de suivre ceux-ci jusqu’à l’extrême limite et dans leurs rapports avec les aspects voisins. » Remarque qui renvoie à l’approche totalisante de l’ethnologie. D’autres considérations portent sur le problème de la sélection des faits : « En général, l’ethnographe opère un choix dans la masse des faits livrés à son observation, soit qu’il consacre toute son attention et toutes ses forces à la notation et à l’étude de ce qui lui paraît le plus important, en négligeant les à côtés et les détails (surtout lorsqu’il assiste à un complexe cérémoniel où les faits abondent), soit qu’inconsciemment il ne retienne que ce qui entre dans le champ de ses préoccupations scientifiques en raison de sa formation et de ses inclinaisons ; ce choix s’impose avec d’autant plus de force que la durée est courte. » L'expérience de G. Condominas chez les Mnong l’a conduit à soulever le problème épineux de l’implication de l’ethnologue sur son terrain. À propos d’une accusation de sorcellerie et d’un massacre survenu dans le village, l’auteur extériorisera sa colère, montrant sa désapprobation : « J’agissais en vertu de principes humanitaires, mais qui allaient à l’encontre des croyances les plus profondes des Mnong. Le résultat n’en reste pas moins que, au lieu d’appliquer jusqu’au bout mon plan d’intégration, je refusai de laisser se développer les conséquences jugées par eux normales d’une accusation de sorcellerie. Bien mieux, mon immixtion eut pour cause mon refus

d’accepter la réalité même de cette accusation, qui découlait pourtant en toute logique de leur système du monde. Certes la morale naturelle, au nom de laquelle je suis intervenu relève en fait de la civilisation dans laquelle j’ai été formé ; j’aurai donc dû, me trouvant dans une autre culture, ne pas me prévaloir de la mienne, mais juger selon le système de valeurs propres aux indigènes. Pourtant je continue de penser que j’ai agi comme il le fallait… » Que ce soit par la description des motivations concernant le choix du terrain, les démarches préparatoires à la définition précise du terrain et à son organisation, ou par les innombrables notes relatives aux cas de consciences, aux différents problèmes auxquels tout ethnologue peut être confronté en situation de terrain, cet ouvrage constitue une exceptionnelle « opération vérité » sur une réalité de la méthode de l’observation participante fondement de toute méthodologie ethnologique.

(J. Bianquis-Gaser)



BOAS F., *Handbook of American Indian Languages*, Washington, 1911.

CONDOMINAS G., *L'Exotique est quotidien*, Paris, Plon, coll. Terre humaine, 1965.

DESCOLA Ph., « Rétrospection », *Gradhiva*, nº 16, 1994, pp. 15-28.

GRIAULE M., *Méthode de l’ethnographie*, Paris, PUF, 1957.

LABURTHE-TOLRA P. et WARNIER J.-P., *Ethnologie Anthropologie*, Paris, PUF, Coll. 1er cycle, 1994.

LAPASSADE G., *L'Ethnosociologie*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.

LOMBARD J., *Introduction à l’ethnologie*, Paris, Armand Colin, 1994.

LOWIE R., *Histoire de l’ethnologie classique*, Paris, Payot, 1971.

MALINOWSKI B., *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963.

MALINOWSKI B., *La Vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanaisie*, Paris, Payot, 1930.

PIETTE A., *Ethnographie de l’action*, Paris, Métailié, 1996.

RABINOW P., *Un ethnologue au Maroc*, préface de P. Bourdieu, Paris, Hachette, 1988 (trad. fr.).

SOUDIERE M. de la, « L'inconfort du terrain », *Terrain*, nº 11, nov. 1988, pp. 94-105.

WHITE W.F., *La Structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte, 1996.

→Ethnologie et méthodes qualitatives, Ethnométhodes (recherches des), F**ilature ethnographique**, Indifférence ethnométhodologique, Informateur clé, Interactionnisme symbolique, **Interview non directive (ou compréhensive) centrée**, Journal de bord, **Récits de vie (méthode des)**, Saturation, Triangulation (technique de validation par), Validation des méthodes qualitatives (critères de)

P

PARALLÉLISME INTERSUBJECTIF

La possibilité même de l'interprétation et les règles que celle-ci devrait se donner sont fondées sur le parallélisme intersubjectif. Dans une position post-positiviste, que ce soit sur la base d'un postulat linguistique, psychanalytique ou phénoménologique, on considère que l'écart est irréductible entre le signifiant et le signifié. Autrement dit, ce que je dis n'est jamais totalement ce que je veux dire et, en corollaire, ce que vous comprenez n'est jamais totalement ce que je voudrais que vous compreniez. Cependant, pour que nous espérions en un minimum de compréhension réciproque, nous posons, malgré l'irréductibilité de l'écart, qu'il existe quand même une certaine relation, non aléatoire, entre ce que toute personne dit et ce qu'elle veut dire. En outre, la compréhension de ce que dit une personne par une autre suppose le pari que la relation entre la pensée et l'expression de celle-ci, chez la première personne, soit un minimum parallèle avec la relation entre la pensée et l'expression de celle-ci, chez la deuxième personne. Ainsi c'est parce que je pense que la relation entre vos paroles et vos intentions est semblable à la relation qu'il y a entre mes paroles et mes intentions que je peux espérer vous comprendre. C'est le postulat du parallélisme intersubjectif

■ Une fois ce parallélisme posé, reste à déterminer quel type de relation, non aléatoire (auquel cas le parallélisme pas sens – sinon statistique), existe entre les paroles et l'intention. C'est là qu'interviennent les théories explicites ou implicites à toutes les analyses interprétatives, à toutes les analyses du contenu. En effet, l'analyse du contenu considère le discours comme le signifiant incomplet d'un signifié, signifié que l'on pourrait atteindre ou dévoiler sur la base d'une théorie ou d'une conception du sujet producteur de sens. C'est, sans le proclamer, ce que montre la présentation que Renata Tesch fait des méthodes d'analyse qualitative.

Cela accepté, une exigence éthique s'impose à l'interprétation, du moins si elle ne veut pas être sauvage, si elle prétend à une validité écologique : respecter le parallélisme intersubjectif qui la fonde (Van der Maren, 1996, p. 464-465). Dans son travail d'interprétation, l'analyste ne peut ni en ajouter ni en retrancher aux intentions de l'acteur lorsqu'il les (re) présente au lecteur. Même si l'interprétation suppose un parallélisme entre, d'une part, la pensée et l'expression de l'informateur et, d'autre part, l'analyse de cette pensée et le commentaire qu'en formule l'analyste, donc un parallélisme entre les subjectivités, l'analyste ne peut insérer dans son commentaire le non dit (l'irréductible écart) qui lui appartient en propre, ce

que le psychologue appellerait : effectuer une projection. Dans la présentation qu'il en fait aux lecteurs, l'analyste ne peut pas trahir la pensée, et la confiance, comme la réalité de ses informateurs.

Auteur	
Informateur	Interprète
Chercheur	Auditeur
Lecteur	
Expression	
(face externe)	
Pensée	
(face interne)	
Commentaire	
Analyse	
Lecture	
(signifiant)	
Représentation	
(signifié)	

(J.-M. Van Der Maren)

TESCH, R., *Qualitative Research, Analysis Types and Software Tools*. New York : The Falmer Press, 1990.

VAN DER MAREN, J.-M., *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Montréal : PUM ; Bruxelles : De Boeck, 1995. 2e édition, 1996.

PÉDAGOGIE ET MÉTHODES QUALITATIVES

La pédagogie : étymologiquement, ce terme provient de deux mots grecs : *pais*, enfant, et *agein*, conduire, c'est-à-dire l'esclave qui conduisait l'enfant. Ce terme a beaucoup évolué au cours des âges pour désigner maintenant la méthode et la manière d'enseigner. Sa finalité est de fournir aide et support à l'élève au cours de la relation éducative pour que celui-ci développe de façon optimale ses capacités intellectuelles et physiques, ses qualités morales et qu'il établisse un rapport au savoir sain et harmonieux.

Les méthodes qualitatives : type de recherche qui privilégie des données non numériques recueillies dans le milieu naturel des personnes. Le chercheur tente d'établir une interaction avec les participants à l'étude afin de dégager une compréhension riche et crédible du sens que les participants donnent au phénomène étudié. Ce type de recherche repose sur une vision ontologique où la réalité se comprend de façon non plus morcelée mais globale et contextualisée. Le rapport au

savoir est aussi différent dans la mesure où le sens produit est vu comme émergent et construit au cours de la recherche, fruit de l'interaction entre les participants et le chercheur.

■ **Historique.** Ces deux termes ont connu une évolution sémantique importante et jusqu'à un certain point similaire au cours des années. De sens d'abord univoque, ils ont pris une signification plurielle. Le terme pédagogie a longtemps servi à désigner l'ensemble de l'expérience éducative. Not (1984) souligne toutefois le changement paradigmatique survenu vers la fin des années 1960. De perspective unidisciplinaire maintenue jusque-là par le recours à la pédagogie agissant comme théorie de l'éducation, c'est la vision multidisciplinaire et interdisciplinaire qui s'est imposée et l'appellation « sciences de l'éducation » a été retenue.

De même, les méthodes qualitatives se sont diversifiées au cours des années. Denzin et Lincoln (1994) identifient cinq temps forts dans le développement de la recherche qualitative. Provenant de l'anthropologie, les approches qualitatives se collent d'abord au paradigme positiviste alors que « l'autre » est étudié comme un étranger. Le chercheur tend à produire des interprétations valides, fiables, objectives. Ce premier temps fort est nommé « tradition ». Maria Montessori est probablement parmi les premiers chercheurs à produire une étude anthropologique en pédagogie (1913). Du début du XX^{e} siècle jusqu'au milieu des années 40, c'est d'ailleurs la perspective anthropologique qui domine les études qualitatives (Denzin et Lincoln, 1994) en pédagogie (Tesch, 1990).

Le deuxième temps fort est nommé « modernisme ». Il se manifeste du milieu des années 40 jusqu'en 1970. Cette période se caractérise par son souci de formaliser l'approche qualitative et par ses études rigoureuses des processus sociaux. Ce moment dans l'évolution de l'approche qualitative est davantage marqué par le paradigme post-positiviste. Cette période s'observe en pédagogie par l'émergence de recherches ethnographiques. L'ethnographie, définie comme une façon d'étudier les modes de vie, privilégie la vision de l'individu comme être global, aux contextes de vie tissés de rapports intersubjectifs. Les recherches en éducation ne peuvent passer outre la connaissance des liens importants qui se créent entre l'enseignant et ses élèves, ces acteurs étant insérés dans un milieu de vie qui possède une culture propre, ses modes d'organisation, ses normes particulières. La perspective ethnographique est si prégnante que, pendant longtemps, approches qualitatives et ethnographie sont confondues (Tesch, 1990). On observe aussi le recours à l'usage de méthodes cliniques dans la recherche pédagogique. On vise la construction d'une compréhension dynamique et multicausale de la pensée des individus et du sens qu'ils donnent à leur expérience. L'observation, l'entretien semi-dirigé deviendront des outils privilégiés de cueillette de données.

Le troisième temps fort dans le développement des approches qualitatives est nommé « diversité ». Ainsi que Denzin et Lincoln (1994) l'ont nommée, cette période (1970-1986) se caractérise par l'émergence de plusieurs genres qui cherchent à s'imposer. La place du chercheur, traditionnellement au cœur de l'interprétation, est questionnée. Les contextes à l'intérieur desquels existent les participants à la recherche deviennent des éléments d'étude et d'interprétation importants. Assez curieusement, c'est par le biais de la recherche évaluative que les remises en question se font en éducation. Les nombreux écrits de Guba, de Lincoln, d'Eisner, de Stake proposent une façon différente d'apprécier l'expérience éducative. Celle-ci est enracinée dans son milieu, elle est profondément intersubjective. On ne recherche pas la généralisation des connaissances produites mais bien une compréhension riche du phénomène à l'étude. Guba et Lincoln proposent même une nouvelle terminologie pour apprécier la rigueur des études qualitatives. Ce temps fort de la recherche qualitative est ancré dans les paradigmes post-positiviste, naturaliste et constructiviste.

Un quatrième temps fort est celui de la « crise » (1986-1992). Les travaux des chercheurs deviennent davantage réflexifs. Même si au cours des années précédentes, les tenants de la recherche qualitative reconnaissent le caractère profondément subjectif des acteurs impliqués : chercheur et participants, cette période marque un temps de critique important. En effet, les travaux, jusqu'à ce moment, sont restés muets sur la position biographique du chercheur : ses motifs et ses intérêts à entreprendre une telle étude, ses biais. Son autorité par rapport au contrôle qu'il exerce sur l'interprétation des données est remise en question. Parce que la réalité étudiée est une expérience reconstruite (elle ne peut pas être capturée directement à cause du recours au langage, filtre important), la compréhension de l'expérience du participant à la recherche passe par des étapes de déconstruction et de reconstruction par le chercheur, imprégné de ses biais. À cause de ce filtre, le chercheur se doit d'identifier les divers groupes d'intérêt gravitant autour de la question à l'étude et faire en sorte que leurs « voix », diverses, se fassent entendre. Ce temps fort de la recherche qualitative est ancré dans les paradigmes post-positiviste, naturaliste, constructiviste et de la théorie critique.

Le cinquième et dernier temps fort identifié par Denzin et Lincoln (1994) est celui de la « période actuelle ». Les textes des recherches laissent de plus en plus place « aux multiples voix de la recherche », c'est-à-dire aux divers groupes d'individus qui ont pris part à cette recherche et qui ont un intérêt en regard de la problématique étudiée. Dans des cas plus extrêmes, le chercheur se donne le rôle de coordonnateur d'une démarche de clarification de sens dans laquelle les participants à la recherche, eux-mêmes, se sont engagés. Ce sont leurs voix, directes, sans l'intermédiaire du chercheur, qui sont rapportées au texte, ce dernier pouvant à

l’occasion attirer l’attention sur certains éléments ou produire des notes théoriques et des liens bibliographiques. Ce temps fort de la recherche qualitative est aussi ancré dans les paradigmes post-positiviste, naturaliste, constructiviste et de la théorie critique, comme au moment précédent. Ce dernier courant se manifeste en pédagogie par une forme et un intérêt spécifique de recherche, celui des recherches sur les pratiques enseignantes menées par les enseignants eux-mêmes. Le but de ces recherches est de permettre aux personnes de jeter un regard critique sur leurs pratiques, de leur permettre de déceler les incohérences entre leurs théories épousées et leurs théories d’action et d’améliorer leurs pratiques. Les textes de pareilles recherches communiquent des récits de pratiques, dans lesquels le lecteur possède un accès aux données, mises en forme par le chercheur et la personne concernée. Elles ne sont toutefois pas traitées et interprétées de façon autoritaire par le chercheur comme les ethnographies classiques le faisaient. Les travaux de M. Cochran-Smith (1994) s’inscrivent bien dans ce courant.

Types d’approches méthodologiques en pédagogie. On retrouve diverses approches de recherche qui ont cours en pédagogie et de façon plus générale dans les sciences de l’éducation. Les études ethnographiques, phénoménologiques, par théorie ancrée, la recherche évaluative utilisant une approche naturaliste constituent quelques-unes des méthodes de recherche qualitative usuelles. Faut-il inclure la recherche-action comme mode de recherche qualitative ? Certains auteurs choisissent de le faire. D’autres font une distinction entre les deux en utilisant l’argument des finalités différentes de chacune des formes de recherche : comprendre pour la recherche de type qualitatif, changer, transformer pour la recherche-action. Un nouveau genre de recherche-action prend d’ailleurs de plus en plus d’importance dans les études en sciences de l’éducation : il s’agit de la recherche-action collaborative.

Exemple. Le nom de Maria Montessori a été évoqué précédemment. Il a été associé avec la première étude anthropologique menée en éducation. Née en 1870 en Italie, elle s’intéresse aux enfants anormaux, à titre de médecin assistant dans une clinique psychiatrique de l’Université de Rome. Elle dit éprouver une sympathie pour ce qu’elle appelle l’« être caché ». Elle s’interroge sur le fait que ces enfants soient si durement traités alors qu’ils sont entassés dans une salle vide. Les seuls objets qu’ils peuvent manipuler, c’est la nourriture qu’on leur donne. Comment peuvent-ils épanouir leur intelligence si la stimulation externe leur fait défaut ? Elle pose alors le problème de la déficience mentale vue comme un problème pédagogique bien plus qu’un problème médical. Elle vient à penser qu’une éducation appropriée s’impose. Elle forme un groupe de professeurs « spécialisés dans l’observation et l’éducation des enfants faibles d’esprit ». Par son

enseignement, dans lequel elle utilise un matériel qu'elle a conçu et que les enfants peuvent manipuler, ceux-ci se développent de façon inattendue.

Un nouveau problème surgit alors. Pourquoi des enfants sains et heureux ont-ils parfois du mal à apprendre ? Elle pose l'hypothèse qu'il faut questionner les principes éducatifs et que ses méthodes, si elles étaient appliquées à des enfants normaux, aideraient au développement de leur personnalité.

En 1906, la Maison des enfants à San Lorenzo est ouverte. C'est une école située au cœur d'un quartier défavorisé. C'est là que Maria Montessori pourra vérifier ses hypothèses. Soixante enfants « normaux » lui sont confiés. Avec l'aide d'une jeune assistante qui n'a pas d'expérience en enseignement et qui n'éprouve donc pas de préjugé devant l'approche pédagogique utilisée avec ces enfants, Maria Montessori va utiliser un matériel analogue à celui qu'elle avait développé pour les enfants anormaux. Elle observe systématiquement le choix et l'usage que ces enfants font du matériel. Grâce à cette observation et aux conclusions qu'elle en tire, elle dégage les principes pédagogiques sur lesquels elle a ensuite systématisé son approche, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom d'« approche Montessori ».

Ses principes, fruits de ses observations, sont au nombre de douze : 1) la forte concentration mentale lorsque l'enfant est engagé dans une activité qu'il a choisi spontanément et qui le captive ; 2) l'amour de la répétition ; 3) l'amour de l'ordre qui s'établit pendant une période cruciale du développement, c'est-à-dire entre 1 an et demi et 3 ans ; 4) l'importance de la liberté de choisir son activité ; 5) la préférence du travail au jeu alors qu'elle observe que les jouets ne sont jamais l'objet d'un choix spontané ; 6) l'absence de sanction : les enfants deviennent sages et ordonnés dès qu'ils ont appris à travailler ; 7) l'amour du silence ; 8) une indifférence à l'attrait de bonbons lorsqu'il y a conflit avec l'intérêt de l'esprit ; 9) le sens de la dignité alors que la moquerie et l'humiliation peuvent blesser le jeune enfant ; 10) le goût de l'écriture où les enfants se mettent spontanément à l'écriture lorsqu'ils se sentent prêts ; 11) la découverte de la lecture quand l'enfant découvre peu à peu que l'écriture permet de communiquer la pensée ; 12) le sens spontané de la discipline : les enfants sont de jeunes personnes libres et indépendantes, responsables de leurs actes.

Cet exemple d'un classique d'une recherche qualitative en pédagogie possède plusieurs attributs de cette forme de recherche : un problème de recherche émergent où le chercheur spécifie davantage sa question de recherche une fois rendu sur le terrain ; un design de recherche ouvert lui permettant de s'adapter aux apprentissages faits pendant la collecte de données ; l'interaction présente entre le chercheur et les participants à la recherche ; une observation systématique conduite sans grille établie *a priori* ; une analyse inductive des données recueillies.

La place et la formation aux méthodes qualitatives en pédagogie. Un numéro spécial de *International Journal of Qualitative Studies in Education* (1994) fait le point sur le statut de la recherche qualitative en éducation dans plusieurs pays et continents. En Afrique, cette forme de recherche a du mal à s'imposer à cause de la difficulté de la part de certains dirigeants à accepter que le sens donné par les individus à un phénomène quelconque puisse être clarifié et, jusqu'à un certain point, légitimé, en dehors de l'appareil politique. On remarque ensuite qu'en Australie, cette forme de recherche connaît de plus en plus d'adeptes. Quelques approches sont particulièrement mises en évidence, l'étude de cas, la recherche-action participative et la recherche féministe. Plusieurs pays d'Europe donnent aussi une large place à cette forme de recherche alors qu'on reconnaît que l'approche qualitative en recherche a contribué à changer la conception même du savoir et celle de la recherche. En Amérique du Nord, la situation qui prévaut en est une de reconnaissance complète à l'égard de la recherche qualitative : cette forme de recherche est enseignée dans les programmes de cycles supérieurs d'étude (maîtrise et doctorat). On assiste même au Québec à l'introduction de la formation à la recherche qualitative au niveau du lycée dans les programmes en sciences humaines, programmes de formation générale et pré-universitaire. Pareille formation à la recherche qualitative s'effectue aussi dans les programmes de formation des maîtres (de niveau universitaire, 1er cycle) (ARQ, 1994).

(L. Savoie-Zajc)

ASSOCIATION POUR LA RECHERCHE QUALITATIVE, *L'Enseignement des méthodes qualitatives aux ordres collégial et universitaire,* vol. 10, 1994.

COCHRAN-SMITH M., « Color blindness and basket making are not the answers : confronting the dilemmas of race, culture and language diversity in teacher education », *American Educational Research Journal*, vol. 32, #3, 1994, pp. 493-522.

DENZIN N.K. et LINCOLN Y.S., « Entering the field of qualitative research », *in* N.K. Denzin et Y.S. Lincoln (ed.), *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage Pub., 1994, pp. 1-17.

International Journal of Qualitative Studies in Education. vol. 7, #3, 1994.

MONTESSORI M., *Pédagogie scientifique : la découverte de l'enfant*, Bruges, Desclée de Brouwer, 1962.

NOT L., *Une science spécifique pour l'éducation ?*, Université de Toulouse-le-Mirail, 1984. TESCH R., *Qualitative Research : Analysis Types and Software Tools*, New York, The Falmer Press, 1990.

→ Épistémologie des méthodes qualitatives, **Qualitative (méthode)**

PENSÉE SOCIALE (OU NATURELLE)

Par pensée sociale ou pensée en usage, on désigne la pensée telle qu'elle est mise en pratique dans la vie quotidienne, par opposition à la pensée savante, abstraite, déductive, formelle. Cette opposition est du même ordre que celle établie entre la langue en tant que système linguistique théorique général et abstrait et le langage en usage dans la vie de tous les jours. Ce dernier est étudié notamment par la sociolinguistique. Pensée sociale et langage en usage sont indissociables : c'est par le biais du langage parlé quotidiennement que l'on peut avoir accès au fonctionnement de la pensée sociale ordinaire de M^{me} et de M. Tout-le-Monde. Fondamentalement différente de la pensée logique et déductive, la pensée sociale n'est pas pour autant « illogique », elle possède sa propre logique, soit une logique autre, qui, par ailleurs, n'est pas une et homogène, mais multiple et hétérogène.

La pensée sociale ordinaire, comme le parler quotidien, de M^{me} et de M. Tout-le-Monde sont fréquemment l'objet de jugements de valeur dépréciatifs. Ils sont qualifiés de « simplistes », de « faux », d'« aberrants », d'« incorrects », d'« illogiques ». En réalité, la pensée sociale n'est nullement simpliste, mais au contraire plus complexe et riche que la logique formelle et déductive, plus difficile à cerner aussi. M. Minsky (*La Société de l'esprit*), le célèbre chercheur en intelligence artificielle, ne dit pas autre chose : « Pour être considéré comme un expert, il faut posséder de nombreuses connaissances dans un petit nombre de domaines. À l'opposé, le "bon sens" d'une personne ordinaire demande un nombre de types différents de connaissances beaucoup plus élevé, ce qui nécessite des systèmes de gestion plus compliqués. […] Pour chaque nouveau domaine, notre novice devrait apprendre un nouveau type de représentation et de nouvelles aptitudes à l'utiliser. Ce serait comme d'apprendre une multitude de langues différentes ayant chacune sa grammaire, son lexique et ses idiomes. » C'est pourtant ce que nous faisons tous dans notre vie de tous les jours. L'analyse de la pensée sociale cherche précisément à définir et à préciser ces « logiques de l'illogique ».

■ **Historique.** Les anthropologues et les psychologues, par exemple, ont été confrontés au même type de dilemme lorsqu'ils ont repéré des formes de pensée n'obéissant pas non plus aux canons de la logique formelle : a) la pensée dite primitive ; b) la pensée enfantine.

a) « La pensée des primitifs n'est pas conceptuelle… Il n'y a pas de contradiction dans leurs pensées… » « On est en présence d'une réalité fluide comme celle du monde mythique, ni régie par des lois, ni fixée en des formes » (L. Lévy-Bruhl).

b) J. Piaget, à la suite de Claparède, découvre une pensée prélogique chez l'enfant qui ne manie pas encore les classes générales, faute de distinction entre « tous » et « quelques », Piaget trouve, par exemple, une pensée intuitive chez l'enfant de trois à

six ans, caractérisée par l'égocentrisme, la prédominance de l'assimilation sur l'accommodation, la non-maîtrise des opérations réversibles, la non-transitivité, la causalité magique, en un mot l'absence de conscience des normes qui règlent à la fois l'action et la pensée.

La contestation de Lévi-Strauss va dans le même sens : pour lui, la pensée primitive est autant logique que la nôtre car le principe logique fondamental consiste à toujours pouvoir opposer des termes. Et le phénomène de la participation mystique ne devient contradictoire que si l'on projette notre représentation scientifique sur la pensée primitive ou même sur celle de l'enfant.

Position du concept. L'intérêt pour la pensée sociale revient ensuite à admettre que les réalités sociales ne se réduisent pas à des réalités matérielles, et que les réalités sociales sont des réalités toujours pensées et parlées et que, par conséquent, ces dernières ne sont pas de pures traductions de réalités plus tangibles comme les réalités matérielles. Les visions du monde, les représentations sociales, et la pensée sociale ordinaire, ainsi que leur mise en circulation par les interactions quotidiennes, par la conversation et la communication ordinaires, jouent un rôle prépondérant dans la construction, la déconstruction et la reconstruction incessantes de la société.

La pensée sociale diffère de la mentalité, de l'habitus et de l'idéologie. Chaque forme de la pensée sociale constitue une structure sociocognitive et chaque structure sociocognitive est mise en fonctionnement par un certain nombre de mécanismes sociocognitifs spécifiques ou une combinaison particulière de ces mécanismes. La notion de mentalité est une notion plus générale et moins précise que celle de pensée sociale ou de structure sociocognitive. Le terme de mentalité s'applique à l'ensemble d'une population à une période historique donnée, tandis que le sociologue est trop sensible aux différences de perception selon les groupes sociaux, et au cours d'une même période historique, pour se satisfaire d'un terme aussi général que celui de mentalité. Le concept d'habitus (système de dispositions durables à la base des comportements et pratiques d'un groupe donné) paraît trop rigide pour rendre compte de la variabilité des comportements suivant l'objet, la situation, le moment, le contexte. La structure sociocognitive propre à une forme de pensée sociale donnée est à la fois structurée et souple. Les pratiques sociales et politiques, tout en étant structurées, en s'inscrivant dans une structure sociocognitive donnée, comportent une part d'instabilité, d'incertitude et d'imprévisibilité. Interviennent aussi dans ces pratiques, l'affectivité (logique affective), des éléments symboliques et mythiques, et en incorporant ces dimensions au concept de structure sociocognitive (ce que ne fait pas la notion d'habitus), ce concept acquiert une souplesse et une complexité permettant de rendre compte à la fois de la régularité et de la variabilité des pratiques sociales, cognitives et langagières de l'homme ordinaire dans sa vie de tous les jours.

La pensée sociale constitue ensuite un niveau de réalité plus profond et déterminant que celui d'idéologie. La pensée sociale est à l'idéologie ce qu'une structure profonde est à une structure de surface. En repérant le contenu d'une idéologie politique, on n'a pas encore accès aux mécanismes sociocognitifs qui déterminent et orientent en profondeur l'action sociale. Une idéologie politique investit et mobilise certains mécanismes sociocognitifs et certains seulement, ceux qui peuvent être orientés ou parasités dans le sens des objectifs politiques que poursuit une idéologie. On tient là une des raisons pour lesquelles une idéologie politique peut mobiliser plusieurs groupes sociaux, même antagoniques parfois. Pour cela, il lui faut mobiliser et investir les mécanismes communs à plusieurs groupes sociaux et ne pas évoquer ceux qui les opposent. Il existe, en effet, certains mécanismes sociocognitifs communs à tous les groupes ou presque d'une société donnée, car malgré leurs différences et conflits, tous les groupes d'une société donnée subissent inévitablement certaines influences communes.

Une idéologie politique effectue un travail de transformation (d'idéologisation) sur les différentes structures sociocognitives, travail à la fois d'assimilation et d'accommodation, de parasitage et d'ajustement, et ce travail est effectué dans le sens des fins politiques poursuivies par l'idéologie en question.

Champ d'application. L'étude de la pensée sociale nécessite une curiosité et une ouverture du même type que celle dont témoigne l'anthropologue ou le psychologue clinicien qui veut comprendre l'altérité, une autre vision du monde ou précisément une manière de pensée différente. Ce qui intéresse le sociologue ou le sociolinguiste, ce n'est pas la façon de penser, de raisonner ou de parler propre à tel ou tel individu mais les variations de la manière de penser (de raisonner et de parler) d'un groupe social à un autre. On relèvera que dans le domaine de la sociologie politique et de la science politique, on analyse plus volontiers les discours politiques efficaces que les discours inefficaces. Or, ces derniers sont légion ; pensons à tous les discours politiques minoritaires, sectaires, groupusculaires et qui restent tels. Cela tient au fait que leur façon de connaître la réalité sociale. Leur structure sociocognitive est tellement spécifique qu'elle ne trouve aucun ancrage, aucun point commun avec les autres façons de connaître en vigueur dans la société en question. De tels discours effectuent certes un travail d'assimilation, même si important (ils réduisent ou veulent réduire obsessionnellement toutes les autres façons de connaître à la leur) qu'ils négligent toute accommodation à ces autres façons de connaître. Or, l'efficacité d'un discours requiert autant l'accommodation que l'assimilation.

(U. Windisch)

LÉVI-STRAUSS C., *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

LEVY-BRUHL L., *Les Carnets de Lévy-Bruhl*, Paris, PUF, 1949.

LEVY-BRUHL L., *La Mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1922.

MINSKY M., *La Société de l'esprit*, Paris, InterÉditions, 1988 (1985).

MOSCOVICI S., *La Psychanalyse, son image, son public*, Paris, PUF, 1901.

MUCCHIELLI A., *Les Mentalités*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1985.

PIAGET J., *Le Langage et la pensée chez l'enfant*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1962 (1923).

PIAGET J., *La Psychologie de l'intelligence*, Paris, Armand Colin, 1947.

ROUQUETTE M.-L., « La pensée sociale », *in* S. Moscovici, *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse Université, 1972.

WINDISCH U., *Le Prêt-à-penser, Les formes de la communication et de l'argumentation ordinaire*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990.

WINDISCH U., *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982.

WINDISCH U., *Le Raisonnement et le parler quotidiens*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985.

→ Connaissance ordinaire, Existentielle (analyse), Polyphasie cognitive, Programmes de vérité (recherche des), **Sociocognitive (approche)**, Types idéaux de pensée

PERTINENCE DE LA RECHERCHE QUALITATIVE

Longtemps dévaluée en raison de sa non-réductibilité à des opérations métriques (i. e. pouvant permettre la mesure), la recherche qualitative retrouve pleinement sa pertinence depuis quelques années. Les procédés qualitatifs ont toujours été fondamentaux au sein des recherches scientifiques ; seulement, ils sont très souvent demeurés dans l'ombre, laissant inexpliqués les sauts qualitatifs parfois importants franchis à l'intérieur des enquêtes ou des expériences. Par ailleurs, une méfiance positiviste envers le chercheur humain mena à une technicisation des rapports d'enquête qui banalisa, à son tour, l'importance du chercheur dans la recherche. Ce projet d'une recherche sans chercheur a fait long feu dans les sciences humaines et sociales, et la recherche qualitative a peu à peu retrouvé sa légitimité. La pertinence originale de la recherche qualitative peut être évaluée à trois niveaux du processus de recherche : épistémologique, méthodologique et social.

1 Épistémologiquement, la recherche qualitative se distingue par un rapport à l'objet d'étude qui est, le plus souvent : holiste, voulant prendre en compte, au départ, la totalité de la situation étudiée ; proximal, la distance par rapport au phénomène étudié étant réduite dans le but de parvenir à une connaissance

première et personnelle du phénomène ; directe, la médiation avec les sujets de l'étude s'effectuant le plus souvent à travers le langage commun, sans moyens techniques ; et interprétatif, s'agissant de manière essentielle d'une quête du sens des vécus et des événements (voir aussi Paillé, 2007). Il est donc possible de justifier épistémologiquement, à l'un ou plusieurs de ces niveaux, le choix de la recherche qualitative pour sa propre démarche, par exemple en invoquant la nécessité de dégager, au terme de son étude, une connaissance intime (proximale) du phénomène à l'étude.

2 Méthodologiquement, la recherche qualitative s'avère pertinente dans la mesure où est sollicitée sa logique essentielle, qui est : compréhensive, alors que sont privilégiées la description des processus plutôt que l'explication des causes, la profondeur des analyses plutôt que la multiplication des cas, la richesse des données plutôt que la précision des mesures ; inductive, puisque la compréhension du phénomène à l'étude se dégage progressivement du contact prolongé de la situation et en l'absence d' *a priori* normatifs ou de grilles opérationnelles ; récursive, car les étapes de son déroulement peuvent être répétées aussi souvent que le nécessite la compréhension de l'objet à l'étude ; et souple, dans la mesure où la démarche n'est pas codifiée de façon rigide, pouvant s'adapter aux aléas de la découverte.

3 Socialement, la recherche qualitative représente une option scientifique pertinente dans la mesure où elle est près des gens, des milieux, des expériences, des problèmes, où elle est écologique (technologiquement *soft*), et dans la mesure où elle est, presque par principe, collaborative.

(P. Paillé)

DENZIN, N. K. et LINCOLN, Y. S. *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, CA : Sage, 1994.

DESLAURIERS, J.-P. (dir.). *Les méthodes de la recherche qualitative*. Sillery, Québec : Presses de l'Université du Québec, 1987.

LECOMPTE, M. D., MILLROY, W. L. et PREISSLE, J. (dir.). *The handbook of qualitative research in education*. New York : Academic Press, 1992.

LINCOLN, Y. S. et GUBA, E. G. *Naturalistic inquiry*. Newbury Park, CA : Sage, 1985.

MUCCHIELLI, A. Les processus intellectuels fondamentaux sous-jacents aux techniques et méthodes qualitatives. *Recherches qualitatives*, 2007, Hors Série, No 3, p. 1-27. Document téléaccessible à l'adresse URL : http://www.recherche-qualitative.qc.ca/hors_serie_3.htmlMUCCHIELLI, A. *Les méthodes qualitatives*. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.

PAILLÉ, P. La recherche qualitative : une méthodologie de la proximité. *In* H. Dorvil (dir.), *Problèmes sociaux. Tome III. Théories et méthodologies de la recherche* (p. 409-443). Québec : Presses de l'Université du Québec, 2007.

PATTON, M. Q. *Qualitative evaluation and research methods* (2e ed.). Newbury Park, California : Sage, 1990.

→ **Épistémologie des méthodes qualitatives, Qualitative (méthode), Méthodologie d'une recherche qualitative, Problématique d'une recherche qualitative,** Recherche qualitative.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

Méthodologie développée originellement par une équipe de chercheurs du département d'éducation de l'Université de Göteborg (Suède) (voir Marton, 1986 ; Säljö, 1988) et consistant en l'étude descriptive des cognitions produites par des apprenants en situation d'apprentissage (et plus récemment : toutes cognitions ou conceptions du monde ; voir Marton, 1994). À l'origine de la méthode se situe un constat : les théories à la base des raisonnements produits par les élèves ou les étudiants ne sont pas nécessairement celles qui sont admises actuellement par la communauté scientifique (par exemple, un élève se représente certains phénomènes physiques à partir de théories aristotéliciennes). Si les sciences cognitives consistent en l'étude de l'activité cognitive, la phénoménographie se présente comme la description (« graphie ») du produit subjectif (« phénoméno ») de cette activité, préoccupation tout aussi légitime car, écrit Säljö (1988, pp. 40-41), « s'il n'y a pas *quelqu'un pour penser* et *quelque chose à penser*, il n'y a pas d'activité cognitive ». La phénoménographie s'intéresse donc à la réalité de deuxième niveau (*second-order perspective*), à savoir la réalité phénoménologiquement construite par l'apprenant en contexte.

En fait, la réalité de premier niveau n'existe qu'en théorie ; en pratique, il y a toujours un filtre. La méthode d'analyse de la phénoménographie (voir Säljö, 1988) consiste à identifier et décrire ce filtre, ou, de manière plus globale, les conceptions et leurs recoupements ou variations (Marton, 1994). Pour ce faire, les données sont d'abord amassées par interview (préférablement), observation naturaliste, ou collecte de documents écrits. Interviennent ensuite une série de lectures et relectures du corpus au cours desquelles des questions sont posées de manière à rendre apparent le filtre, la théorie de l'apprenant, ou, de manière générale, la conception ou vision du monde. Fait à noter, la phénoménographie s'intéresse aux conceptions, mais non aux mécanismes de leur formation cognitive. Autre position épistémologique d'influence phénoménologique (voir Ackerman *et al*., 1985) : les

résultats de la recherche sont la *description même* des conceptions des participants ou sujet de la recherche. La transférabilité des résultats est assurée par le fait que toutes les conceptions sont présentées et qu'elles sont *réelles* et *naturelles* (donc susceptibles d'être observées par un chercheur ou par les participants eux-mêmes). (P. Paillé)

ACKERMAN, W. CONEIN, B., QUÉRÉ, L. et VIDAL, D. *Décrire : un impératif ? Description, explication et interprétation en sciences sociales*. Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1985.

MARTON, F. Phenomenography. *In* T. N. Postlethwaite et T. Husen (dir.), *The International Encyclopaedia of Education* (2nd éd.) (p. 4424 – 4429). London : Pergamon, 1994.

MARTON, F. Phenomenography – a research approach to investigating different understandings of reality. *Journal of Thought*, 1986, *21*, 3, 28-49.

RICHARDSON, J. The concepts and methods of phenomenographic research. *Review of Educational Research*, 1999, *69*, 53-82.

SÄLJÖ, R. Learning in educational settings : methods of inquiry, *in* P. Ramsden (dir.) : *Improving learning : new perspectives* (p. 32-48). London : Kogan Page, 1988.

SVENSSON, L. Theoretical foundations of phenomenography. *Higher Education Research & Development*, 1997, *16*, 159-171.

→ Ethnométhodes (recherche des), **Pensée sociale (ou naturelle),** Sociocognitive (approche)

PHÉNOMÉNOLOGIQUE (MÉTHODE DE L'ANALYSE)

L'analyse phénoménologique est un ensemble de techniques de réflexion qui permet l'investigation systématique des contenus de conscience privilégiant les données expérientielles.

■ **Développement.** L'analyse phénoménologique se situe entièrement dans l'approche compréhensive*. C'est d'ailleurs la philosophie de Husserl (1859-1938) qui a apporté à l'approche compréhensive sa théorie de référence.

La phénoménologie « ne fait rien d'autre, pour Husserl, qu'expliciter le sens que le monde objectif des réalités a pour nous tous dans l'expérience, sens que la philosophie peut "dégager", "faire ressortir", mais qu'elle ne peut jamais modifier. Elle répond en tout premier lieu au besoin de décrire et de comprendre l'expérience vécue de la vérité sans tomber dans le psychologisme et le relativisme qu'il implique. La première forme qu'elle revêt est ainsi celle d'une "phénoménologie

pure des vécus de la pensée et de la connaissance", pure, c'est-à-dire ayant exclusivement affaire, dans une généralité d'essence, aux vécus appréhendés dans l'intuition, non aux vécus aperçus empiriquement. La description pure qu'elle pratique porte sur les modes de visée de l'objet et sur les intuitions qui le présentifient, assurant à l'évidence le caractère de donation originaire » (Dugué, 1990, p. 1933). Elle appréhende le sens profond immédiat du fait humain dans lequel on s'investit. L'essence du phénomène humain est à ce phénomène ce que le concept de cercle est à la circonférence concrète tracée quelque part. L'essence, en phénoménologie, est une forme de la conscience d'un fait humain, forme qui n'appartient pas à la nature naturelle du fait.

Démarche. L'explicitation des essences phénoménologiques se fait à partir d'une intuition immédiate, globale et expérientielle, sorte de « prise de connaissance intuitive » qui peut être « totalement spirituelle » et qui leur « fait connaître les objets en les pénétrant et en saisissant leur essentiel » (Binwanger, 1971, p. 83). Il s'agit d'un exercice spirituel qui commence d'abord par l'abandon de tout le savoir que l'on a sur le phénomène (l'« épochè » husserlienne – Husserl, 1955, pp. 102-103). Cela n'est pas si évident tant nos connaissances banales, préscientifiques ou scientifiques « informent » toujours notre perception des faits. Dans la description, il faudra donc toujours se méfier des connaissances que l'on aurait tendance à faire intervenir. Cette réfutation de la réflexion sur le fait à étudier phénoménologiquement nous aide à l'appréhender de manière intuitive et globale. Pour prétendre pouvoir accéder, par la démarche phénoménologique, à l'essence du phénomène étudié, il faut limiter la réflexion à ce que l'on peut trouver réellement dans la conscience en ce qui concerne l'appréhension vécue de ce fait (ce qui est immanent à la conscience).

Cette intuition première devra ensuite, dans la plupart des cas, être travaillée, par la méthode des variations qui servira à étayer l'intuition. L'exercice spirituel des variations consiste en l'effectuation, en imagination, de variations sur le phénomène étudié. Par exemple, pour étudier la perception du point de vue phénoménologique, il faudra imaginer « toutes espèces possibles d'actes perceptifs » ; ou encore, pour trouver l'essence de la ville, se mettre, par la pensée, dans les différentes villes connues. Cette variation permet de se poser les questions : « dans ces différentes villes, quels étaient les éléments différents, présents dans certains cas, et absents dans d'autres mais dont l'absence ne détruisait pas l'être de la ville ? Quel est l'essentiel qui restait toujours et qui constitue l'essence de la ville ? ». C'est en prenant en considération ces variations par l'imagination que l'on pourra mettre en évidence le noyau dur invariable du phénomène que l'on étudie. Ainsi, l'exercice complet (la méthode phénoménologique) va de l'intuition à la vérification de

l’intuition. Il met en œuvre les deux mouvements de la recherche compréhensive que sont l’implication puis la mise à distance critique et vérificatoire.

En résumé, la description phénoménologique est donc l’investigation systématique de la subjectivité, c’est-à-dire des contenus de conscience. Les données expérientielles y sont privilégiées car elles « fournissent les informations les plus complètes relatives aux significations propres aux sujets ». L'analyse phénoménologique s’appuie sur une description quasi naïve d’un phénomène quotidien, raconté du point de vue de celui qui le vit. À partir de la description faite, l’analyse consiste à s’élever à un certain niveau de généralité en examinant si ce passage est légitime, c’est-à-dire s’il n’y a pas des exemples qui pourraient le contredire (variations imaginaires). Le niveau de généralité atteint l’« essentiel » du phénomène décrit, ce à quoi on peut ramener la description pour la condenser en généralités.

Exemple. La psychologie a fait l’analyse phénoménologique de cette forme exceptionnelle que prend la communication dans la phase de « fusion amoureuse » (Alberoni, 1981). Dans cette phase, de puissantes forces sont libérées. Elles transportent l’amoureux dans un monde différent, elles amènent la joie, elles chassent complètement de la conscience les préoccupations banales et égoïstes, elles stimulent une sensibilité nouvelle aux choses de la vie… bref, elles transforment radicalement la manière d’être au monde de l’amoureux et son système de pertinence (tout est réorganisé autour de l’être aimé : le passé, l’avenir, le travail, l’espace, les relations sociales…). « L'amour élabore une géographie sacrée du monde », dit Alberoni, « il correspond au désir de reconstruire la société, de voir le monde d’un œil nouveau… ». L'être aimé devient l’être unique et irremplaçable dont tout l’être fascine. Dans cette phase aiguë de l’amour (la seule, selon certains, qui puisse être appelée amour), la communication est obligée d’utiliser un langage poétique, sacré, voire mythique tellement les formulations banales semblent inappropriées pour rendre compte de l’état intérieur de ravissement, de comblement et de transport. Par ailleurs, le processus de la communication entre les amoureux, dans lequel chacun essaie de valoriser l’autre, est alors porteur d’une dynamique de développement de la personne. L'enrichissement personnel à travers les échanges avec l’autre aimé se fait aussi parce que la confiance totale que nous lui faisons nous permet d’appréhender le monde de son point de vue, avec sa sensibilité et ses yeux. C'est là que l’être humain atteindrait la véritable « compréhension », la véritable possibilité d’« empathie » et ce phénomène que représente le fait de pouvoir voir le monde « dans la perspective de l’autre constitue l’extrême possibilité et l’extrême faculté de voir et de comprendre » (Alberoni, 1981, p. 87). Le couple amoureux est alors le « chemin vers l’absolu » car il mène les amoureux à la découverte des valeurs profondes de ce qui fait son humanité. Finalement, l’essence de l’« état

amoureux », approché à travers tous ces états de conscience spécifiques est, pour Alberoni, l'« état naissant d'un mouvement collectif à deux ».

(A. Mucchielli)

ALBERONI F., *Le Choc amoureux*, Paris, Ramsay, 1981.

BINSWANGER L. (1947), *Introduction à l'analyse existentielle*, Paris, Éd. de Minuit., 1971.

DUGUE J., article « Phénoménologie », *in Encyclopédie universelle de la philosophie, Les notions philosophiques*, t. 2, p. 1933, Paris, PUF, 1990.

HUSSERL E., *L'Idée de la phénoménologie*, Paris, PUF, 1970.

HUSSERL E. (1913), *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1955.

LYOTARD J.-F., *La Phénoménologie*, Paris, PUF, 1964.

MERLEAU-PONTY M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

→ Intuition, Phénoménologique de groupe (analyse), **Recherche heuristique (méthode de)**

PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE GROUPE (MÉTHODE D'ANALYSE)

L'analyse phénoménologique de groupe est un ensemble de techniques de réflexion (examen et expression des contenus de conscience, variations eidétiques sur des situations analogues…) faites par un groupe de personnes sous la conduite d'un animateur qui visent, comme pour l'analyse phénoménologique, à l'investigation systématique des contenus de conscience privilégiant les données expérientielles.

■ **Exemple.** Les techniques d'analyse phénoménologique ont été reprises dans certaines méthodes qualitatives de recherche publicitaire. Voyons-en un exemple à partir d'interviews de groupe faites en 1990. Après avoir pris toutes les précautions d'usage pour effectuer une interview de groupe, on met les participants du groupe, en réalité ou par imagination, dans une situation, et on les fait parler sur leurs impressions et leurs réactions face à cette situation (ou à cet objet). La technique utilisée est donc celle de l'interview de groupe non directive centrée* (les thèmes de discussion étant du genre : qu'éprouvez-vous devant cet objet ?, à quoi pouvez-vous le comparer ?, comment vous en servirez-vous ?….). On ne retient pour l'analyse finale que les commentaires qui emportent une large adhésion des participants au groupe. On conçoit que ce type de réflexion collective, lorsqu'il est bien mené,

permet une sorte de démultiplication de l'analyse phénoménologique. Le cas pris ci-dessous en exemple rapporte les résultats synthétisés de l'animation d'un groupe de discussion auquel on avait présenté un projet de borne interactive d'information qui pourrait être mise dans les halls d'accueil de banques.

La première réaction des participants des groupes interviewés est l'expression d'un ensemble de craintes devant la machine proposée.

1) Un sentiment de méfiance face à la possibilité d'être « fiché » par la machine. La machine pourrait « espionner » secrètement l'utilisateur et noter tout ce qu'il demande pour « faussement » renseigner la banque. Dans le même ordre d'idée, on signale le désagrément d'avoir à manipuler la machine sous le regard des autres personnes voulant consulter qui pourraient « voir » ce que l'on demande. La consultation doit être « plus confidentielle » que le face-à-face avec le banquier.

2) Désagrément d'être sous la pression des autres. On imagine très vite les désagréments de la « pression » des personnes qui feraient la queue pour l'accès à la borne et qui attendent que vous partiez.

3) Peur de ne pas savoir manipuler la machine. On peut craindre qu'il y ait des utilisateurs forcenés et des laissés-pour-compte de l'utilisation d'une telle borne de renseignement, et on ne voudrait pas se retrouver dans la catégorie de ceux qui ne sauront pas bien manipuler ces machines. On a peur de la complexité des manipulations. On ne veut pas perdre son temps à de telles manipulations ou perdre la face quand la machine se bloque parce qu'on a fait une fausse manœuvre.

4) Peur d'être mal renseigné. On a des doutes sur la fiabilité permanente des informations délivrées par de telles machines. Les informations bancaires nécessitent des actualisations constantes.

5) Peur d'être déçu par la machine. On ne veut pas être déçu de la qualité de la présentation, de la vitesse d'apparition des informations. Celles-ci doivent situer la borne bien loin du Minitel, de sa lenteur, de sa pénibilité de manipulation. Le son, les dessins… doivent propulser le client dans un « univers intéressant », à mi-chemin entre l'encyclopédie vidéodisque et le jeu vidéo, sans sombrer dans la gadgétisation.

Pratiquement, donc, pour les banques utilisatrices de ces « bornes », il faudra qu'un certain nombre de conditions soient respectées. Ce sont les conditions qui neutralisent les composantes de la « peur de la machine » que nous venons de voir.

Après l'expression des peurs, les espoirs apparaissent. Les participants des groupes d'interviews imaginent alors ce que serait l'outil idéal de renseignement bancaire à travers l'expression d'un vécu beaucoup plus positif.

1) La borne valorisera les clients. La borne va mettre tous les clients sur un pied d'égalité. Elle ne distinguera pas les « bons » clients des « mauvais ». Le « gros »

client ne pourra pas penser qu'on lui donne des conseils « intéressés », et le « petit » client qu'on ne lui dit pas tout parce qu'il « n'a pas les moyens ».

2) La borne donnera un accès facile à un énorme potentiel d'informations. Elle pourrait contenir « toutes » les informations bancaires (totalement lisibles pour le non-spécialiste) dont on peut avoir besoin. Cela pourrait être combiné à des possibilités de libre navigation et à la possibilité d'un dialogue dans une logique d'utilisateur (et non dans une « logique de banque »).

3) La borne pourrait permettre la formalisation de la démarche de renseignement entreprise tout en évitant la prise de notes. En effet, le résultat de la consultation pourrait être imprimé sur un papier rendant tangibles la démarche entreprise et les informations recueillies.

4) Le contact ultérieur avec le banquier serait facilité. Le banquier changerait alors de métier, de distributeur d'information et pourvoyeur de conseil, il deviendrait conseil en stratégie pour des clients préorientés.

5) La gratuité de la consultation de la borne et le fait de ne pas se trouver en face-à-face avec un banquier accroîtraient l'impression de liberté de choix.

Lorsque nous lisons les résultats d'une telle étude, nous ne sommes nullement surpris. Nous partageons cette analyse. Nous aurions pu la faire nous-même, par pure réflexion, en menant une analyse phénoménologique à partir de l'idée de borne interactive d'information. On peut s'apercevoir, lorsque l'on mène de tels groupes d'analyse, que les participants font appel à leurs sentiments éprouvés devant d'autres objets du même type. Ils font ainsi en leur esprit, une approche phénoménologique, d'une part en faisant appel à leurs contenus de conscience, et d'autre part en se mettant par imagination dans des situations analogues et en en tirant les conséquences du point de vue d'un vécu imaginé ou éprouvé. Ainsi une certaine forme d'interview de groupe est-elle bien de l'analyse phénoménologique.

(A. Mucchielli)



ANZIEU D. et MARTIN J.Y., *La Dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF, 1970.

MOUSTAKAS C., *Phenomenological Rechearch Methods*, Thousands Oaks, (Ca), Sage publications, 1994.

MUCCHIELLI A., « Paradigme compréhensif et méthodes phénoménologiques pour l'analyse des usages des techniques de communication », *Culture technique*, n° 24, février 1992, pp. 194-201.

MUCCHIELLI R., *La Dynamique de groupe*, Paris, ESF, 13e éd., 1990.

PAGÈS M., *La Vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1977.

→ Interview de groupe, Marketing qualitatif, **Phénoménologique (analyse)** **Polyphasie cognitive** → Pensée sociale (ou naturelle) ; Programmes de vérité (recherche des)

POSITIVISTE (PARADIGME)

Le positivisme est un courant de pensée qui a vu le jour au XIX^{e} siècle. Le philosophe des sciences, Auguste Comte, en est l'initiateur. Dans la perspective positive, l'esprit humain trouve l'explication ultime des phénomènes en élaborant les lois de leur enchaînement. Pour A. Comte, l'analyse positive des faits sociaux doit permettre l'avènement d'un ordre plus conforme aux aspirations humaines.

C'est avec le XX^{e} siècle, à Vienne, qu'est né le positivisme logique (ou néopositivisme), base de toute l'épistémologie contemporaine. Il voulait, à l'époque, distinguer la science de la métaphysique, le sens du non-sens, la connaissance motivée de la connaissance intuitive. Il s'agissait de parvenir à une épistémologie scientifiquement éprouvée. Dès lors, se développe la méthode expérimentale accompagnée d'un ensemble de techniques d'investigation et d'analyse qui doivent répondre à des critères précis de rigueur, d'objectivité*, de quantification et de cohérence interne*. En d'autres termes, la science se doit d'être objective et dans cette visée, elle met en œuvre une approche quantitative associée à un ensemble de règles procédurales strictes. L'observation systématique, la mesure et la répétitivité des faits vont permettre d'expliquer les phénomènes et de formuler les lois qui les régissent. Dans cette optique, la donnée est non problématique car le « fait » est une réalité. Il existe indépendamment de la personne qui le perçoit. Comme la connaissance ne peut être trouvée que dans les faits « réels », ceux-ci doivent faire l'objet d'une description la plus neutre, la plus objective et la plus complète possible. Pour le positivisme strict, l'observateur doit s'abstraire complètement de sa subjectivité : c'est une exigence de neutralité, d'extériorité qui lui est imposée. Il doit nécessairement être hors du champ. Comme l'objet de connaissance est susceptible de transparence, la démarche positiviste doit se débarrasser de toute forme d'énoncés préscientifiques tels que les croyances, le perçu subjectif, les opinions, etc. Elle privilégiera exclusivement la méthode expérimentale qui doit pouvoir fournir la preuve scientifique incontestable grâce à la possibilité de la soumettre à la vérification à n'importe quel moment et par quiconque. Dans cette perspective, la précision mathématique est de rigueur et la connaissance scientifique valide est celle qui a été soumise à l'épreuve statistique.

En fait, trois fondements sous-tendent ce courant : l'unité de la science, l'utilisation d'une méthodologie de la recherche qui soit absolument celle des

sciences exactes, et la recherche de lois générales. Les recherches qui respectent ces principes vont être qualifiées de nomothétiques. Elles vont privilégier exclusivement l'explication causale, c'est-à-dire qu'elles auront pour seul but de mettre en évidence les causes qui expliquent le phénomène observé. La démarche du chercheur positiviste est fondée sur le fait toujours possible d'une réduction du complexe au simple, de l'hétérogène à l'homogène. Dans cette optique, le chercheur est en mesure de pratiquer un découpage de la réalité : il va construire des variables indépendantes et des variables dépendantes pour ensuite examiner les relations qui les lient dans un contexte de causalité. Cette conception épistémologique a longtemps été dominante, considérant que la recherche qualitative (*cf.* Paradigme compréhensif*) ne pouvait jamais constituer des preuves définitives. Ce type de recherche était seulement perçu comme pouvant fournir des idées à tester selon l'approche positiviste.

(J.-P. Pourtois et H. Desmet)



BIRU M., « Approches empiriques », *in* L. NOT, *Une science spécifique pour l'éducation ?*. Service des Publications de l'Université de Toulouse-le-Mirail, Série A, t. 26, 1984.

PIRES, A., « Le "Sens du problème" et le "Sens de l'approche" : pour une nouvelle conception du travail méthodologique » (1985), *in Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, « La recherche qualitative : 10 ans de développement », vol. 13, 1995.

POURTOIS J.-P. et DESMET H., *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988.

→ Causalité historienne, Cohérence interne (critère de), Histoire et méthodes qualitatives, **Objectivité en sciences humaines**, Compréhensif (paradigme), Constructiviste (paradigme)

PROBLÉMATIQUE D'UNE RECHERCHE QUALITATIVE

La recherche qualitative est une forme de recherche empirique visant l'avancement des connaissances théoriques ou pratiques au sujet d'un phénomène psychologique, social ou culturel. Il s'agit d'une approche méthodologique pouvant être mise au service d'une investigation disciplinaire, interdisciplinaire ou multidisciplinaire. Comme toute approche méthodologique, elle est soumise aux contraintes inhérentes à l'objet d'étude et n'épargne pas le chercheur de la démonstration de la pertinence de son projet de recherche. Toutefois, la construction et l'évolution de la problématique d'une recherche qualitative se présentent

différemment des recherches à caractère hypothético-déductif telles l'enquête par questionnaire ou l'expérience de laboratoire.

Une problématique est une mise en relation argumentée des considérants permettant de poser un problème de recherche. Elle inclut ou (selon le cas) elle donne suite à une recension des écrits sur le sujet traité. Dans le cas des recherches hypothético-déductives, cette recension des écrits se veut souvent exhaustive et débouche normalement sur des hypothèses très fines. L'objet de la collecte de données est entrevu assez précisément, au point où des grilles relativement déterminantes peuvent déjà être confectionnées à son sujet.

La recherche qualitative procède selon une logique en plusieurs points différente. D'abord, elle est toujours en partie logique de la découverte, de l'exploration, de la construction émergente. Dans ce contexte, la conceptualisation de l'objet est toujours en partie une affaire de terrain, d'examen *in situ* du matériau empirique. Quel que soit le degré auquel le problème choisi ait été fouillé dans les écrits existants, il restera toujours, pour le chercheur qualitatif, des raisons historiques, culturelles, sociales ou psychologiques de l'examiner d'un œil nouveau. Il n'est pas d'objet de recherche qui ne réserve des surprises au chercheur l'abordant de manière ouverte et curieuse. La recherche qualitative est essentiellement une démarche de conceptualisation empirique des objets ; or la conceptualisation parfaite, omnisciente, n'existe pas.

C'est donc dire que l'esprit dans lequel l'objet est abordé dans la recherche qualitative mène rarement à la précision des hypothèses et à l'opérationnalisation des grilles caractérisant d'autres formes de recherche, le risque étant de limiter les possibilités de conceptualisation renouvelée ou de reconduire des avenues analytiques de manière « aveugle ». Ainsi, dans une recherche qualitative de terrain, la grille *a priori* va au contraire s'avérer encombrante, voire nuisible.

L'argumentation en forme d'entonnoir qui caractérise toute problématique se termine, dans le cas de la recherche qualitative, par un goulot relativement large. Le chercheur aborde le terrain avec des questions volontairement englobantes, avec des hypothèses *de travail* et non des hypothèses formelles, et avec, forcément, des *a priori* théoriques, auxquels il n'accorde, toutefois, qu'une valeur instrumentale. Ce dernier point mérite quelques éclaircissements. Quel statut accorder aux savoirs théoriques détenus par le chercheur s'apprêtant à mener une recherche essentiellement inductive ? Cette question a donné lieu à de houleux débats depuis qu'en 1967 Glaser et Strauss se sont fait les théoriciens et les défenseurs d'une approche inductive de construction de la théorie sociologique (*grounded theory*). Pour les premières générations de chercheurs en *grounded theory*, la recension détaillée des écrits préalablement au contact avec le terrain constitua pratiquement une activité taboue. Déterminés à arriver « vierges » sur le terrain, certains évitèrent

même toute problématisation préalable de leur sujet, se contentant du choix d'un site et d'une préoccupation de départ. Il faut dire que les écrits regorgent d'exemples de recherches ayant bifurqué en chemin à partir d'un projet trop précisément ciblé. Pour les étudiants au doctorat, forcés d'arriver, pour leur projet de recherche, à un grand degré de précision, cela se traduit par des thèses bicéphales (où cadre théorique et résultats de recherche semblent provenir de mondes différents, voire hostiles).

Le problème redouté par les chercheurs qualitatifs est celui de l'importation d'une logique étrangère à la réalité empirique contextuelle et locale. Les modèles, théories et résultats de recherches antérieures se présentent comme autant de lunettes potentiellement aveuglantes face à un monde dont on pourrait voiler la rationalité effective pour l'avoir soumis à une explication préalable. Puisque la recherche qualitative se situe au niveau du quadrant induction /construction du cycle scientifique, une espèce d'« attitude neuve » est requise. Il s'en faut, toutefois, pour qu'un chercheur puisse faire *tabula rasa* de ses connaissances et se présente sur le terrain totalement à l'écoute de la réalité. Cet inductivisme naïf, qui fut en partie celui des fondateurs de la *grounded theory*, est d'autant moins effectif dans la pratique que des chercheurs d'expérience comme Glaser et Strauss n'ont nullement besoin de mener une recension précise des écrits pour se présenter sur le terrain avec un bagage théorique énorme (mis à profit par la sensibilité théorique*)

Ce bagage n'est toutefois pas constitué de résultats de recherches antérieures pris comme modèles à vérifier. C'est ici que la recherche qualitative se distingue d'autres formes de recherche : l'objet de recherche est abordé avec un appareil conceptuel plus ou moins sophistiqué, qui est constitué par la sensibilité* théorique ou expérientielle du chercheur, mais jamais l'est-il avec des modèles, des grilles ou des concepts engageants. C'est là une équation intellectuelle (Paillé et Mucchielli, 2008) particulière au chercheur de terrain.

Ces considérations dans l'ensemble permettent de dégager quelques critères caractéristiques d'une démarche de problématisation prometteuse en recherche qualitative (voir aussi Paillé, 1997) : la problématique doit, le plus possible : a) s'édifier sur la base d'une argumentation ancrée dans des problèmes concrets b) puiser son inspiration et ses principaux considérants dans des recherches effectuées près des milieux et des gens, c) cibler sa recension des écrits au niveau des recherches compréhensives plutôt qu'explicatives, d) déboucher sur des objectifs de recherche suffisamment ouverts et larges, et e) mettre en évidence la sensibilité* théorique ou expérientielle du chercheur.

(P. Paillé)



DESLAURIERS, J.-P. *Recherche qualitative : guide pratique*. Montréal : McGraw-Hill, 1991.

GLASER, B. et STRAUSS, A. La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative. Paris : Armand Colin, 2009.

GLASER, B. et STRAUSS, A. The discovery of grounded theory. Chicago : Aldine Publishing, 1967.

MARSHALL, C. et ROSSMAN, G. B. Designing qualitative research. Newbury Park, California : Sage, 1989.

MUCCHIELLI, A. Les méthodes qualitatives. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.

PAILLÉ, P. La recherche qualitative… sans gêne et sans regrets. Recherche en soins infirmiers, 1997, 50, 60-64.

PAILLÉ, P. et MUCCHIELLI, A. L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales (2e éd.). Paris : Armand Colin, 2008.

→ Épistémologie des méthodes qualitatives, **Méthodologie d'une recherche qualitative**, Pertinence de la recherche qualitative, Problématisation et questionnement en histoire, Qualitative par théorisation (analyse de contenu), Recherche qualitative

Problématique implicite d'une image (méthode d'analyse de la) → Métaphorique des récits projectifs (analyse)

PROBLÉMATISATION ET QUESTIONNEMENT EN HISTOIRE

Ensemble des procédures par lesquelles l'historien interroge son sujet, ses documents et son propre discours.

■ **Développement.** À en croire les tenants de la Nouvelle Histoire, une des grandes ruptures que celle-ci introduisit dans le travail de l'historien est la substitution de l'histoire-problème à l'histoire-récit. C'est ce qu'affirmait déjà durant la dernière guerre un des pères fondateurs des *Annales*, Lucien Febvre, disant à son auditoire : « pas de problèmes, pas d'histoire. Des narrations, des compilations… Or, rappelez-vous, je n'ai point parlé de "science" de l'histoire, j'ai parlé d'"étude scientifiquement conduite"… "Scientifiquement conduite", la formule implique deux opérations, celles-là mêmes qui se trouvent à la base de tout travail scientifiquement moderne : *poser des problèmes et formuler des hypothèses.* Deux opérations qu'aux hommes de mon âge on dénonçait déjà comme périlleuses entre toutes. Car poser des problèmes ou formuler des hypothèses, c'est tout simplement trahir. Faire pénétrer dans la cité de l'objectivité le cheval de Troie de la subjectivité

» (« Vivre l'histoire », conférence aux élèves de l'École normale supérieure, rentrée 1941 ; texte publié dans *Combats pour l'histoire).*

Plus tard, la seconde génération des *Annales* forgea, à partir de l'adjectif « problématique » – « ce qui est douteux » – le substantif « problématique », promu à la grande fortune que nous connaissons, pour désigner ensemble ou partie des questions que doit se poser l'historien durant son travail.

On peut distinguer quatre modes de questionnement dont l'historien peut combiner l'usage. Ce sont, du plus anciennement au plus récemment pratiqué : l'interrogation scolastique, l'hypothèse scientifique, la problématique et le questionnement critique.

Les modes de questionnement

1) Le questionnement rhétorique : une procédure scolastique ?

Héritière de la rhétorique gréco-romaine, dont Roland Barthes disait qu'elle « ne bougea pas pendant deux millénaires et demi, de Gorgias à Napoléon III », cette procédure était la première démarche de toute herméneutique. Elle consistait, pour tout esprit formé au moule des humanités, à user d'emblée et systématiquement d'un questionnaire, aussi simple que bref, adressé, en latin, à l'objet étudié. Telle une formule magique, il était récité dans un ordre immuable : *qui ? quid ? cur ? quomodo ? ubi ? quando ? quibus auxiliis ?* Face au document qu'il analysait, comme face au fait qu'il exposait, l'historien devait se demander successivement : « qui » est l'auteur de l'un ou l'acteur de l'autre ? Qu'est ce document ou ce fait ? Il devait ensuite leur poser les questions : « pourquoi ? », « comment ? », « où ? », « quand ? », « avec quels moyens ? ». La ritualisation mécanique de cet interrogatoire en fit l'élément le plus moqué de la rhétorique scolastique et entraîna son total discrédit. Il n'est pourtant pas sûr qu'il ait perdu toute vertu. Dans l'enseignement de l'histoire, considérée aujourd'hui comme discipline d'éveil, les manuels proposent abondance de questionnaires analogues, voire identiques ; dans la recherche historique pareille démarche est même conseillée, si l'on en juge par le récent souhait exprimé par le médiéviste Robert Delort « Que les jeunes historiens… gardent simplement en eux, toujours présentes, les deux interrogations fondamentales de leur futur métier : comment ? Et encore plus : pourquoi ? » (*La France de l'an Mil*, Gallimard, 1990, p. 26). Pourtant le statut de l'histoire a bien changé depuis l'époque d'Aristote. Devenue science, celle-ci ne pouvait pas ignorer la démarche scientifique. Et donc le recours à l'hypothèse.

2) L'hypothèse : une réponse prématurée

L'historien, dès lors qu'il dépasse le simple récit documentaire pour s'aventurer sur le terrain de l'interprétation, a recours à l'hypothèse, cette « conjecture douteuse mais vraisemblable par laquelle l'imagination anticipe sur la connaissance », pour reprendre la définition du *Dictionnaire philosophique* de Lalande. D'emblée surgissent à l'esprit de l'historien des réponses prématurées à des questions que lui suggèrent sa culture, ses lectures précédentes, son expérience personnelle et sa vision du monde.

L'hypothèse peut être d'*origine historiographique* : il s'agit alors de reprendre les conclusions d'études analogues et, usant d'autres sources ou en se plaçant sur un terrain différent, d'en vérifier, d'en nuancer ou d'en infirmer le bien-fondé. L'hypothèse peut naître aussi du *système idéologique* dans lequel se meut l'esprit de l'historien ; elle n'est dans ce cas, le plus souvent, qu'une fausse question puisque sa fonction réelle est de transformer une certitude initiale prudemment tue en une soi-disant vérité démontrée qui conforte la justesse du système dont elle est née.

Dans le meilleur des cas, celui où l'historien se veut objectif, c'est-à-dire capable de prendre en compte les réponses données par les documents, l'hypothèse n'est jamais qu'un *diagnostic provisoire* progressivement étayé, nuancé, voire infirmé, et transformé *in fine* en interprétation – une interprétation appelée à être discutée, dans un ricochet sans fin, par d'autres historiens.

Dans la conclusion de son maître livre, *L'Homme devant la mort*, Philippe Ariès a laissé un témoignage lucide du cheminement laborieux de ses hypothèses de travail : « J'ai été amené progressivement à choisir et à établir certains corpus documentaires… [que] j'ai interrogés selon un questionnaire que les premiers sondages m'avaient suggéré : l'hypothèse, déjà proposée par Edgar Morin, était qu'il existait une relation entre l'attitude devant la mort et la conscience de soi… C'est ce fil qui m'a dirigé à travers la masse compacte des documents il a tracé l'itinéraire que j'ai suivi jusqu'au bout. C'est en fonction des questions posées que les données stockées dans les corpus ont pris une forme et un sens, une continuité et une logique… Mais cette première lecture a elle-même créé une meilleure familiarité avec les données, qui a un peu brouillé l'hypothèse d'origine, soulevé à son tour d'autres problèmes et ouvert d'autres perspectives… D'autres systèmes d'interrogation et d'explication apparurent en cours de route… Je les ai laissé émerger à la surface de mon exposé, comme je les découvrais dans l'analyse des documents, à mesure que je progressais… Aujourd'hui, au terme de ce trop long itinéraire, les certitudes de départ ont perdu leur exclusivité. » (*L'Homme devant la mort*, t. II : *La mort ensauvagée* Seuil, 1977, p. 312). Voilà pourquoi la conclusion d'une authentique recherche est, en histoire, si prudente, si ouverte ; pourquoi tant d'historiens achèvent leur livre par une formule pleine d'humilité et d'espoir, tel Nathan Wachtel dont *La Vision des vaincus* s'achève par ces mots : « La rareté et la

nature fragmentaire des sources confèrent à nos résultats un caractère hypothétique : aussi ne proposons-nous qu'une esquisse, qui atteindra son but si elle suscite d'autres travaux pour la corriger et la dépasser. »

3) La problématique : de l'herméneutique à l'heuristique

S'interrogeant sur la place de la problématique en pédagogie, un professeur d'histoire-géographie s'inquiétait récemment de l'emploi actuel d'un mot devenu « polysémique, commun, passe-partout » et dénonçait l'existence d'un « pan-problématisme purement verbal ». Pareille dérive, hélas réelle, exige un effort de clarification que nous demanderons à l'histoire de l'histoire.

Le rôle fondamental de la problématique dans le travail de l'historien a été fortement affirmé, pour la première fois, par les pères fondateurs des *Annales* – Marc Bloch : « Les faits ne parlent qu'à qui sait les interroger » et Lucien Febvre : « Si l'historien ne se pose pas de problèmes… je suis fondé à dire qu'il est un peu en retard sur le dernier de nos paysans… » Mais c'est à un historien étranger au courant des *Annales*, Henri-Irénée Marrou, qu'on doit l'analyse la plus pertinente du rôle fondamental, à la fois fondateur et constant, de la problématique dans le travail de l'historien. Dans le chapitre II de son ouvrage *De la connaissance historique* (1954) – un chapitre dont le titre, « L'histoire est inséparable de l'historien », est devenu l'axiome paradigmatique des historiens d'aujourd'hui –, Marrou constate : « Notre travail suppose une activité originale, issue d'une initiative : l'histoire est la réponse à une question que pose au passé mystérieux la curiosité, l'inquiétude…, de toute façon l'intelligence, l'esprit de l'historien. » « Une question », certes, mais parmi une infinité d'autres, car poursuit Marrou, « chaque époque, chaque milieu humain, chaque objet historique, soulève toujours une pluralité de problèmes, est susceptible de se prêter à une infinité de questions… Le choix (que fera l'historien parmi cette infinité) sera directement fonction de sa personnalité, de l'orientation de sa pensée, du niveau de sa culture, de la philosophie générale enfin qui lui assure ses catégories mentales et ses principes de jugement ».

Dès lors que l'historien choisit dans le passé *son* sujet d'étude, il le construit, en le délimitant et en le définissant, comme il construit son corpus de sources à partir des problèmes qu'il a perçus. L'historien méthodique partait du document ; désormais c'est le chercheur qui décide de donner le statut de document à tel ou tel objet ; aujourd'hui, à l'inverse de naguère, en histoire l'herméneutique précède l'heuristique. Mettre l'accent sur la démarche plus que sur les résultats ; accorder une attention privilégiée au point de vue de l'historien et se résoudre, sans tomber dans le scepticisme, à la relativité des savoirs ; dresser l'état des questions et ouvrir des débats… ; autant d'attitudes inséparables du recours à la problématique.

4) Le questionnement critique : la complexification de l'énoncé

Il s'agit d'une procédure proche de la « nouvelle logique » chère à Edgar Morin. « Tout problème à pied d'œuvre », remarquait Lucien Febvre – et sans doute s'en réjouissait-il –, « ne cesse de se compliquer. » Cette complexification initiale naît d'une interrogation critique de l'énonciation du sujet, des mots – de chacun des mots – qui l'expriment. Ce doute méthodique ouvre à l'historien, d'emblée mais aussi tout au long de son travail, une cascade de questions dont chacune consiste à examiner l'adéquation au réel du langage. Par cette démarche, l'historien remet en cause deux langages dominants que tout oppose mais que rapproche leur tendance à la simplification : le langage commun – dont la pauvreté nourrit des évidences mythifiantes – et le langage des savants qui préfère l'idée à l'image et substitue au pluriel des situations ou des événements particuliers le singulier du concept qui en révèle l'identité abstraite. Avec son questionnement critique permanent, l'historien introduit, à l'inverse, une complexification permanente qui tend, entre autres opérations, à substituer le pluriel au singulier et l'indéfini au défini.

Veut-il étudier « la révolution russe de 1917 » – expression universellement employée qui fut le titre de tant d'ouvrages et le sujet de tant d'examens ! –, l'historien interroge, mot après mot, l'énoncé de son sujet : « la » ou « les » ? celle de février ? celle d'octobre ? (si différentes l'une de l'autre) ; celle aussi – le « partage noir » – qui dans les campagnes a précédé la première et suivi la seconde ; celles encore qui ont soulevé les peuples allogènes… ? « Les » ou « des » ? car ces révolutions, mal connues, difficiles à définir, se sont chevauchées l'une l'autre dans l'espace et dans le temps… « Révolution » ? Cela n'a-t-il pas été plutôt une insurrection ? ou un putsch ? ou un complot ? La prudence d'un Lénine maître du pouvoir n'a-t-elle pas engagé la nouvelle Russie dans la voie des réformes économiques et sociales – phase dite du capitalisme d'État – plutôt que dans celle de la révolution ? « Russe » cette révolution ? Oui, si l'on entend par là qu'elle se déroula dans l'empire russe ; non, si l'on sait qu'elle fut menée par des internationalistes qui voulaient l'exporter sous peine d'échec mortel ; non, puisqu'elle fut accompagnée et parfois précédée, en Ukraine, en Géorgie, au Turkestan et ailleurs, de soulèvements nationaux violemment antirusses…

On sait comment, face à la « Révolution française », François Furet agit de même, avançant une interprétation plurielle (révolte des notables, révolution des avocats, révolution parisienne, révolution des paysans…) d'un phénomène qui déborde dans l'espace (Révolution occidentale) et dans le temps (Révolution inachevée ?) le cadre dans lequel ces événements avaient été trop bien – c'est-à-dire très mal – définis.

À la limite, il y a donc autant de problèmes à trouver et à élucider – l'ambition n'allant pas, dans les sciences sociales, jusqu'à la résoudre – qu'il y a de sujets à étudier, comme il y a autant de réponses que d'historiens.

(C.-O. Carbonnel)

ANDLER D., « Problème : une clef universelle ? », *in D'une science à l'autre, des concepts nomades*, Stengers I. (sous la dir. de), Paris, Seuil, 1987, pp. 119-159.

CERTEAU M. DE, « L'opération historique », *in Faire l'histoire*, t. 1 : *Nouveaux problèmes*, Le Goff J. et Nora P. (sous la dir. de), Paris, Gallimard, 1986.

GAGNON N. et HAMELIN J., *L'Homme historien*, Paris, Maloine, 1979.

GUYON S., « L'enseignement de l'histoire et de la géographie à l'heure de la problématique », *in Historiens et Géographes*, nº 352, mars-avril 1996, pp. 91-107.

MARROU H.-I., *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954. Le mot problématique apparaît en 1959 dans l'Appendice de la deuxième édition.

MORIN E., *La Méthode*, 4 vol., Paris, Seuil, 1977.

REBOUL O., *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF, 1994.

VEYNE P., *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.

→ **Problématique d'une recherche qualitative**

PRODUCTION SÉMIOTIQUE

Élaboration d'un signe complexe consistant en un assemblage de signes élémentaires choisis et configurés en vue de produire un effet souhaité sur des interprètes éventuels. La configuration des signes obéit à des règles *a priori* liées aux classes d'appartenance des signes élémentaires utilisés. Ces classes sont déterminées par les modes d'être des constituants des signes choisis (l'objet à représenter, le signe qui les représente et son interprétant destiné). La production sémiotique incorpore une analyse sémiotique* abstraite de l'interprétation supposée du signe et, en ce sens, elle est duale de cette dernière qu'elle vise à anticiper en tant que suite d'inférences plausibles basée sur la phénoménologie du signe, dans tout contexte prévisible (sémiosis progressive illimitée).

■ **Développement.** C'est dans la production des signes que se manifeste le caractère fondamentalement pragmatique de la sémiotique peircienne (Peirce est à l'origine du courant philosophique du pragmatisme). En effet, dans la production, la conception de l'objet à transmettre s'inscrit dans le signe en prévision de ses effets supposés : c'est exactement la mise en œuvre de la maxime du pragmatisme : « Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception, la conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet » (Peirce MS 137). Les problématiques de la production des signes ont été très peu étudiées, l'idée qui prévaut étant celle d'une réversibilité de

l’interprétation et de la production. Il y a pourtant une dissymétrie fondamentale entre les conditions de l’élaboration de l’une et de l’autre. Dans l’interprétation, il y a re-création d’une connexion entre objet et signe, connexion déjà là qui laisse assez peu de latitude, surtout si les signes sont fortement codifiés comme le sont les signes linguistiques. Tout écart viendrait en dénégation de l’usage établi du signe en vue de la communication. En revanche, dans la production, le choix des signes constituants et peut-être plus encore le choix de leur configuration est une prérogative du producteur qui jouit d’une grande liberté. Il peut explorer et même déborder (au moyen de signes iconiques instituants) les connexions instituées par la culture. Autrement dit, c’est le producteur qui est largement le maître des limites dans lesquelles l’interprète exerce sa liberté (et les choix du producteur sont aussi des signes qui se surimposent aux signes produits ; ils caractérisent partiellement ce qu’on appelle l’objet dynamique).

Application. La production publicitaire est le domaine privilégié des « créatifs ». Les interprétants destinés sont ceux de leur cible et le même concept peut être décliné, selon les agences, dans des configurations de signes très diverses. De notre point de vue, ces « déclinaisons » sont autant d’usages syntaxiques des classes de signes. Chaque signe élémentaire (signe singulier ou sinsigne) est gouverné par un légisigne (loi, concept, habitus ; en règle générale, une régularité d’un futur indéfini). Leur assemblage obéit à la syntaxe du treillis des classes de signes et tout l’art consiste à faire coopérer les signes de façon à maîtriser la sémiosis interprétative de la cible visée (obtenue par enquête sur échantillons). Des signes supplémentaires limitant le contexte rempliront cette fonction (contraintes interprétantes). Par exemple, le concept de propreté se décline aussi bien en termes symboliques (symbole dicent ou rhématique dans les allégories de la tornade blanche, de la fée du logis, de M. Propre, du Chevalier blanc…) qu’en termes indexicaux (la preuve par le fait : expériences filmées essentiellement) ou encore iconiques (diagrammes d’efficacité, configuration des qualités communiquées aux objets : couleurs, odeurs, brillance, souplesse…).

Le symbole dicent* dont la syntaxe est la plus riche fournit le maximum de possibilités puisqu’il incorpore nécessairement des index qui incorporent nécessairement des icônes. En outre, sa syntaxe est telle qu’on peut mettre l’interprète dans l’obligation de le construire s’il veut donner une signification à la totalité qu’il perçoit. En effet, si toutes les classes de signes, à l’exception de l’argument et du symbole dicent, sont présentes à la production, la signification globale reste nécessairement à construire : elle est en quelque sorte en suspens et l’interprète qui perçoit la totalité ne peut que créer un objet dont la complexité sémiotique incorpore les signes qui lui sont présentés. C'est le cas de l’exemple du « nègre saluant le drapeau français » repris de R. Barthes. Il y a d’un côté la militarité

et de l’autre la francité. Les deux concepts sont physiquement rapprochés au moyen de deux répliques de chacun d’eux qui sont connectées topologiquement sur la couverture de *Paris-Match.* L'interprète doit donc les « recoller » dans l’espace des concepts (l’univers des tertians de Peirce) et pour cela il invente l’« impérialité française ». Ce signe est un symbole dicent* : c’est une quasi-proposition qui connecte un pays – la France et son empire en Afrique – au moyen d’une armée, organe de l’intégration du second dans le premier.

On conçoit aisément, même si la vérification reste à faire, que l’interprète adhérera d’autant mieux à cette connexion qu’il en aura été lui-même l’artisan. Et sa construction *in actu* sera l’image de la construction passée de cet empire dont il se sent peut-être l’héritier. La sémiosis interprétative théâtralisera alors l’histoire de son pays en la magnifiant. L'efficacité du symbole dicent ainsi produit est donc maximale mais sa richesse pose des problèmes de cohérence et d’homogénéité dont le non-respect peut ruiner l’ensemble de la construction.

(R. Marty)

MARTY C. et MARTY R., *99 Réponses sur la sémiotique*, Montpellier, CRDP, 1992.

MARTY R., *L'Algèbre des signes*, Amsterdam, Philadelphie, John Benjamins, 1990.

PEIRCE C.S., *Écrits sur le signe*, trad. G. Deledalle, Paris, Seuil, 1978.

→ Institutionnelle (analyse), Sémiologie de l’image, **Sémiotique (analyse), Symboles en sémiotique peircienne (définition et syntaxe des)**

PROGRAMMES DE VÉRITÉ (RECHERCHE DES)

Un individu particulier, tout en se rapprochant dans sa manière de penser et de parler de l’une ou l’autre forme collective de pensée sociale*, n’est pas prisonnier d’une seule structure sociocognitive* ni même d’un seul style discursif unique. La polyphasie cognitive a été relevée par plusieurs disciplines des sciences sociales. Cela veut dire que tout individu peut se référer à des niveaux cognitifs différents suivant le type de domaine, d’objet ou de situation dont il est question.

■ **Historique.** Il y a près d’un demi-siècle, T.W. Adorno (*The Authoritarian Personality*, 1950), toujours dans le domaine des préjugés et des attitudes de rejet de l’altérité, avait cru pouvoir définir les caractéristiques de l’individu autoritaire typique et prédisposé aux préjugés. C'était le modèle même de l’individu prévisible. Or, des travaux récents font ressortir une tout autre image : un individu peut parfaitement être autoritaire sur certains thèmes et nullement sur d’autres, avoir des

préjugés dans un domaine et aucunement dans d'autres. La consistance et la cohérence psychologiques des individus ne sont pas aussi fortes qu'on le pensait, et leur attitude peut varier fortement suivant la nature des objets. Conséquence subsidiaire non négligeable : l'attitude* – un concept classique et central de la psychologie sociale – devient un indicateur pauvre du comportement.

L'analyse que propose G. Bateson (1972) dans le domaine des préjugés raciaux de l'antisémite qui s'en défend parce qu'il a un ami juif va dans le même sens. Sont en jeu des mécanismes différents : l'antisémitisme s'explique par un mode de pensée sociocentrique général tandis que « l'ami juif » relève d'une relation affective concrète et particulière qui a trait au vécu personnel. Une telle interprétation suppose, elle aussi, une image plus complexe à la fois de l'homme et du social.

Ce qui a été relevé par P. Veyne (1983) à propos des mythes des sociétés anciennes – à savoir la coexistence de « programmes de vérité » différents chez un même individu – se retrouve dans toutes les sociétés, à toutes les époques, dans tous les systèmes de croyances en général et chez tous les individus. Les Grecs croyaient à leurs dieux, mais ils auraient été stupéfaits de les voir apparaître dans le ciel. La compréhension du monde passe par une pluralité des mondes et des vérités, et toute connaissance est intéressée. La connaissance du monde présuppose, par conséquent, plusieurs programmes de vérité, parmi lesquels on puise selon les nécessités d'une époque, du moment et de la situation. En bref, dans un même cerveau, plutôt que des vérités vraiment contradictoires, il y a seulement des programmes de vérité différents dont chacun répond à des fonctions et à des intérêts différents. Ainsi, il n'y a pas contradiction à ce qu'un médecin soit à la fois médecin et homéopathe : simplement, ces deux programmes de vérité) occupe peu de temps d'un croyant, mais elle l'occupe sincèrement et intensément. Dans les sciences sociales, plutôt que de guetter le quidam jusqu'à ce qu'il tombe dans les trappes de catégories préfabriquées aux noms barbares, on cherche aujourd'hui de plus en plus à explorer concrètement la complexité et l'aspect contradictoire de l'homme, la multiplicité de ses programmes de vérité. Plutôt que de trancher en affirmant : « ma théorie le prévoyait », on peut poser des questions du genre suivant : qu'est-ce que cet homme-là va bien encore pouvoir inventer pour « faire avec » cette situation incongrue dans laquelle il s'est placé ? Comment va-t-il se sortir du nœud de contradictions dans lequel il s'est enfermé en devant répondre à des questions embarrassantes ? Quelle argumentation convaincante va-t-il construire pour dire ce qu'il pense des immigrés (qu'il n'aime pas) sans paraître raciste ? Que va-t-il dire d'un ennemi juré qu'il est contraint de ménager ? Comment va-t-il construire des propos péjoratifs envers telle femme particulière alors qu'il se veut féministe, homme d'ouverture et de progrès ? Comment va-t-il expliquer son comportement conservateur pour ne pas dire réactionnaire avec ses enfants alors qu'il se veut

naturellement avant-gardiste ? La réponse à ces questions n'est pas donnée d'avance, même si de nombreuses études concrètes et approfondies du raisonnement quotidien permettent de dégager certaines régularités et des typologies nuancées des formes les plus répandues de la pensée sociale courante. Dire que l'homme est imprévisible et inventif n'a bien sûr pas pour but d'affirmer que l'homme est inconnaissable. Il s'agit, au contraire, de chercher à mieux comprendre les individus agissants, pensants et parlants et d'en offrir une image moins caricaturale que ne le font certains schémas du prêt-à-penser ambiant des sciences de l'homme.

Développement. La question de la répartition des deux types idéaux de pensée sociale*, sociocentrique et décentrée, selon les milieux sociaux et les variables sociologiques classiques, éclaire sous un autre aspect encore le phénomène de la polyphasie cognitive. La pensée sociale décentrée est certes plus fréquente chez les individus des milieux sociaux favorisés ayant profité d'une longue éducation ; tandis que la pensée sociocentrique est plus fréquente dans les milieux défavorisés. Mais gare au racisme de classe car plus fréquent ne veut pas dire exclusif. Un logicien, un mathématicien ou n'importe quelle autre personne instruite, tout en possédant la maîtrise cognitive et langagière propre à la pensée décentrée, peut parfaitement avoir, dans le domaine social, les pires préjugés et faire usage du modèle de la déviance. Inversement, des personnes d'origine sociale modeste, avec un faible niveau d'éducation, peuvent disposer d'une grande maîtrise cognitive et langagière. Nos recherches (Windisch, 1990) montrent que, dans ce dernier cas, c'est une large insertion sociale et une intense activité sociale, culturelle et politique qui expliquent cette maîtrise et cette décentration. On retrouve l'action, l'homme acteur, et c'est cette activité même qui devient sociologiquement explicative. Nous sommes loin d'une démarche qui croit pouvoir tout expliquer par une ou deux variables sociologiques classiques lourdes de la sociologie positiviste et de sa définition implicite de l'homme comme « imbécile culturel ».

Plus généralement, on peut résumer l'articulation entre pensée sociale et polyphasie cognitive en trois points :

1 Il existe une forme générale et dominante de la pensée sociale individuelle. Suivant que cette forme est plutôt sociocentrique ou décentrée, un acteur donné utilisera plutôt le modèle de la déviance (condamnation des « déviants ») dans le premier cas, et le modèle analytique dans le second.

2 Mais un acteur social peut fort bien, au cours de sa vie, développer sa compétence cognitive et langagière et passer ainsi d'une forme de pensée centrée à une forme de pensée plus décentrée. Ce processus est appelé individuation, soit un développement des capacités cognitives, langagières et sociales chez un même individu.

3 À un même moment de sa vie et au cours d'une même conversation, un individu peut se servir simultanément de modes de pensée différents, voire contradictoires (un individu qui a une forme de pensée générale décentrée et qui laisse subitement apparaître ses valeurs personnelles et ses préjugés sociaux en passant à la condamnation). Autre exemple : un politicien, pour séduire un auditoire composé de publics différents, peut fort bien parler des problèmes sociaux et politiques du moment, en faisant usage de modes de pensée différents (fournir des explications objectives et détaillées de certains problèmes sociaux, condamner d'autres phénomènes sociaux, ceux réprouvés par une large majorité, et enfin hésiter ou se taire à propos de problèmes faisant l'objet de dissensions parmi ses différents publics).

(U. Windisch)

ADORNO T.W. *et al.*, *The Authoritarian Personality*, New York, Harper, 1950.

BATESON G., *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1978 (1972).

VEYNE P., *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983.

WINDISCH U., *Le prêt-à-penser, les formes de la communication et de l'argumentation quotidiennes*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990.

→ Croyances (analyse des), Pensée sociale (ou naturelle), **Sociocognitive (approche)**, Raisonnement social (analyse du style de)

PROJECTIVES (MÉTHODES)

Les méthodes projectives sont nombreuses et variées. D'une manière générale, une telle méthode utilise la « projection », c'est-à-dire le phénomène psychosociologique qui fait interpréter les choses, les situations, les événements du monde par les groupes et les individus. Les méthodes projectives considèrent que toutes les constructions imaginatives des individus et des groupes portent la marque de leur identité profonde et plus précisément de leur « monde privé ». Une méthode projective se décompose toujours en deux grands moments : 1) un recueil de récits, de commentaires ou une observation d'interventions faits sur un matériel « projectif » (c'est-à-dire flou et instructuré) ; 2) une analyse de contenu de ce matériel. Cette dernière analyse peut être faite avec différentes techniques d'analyse de contenu.

■ **Développement.** Dans le cadre de référence existentiel, la « projection » est l'expression du « monde intime » du sujet. Dès 1939, Frank montre l'existence, en chaque sujet humain, d'un « univers privé », monde intégralement subjectif de ses propres croyances. Ce monde privé oriente et informe activement les perceptions et les conduites (Franck, 1948). La « personnalité, dit Frank, est un processus

dynamique, c'est l'activité continuelle de l'individu engagé dans la création, le maintien et la défense du monde privé dans lequel il vit » (Franck, 1948, p. 16). Pour lui, on peut tenter la découverte de ce « processus dynamique » qu'est la personnalité en analysant ses « créations ». Frank définit alors le concept de « méthode projective » pour rendre compte de la parenté entre le test d'association de mots de Jung (1904), celui de Rorschach (1921) et le TAT de Murray (1935). « Dans son essence, dit-il, une technique projective est une méthode d'étude de la personnalité qui confronte le sujet avec une situation à laquelle il répondra selon le sens que la situation a pour lui, et suivant ce qu'il ressent au cours de cette réponse. Par suite, tout peut être utilisé comme technique projective, y compris les tests d'intelligence, à condition que l'examinateur considère par quel moyen idiomatique le sujet a répondu au test, au lieu d'utiliser les habituelles mesures normatives de comparaison… Le caractère essentiel d'une technique projective est qu'elle évoque du sujet ce qui est, de différentes manières, l'expression de son monde personnel et des processus de sa personnalité. » Par ailleurs, ce monde privé représente un certain type de relations entre le Moi et le monde et un certain niveau de conscience et de conduite qui est le niveau vécu. Ce niveau renvoie à un type de conscience non réfléchie qui intervient constamment par l'intermédiaire de formes structurantes (assimilables à un système d'habitudes affectives) dans tous les processus de la conscience réfléchie et dans toutes les conduites. Cette conception est partagée par Bellack qui précise dans son *Guide pour l'interprétation du TAT* (Éd. du CPA, 1960) qu'il faut considérer les images présentées aux sujets « comme des situations sociales déterminées » qui remplacent des situations réelles et qu'il faut considérer le comportement verbal des sujets devant ces planches comme l'expression de leurs sentiments profonds révélant « les structures actuelles de leur comportement social » (pp. 7-8).

Pour solliciter la projection, c'est-à-dire l'interprétation, on présente aux acteurs sociaux que l'on veut étudier un « matériel-starter » souvent flou et instructuré. La construction qu'ils font à partir de ce matériel fait nécessairement intervenir les catégories profondes de leur être au monde et de leur appréhension du monde. Ce matériel-stater peut être : une tache d'encre (on leur demande de dire ce qu'ils voient), une page blanche et un crayon (on leur demande alors de dessiner), une image représentant une scène de la vie (on leur demande de la compléter ou de dire ce que pense tel ou tel personnage de cette scène), un jeu de construction en morceaux (on leur demande de construire quelque chose avec les morceaux, par exemple, un village, une maison…), une scène miniature de théâtre avec des petits personnages en carton (on leur demande d'imaginer une saynète pour ce théâtre), une photo floue d'une scène (on leur demande de raconter l'histoire dans laquelle s'inscrit la scène de cette photo)… On voit donc que chaque fois le sujet va «

construire » quelque chose en puisant dans son imagination. Mais son imagination n'étant pas « informe » et étant « structurée » elle imprime sa marque aux expressions. On conçoit alors que des analyses appropriées permettent de mettre à jour ces composantes cachées de sa personnalité.

(A. Mucchielli)

ANDERSON H. et ANDERSON L., *Manuel des techniques projectives*, Paris, Éd. Universitaires, 1965.

BELLACK L., *Guide pour l'interprétation du TAT*, Éd. du CPA, 1960.

FRANCK L.K., *Projectives Methods*, Oxford, Buckwell Scientific Publ., 1948.

MUCCHIELLI A., *Psychologie de la communication*, Paris, PUF, 1995.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1994.

→ Besoins (analyse de contenu des), Contenu (analyse de), **Métaphorique des récits projectifs (analyse)**

PROSPECTIVE QUALITATIVE (MÉTHODES DE LA)

La prospective qualitative utilise les mêmes méthodes que la futurologie*. Toutefois son origine s'inscrit dans une tradition française plus intellectuelle et critique dont Bertrand de Jouvenel fut le défenseur acharné et Gaston Berger le philosophe patenté. La notion de futurologie* (*futurology*) est quant à elle plutôt associée à des auteurs anglo-saxons, tout spécialement au Hudson Institute et à Herman Kahn qui en fut son plus célèbre promoteur. La prospective a malgré tout partie liée avec l'appareil d'État mais elle se retrouve aussi bien dans l'humanisme chaleureux d'un Bertrand de Jouvenel que dans l'hyperrationalisme de certains cercles technocratiques. En tout état de cause, ce fut en France Gaston Berger qui, le premier, introduisit cette nouvelle discipline en créant, dès 1957, un Centre international de prospective qui publia de nombreux ouvrages et en particulier les *Cahiers de prospective*. En parallèle, Bertrand de Jouvenel avait fondé la revue *Analyse et Prévision-futuribles*, qui existe toujours aujourd'hui en tant à la fois que revue et que centre de recherche sous la direction de son fils Hugues de Jouvenel.

■ **Développement.** La prospective se défend donc de donner une vision de l'avenir univoque et s'appuie sur la notion de FUTURIBLES, inventée aussi par Bertrand de Jouvenel (même si le terme est emprunté au théologien espagnol Molina). En logique formelle, les futuribles constituent une classe d'éléments qui possède cette double caractéristique :

- le nombre d'éléments est infini (puisque le temps ne réduit pas la classe au fur et à mesure de son écoulement) ;

- la classe dépend du temps, c'est-à-dire se transforme avec lui (certains futurs disparaissent, d'autres naissent).

Les futuribles ne sont pas une infinité de possibles à venir, mais seulement ceux que les certitudes structurales de développement n'excluent pas *a priori*. Ces certitudes sont relatives à l'échéance (court, moyen, long terme), fondées sur des faits sociotechniques (ressources, innovation technologique, marchés, etc.) et sur des constructions culturelles (lois, morale, principe, etc.). En général, l'hypothèse d'un changement radical est exclue, mais des degrés de probabilités peuvent tout de même indiquer son éventualité.

On doit noter aussi que la prospective peut avoir des effets contradictoires lorsqu'elle sert à l'action sur le terrain :

- elle peut servir comme *self fulfilling prophery* (prophétie autoréalisatrice). Ce concept inventé par le sociologue américain Robert K. Merton exprime la manière dont le seul fait d'énoncer une possibilité d'avenir la rend vraisemblable aux yeux de tous et donc plus probable ;

- elle peut laisser percevoir des évolutions dangereuses pour les groupes concernés et entraîner par conséquent des réactions collectives. On en verra un exemple avec le scénario morphologique que fit le Hudson Institute pour la Corse en 1971.

Les méthodes de la prospective qualitative peuvent se réduire à l'ensemble suivant :

1 les tendances lourdes : a) le prolongement de tendances, b) le scénario tendanciel simple ;

2 les scénarios complexes : a) les scénarios par contrastes, b) les scénarios tendanciels avec itération dans le temps, c) le scénario de rupture.

(A. Gras)

CAZES B., *Histoire des futurs, les figures de l'avenir : de saint Augustin au XXI^e^siècle*, Paris, Seghers, 1986.

DARGET J., *Étapes de la prospective*, Paris, PUF, 1967.

DECOUFLE A., *La Prospective*, Paris, PUF, 1990.

GODET M., *Critique de la prévision, essor de la prospective, exemples et méthodes*, Paris, PUF, 1977.

HATEM avec B. CAZES et F. ROUBELAT, *La Prospective : pratiques et méthodes*, Paris, Economica, 1993.

HETMAN F., *Le Langage de la prévision*, Paris, SEDEIS, 1969.

JOUVENEL B. De, *L'Art de la conjecture*, Paris, SEDEIS, 1964.

JULIEN P.A. *et al.*, *La Méthode des scénarios*, Paris, La Documentation Française, nº 59, 1975.

→ Delphi (méthode), **Futurologie compréhensive**, Scénarios (méthode des), Tendances lourdes (méthode des)

Psychanalytique (analyse) → Rêve éveillé dirigé (méthode du) ; Symbolique à clé (analyse)

PSYCHOLOGIE ET MÉTHODES QUALITATIVES

■ Les méthodes qualitatives en psychologie peuvent être divisées en trois grandes catégories : celles qui relèvent du domaine de l'observation, celles qui relèvent du domaine de l'interprétation, celles qui relèvent du domaine de l'empathie. Ces méthodes sont plus ou moins « fermées » ou plus ou moins « ouvertes ». Ce qui veut dire que certaines fournissent des guides précis à l'analyse (exemple : grille d'observation des conduites en groupe de Bales) et que d'autres laissent entièrement libre la découverte (exemple : recherche de la forme stéréotypée d'un jeu d'interactions).

Au tout début des méthodes relevant du domaine de l'observation, il nous faut signaler l'introspection* qui est une forme d'auto-observation. Cette méthode est typiquement une méthode des sciences humaines car on ne peut imaginer qu'un objet d'étude des sciences naturelles et physiques « s'introspecte ». Elle a été combattue par les « positivistes » (tenants de la formule : « les faits humains doivent s'étudier comme des choses »). Elle est bien sûr délicate à mettre en œuvre du fait même que le sujet est objet de sa propre enquête. Mais il faut rappeler les avancées qu'elle a permises, d'abord en psychanalyse (introspection de Freud et découverte du complexe d'Œdipe), puis en psychologie génétique, avec des formes de l'« introspection guidée » mises au point par Piaget. Il faut ensuite signaler qu'elle n'a jamais été absente, du fait même de l'utilisation, par de nombreux cliniciens, de méthodes liées à la phénoménologie et à l'analyse existentielle qui exigent un appel à ce que l'on peut éprouver soi-même pour comprendre autrui. Il faut enfin signaler son retour en force sur le devant de la scène méthodologique, en psychologie sociale, avec la méthode de l'analyse documentaire* de l'ethnométhodologie.

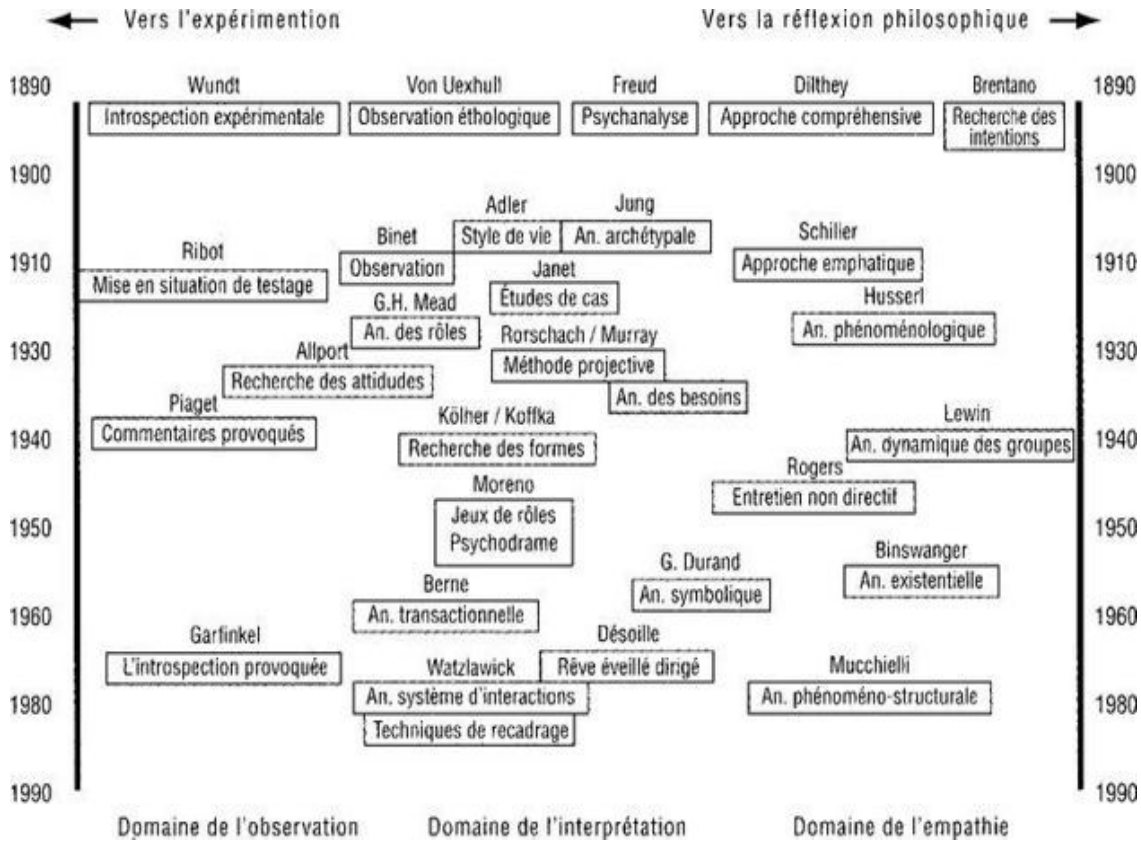
L'observation en psychologie, comme dans les autres sciences humaines d'ailleurs, est une méthode naturelle, tant la vue a de l'importance pour l'homme. L'observation a été utilisée en psychologie animale (Von Uexhull), en psychologie pathologique (Janet et tous les psychopathologistes du début du siècle), en

psychologie de l'enfant (Binet, Claparède…), en psychologie sociale (Moreno, Watzlawick). On la trouve utilisée seule (observation éthologique) ou combinée avec des techniques comparatives (études de cas*) ou des techniques de mise en situation (observation lors de tests, jeux de rôles*) ou encore combinée avec des grilles *a priori* d'analyse (analyse transactionnelle*).

Les méthodes d'observation peuvent se classer en deux catégories : les méthodes d'observation portant sur le contenu des expressions ; les méthodes d'observation portant sur la forme des expressions. Les psychopathologistes du début du siècle, Freud, Janet, ne distinguaient pas clairement ce qui relève de l'analyse du contenu (un désir précis) de ce qui relève de l'analyse de la forme (le transfert en tant que forme d'interaction). C'est sous les apports conjugués de Reich, d'Adler, de Moreno, de Berne et de Watzlawick que l'on distingue bien maintenant l'observation des contenus et l'observation des formes (*cf.* analyse transactionnelle*, analyse des jeux*…).

Dans le domaine de l'interprétation, nous trouvons des savants comme Freud, Jung, Rorschach, Murray, Adler et leurs filiations ; plus ou moins directes : Reich, Désoille et G. Durand, Berne, Watzlawick… Les méthodologies qualitatives proposées par ces chercheurs sont caractérisées par l'existence d'un dessein thérapeutique global : mettre à jour les modalités internes et externes stéréotypées de fonctionnement d'un individu pour le faire progresser vers une meilleure réalisation de son être.

Ces méthodologies sont aussi caractérisées par l'existence de conceptions *a priori* du fonctionnement du psychisme ou de la mise en forme des relations de tout individu avec son environnement social. Ces conceptions donnent lieu à la constitution de grilles de lecture des divers phénomènes expressifs (discours, rêves, comportements, interactions…) observés. C'est ainsi que Freud, partant du postulat de la lutte de conflits intrapsychiques, cherche à les mettre à jour, à partir d'une « méthode psychanalytique », qui se ramène, dans la plupart des cas, à une méthode de réduction métaphorique* des conflits de « désirs ». De son côté, Jung, partant du postulat d'une emprise des archétypes sur les modalités de penser et les comportements, s'efforce de les repérer pour libérer les forces vives de l'individu (libération du processus de l'individuation). Il explicite alors les grandes formes de ces archétypes que des analyses de



Les méthodes qualitatives en psychologie

contenu* spécifique doivent repérer (analyse symbolique*, analyse mythocritique*). Les méthodes issues des travaux de Jung ont été développées en sociologie et appliquées à l'analyse de l'imaginaire collectif. C'est ainsi que Murray postule l'existence d'un ensemble de besoins internes (dont il donne une liste *a priori*) qui interviennent inconsciemment sur le contenu d'interprétations données à des dessins (planches projectives*). Une analyse de contenu faite à partir de la liste des besoins permet de repérer ceux qui sont les plus prégnants pour l'individu (ils infléchissent davantage ses récits projectifs). Ainsi Adler postule un effort constant de l'individu fait pour dépasser son sentiment primitif d'infériorité. Pour ce faire, l'individu met au point un « style de vie » qu'il faudra repérer à travers des modalités constantes d'échanges avec son environnement (l'analyse du « style de vie »). Adler annonce ainsi l'analyse transactionnelle* de Berne qui repérera les jeux de transactions mis en place par un individu avec les autres. Adler annonce aussi Watzlawick et son analyse des systèmes d'interactions*. Berne, comme Watzlawick, propose des grilles d'observation des échanges composées de listes de types de transactions ou de types d'interactions.

Dans le domaine de l'intuition*, tout le courant de la psychologie subjectiviste – qui va de l'analyse phénoménologique* (Husserl) à l'analyse existentielle* (Binswanger) et à la phénoménologie sociale (Laing) en passant par le non-

directivisme* (Rogers), l'analyse des phénomènes de dynamique des groupes (Lewin) – trouve son fondement dans les analyses de Dilthey (1913) et de Brentano (1907). Brentano a mis en lumière l'intentionnalité de la conscience humaine, phénomène essentiel qui fait que la conscience humaine n'est jamais un contenu mais une visée. Analyse reprise par Schutz (1950) dans sa notion de système de pertinence qui est l'ensemble des projets existentiels de l'acteur. Cette conception a été exploitée par les psychothérapies existentialistes (Binswanger, May, Minkowski, R. Mucchielli…) (La psychothérapie « phénoméno-structurale »). Dilthey, quant à lui, a précisé les différences fondamentales entre un phénomène étudié par les sciences physiques et naturelles et un phénomène étudié par les sciences humaines. Dans ce dernier cas, les phénomènes mettent en scène des hommes et tous les phénomènes qui leur sont attachés sont porteurs de significations pour eux et pour les autres hommes, ce qui n'est pas le cas pour les objets d'étude des sciences naturelles et physiques. Par ailleurs, du fait de notre nature humaine, nous pouvons accéder à ces significations par un effort de compréhension reposant sur notre capacité d'empathie (ou possibilité de nous mettre à la place d'autrui), ce que tout objet d'étude des sciences naturelles et physiques est incapable de faire, bien entendu.

Ainsi, dès avant le début du XX^{e} siècle, était affirmée l'évidence, désormais reconnue, que les faits humains ne sont pas des choses étudiables comme des choses par des méthodes analytiques et expérimentales. Cette position « épistémologique » s'est trouvée renforcée par la mise au point d'un certain nombre de méthodologies spécifiques : l'analyse phénoménologique*, l'interview non directive*, l'analyse existentielle*… Ces méthodologies sont caractérisées par leur démarche intellectuelle rigoureuse et leur totale ouverture de recherche. Cela veut dire que la réflexion passe par des étapes (époché, analyse des contenus de conscience, variations eidétiques…) mais que l'effort d'empathie n'est guidé par aucun contenu *a priori.* Il n'y a pas en effet de « grille de lecture » ou d'« hypothèse à vérifier », il y a seulement l'idée qu'il existe des significations à trouver, mais qu'on ne sait pas lesquelles. Par exemple, dans l'analyse existentielle*, on part de l'idée générale que les dires et les conduites du malade ne peuvent pas ne pas signifier quelque chose (mais ce quelque chose reste à trouver). On part aussi de l'idée que ces dires et conduites sont en relation de cohérence avec le système perceptif-affectif et comportemental de l'individu, qu'ils expriment donc un « monde existentiel personnel » et que l'on doit pouvoir s'efforcer de reconstituer ce « monde » (mais on ne sait pas au départ comment il est constitué). Par une série de catégorisations*, de mise en contexte, de recoupements… on explicite un ensemble de postulats psychologiques formant système (système fictif car il n'est pas question de réifier un « organisateur latent » des perceptions et expressions du sujet). Une fois cette «

logique interne » du sujet construite, on pourra en vérifier la pertinence en comprenant les significations des dires et des actes du sujet à l'aide de sa logique. Ces significations devant d'ailleurs être reconnues par le sujet lui-même (validation interne* de la démarche compréhensive) (on remarquera la parenté de la démarche avec la sociologie cognitive). Cette dernière étape de la recherche qualitative étant d'ailleurs, elle aussi, impossible à réaliser en sciences naturelles et expérimentales où les objets de recherche ne peuvent reconnaître le bien-fondé de la compréhension qu'on leur porte.

En conclusion, on ne peut qu'être frappé par l'extrême inventivité dont ont fait preuve, depuis un siècle, les chercheurs en psychologie pour trouver des méthodes qui permettent d'approcher le sens des phénomènes expressifs individuels. La richesse des méthodes qualitatives à la disposition des chercheurs en psychologie (et par extension pour tous les chercheurs des sciences humaines) devrait leur permettre de trouver l'outil dont ils ont besoin pour « faire parler » (c'est-à-dire analyser en donnant du sens) les phénomènes sur lesquels ils ont décidé de faire porter leur attention.

(A. Mucchielli)

BINSWANGER L. (1947), *Introduction à l'analyse existentielle*, Paris, Éd. de Minuit, 1971.

COULON A., *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, 1993.

DILTHEY W., *Le Monde de l'esprit*, Paris, Aubier, 2 vol., 1947.

ELLENBERGER H.F., *À la découverte de l'inconscient*, Paris, SIMEP, 1974.

FOULQUIE P., *La Psychologie contemporaine*, Paris, PUF, 1951.

GRECO P., « Épistémologie de la psychologie », *in Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, 1967.

JASPER K., *Psychopathologie générale*, Paris, Alcan, 1933.

LAING R.D., *La Politique de la famille*, Paris, Stock, 1972.

MUCCHIELLI A., *La Nouvelle Psychologie*, Paris, PUF, 1996.

SCHUTZ A., *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

→ Besoins (analyse de contenu des), Compréhensif (paradigme), **Compréhensive (approche),** Existentielle (analyse), Imaginaire (structures et mécanismes de l'), Intentionnelle (analyse), Interview non directive (ou compréhensive) centrée, Introspection, Intuition, Jeux (analyse des), Métaphorique des récits projectifs (analyse), Phénoménologique (analyse), Rêve éveillé dirigé (méthode du), Symbolique des productions mythiques (analyse), Transactionnelle (analyse)

Q

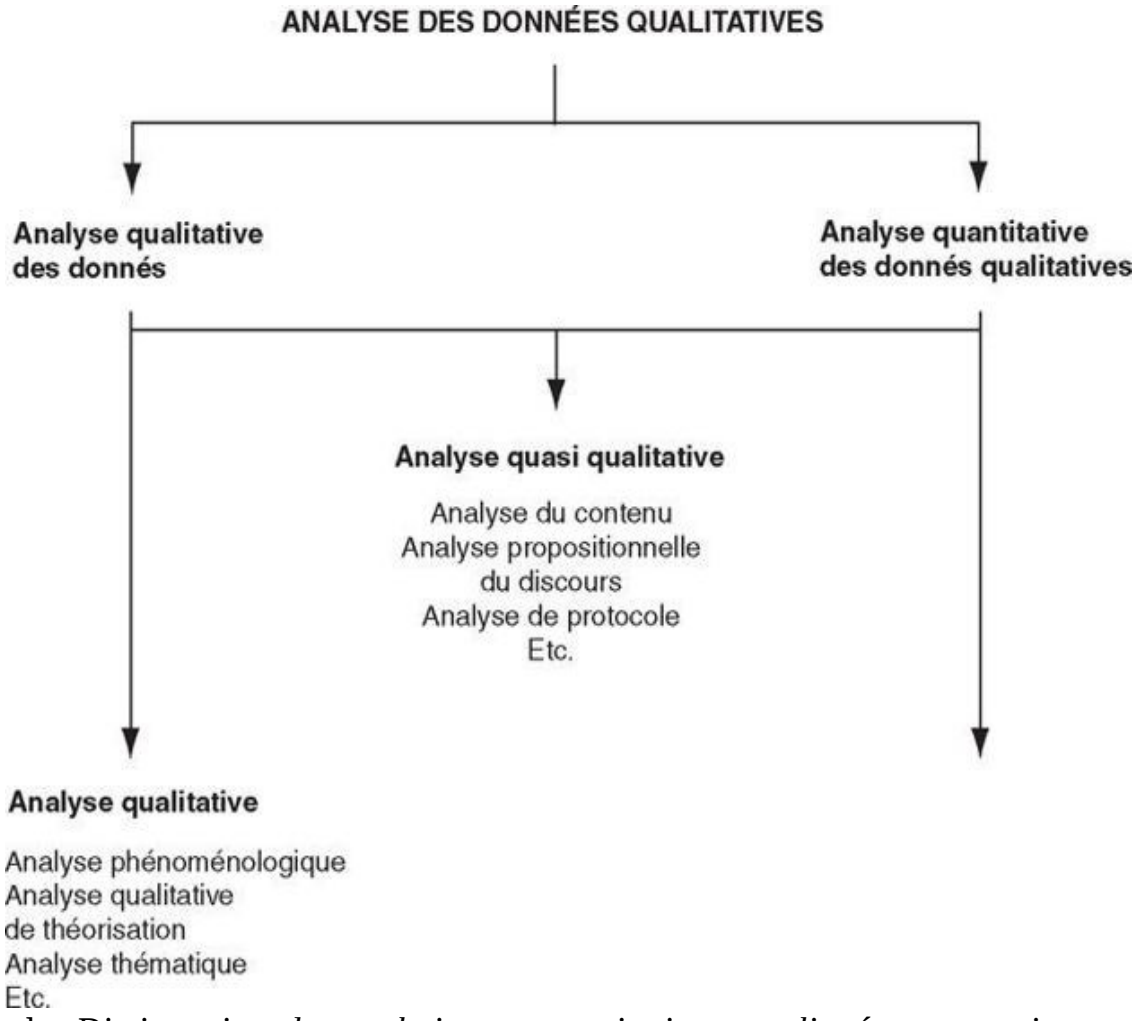
QUALITATIVE (ANALYSE)

Au sein d'une recherche qualitative, l'analyse des données est l'opération parmi les plus déterminantes. Elle a pourtant été laissée dans l'ombre pendant longtemps. Dans les thèses des étudiants, c'est souvent l'opération la plus bricolée, la moins bien explicitée (Paillé, 1998). Faut-il s'en étonner alors que les manuels de méthodologie qualitative sont eux-mêmes peu explicites à ce sujet ? On trouve aisément tel détail précis d'une forme particulière d'observation participante ou d'un type d'entretien de groupe, mais rarement trouve-t-on vraiment réponse à cette question fondamentale : comment analyse-t-on qualitativement ces données qualitatives amassées au terme d'une recherche par ailleurs habilement menée ? Avant d'en arriver à des éléments de réponse à cette question, une discussion s'impose.

■ Analyses quantitatives, quasi qualitatives et qualitatives

Une distinction importante doit d'abord être établie : le fait qu'une recherche amasse des données qualitatives n'implique pas qu'il y ait ensuite *analyse* qualitative. Les données qualitatives ne mènent pas nécessairement à l'analyse qualitative. En fait, jusqu'à récemment, l'analyse des données qualitatives n'a été que très timidement qualitative : dans l'enquête sociologique, par exemple, elle n'a longtemps consisté qu'en une « lecture flottante » livrant une grille appliquée fréquentiellement au corpus et débouchant sur une analyse statistique ou du moins sur un travail de dénombrement en termes de pourcentages. Pour le chercheur menant ce type d'analyse, ce sont les pourcentages et statistiques qui apparaissaient importants, et non la lecture flottante préliminaire, nécessairement incomplète, et de toute façon instrumentale. Le choix de l'analyse statistique est certes un choix légitime du point de vue d'un certain type d'objectifs de recherche. La statistique s'est considérablement développée au cours des dernières années et elle offre des possibilités très variées quant à l'analyse des données qualitatives. Mais il ne s'agit pas d'analyse qualitative.

En fait, pour y voir clair, il faut distinguer dès le départ *analyse des données qualitatives et analyse qualitative des données* (Paillé, 1996) (voir la figure). L'analyse des données qualitatives peut tout aussi bien être statistique ou fréquentielle. À partir de ce moment, elle entre dans le champ des méthodes quantitatives



(voir le *Dictionnaire des techniques quantitatives appliquées aux sciences économiques et sociales*, dans la même collection). Elle devient sans intérêt pour notre propos puisque nous désirons parler d'analyse *qualitative* des données.

Mais qu'est-ce qu'une analyse qualitative ? C'est une démarche discursive et signifiante de reformulation, d'explicitation ou de théorisation d'un témoignage, d'une expérience ou d'un phénomène (Paillé, 1996). La logique essentielle à l'œuvre participe de la découverte ou de la construction de sens. Les mots, qui sont souvent le support sur lequel travaille l'analyste, ne sont jamais analysés que par d'autres mots, sans qu'il y ait passage obligé par une opération numérique. Le résultat n'est jamais une proportion ou une quantité ; c'est une qualité, une dimension, une extension, une conceptualisation de l'objet.

Le champ de l'analyse qualitative est potentiellement illimité, mais les méthodes bien circonscrites sont rares. Citons le cas de l'analyse phénoménologique*, de l'analyse qualitative de théorisation*, de l'analyse thématique, de l'analyse en mode écriture et de l'analyse par questionnement analytique (voir Paillé et Mucchielli, 2008). Le champ est actuellement en expansion et fait l'objet d'efforts de

clarification importants depuis une quinzaine d'années (voir Bryman et Burgess, 1994 ; Chateauraynaud, 2003 ; Clarke, 2005 ; Coffey et Atkinson, 1996 ; Demazière et Dubar, 1997 ; Hardy et Bryman, 2004 ; Huberman et Miles, 1991 ; Paillé et Mucchielli, 2008 ; Tesch, 1990).

Tout serait relativement clair si la réalité avait la discipline de correspondre à deux catégories bien distinctes. Mais, comme on s'en doute, il se trouve des méthodes d'analyse dont le statut n'est clairement ni qualitatif ni quantitatif. En fait, les méthodes auxquelles on pense ici comportent des opérations qualitatives ; aussi a-t-on tendance à les ranger parmi les méthodes d'analyse qualitative. Toutefois, ces opérations qualitatives ne sont jamais menées de façon exclusive, étant presque toujours suivies d'opérations numériques. Au surplus, une sorte de hiérarchie prévaut, au sein de ces méthodes, entre les opérations qualitatives – perçues souvent comme préliminaires, exploratoires – et les opérations numériques – considérées comme plus définitives, confirmatoires, précises.

Par économie analytique, il faut distinguer ce type hybride d'analyse ; nous parlerons d'analyse *quasi qualitative*. Des exemples en sont l'analyse de contenu (certaines formes, du moins), l'analyse propositionnelle du discours (Ghiglione, Matalon, Nacri, 1985) et l'analyse de protocole (Ericsson, Simon, 1984). Plusieurs aspects distinguent ces deux catégories de méthodes. D'abord, les méthodes quasi qualitatives visent essentiellement des objectifs de mesure, alors que les méthodes qualitatives visent des objectifs de « lecture » (dans le sens de « compréhension discursive »). Ceci explique en partie le fait que les premières comprennent éventuellement des opérations quantitatives, lesquelles peuvent même être menées de manière automatique (par exemple à l'aide d'un logiciel d'analyse automatique du discours), alors que les deuxièmes, malgré des niveaux de plus en plus complexes de compréhension, ne remplacent jamais des mots que par d'autres mots, et ne peuvent pas être automatiques (même si des logiciels tel N'Vivo tentent d'en reproduire les opérations de nature technique).

Une deuxième distinction d'importance est que les méthodes quasi qualitatives sont centrées surtout sur la forme du matériau à analyser, alors que les méthodes qualitatives se situent davantage au niveau des phénomènes eux-mêmes, qu'il s'agisse d'événements observables ou d'expériences de nature existentielle. Autrement dit, pour les méthodes quasi qualitatives, les mots exacts employés par les personnes interviewées sont souvent déterminants pour l'analyste – c'est pourquoi plusieurs formes d'analyse quasi qualitative empruntent si largement à la linguistique –, alors que pour les méthodes qualitatives, c'est le phénomène vécu ou observé, au-delà d'une certaine précision des mots, qui est important.

Enfin, les méthodes quasi qualitatives se situent le plus souvent du côté des approches objectivistes, notamment lorsqu'elles tentent de procéder à l'analyse du

corpus par des moyens « objectifs », comme la mise en évidence de types de narration récurrents ou le comptage fréquentiel de propositions typiques, alors que les méthodes qualitatives relèvent des approches subjectivistes dans la mesure où elles procèdent directement et assez interprétativement à la reformulation/ interprétation/ théorisation des phénomènes vécus ou observés. Pour les méthodes quasi qualitatives, une preuve ne saurait être complète sans un détour par des procédés indépendants du chercheur ; pour les méthodes qualitatives, la notion de preuve ne traduit pas réellement l'effort fourni, qui en est plutôt un, soit de reformulation authentique (on souhaite, non pas prouver un point de vue, mais le faire comprendre par une reformulation la plus authentique possible de l'expérience des participants), soit d'argumentation théorique (on propose au lecteur une interprétation/théorisation argumentée plutôt que démontrée). (P. Paillé)



BRYMAN, A. et BURGESS, R. G. *Analysing qualitative data*. London & New York : Routledge, 1994.

CHATEAURAYNAUD, F. Prospéro, une technologie littéraire pour les sciences humaines. Paris : CNRS Éditions, 2003

CLARKE, A. E. Situational analysis. Grounded theory after the postmodern turn. Thousand Oaks, CA : Sage, 2005.

COFFEY, A. et ATKINSON, P. Making sense of qualitative data. Thousand Oaks, CA : Sage, 1996.

DEMAZIÈRE, D. et DUBAR, C. Analyser les entretiens biographiques. Paris : Nathan, 1997.

ERICSSON, K. A, et SIMON, H. A. Protocol analysis : verbal reports as data. Cambridge, Mass. : MIT Press, 1984.

GHIGLIONE, R., MATALON, B., NACRI, N. Les Dires analysés : l'analyse propositionnelle du discours. Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 1985.

HARDY, M. et BRYMAN, A. (dir.). Handbook of analysis. Thousand Oaks, CA : Sage, 2004.

HUBERMAN, A. M. et MILES, M. B. Analyse des données qualitatives, recueil de nouvelles méthodes. Bruxelles : De Boeck, 1991.

PAILLÉ, P. Un regard sur la recherche qualitative en éducation au niveau des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat des universités québécoises francophones (années 80 et début des années 90). Recherches Qualitatives, 1998, 18, 187-216.

PAILLÉ, P. De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier. *Recherches qualitatives*, 1996, *14*.

PAILLÉ, P. et MUCCHIELLI, A. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (2e éd.). Paris : Armand Colin, 2008.

TESCH, R. *Qualitative research : analysis types & software tools*. London, Great Britain : Falmer Press, 1990.

→ Contenu (analyse de), Discours (analyse du), Existentielle (analyse), Phénoménologique (analyse), Psychanalytique (analyse), **Qualitative par théorisation (analyse de contenu)**, Sémiologique de l'image (analyse), Structurale (analyse)

QUALITATIVE (MÉTHODE)

Une méthode qualitative est une succession d'opérations et de manipulations techniques et intellectuelles qu'un chercheur fait subir à un objet ou phénomène humain pour en faire surgir les significations pour lui-même et les autres hommes. Dans une méthode qualitative, on distingue classiquement la phase de recueil et la phase de traitement des données. Une méthode étant donc un agencement spécifique de techniques de recueil et de techniques de traitement, appropriées à la résolution d'une problématique de recherche (ensemble de questions auxquelles la recherche doit répondre) (exemples : la méthode actionniste* ou, l'analyse stratégique* – qui est une méthode).

Les opérations et manipulations dont il s'agit peuvent être techniques : comme des transcriptions, des découpages de texte, des mises en tableau (comme dans l'analyse structurale*), des confrontations à des grilles, des manières précises de se comporter du chercheur ; ou intellectuelles : comme des transpositions de termes en d'autres termes, des regroupements intuitifs, des confrontations à des savoirs, des inductions généralisantes (comme également, par deux fois, dans l'analyse structurale) ou des réductions à des constantes ou à des formes essentielles. Ces manipulations techniques aidant le chercheur dans sa volonté de faire surgir le sens.

■ **Historique.***Cf.* Pédagogie et méthodes qualitatives.

Développement. La spécificité fondamentale des méthodes qualitatives vient de leur inscription dans le paradigme compréhensif* (ou subjectiviste ou encore interprétatif). C'est-à-dire de leur parti pris épistémologique de considérer les phénomènes humains comme des phénomènes de sens (concernant des significations issues ou touchant les autres hommes) qui peuvent être « compris » par un effort spécifique tenant à la fois à la nature humaine du chercheur et à la nature de ces phénomènes de sens. Cet effort est appelé l'empathie*.

Les objets ou phénomènes humains appréhendés par les méthodes qualitatives sont (en général) uniques, c'est-à-dire non reproductibles. Ils concernent

essentiellement des « productions » de l'homme comme un texte, un discours ou un dispositif, comme des ensembles d'actions collectives ou individuelles ou encore comme des phénomènes non tangibles comme des représentations, des normes culturelles ou des façons de raisonner. Il peut s'agir d'objet « fini » comme un discours ou une organisation du travail ou d'un phénomène « en création » comme une émotion collective ou la mise en œuvre d'un projet. Ce qui ne veut pas dire que ces phénomènes ne soient pas stables et appréhendables dans leurs caractères généraux à travers un ensemble d'expressions particulières (des situations limites, des cas, des incidents critiques, des jeux d'interactions, des phénomènes rituels…).

Dans les méthodes qualitatives, ce qui caractérise les techniques de recueil, c'est essentiellement l'implication du chercheur dans le maniement de la technique qu'il utilise. Cette technique est un prolongement de lui-même, le chercheur est partie prenante de l'instrument (les interviews, les observations…). Ainsi, s'il est inexpérimenté, il peut recueillir des renseignements totalement faussés par les inductions causées par la synergie existant entre sa personne, l'instrument et l'objet de recherche. Autant dire que les techniques qualitatives de recueil de données sont très sensibles. Elles demandent un professionnalisme fondé sur l'expérience qui, seule, donne la maîtrise de soi. Par ailleurs, le chercheur est actif intellectuellement dans le maniement de l'instrument de recueil qu'il utilise. Il doit sans arrêt réfléchir et intervenir pour orienter sa quête. Cette activité intellectuelle est d'autant plus nécessaire que ces techniques qualitatives de recueil des données ne comportent souvent aucune « grille » et autres catégorisations *a priori* permettant de guider automatiquement la recherche. Le grand principe, à la base d'un grand nombre de techniques qualitatives de recueil, étant leur non-directivité sur le fond. Enfin, un certain nombre de résultats obtenus par ces techniques de recueil nécessitent une validation en situation. C'est-à-dire que la donnée « travaillée » intellectuellement qui est recueillie doit être reconnue comme donnée pertinente par les acteurs sociaux sur lesquels porte la recherche (Ainsi, par exemple, la synthèse d'une interview de groupe, doit être reconnue par le groupe en question). Le travail de collecte d'information ne portant pas, comme en sciences naturelles ou physiques, sur des « objets » hors d'atteinte de l'empathie et de la compréhension, il est scientifiquement possible et nécessaire de valider (dans la plupart des cas), auprès des acteurs humains en question, les informations recueillies (*cf.* Validation interne*).

Dans les méthodes qualitatives, ce qui caractérise les techniques de traitement ou d'analyse, c'est essentiellement la mise en œuvre des ressources de l'intelligence pour saisir des significations. Les rapprochements, les confrontations et les mises en relation de données, les mises en perspective et les cadrages, la saisie des récurrences et des analogies ainsi que les généralisations et les synthèses font surgir

ces significations. Il s’agit donc toujours, par un travail intellectuel, de faire surgir le sens qui n’est jamais un donné immédiat et qui est toujours implicite et à la fois structurant et structuré, participant de manière diffuse à un ensemble de phénomènes. Ces techniques d’analyse resteront longtemps le propre de l’homme. Elles ne sont réalisables que par l’homme, en dehors de toute mécanisation informatique possible. C'est au sujet de ces techniques qualitatives d’analyse que l’on perçoit réellement tout ce qui sépare la flexibilité de l’intelligence généralisante de l’homme, ainsi que sa capacité à trouver des mises en relation nouvelles, de l’« intelligence artificielle » des plus puissants ordinateurs.

(A. Mucchielli)



BERTHELOT J.-M., *La Construction de la sociologie*, Paris, PUF, 1991.

COULON A., *L'École de Chicago*, Paris, PUF, 1992.

COULON A., *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, 1988.

DESLAURIERS J.-P., *Les Méthodes de la recherche qualitative*, Presses Universitaires du Québec, 1987.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 2e éd., 1994.

PAILLÉ P et MUCCHIELLI A., *L'analyse qualitative*, Armand Colin, 2002.

→ Acceptation interne (critère d’), Compréhensive (approche), Épistémologie des méthodes qualitatives, **Méthodologie d’une recherche qualitative**, Pertinence de la recherche qualitative, Qualitative (analyse)

QUALITATIVE PAR THÉORISATION (ANALYSE)

L'analyse qualitative de théorisation est une forme d’analyse qualitative, également connue sous le vocable d’*analyse par théorisation ancrée* (Paillé, 1994), visant à générer inductivement une théorisation au sujet d’un phénomène culturel, social ou psychologique, en procédant à la conceptualisation et la mise en relation progressives et valides de données empiriques qualitatives. Il s’agit plus ou moins de la méthode à l’œuvre dans l’approche de la *Grounded theory* (Glaser et Strauss, 1967 ; 2009), à trois différences près : 1) elle est prise ici comme méthode d’analyse de données, plutôt que comme stratégie générale de recherche, gagnant par le fait même une certaine autonomie au niveau théorique (par rapport aux orientations prises par Glaser et Strauss) et sur le plan technique (on peut adapter la méthode à des fins diverses) ; 2) elle laisse de côté l’objectif de production d’une théorie, pour celui, plus réaliste, moins engageant et plus axé sur le processus, de théorisation ; et

3) elle est détaillée en termes d'opérations successives de construction théorisante, plutôt que de codages multiples (Strauss et Corbin, 1990 ; 2004).

La méthode d'analyse qualitative de théorisation que nous présentons comprend un certain nombre d'opérations ou étapes (on y revient plus loin), au nombre de six (mais ce nombre est indicatif, le système analytique n'est pas fermé), allant de la codification initiale du corpus à la vérification multistratégique de la théorisation, en passant par un travail en profondeur autour de l'outil principal de l'analyse, qui est la catégorie. La méthode tient à la fois de la technique de travail qualitatif sur un corpus et de l'algorithme de construction d'un édifice conceptuel. Elle repose sur un examen systématique préalable de données, auquel elle revient constamment en cours d'analyse, en même temps qu'elle hisse à un niveau toujours plus élevé les catégories les plus significatives du phénomène à l'étude. Elle comprend toujours une part de travail concret, méthodique, laissant des traces, mais, au-delà, elle s'avère, assez tôt, une entreprise de l'esprit où sensibilité théorique* et rigueur empirique se conjuguent dans un effort de compréhension englobante d'un phénomène.

Comme son nom l'indique, elle consiste principalement en un effort de théorisation. Or il faut laisser de côté ici l'image traditionnelle de la théorie-redoutable-mais-combien-mise-à-l'épreuve. Ce type de théorie cadre bien avec les sciences naturelles mais dans les sciences humaines et sociales, la logique de la construction théorique est d'une tout autre nature (Passeron, 1991). La notion de « théorie » est en fait plus ou moins bien adaptée aux types de causalité et de complexité caractéristiques des sciences humaines et sociales. L'expression *théorisation* est donc préférable car elle permet de désigner à la fois le processus ainsi que le résultat du travail de nature théorique, tout en indiquant que le résultat lui-même n'est pas une fin mais plutôt l'état dans lequel se trouve, à un moment donné, une élaboration théorique donnée.

Théoriser, ce n'est donc pas uniquement, à strictement parler, produire une théorie, c'est, déjà, amener des phénomènes à une compréhension nouvelle, insérer des événements dans des contextes explicatifs, lier dans un schéma englobant les acteurs, interactions et processus à l'œuvre dans une situation éducative, organisationnelle, sociale, etc. Théoriser, c'est, en même temps, *s'acheminer vers* cette compréhension, contextualisation ou mise en relation. L'analyse qualitative de théorisation n'est pas une technique pour l'édification d'un résultat mais bien une méthode au service d'une activité.

Quelle que soit l'ampleur de cette activité, le produit doit toujours être ancré (*grounded*) dans les données empiriques. Le matériau empirique est à la fois le point de départ de la théorisation, le lieu de la vérification des hypothèses émergentes, et le test ultime de la validité de la construction d'ensemble. La théorisation ne peut

donc s'édifier qu'à son sujet, lentement, attentivement, sans pouvoir faire l'économie de ses caprices, ses contradictions, ses cas d'exception, prenant acte de sa complexité tout en le rapportant dans un schéma de plus en plus éclairant. En analyse qualitative de théorisation, l'effort d'adéquation empirique est primordial à toutes les étapes du processus. Plus qu'un gage de scientificité, il s'agit d'une activité centrale de cette forme d'analyse.

Cette adéquation est obtenue entre autres par le biais de la *comparaison continue* (Glaser, Strauss, 1967 ; 2009) entre la théorisation en construction et la réalité empirique, c'est-à-dire entre les données d'analyse et les données du terrain. Concrètement, ceci signifie que les catégories, hypothèses ou relations générées en cours d'analyse doivent être soumises à l'épreuve des phénomènes dont elles sont une description ou une tentative de théorisation, ce, à l'intérieur de groupes différents ou dans le contexte de situations diverses (voir la notion d'Échantillonnage théorique*). La génération et la vérification de la théorisation ont ainsi lieu de manière quasi simultanée, à la différence des théories traditionnelles, d'abord créées, ensuite vérifiées, souvent par des chercheurs différents et dans des conditions différentes.

Ceci met en évidence une caractéristique très importante de l'analyse qualitative de théorisation : celle-ci doit idéalement débuter au même moment que la production des données. La logique n'est pas du tout celle de façons de faire plus traditionnelles où, par exemple, une problématique bien ficelée débouche sur une série de questions précises devant être soumises à des sujets au cours d'une série ininterrompue d'interviews suivies d'une longue période d'analyse. L'analyse qualitative de théorisation est, de façon bien distincte, une démarche itérative, c'est-à-dire qu'elle ne parvient que progressivement, par le jeu d'approximations successives, à la conceptualisation de son objet (voir l'entrée traitant de la Problématique dans une recherche qualitative*). Les entrevues ou les séances d'observation, d'abord larges, sont donc suivies immédiatement de périodes d'analyse donnant lieu à des hypothèses de travail qui font l'objet, de retour sur le terrain, à des entrevues et des observations mieux ciblées, lesquelles permettent ou non d'étayer la théorisation en construction, etc.

La démarche est donc dans son ensemble assujettie aux impératifs de la théorisation progressive : le canevas d'entretien n'est plus souhaité constant mais, au contraire, témoigne d'autant mieux de la progression de l'analyse qu'il s'est modifié en cours de recherche (en analyse qualitative de théorisation, un canevas d'entretien qui ne progresse pas signifie un chercheur qui n'apprend rien) ; l'analyse est conçue pratiquement jusqu'à la fin de la recherche comme une source de questionnement tout autant qu'un moyen de parvenir à des constats ; le type d'échantillonnage, le choix des sites et des participants, de même que la durée des

entretiens ou des observations, voire de la recherche, sont fonctions de l'avancement de la théorisation ; etc.

Il s'installe ainsi un va-et-vient productif entre terrain et analyse du terrain, mais aussi à l'intérieur même du corpus. Car la catégorie générée suite à l'analyse, par exemple, de la 6e interview ou période d'observation peut très bien être développée à partir des témoignages livrés dans les 2e et 3e interviews ou sur la base des observations faites dans les séjours antérieurs sur le terrain. C'est pourquoi *il est à la limite possible de conserver au moins l'esprit de la comparaison continue avec un corpus qui aurait été amassé en une série ininterrompue, donc qui ne répond pas à l'exigence de la simultanéité des périodes de production et d'analyse des données*. On pourra alors fonctionner de la façon suivante : la première interview (la première journée de séjour sur le terrain) est analysée, puis les catégories et hypothèses générées sont soumises à la deuxième interview (aux notes de terrain de la deuxième journée) prise comme manifestation empirique nouvelle du phénomène, et ainsi de suite.

Nous présentons six opérations ou étapes pouvant caractériser une analyse qualitative de théorisation. Chacune d'elles sera présentée brièvement (pour des détails supplémentaires, voir Paillé, 1994, ainsi que, sous une forme quelque peu différente, Paillé et Mucchielli, 2008).Mentionnons auparavant qu'il ne s'agit ni d'étapes linéaires, ni d'opérations équivalentes et que leur ampleur comme leur durée varient normalement en cours de recherche.

La codification

En analyse qualitative de théorisation, l'acte de construction du sens des phénomènes doit être entouré de précaution et de respect. Très loin du jugement à l'emporte-pièce, il participe du dialogue entre les explications émiques (celles mises de l'avant par les acteurs) et étiques (celles que soumet le chercheur) du phénomène. Si, en dernière analyse, c'est au chercheur qu'appartient le privilège, mais aussi la responsabilité, de la théorisation, c'est d'abord l'acteur qui parle. C'est pourquoi la première opération de l'analyse en est une d'examen attentif et de reformulation authentique de la réalité vécue et manifestée ou exprimée.

Il s'agit donc de procéder à la lecture ou à l'écoute des données recueillies tout en dégageant l'essentiel du témoignage livré ou de la situation observée, sans toutefois encore chercher à le qualifier ou à le conceptualiser (ce qu'on tentera de faire seulement à partir de l'étape suivante). Le corpus peut être de diverses natures et n'est pas limité à un matériau discursif. À partir d'un document vidéo, par exemple,

il s’agira de procéder à la codification dans un document à part, en prenant soin d’assurer la correspondance avec le compte-tours du magnétoscope.

Nous ne traiterons toutefois, dans cette rubrique, que du cas de la recherche par interview, pour des raisons de simplification ; toutefois la logique est en tout point identique en ce qui concerne le travail d’analyse à partir des notes de terrain. Nous voici donc face à la transcription (pénible, ou alors coûteuse !) d’une interview d’approximativement une heure donnant une vingtaine de pages de verbatim à simple interligne. Une marge suffisamment large a été prévue d’un côté ou de l’autre du texte. C'est dans cet espace que nous travaillerons en ce qui concerne les deux premières opérations de l’analyse.

La codification vise à cerner, à l’aide de mots qui seront écrits dans cette marge, l’essentiel de ce qui est exprimé dans le témoignage. Toute analyse qualitative est une condensation de données continues et abondantes. Le respect total du témoignage livré consisterait à le reproduire sans découpage ni commentaire dans la thèse ou le rapport de recherche. Or, l’analyse qualitative de théorisation reste, sous cet angle, une démarche de mise en forme et de caractérisation du sens. Cependant, elle s’édifie non pas tant à propos qu’*à partir* de la réalité exprimée. Ceci signifie qu’en ce qui concerne la codification, les mots ou expressions retenus pour résumer le propos recueilli doivent être très près du témoignage livré. En fait, la simple lecture de ces mots dans la marge devrait permettre à un lecteur externe de retracer l’essentiel du témoignage sans avoir à lire celui-ci.

L'analyse qualitative de théorisation est une démarche de questionnement beaucoup plus qu’un exercice d’étiquetage de codes. Chacune de ses opérations peut être traduite sous forme de questions posées au corpus. Pour la codification, nous demandons : *Qu’est-ce qu’il y a ici ? Qu’est-ce que c’est ? De quoi est-il question ?* Normalement, la réponse à ces questions se traduit par des mots ou expressions postées à chaque deux ou trois lignes du verbatim (voir Paillé, 1994).

La codification d’une interview représente une première analyse des données, très proche du matériau empirique, et elle doit être conservée telle quelle, jusqu’à la fin de la recherche, de manière à pouvoir s’y imprégner, à volonté, du sens premier des phénomènes. Matériellement, c’est donc dire qu’il faut conserver intacte la copie noircie et annotée des premières interviews. Toutefois, à l’instar de l’ensemble des étapes que l’on passera en revue, la codification est autant un tremplin pour l’analyse en cours qu’une première source de « résultats ». Elle doit être exploitée et conduire à l’opération suivante. Ainsi, le travail de codification va cesser à partir d’un certain moment.

La catégorisation

Bien que, déjà, la codification débouche sur la génération de concepts importants, il est recommandé cependant de reprendre une copie vierge de l'interview afin de procéder à cette activité fondamentale de conceptualisation de l'objet qu'est la catégorisation. Une catégorie est un mot ou une expression désignant, à un niveau relativement élevé d'abstraction, un phénomène culturel, social ou psychologique tel que perceptible dans un corpus de données. La catégorie est l'outil privilégié de l'analyste en analyse qualitative de théorisation. C'est à travers la catégorie que la théorisation commence à émerger, c'est elle que le chercheur, sans relâche, manie, développe, met en relation, subdivise, etc. La catégorie n'est pas réductible à une thématisation descriptive. L'expression *Directives strictes aux employés* notée dans la marge d'une interview est une thématisation (voir Paillé et Mucchielli, 2008). L'expression *Socialisation organisationnelle*, pour le même extrait, est une catégorie. La première est très près du témoignage livré dans l'interview, et c'est là une qualité inestimable, car il est possible qu'il faille revenir éventuellement, en cours d'analyse, à cet essentiel. La deuxième est plus riche, évocatrice ; c'est là sa force et sa beauté.

Pour la catégorisation, nous posons des questions différentes au corpus ; nous demandons : *Qu'est-ce qui se passe ici ? De quoi s'agit-il ? Je suis en face de quel phénomène ?* De manière identique à la première opération, il s'agit alors d'inscrire, dans la marge, les catégories générées en réponse à ces questions. L'opération est plus facile à décrire qu'à mener, mais l'apprentissage, en plus d'être ludique, en vaut la peine car la catégorie est vraiment un outil puissant.

La génération de catégories représente en fait le point de départ d'un long travail de raffinement conceptuel et d'adéquation empirique. Toute catégorie d'importance doit être soumise à un travail visant à : la définir, en procédant comme pour toutes définitions de termes, avec concision, justesse, et adéquation ; à en dégager les propriétés, c'est-à-dire isoler les éléments distinctifs la composant ; à en spécifier les conditions d'existence, donc à identifier ce qui doit être obligatoirement présent pour que la catégorie existe, se manifeste ; et à en identifier les diverses formes, à savoir, par exemple, si le phénomène nommé par la catégorie est plus ou moins intense, durable, conscient, etc.

À partir de ce moment, l'analyse se complexifie, mais, récompense appréciable, la description s'enrichit, les nuances apparaissent, la compréhension se raffine, la théorisation émerge tout en multipliant ses racines au niveau de l'ensemble du corpus. Et, puisque, ne l'oublions pas, l'analyste est encore chercheur, les entrevues se font plus courtes mais plus précises, les conversations informelles deviennent l'occasion de valider les premiers *insights* auprès des acteurs, les notes de terrain commencent à se remplir de notes théoriques, etc.

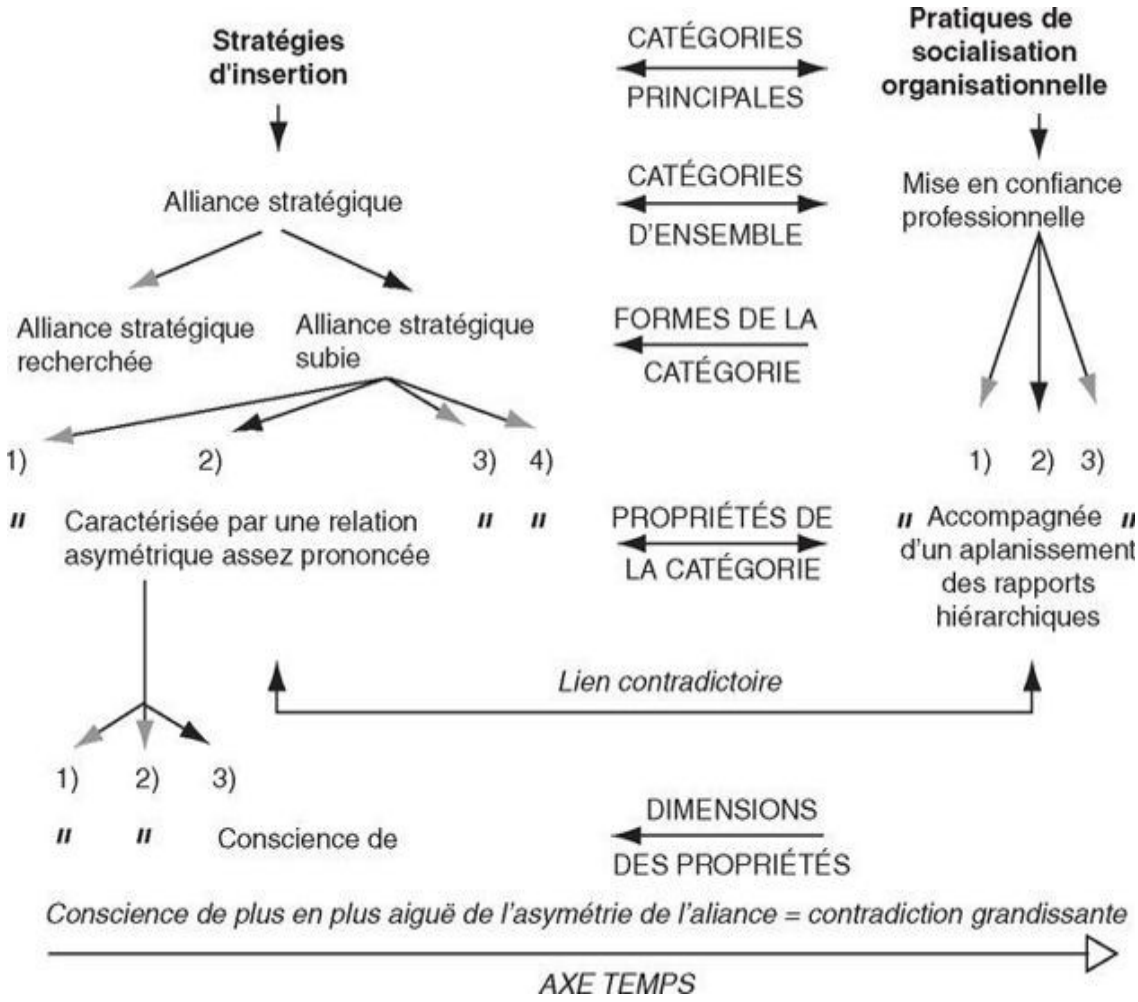
La mise en relation

À cette étape, la mise en relation des catégories est forcément commencée. Dans le cadre de la troisième opération de l'analyse, il s'agira donc de la systématiser. Les questions posées au corpus sont cette fois : *Ce que j'ai ici est-il lié avec ce que j'ai là ? En quoi et comment est-ce lié ?* Puisqu'une catégorie représente toujours un phénomène, l'exercice revient à demander, par exemple : l'*Alliance stratégique* (catégorie bien définie ayant été appliquée maintes fois à un corpus pour désigner : « l'association, dans une organisation, d'un employé précaire mais vaillant à un supérieur bien en place mais occupé ») a-t-elle un lien quelconque avec la *Socialisation organisationnelle* (catégorie plus large encore, définie provisoirement en tant que « l'ensemble des processus associés à l'acclimatation des employés par l'organisation ») ? Nous travaillons simultanément à deux niveaux : concrètement, au niveau du corpus, nous cherchons à savoir s'il y a un lien entre la catégorie A et la catégorie B telles qu'elles se présentent à nous dans l'ensemble des extraits de verbatim où elles ont été appliquées ; et, du point de vue du phénomène désigné par les catégories, nous posons la question des liens entre alliance stratégique de deux types d'acteur et socialisation organisationnelle. Le premier niveau de questionnement présente l'avantage d'être limité par le matériau empirique. Il s'agit d'un avantage, car le lien dégagé sera forcément solide empiriquement, et c'est ce que cherche cette forme d'analyse. Par contre, le deuxième niveau de questionnement permet, provisoirement, de postuler des liens entre les deux phénomènes. En effet, au-delà des liens observés entre les deux phénomènes, il faut encore poser la question des liens *possibles* entre eux. L'analyse qualitative de théorisation est toujours partiellement une démarche d'investigation. Il faut donc chercher des liens tout autant qu'il faut en constater. Un nouvel examen du corpus ou un entretien supplémentaire permettront de vérifier, à un moment ultérieur, les liens postulés.

La mise en relation est l'opération la plus complexe de l'analyse. Il faut se rappeler que chacune des catégories de la recherche possède des propriétés, répond à des conditions d'existence, et prend vraisemblablement des formes diverses. Au surplus, chacune des propriétés possède à son tour des dimensions. Or tous ces éléments peuvent être mis en relation. Prenons l'exemple de la catégorie (donc du phénomène) *Alliance stratégique*. Il y a principalement deux formes de cette catégorie (telles que dégagées dans notre recherche fictive) : l'*Alliance stratégique recherchée* et l'*Alliance stratégique subie*. Cette dernière possède quatre propriétés fondamentales : elle est 1) initiée par l'employé bien en place ou par le responsable des personnels, mais jamais par l'employé précaire, 2) caractérisée par une relation asymétrique assez prononcée, 3) vécue difficilement par l'employé précaire, et 4)

maintenue par l'employé précaire uniquement pour des raisons de survie organisationnelle. Si nous nous attardons à la deuxième propriété de la catégorie, nous constatons qu'elle possède un certain nombre de dimensions, dont l'une, assez importante, qu'on pourrait appeler « conscience de ». La relation asymétrique (propriété) est donc plus ou moins perçue consciemment (dimension) par l'employé précaire. En fait, l'analyse indique que cette dimension varie en fonction du temps : après quelques mois de cette association, l'employé est devenu conscient de son caractère asymétrique, et cette conscience est devenue de plus en plus aiguë. Or cette évolution présente *un lien antagoniste* avec les *Pratiques de socialisation organisationnelle* mises de l'avant dans l'entreprise. Loin de favoriser l'insertion de l'employé précaire, elle met en péril les rapports de confiance professionnelle souhaités par l'entreprise (catégorie *Mise en confiance professionnelle*).

Un schéma permettra de mieux comprendre le travail de mise en relation effectué ici : on voit que des catégories principales et des catégories d'ensemble ont déjà été dégagées au moment de l'essai de mise en relation. Plus encore, c'est au niveau des propriétés des catégories que la mise en relation est effectuée, plus précisément entre les deuxièmes propriétés des catégories respectives. On remarquera que la catégorie *Mise en confiance professionnelle* est une catégorie d'ensemble, alors que *Alliance stratégique subie* est une forme spécifique d'une catégorie d'ensemble. Cette asymétrie n'est nullement problématique. En fait, la mise en relation peut être effectuée à tous les niveaux de la catégorie. Dans le schéma, on va même jusqu'à qualifier le lien de contradiction à partir de l'évolution (sur l'axe temps) d'une dimension d'une propriété !



Mise en relation de catégories

L'intégration

On voit à quel point l'analyse peut aller en se complexifiant. À telle enseigne qu'il devient alors risqué de se perdre dans un exercice conceptuel, certes fascinant, mais pratiquement sans fin. L'analyse menée est une démarche de théorisation d'un phénomène ; il ne faut pas en faire une entreprise de conceptualisation d'un champ. Quel est donc le phénomène principal émergeant de la théorisation ? Celui-ci n'est pas donné précisément a priori dans ce type de démarche (voir Problématique d'une recherche qualitative*). Puisque la théorisation est émergente, l'objet l'est aussi en partie. Nous voilà donc, à un moment donné, à l'intersection d'une analyse de plus en plus complexe et d'un objet qui demande à être cerné définitivement.

C'est à cette étape qu'intervient l'opération d'intégration. Les questions posées au corpus sont alors : *Quel est le problème principal ? Je suis en face de quel phénomène en général ? Sur quoi mon étude porte-t-elle en définitive ?* La réponse

est rarement parfaitement claire à ce stade-ci de l'analyse. Elle exige un effort d'intégration, et une sensibilité assez importante aux forces dominantes, aux processus décisifs ou aux enjeux majeurs à l'intérieur de la situation à l'étude. L'intégration permet de cerner l'objet définitif du rapport ou de la thèse, elle donne en quelque sorte le titre du document final. Par exemple, si le projet de recherche s'intitulait, à l'origine, *Étude de la précarité au cours des premiers mois d'exercice d'un nouvel emploi*, le rapport final pourrait porter le titre *Cinq stratégies de survie organisationnelle en contexte de précarité*. Ce dernier titre indique clairement qu'en cours d'analyse, l'auteur en est arrivé à nommer le phénomène principal dégagé par ses efforts ; il lui est donc apparu relativement clair qu'il se trouvait vraisemblablement devant ce qu'il appela des *stratégies de survie organisationnelle*.

La modélisation

Cette « découverte » est toujours très stimulante mais elle amène une nouvelle série d'interrogations situées, cette fois, à un niveau passablement élevé d'abstraction. Car c'est un processus assez complexe et très englobant qui est désormais l'objet de l'analyse. L'opération à mener s'impose alors comme sa modélisation. Le travail consiste à dégager l'organisation des relations structurelles et fonctionnelles caractérisant le phénomène principal cerné au terme de l'opération d'intégration. On peut encore une fois traduire ce travail sous forme de questions posées, dans le cas présent, au phénomène principal : *Quelles sont les propriétés du phénomène (donc de ces* stratégies de survie organisationnelle*) ? Quels sont les antécédents du phénomène (qu'est-ce qui précède, précipite, « cause » le phénomène) ? Quelles sont les conséquences du phénomène ? Quels sont les processus en jeu au niveau du phénomène ?*

La théorisation

Une sixième opération, finalement, qui n'en est pas tout à fait une puisqu'il s'agit en fait de consolider la théorisation déjà bien avancée par des procédés divers. Trois de ces procédés, en particulier, s'avèrent précieux, et font l'objet d'une entrée dans ce dictionnaire : il s'agit de l'échantillonnage théorique*, de l'induction analytique* et de la vérification des implications théoriques*. Le travail de théorisation n'est jamais une œuvre achevée. Toutefois, la méthode bien sentie et mise à contribution dans une recherche habile permet certainement la saisie de la complexité des situations. Notons en terminant qu'il est possible, pour sa propre démarche, de ne retenir que les premières opérations présentées ici. La codification, la catégorisation

et la mise en relation peuvent à elles seules mener l'analyse d'un corpus de données à un niveau analytique très intéressant et suffisamment éloquent, indépendamment des objectifs visés.

(P. Paillé)



GLASER, B. et STRAUSS, A. La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative. Paris : Armand Colin, 2009.

GLASER, B. et STRAUSS, A. *The discovery of grounded theory*. Strategies for qualitative research. Chicago : Aldine Publishing, 1967.

PAILLÉ, P. L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 1994, *23*, 147-181.

PAILLÉ, P. et MUCCHIELLI, A. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (2e éd.). Paris : Armand Colin, 2008.

PASSERON, J.-C. *Le raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel*. Paris : Nathan, 1991.

STRAUSS, A. et CORBIN, J. *Les fondements de la recherche qualitative.* Fribourg : Fribourg Academic Press, 2004.

STRAUSS, A. et CORBIN, J. *Basics of qualitative research*. Newbury Park, CA : Sage, 1990.

→ Échantillonnage théorique x Induction analytique, **Méthodologie d'une recherche qualitative**, Problématique d'une recherche qualitative, **Qualitative (analyse)**, Sensibilité théorique, Vérification des implications théoriques.

R

RAISONNEMENT SOCIAL (MÉTHODE D'ANALYSE DU STYLE DE)

En parlant de style de raisonnement social plutôt que de structure sociocognitive, on met l'accent sur le travail cognitif et langagier propre à telle ou telle forme de pensée sociale*. On s'interroge sur le fonctionnement discursif, et cognitivo-discursif, sur le comment est dit ce qui est dit. Pourquoi ce fonctionnement discursif-là et pas un autre ? On s'intéresse au fait qu'une pensée sociale donnée n'est pas véhiculée à travers n'importe quel langage, à travers n'importe quelle forme discursive. On se rapproche ainsi de l'analyse du discours* et de l'étude de l'argumentation ordinaire.

■ **Exemple.** En reprenant le matériel empirique utilisé pour l'approche sociocognitive*, les lettres de lecteurs et les entretiens en profondeur, et en les considérant à la fois sous l'angle des caractéristiques sociocognitives et du travail discursif, il est possible de nuancer davantage la typologie des formes de pensée et du raisonnement ordinaire.

Prenons l'exemple de l'énonciation, de la manière dont on s'approprie le langage suivant les types de pensée. Nous présentons directement les résultats de l'analyse effectuée selon cette dimension énonciative ainsi que quelques caractéristiques langagières propres à chaque style énonciatif. Les principaux styles énonciatifs ont été conceptualisés de la manière suivante : 1) style énonciatif expressif, 2) style énonciatif polémique, 3) style énonciatif didactique.

1) *Style énonciatif expressif.* Les lettres de cette dominante expressive sont marquées par une distance minimum entre le locuteur et son discours, une certaine opacité ; elles peuvent être tendues ou non, et sont modalisées de manière variable. On note les marques linguistiques suivantes :

a) présence fréquente du JE, accompagné d'énoncés d'état : étonné, honteux, outré, etc... ou de verbes énonciatifs : je pense, je crois que… ; ou de verbes annonçant une action : je voterai… ;

b) présence du NOUS, signifiant ici un fort sentiment d'appartenance collective ;

c) modalités d'énoncés d'ordre appréciatif/dépréciatif ;

d) registre du savoir, du vocabulaire et des tournures syntaxiques très personnalisé : style direct, populaire, argotique ;

e) présence d'exclamations, de souhaits et d'injonctions.

2) *Style énonciatif polémique.* Les lettres de cette dominante sont tendues, opaques ou non, plus ou moins distantes, et modalisées de manière variable. On note les marques linguistiques suivantes :

a) présence marquée des interlocuteurs ;

JE *versus* NOUS

JE = NOUS *versus* NOUS

JE *versus* NOUS (ce NOUS est alors un VOUS déguisé) ;

b) beaucoup de verbes non accomplis ;

c) modalité d'énonciation : interrogatif, impératif ;

d) modalités d'énoncés : appréciatif/dépréciatif ; modalités déontiques : il faut, il est temps de…

3) *Style énonciatif didactique.* Les lettres de cette dominante se définissent par une absence de tension, une certaine distance du locuteur par rapport à son discours, et une modalisation spécifique mais faible. On note les marques linguistiques suivantes :

a) absence de JE et de VOUS ;

b) présence du NOUS qui signifie soit la communauté d'appartenance, soit le JE généralisable à tous les individus participant à des normes communes de raisonnement ;

c) présence fréquente de verbes accomplis et de ÊTRE et AVOIR ;

d) modalités d'énoncés : présence d'adverbes et de conditionnels marquant une certaine distance ;

e) modalités logiques : nécessaire, probable, possible, permettant une argumentation à base d'inférence logique.

Style et type de raisonnement. Cette typologie des styles discursifs énonciatifs peut être mise en rapport avec la typologie de l'approche sociocognitive* afin de montrer de quelle façon se conjuguent et s'enrichissent mutuellement les niveaux discursif et cognitif.

L'approche sociocognitive des partisans des mouvements xénophobes a permis de distinguer trois sous-groupes à l'intérieur de la population « xénophobe » : 1) les nationalistes xénophobes ; 2) les nationalistes populistes ; 3) les nationalistes technocrates. Si l'on met en correspondance cette typologie, basée sur ce que disent les auteurs de lettres, avec la manière dont on dit ce qui est dit, soit les styles énonciatifs (ou style de raisonnement social), on obtient les nuances suivantes :

a) peu de discours de style didactique mais surtout les styles énonciatifs expressif et polémique ;

b) le style expressif est surtout propre aux nationalistes xénophobes, qui tiennent, en effet, en premier lieu à exprimer haut et fort, et c'est peu dire, leur mécontentement et leur révolte. L'expression de ce mécontentement est liée à des expériences personnelles ;

c) le style énonciatif polémique se retrouve surtout chez les nationalistes populistes, qui expriment une sorte de conscience nationaliste de classe. Ce groupe ne manifeste guère d'animosité envers les travailleurs immigrés et s'en prend surtout aux dirigeants nationaux qui sont, eux, considérés comme responsables de la forte, trop forte selon eux, proportion de travailleurs immigrés. Les membres de ce groupe s'en prennent également – de manière toujours polémique – aux adversaires qui tiennent un discours humanitaire ou humaniste sur les travailleurs immigrés. Ils leur reprochent de s'apitoyer sur le sort des immigrés mais de ne guère se soucier de la situation des ouvriers nationaux. La réalité sociale est alors perçue en termes de rapports sociaux, et de conflits entre groupes sociaux opposés ;

d) quant au dernier groupe de partisans des mouvements xénophobes, les nationalistes technocrates, qui ont une vision essentiellement économique et de gestion technocratique des phénomènes sociaux, leur style est moins caractéristique, mais ils sont nombreux à énoncer ce qu'ils ont à dire sur un ton plutôt proche du style didactique, sur le ton de celui qui veut gérer les problèmes de manière efficace sans trop s'attarder sur les répercussions humaines et sociales.

(U. Windisch)

📖

WINDISCH U., *Le Raisonnement et le parler quotidien*, Lausanne. L'Âge d'Homme, 1985.

WINDISCH U., *Le Prêt-à-penser, les formes de la communication et de l'argumentation quotidiennes*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990, chap. 7 et 8.

→ Discours (analyse du), Pensée sociale (ou naturelle), **Sociocognitive (approche)**

RECADRAGE DES OBSERVATIONS ET DES INTERPRÉTATIONS (TECHNIQUES DU)

Recadrer, c'est redéfinir le contexte pertinent pour l'observation et l'analyse d'un phénomène. Dans la conception palo altienne de la communication, ceci se fait dans le but de changer le sens du phénomène en question (puisque le sens surgit, en particulier, d'une mise en relation avec le contexte) et donc de déclencher des actions nouvelles chez les acteurs concernés (puisque l'action est liée aux significations perçues-données). La notion de « cadrage-recadrage » est essentielle

pour les recherches qualitatives comportant des analyses de situation* et des études de cas*. Le chercheur devra toujours se demander si l'ensemble des acteurs concernés « cadrent » la situation de la même façon et/ou s'ils « ponctuent » de la même façon la succession des actions s'y déroulant (autrement dit, s'ils en ont la même compréhension).

Dans le paradigme constructiviste, la situation (ou le contexte, ou encore le système relationnel formant le contexte essentiel de l'action) existe d'abord en tant que réalité subjective pour l'acteur. La perception est toujours, en effet, une « réalité secondaire » construite et donc modifiable par la communication. C'est la perception qu'en a le sujet que l'on doit faire évoluer. Ainsi, les stratégies de changement des conduites reposent sur des interventions concernant la perception du contexte pour les acteurs en cause. Une telle conception repose aussi sur la théorie de types logiques. Un contexte ne peut, en effet, déterminer un métacontexte, c'est-à-dire que l'on ne peut expliquer ce qui se produit dans un contexte par des mécanismes empruntés à un niveau hiérarchiquement inférieur. Par exemple, pour comprendre ce qui se passe dans une famille, il est logiquement erroné d'invoquer – comme on a tendance à le faire spontanément – les caractères des individus. Il faut trouver les explications dans le métacontexte, c'est-à-dire dans les caractéristiques du système relationnel tout entier.

Il existe différentes techniques de recadrage : présenter une analyse de la situation en partant d'un point de vue radicalement différent de celui des acteurs prisonniers de leur interprétation ; réagir d'une façon inhabituelle à une situation routinière impliquant des interprétations toutes faites ; tirer toutes les conclusions et les avantages implicites qu'a un acteur à définir de son seul point de vue une situation ; jeter la suspicion sur l'interprétation de la situation donnée par le sujet en lui montrant que cette définition sert plutôt ses partenaires et que ceux-ci le manipulent ainsi ; élargir l'observation du phénomène en regardant là où personne n'a l'habitude de regarder…

(A. Mucchielli)

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approche par la modélisation des relations*, Armand Colin, 2004.

WATZLAWICK P. (sous la dir.), *Sur l'interaction*, Paris, Seuil, 1981.

WATZLAWICK P. *et al.*, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.

→ Compréhensive (approche), **Contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du)**, Études de cas (méthode des), Modélisation systémique des relations

RECHERCHE-ACTION

En sciences humaines et sociales, la pertinence et les ressorts de la recherche-action ont été largement discutés. Nous n'en soulignerons ici que la multiplicité des formes et explorerons ses rapports avec les méthodes qualitatives. La recherche-action est un objet méthodologique complexe ; dans son essence même, elle est au moins quadruple : elle est recherche appliquée, recherche impliquée, recherche imbriquée et recherche engagée.

■ 1) *La recherche-action est recherche appliquée* : elle est aux sciences humaines et sociales ce que la recherche appliquée est aux sciences naturelles, avec, toutefois, cette différence tout à fait fondamentale que l'objet d'étude, en sciences humaines et sociales, est un *sujet*, donc capable (et souvent désireux) d'action et de collaboration. L'action politique, l'intervention sociale, l'expérimentation pédagogique sont des activités qui appartiennent en premier lieu à ce sujet-acteur, sinon le concernent, l'atteignent. La recherche-action est ainsi une recherche appliquée *à* l'action de ce sujet, mais aussi *à partir de* l'action de celui-ci. La démarche n'est jamais uniquement menée *à propos* d'un acteur, mais *avec lui*, voire à sa demande. Plus encore, cet acteur peut être le chercheur lui-même – l'enseignant, le travailleur de rue, l'ethnologue engagé – et réaliser la forme la plus achevée de ce qui se présente comme une recherche pour/dans/de l'action.

2) *La recherche-action est recherche impliquée* : c'est dire que le pari positiviste de l'observation neutre et externe des phénomènes sociaux s'est avéré impossible à gagner, puisque, pour paraphraser les penseurs de l'École de Palo Alto (Watzlawick, Helmick Beavin, Jackson, 1972), *on ne peut pas ne pas prendre position*. Et cette position n'est pas uniquement idéologique, elle est également pragmatique, dans la mesure où, par le jeu de la causalité symbolique, le chercheur influe sur le cours des événements observés, qu'il le veuille ou non, dès que par sa présence il indique que ces événements sont sources (positivement ou négativement) d'intérêt. La recherche en laboratoire ne constitue pas ici la véritable solution puisqu'elle est toujours plus ou moins éloignée de la situation réelle.

3) *La recherche-action est recherche imbriquée* : l'acteur est en principe souverain dans son milieu ou à tout le moins il y occupe une place légitime ; par ailleurs, il est lui-même sujet-énonciateur, théoricien en puissance de sa vie et des événements qui le touchent. Il est donc extrêmement délicat de mener une recherche appliquée dans son champ d'action ou son champ sociopolitique en croyant que lui-même puisse demeurer une « variable constante ». Le terrain d'expérimentation des sciences humaines et sociales est celui où vit et œuvre cet acteur, d'où les liens étroits qui, forcément, l'unissent au chercheur (Van der Maren, 1995). L'imbrication

du chercheur, de l'acteur et des contextes est une caractéristique intrinsèque de la recherche-action.

4) *La recherche-action est recherche engagée* : La recherche-action est donc une forme de recherche engagée dans une action, et non étrangère à celle-ci ou l'observant à distance, et cet engagement peut prendre la forme tant de l'expérimentation pratique que de l'intervention sociale ou politique, devenant alors engagement *pour* l'action. De plus en plus le chercheur comme l'acteur attendent une certaine utilité sociale de la recherche. Il est par ailleurs souvent impossible de séparer intervention et recherche, par exemple dans les organisations, où l'identification des logiques problématiques ne demeure pas longtemps secrète, dans les écoles, où la question des enfants en difficulté ne laisse personne indifférent, dans les milieux pauvres, où l'écart socio-économique entre chercheur et « cherché » est, sinon immoral, du moins préoccupant…

Réalisant une synthèse originale de ces quatre caractéristiques, les types distincts de recherche-action sont très variés et des formes nouvelles voient le jour constamment : recherche-intervention, qui est à la fois intervention au niveau de pratiques problématiques et recherche sur ces pratiques et sur l'intervention menée ; recherche-expérimentation, qui est une mise à l'essai systématique et réflexive d'une stratégie, d'une méthode ou d'un produit ; recherche-action-formation, une forme particulièrement pertinente de recherche-action en éducation (Paillé, 1994) qui combine les avantages et les forces des trois éléments de l'expression ; recherche-dans-l'action, une recherche autonome des praticiens à partir de leur propre action et visant l'efficacité de cette action (Bourassa, Serre et Ross, 1999 ; St-Arnaud, 1999 ; Schön, 1983), investigation coopérative (*co-operative inquiry)* (Reason, Heron, 1986), où les participants de la recherche deviennent cochercheurs dans une relation le plus possible réciproque.

Quelles que soient les formes qu'elle prenne, la recherche-action est, dans la majorité des cas, une recherche qualitative. Elle présente, en particulier, les caractéristiques suivantes : 1) elle est naturaliste (Lincoln, Guba, 1985), c'est-à-dire qu'elle s'effectue sur les lieux mêmes de l'action, avec les acteurs concernés, à l'aide de procédés très peu encombrants ; 2) elle fait appel le plus souvent à des méthodes qualitatives de collecte de données (interview, observation, collecte de documents) ; 3) elle recours essentiellement à des méthodes d'analyse qualitative ou quasi qualitative (voir Analyse qualitative*) ; et 4) elle donne lieu à un compte-rendu et à une analyse de l'action plutôt qu'à un exposé de résultats.

D'autres aspects varient d'un type de recherche à l'autre. Le cadre d'intervention, par exemple, est tantôt issu du milieu où a lieu la recherche (dans un esprit plus proche de la recherche qualitative), tantôt « importé » sur le terrain par l'équipe de chercheurs (s'éloignant alors de cet esprit). Dans d'autres cas, il est dégagé

progressivement à partir d'un travail de collaboration-dans-l'action entre partenaires, ce qui le situe tout à fait dans la ligne inductive et itérative de la recherche qualitative. La logique d'ensemble de la recherche varie également : elle se rapproche le plus souvent du pôle exploration/découverte (logique inductive) mais il arrive qu'elle tende vers le pôle vérification/preuve (logique hypothético-déductive). (P. Paillé)



ARDOINO, J. Conditions et limites de la recherche-action. *Pour*, 1983, 90, 22-26.

BARBIER, J.-M. *Élaboration de projets d'action et de planification*. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.

BARBIER, R. La recherche-action existentielle. *Pour*, 1983, 90, 27-31.

BARIBEAU, C. (dir.). *La recherche-action : de Kurt Lewin aux pratiques québécoises contemporaines*. Montréal : Association pour la Recherche Qualitative, 1992.

BOURASSA, B., SERRE, F. et ROSS, D. *Apprendre de son expérience*. Sillery : Presses de l'Université du Québec, 1999.

CARR, W. et KEMMIS, S. *Becoming critical : education, knowledge and action research*. London & Philadelphia : Falmer Press, 1986.

CHRISTEN-GUEISSAZ, E., CORAJOUD, G., FONTAINE, M. et RACINE, J.-B. (dir.). *Recherche-action. Processus d'apprentissage et d'innovation sociale*. Paris : L'Harmattan, 2006.

DUBOST, J. La question de la spécificité des recherches-action selon les champs. *In* M.-A. Hugon et C. Seibel (dir.) : *Recherches impliquées, recherches-action : le cas de l'éducation* (p. 44-46). Bruxelles : De Boeck, 1988.

GÉLINAS, A. et BRIÈRE, R. *La recherche-action : ses méthodes, ses outils conceptuels et son cadre d'analyse (recension des écrits)*. Conseil Québécois de la Recherche Sociale : rapport de recherche, 2 tomes, 1985.

GOYETTE, G. et LESSARD-HEBERT, M. *La recherche-action : ses fonctions, ses fondements et son instrumentation*. Sillery, Québec : Presses de l'Université du Québec, 1987.

LINCOLN, Y. S. et GUBA, E. G. *Naturalistic inquiry*. Newbury Park, CA : Sage, 1985.

PAILLÉ, P. Pour une méthodologie de la complexité en éducation : le cas d'une recherche-action-formation. *Canadian Journal of Education / Revue canadienne de l'éducation*, 1994, *19*, 3, 215-230.

Portail sur la recherche-action : http://recherche-action.fr/pages/portail.php

POURTOIS, J.-P. et DESMET, H. *Instrumentation et épistémologie en sciences humaines*. Bruxelles : Mardaga, 1988.

REASON, P. Three approaches to participative inquiry. *In* N. K. Denzin et Y. S. Lincoln (dir.) : *Handbook of qualitative research* (p. 324-339). Thousand Oaks, CA : Sage, 1994.

REASON, P. et HERON, J. Research with people : the paradigm of co-operative experiential inquiry. *Person Centred Review*, 1986, *1*, 456-475.

SCHÖN, D. *The reflexive practitionner*. New York : Basic Books, 1983.

VAN DER MAREN, J.-M. *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Montréal, Bruxelles : Les Presses de l'Université de Montréal, De Boeck Université, 1995.

ST-ARNAUD, Y. *Le changement assisté - Compétences pour intervenir en relations humaines*. Boucherville/Paris : Gaëtan Morin éditeur, 1999.

WATZLAWICK, P., HELMICK BEAVIN, J. et JACKSON, D. D. *Une logique de la communication*. Paris : Éditions du Seuil, 1972.

WHYTE, W. F. (dir.). *Participatory action research*. Newbury Park, CA : Sage, 1991.

→ **Acteur** Dynamique de groupe (analyse des phénomènes de), Implication, Institutionnelle (analyse), Méthodologie d'une recherche qualitative, **Pertinence de la recherche qualitative.**

Recherche de motivations → Marketing qualitatif ; Motivations (recherche des)

RECHERCHE HEURISTIQUE (MÉTHODE DE)

La recherche heuristique est une méthodologie de recherche à caractère phénoménologique ayant pour objet *l'intensité de l'expérience d'un phénomène telle qu'un chercheur et des cochercheurs l'ont vécu.* Un ouvrage complet (Moustakas, 1990) a été consacré récemment aux étapes de la cueillette et de l'analyse des données dans ce type d'approche. Dérivée du grec *Heuriskein*, qui signifie « découverte », la recherche heuristique part du principe que nous ne pouvons réellement connaître un phénomène qu'à partir de nos catégories propres d'analyse, lesquelles dérivent de notre expérience *personnelle* de la réalité. La première étape de toute recherche s'impose ainsi comme la recherche au niveau de sa propre expérience, avant d'aller vers celle des autres. L'approche exige du chercheur qu'il ait eu une expérience intense du phénomène étudié. Cela est vrai également des personnes qui seront interviewées ultérieurement.

La procédure habituelle de recherche comprend donc d'abord une réflexion et un questionnement introspectifs intenses de la part du chercheur. Viennent ensuite des entrevues en profondeur avec les « cochercheurs ». Les étapes de l'analyse

renvoient à un processus graduel d'exploration et d'« exposition » de l'expérience : immersion, incubation, explication, etc. Comme l'écrivent Douglas et Moustakas (1985, p. 42), « la recherche heuristique est concernée par le sens, non la mesure, l'essence, non l'apparence, la qualité, non la quantité, l'expérience, non le comportement ».

(P. Paillé)

DOUGLAS B.G. et MOUSTAKAS C., « Heuristic inquiry ; the internal search to know », *Journal of Humanistic Psychology*, 1985, 25, 3, 39-55.

MOUSTAKAS C., *Heuristik Research : Design, Methodology and Applications*, Beverly Hills, Sage, 1990.

→ Implication x Introspection, **Phénoménologique (analyse)**

RECHERCHE QUALITATIVE

L'expression *recherche qualitative* désigne toute recherche empirique en sciences humaines et sociales répondant aux cinq caractéristiques suivantes : 1) la recherche est conçue en grande partie dans une optique compréhensive, 2) elle aborde son objet d'étude de manière ouverte et assez large, 3) elle inclut une cueillette de données effectuée au moyen de méthodes qualitatives, c'est-à-dire des méthodes n'impliquant, à la saisie, aucune quantification, voire aucun traitement, ce qui est le cas, entre autres, de l'interview, de l'observation libre et de la collecte de documents, 4) elle donne lieu à une analyse qualitative des données où les mots sont analysés directement par l'entremise d'autres mots, sans qu'il y ait passage par une opération numérique, et 5) elle débouche sur un récit ou une théorie (et non sur une démonstration).

■ **Historique.** Dans le monde anglo-saxon, l'appellation *qualitative research* s'est imposée dès la fin des années 60 comme terme générique pour cette forme spécifique de recherche. Certains considèrent l'expression plus ou moins heureuse, arguant qu'une recherche ne peut pas être qualifiée de qualitative, ne pouvant que *comprendre* des méthodes qualitatives. C'est oublier que les recherches se réclamant de l'expression remplissent bien plus que la seule condition de faire appel à des méthodes qualitatives. La très grande majorité présente en fait les cinq caractéristiques énumérées plus haut. L'expression « recherche qualitative » est bien plus qu'une nouvelle façon commode de désigner une approche méthodologique faisant appel à l'entrevue ou à une forme d'analyse qualitative. Il s'agit bien plus globalement d'un engagement très cohérent vers un type de rapport à la réalité empirique, aux « sujets » de la recherche et à l'explication scientifique. Les

qualificatifs *postmodernisme, approche compréhensive, méthodes qualitatives, analyse inductive* s'appliquent certes à des aspects importants de la recherche qualitative, mais aucun ne réussit à lui seul à caractériser l'ensemble. Il est donc légitime de parler de « recherche qualitative », même si l'expression n'est pas linguistiquement irréprochable.

Comme pour toute question relative à nos jeunes sciences humaines et sociales, il faut chercher les racines de la recherche qualitative aux origines des disciplines fondatrices, particulièrement au niveau des efforts entrepris pour différencier les sciences humaines et sociales des sciences de la nature. La recherche qualitative est contenue en substance dans la sociologie compréhensive de Weber, dans le projet des sciences de l'homme de Dilthey et dans la phénoménologie de Husserl. En anthropologie sociale et culturelle anglo-saxonne et en ethnologie française, la recherche qualitative s'est ensuite développée de manière relativement harmonieuse comme méthodologie principale, sinon unique, d'approche de l'objet d'étude. En sociologie, particulièrement aux États-Unis, le statut et l'importance de la recherche qualitative ont cependant fort varié d'une période à l'autre. Une époque de gloire (l'École de Chicago, des années 10 aux années 40) a été suivie d'une disparition quasi complète des approches qualitatives, jusqu'à la fin des années 60 qui a vu une réémergence parfois spectaculaire de ce qui a pris vraisemblablement la forme d'un mouvement. L'existence d'un *Dictionnaire des méthodes qualitatives* atteste de la faveur que connaît actuellement la recherche qualitative.

Dans les écrits, la recherche qualitative est diversement caractérisée par les qualificatifs suivants : compréhensive, holiste, inductive, naturaliste, écologique, humaniste, ancrée empiriquement, particulièrement appropriée pour l'analyse fine de la complexité, proche des logiques réelles, sensible au contexte dans lequel se déroulent les événements étudiés, attentive aux phénomènes d'exclusion et de marginalisation, etc. La recherche qualitative a souvent été comparée à la recherche quantitative. Bien que cette opposition soit quelque peu artificielle et trop caricaturale, elle permet cependant de saisir une tension bien réelle entre deux pôles épistémologiques et méthodologiques. Il est, par exemple, tout à fait caractéristique de maintes approches de recherche quantitative de favoriser le contrôle (scientificité des instruments) et l'étendue (ampleur de l'échantillon, généralisibilité) à l'intérieur d'une recherche (voir le tableau ci-après), alors que la recherche qualitative vise avant tout la compréhension et la profondeur (moins de cas, plus de détails). Même situation pour le contexte qui, contrairement à ce qu'on a souvent écrit sur cette question, n'est pas sans importance dans la recherche quantitative, mais est posé plutôt qu'appréhendé, donc est tenu constant plutôt qu'étudié, décrit et analysé. De cette caractéristique dépend en partie le traitement de la complexité des situations : la complexité est plutôt « sublimée » dans les recherches quantitatives (mais certains

diront qu'elle est, en réalité, niée), alors qu'en recherche qualitative, le chercheur se place, en quelque sorte, dans une situation d'immersion de cette complexité (on tente donc de la comprendre, afin de la présenter en détail).

Chacune des oppositions est ainsi instructive des postulats, approches et opérations distinguant des pôles méthodologiques dont la ligne de démarcation n'est pas ailleurs pas aisée à tracer. Au-delà du discours comparatif, la recherche qualitative n'en présente pas moins une série de constantes qui marquent son déroulement comme son originalité et sa couleur propres. De façon générale, on peut dire que :

1 La recherche menée comprend presque toujours un contact personnel et prolongé avec un milieu ou des gens et une sensibilité à leur point de vue (ou perspective, expérience, vécu, etc.) ;

2 la construction de la problématique demeure large et ouverte ;

3 le design méthodologique n'est jamais complètement déterminé avant le début de la recherche en tant que telle, mais évolue, au contraire, selon les résultats obtenus, la saturation* atteinte, le degré d'acceptation interne* obtenu, etc. ;

4 les étapes de cueillette et d'analyse des données ne sont pas séparées de manière tranchée, se chevauchant même parfois (comme en ethnologie*, ethnométhodologie*, analyse de contenu qualitative par théorisation*, etc.) ;

5 le principal outil méthodologique demeure le chercheur lui-même, à toutes les étapes de la recherche ;

6 l'analyse des données vise la description ou la théorisation de processus et non la saisie de « résultats » ;

7 finalement, la thèse ou le rapport de recherche s'insèrent dans un espace dialogique de découverte et de validation de processus et non pas dans une logique de la preuve.

Mener une recherche qualitative implique, sur le plan méthodologique, le choix de l'une ou plusieurs méthodes de cueillette ou de production de données : observation (participante* ou non), entretien

Comparaison des deux pôles

Recherche quantitative	Recherche qualitative
• Mots clés : Contrôle, Étendue	• Mots-clés : Compréhension, Profondeur
• Approche des sciences naturelle	• Approche ethnologique et de la communication
• Préoccupée par : objectivité, généralisibilité, reproductibilité	• Ces questions sont souvent secondaires
• Logique de la vérification	• Logique de la découverte
• On sait assez précisément ce qui sera significatif	• *A priori*, tout peut être significatif
• Contexte posé	• Contexte appréhendé
• Contrôle des variables *a priori*	• Contrôle des « variables » *a posteriori*
• Peut établir des relations « causales » et des corrélations	• Intérêt pour la « causalité » locale circulaire et symbolique
• Procédures codifiées et fixes	• Procédures variables
• Sublimation (ou négation, selon le point de vue) de la complexité	• Compréhension et présentation de la complexité
• Les données sont considérées comme étant « discrètes »	• Les données sont considérées comme étant « riches »

non directif*, entretien semi-directif, entretien de groupe, collecte de documents (organisationnels, personnels, historiques, etc.), journal de bord*, introspection*, méthodes projectives*, vidéo, photo, productions artistiques, etc. Le choix d'une méthode appropriée d'analyse des données est important et peut s'effectuer parmi un nombre également fort varié de méthodes : analyse phénoménologique*, analyse qualitative de théorisation*, analyse des besoins*, analyse de conversation, etc. Enfin, on peut soulever la question de la scientificité de la recherche menée, ce qui implique un examen des critères de validation* des opérations menées.

(P. Paillé)

DENZIN N.K. et LINCOLN Y.S., *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, CA, Sage, 1994.

DESLAURIERS J.-P. (sous la direction de), *Les Méthodes de la recherche qualitative*, Sillery, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987.

LECOMPTE M.D., MILLROW W.L. et PREISSLE J. (eds.), *The Handbook of Qualitative Research in Education*, New York, Academic Press, 1992.

LINCOLN Y.S. et GUBA E.G., *Naturalistic Inquiry*, Newbury Park, CA Sage, 1985.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 2e éd., 1994.

PATTON, M.Q., *Qualitative Evaluation and Research Methods*, Newbury Park, California, Sage, 2e éd., 1990.

→ Compréhensive (approche), **Méthodologie d'une recherche qualitative**, Pertinence de la recherche qualitative, Problématique d'une recherche qualitative, Qualitative (analyse), Triangulation (technique de validation par)

RÉCITS DE VIE (MÉTHODE DES)

Un « récit de vie » n'émane pas d'un écrivain connu en vue d'une publication commerciale ou pour la défense d'une cause. En effet, tenus par des contraintes extérieures, son texte subira, plus que tout autre, les déformations d'embellissement ou de noircissement que celles-ci réclament. Tout au contraire, le « bourgeois de Paris » ou le châtelain de province qui tient son journal au jour le jour pour y noter ses dépenses, les menus faits qu'il vit dans sa sphère d'appréhension, sans autre motivation que de passer le temps ou laisser à ses enfants une relation de son vécu, est présumé beaucoup plus véridique dans son fond, mais surtout dans sa forme. À partir de ce critère de définition, le champ des « récits de vie » se restreint. Quels sont, en effet, les « humbles » qui, jusqu'à la fin du XIXe siècle, savent, même maladroitement, tenir une plume ? Qui, le sachant, s'attarde à les écouter, les réécouter, attacher de la valeur à leurs dires et les transcrire ? C'est pourquoi le recueil des informations peut se faire par entretiens auprès d'informateurs. Ces informateurs sont choisis en fonction des objectifs de l'enquête. Ce sont soit des « faibles » (ouvriers, paysans, déviants…), soit des « hommes moyens » (bourgeois, commerçants, enseignants…), soit encore des « leaders » (P.-D.G., hommes politiques, chefs de guerre). La méthode des récits de vie est alors une méthode de recueil et de traitement de récits obtenus auprès de personnes rapportant leur vécu quotidien passé ou présent. L'entretien se fait à partir d'une trame orientant les récits obtenus sur des thèmes : les conflits, les changements survenus, les relations sociales, les conditions matérielles de vie… Les objectifs atteints par la méthode peuvent être variés (état morphologique de la société, mode de vie, valeurs, normes et mentalités, représentations, motivations*, attitudes*, système des relations entretenues…). Mais, d'une manière générale, les récits de vie, doivent permettre, par synthèse et recoupement, la compréhension d'un problème social (changement dans l'organisation sociale, dans les mentalités, dans les modes de vie…) (Poirier J. *et al.*, 1983, p. 15). Les résultats obtenus dépendent donc d'une part de la trame de

l’entretien et, d’autre part, des traitements et analyses de contenu que l’on fera aux récits. Le récit de vie révèle particulièrement son intérêt en ethnographie. En effet, en pratique, le chercheur « débarque » sur un terrain que, par définition, il ne connaît pas. Des lectures, des dires, des documents – souvent épars et lacunaires – ont, en partie et au préalable, constitué un schéma originel, mais il se doit, au cours de son ou de ses séjours, de l’étendre et de creuser toutes les voies habituelles (aspects économiques, politiques, familiaux, juridiques, religieux, médicaux, etc.) pour, en fonction de ses orientations de recherche, centrer sa tâche sur tel ou tel point et, ce faisant, apporter une contribution positive à la connaissance des phénomènes humains.

■ **Historique.** En 1846, l’archéologue anglais William John Thoms propose que l’on utilise les mots *folk* (peuple) et *love* (savoir) accolés, pour désigner un « savoir populaire » méritant des études sérieuses.

Schliemann, en 1871, découvre Troie en se basant sur le récit d’Homère. Pourquoi, dès lors, pour le monde occidental, ne pas reconnaître l’auteur de *L'Iliade* et de *L'Odyssée* comme le père de tous les récits de vie ?

On citera aussi les admirables enquêtes de Frédéric Le Play (1850) sur les ouvriers du monde. Peu à peu ces « sans parole » sortent de leur silence parce que de courageux pionniers osent braver les conformistes régnants.

En France, un groupe (Loys Brueyre, Henri Gaidoz, Eugène Rolland, Paul Sébillot) passionné par le monde celtique, aux *Dîners* de *Ma mère L'Oye* en 1882, donnera par l’autorité scientifique et le travail de recueil considérable de ses membres, ses lettres de noblesse au « populaire ».

C'est en 1918, à Boston, que se fait la très célèbre publication de Thomas et Zaniecki. Leur travail est l’analyse de 764 lettres écrites à des parents et alliés par des immigrés polonais aux États-Unis. Après les avoir replacées dans leur contexte socioculturel et socio-économique, ils en ont dégagé la portée et la signification. L'analyse de ces lettres permet d’obtenir une vision intime du vécu quotidien des uns et des autres. Les situations singulières rapportées dans les lettres permettent de voir apparaître, au fur et à mesure de la lecture, des traits répétitifs caractéristiques du vécu collectif.

Ces recueils de documents personnels nous sont aujourd’hui précieux, mais parallèlement il n’existe pas, à l’époque, de discipline réellement constituée selon les impératifs scientifiques pour mettre en forme, classer, analyser, critiquer, tirer des conclusions à partir de ces matériaux. L'ethnographie est encore balbutiante, les sciences sociales ne se sont pas tout à fait dépêtrées de leur mère, la philosophie.

Il faut attendre, en Angleterre, Malinowski, et en France, Griaule, Leenhart, plus tard Condominas, Guiart, la grande enquête sur l’Aubrac, soit, pour simplifier, la période 1920-1960, pour que ces démarches essentielles commencent à ne plus

recevoir le qualificatif minorant d'« empiriques ». La parution, le succès de *Tristes Tropiques* et la personnalité grandissante de l'auteur qui prend le temps de nous expliquer comment il court les marchands de verroterie parisiens pour, plus facilement, en Amazonie, établir le contact avec d'obscurs Indiens, donnent enfin à l'ethnographie ses lettres d'accréditation.

Démarche.*L'intégration.* Comment s'y prendre ? Par où commencer lorsqu'on se retrouve seul sur le terrain et que les belles certitudes élaborées dans les douillettes bibliothèques s'envolent au vent de l'harmattan ou de la tramontane ? Dans un ouvrage modeste mais fort réaliste, Pierre Bessaignet écrivait : « S'étant ménagé un accès auprès du groupe qu'il se propose d'étudier, le chercheur entreprendra ensuite de se faire accepter. Pour cela, il commencera à partager l'existence de la communauté. Il vivra avec les gens, participera à leurs travaux, se les fera expliquer, s'y livrera au besoin lui-même. Il assistera aux cérémonies, s'efforcera d'y figurer. Il attendra de préférence qu'on l'invite à participer. Pendant toute cette phase de son travail il s'abstiendra de commencer son enquête. Il se limitera à observer ce qu'il voit et à le retenir dans sa mémoire. Il ne risquera pas de questions à l'exception de celles que tout être qui vit avec d'autres est naturellement amené à poser. On ne saurait trop insister sur ce point. Le travail anthropologique nécessite de s'informer, donc de questionner, aussi de mettre les informations par écrit. Il exige l'enquête systématique. Or, étaler des papiers, s'emparer d'un crayon, poser des questions, c'est faire peur aux gens. Il ne faut s'y livrer qu'à partir du moment où les mobiles du chercheur ont été clairement compris et où ceux dont il s'apprête à scruter la vie sociale l'invitent d'eux-mêmes à le faire. »

*Le repérage des informateurs**. Tout au long de ce travail d'intégration on commencera à sélectionner, en fonction de sa problématique* – terme que l'on peut traduire par : « les questions que l'on se pose » – ceux ou celles à qui on demandera des récits de vie. Pendant toute cette phase d'« imprégnation » (qui peut durer, selon les cas, plusieurs semaines), on distingue peu à peu quels sont les individus qui, en fonction des centres d'intérêts définis au préalable, pourraient être qualifiés du terme imagé de « gisements d'informations ». À défaut de ce repérage, on risque fort de perdre son temps en amorces de relations ne débouchant sur pas grand-chose ou pire, si elles sont interrompues pour cause de stérilité patente, sur des oppositions ou rancœurs plus ou moins déclarées, mais non moins paralysantes. C'est pourquoi la hâte et la précipitation sont à proscrire. Selon la taille du groupe et les circonstances, on pourra user de toutes les techniques bien connues pour l'établissement des échantillons, mais toujours en ayant à l'esprit que l'on vise l'établissement de contacts personnels futurs et non pas à cocher des cases en face de listes de questions. Tout en menant cette tâche, on prépare l'étape suivante qui est l'adaptation au cas étudié d'une trame d'entretien*.

La trame d'entretien. Il ne faut pas croire qu'il suffit de placer un micro sous le nez de la « gentille mémé du coin » et de lui demander « comment on vivait de son temps » pour que les soixante minutes de cassette enregistrées constituent un « récit de vie ». Ce ne seront, tout au plus, que des indications. Reprises, élaguées, confrontées, vérifiées, elles pourront susciter des éléments de questions que par la suite on réintroduira dans de nouvelles demandes. Se faire ainsi le « quêteur », à l'occasion d'une rencontre au bord d'un banc de jardin public ou au coin d'une table de bistrot, de cassettes que l'on accumule sans qu'elles soient centrées sur un thème, c'est perdre son argent, son temps et le faire perdre aux autres. On m'objectera : « Il est préférable, parce que l'occasion se présentait et qu'elle était unique, de recueillir des souvenirs, un témoignage, que de risquer de les voir disparaître à jamais par éloignement, amnésie ou décès. » Dans un tel cas, il faut alors parler de « sauvegarde de documents oraux » mais pas de récits de vie. Ce qui nous amène à insister sur la nécessité de constituer une « trame d'entretiens ». « Trame » et non « questionnaire » ou « guide », parce que le mot évoque l'idée d'un cadre organisé mais lâche, sur lequel les fils de chaîne viendront, au fur et à mesure, plus ou moins serrés, se juxtaposer pour former un tissu homogène susceptible de servir de support à des motifs de broderie originaux qui donneront tout son relief à la pièce.

Le recueil des informations. Après la sélection des informateurs, la collecte peut commencer. La technique de recueil amènera le chercheur, dans ses premiers contacts, à s'abstenir de toute directivité. Son seul objectif sera d'inviter le narrateur à prendre confiance en lui-même et en son interlocuteur. Peu importe s'il s'égare ici ou là sans contrainte : par un mot, un étonnement, une demande de répétition ou de précision anodine, on le ramènera sans en avoir l'air, vers le thème. D'entretiens en entretiens on recentrera les demandes ou, plus exactement, les invitations à parler sur les points qu'il paraît important d'éclairer. C'est en cela que les « récits de vie » trouvent tout leur intérêt. Si, à la réécoute, on découvre un mot, une pratique que tel n'a pas mentionnés, au prochain entretien, fort de son nouvel acquis, le chercheur pourra le reprendre, obtenir confirmation ou mention d'exception. Allant de l'un à l'autre et surtout retournant, sans insistance, de l'un à l'autre avec des intervalles nécessaires dans le temps, on enrichit et consolide sans cesse ses connaissances sur le milieu. Ce que voyant, par une sorte de spirale ascendante, les informateurs et leur entourage ne manqueront pas d'apporter de plus en plus de précisions et d'intérêts car ils auront le sentiment, de plus en plus, de parler sur un pied d'égalité de savoir et donc de compréhension. On le voit, en acceptant ce « temps perdu », on constitue un « savoir conservé ». On est loin des pratiques expéditives de certains « soudards du magnétophone » qui croient qu'en une ou deux heures de capture de parole, ils ont ramené des pierres précieuses. Ce ne seront tout au plus que des empilements de cassettes disparates sommeillant dans un fond de tiroir en attente

d’exploitation. Pour éviter ce stupide sort, il convient de s’attaquer conjointement au recueil et à la transcription.

La transcription. Elle se déroulera en plusieurs temps. Tout d’abord, à la main, à triple interligne, on transcrit la bande. Par des réécoutes successives, on s’efforce de reconstituer le texte au plus près. Très vite, le débutant sera surpris de constater combien le narrateur inclut d’onomatopées, de dires sans suite, d’interruptions, de reprises. C'est la phase la plus pénible et pourtant indispensable. Par des relectures successives, on supprimera ce qui, de toute évidence, n’a pas de place dans le récit ; on harmonisera les temps afin de rester dans une continuité compréhensive. Certains, au nom d’un purisme méthodologique de salon – mais pas de terrain – crieront à la trahison, à la mise à l’écart du non-dit, au massacre de l’original. En toutes choses il faut savoir « raison garder ». Autant, dans un entretien en face à face à visée thérapeutique, par exemple de type freudien ou rogérien, il faut chercher à ne laisser échapper aucun sens à ce qui peut en avoir, autant, lorsqu’on souhaite donner à des lecteurs nombreux et pas forcément spécialistes, une vision globale des mécanismes régissant une société, il faut, sans complaisance, se rendre lisible. Il serait vain de prétendre énoncer des règles strictes ; le bon sens et l’honnêteté intellectuelle sont des guides de référence solides suffisants.

La phase suivante sera la saisie de ce script sur l’ordinateur ; on ne dira jamais assez combien sa vulgarisation a simplifié les procédures matérielles anciennes. C'est à ce moment que, par le recours à des notes infrapaginales abondantes que permettent avec aisance les traitements de texte modernes, on fournira au lecteur tous compléments dont il a besoin pour bien comprendre le fil du discours qui, par lui-même, ne serait pas suffisamment explicite. Cette énergie renforcée par l’inclusion de documents graphiques (cartes, schémas, plans) et photographiques (cartes postales, clichés de famille, reproductions de tableaux) aidera à l’explication, à la connaissance, à la compréhension. On pourra, mais en prenant les précautions d’identification et de retrait élémentaires afin de respecter la matière première, s’avancer à des analyses et des interprétations. Le remaniement, les retouches indispensables à la lecture cursive du ou des textes recueillis, ont obligatoirement altéré la « virginité » des dires originels. Il faut le savoir et s’en accommoder. Établir un récit cohérent implique des regroupements par unités catégorielles. Deux précautions doivent être prises : la première étant de n’utiliser pour son texte que les phrases du narrateur ; la deuxième de bien marquer, typographiquement, tout ce qui est supplément apporté par l’enquêteur (titres, sous-titres, chapitres, transitions, annotations, commentaires). Une règle absolue est de ne pas mêler les commentaires et le texte. Du point de vue pratique, on ne répétera jamais assez que les notes infrapaginales sont de très loin supérieures aux renvois en fin de chapitre ou d’ouvrage.

L'analyse et l'interprétation. En ce qui concerne les analyses de contenu*, on laissera au lecteur usager du texte (qui peut très bien être le chercheur lui-même) la responsabilité de son analyse et de son interprétation. Par contre, on fournira un écrit, dans son fond et dans sa forme, aussi proche que possible de ce qui a été exprimé. À cela s'ajoutera une abondante documentation de tous ordres, où les croisements de dires multiples laisseront à l'usager du texte le sentiment qu'on lui a fourni tous les outils pour approcher l'existant sans lui forcer la main par des interprétations hasardeuses ou dogmatiques.

Exemple. Pour illustrer ces propos, on donnera un exemple que nous croyons aussi proche que possible de la démarche proposée. Je me limiterai à un ouvrage aujourd'hui épuisé. Sa spécificité tient à ce qu'il s'agit d'un document type Polish Peasant dont l'authenticité est certaine et les remaniements de textes, nuls : toutes les tournures et l'orthographe, même fautives, ont été conservées (Paul Raybaut, *Les Raisins sont bien beaux. Correspondance de guerre d'un rural 1914-1917*, Fayard, 1977). Par l'appel aux documents (photos, plans, recueils auprès des survivants), on a pu reconstituer, à partir d'un fait somme toute très banal – un jeune paysan entraîné, sans savoir ni pourquoi ni comment, dans la terrible guerre de 14-18 blessé, prisonnier en Allemagne, observant et notant pour les siens restés au pays ce qu'il découvre d'autres modes de vie paysans jusqu'alors totalement inconnus –, ce qu'était la vie rurale, les conditions de détention, de vie quotidienne, dans les deux mondes qui se combattaient en s'ignorant. Au fil des pages, en se basant sur les demandes et les envois de nourriture, de vêtements, d'argent, de « nouvelles du pays », se dessinent les idéaux (foi dans la Patrie, présence constante d'une religiosité forte et naïve, solidarité familiale, niveaux de vie villageois) qui ont imprégné toute cette génération et permettent de comprendre comment, d'un côté comme de l'autre, des millions de jeunes gens sont allés à la mort *la fleur au fusil*. Lorsque la paix revient, les survivants auront du mal à comprendre qu'en quatre ans, tout ce monde de valeurs, de croyances si solides, de pratiques économiques, s'est effondré. Ainsi, à partir du banal, du répétitif, on peut découvrir le spécifique.

(P. Raybaut)

ABRAHAM J.-J., *L'Homme au magnétophone*, Le Sagittaire, 1976.

BERTAUX D., *Histoires de vies ou récits de pratiques, Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Cordès, 1976.

BIOCCA E., *Yanoama, Récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens*, Paris, Plon, 1968 (coll. Terre humaine).

BONNAIN R. et ELEGOET F., « Les archives orales, pour quoi faire ? », *Ethnologie*, VIII, oct. déc. 1978, pp. 348-355.

DAMPIERRE E. de, « Le Sociologue et l'analyse de documents personnels », *Annales*, 1957-3, pp. 442-454.

ELEGOET F., « Le recueil d'une histoire de vie, Tud had Bro », *Sociétés bretonnes*, nº 2, pp. 139-170.

GOY J., « Histoires de vie et ethnohistoire : à propos des archives orales de la France contemporaine », pp. 167-172, *in* BERNARDI B., PONI C., TRIULZI A. *et al.*, *Anthropologiae storia : fonti orali*, Milan, Franco Angeli, 1978.

JOUTARD P., « Historiens à vos micros ! Le document oral, une nouvelle source pour l'histoire », *L'Histoire*, nº 12, mai 1979, pp. 106-112.

LEBEUF J.-P., « L'enquête orale en ethnologie », pp. 180-199, *in* POIRIER J., *L'Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, 1968.

POIRIER J., GLAPIER-VALLADOS S. et RAYBAUT P., *Les Récits de vie. Théorie et pratique*, Paris, PUF, 1983.

SMITH F.M., *Baba de Karo*, Paris, Plon, 1969 (coll. Terre humaine). Autobiographie d'une musulmane Haoussa du Niger.

→ Documents personnels (utilisation des), Ethnobiographie, Ethnologie et méthodes qualitatives, Informateur clé, **Interview non directive (ou compréhensive) centrée**, Qualitative (analyse)

Règles du jeu (recherche des) → Jeux (analyse des) ; modélisation systémique des relations

Représentations (analyse des) → Contenu (analyse de) ; Ethnobiographie ; Mentalités (analyse de l'évolution des) ; Qualitative (analyse) ; Sémantique (analyse de contenu).

RÊVE ÉVEILLÉ DIRIGÉ (MÉTHODE DU)

Méthode de psychothérapie qui consiste à mettre le patient dans un état modifié de la conscience (seuil de vigilance abaissé) puis à lui proposer un voyage imaginaire qui le met dans une succession de situations au sujet desquelles on lui demande de rapporter ce qu'il voit et ce qu'il ressent lorsqu'il fait certaines actions. Les situations dans lesquelles le psychothérapeute met le patient sont symboliques. Il s'agit de la manipulation d'une épée pour un homme ou d'un vase pour une femme (représentation de sa masculinité ou de sa féminité) ; de la descente dans un fond marin (interrogation sur le fond caché de son être) ; de la descente dans une grotte souterraine où il rencontre d'abord une sorcière ou une fée (rencontre de la mauvaise mère et de la bonne mère) puis des personnages représentant son parent du même sexe ; de la rencontre avec un dragon (symbole des interdits du milieu culturel) ; de la remémoration d'un souvenir d'enfance où il se trouve en compagnie

de sa mère. Les images et les sentiments rapportés par le patient sont analysés, tout au long de son parcours symbolique, avec la méthode de l'analyse symbolique à clé* de la psychanalyse ou d'autres méthodes utilisant d'autres clés telle la méthode d'analyse jungienne.

(A. Mucchielli)

DESOILLE R., *Théorie et pratique du rêve éveillé dirigé*, éd. du Mont-Blanc, 1961.

DESOILLE R., *Marie-Clotilde. Une psychothérapie par le rêve éveillé dirigé*, Paris, Payot, 1971. FUSINI-DODDOLI M., *Le rêve éveillé dirigé*, Paris, ESF Éditeur, 1970.

→ Mythographique (analyse), Symbolique à clé (analyse), ***Symbolique des productions mythiques (analyse).***

RÊVES (ANALYSE DES)

L'analyse des rêves renvoie à de nombreuses méthodes qualitatives : l'analyse formelle*, l'analyse métaphorique à clé*, l'analyse actancielle*, l'analyse phénoménologique et structurale*, l'analyse structurale*, l'analyse symbolique des productions mythiques*… . qui sont traitées, par ailleurs, dans ce dictionnaire.

Rorschach (test projectif de) → (Projectives (méthodes)

S

SATURATION

Le critère de validation de la saturation désigne le moment lors duquel le chercheur réalise que l'ajout de données nouvelles dans sa recherche n'occasionne pas une meilleure compréhension du phénomène étudié. Cela constitue un signal qu'il peut cesser la collecte de données ou leur analyse ou les deux actions vécues simultanément. Glaser et Strauss (1967) ont développé le concept de « saturation théorique » : le chercheur, en cours d'analyse, regroupe et structure ses données en catégories. Afin de rendre ces catégories d'analyse le plus dense et riche de sens possible, il recueille d'autres données provenant de groupes divers, lui permettant de dégager des points de comparaison pour enrichir les catégories et en établir les frontières. La saturation, lorsqu'elle est atteinte, repose donc sur une diversité maximale des données, en regard du phénomène étudié. Le concept de saturation a été repris et, selon l'approche méthodologique retenue, on l'associera aux données, aux catégories d'analyse, au savoir produit.

Selon que la saturation est utilisée et s'inscrit dans un cadre paradigmatique post-positiviste ou constructiviste, elle est réputée jouer un rôle différent. Dans la perspective post-positiviste, la saturation constitue un signal de la représentativité des données. Le savoir produit possède alors un certain degré de généralisation. En effet, on atteint, par la poursuite du recueil et de l'analyse des données, un point de saturation. Le chercheur prétend avoir alors produit un sens complet, les faibles variations observées étant dues aux contextes individuels. Le savoir produit s'applique ainsi à l'ensemble de la population. Dans la perspective constructiviste, la richesse et la complexité des faits humains rendent impossible la généralisation du savoir produit. La saturation permettra au chercheur de produire un savoir riche, adéquat et nuancé, intimement rattaché aux contextes à l'intérieur desquels ils auront été produits. Les tenants de cette vision de la recherche viseront plutôt à produire un savoir transférable : l'utilisateur de la recherche est en mesure d'apprécier les résultats produits, de faire des comparaisons avec son propre contexte et de comprendre le phénomène étudié compte tenu de ses propres contraintes contextuelles.

■ **Exemple.** Baby et coll. (1994) ont évalué 876 projets mis en place par des écoles québécoises afin de contrer le décrochage scolaire. Les chercheurs ont retenu, au hasard, 100 projets et ils ont construit leurs catégories d'analyse selon un mode inductif, c'est-à-dire que les catégories d'analyse ont émergé du matériel analysé : il

n’y avait pas de catégories formulées *a priori* mais des questions d’ordre pédagogique préalablement identifiées qui ont servi de point de repère pendant la construction des catégories. Une fois les catégories établies, ils ont effectué une validation par saturation. Pour ce faire, ils ont puisé à même les autres projets non retenus pour fins de catégorisation et ils ont vérifié comment ceux-ci s’inséraient à l’intérieur des catégories formulées. Si l’analyse de ces projets convenait aux catégories existantes, les chercheurs présumaient que la saturation était atteinte puisque les catégories identifiées étaient suffisamment larges et exhaustives pour recouper toutes les situations. Les chercheurs ont alors décidé d’arrêter l’analyse d’autres projets puisqu’elle n’ajoutait plus rien à la construction et à l’élargissement des catégories obtenues.

(L. Savoie-Zajc)

BABY A., GUILBERT N. et SAVARD L., *Pour une écologie de la réussite éducative*, Univ. Laval, Crires, Québec, vol. 1, #5, 1994, pp. 3-44.

BERTAUX D., « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, #2, 1980, pp. 198-225.

GLASER B.G. et STRAUSS A.L., *The Discovery of Grounded Theory*, New York, Aldine Pub., 1967, pp. 61-62.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 1991, pp. 117-118.

STRAUSS A.L., *Qualitative Analysis for Social Scientist*, Cambridge University Press, 1987, p. 21.

→ Pertinence de la recherche qualitative, **Validation des méthodes qualitatives (critères de)**

SCÉNARIOS (MÉTHODE DES)

Nous avons déjà présenté les scénarios simples fondés sur des hypothèses de tendances lourdes* et d’invariants* dans la rubrique « prospective* ». Nous insistons ici sur un autre type de scénarios qui utilisent un jeu d’hypothèses que l’on va faire varier suivant plusieurs modèles de réalité.

■ *Modèles évolutifs à choix multiples et scénarios contrastés*

Ces modèles sont une combinaison des scénarios tendanciels et des prolongements de tendances en partant d’hypothèses évolutives très divergentes. Ils reposent sur quelques principes simples qui sont l’expression d’une appréhension rationnelle du futur :

- respect des règles du jeu : fixées à l'avance ces contraintes donnent des lignes de fuite obligatoire aux modèles. Par exemple, la crise peut être posée comme contexte à partir de la formulation du philosophe Canguilhem, « à observer les sociétés de l'âge industriel, on peut se demander si leur état de fait permanent ne serait pas la crise, et si ce ne serait pas là un symptôme franc de l'absence en elles d'un pouvoir d'autorégulation » ;

- adaptation aux objectifs : la prospective garde toujours une perspective d'application ou du moins répond à un ensemble d'attentes de la part de ceux qui l'ont commanditée. Le choix des hypothèses évolutives aussi bien que des méthodes en tient compte. Par exemple, la vision de l'avenir des périphéries des grandes villes ne tiendra pas compte des fluctuations du cours du dollar, même si, indirectement, cette fluctuation peut jouer un rôle comme facteur de chômage. Cette adaptation est elle-même un moment délicat par l'exclusion-inclusion des variables qu'elle suppose ;

- vraisemblance : les acteurs doivent agir conformément à leurs intérêts supposés ;

- rationalité : les acteurs ne peuvent fonder leurs jugements que sur la base d'informations qu'ils sont censés posséder ;

- cohérence : les contradictions internes sont exclues.

Ces trois dernières clauses correspondent à cette dimension raisonnable qui distingue clairement ici la prospective de la science-fiction ou de la divination ! Comme la prose de M. Jourdain, le citoyen pratique tous les jours ces scénarios contrastés mais il se contente d'imaginer l'alternative, alors que le prospectiviste essaye de construire les conséquences et les effets en chaîne.

Par exemple, il est aisé de prolonger la tendance libérale et son extension sous sa forme la plus radicale à l'Europe tout entière d'ici 2050, mais on peut aussi envisager un retour à une économie sociale et de marché encadrée. Pour ce faire, le premier scénario utilisera les concepts dominants du moment (nous parlons en 1996), le scénario en contraste fera appel à des événements externes, par exemple retour d'un néocommunisme en Russie, explosions syndicales en Occident, ou encore impuissance du libéralisme aux États-Unis comme ailleurs à résoudre les problèmes des villes, pour justifier un autre chemin historique.

Le scénario par itération

La méthode est la même que dans le scénario précédent mais on se fixe des horizons temporels à 5, 10 ou même 15 ans pour reprendre à chaque étape l'analyse des variables en jeu.

Par exemple, pour prévoir les facilités aéroportuaires de l'an 2030, on commencera par s'interroger sur l'encombrement du ciel qui entraîne des

modifications au sol par la mise en chantier de nouveaux grands aéroports d'ici l'an 2005 un peu partout dans le monde. Dans cette perspective, la technologie des avions et celle du contrôle interviennent peu. En revanche, dès 2005, on doit envisager des innovations technologiques tel le supersonique ou sociotechniques tel le « free-flight » (vol libre), c'est-à-dire la capacité pour l'avion de se passer d'assistance au sol sur 95 % de son trajet pour penser le type d'installations aéroportuaires nécessaire. Et un autre palier sera alors obligatoire en 2020 avec une montée des incertitudes sur l'avenir technologique.

Scénarios de rupture

Le scénario de rupture joue le rôle d'un Cassandre, il utilise ce que le philosophe de l'écologie allemand Hans Jonas nomme l'heuristique de la peur pour faire prendre conscience des dangers du choix d'une politique ou d'un cheminement historique en cours qui peut amener une catastrophe*. Prenant appui sur la théorie du chaos* et l'effet papillon qui rend compte de l'imprévisibilité absolue à long terme de tous les phénomènes, le scénario de rupture suppose une bifurcation dont on n'est pas obligé de donner rationnellement la succession causale qui amène à celle-ci. L'hypothèse centrale repose sur le fait que si elle figure dans le répertoire de l'imaginaire de l'homme moderne elle est possible, car « le vrai n'est pas toujours vraisemblable » (Pascal).

Ce type de scénario ne respecte donc pas les règles du jeu énoncées précédemment dans un premier temps. En revanche la construction des événements qui suivent reprend les règles habituelles mais dans un contexte fort difficile à imaginer.

Comme exemples majeurs, on peut donner l'explosion d'une centrale nucléaire en Occident, ou une guerre atomique entre deux pays non ou peu industrialisés. Des scénarios existent mais restent secrets pour l'instant. Mais une révolution noire aux États-Unis avec création d'un État indépendant, une explosion sociale en Allemagne, pays phare de l'Europe libérale, une prise de pouvoir de type fasciste dans un État européen, une épidémie nouvelle du type sida mais encore plus mortelle à la suite d'une manipulation génétique, un retour des dirigeables face à une saturation absolue de l'espace aérien, un effondrement de l'industrie automobile face à une désaffection du public dans les villes, etc., sont autant de points de départ possibles pour une compréhension des risques encourus dès maintenant et des moyens de parer à la catastrophe. La science-fiction propose très souvent des images du futur construites sur un modèle qui ressemble à ce type de scénarios.

(A. Gras)



BAREL Y., *Prospective et analyse des systèmes*, La Documentation française, Paris, 1971. BENASSOULI P. et MONTI R., « La planification par scénarios. Le cas Axa France 2005 », *Futuribles*, nº 203, pp. 37-6.

CAZES B., « Le passé du futur – Une collection d'œuvres d'anticipation à découvrir », *Futuribles*, nº 204, déc. 1995, pp. 65-72.

GAUDIN T., *2100-récit du prochain siècle*, Paris, Payot, 1990.

GAUDIN T., *Les Métamorphoses du futur*, Paris, Economica, 1988.

GODET M., *Prospective et planification stratégique*, Paris, Economica, 1985.

JOUVENEL H. DE, « Communautés européennes », *Prévision et évaluation dans le domaine de la Science et de la Technologie*, Bruxelles, FAST, 1981.

JULIEN P.A. *et al.*, *La Méthode des scénarios*, Paris, La Documentation française, nº 59, 1975. TOFFLER A., *Les Cartes du futur*, Paris, Denoël, 1984.

Coll. « Image de la France en l'an 2000 – Scénario de l'inacceptable », et « Documents – Méthodes de travail », Paris, La Documentation française, 1971.

Revues *Futuribles*, *Futures*, *The Futurist.* → Delphi (méthode), **Futurologie compréhensive**, Tendances lourdes (méthode des)

SÉMANTIQUE (ANALYSE DE CONTENU) (UTILISATION DU DIFFÉRENCIATEUR SÉMANTIQUE D'OSGOOD)

Méthode d'analyse intuitive et interprétative permettant la visualisation des significations affectives d'un terme ou concept sur une grille composée d'une série de qualificatifs opposés deux à deux et recouvrant trois dimensions essentielles du champ sémantique : 1) la valeur (bon-mauvais, beau-laid, gentil-méchant, juste-injuste…), 2) la puissance (fort-faible, dur-mou, lourd-léger…), 3) l'activité (actif-passif, tendu-relâché, rapide-lent, chaud-froid…).

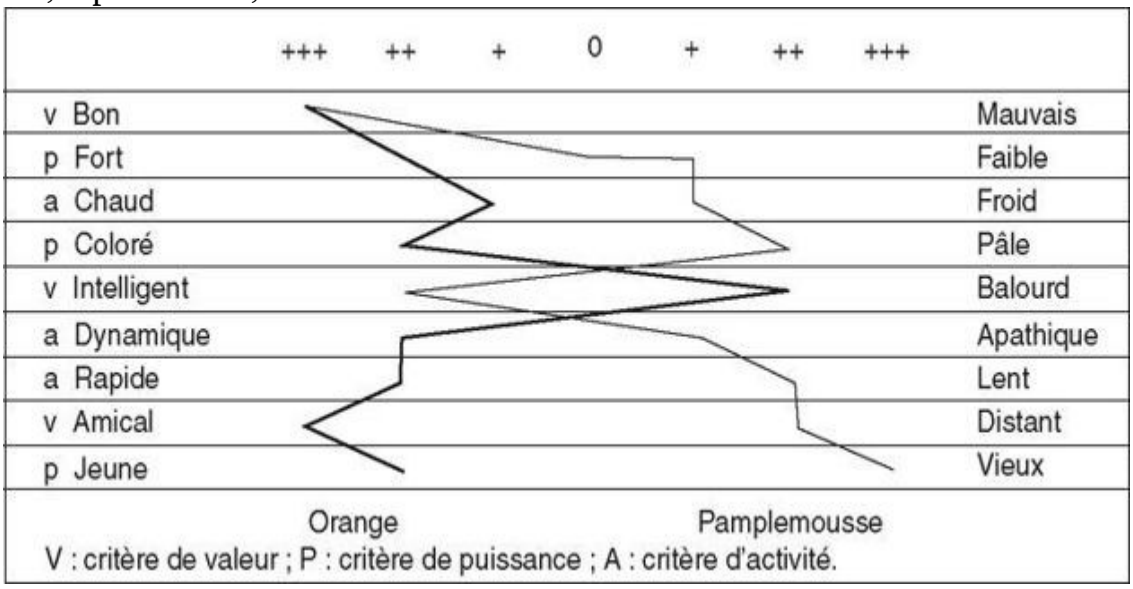
■ **Historique.** Selon Osgood (1957), la signification d'un mot n'est pas son sens dénotatif lexical, c'est l'ensemble des réactions émotionnelles et comportementales qu'il provoque car il s'est nécessairement trouvé associé, dans l'apprentissage social que l'on en a fait, à des expériences vécues et à des impressions personnelles. La signification réelle d'un mot se définit donc par la position qu'il occupe dans l'espace sémantique à trois dimensions que ses recherches factorielles sur l'espace sémantique des termes et concepts ont repérées (valeur, puissance, activité).

Exemple. Pour analyser et visualiser la position d'un terme ou concept selon les trois dimensions essentielles du champ sémantique, on prépare un tableau fait d'une succession d'échelles bipolaires réalisées avec des adjectifs opposés. Les adjectifs sont choisis en fonction du champ sémantique supposé du terme ou concept à analyser. La liste de ces adjectifs n'est pas limitée mais ceux-ci se distribuent à

égalité selon les trois dimensions sémantiques prévues. On divise chaque ligne d'adjectifs opposés deux à deux en sept segments portant des évaluations allant de +++, à zéro (*cf.* schéma ci-dessous). On demande ensuite à l'individu (ou au groupe) interrogé de situer sur chacune des lignes le terme ou le concept désigné, et cela en se laissant aller à ses impressions et à son intuition.

Voici, par exemple, le résultat comparé des significations (ou des connotations affectives) de deux mots : « orange » et « pamplemousse » obtenu auprès d'un groupe de vingt sujets européens (R. Mucchielli, 1991, p. 88) :

L'expérience révèle une différence sémantique nette entre ces deux systèmes de connotations affectives dans le groupe : l'orange est un « être » chaud, vif, gai, généreux, dynamique, amical et jeune ; le pamplemousse, au contraire, un « être » vieux, lent, replié sur soi, intellectuel. On



voit comment de telles études peuvent être utilisées en publicité pour se servir de la « personnalité des produits de consommation ». Le différenciateur sémantique a de nombreuses applications (Moles, 1970).

(A. Mucchielli)

MOLES A., « La diffusion de la différenciation sémantique en France », *International Review of Applied Psychology*, 1970, nº 2.

MUCCHIELLI R., *L'Analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF Éditeur, 10e éd., 1991.

OSGOOD C.E., TANNENBAUM P.H. et SUCI J.-G., *The Measurement of Meaning*, Urbana, University of Illinois Press, 1957.

→ Imaginaire (structures et mécanismes de l'), Mythographique (analyse), Sémiologique de l'image (analyse), Sémiotique (analyse)

SÉMIOLOGIE DE L'IMAGE

« Sémiologie » comme « sémiotique » sont deux mots formés à partir du grec *semêion* : « signe ». Cependant les suffixes « logie », du grec *logos* : « discours » et « tique », s'apparentant à *tekhnê* : « l'art de ceci », montrent comment la « sémiologie de l'image » a, historiquement et théoriquement, cédé le pas à la « sémiotique de l'image » dans la recherche contemporaine.

■ **Historique**. Annoncée, au début du siècle, par le linguiste Ferdinand de Saussure comme un projet de science générale des signes, la « sémiologie » des systèmes de signes non verbaux s'est mise en place dans les années 60-70, et en particulier, la sémiologie de l'image, en France, sous l'impulsion de Roland Barthes.

Une première période structuraliste, alors concentrée sur la confrontation sémiologie/linguistique, a dû, pour sortir de l'impasse théorique où elle était, s'ouvrir à une interrogation plus large et plus méthodique sur l'étude des processus de signification par l'« image », sa « signifiance ». D'une interrogation sur la légitimité et la nature d'un « signe-image », on en est arrivé à une théorisation et à une formalisation des processus de signification du ou des signes visuels. On a alors affaire à une sémiotique spécifique, celle de l'image ou des messages visuels, permettant à une sémiotique appliquée de se mettre en place, celle de l'analyse des messages visuels à l'aide d'outils sémiotiques. Les deux termes – sémiologie et sémiotique –, quoique étroitement liés, ne sont donc pas pour autant synonymes, ni dans leur histoire, ni dans leur usage : le premier, d'origine anglo-saxonne, est le terme canonique qui désigne la sémiotique comme philosophie du langage. Le second, d'origine européenne, a été longtemps compris comme l'étude de langages particuliers non verbaux (image, gestuelle, théâtre, etc.), mais correspond plus à la première période « linguistico-structuraliste » de la réflexion (1960-1970), concentrée sur les notions de *signe* et de *rode*, qu'à la période suivante concentrée sur le problème de la *signifiance* de l'image (1975-1990).

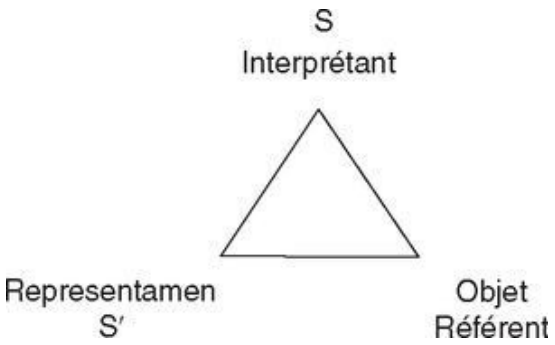
Les grands précurseurs de référence ont été le linguiste suisse Ferdinand de Saussure, en Europe, et le scientifique Charles Sanders Peirce, aux États Unis. Ce que l'on désigne donc comme la « première sémiologie », dans les années 60-70, s'est attaché à définir la spécificité d'un signe-image par rapport à celle du signe linguistique. Étudiant la nature du signe linguistique, Saussure l'avait décrite comme une entité psychique à deux faces indissociables reliant un signifiant (les sons) à un signifié (le concept) Saussure a représenté cette entité sous la forme du diagramme bien connu : S'[1]

S'

La spécificité de la relation entre les sons et le sens, ou entre le signifiant et le signifié, dans la langue avait été ensuite déclarée « arbitraire », c'est-à-dire

conventionnelle, par opposition à une relation dite « motivée » lorsqu'elle avait des justifications « naturelles » comme celles de l'analogie ou de la contiguïté : « l'idée de sœur n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons (sœur) », explique Saussure, alors qu'un portrait dessiné ou peint sera, lui, un signe « motivé » par la ressemblance, et une trace de pas par la contiguïté physique qui en constitue la causalité.

Charles Sanders Peirce a pensé, quant à lui, une théorie générale des signes (*Semiotics*) et une typologie, très générale et comprenant la langue, mais insérée et relativisée dans une perspective plus large. Pour Peirce, un signe est « quelque chose, tenant lieu de quelque chose pour quelqu'un, sous quelque rapport, ou à quelque titre ». Cette définition a le mérite de montrer qu'un signe entretient une relation solidaire entre trois pôles au moins (et non plus seulement deux comme chez Saussure) : la face perceptible du signe, « representamen » ou signifiant, ce qu'il représente, « objet » ou référent, et ce qu'il signifie, « interprétant » ou signifié.



Ce diagramme représente la dynamique minimale de tout processus sémiotique, dont la signification dépend aussi du contexte de son apparition, de l'attente de son récepteur, et ne se réduit jamais au seul référent. Celui-ci (ou dénoté) s'étoffe de tout une aura de significations (les connotations) liées au contexte, aux acteurs, et à la spécificité de chaque acte de communication.

Si les signes ont une structure et un processus communs, *signifier quelque chose d'autre qu'eux-mêmes*, ils ne sont pas identiques pour autant. Peirce distingue ainsi l'icône, classe des signes dont le signifiant a une relation analogique avec ce qu'il représente (son référent), tels que la peinture figurative ou la photographie, de l'index ou *indice* pour lequel cette relation est de causalité physique, telle que la trace de pas, et du *symbole*, classe des signes conventionnels tels que les emblèmes, les drapeaux ou les langues. En ce qui concerne l'*image*, Peirce en fait une sous-catégorie de l'icône, l'analogie mise en jeu étant qualitative, tandis que le *diagramme* utiliserait une analogie relationnelle et la *métaphore* comparative.

La « première » sémiologie de l'image, vers le milieu du siècle, s'est attachée à l'étude de l'image sous son aspect iconique (figuratif, imitatif). Mais il est vite

apparu que ce qu'on appelle une « image » constitue un message visuel (ou audiovisuel) *hétérogène*. C'est-à-dire qu'elle rassemble et coordonne au sein d'un cadre (de limites) différentes catégories de signes : des « images » au sens théorique du terme (des *signes iconiques*, analogiques), mais aussi des *signes plastiques* : couleurs, formes, composition interne, texture, et des *signes linguistiques* du langage verbal. C'est leur relation, leur interaction réciproque comme avec le contexte de la communication, qui produisent un sens que nous apprenons plus ou moins consciemment à décrypter et dont la théorie et l'analyse sémiotiques permettent de décrire le fonctionnement.

Étude de l'image. Si l'on admet communément que, matérielle ou non, une « image » c'est d'abord *quelque chose tenant lieu de quelque chose d'autre à quoi elle ressemble*, c'est qu'elle est bien perçue comme *représentation* et comme *signe analogique*. Le terme désigne le plus souvent une représentation visuelle alors qu'il s'applique aussi aux représentations mentales analogiques ainsi qu'à des représentations concernant nos autres sens : ouïe, toucher, odorat ou goût. La sémiologie de l'image concerne l'image visuelle.

La *ressemblance*, ressentie ainsi comme son mode principal de fonctionnement, suscite alors toutes sortes de craintes : l'image peut devenir dangereuse aussi bien par excès que par défaut de ressemblance. Mais la ressemblance est une notion complexe et relative. Si elle est souvent comprise comme une conformité entre l'image et son modèle, une mimésis, l'histoire de l'art avait déjà montré que l'impression de ressemblance, et la reconnaissance qui s'ensuit, correspondent plus à une conformité aux attentes du spectateur : représentation stéréotypée d'un concept, relation texte image, conventions représentatives.

Une distinction fondamentale nuance et complique l'étude de l'image visuelle : c'est la distinction entre images fabriquées et images enregistrées. Plus que la ressemblance, ce qui distingue les secondes des premières, c'est qu'elles sont des *traces* (lumineuses, sonores, calorifiques, électriques, infrarouge…) et donc des indices, avant d'être des icônes. Leur force particulière vient alors de là. *La ressemblance le cède à la trace.* L'enregistrement donne alors à l'image la force de la chose même, provoque l'oubli de son caractère représentatif et interprétatif. C'est cet oubli (bien plus qu'une ressemblance excessive) qui provoque le mieux la confusion entre image et réalité.

Enfin, comme toute représentation, l'image utilise nécessairement des règles conventionnelles d'élaboration qui permettent leur compréhension. Une grande part de leur signification est donc liée aussi à leur aspect de *symbole*, selon la définition de Peirce. C'est le cas de la perspective dans la représentation visuelle occidentale, ainsi que de l'utilisation de nombre de ses paramètres (cadre, cadrage, éclairage, scénographie, etc.) dont l'interprétation est culturelle et anthropologique.

C'est en étudiant le jeu de tous ces paramètres, la circulation entre *ressemblance, trace et convention* des différents types de signes qui composent les messages visuels, ainsi que les variations liées au contexte et aux supports de communication, que l'approche sémiotique nous permet de saisir non seulement la complexité mais aussi la force et la spécificité de la signification de l'« image ».

Si la question du sens préside en effet à la sémiotique de l'image, elle ne lui est cependant pas réservée. Elle concerne en effet aussi les plasticiens, les théoriciens et les historiens de l'art, les philosophes, les psychanalystes ou les psychologues, les scientifiques, etc.

Ce qui caractérise l'interrogation sémiotique sur la signification par l'image, c'est la question sémiotique en général, c'est-à-dire celle de la *signifiance*, du *comment* de la signification, plus que du *quoi*. Les sémioticiens fondamentalistes s'interrogent alors sur le passage de la vision à la perception visuelle, et à la perception de la représentation visuelle même, c'est-à-dire du ou des signes visuels. Il s'agit là d'une interrogation philosophique basée sur les différentes théories de la connaissance et de la perception visuelle, entre phénoménologie et sciences cognitives. Ce courant de réflexion sémiotique très théorique se nourrit néanmoins, comme une réflexion plus appliquée, de la notion de *signe iconique*, fondatrice de la sémiologie de l'image, revisitée par la sémiotique visuelle et enrichie désormais de celle de *signe plastique* et de *signe linguistique* comme éléments constitutifs et complémentaires de l'image, plus exactement dénommée « message visuel ».

La notion de *signe iconique* a bien évolué depuis les années 60, grâce à un « retour » à Peirce en particulier. Sous l'influence linguistico-structuraliste, on avait cherché à justifier la notion de « signe » iconique en lui trouvant une structure analogue à celle du signe linguistique, puisqu'à l'époque le modèle linguistique semblait opératoire pour expliquer des champs aussi divers en sciences humaines que l'ethnologie, la psychanalyse, la littérature, ou encore le cinéma. Mais cette « dérive » n'a pas opéré partout et, par endroits, elle a même été neutralisée, donnant lieu à des développements touchant à « des images » : en cinéma avec les nombreux travaux faits à partir de ceux de Christian Metz ; en peinture avec les travaux de Louis Marin ou de Hubert Damish ; en publicité avec les travaux de Georges Péninou, entre autres : « la sémiologie *a pris* lorsqu'on s'est donné comme objets de départ des phénomènes signifiants qui résultent de pratiques sociales institutionnalisées. Peu importe aujourd'hui si ces chercheurs ont fait, s'ils font encore ou pas de la sémiologie. L'impulsion du début des années 60 a enrichi par la suite des champs de recherche sur des secteurs, historiquement constitués de la discursivité sociale. »

Le passage de la notion de signe à celle de code puis à celle de message a donc permis d'abandonner une conception du signe trop étroite et d'en adopter une

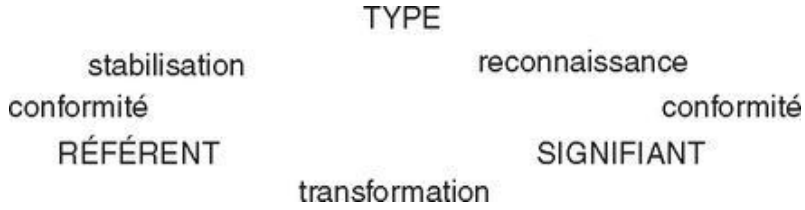
nouvelle plus générale, dégagée du modèle linguistique, constructive de la signification par l'image. Partant du signe iconique comme unité de sens, on considérait en effet qu'en tant que signe, il devait s'inscrire dans un code, ou dans un système particulier. Il faut comprendre ici le terme de « code » au sens large du terme, c'est-à-dire comme un ensemble d'éléments qui font système les uns par rapport aux autres : les couleurs entre elles, les objets entre eux, les mots entre eux, sont considérés comme les éléments de codes spécifiques (code des couleurs ; code des objets ; code linguistique), même si chacun de ces codes n'est pas un système fini, comme celui de la langue. Il y a eu une bataille du code, pour ainsi dire, qui a débouché sur des conceptions différentes de la sémiologie. Pour les partisans de la « sémiologie de la signification », dans les années 70, un code peut être un système ouvert, voire flou, mais doit toujours être considéré comme code, ou comme champ d'observation structuré, dès lors qu'il produit des significations et qu'on le choisit comme objet d'étude. En revanche, pour les partisans de la « sémiologie de la communication », d'inspiration plus strictement linguistique, ne sont « codes » que les systèmes finis de signes (les langues, le code de la route, le code morse, le code des ascenseurs, etc.).

Le bénéfice essentiel de toute cette démarche est d'avoir introduit, avec la notion de code, celle de *convention* et d'*accord social* d'une part, et celle de mécanisme régi par des *règles* de l'autre : « voir la vie de la culture comme un tissu de codes et comme un rappel incessant de code à code signifiait chercher des règles pour l'activité de la sémiosis. » Ce fut l'aboutissement du travail de nombre de chercheurs, qui, dès les années 70, avaient dénoncé, « la quête stérile d'unités minimales » et prévu qu'il fallait se débarrasser non seulement de la notion saussurienne de signe mais aussi de celle de code pour accéder à celle de *message.* La notion de signe repensée comme déplacement, comme dynamique sémiotique contextualisée, à l'œuvre dans des messages particuliers, permet alors de réenvisager la spécificité, non plus de l'« image » mais des « messages visuels », au sein desquels interagissent plusieurs types de signes.

Constamment débattue, la définition du *signe iconique* reconnaît maintenant en lui un type de représentation qui, moyennant un certain nombre de règles de transformations visuelles, permet de reconnaître certains « objets du monde ». On abandonne le terme de copie pour celui, plus juste de *transformation* (Eco), ou de *reconstruction* (Groupe Mu). Le concept de signe iconique avait d'abord servi à désigner une unité visuelle permettant de reconnaître un objet parce qu'il avait avec cet objet une « similitude de configuration ». Toutefois, pour résoudre l'épineux problème de la « similitude », on ne pouvait conserver la notion de « signe iconique » qu'en montrant que celui-ci « possède des caractéristiques qui montrent qu'il *n'est pas* "l'objet" et affiche ainsi sa nature sémiotique », faute de quoi on aboutit à

dissoudre la notion même de signe. C'est donc sur la notion d'objet représenté, plus que sur celle de la relation entre ledit objet et le signe, qu'a porté la critique du signe iconique pour aboutir au concept actuel de *transformation iconique.*

Les sémioticiens de l'image ont cherché à élaborer un modèle du signe iconique qui rende compte de sa spécificité par rapport au modèle du signe en général. Le Groupe Mu propose pour ce faire un diagramme qui reprend le triangle sémiotique, avec cependant des « différences notables » :



Modèle du signe iconique

Le référent n'est plus désigné comme un « objet du monde » mais comme l'actualisation d'un type, « étant lui-même une représentation mentale intériorisée et stabilisée, qui, confrontée avec le produit de la perception, est à la base du processus cognitif ». Cette formulation permet désormais de relativiser à la fois l'ancienne notion d'iconicité (ou de ressemblance) et celle de reconnaissance. Nous avons là un schéma qui intègre toute une évolution de la réflexion sur l'analogie perceptive. Ce diagramme met ainsi en évidence l'aspect paradoxal de la représentation iconique : en effet si l'image est particularisante ou singulière, si elle montre le *token* (l'exemplaire) et jamais le *type* (le genre), si l'universel n'entre pas dans l'image particulière, c'est néanmoins en référence au type et au concept que s'élaborent l'identification et la reconnaissance, comme dans la perception non médiatisée du monde, et que se fonde donc la notion même d'analogie. Cela permet de retrouver la notion de ressemblance comme conformité à des attentes historiquement et socioculturellement déterminées et variables ainsi que la notion de ressemblance comme transformation socioculturellement codée de stimuli sensoriels.

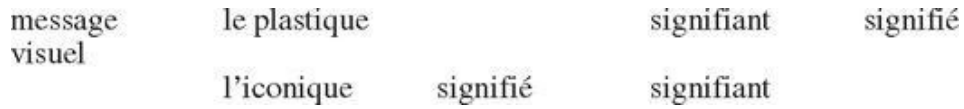
À quoi sert de comprendre que l'image est en partie constituée de signes et de signes iconiques en particulier ? Le premier intérêt a été d'abord de répondre au problème de la segmentation du message visuel : voilà un langage (un médium qui produit des significations) apparemment continu (à la différence du langage verbal qui lui est discontinu, « discret », ou encore digital) dont il faut essayer d'isoler les éléments constitutifs, non seulement pour l'analyser et le décrypter plus consciemment, mais aussi pour en maîtriser plus correctement l'élaboration. La notion de signe iconique a permis dans un premier temps d'isoler des unités figuratives qui constituent une grande partie de l'ensemble des messages visuels, des formes sur des fonds, que nous avons appris à reconnaître en fonction de nos attentes, elles-mêmes socioculturellement déterminées. Cet effort de segmentation

aidait à démontrer que les représentations visuelles constituaient un « langage visuel » dans la mesure où « par langage nous entendons tout système de communication qui utilise des signes agencés de façon particulière ».

Une seconde étape importante fut franchie, dans la compréhension des processus de signification par l'image, avec la théorisation du fait que les messages visuels ne se réduisent pas à l'agencement de signes iconiques entre eux, mais aussi plastiques et linguistiques.

Le signe plastique. La distinction fondamentale entre iconique et plastique a en effet longtemps été négligée par la théorie sémiotique de l'image qui s'est d'abord principalement attachée au niveau iconique, engageant la mimésis. Les caractéristiques « substantielles » ou « matérielles » de l'image ont d'abord été considérées comme des variantes stylistiques, et ont été analysées comme le plan de l'expression du signe iconique. C'est le Groupe Mu qui, un des premiers, a proposé de considérer la dimension plastique des représentations visuelles comme un système de signes à part entière, comme des signes pleins et non plus simplement comme le signifiant des signes iconiques. Jusque-là, en effet, les théoriciens qui s'occupaient du niveau plastique des images (couleurs, formes, composition, texture) étaient des théoriciens et des historiens de l'art, des psychosociologues, voire des psychanalystes, mais pas des sémioticiens. Pour le Groupe Mu, une rhétorique de l'image se devait de prendre en considération « le *surplus de substance* d'où viendraient (à la peinture, par exemple) son poids, sa charge, son titre spécifique de peinture ». La confusion entre signifiant plastique et signifiant iconique correspondait encore à l'idée d'un « signe-image » unique, exerçant une fonction essentiellement iconique et susceptible de connaître des variations stylistiques. Quelques théoriciens parviennent à démontrer l'autonomie du signe plastique, qui reste solidaire du signe iconique, mais qui ne lui est pas subordonné. Le message visuel met ainsi en œuvre une circularité non pas entre deux mais entre quatre plans, selon la terminologie de Hjemslev ou quatre « isotopies » (de *iso* : « même », et *topos* : « lieu, place »), selon la terminologie de Odin. Ces *plans* sont distincts et solidaires à la fois, ce sont le plan de l'expression et le plan du contenu plastique : le plan de l'expression et le plan du contenu iconique.

On peut visualiser ainsi l'articulation iconique/plastique au sein d'un message visuel :



Le plastique, continuum que découpe le signe iconique, s'organise à son tour selon des *axes* susceptibles de graduation, articulés autour de quatre grandes séries :

- la couleur, avec l'axe des couleurs proprement dites (les couleurs du spectre de la lumière) et celui des valeurs, des tonalités ;
- la forme, avec l'axe des formes proprement dites (cercles, carrés, triangles…) et aussi des lignes, des points, des surfaces… ;
- la spatialité qui inclut la composition interne de la représentation, la dimension relative (grand, petit), la position par rapport au cadre (haut/bas, droite/gauche), l'orientation (vers le haut, vers le bas), le loin/le près ;
- la texture, avec les oppositions du grain et du lisse, de l'épais et du mince, du tramé, de la tache, du continu, etc.

Ainsi, « la distinction fondamentale entre signes plastiques et signes iconiques dans les messages visuels fournit-elle son programme au rhétoricien », même si celui-ci ne peut pas attribuer aux signes plastiques des valeurs fixes pour toutes les images. Elles valent en fait dans un système donné, constitué par l'œuvre, comme le jeu des couleurs « pures » qui fait système dans l'œuvre d'un Mondrian. On a donc des mini-codes qui se dissolvent hors du message, mais on a tout de même des repères d'usage socialement codés qui permettent la communication et l'interprétation des outils plastiques eux-mêmes en interaction ou non avec des signes iconiques.

Enfin, *la composante linguistique* des messages visuels a été plus rapidement démontrée, dès le début de la « sémiologie » par Roland Barthes, qu'elle intervienne comme élément explicite du message (légende, commentaire, slogan, dialogue, etc.) ou comme élément, implicite constitutif de la compréhension du message. Si la nature du signe linguistique et ses processus de signification ne relèvent pas de la théorie de la sémiotique visuelle mais de la sémiotique des textes et des discours*, son interrelation avec les éléments plastiques et iconiques du message visuel relève de l'analyse ou de la sémiotique appliquée à l'image*.

La rhétorique visuelle. Théoriser sur le processus sémiotique des messages visuels, comme sur les différents types de signes qui les constituent, fonde la dimension langagière et discursive de l'image. Les différents paramètres de l'image ainsi modélisés produisent du sens et en tant que tels relèvent de la rhétorique générale comme d'une rhétorique spécifique. À la rhétorique générale, l'image emprunte ses procédés argumentatifs, de choix et de hiérarchisation des concepts. En effet, toute représentation, même visuelle et analogique, est conceptuelle. À la rhétorique générale, l'image emprunte aussi ses figures syntagmatiques ou paradigmatiques. Ainsi l'image peut proposer des figures de syntagmes telles que l'inversion, le croisement, la gradation ou encore l'accumulation. Les figures paradigmatiques aussi seront présentes : figures de substitution (la métaphore), de déplacement (la métonymie) ou d'ellipse. À la rhétorique générale l'image emprunte des règles de stylistiques : telle ou telle figure peut être bannie, ou au

contraire obligée, dans tel ou tel type de discours visuel (le regard à la caméra, la métaphore).

L'image ou la communication visuelle a-t-elle pour autant une rhétorique spécifique ? Barthes lui avait reconnu la spécificité de la connotation, le sens d'une image ne pouvant jamais se réduire à son seul contenu visuel descriptible. Il semble que la sémiotique peircienne soit plus efficace pour comprendre la rhétorique spécifique de l'image s'il en est : si les notions d'iconicité et de symbole président sans doute fortement à la rhétorique visuelle, le concept d'indice, joint aux autres, semble fonder aussi la force persuasive de l'image.

(M. Joly)

BARTHES R., « Rhétorique de l'image », *Communications*, nº 4, Paris, Seuil, 1964.

COSTANTINI M., « Six ou sept choses que l'on croit savoir sur les signes et l'image », *in Eidos* nº 12, 1996.

DAMISH H., « Huit thèses pour (contre ?) une sémiologie de la peinture », *Macula*, 1977.

ECO U., *Le Signe*, Bruxelles, Labor, 1988 (trad. fr.).

ECO U., *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1988 (trad. fr.).

GOMBRICH E., *L'Art et l'illusion*, Paris, Gallimard, 1971.

GROUPE MU, *Traité du signe visuel*, Paris, Seuil, 1992.

GROUPE MU, « Iconique et plastique », *Rhétoriques et sémiotiques*, revue d'esthétique, coll. 10/18, 1979.

GROUPE MU, *Rhétorique générale*, Paris, Larousse, 1970.

JOLY M., *L'Image et les signes*, Paris, Nathan, 1994.

LOTMAN I., *La Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1975 (trad. fr.).

METZ C., *Langage et cinéma*, Paris, Larousse, 1971.

METZ C., « Le dire et le dit au cinéma », *Communications*, nº 11, « Le vraisemblable », Paris, Seuil, 1968.

ODIN R., « Quelques réflexions sur le fonctionnement des isotopies élémentaires de l'image », *Linguistique et sémiologie*, nº 1, « L'isotopie », Lyon, 1976.

PEIRCE C.S., *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978.

SAUSSURE F. de *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1974.

VERON E., « Pour une sémiologie des opérations translinguistiques », *Quaderni di studi sémiotici*, nº 4, Milano, 1973.

VERON E., « Pertinence (idéologique) du code », *Degrés*, nº 7/8, 1974.

→ **Sémiologique de l’image (analyse)**

SÉMIOLOGIQUE DE L'IMAGE (MÉTHODE D’ANALYSE)

L'analyse sémiologique de l’image peut être considérée comme une sémiotique appliquée : son propos n’est plus de théoriser ni de proposer des modèles formels (comme pour la sémiologie* puis pour la sémiotique de l’image*), mais d’élaborer un discours intersubjectivement contrôlable, à l’aide d’outils sémiotiques, sur un message visuel donné. Ce discours élaborera alors sa méthodologie en fonction des objectifs qu’il se donne. L'analyse du contenu du message visuel considéré ne suffit pas cependant à rendre compte de la globalité de la signification du message visuel qui, en tant que message, s’inscrit nécessairement dans un *contexte* particulier de communication et utilise tel ou tel *support* de communication. Une approche communicationnelle complémentaire peut se faire à l’aide d’outils empruntés aux différentes théories de la communication. Quant à l’étude sémiotique du support (ou du médium), elle concerne aussi le sens de l’image, dans sa particularité relationnelle comme dans ses références de légitimité.

■ **L'analyse de contenu des images.** La compréhension de la spécificité de la photographie, et des images indiciaires en général, par rapport aux images « fabriquées » (de l’image peinte à l’image de synthèse), a marqué un pas décisif dans l’approche du support visuel et de sa relation supposée au réel, au temps, à l’espace et à l’imaginaire. Quant à l’analyse interne du message visuel, il passera par l’examen des différents systèmes de signes constitutifs du message visuel concerné, plastiques, iconiques, linguistiques.

Les signes plastiques. Parmi ceux-ci, on peut distinguer deux types : ceux qui renvoient directement à l’expérience perceptive et ne sont pas spécifiques au message visuel, tels que les couleurs, l’éclairage ou la texture ; ceux qui sont spécifiques à la représentation visuelle et à son caractère conventionnel, tels que le cadre, le cadrage, la composition ou la scénographie. *Les signes plastiques non spécifiques* : on sait que la perception même de la *couleur* est culturelle. L'historien Michel Pastoureau, dans son *Dictionnaire des couleurs de notre temps, Symbolique et société*, donne raison à Goethe contre Newton et montre que la découverte du prisme des couleurs par Newton ne rend pas compte de la perception des couleurs au travers des siècles et des différents pays. Pour lui, et il le démontre, « le seul discours possible sur la couleur est anthropologique ». Ainsi le rouge, qui est « la couleur par excellence, la première de toutes les couleurs et qui dans plusieurs langues signifie aussi “coloré” n’a pas été toujours opposé au vert comme cela nous semble “naturel” de nos jours. Le plus ancien contraire du rouge était le blanc qui avait deux contraires : le rouge et le noir. Puis le rouge a été opposé au bleu et au

blanc. Étymologiquement “rouge” signifie “lumière” en sanscrit. » Les différents théoriciens de la couleur, nous incitent à l’observation et au bon sens : pas de grille absolue d’interprétation des couleurs, mais de la sensibilité à son entourage, à sa propre culture, à sa propre histoire, ainsi qu’à celles des autres. On attribue de la « chaleur » à certaines couleurs (les couleurs « solaires » : le rouge, le jaune, l’ocre), et de la « froideur » aux couleurs célestes ou aquatiques (le bleu, le vert). On sait aussi que les couleurs sont de l’énergie, que certaines sont plus apaisantes que d’autres et que, par conséquent, elles peuvent mettre le spectateur dans des états psycho-physiologiques particuliers, influant sur l’interprétation.

Le traitement et l’interprétation de la *lumière* ou de l’*éclairage* sont très proches de ceux de la couleur. La lumière, comme la couleur, est perçue optiquement et vécue psychiquement. Lumière et couleur sont indissociables (même dans le « noir et blanc », la densité du noir, la qualité des contrastes, le dégradé des gris, dépendent de la lumière) et aussi parce que, comme les couleurs, la lumière détermine un état « psycho-physiologique » particulier chez le spectateur. État qui est lié à notre expérience du monde. Qu’il s’agisse donc de nous donner à reconnaître des lumières naturelles ou artificielles n’est déjà pas indifférent pour la signification d’une image. On peut observer, en peinture comme au cinéma, deux grands types d’éclairage : l’éclairage directionnel et l’éclairage diffus. Lorsque le premier, insistant sur le relief, les couleurs, le temps ou les textures, est associé à une représentation figurative, il aura tendance à en accentuer le caractère « réaliste » et à accroître l’« impression de réalité » qui peut s’en dégager. À l’opposé, le second laissera plus libre le regard que guideront éventuellement la composition ou le jeu des couleurs. Le relief est atténué, les matériaux plus uniformes, les couleurs plus douces. Une sorte d’intemporalité lui est attachée, plus propice à l’hésitation ou au rêve. Il y a aussi des intermédiaires, entre ces deux grands choix, des éclairages plus « fonctionnels », destinés à rendre tout visible, où les ombres s’annulent, les valeurs disparaissent. Quelles que soient les propositions choisies, une observation sérieuse s’impose pour mieux cerner l’orientation de nos lectures d’images.

Quant à la *texture*, qui est une propriété de surface, comme la couleur, elle peut se décrire à partir de ses qualités « rythmiques » (la répétition de micro-éléments) ou, plus « sensuelles », de « hérissement », de « moelleux », de « viscosité », etc. Une opposition bien connue est celle du lisse et du rugueux : on sait que le lisse, le glacé, le verni sont ressentis comme des textures plus « visuelles » que le rugueux ou le grain qui sollicitent aussi le tactile. Le choix du support et des outils est donc fondamental et les historiens de l’art ont abondamment décrit les différentes textures picturales du « lissé » au « hachuré », du « brossé » au lavis, etc., et leurs implications esthétiques et significatives. La simple perception du support et de ses qualités de texture permet aussi de reconnaître d’emblée les matières et les manières

des univers de référence orientant l'interprétation : l'image vidéographique renvoyant à l'univers technologique, la toile à celui des arts « légitimes », le papier glacé aux magazines de luxe et ainsi de suite.

La signification des *lignes* et des *formes* a elle aussi son histoire dans la représentation visuelle et nous avons appris à les associer à tel ou tel signifié : les lignes courbes à la douceur ou à la féminité, les lignes droites à la virilité, les obliques ascendantes vers la droite au dynamisme, les obliques descendantes vers la gauche à la chute, les formes closes ou ouvertes à des impressions d'enfermement, de confort ou d'évasion, des lignes brisées et des angles aigus à l'agressivité, des formes triangulaires ou pyramidales à l'assise et à l'équilibre, etc. Ainsi les formes vont-elles constituer, comme les couleurs, des structures sémiotiques qui constituent sans nul doute une projection de nos structures perceptives, celles-ci étant à leur tour déterminées par nos organes et par leur exercice (lequel est physiologiquement, mais aussi culturellement déterminé) ». Les forces expressives des formes, comme de la ligne et du point ont été étudiées et explorées à travers toute l'histoire de la représentation visuelle. Des artistes comme ceux du Bauhaus, ou des chercheurs comme Fernande Saint-Martin ont tenté de théoriser et de dresser un inventaire et une syntaxe des formes utilisées dans le langage visuel.

Travaillant ainsi sur la perception, l'image pourra provoquer des phénomènes de synesthésie (du grec *sun* : « ensemble » et *aisthésis* : « perception ») c'est-à-dire de mise en place de correspondances perceptives qui solliciteront d'autres sens que celui de la vue : tactiles par le traitement de la texture, auditives par le choix de la sonorité des mots, voire olfactives ou gustatives par le traitement des couleurs et de la lumière. Ces correspondances, telles que l'association des tons, des sonorités, des textures et des lignes, pourront, en jouant sur la synesthésie, provoquer des significations fortes et orientées avec lesquelles le signe iconique pourra entretenir tout un jeu de conjonction, d'opposition ou de décalage.

Les signes plastiques spécifiques.

Le cadre est un des éléments plastiques de l'image, et il a pour particularité d'en être un élément spécifique, comme la composition spatiale qui lui est liée. Il est élément spécifique de l'image car c'est lui qui l'isole, qui la circonscrit, qui la désigne comme image. Le cadre de l'image a en effet longtemps été considéré, selon la définition célèbre de Meyer Shapiro, comme une « clôture régulière isolant le champ de la représentation de la surface environnante ». Le plus souvent rectangulaire (de la photographie à la page de magazine en passant par la peinture, l'écran de cinéma, de télévision ou d'ordinateur, etc.), il est une limite, une frontière physique qui délimite et sépare deux espaces distincts qui sont l'espace représenté (à l'intérieur du cadre) et l'espace de l'exposition ou de la monstration (à l'extérieur du cadre, le hors-cadre). Le hors-cadre a pour particularité d'être un espace variable,

qui change depuis le moment de l'élaboration de l'image (le hors-cadre est le plateau de tournage, la nature ou l'atelier du peintre, le lieu de reportage du photographe…) à celui de sa présentation (le magazine, le journal TV, la salle de cinéma, le musée, la salle de classe, etc.). L'interaction entre le hors-cadre et le cadre jouera donc sur la signification et sur l'interprétation du message global. Comme héritage particulier de Brunelleschi et Alberti et de la représentation en perspective *Quattrocento*, le cadre rectangulaire sert de repère et de guide pour construire les lignes de fuite et l'illusion de la profondeur. Auparavant, le « bord » des images variait selon l'architecture des supports, façades ou coupoles d'églises, retables, pinacles, niches, médaillons, etc. Certains panneaux de bois peint étaient creusés au centre, attiraient le regard et mettaient en relief l'image. Les éléments décoratifs du cadre varièrent selon le goût et les matériaux des différentes époques jusqu'à ce que les artistes du siècle dernier cherchent à se libérer de la contrainte du cadre en le réinterprétant. La fonction traditionnelle du cadre conduira à la tentation de sa suppression ou de son masquage. Le recadrage au sein même de l'image (percées, échancrures, trouées, entrebâillement, reflet, fente ou déchirure, etc.) tend à accroître le plaisir du voyeurisme et à faire oublier que l'on a affaire à une représentation. Faire se confondre le bord du support et les limites de l'image joue avec l'effet de hors-champ. Ce procédé très fréquent, dans l'image animée, peut aussi se trouver activé dans l'image fixe et construire des images « centrifuges », par opposition aux images « centripètes » que construit au contraire un travail sur le hors-cadre. Le Groupe Mu a pu mettre en évidence toute une « sémiotique et une rhétorique du cadre », avec ses différentes fonctions (significations) d'indicateur, de bornage, de compartimentage, d'écho, de signature, de débordement ou encore de suppression pure et simple. Autant de pistes à observer et à interpréter lorsque nous sommes devant une image. Mais cadre n'est pas cadrage.

Le *cadrage* correspond à ce qu'on appelle en photographie l'« échelle des plans ». Cette échelle des plans varie du « gros plan » au « plan de grand ensemble ». Ces dénominations indiquent la « taille » du plan qui est déterminée par la distance d'un corps utopique à l'objectif d'une caméra. Du gros plan correspondant sommairement à la taille d'un visage, jusqu'au plan panoramique où l'on aperçoit un tout petit personnage perdu dans un immense paysage. Si cette « échelle des plans » renvoie plus particulièrement à l'univers cinématographique, elle concerne également la photographie. Cette terminologie est aussi employée pour la télévision quoiqu'elle y soit le plus souvent inadéquate. Les types de significations induits par le choix de la taille du plan dépendent étroitement du support et du domaine choisis : publicité, peinture, photo d'« art » ou de presse, etc. Donc à chacun sa taille de plans, à chacun de l'observer soigneusement et de faire l'effort interprétatif

suffisant pour ne pas la prendre comme « allant de soi », mais comme une composante non neutre et déterminante du message global.

De la même manière, utiliser la *perspective* albertinienne est une option représentative parmi d'autres, aux implications idéologiques très fortes. Quoique considérablement banalisée dans le monde entier, pas seulement en Occident, par l'intermédiaire de la technologie (les objectifs d'appareils photo, de Caméscopes ou de caméra), la perspective photographique a en effet été conçue et construite dans la droite lignée de la peinture perspectiviste. Nulle obligation, à l'origine, pour que le cadre de la photographie soit rectangulaire, ni pour que les objectifs respectent les lois de la perspective géométrique. Les cadres ovales (qui ont aussi leur histoire), les objectifs tels que les grands angulaires ou les objectifs à très longue focale (sans profondeur de champ) le prouvent bien.

À l'opposé, une recherche visuelle peut « revendiquer » la *surface*, comme l'à-plat en peinture, ou, en photographie, le refus de la profondeur de champ (la netteté du premier plan jusqu'à l'arrière-plan), pour exploiter des oppositions telles que le flou et le net, au même titre que les autres outils plastiques. On peut aussi détourner la perspective géométrique en jouant avec plusieurs perspectives, comme dans le cas des anamorphoses.

L'anamorphose est une des façons les plus ostentatoires, et en même temps les plus ludiques, parce qu'ironiques, de jouer avec les règles mêmes de la perspective en montrant que celle-ci n'est jamais qu'une question de point de vue, au sens perceptif même. L'anamorphose ou l'« analogie en dérision », comme l'a appelée Barthes, consiste à cacher des images dans l'image et à les faire découvrir en faisant changer le spectateur de place, quitter le point de vue que lui impose la construction de l'image principale pour un autre qui, s'il lui fait perdre la vision « correcte » de l'image globale, lui permet d'y découvrir une autre cachée. Jouer avec la perspective, sans la faire disparaître pour autant, ce peut être aussi le *décadrage*. Par exemple, déplacer ce que l'on attend au centre du tableau, proposer des champs vides, ou quasi vides, d'où « s'échappent » des personnes ou des objets. On a là une variante de la composition de l'image. La *composition* interne du message visuel est un des axes plastiques essentiels de l'image. Elle est étroitement liée au cadre et au cadrage. La publicité, par exemple, propose des compositions relativement stéréotypées qui vont de la composition axiale à la composition focalisée ou séquentielle. Chacune d'entre elles correspond le plus souvent à des types de messages particuliers. Aucune composition n'a de valeur universelle, malgré l'aspect stéréotypé de certaines d'entre elles. Il est évident que l'orientation et la composition du message visuel tiennent compte aussi de l'orientation de la lecture et ira plutôt de la droite vers la gauche pour un spectateur arabe, ou de haut en bas en Extrême-Orient. Il en est de même avec l'angle de prise de vue qui peut, tout

comme les autres choix esthétiques, conforter ou surprendre nos attentes. Apparemment « naturel » de face et à hauteur d'homme, il pourra se spécifier comme regard en se déplaçant vers l'oblique. Il pourra reprendre les codes stéréotypés de la plongée « écrasante » ou de la contre-plongée « magnifiante », ou encore les utiliser à contre-emploi, tant il est vrai que, là comme ailleurs, les règles sont « floues » et toujours réinterprétables. On voit donc comment l'organisation systématique de certains des paramètres plastiques spécifiques de l'image (du cadre et du cadrage à l'angle de prise de vue, de la perspective ou de la surface à la composition) est inductive et donc sémiotique. Tous ces axes plastiques, parfois utilisés pour eux-mêmes, en particulier dans les arts visuels non figuratifs, peuvent être découpés et organisés par des *signes iconiques* parmi lesquels nous examinerons la *pose du modèle.*

Les signes iconiques. Les signes iconiques vont nous donner à « reconnaître » des objets, des lieux ou des personnages. Leur interprétation dépendra alors de notre expérience et nous poussera à les traiter comme les signes socioculturels eux-mêmes : code des objets, code des vêtements, des lieux, etc. Le même phénomène se produira avec la représentation de la proxémique (la gestion de l'espace), de la gestuelle ou de la kinésique (interprétation des mouvements, suggérés dans l'image fixe), et ainsi de suite. Tout ce travail d'interprétation est alors géré par la scénographie de la représentation au sein de laquelle, s'il y a des personnages, ceux-ci auront des poses. Il y en a bien sûr une infinité, cependant deux grands cas de figure se présentent, autour desquels toutes les autres peuvent s'organiser : soit le modèle se présente de face, soit il se présente de profil.

La pose de face, le regard tourné vers le spectateur, est la pose la plus implicative pour le spectateur. En effet celui-ci fixe alors le regard du modèle dans une sorte de tropisme projectif. Ce pseudo face-à-face abolit l'espace de la représentation et établit un semblant de relation interpersonnelle, de relation duelle. C'est un « je » qui s'adresse à un « vous » dans une relation de supériorité et d'injonction, souvent utilisée en publicité ou à la télévision, et redoublée des formes linguistiques les plus implicatives elles aussi, celles de l'interrogation ou de l'injonction. Ce type de posture, face-à-face, les-yeux-dans-les-yeux, va bien sûr provoquer un type d'adhésion de la part du spectateur favorisant un processus psychologique particulier.

À l'inverse, *la pose de profil* ou de trois quarts, accentuera plutôt la position de spectateur, l'impression d'assister à une saynète ou à un spectacle. Le personnage de profil est une troisième personne, un « il » ou un « elle », que nous observons, que nous « surprenons », et auquel nous pourrons nous identifier. La pose de profil peut aussi favoriser la narrativisation de l'image fixe qui, pleine d'une réserve

temporelle, apparaîtra comme placée entre un « avant » et un « après » imaginaires, tandis que le face-à-face nous fixe dans le *hic et nunc* de l'échange visuel.

La relation ironique/plastique. Il est évident que l'interaction mise en place entre les éléments plastiques et les éléments iconiques de l'image est déterminante dans la production de la signification globale du message visuel. Cette interaction est circulaire et passe du plastique à l'iconique, ou inversement, de manière telle que nos attentes, elles-mêmes déterminées par le contrat communicationnel (on est dans la publicité, ou dans l'« art », ou dans l'« information », etc.), sont confortées ou, au contraire, surprises. On peut distinguer trois grands types de rapports autour desquels se distribueront toutes les variantes possibles : des rapports de *congruence*, d'*opposition* ou de *prédominance*. Lorsque la signification des signes plastiques complète ou s'harmonise avec celle des signes iconiques, on peut dire qu'ils sont plus *congruents* que redondants, car les signes plastiques n'ont pas de significations fixes : ainsi la courbe peut évoquer la féminité, mais aussi le vertige. C'est donc l'harmonisation des différents signifiés entre eux (douceur des formes-chaleur des tons-charme d'un portrait), leur convenance, leur *congruence*, qui en assure la complémentarité. Au contraire, on peut trouver des relations d'*opposition* entre les différents types de signes, qui pourront faire jouer, à partir d'une certaine surprise du spectateur, une dilatation ou une prolifération de la signification globale du message. Le troisième type (simplifié) de rapport entre les deux catégories de signes peut être un rapport de *prédominance* du plastique sur l'iconique ou inversement. Il est très fréquent que l'iconique l'emporte sur le plastique, ou tout au moins qu'on en ait l'impression. Bien entendu, là encore, tout dépend du « contrat » implicite de communication, mais, dans la publicité ou la photo de presse par exemple, il peut sembler que les motifs et les figures prennent le pas sur la composition ou le jeu des contrastes. Ce que nous comprenons semble directement provoqué par le sujet représenté : personnages, paysages, objets, mais ce n'est pas toujours le cas. L'expression à dominante plastique n'est pas en effet réservée au domaine de l'art : on la trouve aussi dans les génériques d'émission, les habillages de magazines ou de chaînes de télévision, la mode, les publicités ou les logos. La prolifération des logos, pure expression plastique de l'« identité visuelle » d'une entreprise, ne bloque en rien une interprétation qui non seulement comprend sa signification, mais aussi en apprécie les qualités plastiques et en retire un certain plaisir esthétique.

Plastique et iconique entretiennent ainsi une relation de *circularité* dont l'analyse est nécessaire à la compréhension des processus de signification du message visuel. Enfin l'iconique et le plastique n'interagissent pas seulement entre eux, mais aussi avec le linguistique dont la présence dans les messages visuels est constitutive.

Les signes linguistiques. Les premières relations étudiées entre l'iconique et le linguistique ont été les relations et l'interaction entre contenu linguistique et contenu

iconique. On connaît les principes d'*ancrage* et de *relais* étudiés par Roland Barthes dans la *Rhétorique de l'image*. L'ancrage consistant à désigner le « bon » niveau de lecture de l'image s'offrant à plusieurs interprétations différentes : le relais à exprimer par des mots ce que l'image exprime difficilement, les repères temporels ou spatiaux, par exemple. D'autres types de relations entre contenu du texte et contenu de l'image peuvent apparaître au sein des messages visuels, tels que l'anticipation, la suspension, l'allusion, le contrepoint, l'intensification, etc. Au-delà de l'ancrage et du relais, on peut trouver une complexité et une subtilité aussi grande dans les relations scripto-visuelles que dans les relations audiovisuelles. De plus, comme pour l'impression de ressemblance, l'impression de vérité ou de fausseté de l'image est le plus souvent liée à la relation attendue entre image et texte, ou entre image et commentaire, qu'au contenu de l'image elle-même. Enfin, le caractère imaginaire de l'image et sa spécificité représentative engendrent et nourrissent de nombreux textes dans une relation réciproque de créativité. Mais il ne faut pas oublier le jeu possible (et effectif) entre le contenu plastique du message visuel, et celui du message verbal. Le rôle de la plasticité des textes dans l'élaboration de la signification est à observer soigneusement, bien connu et exploité qu'il est par les graphistes, les infographistes comme par les publicitaires. Mais il est souvent oublié dans l'analyse de la relation image-texte, au profit de l'observation du seul contenu linguistique du message verbal. Autrement dit, il nous faut aussi considérer « l'image des mots », le choix de la typographie, des couleurs, de la texture et des formes des lettres comme une dimension significative à part entière, pleine de ressources et de potentialités expressives. Cette dimension plastique des textes écrits a été conceptualisée et étudiée sous le terme d'« iconotextualité » par certains.

(M. Joly)

ALEKAN H., *Des lumières et des ombres*, Paris, Cinémathèque française, 1994 (rééd.).

BRUSATIN M., *Histoire des couleurs* (préf. de Louis Marin), Paris, Flammarion, 1992.

CHION M., *L'Audio-vision*, Paris, Nathan, 1992.

DEBRAY R., *Manifestes médiologiques*, Paris, NRF, 1994.

DUBOIS Ph., *L'Acte photographique*, Paris, Nathan, 1983.

ECO U., *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992 (trad. fr.).

FONTANILLE J., *Sémiotique du visible. Des mondes de lumière*, Paris, PUF, 1995.

FLOCH J.-M., *L'Identité visuelle*, Paris, PUF, 1994.

FRESNAULT-DERUELLE P., *L'Éloquence des images*, Paris, PUF, 1993.

GREIMAS A.J. et COURTES J., *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

HALL E.T., *La Dimension cachée*, Paris, Seuil, 1978 (trad. fr.).

HALL E.T., *Le Langage silencieux*, Paris, Seuil, 1984 (trad. fr.).

ITTEN J., *L'Art de la couleur*, Paris, Dessain et Tolra, 1961.

JOLY M., *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Nathan, 1994.

KANDISKY W., *Écrits*, Paris, Denoël, 1989.

METZ C., *Langage et cinéma*, Paris, Larousse, 1971.

MONTANDON A., *et al., Signe, texte, image*, Césura, Lyon Édition, 1990.

MUCCHIELLI A., *Analyse et conception des publicités persuasives*, Nice, éd., Ovadia, 2010.

PANOFSKY E., *La Perspective comme forme symbolique*, Paris, Éd. de Minuit, 1975.

PENINOU G., *Intelligence de la publicité*, Paris, Robert Laffont, 1972.

SAINT-MARTIN F., *Sémiologie du langage visuel*, PUQ 1987.

SHAPIRO M., *Style, artiste et société*, Paris, Gallimard, 1982.

→ **Sémiologie de l'image**

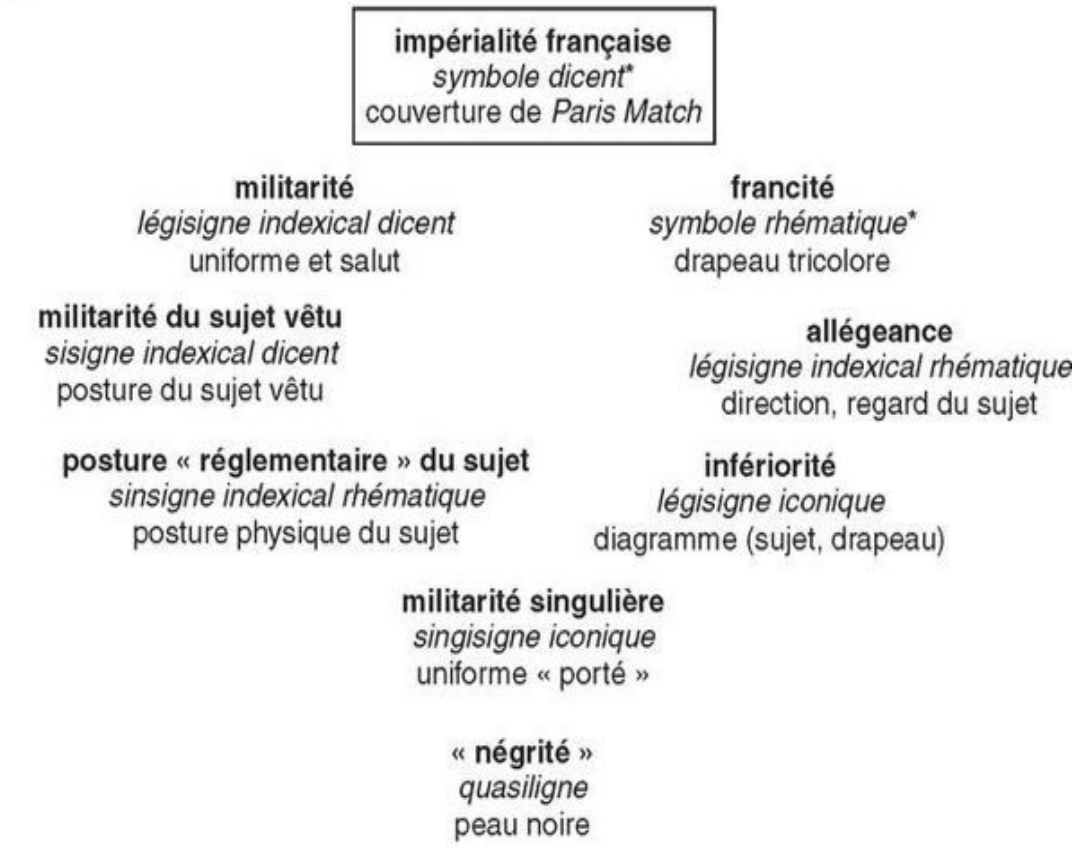
SÉMIOTIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

Décomposition d'un signe complexe en signes élémentaires et mise en évidence du réseau de relations qui les solidarise. Dans un premier temps, les signes élémentaires sélectionnés sont classifiés selon les modes d'être de leurs constituants (le signe proprement dit, son objet et son interprétant). Dans un second temps, la prise en compte des relations de dépendance *a priori* entre classes de signes permet d'établir un diagramme logique, caractéristique du complexe analysé. Ce diagramme est le point de départ d'une sémiosis régressive illimitée dont l'horizon est la connaissance exhaustive des déterminations qui ont produit le signe. L'analyse sémiotique est un processus d'enquête ayant pour origine la phénoménologie du signe et continuée par une suite d'inférences. Elle est en dualité avec la production sémiotique* qu'elle vise à reconstruire. En aucun cas l'analyse sémiotique est une analyse en parties.

■ **Les signes élémentaires.** Sont des choses concrètes dont la perception active (dans l'esprit d'un interprète, membre d'une communauté culturelle donnée) établit une connexion avec un objet « mondain », absent en général du champ de l'expérience actuelle. Cette connexion peut résulter d'un constat (connexion dans le monde physique comme dans le cas d'une photographie), elle peut être intériorisée

(conventions sociales ou habitus imposés par l'éducation et la violence symbolique) ou encore établie dans le temps de la perception sur la base d'une correspondance de type analogique. Elle relève d'une analyse institutionnelle*. Les modes d'être caractérisent la nature des connexions selon qu'il s'agit de qualités, d'existants et de faits ou de concepts, lois et habitus. Ils déterminent les dix classes de signes triadiques qui sont organisées en une structure d'ordre appelée treillis (Marty, 1990). Ce treillis joue le rôle d'une grammaire des signes. Il prescrit leur syntaxe et révèle l'organisation sémiotique du complexe sous forme d'un diagramme porteur des relations nécessaires connectant les phénoménologies respectives du signe et de l'objet.

Exemple



• Les **objets** sont représentés en caractères gras, les *classes de signes* en italique, les signes en standard

R. Marty (1990) reprend une analyse sémiologique de R. Barthes (1957, p. 201). Il la retranscrit dans l'analyse sémiotique en construisant le diagramme logique des signes élémentaires préalablement sélectionnés par Barthes. Il s'agit de la couverture d'un numéro de *Paris-Match* sur laquelle « un jeune nègre vêtu d'un uniforme français fait le salut militaire, les yeux levés, fixés sans doute sur un pli du drapeau tricolore ». Barthes y voit un « mélange intentionnel de francité et de

militarité destiné à produire un symbole de l’impérialité française ». Le diagramme correspondant (voir plus loin) rend compte de l’architectonique du signe complexe.

Le rectangle supérieur encadré ne fait pas partie du diagramme ; il est construit par l’interprète. Il « encapsule » l’ensemble des signes organisés qui sont « au-dessous » et qui constituent la syntaxe du signe complexe. Il advient nécessairement à l’esprit de l’interprète en tant que signification globale de la page. C'est un symbole dicent ou quasi-proposition dont la syntaxe indique les règles de composition du mélange de militarité et de francité repéré par Barthes. Il révèle le réseau de signes sollicité par les concepteurs.

(R. Marty)

MARTY C. et MARTY R., *99 Réponses sur la sémiotique*, Montpellier, CRDP, 1992.

MARTY R., *L'Algèbre des signes*, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins, 1990.

PEIRCE C.S., *Écrits sur le signe*, trad. G. Deledalle, Paris, Seuil, 1978.

PEIRCE C.S., *Collected Papers*, vol. I-VI, C. Hartshorne et P. Weiss, éd., vol. VII-VIII, Burks, Cambridge, Mass. Harvard University Press, 1931-1958.

→ Institutionnelle (analyse), Production sémiotique, Sémiologie de l’image, **Symboles en sémiotique peircienne (définition et syntaxe des)**

SÉMIOTIQUE DES TEXTES ET DES DISCOURS (MÉTHODE D’ANALYSE)

L'analyse sémiotique des textes (textes verbaux, non verbaux et syncrétiques) part du principe que tout discours est, non pas un macrosigne ou un assemblage de signes, mais un procès de signification pris en charge par une énonciation. Dans la perspective d’une sémantique généralisée, la théorie sémiotique est donc conçue pour rendre compte des articulations du discours conçu comme un tout de signification. Pour cela, elle met en place un ensemble de niveaux de signification qu’il n’est pas possible de présenter ici *in extenso*, il s’agit, pour l’essentiel, des structures sémantiques élémentaires, des structures actantielles, des structures narratives et thématiques, et des structures figuratives. Chaque niveau est supposé, en allant du plus abstrait au plus concret, être réarticulé de manière plus complexe dans le suivant.

■ **Développement.** Ainsi, par exemple, la catégorie [vie/mort] (structure sémantique élémentaire), sera réarticulée en [conjonction/disjonction] (structure

narrative élémentaire) grâce à la mise en relation, au sein même de la première catégorie, d'un actant Sujet et d'un actant Objet (structure actantielle), et elle donnera lieu elle-même à des programmes narratifs de préservation, de perte ou de réparation (structures narratives et thématiques) ; ces derniers, enfin, seront considérés comme « figuratifs » dès lors qu'ils recevront des déterminations perceptives, spatiales, temporelles et actorielles (structures figuratives) : par exemple, [vie/mort] pourrait à ce niveau, au terme de son parcours, être manifesté comme [lumière/obscurité] (perception), voire [jour/nuit] ou [été/hiver] (temporalisation). Cette illustration simplifiée décrit le processus génératif « ascendant », celui de la construction de la signification ; le processus « descendant » est lui aussi envisageable, puisque c'est celui de l'analyse concrète, qui part des figures directement observables pour aboutir aux grandes catégories abstraites sous-jacentes. Ainsi, en partant de [jour/nuit], occurrence figurative dans un texte concret, pourrait-on retrouver successivement, et dans l'ordre inverse : [lumière/obscurité], [conjonction/disjonction], [vie/mort], voire, plus généralement, [existence/inexistence].

L'analyse sémiotique n'a pas pour ambition de fournir la clé interprétative des textes ; elle n'a pas de théorie de l'intention, mais seulement une théorie de l'intentionnalité, c'est-à-dire des conditions minimales de manifestation, de repérage et de saisie du sens en discours. Comme il apparaît ci-dessus, elle s'efforce de poser les préalables d'une interprétation ; seulement les préalables, mais tous les préalables : sémantiques, actantiels, modaux, aspectuels et figuratifs, entre autres, débouchant sur des représentations formelles de la dimension narrative et de la dimension passionnelle des discours, à partir desquelles de véritables « interprétations », au sens herméneutique, pourront se déployer. Les formes sémiotiques seraient, de ce point de vue, les présupposés formels et indiciels des processus interprétatifs, et non le contenu même des interprétations ; elles concerneraient de ce fait la compétence, et non la performance interprétative.

L'analyse sémiotique des textes doit néanmoins, en tant que méthode, obéir à une exigence herméneutique. En effet, les différents modèles et niveaux d'analyse qu'elle comporte (*cf. supra*) n'offrent d'intérêt que s'ils permettent de construire une compétence interprétative plus heuristique que la simple compétence intuitive. Plus précisément, les calculs appliqués à la structure conceptuelle de la théorie, notamment en matière de positions combinatoires, sont susceptibles de faire apparaître des articulations signifiantes auxquelles on ne pourrait accéder grâce à la seule lecture intuitive. Dans cette perspective, on peut être conduit à ne pas respecter, d'un point de vue méthodologique, l'ordonnancement des niveaux tel que le propose la théorie. Par exemple, dès les années 80, la sémiotique se présente comme une « science des axiologies », ou plus modestement, comme une méthode

d’analyse de la valeur discursive. En effet, l’analyse sémiotique des textes, née de l’analyse structurale des récits (Propp, Greimas), se présentait en ses débuts comme une « morphologie » structurale des textes narratifs, mais s’est progressivement recentrée sur les différentes saisies possibles de l’axiologie ; saisie sensible et proprioceptive, saisie cognitive et éthique, saisie esthétique et figurative, etc. ; c’est pourquoi la sémiotique discursive est peu à peu devenue une théorie (typologique et syntaxique) de la circulation des valeurs dans le discours : conditions minimales d’actualisation des valeurs, modalités de l’inscription des valeurs dans le texte, processus de construction, de destruction et d’échange des valeurs, prise en charge énonciative et passionnelle des valeurs. Dès lors, la sémiotique discursive, plus particulièrement intéressée aujourd’hui à l’analyse de la perception, des manifestations émotionnelles, de l’énonciation et des phénomènes de tension discursive, s’oriente de ce fait plutôt vers la description de la dimension passionnelle, sur le fond des logiques de l’action.

Mais par ailleurs, l’analyse modale et aspectuelle semble aujourd’hui une entrée particulièrement heuristique, puisqu’elle donne directement accès à la plupart des autres niveaux. En effet, elle offre tout d’abord une définition plus large et plus pertinente de l’intentionnalité discursive ; l’analyse narrative des années 1970 caractérisait l’intentionnalité discursive comme la tension orientée qui relie un état initial à un état final des transformations (voir à ce sujet le « schéma narratif canonique » de Greimas) ; la sémiotique conçoit aujourd’hui cette même intentionnalité comme la tension orientée entre deux instances modales ; entre un « vouloir » et un « faire », entre un « devoir » et un « croire », ou, plus généralement, entre deux modes d’existence : par exemple, entre un mode virtualisé et un mode actualisé, ou entre un mode potentialisé et un mode réalisé.

En outre, l’analyse modale et aspectuelle donne accès aux structures actantielles, conçues à la fois comme des structures d’accueil pour la modalisation (modalisations du Sujet, de l’Objet ou du Destinateur) et comme des structures agonales (Sujet/Anti-sujet, Destinateur/Anti-destinateur). En effet, saisir un procès sous l’angle de sa modalisation (*cf.* « Il faut traverser le fleuve à la nage »), c’est l’envisager d’emblée dans la perspective d’une relation polémique, où s’affrontent les forces favorables et les forces défavorables à sa réalisation : « il faut », en l’occurrence, ne peut être actualisé que contre un « vouloir » ou un « pouvoir » agissant en sens contraire. À cet égard, les modalités expriment, en même temps que la tension entre un procès virtuel ou potentiel et sa réalisation, les déséquilibres positifs ou négatifs d’un rapport de forces sous-jacent.

Enfin, les modalités constituent une des entrées majeures dans la dimension passionnelle des discours : les « états d’âme » des sujets sémiotiques ne se forment pas à partir du procès lui-même (« traverser » ne suscite pas en lui-même d’effet

passionnel), mais à partir des saisies modales et aspectuelles auxquelles il est soumis : « il faut » (devoir), « à la nage » (pouvoir) et l'éventuel « vouloir » sous-jacent, notamment dans leurs interactions discordantes ou conflictuelles, déterminent les « rôles pathémiques » du sujet ; « se mettre à », « parvenir à », « continuer à ou « cesser de traverser » (saisies aspectuelles), sont une autre source, complémentaire des saisies modales, des tensions passionnelles.

La confrontation avec les autres approches des mêmes objets, textes, discours verbaux et non verbaux, éclaire singulièrement le statut herméneutique de l'analyse sémiotique. Tout d'abord, le rapprochement s'impose avec la théorie peircienne. En effet, le « parcours génératif » ainsi esquissé à quelque parenté avec le « parcours interprétatif » peircien : dans un cas comme dans l'autre, un emboîtement de modèles sémiotiques détermine un parcours entre différents niveaux (ou instances de discours) de la saisie de la signification d'un texte. Mais, alors que les étapes du parcours interprétatif peircien se caractérisent toutes comme des « signes », ou des agglomérats de « signes », dont les différences reposent sur leurs modes de signifier respectifs (analogiques, indiciels, conventionnels, etc.), celles du « parcours génératif » se présentent toutes comme des modèles susceptibles de rendre compte à chaque fois de la totalité du discours, mais avec des degrés d'abstraction différents, le mode de signifier étant toujours globalement constant. En effet, pour l'analyse sémiotique du discours, la question de la sémiosis (la mise en relation entre les composants du signe) ne se pose que globalement, puisqu'elle est supposée réunir un « plan de l'expression » et un « plan du contenu » du texte tout entier, et non à chacune des étapes du parcours, comme c'est le cas pour l'approche peircienne.

Grosso modo, la différence de perspective pourrait être caractérisée ainsi ; pour accéder à une typologie fine des « modes de signifier » des signes, il faudrait renoncer à une vision des structures globales du discours ; pour appréhender ces structures d'ensemble, il faut provisoirement mettre entre parenthèses les « modes de signifier ». Mais d'un autre côté, la sémiotique textuelle est à même de les prendre en considération quand elle s'efforce de rendre compte de l'acte qui réalise la sémiosis, c'est-à-dire l'acte d'énonciation, qui réunit les deux plans du discours ; dans la perspective de l'énonciation, on identifiera donc des opérations déictiques et indicielles, des contrats énonciatifs débouchant sur des conventions d'iconicité ou de symbolisation, des stratégies rhétoriques de l'analogie, du conflit sémantique, voire de la polyphonie. Du point de vue de la sémiotique textuelle, les « modes de signifier » relèvent donc de la performance discursive, de l'instance d'énonciation et de ses stratégies sémiotiques persuasives, argumentatives et passionnelles. Eu égard à la diversité des autres méthodes d'approche des textes (rhétorique, stylistique, psychocritique, sociocritique, etc.), la sémiotique se présente à la fois comme un aboutissement et un changement de niveau de pertinence. Bien que les exemples

soient toujours sujets à caution, il est nécessaire d'en choisir un ici, pour développer ce point.

Exemple. Soit l'énoncé : « La mer rugissante bousculait les esquifs apeurés. » La rhétorique va rechercher les procédés codifiés qui, à partir de l'information transmise (ici, de nature narrative et descriptive), font de cet énoncé un discours qui persuade, qui intéresse, qui frappe ou qui plaît, par son pouvoir d'« évocation d'images » ; elle reconnaîtra une métaphore (mer rugissante), y verra l'alliance entre une entité matérielle (non animée) et un procès réservé à des animaux (animés) ; elle notera aussi une métonymie (esquifs apeurés). La stylistique trouvera matière dans ces deux figures de rhétorique pour caractériser les écarts entre un usage standard et l'usage marqué d'un auteur singulier ; de là, elle dégagera les grandes tendances repérables dans les productions de l'auteur (par exemple, selon notre échantillon, la tendance à l'amplification, ou la tendance à l'anthropomorphisation des non-animés). La psychocritique s'efforcera de déterminer, grâce à un réseau de dispositifs textuels semblables, le mouvement et la structure psychique sous-jacents à cet énoncé, en partant des mêmes phénomènes que les autres approches : une entité humaine fragile et menacée, identifiée à un objet inerte et sans initiative, est aux prises avec une entité naturelle dominatrice et destructrice, dotée à l'inverse de traits animaux. La sociocritique, enfin, examinerait la place de cette configuration particulière dans un réseau d'images susceptible de caractériser une représentation idéologique du rapport entre les hommes et les forces naturelles, et s'efforcerait de mettre cette dernière en relation avec des formations socio-idéologiques externes.

L'analyse sémiotique, quant à elle, rencontrera l'ensemble de ces phénomènes, et sans doute quelques autres, qu'elle traitera comme des structures formelles et non substantielles, de manière à les rendre comparables, et à les articuler les unes aux autres, mais sans avoir l'ambition de les interpréter. Au plan des structures sémantiques élémentaires : la catégorie [vie/mort], ou, plus généralement, [existence/inexistence]. Au plan des structures actantielles : un sujet d'état (menacé) et un anti-sujet (menaçant), le second s'efforçant de disjoindre le premier de ce qui est son objet de valeur du moment (sécurité/insécurité). L'analyse sémantique de la catégorie [sécurité/insécurité] en révélera la nature modale, et notamment le fait qu'elle caractérise une condition (une modalité) en faveur de la valeur dénommée [existence], en l'occurrence : un « pouvoir exister ». De ce fait, l'action de l'acteur « mer » doit être considérée elle aussi comme modale, puisque l'« insécurité » qu'il installe ne remet pas directement en cause l'« existence » des esquifs, mais seulement la condition modale de la « sécurité » : pour cela, la mer oppose un « pouvoir faire » négatif au « pouvoir exister » qui est requis. C'est sur cette dernière dimension que se dessinera l'effet passionnel, qui n'est pas lié à des transformations factuelles, mais à des tensions modales : l'effet d'« agressivité », par exemple, naît

de la montée en intensité des deux « pouvoirs » confrontés (« pouvoir exister » *vs* « pouvoir faire ne pas exister ») ; la « peur » naît en revanche de la perception d'un contraste et d'une tension de plus en plus grands entre ces deux mêmes pouvoirs confrontés. En outre, l'action de la mer sera saisie sous l'angle aspectuel. En effet, il ne s'agit pas seulement de la valeur [existence], mais plus précisément de la « permanence » ou du « maintien » de cette valeur : ce qui est en cause, ce n'est donc pas seulement la condition modale de l'existence, mais la condition modale du maintien de l'existence. Dans chaque formule modale, il faudrait donc mentionner cette nouvelle dimension, en remplaçant « exister » par « continuer à exister ». Mais, par ailleurs, la transformation modale et aspectuelle en cours (négation du « pouvoir », suspension de la permanence) est elle-même saisie dans sa phase inchoative : il s'agit, dit-on, de « bousculer », et non de « couler » ou de « détruire ». Enfin, cette phase inchoative est elle-même perçue, du fait de l'imparfait de l'indicatif, comme de l'intérieur du procès, qui, de ce fait, est traité non comme un entier insécable, mais comme un procès analysable et susceptible d'avoir duré et de durer encore, de part et d'autre d'un point de repère choisi par l'observateur-énonciateur : la sémiosis est donc accomplie d'un point de vue strictement (quoique discrètement) déterminé. Enfin, l'analyse sémiotique remarquera, au plan figuratif, la présence de deux isotopies : « maritime » (mer, esquifs) et « animale » (rugir, apeurer). La première est affectée du classème plus abstrait [non animé], et l'autre, du classème [animé]. On notera alors que les figures syntaxiques retenues opèrent (i) une mise en tension et en conflit de ces deux isotopies : mer/rugir et esquifs/apeurés, et (ii) des transferts de classèmes de l'une à l'autre. On ferait en outre intervenir le classème [humain], présupposé par l'objet technique « esquif » et impliqué aussi dans la figure de la peur. L'ensemble des opérations, au cours de la résolution du conflit sémantique, concourt alors à une surdétermination de l'isotopie « maritime » grâce aux classèmes [animé] et [humain].

On le voit, l'analyse sémiotique ne s'intéresse qu'à l'élucidation des présupposés des interprétations possibles, mais en les disposant tous en un système unique de propriétés du discours, voire en une stratégie cohérente. De ce point de vue, comme son objet est la signification, elle pourrait (ou devrait) avoir affaire à toutes les disciplines relevant des sciences humaines et sociales, chaque fois qu'elles s'efforcent de dégager du sens, de saisir des effets de sens, et ce, non pas pour se substituer à elles, mais pour expliciter les présupposés formels de ces effets de « sens ». Tout comme elle assure la comparabilité des phénomènes de sens abordés par les différentes approches textuelles (*cf. supra*), elle est en mesure de le faire aussi, parce qu'elle a pour objet la signification et pour méthode l'explicitation des articulations immanentes, pour ce qui concerne les autres sciences humaines.

(J. Fontanille)

📖

COURTES J., *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991.

GREIMAS, A.J. et COURTES J., *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Sémiotique*, I et II, Paris, Hachette, 1979-1986.

GREIMAS, A.J. et FONTANILLE J., *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.

LANDOWSKI E., *La Société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989.

→ **Actancielle (analyse), Interprétatives (analyses)**

SEMIOTIQUE SITUATIONNELLE

Quelles sont ses origines ? En quoi est-elle différente des sémiotiques classiques ? Pourquoi dit-on que c'est une « sémiotique naturelle » ? Comment rend-t-elle compte de l'émergence des significations ?

La sémiotique situationnelle est une sémiotique « sciences humaines ». Elle trouve ses origines dans la sociologie et dans la psychologie sociale. C'est fondamentalement la sémiotique qui est naturellement utilisée par les hommes pour comprendre les choses de leur monde, c'est-à-dire leur donner du sens. Pour ce faire, les humains « mettent les choses en situation ». La sémiotique situationnelle développe donc une méthode pour comprendre les mécanismes complexes de cette « mise en situation ».

Ainsi, la sémiotique situationnelle ne s'intéresse pas à « l'émission » des messages. Elle est centrée sur l'interprétation des expressions en tant que mise en rapport de ces phénomènes expressifs avec des « cadres » composant la situation.

Elle concerne donc l'acteur « en situation » confronté à des activités ayant lieu dans la situation, et non un « lecteur », confronté à une lecture d'unités textuelles agencées entre elles dans un texte rapportant une intrigue.

C'est pourquoi, la sémiotique situationnelle ne cherche pas à reconnaître des « codes » qui seraient des matrices génératrices de formes de significations. Pour elle, la signification n'est pas un phénomène de « reconnaissance », c'est un phénomène « d'émergence » lié à une contextualisation naturelle faite par l'acteur.

Cette contextualisation, c'est l'effort banal et immédiat que fait l'acteur pour répondre à la question : « comment comprendre ce qui se passe ici ? ». et, pour comprendre, il construit, autour du phénomène, avec les éléments de situation dont il dispose, une « situation ». Pour la commodité de l'analyse, la sémiotique

situationnelle décompose cette « situation » en multiples « cadres » (*cf.* ci-dessous : la méthode).

■ 1- Origine de la sémiotique situationnelle

Rechercher le sens des phénomènes liés aux activités des acteurs sociaux a toujours été la préoccupation principale du grand courant interne aux sciences humaines qu'est le courant de la sociologie compréhensive.

– La sociologie compréhensive

Dès les années 1880, Wilheim Dilthey réagissait au positivisme d'auguste comte et de John Stuart Mills en affirmant qu'il existait trois grands ordres différents de « réalités » abordables par les sciences : l'ordre « mécanique », l'ordre « organique » et l'ordre « humano-historique ». Il démontrait que le dernier ordre de réalité ne pouvait être réduit aux autres ordres. Il montrait aussi que la dualité évidente « nature/esprit », nécessitait deux attitudes épistémologiques différentes : l'explication et la compréhension. Cette idée de « compréhension » est au cœur de l'intelligence des faits sociaux pour les chercheurs participants de ce courant de pensée. Cette attitude épistémologique a été transformée progressivement en méthode d'approche par E. Hursell (1913, essence signifiante des choses), M. Weber (1922, comportement rationnel par finalité), les auteurs du courant de l'interactionnisme symbolique (1920, W.I. Thomas & F. Znaniecki, attitudes dans la situation vécue), A. Schutz (1954, expérimentation du monde ayant un sens) et Berger et Luckman (activités typiques et signifiantes dans des situations socialement typifiées).

Dans ce courant de pensée, la « situation » s'est progressivement imposée comme le contexte global dans lesquels les phénomènes humains prenaient un sens pour les acteurs de la situation en question. Les différents auteurs du courant de la sociologie compréhensive ont successivement mis l'accent sur les composants essentiels de cette « situation » qui est toujours « situation subjective pour tel ou tel groupe ».

– Le concept clé : la situation pour l'acteur

W. Thomas (1923) soulignait, dès le départ, le caractère interprétatif de cette situation, interprétation liée aux « attitudes » préétablies des sujets (attitudes elles-mêmes liées aux expériences sociales et personnelles). A. Schutz (1954), insistait sur l'importance, lors de l'interprétation faite, des enjeux et projets des acteurs, rassemblés dans son « système de pertinences ». Tout un courant, issu de la « sociométrie » et du « psychodrame » de J.L. Moréno (1950), montrait comment le réseau des relations d'affinité participe à la définition de sa situation pour l'acteur. cette insistance sur le système des relations a été reprise, comme on le sait, par l'école de Palo Alto (Watzlawick, 1972). I. Goffman (1974) montrait, pour sa part, que la définition de la situation pour l'acteur, et donc de ce qui fait sens pour lui, venait essentiellement de ses expériences sociales (« le cadre de l'expérience »), expériences sociales dont participe le « positionnement social » de l'acteur. E. T.

Hall (1966) mettait en lumière l'importance de la culture et des normes (la « dimension cachée »), dans l'appréciation de ce qui se passe dans la situation.

2- définition de la sémiotique situationnelle

Héritière de l'ensemble de ces recherches, la sémiotique situationnelle recherche le sens des expressions humaines (verbalisations, attitudes, paralangages, conduites, enchaînement de conduites, réalisations matérielles…) à travers une contextualisation par et dans la situation. Cela veut dire que signification et sens de l'expression seront trouvées, pour un acteur social, par une mise en relation de l'expression avec la définition, pour lui, de la situation. S'il s'agit de trouver le sens de la même expression, pour un autre acteur social, on la mettra en relation avec la définition, pour cet autre acteur social, de la « même » situation. le problème des interprétations différentes des expressions n'est pas un problème central car, très souvent, les situations sont largement socialement définies et, donc, socialement partagées (Berger et Luckman). Cependant, signalons que ce phénomène des interprétations différentes est à la base des difficultés de la communication dite « interculturelle ». De ce fait, la sémiotique situationnelle, qui prend en compte un « contexte normatif » relatif aux normes culturelles, est en première ligne pour les études sur la communication interculturelle.

Ainsi, la sémiotique situationnelle ne s'intéresse pas à « l'émission » des messages. Elle est centrée sur l'interprétation des expressions en tant que mise en rapport des phénomènes expressifs avec des « cadres » composant la situation. Elle concerne donc l'acteur « en situation » confronté à des activités ayant lieu dans la situation, et non un « lecteur », confronté à une lecture d'unités textuelles agencées entre elles dans un texte rapportant une intrigue. C'est pourquoi, la sémiotique situationnelle ne cherche pas à reconnaître des « codes » qui seraient des matrices génératrices de formes de significations. Pour elle, la signification n'est pas un phénomène de « reconnaissance », c'est un phénomène « d'émergence » lié à une contextualisation naturelle faite par l'acteur. Cette contextualisation, c'est l'effort banal et immédiat que fait l'acteur pour répondre à la question : « comment comprendre ce qui se passe ici ? ». Et, pour comprendre, il construit, autour du phénomène, avec les éléments de situation dont il dispose, une « situation ». Pour la commodité de l'analyse, la sémiotique situationnelle décompose cette « situation » en multiples « cadres » (*cf.* ci-dessous : « la méthode »).

3- La méthode de la sémiotique situationnelle

Le « cadrage » de la situation

Chaque situation s'enchâssant dans une série de « cadres », possède autant de problématiques que de cadrages. Ou bien la problématique situationnelle s'impose, et elle est « standard » et les collaborateurs sont implicitement d'accord sur elle (et donc sur la définition de la situation) ; ou bien, les problématiques sont plurielles et

les collaborateurs doivent d’abord (implicitement ou non), se mettre d’accord sur la problématique qu’ils veulent traiter.

Exemple

Un comité de direction d’une usine discute des affectations budgétaires de l’année à venir. C'est comme cela que la convocation des membres du C.D., faite par le Directeur, présente et définit la situation de réunion.

Mais la séance ne se déroule pas comme prévu. Le débat fait progressivement apparaître à chacun des chefs de service et donc au Directeur, que travailler avec ce budget est suicidaire pour l’usine (nouvelle définition du problème collectif).

Dans cette nouvelle situation, les participants définissent un autre problème (un autre cadre), intervenir auprès de la Direction du Groupe pour qu’elle reconsidère le budget alloué.

Le cadrage de la problématique englobe : « Le Groupe » et ne se limite donc plus au « budget de l’usine ». Les participants au C.D. se mettent alors à préparer un argumentaire pour la Direction du Groupe.

Pour cela, les échanges, le dialogue, la méthode dialogique… sont utilisés. La communication est alors un moyen (elle permet d’élaborer d’autres « moyens » : procédures, plans d’actions, outils…). Dans la poursuite de cette finalité, et pour que cette finalité soit atteinte, la communication doit atteindre un premier objectif : la définition commune de la situation, donc, du problème et de la façon de le poser. Pour cela, les collaborateurs doivent, implicitement ou non, se mettre d’accord sur le « cadrage » de cette situation. Car la problématique (et tout ce qui en découle) est corrélative de ce cadrage. Ainsi, problématique et cadrage sont mutuellement dépendants.

Dans cet exemple, on peut imaginer que le responsable ne veuille pas sortir du cadre défini de sa réunion. Pour lui, la situation présente est définie par un cadre temporel (les 1 h 30 de réunion), une problématique de travail (les solutions à trouver à un dysfonctionnement analysé) et un cadre normatif et de positionnement (le respect de ses priorités, de sa définition de la situation).

Il négociera (ou imposera, ce qui est une façon de négocier lorsque l’on a du pouvoir), cette définition de la situation et de sa problématique. Il pourra, par exemple, proposer (ou imposer) une autre réunion pour traiter de l’inquiétude de ses collaborateurs.

Pour « vendre » (faire accepter) cette façon de faire (la rendre positive, car son refus peut d’abord être perçu négativement), il va avancer la nécessité pour lui, de se renseigner directement auprès de la Direction Générale et de ne pas lancer une discussion sans avoir de certitudes. Ce faisant, il donne un sens positif à sa

conduite : « ce n'est pas que je ne prends pas en compte votre inquiétude, mais que je veux que l'on discute avec toutes les informations nécessaires ».

Le repérage de la « situation pour le sujet »

Si l'on veut utiliser la « situation pour le sujet » dans la gestion des motivations des personnels, il faut pouvoir connaître cette situation. La connaissance de cette « situation » est donc en soi un problème important car cette « situation-pour-lui » est différente de ce qu'elle peut être pour nous.

En effet, la situation « dans un sens général et objectif » n'existe pas. Elle est toujours « situation et problème principal pour un sujet ». Cela veut dire qu'elle existe, dans une certaine définition des éléments essentiels qui la composent (« éléments significatifs ») et qui donnent la signification pour le sujet social en question. En effet, la situation, par définition, ne préexiste pas aux processus divers mis en œuvre, dans ses activités, par le sujet social, pour appréhender, à sa manière et avec sa sensibilité et ses projets, le monde. « La situation-problème-pour-un-sujet » ne peut être définie que par le sujet, à travers ses activités diverses (processus de perception, d'intuition, de mise en œuvre de connaissances, d'évaluation, de décision…), et pour ses projets et ses enjeux. La « situation pour le sujet » est donc un découpage subjectif du monde par le sujet pour rendre celui-ci significatif pour lui.

Pour connaître la vision individuelle de la situation-problème pour une personne ou un groupe, il faut s'appuyer sur l'observation des actions, le recueil des dires du sujet et des témoins, ainsi que sur des entretiens avec lui (ou avec les personnes du groupe), si on le peut. Ces « données » ne sont pas prises au pied de la lettre. Elles suscitent un travail d'analyse qui aboutira à la formulation de la définition de la situation pour le sujet. Ce qu'est, en particulier, le « travail d'induction » qu'il faut faire à partir des observations pour arriver à formuler des éléments pertinents de la situation pour le sujet. La formalisation de la vision individuelle de la situation par le sujet explicite donc les « éléments pertinents » contenus dans les différents « contextes constitutifs d'une situation ».

Les derniers travaux en sciences humaines ont mis à notre disposition des moyens simples d'accéder à la connaissance de cette « situation pour le sujet ».

J'ai proposé une « modélisation » simplifiée de la situation collective des acteurs au travail dans une organisation (A. Mucchielli, 2004). Cette modélisation se réalise sous la forme d'un « tableau panoramique » qui est renseigné à partir d'une enquête de terrain.

Une méthode d'étude des situations

Éléments des cadres / Sujets	Normes	Enjeux	Positionnements	Qualité des relations
Sujet 1				
…				
Sujet n				

Grille d'enquête ou tableau de modélisation de la situation

Par définition, dans une telle approche de la situation pour un sujet, on dit que la situation pour ce sujet est essentiellement définie par ses valeurs et ses normes, par ses enjeux, ses positionnements et par les qualités des relations qu'il entretient avec les autres sujets de la situation. On néglige donc les autres éléments constitutifs de la « situation réelle ». On voit que les éléments qui définissent la situation sont des « précipités » provenant de contextes différents : aussi bien psychologique personnel que culturel ou social. En effet, par exemple, les « valeurs » et les « normes » que l'on porte dans la première colonne sont bien les valeurs et les normes dont le sujet se sert dans cette situation. Mais ces valeurs et ces normes sont ce qu'il utilise de sa personnalité, de son éducation, de sa formation et des éléments culturels qu'il a retenus. Dans ses valeurs et ses normes, on retrouve donc toutes les influences qui ont formé sa personnalité et sa culture, qui ont formé sa « vision du monde » projetée, en l'occurrence, dans cette « vision de la situation ».

Le repérage des éléments constitutifs des « cadres »

Utilisation du tableau de modélisation de la situation

Le tableau vide, fonctionne comme un « guide d'enquête ». En effet, pour le renseigner complètement, il faut aller chercher dans la situation de travail des données pertinentes. Ces données ne sont pas n'importe lesquelles. Elles concernent, pour une situation donnée et pour chaque acteur, ses valeurs et normes, ses enjeux, ses positionnements et les qualités des relations qu'il entretient avec les autres.

Au fur et à mesure que se déroule le renseignement du tableau, on élabore donc une véritable modélisation de la situation collective dans laquelle se trouvent les différents acteurs. Le tableau est d'ailleurs dit « panoramique », car il donne au responsable, une vision globale comprenant les différentes définitions de la même situation, faites par les différents acteurs. Cette « modélisation » est, bien entendu, comme toute modélisation, une simplification de la « réalité » situationnelle complexe dont il faut rendre compte. En effet, elle sélectionne un ensemble limité

de données, dites pertinentes pour le modèle : celles qui concernent le tableau justement.

Ce tableau est issu du tableau inventé par « l'analyse actionniste » de la sociologie anglaise des années 70 (Silverman, 1973). Dans ce tableau, la première colonne porte sur la « vision de la situation par le sujet considéré » ; la deuxième colonne, sur les « actions typiques » faites par les différents acteurs de cette colonne ; la troisième colonne, sur les « significations attachées par le sujet à ses actions typiques » ; la quatrième colonne porte sur les « implications du sujet dans la situation » ; la cinquième colonne porte sur les « conséquences voulues des actions » et la dernière colonne sur les « conséquences non voulues de ces mêmes actions ». Les concepts utilisés dans cette modélisation sont propres à la « théorie actionniste » proposée par Silverman.

Une fois le tableau de la modélisation de la situation pour les collaborateurs entièrement rempli, on peut le commenter et raisonner dessus. On le fait alors fonctionner comme une « hypothèse » sur ce qui peut se passer si l'on décide ceci ou cela. En effet, toute décision d'intervention ou d'action d'un des acteurs en cause, prendra un sens, pour les autres acteurs, dans la situation explicitée par cette modélisation puisque l'on a bien formulé ce qui constituait la situation pour chacun des acteurs.

(A. Mucchielli)

📖
MUCCHIELLI A.,*Manuel de sémiotique situationnelle*, Numilog.com, 2009.
Site : « sémio.com » ou : http://xn--smio-bpa.com/
→ Tableau panoramique (méthode du)

SENSIBILITÉ THÉORIQUE

La notion de sensibilité théorique renvoie à la possibilité, pour un chercheur, de faire une lecture théorique nuancée d'un phénomène. Il ne s'agit pas d'appliquer un cadre théorique préalable, bien que cette possibilité ne soit pas totalement exclue, mais bien plutôt de nommer, avec un appareil conceptuel approprié, le phénomène en cause dans un vécu, une situation ou une action. C'est donc mettre à profit les mots, les concepts, la terminologie hérités de la formation disciplinaire ou acquis au fil de l'expérience de recherche avec comme objectif de hisser à un niveau plus élevé d'abstraction et de valeur explicative le regard posé sur un vécu, une situation ou une action. La sensibilité théorique est une condition *sine qua non* de toute analyse qualitative dépassant la simple description des données. Elle est liée à la formation fondamentale et continue du chercheur ainsi qu'à son expérience de

recherche, particulièrement celle de terrain. Elle se développe à deux niveaux, qui correspondent aux deux termes de l'expression : au niveau de la sensibilité, qui, au fil des lectures fondamentales et des recherches, devient de plus en plus aiguë et réagit à des variations infimes des phénomènes étudiés, et au niveau de la capacité théorique, qui s'enrichit de nouveaux concepts, points de vue, modèles, etc. Une variante de la sensibilité théorique est la sensibilité expérientielle, où c'est l'expérience subjective, personnelle, intime du chercheur qui est mise à profit.

(P. Paillé)



GLASER B., *Theoretical sensitivity : advances in the methodology of grounded theory*, Mill Valley, California, University of California Press, 1978.

GLASER B. et STRAUSS A., *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, Aldine Publishing, 1967.

PAILLÉ P., « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique*, 1994, 23, 147-181.

STRAUSS A., *Qualitative Analysis for Social Scientist*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

STRAUSS A. et CORBIN J., *Basics of Qualitative Research*, Newbury Park, CA, Sage, 1990.

→ Méthodologie d'une recherche qualitative, **Problématique d'une recherche qualitative, Qualitative par théorisation (analyse de contenu), Recherche qualitative**, Systémique (approche)

SITUATION (DÉFINITION DE LA)

En 1923, William Thomas va développer une notion, qu'il a déjà utilisée, sans y insister, dans *The Polish Peasant*, qui constituera, avec celle de désorganisation qui lui est liée, l'une des notions majeures de la sociologie américaine pendant plusieurs décennies : celle de définition de la situation. L'individu agit en fonction de l'environnement qu'il perçoit, de la situation à laquelle il doit faire face. Il peut définir chaque situation de sa vie sociale par l'intermédiaire de ses attitudes préalables, qui l'informent sur cet environnement et lui permettent de l'interpréter. La définition de la situation dépend donc à la fois de l'ordre social tel qu'il se présente à l'individu et de son histoire personnelle. Il y a toujours rivalité entre la définition spontanée d'une situation par un individu et les définitions sociales que sa société lui fournit. Thomas, en insistant sur la nécessité pour les chercheurs de recueillir, auprès des acteurs sociaux, des récits de première main, des autobiographies, des lettres, voulait qu'ils puissent ainsi avoir accès à la façon dont

les individus « définissaient leurs situations ». Ainsi, si l'on travaille sur la délinquance, il faut pouvoir se poser des questions sur la délinquance à partir du point de vue du délinquant. On n'attend pas que le délinquant décrive nécessairement ses situations de vie de manière objective. Au contraire, on désire que son histoire reflète ses attitudes personnelles, ses interprétations propres, parce que ce sont précisément ces facteurs personnels qui sont importants pour l'étude et le traitement du cas. Thomas a donné, en 1928, un exemple célèbre de ce qu'il faut entendre par la « définition de la situation » :

« Très souvent, il y a une grande différence entre la situation telle que les autres la voient et la situation telle qu'elle semble être à un individu… Par exemple, un homme avait tué plusieurs personnes qui avaient la malheureuse habitude de se parler à elles-mêmes dans la rue. En se fondant sur le mouvement de leurs lèvres, il s'imagina qu'elles l'insultaient et se comporta comme si c'était vrai. Si les hommes définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences » (pp. 571-572).

(A. Coulon)



THOMAS W., *The Unadjusted Girl : With Cases and Standpoint for Behavior Analysis*, Boston, Little, Brown & Co, 1923. Un extrait de cet ouvrage, intitulé : « Définir la situation », est traduit, pp. 79-82, in GRAFMEYER Y. et JOSEPH I., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1990. THOMAS W. et THOMAS D.S., *The Child in America*, New York, Knopf, 1928.

→ Actionniste (méthode), Biographies (méthodes des), Compréhensive (approche), Documents personnels (utilisation des), **Contextualisation situationnelle panoramique (méthode de la)**

SITUATIONNELLE PHÉNOMÉNOLOGIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

Application de l'approche compréhensive* à l'analyse d'une situation vécue par des acteurs. L'analyse consiste à se positionner du point de vue d'un acteur dans la situation et à restituer sa définition de la situation. L'analyse se poursuit par la reconstitution des actions prévisibles étant données les significations accordées par l'acteur lui-même aux différents éléments de la situation. Enfin, les analyses précédentes font l'objet d'une validation interne*, c'est-à-dire d'une vérification auprès de l'acteur concerné.

Dans l'approche compréhensive, il n'y a donc pas de « situation en soi », c'est-à-dire de situation qui ait une « réalité » objective définie et définitive. Ce point de

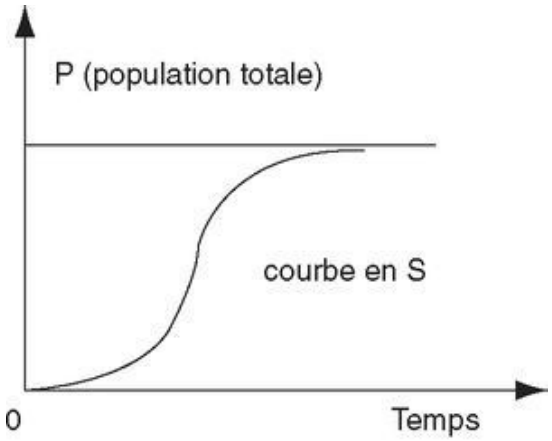
vue ne pourrait être qu'un point de vue « positiviste » où la situation serait étudiée sans acteurs ou du point de vue d'un acteur généralisé « neutre » et désincarné qui ne pourrait que rassembler sur lui des *a priori* non explicités et donc, sans doute colorés idéologiquement. Une situation est toujours, dans l'optique compréhensive, une situation par et pour des acteurs. Les systèmes de pertinence de ces acteurs délimitent et découpent les « choses à voir » dans cette situation et donc « construisent » la situation-pour-eux à partir de significations attachées aux éléments essentiels de la situation-pour-eux. Ces systèmes de pertinence étant, quant à eux, fondamentalement orientés par les intérêts, enjeux, intentions ou projets des acteurs (ces systèmes de pertinence ayant, par ailleurs, une partie commune ou acquise et culturelle, partagée par différents acteurs).

■ **Exemple.** Prenons un exemple en sociologie compréhensive. R. Boudon (1984) analyse la diffusion des nouveautés pharmaceutiques chez deux types de médecins : chez les médecins travaillant en milieu hospitalier et chez les médecins libéraux travaillant en cabinet. Il se place du point de vue des médecins et analyse leur « situation », puis prévoit leurs actions et ensuite vérifie la validité de ses prédictions.

1) Le médecin hospitalier qui veut introduire une nouveauté pharmaceutique doit prendre la responsabilité d'introduire dans le corps des malades une substance qu'on n'a jamais encore utilisée et dont on connaît mal les effets. En l'absence d'expérience personnelle, le médecin dispose d'informations publicitaires et des descriptifs diffusés par l'industrie pharmaceutique ainsi que de quelques évaluations effectuées par différents laboratoires. Ces informations sont perçues comme insuffisantes étant donné la gravité de la décision à prendre. Si ce médecin n'est pas dans une situation où l'essai du produit nouveau se pose avec urgence, il va s'en tenir « à ses habitudes » car les avantages éventuels de la nouvelle substance ne méritent pas considération par rapport aux risques. Si pour la situation du malade, la nouvelle substance présente des avantages potentiels, le médecin sera alors incité à rechercher des informations supplémentaires. Il se tournera vers les collègues qu'il côtoie quotidiennement et en qui il a confiance. Il peut les interroger facilement, sans se placer dans une situation d'infériorité (coût social minime de la recherche d'information). Mais il n'obtiendra une réponse que pour autant que ses confrères auront utilisé eux-mêmes le produit. Si c'est le cas, et si le confrère a un avis favorable, alors il y a toutes les chances pour qu'il essaie le produit nouveau. Ainsi, au début du processus de diffusion du nouveau médicament, aucun confrère n'aura d'avis et l'utilisation sera lente à démarrer. Dès que quelques confrères hospitaliers auront essayé la nouveauté, les nouvelles conversions auront plus de chance de se produire et le processus s'accélérera et atteindra une vitesse maximum lorsque les médecins, en position de donner leur avis, seront aussi nombreux que ceux qui sollicitent cet avis.

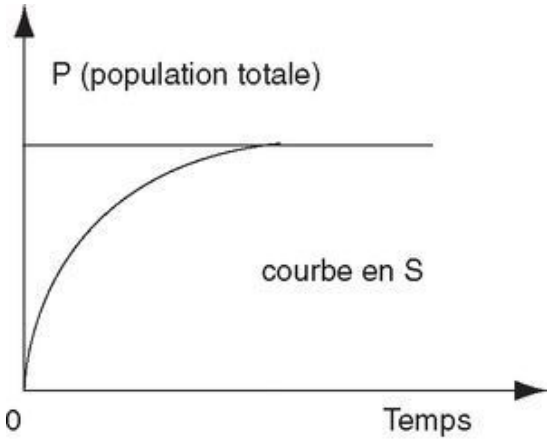
2) « La situation du médecin de cabinet est de structure différente », nous dit R. Boudon. Lorsque le nouveau médicament arrive sur le marché, il peut ne pas avoir à l'utiliser immédiatement. Il est conscient des risques de son utilisation et est incertain des informations qu'il possède. Le médecin de cabinet est dans une situation très différente de son confrère hospitalier en ce qui concerne ses sources d'information. Il est plus isolé, son réseau de relations est plus limité et il est moins capable d'apprécier les manières de travailler de confrères qu'il ne côtoie pas quotidiennement et donc moins capable de faire confiance à leur jugement. Par ailleurs, il est en situation de concurrence par rapport à ses confrères de cabinet. Il va donc s'efforcer d'accroître ses informations de source impersonnelle venant des laboratoires, des organismes d'État, des centres expérimentaux (articles, comptes rendus…). Ainsi, avec le temps, son volume d'information personnelle va croître. Mais cela est valable pour tous les confrères qui font la même chose que lui. Au bout d'un certain temps, un groupe de médecins de cabinet va se trouver en possession d'une somme d'informations qu'il jugera suffisante. Il se sera formé une sorte d'opinion collective sur le produit nouveau et l'innovation va être acceptée assez massivement au départ. Ensuite, le nombre des nouveaux convertis va croître en raison, non pas du nombre des convertis (puisque les échanges interpersonnels n'interviennent pratiquement pas entre médecins dans ce cas), mais en raison du nombre des non-convertis et du temps (qui voit s'accroître l'arrivée d'informations formelles sur le produit). La vitesse de diffusion de l'innovation pharmaceutique va donc diminuer lentement à partir de la forte vitesse de démarrage de la diffusion.

Pour vérifier cette analyse, R. Boudon, montre que chez les médecins travaillant en milieu hospitalier, le processus de diffusion a l'allure d'une courbe en S (schéma 1), très lent au début, s'accélérant avec le temps pour se ralentir et devenir extrêmement lent lorsque presque tout le monde a adopté la nouveauté. Dans le cas des médecins travaillant en cabinet, le processus de diffusion a l'allure d'une courbe en arc (schéma 2) ; le nombre des médecins adoptant la nouveauté croit d'abord très rapidement, ensuite la vitesse à laquelle de nouveaux médecins sont convertis décroît de manière régulière et tend vers zéro lorsque tous les médecins



Diffusion chez les hospitaliers

Schéma 1



Diffusion chez les libéraux

Schéma 2

sont convertis. Expliquer cette différence du processus de diffusion revient, dit Boudon, à expliquer en quoi les actions (adopter / ne pas adopter l'innovation) sont affectées par la structure de la situation caractérisant les deux populations.

Ainsi, la situation des médecins hospitaliers décrite par Boudon est telle qu'elle est décrite parce que ces médecins voudraient utiliser un nouveau médicament (c'est là leur projet fondamental). S'ils voulaient remplir au maximum leurs lits d'hôpital, alors leur situation (celle que l'on décrirait de leur point de vue) serait différente (leur projet serait, en effet, fort différent). S'il n'y a pas de situation en soi, il faut dire aussi qu'il n'y a pas de logique situationnelle en soi. Il y a une logique situationnelle pour des acteurs. Cela fait que certains parlent de situation traversée par différentes logiques d'acteurs, mais c'est par un dangereux abus de langage que l'on parle alors de la « même » situation.

R. Boudon conclut ainsi son illustration : « L'analyse comporte un moment “phénoménologique” consistant en une description simplifiée des réactions du médecin confronté à l’apparition d’une nouveauté : sa subjectivité est reconstruite à partir des données de la situation. Cela suppose que l’observateur ou l’analyste, bien qu’étant lui-même dans une autre situation que le médecin, soit tout de même capable d’imaginer ses états mentaux, à partir du moment où il a une information minimale sur la définition du “rôle” de médecin et sur les conditions d’exercice de ce rôle. » « Rien n’interdit d’ailleurs que la reconstruction soit empiriquement vérifiée. Une enquête relativement facile à conduire – et qui a été effectivement conduite par les auteurs de l’étude – permettrait de vérifier que les hypothèses sur la situation ne sont pas de pures fictions et, plus précisément, qu’elles sont acceptées par les acteurs eux-mêmes. » Il nous faut souligner vigoureusement cette dernière remarque de Boudon. La description faite de la situation doit être vérifiée auprès des acteurs. Aucune recherche analysant des situations ne saurait se passer de cette phase de validation interne* trop souvent éludée par le chercheur qui encourt alors le risque de voir son travail sombrer dans l’essayisme.

(A. Mucchielli)

BOUDON R., *La Place du désordre*, Paris, PUF, 1984, pp. 42-48.

WEBER M., *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.

→ Compréhensive (approche), **Contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du), Études de cas (méthode des), Idéal type (méthode de l’), Situationnelle phénoménologique et structurale (méthode d’analyse)**

SITUATIONNELLE PHÉNOMÉNOLOGIQUE ET STRUCTURALE (MÉTHODE D’ANALYSE)

Ensemble d’opérations intellectuelles opérées sur des cas* décrivant des actions en situation, permettant l’explication du sens des actions ayant lieu dans des situations structuralement semblables du point de vue du vécu des acteurs. Concrètement, la méthode consiste en un recueil de cas décrivant des actions menées par des acteurs en situation et en une série d’analyses débouchant sur une interprétation globale du sens de l’action.

La méthode est utilisée dans toutes les disciplines où l’on peut rapporter des actions à des situations typiques du point de vue des acteurs. La sociologie compréhensive, par exemple, considère que l’être « jeté au monde » de la philosophie existentielle devient, dans la vie sociale, un « être confronté à des situations typiques ». L'homme agit alors en vue de résoudre les problèmes posés

par ces situations. Les actions possibles dans ces situations sont en nombre limité. Si on s'intéresse à une action précise, on peut même trouver pour cette même action, globalement nommée, une série finie de contextes typiques qui définissent les différentes significations que peut prendre l'action en question. L'action est alors une réponse stratégique à une situation vécue. Ce vécu étant d'ailleurs partagé par d'autres acteurs sociaux se trouvant dans des situations analogues.

La méthode de l'analyse situationnelle phénoménologique et structurale comporte plusieurs étapes :

1) recueil d'un ensemble de cas,

2) sélection des cas par grandes catégories *a priori* analogues,

3) décomposition des cas en microsituations analogues retrouvées dans chacun des différents cas considérés,

3) écriture des microsituations dans un tableau de telle sorte que les microsituations apparaissent en colonnes et que l'on puisse lire chaque cas, en ligne,

4) analyse des colonnes pour en tirer le sens,

5) analyse globale de l'ensemble des colonnes pour tirer le sens général de la conduite des acteurs dans ces situations.

■ Voyons un exemple, repris de J. Bæchler (*Les Suicides*, 1975), traitant des phases 2, 3 et 4 de la méthode. Les cas présentés sont donc déjà sélectionnés, parmi de nombreux autres, pour leur « analogie situationnelle globale ».

Cas 1. « G. Nadine, 23 ans. Fille unique d'une mère qui voulait un fils et d'un père très malade. Dans sa petite enfance, elle est ballottée entre les familles paternelle et maternelle. À 10 ans, son père meurt : elle ne le regrette guère ; il était sévère, souvent absent, toujours malade. La mère se remarie deux ans plus tard. Nadine ne voit pas d'un mauvais œil ce beau-père qu'elle connaît depuis longtemps, mais son attitude va changer. De 12 à 13 ans, elle est en Vendée, chez ses grands-parents maternels, où elle se plaît. Scolarité assez brillante ; elle échoue au 1er bac, revient à Paris chez sa mère et réussit. Elle échoue à la 2e partie, mais entre à l'École polytechnique féminine. Elle est en 3e année, mais suit mal ; elle explique ses échecs par le trac devant les examinateurs. Sa mère, 41 ans, est décrite comme une femme admirable, infirmière, puis assistante sociale, maintenant sous-directrice du personnel dans une usine. Il existe un couple mère-fille qui s'oppose au beau-père. Nadine ne supporte pas son caractère strict, exigeant, possessif. Il lui interdit les sorties et l'empêche de prendre une chambre à la cité universitaire. Nadine souhaite que sa mère divorce. Elle avale des comprimés. La mère, à la suite de la tentative de suicide, commence à envisager le divorce. »

Cas 2. « Jean S., 15 ans […]. Son père mourut à 34 ans de tuberculose pulmonaire. Sa mère âgée de 44 ans, se remaria. Il a un frère de 18 ans et deux sœurs. [Placé à la campagne jusqu'à 12 ans, il a du mal à se réinsérer dans le milieu familial, qui le traite, comme un étranger.] Il devint rebelle et gâcha son apprentissage. Par manière de vengeance, il se mit à uriner au lit. Sa mère et sa sœur menacèrent de le placer dans un établissement d'arriérés. [Après un nouvel incident], il se rendit dans sa chambre, attendit le retour de sa sœur et, à ce moment, ouvrit la fenêtre située au 5e étage, enjamba l'entablement en se tenant à la barre d'appui et en prenant bien garde de ne pas tomber, car il n'avait nullement l'intention de mourir. Sa sœur l'en tira sans difficulté, après qu'il eut exprimé son désir de se tuer plutôt que d'être enfermé. »

Cas 3. « M. Marcel, 49 ans, manœuvre. Dernier d'une famille de 13 enfants, élevé à la campagne. Il vit avec ses parents, puis, après un décès, chez l'un de ses frères. À 43 ans, il épouse une veuve de six ans son aînée. À la dépendance familiale, succède la dépendance conjugale. Sa femme lui tient lieu de mère, l'entretient depuis deux ans et lui reproche sa paresse. Alcoolique depuis l'adolescence, les ivresses deviennent fréquentes. Interné à la suite de deux tentatives de suicide, par pendaison et par strangulation. Elles furent réalisées sous l'empire de l'alcool, de façon impulsive, à la suite de querelles conjugales : "C'était plutôt pour l'embêter, pour rigoler." »

Cas 4. « Jeune femme de 28 ans, prostituée. Hospitalisée à la suite d'une intoxication médicamenteuse. Troisième d'une famille de 8 enfants, nés de rencontres. Domestique à 14 ans : à la suite d'un vol, elle est placée en maison de redressement. À 16 ans, elle est transférée dans une maison plus sévère pour avoir frappé une camarade qui l'"énervait". Elle commence à utiliser le suicide comme moyen de chantage et se livre à cinq ou six tentatives théâtrales. Libérée à 18 ans, elle devient aussitôt prostituée. Enceinte, elle accouche d'un enfant qu'elle laisse à sa mère. Elle quitte la France pour le Dahomey avec un "fiancé". À la suite d'un conflit avec la belle-famille, nouvelle tentative de suicide, après avoir prévenu son confesseur de ce qu'elle allait faire. »

Microsituation 1	Microsituation 2	Microsituation 3
Sa mère voulait un fils. Petite enfance ballottée entre deux familles. Père meurt lorsqu'elle a dix ans.	Échec scolaire et opposition au père.	Interdiction de sortir, de prendre une chambre. Risque de « perdre » sa mère dans ces conflits.
Père meurt. Placé à la campagne jusqu'à 12 ans. A du mal à se réinsérer dans le milieu familial.	Devient « rebelle », gâche son apprentissage, se met à uriner au lit.	Sa mère et sa sœur menacent de la placer dans un établissement.
Dernier de 13 enfants vit avec ses parents puis un de ses frères.	Alcoolique depuis l'adolescence. Ivresses fréquentes.	Sa femme lui reproche sa paresse (risque de ne plus être entretenu).
Troisième d'une famille de 8 nés de rencontres. Domestique à 14 ans. Maison de redressement à 16 ans.	Vol, frappe une camarade. Laisse son enfant…	Conflit avec sa belle-famille.

Tous les cas de cette série (pris au hasard parmi ceux que propose Bæchler) comportent trois microsituations fondamentales que l'on écrit en colonnes (les cas étant alors lisibles en ligne).

Lorsqu'on lit l'ensemble des microsituations de chacune des colonnes, on perçoit leur analogie phénoménologique. On peut alors formuler le sens commun de ces microsituations pour les différents sujets :

- la microsituation 1 : représente un passé affectif et relationnel troublé, marqué par l'abandon ;
- la microsituation 2 : représente une opposition constante globale du sujet à son environnement ;
- la microsituation 3 : représente une menace précise de rejet affectif dans la situation actuelle.

À partir de cette décomposition, la relecture globale des situations permet de comprendre le sens de la tentative de suicide dans ce type de situation (il existe donc différents sens des conduites de suicide – appelés « sens typiques » par Bæchler – et cela dépend des situations dans lesquelles elles ont lieu) : la tentative de suicide apparaît comme un chantage exercé par le « héros » sur son environnement de proches pour éviter une sanction affective.

(A. Mucchielli)

📖

BÆCHLER J., *Les Suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

BERGER P. et LUCKMANN T., *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

LÉVI-STRAUS C., *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse phénoménologique et structurale en sciences humaines*, Paris, PUF, 1983.

SCHUTZ A., *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

WEBER M., *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.

→ Analogies formelles de situations (recherche des), Compréhensive (approche), **Contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du)**, Description (phénoménologique), Études de cas (méthodes des), Idéal type (méthode de l')

Situations limites (méthode des) → Études de cas (méthode des) ; Idéal type (méthode de l')

Socianalyse → Institutionnelle (analyse)

SOCIOCOGNITIVE (APPROCHE)

Explicitation des principes de structuration et de fonctionnement de la pensée sociale*. Ces principes rendent compte en compréhension des pratiques sociales, cognitives et langagières d'un sujet-acteur social face à la réalité de sa vie quotidienne.

■ **Le sujet acteur social.** L'approche sociocognitive va de pair avec une image de l'homme comme sujet-acteur social. L'homme est à la fois un sujet qui agit – un sujet-acteur – et un membre d'un groupe social, déterminé et socialisé par son groupe d'appartenance. Double perspective : tout en agissant sur la société, le sujet-acteur est agi par cette dernière, de là le terme de sujet-acteur social. Cette conception du sujet s'oppose à deux autres images antithétiques ayant cours dans les sciences sociales : celle de l'imbécile culturel (individu façonné et déterminé par la société, sans autonomie et marge d'action propre) et celle du Je cartésien (un individu libre, autonome, non déterminé socialement, bref, tout-puissant, en état d'apesanteur sociale). L'image de l'individu comme imbécile culturel est propre aux approches positivistes pour lesquelles les individus sont modelés et façonnés à sens unique par la société. Avec l'image du sujet comme Je cartésien, on a une société composée d'individus à la fois individuels et universels, tous relativement identiques et interchangeables. L'image de la société qui comprend de tels individus ressemble alors à un tas de sable, à une myriade d'individus, tous à peu près pareils et interchangeables.

Démarche. Pour interroger les pratiques sociales, cognitives ou langagières selon l'approche sociocognitive, on peut garder à l'esprit une formule-guide qui résume

cette approche multidimensionnelle : un sujet-acteur social donné ne fait, ne pense (niveau cognitif) et ne dit (niveau langagier) pas n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, à n'importe quelle fin et avec n'importe quel effet.

L'exemple choisi pour illustrer l'approche sociocognitive est celui d'une étude effectuée sur le thème de la xénophobie en Suisse. Le matériel empirique comprend 550 lettres de lecteurs envoyées à différents quotidiens et médias à l'occasion d'un référendum (une initiative populaire) visant à réduire la population immigrée. Les lettres de lecteurs, corpus plutôt méprisé par les sciences sociales jusqu'à une date récente, constituent pourtant un matériel intéressant de plusieurs points de vue. Ces lettres émanent essentiellement de la base de la population et non des dirigeants de ces mouvements ou des responsables de leurs journaux. S'il existe de nombreuses analyses des propos des dirigeants – on se dirige presque automatiquement vers eux lorsqu'on veut étudier un tel phénomène –, les analyses concernant la manière dont se manifeste un tel phénomène à la base de la population sont beaucoup plus rares.

Ces lettres sont intéressantes ensuite parce qu'elles ont été produites spontanément, sans l'intervention des chercheurs. Elles ont été écrites dans une situation de tension sociale, de crise, « à chaud » pourrait-on dire. L'on sait qu'une société ou un individu en crise laisse apparaître des dimensions que l'on ne pourrait même pas entrevoir dans une situation plus courante. On voit l'importance de telles caractéristiques d'un point de vue sociocognitif et sociolinguistique, point de vue selon lequel on recherche précisément des situations de production cognitive et langagière aussi naturelles que possible. Ce matériel est propice à l'étude de la pensée et du langage en usage, car il permet d'appréhender les mécanismes de fonctionnement de la pensée sociale, du discours et de l'idéologie dans les termes mêmes qui sont ceux d'une grande partie de la population. Aux lettres de lecteurs s'ajoute une deuxième source empirique : des interviews en profondeur répétées. Les auteurs de lettres qui incarnent de manière particulièrement significative telle ou telle façon de connaître sont, dans un deuxième temps, interviewés de façon approfondie. Ils sont invités à s'exprimer, à penser et à raisonner sur l'ensemble des problèmes sociaux et politiques du moment. En réfléchissant sur les problèmes sociaux contemporains les plus différents et en les expliquant à leur façon, ces interviewés révèlent peu à peu et de manière souvent implicite les caractéristiques de leur structure sociocognitive, de leur façon de penser et de raisonner. Les interviews peuvent durer de deux à huit heures. Lorsque la durée est de huit heures, cela signifie que les personnes sont interviewées plusieurs fois et cela parce qu'elles incarnent de la manière la plus complète et significative une façon spécifique de connaître la réalité, xénophobe ou antixénophobe par exemple.

L'analyse de contenu* traditionnelle recherche les thèmes principaux d'un discours donné. Or, on peut observer un niveau plus profond que celui des thèmes. Les partisans et les adversaires de tels mouvements ne se définissent pas seulement par des discours aux contenus et aux thèmes différents, mais par des façons différentes de connaître les réalités sociales et politiques et donc par des types de pensée sociale différents (ou par des structures sociocognitives variables).

Pour avoir accès à ces façons de connaître, la méthode utilisée est la suivante : on lit et relit un grand nombre de fois les lettres de lecteurs jusqu'à ce qu'apparaisse derrière les thèmes les plus immédiats et évidents, une certaine façon de connaître les réalités sociales. Ici, la preuve empirique ne réside pas dans des tableaux statistiques, mais dans des citations, des extraits de lettres de lecteurs – multiples et nombreux – qui illustrent tel ou tel mécanisme sociocognitif mis à jour et propre à une façon de connaître. Le lecteur peut ainsi comprendre lui-même, « de l'intérieur », un tel phénomène.

Si l'approche sociocognitive est qualitative, elle est aussi compréhensive dans la mesure où l'on cherche à comprendre de l'intérieur plutôt que de sublimer rapidement dans l'explication en fonction d'un cadre théorique préfabriqué. L'importance du niveau plus profond et déterminant auquel se situe une structure sociocognitive peut être illustrée d'une autre façon. Si la lutte contre la xénophobie est souvent peu efficace, c'est parce que cette lutte se situe au niveau des seuls thèmes et non au niveau de la façon de connaître propre à une telle idéologie. Une argumentation qui se veut objective n'est pas nécessairement efficace. C'est un ethnocentrisme d'intellectuel que de croire que la mise au jour des « contradictions » d'un discours idéologique suffit à paralyser ce dernier.

Le niveau sociocognitif : les mécanismes de base du raisonnement social. Prenons un exemple pour illustrer concrètement le passage de l'analyse thématique à l'approche sociocognitive.

Pour l'approche sociocognitive, un ouvrier qui donne son appui ou qui adhère à un mouvement xénophobe ou qui vote, par exemple, pour des initiatives antisociales, n'agit pas en fonction des intérêts dits objectifs de sa classe sociale d'appartenance. Des critères autres que ceux propres à la logique des intérêts de la classe ouvrière deviennent pour lui plus importants. Ils constituent les mécanismes de base du fonctionnement de sa pensée. Pour lui et pour les autres ouvriers qui pensent comme lui, le critère le plus pertinent de la différenciation sociale est ici la nationalité. Pour ces ouvriers, la société se divise d'abord en nationaux et en étrangers. Le nationalisme, qui est une forme particulière d'ethnocentrisme ou de sociocentrisme, implique en lui-même la dévalorisation de ce qui n'est pas national, à savoir des étrangers. La dévalorisation des étrangers, de l'Autre en général, n'est

d’ailleurs qu’une conséquence de la valorisation inconditionnelle de son propre groupe d’appartenance national.

Une autre distinction pertinente, pour ces individus eux-mêmes, réside dans l’opposition entre le « normal » et le « déviant ». Si l’on combine cette opposition avec la première, on dira par exemple qu’il y a les « bons » et les « mauvais » nationaux. L'importance de ce caractère moral, de ce moralisme, constitue un autre mécanisme de base du fonctionnement de leur pensée. Cette dimension morale prime sur tous les autres critères : un « bon » patron (celui qui s’abstient d’avoir recours à une main-d’œuvre étrangère) vaut mieux qu’un « mauvais » ouvrier (pas assez patriote, par exemple). Les « mauvais » nationaux font passer leurs intérêts personnels avant la solidarité nationale. On retrouve le critère déterminant de la nationalité.

Le mécanisme de base que constitue la dévalorisation de ce qui est autre va de pair avec plusieurs autres mécanismes : la généralisation, l’homogénéisation, l’essentialisation et la naturalisation. Généralisation : les xénophobes ne disent pas que tous les étrangers sont des délinquants mais laissent entendre que tout étranger est susceptible de devenir délinquant. La délinquance d’un national surprend, celle d’un étranger va de soi. Les étrangers sont homogénéisés dans l’Étranger : les étrangers diffèrent des nationaux non par des traits culturels mais par leur nature même.

Une telle pensée sociale est ensuite non structurelle et non déterministe. Pour les individus de ce groupe, les déterminismes économiques et sociaux n’existent pas : la liberté et la capacité d’action des individus ne connaissent aucune limite. Il suffit de vouloir pour pouvoir : si les dirigeants voulaient, ça irait mieux ; si certains patrons étaient moins égoïstes nous aurions moins d’étrangers. Ce mécanisme, le volontarisme, va de pair avec le moralisme, relevé précédemment. Un véritable ordre moral régit l’histoire et cet ordre est immuable, en rien relatif à un contexte économique, social et politique donné. Cette vision moralisatrice empêche la prise en considération de facteurs matériels.

Ces mécanismes sont des mécanismes généraux, structurels. Prenons le cas du volontarisme. Le phénomène de l’immigration n’est pas attribué à la situation économique des pays d’émigration. L'émigration est considérée comme résultant d’autant d’actes individuels et volontaires de quitter le pays d’origine. Un tel mécanisme est aussi indicatif d’une perception atomistique et kaléidoscopique du social. Il est, par ailleurs, frappant de constater à quel point ces mécanismes s’appellent les uns les autres. Cela montre que nous sommes bien en présence d’une véritable structure et que cette dernière exerce un pouvoir de détermination général.

Exemple. L'analyse sociocognitive des différentes formes de pensée sociale présentes chez les partisans et les adversaires des mouvements politiques prônant

une réduction draconienne de la population immigrée a permis d'établir une typologie aussi bien des partisans que des adversaires de ces mouvements.

Trois types de partisans ont été distingués : 1) les nationalistes xénophobes ; 2) les nationalistes populistes ; 3) les nationalistes technocrates.

Les adversaires, quant à eux, sont analysés en termes de degré de rupture par rapport à la structure sociocognitive propre aux nationalistes xénophobes. Trois degrés de rupture, trois groupes ont été distingués : 1) le degré de rupture minimum : le discours économiste ; 2) le degré de rupture intermédiaire : le discours humaniste ; 3) le degré de rupture maximum : le discours axé sur la défense simultanée des travailleurs suisses et immigrés en termes de classe sociale.

Sans reproduire la structure sociocognitive propre à tous ces six groupes, reprenons l'exemple de la structure sociocognitive propre au groupe des nationalistes xénophobes. Cette dernière est fonction des trois critères fondamentaux (ou mécanismes de base) suivants : 1) la nationalité ; 2) l'opposition peuple/dirigeants ; 3) l'opposition normal/déviant.

La perception de toute la réalité sociale, et pas seulement des immigrés, est fondamentalement déterminée par ces trois critères. On est loin d'une perception sociale en termes de classes sociales et de lutte des classes. Le critère de la nationalité n'étonne guère, mais c'est sa profondeur d'ancrage qui doit être soulignée. Les individus appartenant à ce groupe parlent en permanence de justice sociale, ce qui peut surprendre en voyant le sort qu'ils souhaitent réserver à certains immigrés. Mais le mot justice prend un sens particulier ; ici, il y a justice sociale dans la mesure où les nationaux ont la priorité. Le nationalisme, ce sociocentrisme ou égocentrisme collectif à base nationale, représente bien un des mécanismes constitutifs de cette structure sociocognitive.

L'opposition peuple/dirigeants confirme l'absence d'une perception de la réalité en termes de classes sociales. Dans la société telle qu'elle est perçue et vécue ici, il n'existe pas de classes sociales, mais d'un côté le peuple, de l'autre les dirigeants. Avec l'opposition normal/déviant, on ajoutera que, aussi bien dans le peuple que chez les dirigeants, il y a de « bons » et de « mauvais » éléments. C'est ainsi qu'un « bon » patron vaut mieux qu'un « mauvais » ouvrier.

Rappelons et précisons les autres mécanismes sociocognitifs qui sous-tendent cette façon de connaître la réalité sociale propre aux nationalistes xénophobes :

- le moralisme : ce sont l'égoïsme, la culpabilité, la trahison, la mauvaise volonté de tel individu ou groupe, de préférence les étrangers, qui expliquent les perturbations qui se produisent dans une société ;
- la généralisation : un étranger délinquant devient une preuve de la tendance à la délinquance de tous les étrangers ;

- la fausse identification : parce que le travailleur immigré effectue un travail peu prestigieux, il est identifié à un être inférieur ;
- l'homogénéisation, l'essentialisation, la biologisation du social et sa naturalisation : les travailleurs immigrés sont homogénéisés dans l'ÉTRANGER, sorte d'essence presque matérielle, biologique, naturelle : « Un Italien est italien comme un Noir est noir », dit un auteur de lettre ;
- la spatialisation : perception du présent en fonction des catégories du passé ;
- la psychologisation du social : le politique est perçu sur le mode familial. Il est question de « mère-patrie », de « faire la paix entre patrons et ouvriers », nationaux, bien entendu, du « ménage fédéral », etc. ;
- le volontarisme qui correspond à une absence de prise en considération des facteurs matériels : « Si les jeunes voulaient travailler ils trouveraient du travail, mais ils ne veulent pas » ;
- l'atomisation du social : l'émigration est due à la volonté et à la décision individuelle de chaque immigré de quitter son pays.

Un tel ensemble de mécanismes sociocognitifs de base interdépendants et indissociables constitue donc une structure sociocognitive.

Sans entrer dans le détail des autres structures sociocognitives, retenons simplement que les mécanismes présentés ci-dessus disparaissent pour ainsi dire totalement chez le groupe d'adversaires qui se définit par la rupture maximale. En d'autres termes, leur façon de connaître la réalité est fonction d'autres schèmes de connaissance.

Si les mouvements xénophobes ont du succès, ce n'est pas uniquement parce qu'ils évoquent tels ou tels thèmes spécifiques, mais parce que la structure sociocognitive sous-jacente à leurs discours correspond à la façon de connaître les réalités sociales d'une part non négligeable de l'ensemble de la population. Leurs discours touchent certaines gens non à un niveau thématique, mais au niveau de leurs schèmes de connaissance de la réalité quotidienne. Le succès d'un discours idéologique dépend, bien sûr, d'autres facteurs encore ; du moment historique, de la situation dans laquelle se trouve une société donnée. Dans une situation de difficultés économiques (régression économique, chômage, etc.), un discours politique nationaliste aura le parasitage idéologique plus facile que dans une période d'abondance. Ensuite, ni une pensée sociale ni un discours idéologique ne sont des réalités statiques. Un discours idéologique se construit progressivement, historiquement, par des processus d'ajustement et d'autocorrection. Même si le succès des discours xénophobes et racistes a été très rapide, il leur a tout de même fallu un certain nombre d'années pour devenir acceptables auprès de certaines couches de la population.

(U. Windisch)

LURIA A.L., *Cognitive Development, Its Cultural and Social Foundation*, Harvard Univ. Press, 1979.

PIAGET J., *La Psychologie de l'intelligence*, Paris, Gallimard, 1947.

VYGOTSKY L.S., *Thought and Language*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1962 (1934).

WINDISCH U., *Xénophobie ? Logique de la pensée populaire*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1978.

WINDISCH U., *Le Raisonnement et le parler quotidiens*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985.

WINDISCH U., *Le prêt-à-penser, les formes de la communication et de l'argumentation quotidiennes*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990.

→ Existentielle (analyse), **Pensée sociale (ou naturelle)**, Types idéaux de pensée

Sociodrame (méthode du) → Psychodrame (méthode du)

SOCIOLOGIE ET MÉTHODES QUALITATIVES

Les méthodes qualitatives en sociologie ont été introduites principalement par ce qu'on a appelé l'École de Chicago. Cette expression désigne un ensemble de travaux de recherches sociologiques conduites, entre 1915 et 1940, par des enseignants et des étudiants de l'université de Chicago. Il ne s'agit certes pas toujours d'un courant de pensée homogène, adoptant une approche théorique commune, mais l'École de Chicago offre cependant plusieurs caractéristiques qui lui donnent incontestablement une grande unité et lui assignent une place particulière et distincte dans la sociologie américaine.

Une caractéristique majeure de la sociologie de Chicago est la recherche empirique, le travail concret sur le terrain et c'est cette orientation qui lui a valu sa réputation et son influence sur la sociologie mondiale. Elle marque un tournant dans l'impact que la recherche sociologique va avoir sur la société. En effet, avant l'avènement de ces travaux empiriques, les recherches sociologiques étaient orientées vers des « enquêtes sociales », très empreintes de moralisme et plus proches d'un journalisme d'enquête que de la recherche scientifique, comme par exemple l'enquête de Pittsburgh sur la condition ouvrière (Kellogg, 1910-1914). À l'inverse, la tendance empirique sera marquée par l'insistance des chercheurs à produire des connaissances utiles au règlement des problèmes sociaux concrets.

Par ailleurs, les recherches menées à Chicago utilisent des méthodes qualitatives. La plupart des études empiriques ont été supervisées par Park, dont le passé de journaliste entre 1891 et 1898 l'a beaucoup influencé sur le plan des méthodes d'investigation. En 1915, dans son célèbre article *« The City »* (1925), Park se dit persuadé de la possibilité d'utiliser les méthodes de l'ethnologie pour l'étude des rapports sociaux urbains :

« Les mêmes méthodes patientes d'observation que des ethnologues comme Boas et Lowie ont mises en œuvre pour étudier la vie et les coutumes des Indiens d'Amérique du Nord pourraient être utilisées, de façon plus fructueuse encore, pour étudier les coutumes, les croyances, les pratiques sociales et les conceptions générales de la vie des habitants de Little Italy dans le quartier nord de Chicago, ou pour rendre compte des mœurs plus sophistiquées des habitants de Greenwich Village ou de Washington Square à New York. »

C'est la raison pour laquelle Park va considérer la ville comme le laboratoire de recherches par excellence de la sociologie, qui devra étudier l'homme dans son environnement naturel, à la manière des écrivains naturalistes dont Park et Burgess recommandaient la lecture, en particulier Émile Zola et Sherwood Anderson. L'École de Chicago est donc une sociologie urbaine, qui a entrepris une série impressionnante d'études sur les problèmes auxquels la ville de Chicago était confrontée, en consacrant nombre de ses travaux à un problème politique et social majeur, qui concernait alors toutes les grandes villes américaines et débordait le seul cadre d'une sociologie de la ville : celui de l'immigration et de l'assimilation des millions d'immigrants à la société américaine.

■ **Exemples de méthodes.** Deux exemples vont nous permettre de comprendre les méthodes utilisées par les chercheurs de Chicago : l'un concerne les tensions raciales dans la ville, l'autre est consacré à la délinquance juvénile.

1) Les tensions raciales dans la ville

En juillet-août 1919, de violentes émeutes éclatent à Chicago pendant une semaine. On relèvera 38 morts (parmi lesquels 23 Noirs), plusieurs centaines de blessés. Il s'agit des premiers problèmes raciaux sérieux qui surviennent à Chicago et il est décidé qu'une commission mixte, composée de Noirs et de Blancs, sera chargée d'étudier les causes de ces émeutes et de faire des recommandations. La direction de l'enquête fut confiée à un Noir, Charles Johnson (1922), diplômé de sociologie et ancien étudiant de Park et de Burgess. L'influence de ces derniers est particulièrement visible dans les méthodes de recherche utilisées : observations de terrain, interviews de Noirs et de Blancs, histoires de vie de dix-sept familles noires considérées comme typiques, questionnaires et interviews, notamment sur les types d'emploi trouvés par les deux communautés, analyse de contenu des articles parus pendant l'année précédant la révolte dans trois quotidiens blancs ainsi que dans trois

quotidiens noirs. On découvre ainsi, par exemple, que les Noirs rendent directement la presse responsable des tensions raciales et que les événements impliquant des Noirs sont rapportés de manière partiale.

Le rapport de Johnson sur ces événements est structuré autour des principaux concepts que Park et Burgess (1969) ont développés l'année précédente, notamment l'idée du cycle de quatre étapes (rivalité, conflit, adaptation et assimilation). D'abord destiné à conceptualiser l'évolution des immigrants d'origine européenne, Johnson utilise ce cycle pour caractériser cette fois les relations qu'entretiennent les communautés blanches et noires. Plusieurs facteurs facilitant l'intégration de la communauté noire sont mis en évidence. Si l'habitat plus ou moins concentré des Noirs et des Blancs est un facteur de ségrégation, l'école, où il n'y a pas de discriminations, dit-il, envers les Noirs, amène les jeunes à être en contact les uns avec les autres. Toutefois, on constate que les élèves noirs ont souvent des performances plus faibles que les élèves blancs, en raison notamment du contexte familial et culturel : parents illettrés, famille instable, pauvre, mal logée, sans emploi, avec une absence totale de loisirs positifs.

La commission recense aussi les facteurs qui ont provoqué les émeutes. À l'origine, il s'agit d'un incident sur une plage, qui n'est pas autorisée aux Noirs. Dans les activités ordinaires de la vie quotidienne, telles que la fréquentation des magasins, des théâtres, des restaurants, il n'y a pourtant pas de ségrégation « officielle ». Mais la commission découvre qu'il existe une ségrégation clandestine contre les Noirs. Ils sont, par exemple, souvent accusés par les ouvriers blancs d'être des briseurs de grève ; l'opinion publique, relayée par la presse, joue par ailleurs un rôle décisif dans les tensions raciales.

Le rapport de Johnson recommanda que plusieurs mesures soient prises, telles qu'un renforcement du travail de la police, la poursuite judiciaire des délinquants, le contrôle des lieux de loisirs, le contrôle des clubs sportifs, dont les jeunes membres blancs avaient joué un rôle actif pendant les émeutes. On recommanda également d'améliorer l'habitat des Noirs, ainsi que leurs écoles, de renforcer l'assistance sociale, d'encourager la formation d'associations mixtes qui puissent servir d'exemple à une harmonie raciale future, enfin de mettre en place un comité permanent qui puisse enquêter sur les incidents de type racial.

2) La délinquance juvénile

L'un des ouvrages les plus célèbres de toute l'École de Chicago est sans doute celui que Clifford Shaw (1930) consacra au cas de Stanley, jeune délinquant de seize ans, qu'il fréquente régulièrement pendant six ans et qu'il incite à écrire un récit autobiographique dans lequel Stanley raconte les circonstances pratiques dans lesquelles il est devenu un délinquant, ainsi que sa « carrière » de délinquant. Shaw commence son ouvrage par une longue introduction, intitulée *« Value of Delinquent*

Boy's Own Story », dans laquelle il défend la méthodologie qu'il a utilisée, dont l'esprit est bien résumé dans l'introduction que Howard Becker consacre à l'ouvrage en 1966, à l'occasion de sa deuxième édition, dans laquelle il écrit :

« En entrant vraiment dans la peau de Stanley, on peut commencer à voir ce que nous prenons comme allant de soi lorsque nous faisons de la recherche, quelles sortes d'hypothèses sur les délinquants, sur les bas-quartiers ou sur les Polonais, sont constitutives de la façon dont nous posons les problèmes. Avec Stanley, on peut se poser des questions sur la délinquance à partir du point de vue du délinquant » (p. XV).

Selon Shaw en effet, « l'histoire de vie est, dans le champ de la criminologie, un nouveau dispositif de recherche sociologique » (p. 1). Shaw insiste toutefois pour que les histoires de vie soient vérifiées, croisées avec d'autres données, familiales, historiques, médicales, psychologiques, scolaires, bien que « la validité et la valeur d'un document personnel ne dépendent pas de son objectivité ou de sa véracité. Par conséquent, les rationalisations, les inventions, les préjugés et les exagérations sont aussi valables que les descriptions objectives, pourvu, évidemment, que ces réactions soient bien identifiées et repérées » (pp. 2-3).

Par exemple, Stanley, en décembre 1929, après que son récit est terminé, dit dans un entretien avec Shaw « Je ne crois pas avoir exagéré les fautes que ma belle-mère a commises, mais si je l'ai fait, je n'ai en tout cas pas exagéré mes sentiments à son égard » (note p. 55.). Il faut donc avoir accès, estime Shaw, grâce à l'histoire de vie, aux attitudes individuelles, aux sentiments, aux intérêts de l'adolescent. Il faut entrer dans le monde social du délinquant. C'est pourquoi, insiste Shaw, il faut que le récit soit fait à la première personne, ne soit pas « traduit » dans le langage du chercheur, afin de laisser au document son « objectivité » (p. 22). Le premier entretien a lieu quand Stanley a seize ans et huit mois. Il est alors en prison pour divers vols. Shaw l'interviewe sur ses activités délinquantes, sur les jugements dont il a déjà été l'objet, sur ses séjours en prison, et recueille ainsi une première trame des événements, qu'il met dans l'ordre chronologique, puis la fournit à Stanley en l'incitant à décrire les événements correspondants et à raconter sa vie plus en détail à partir de ces entretiens. Stanley, qui pensait que ce récit pourrait contribuer à une remise de peine et donc à sa libération anticipée, accepta et fournit des détails sur ses activités de « détrousseur d'ivrognes ». Quand Stanley sortit de prison, Shaw insista alors pour que le document, qui atteignait seulement quelques pages, soit encore plus détaillé. Shaw demanda à Stanley de « donner une description détaillée de chaque événement, de ses circonstances et de ses réactions personnelles à l'expérience » (p. 23). Stanley finit par écrire, avec l'aide de Shaw, une autobiographie de plus de cent pages. Né dans une famille de sept enfants, orphelin de sa mère à quatre ans, Stanley décrit son enfance malheureuse avec la nouvelle

femme de son père, qui s'installe au foyer et amène avec elle ses huit enfants, qu'elle préfère ostensiblement à Stanley et à ses frères et sœurs. Stanley raconte la faim, la colère, les fugues, les délits d'abord mineurs accomplis avec d'autres garçons de son âge, la maison de redressement, l'engrenage de la délinquance qui l'a finalement amené en prison.

Toutefois, Stanley ne fut pas cru sur parole : ses descriptions et ses déclarations furent vérifiées auprès de diverses sources, telles les minutes de ses procès, ou encore les procès-verbaux de ses déclarations à la police. Les données furent également confrontées « à l'histoire de sa famille, aux documents médicaux, psychiatriques et psychologiques » (p. 2). Lorsque des divergences apparaissaient entre son récit et certaines données issues de son environnement, Stanley était à nouveau interviewé afin de vérifier et de préciser ses déclarations.

Dans la discussion de l'ouvrage (pp. 184-197), Burgess expose en quoi le cas de Stanley lui paraît typique et représentatif du comportement des jeunes délinquants à Chicago :

1 Stanley a été élevé dans un quartier à risque, où la délinquance est importante : en 1926, 85 % des garçons arrêtés par la police habitaient ces quartiers.

2 Stanley vient d'une « famille brisée », comme 36 % des jeunes délinquants.

3 Comme tous les criminels, sa « carrière » de délinquant commença avant même qu'il aille à l'école.

4 Toutes les institutions dans lesquelles il est passé afin de traiter sa délinquance ont échoué, comme elles échouent pour 70 % des cas qu'elles ont à éduquer.

5 Stanley, comme tous les fugueurs, finit par traîner dans le quartier mal fréquenté de Chicago (dans West Madison Street) et devient un *Jack-Roller.*

L'influence de l'École de Chicago et de ses méthodes qualitatives sur la sociologie contemporaine est importante. En tant que mouvement intellectuel et théorique, une première École de Chicago s'est achevée avec la Seconde Guerre mondiale, au moment où la sociologie américaine est devenue plus quantitative et plus diverse sur le plan théorique. En revanche, la sociologie qualitative que l'École de Chicago a su développer a eu des influences considérables sur la sociologie américaine et elle continue d'être revendiquée par un grand nombre de sociologues dans le monde entier. En effet, elle a fourni plusieurs thèmes de recherches à la sociologie contemporaine, indiqué quelques démarches méthodologiques singulières et ouvert la voie à certains courants théoriques, qui, s'ils n'en sont pas toujours directement issus, n'en doivent pas moins leur posture intellectuelle à l'impulsion initialement donnée par la sociologie de Chicago.

D’une part, plusieurs des thèmes favoris de l’École de Chicago sont les mêmes que ceux que la sociologie contemporaine aborde, tels que celui de la délinquance et de la criminalité, ou celui du chômage et de la pauvreté, ou encore la question des minorités et des relations raciales.

D’autre part, les méthodes de recherche initialement employées par la sociologie empirique de Chicago se sont maintenant considérablement développées à partir de l’élan qu’elle a su donner. Le *fieldwork*, c’est-à-dire le travail de terrain, est aujourd’hui devenu une pratique de recherche courante dans la sociologie et son développement a donné naissance à une véritable réflexion méthodologique sur la sociologie qualitative.

Enfin, la sociologie de Chicago a surtout été prolongée par ce qu’on peut appeler une « seconde École de Chicago », caractérisée par des travaux d’obédience interactionniste (Blumer, 1969 ; Cicourel, 1968 ; Goffman, 1973) ainsi que par de nouvelles théories de la déviance (Becker, 1963 ; Matza, 1969 ; Katz, 1988).

(A. Coulon)



BECKER H., *Outsiders*, New York, Free Press, 1963 ; tr. fr. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, préf. de J.-M. Chapoulie, Paris, A.-M. Métailié, 1985.

BLUMER H., *Symbolic Interactionism. Perspective and Method*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1969.

CICOUREL A., *The Social Organization of Juvenile Justice*, New York, Wiley, 1968.

GOFFMAN E., *Asiles*, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

GOFFMAN E., *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1 – La présentation de soi. ; 2 – Les relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

GOFFMAN E., *Les Rites d’interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.

GOFFMAN E., *Stigmate*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

JOHNSON C.S., *The Negro in Chicago : A Study of Race Relations and a Race Riot in 1919*, Chicago, University of Chicago Press, 1922.

JOSEPH I., *L'École de Chicago. Naissance de l’écologie urbaine*, Paris, Aubier, pp. 83-130, 1990.

KATZ J., *Seductions of Crime. Moral and Sensual Attractions in Doing Evil*, New York, Basic Books, 1988.

KELLOGG P.U., *The Pittsburgh Survey*, 6 vol., New York, Charities Publications Committee and Survey Associates ed., 1910-1914.

MATZA D., *Becoming Deviant*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1969.

PARK R. [1925], « The City : suggestions for the investigation of human behavior in the urban environment », *in* PARK R., BURGESS E. et MCKENZIE R., *The City*, Chicago, University of Chicago Press, pp. 1-46, 1984 ; la traduction de cet article figure dans GRAFMEYER Y.

PARK R. et BURGESS E. [1921], *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 3e éd., avec une introduction de Morris JANOWITZ, 1969.

SHAW C.R. [1930], *The Jack-Roller : A Delinquent Boy's Own Story*, Chicago, University of Chicago Press, 2e éd., 1966 ; avec une introduction de H. Becker.

→ Biographies (méthode des), **Compréhensif (paradigme), Ethnobiographie**, Récits de vie (méthodes des)

STRATÉGIQUE (MÉTHODE D'ANALYSE)

L'analyse stratégique est la lecture en termes de lutte pour le pouvoir des phénomènes humains se déroulant dans les organisations (signification prégnante donnée par le fait même d'être en constante relation pour coopérer dans un univers de contrainte et de règles). Pour arriver à ce type de compréhension, l'analyse stratégique explicite d'abord les ressources stratégiques qui sont à la disposition des différents acteurs (ressources de la contrainte et de règles, de l'influence statutaire, de la compétence, de la maîtrise des relations avec l'environnement, de la maîtrise des informations et des communications). Elle repère ensuite les « zones d'incertitude » sur lesquelles les acteurs s'affrontent pour optimiser leur influence et leur pouvoir. Ces zones d'incertitude étant composées de tous les divers éléments permettant une interprétation personnelle des activités liées au travail. À travers le repérage de ces zones d'incertitude et de la lutte qui se déroule pour les contrôler (les réduire ou les étendre), il s'agit aussi de repérer les enjeux qui mobilisent (implicitement ou explicitement) les acteurs. Enfin, l'analyse stratégique s'efforce de restituer le système concret de l'ensemble des relations qui se nouent entre les acteurs autour de ces enjeux. Elle explicite alors les « jeux » organisationnels des acteurs en en tirant les « coups » et les « règles ».

Pour mener à bien une analyse stratégique, on voit que le chercheur pourra utiliser tour à tour ou simultanément de nombreuses techniques de recueil telles que : l'observation, l'observation participante, les entretiens centrés individuels ou de groupe, le recueil de cas ou d'incidents critiques… Le traitement des données recueillies s'efforcera de reconstruire les jeux des acteurs pour en extraire les règles et fournir *in fine* une analyse en termes de lutte pour le pouvoir.

(A. Mucchielli)

📖
CROZIER M., *Le Phénomène bureaucratique*, Paris, Seuil, 1963.
CROZIER M., *On ne change pas la société par décret*, Paris, Grasset, 1979.
CROZIER M. et FRIEDBERG E., *L'Acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977.
→ Actionniste (méthode), **Jeux (analyse des),** Systémique (approche)

STRUCTURALE (MÉTHODE D'ANALYSE)

L'analyse structurale est une méthode d'analyse de contenu qui s'efforce de trouver – sous un ensemble de récits (mythes, contes, histoires…) – une même trame logique (ou même problématique), montrant que ces récits imaginaires sont des habillages différents d'une même forme (ou structure) les générant. La méthode comporte cinq étapes : repérage, dans un corpus de récits, des récits intuitivement comparables du point de vue structural ; décomposition des récits en « mythèmes » (scènes analogiques entre elles à travers les différents récits) ; construction de la matrice structurale qui fait se correspondre les mythèmes ; formulation du sens des analogies relevées entre les mythèmes ; formulation de la problématique présente à travers l'ensemble des analogies des mythèmes.

■ **Exemple.** Reprenons l'exemple célèbre de Lévi-Strauss sur les mythes de Cadmos, d'Œdipe et d'Antigone (Lévi-Strauss, 1958, pp. 227-255).

1) Le repérage dans le corpus des textes disponibles de plusieurs récits homogènes

Dans le cas présent, Lévi-Strauss a repéré, dans l'ensemble des mythes grecs, les mythes de Cadmos, d'Œdipe et d'Antigone. Et l'analyse va porter sur ces trois mythes perçus intuitivement au départ comme étant fortement analogiques du point de vue de leur structure interne.

2) La décomposition de chaque mythe en sous-unités (ou mythèmes)

Ces sous-unités s'isolent par essais et erreurs. Il faut, en ayant présent à l'esprit tous les récits, faire apparaître derrière la variété des détails, des « fonctions » analogues définissant justement chaque sous-unité. Une « fonction » est une sorte de catégorie générale de sens que l'on peut donner à une action du récit. Par exemple, épouser sa mère et enterrer son frère malgré l'interdit sont des actions qui représentent, dans leur récit respectif, la même « fonction », c'est-à-dire la transgression d'un interdit social par le héros. Donc, l'unité de chaque scénario (mythème) – en lesquels le mythe est décomposé – est essentiellement fondée sur sa fonction signifiante par rapport au contexte des autres sous-unités et du mythe entier.

En procédant ainsi, Lévi-Strauss décompose chaque mythe en trois mythèmes. Le mythe de Cadmos est schématisé ainsi : 1) Cadmos cherche sa sœur, Europe, ravie par Zeus ; 2) les Spartoï s'exterminent mutuellement ; 3) Cadmos tue le dragon. Le mythe d'Œdipe est schématisé ainsi : 1) Œdipe épouse Jocaste, sa mère ; 2) Œdipe tue son père, Laïos ; 3) Œdipe immole le Sphinx. Le mythe d'Antigone, quant à lui, est ainsi résumé : 1) Antigone enterre Polynice, son frère, violant l'interdiction ; 2) Étéocle tue son frère Polynice. Pour faire ce découpage, on voit que Lévy-Strauss s'est efforcé de privilégier, dans la formulation des mythèmes, les relations entre les acteurs. Ce qui lui paraît le plus significatif, et digne de représenter un élément fondamental du mythe, est un titre contenant un verbe exprimant une relation. On a ainsi les verbes : chercher, exterminer, tuer ; épouser, tuer, immoler ; enterrer et tuer.

3) La construction de la matrice structurale

Après ce découpage des mythes en mythèmes vient la recherche des correspondances entre les différents mythèmes des mythes. Pour ce faire, il est commode de travailler avec une matrice et de manipuler les mythèmes pour les faire se correspondre. On doit savoir cependant que certains scénarios peuvent rester sans correspondant, c'est-à-dire que certaines cases de la matrice peuvent être vides. En ce qui concerne les trois mythes étudiés, cela donne le tableau suivant :

Cadmos cherche sa sœur Europe, ravie par Zeus. Les Spartoï s'exterminent mutuellement. Cadmos tue le dragon. Œdipe épouse Jocaste, sa mère. Œdipe tue son père, Laïos. Œdipe immole le Sphinx. Antigone enterre Polynice, son frère, violant l'interdiction. Étéocle tue son frère, Polynice. (absent) En colonne ont été mis les mythèmes présentant des traits communs ou des analogies.

4) Formulation du sens des analogies relevées et intégration dans une problématique générale

Il nous faut maintenant formuler ces analogies en trouvant une structure de signification commune sous-jacente à chacune des séries de trois mythèmes lue en colonne (sauf pour la dernière colonne où il n'y a que deux mythèmes). En considérant les scénarios de la première colonne, Lévi-Strauss fait remarquer qu'ils concernent tous des parents par le sang (sœur, mère, frère), dont les rapports de proximité sont pour ainsi dire exagérés, car ces parents font l'objet d'un traitement plus intime que les règles sociales ne l'autorisent (chercher sa sœur ravie par le dieu, épouser sa mère, enterrer son frère malgré l'interdiction). Ainsi donc, le trait commun à ces scénarios est : la surestimation des rapports de parentés. En considérant l'ensemble des scénarios de la deuxième colonne, on remarque que les relations concernent aussi des parents par le sang (frère, père, frère) et que la relation est dans tous les cas une relation meurtrière (s'exterminent, tue, tue). Un parent tue son parent, autrement dit, à l'inverse de tout à l'heure, les rapports de parentés sont dévalués. Le trait commun à ces scénarios de la deuxième colonne est

donc : dévaluation des rapports de parenté. Les scénarios de la troisième colonne concernent des monstres et leur destruction. Le dragon est le monstre chtonien qu'il faut détruire pour que les hommes puissent naître de la terre. Le Sphinx lui, s'efforce, par des énigmes qui portent aussi sur la nature de l'homme, d'enlever l'existence à ses victimes humaines. La mort apportée par les monstres est en rapport avec le problème des origines de l'homme. Comme les deux monstres sont vaincus par des hommes, le trait commun aux mythèmes de la troisième colonne, selon Lévi-Strauss, est la négation de l'autochtonie de l'homme (négation du problème des origines propres et de la nature propre de l'homme).

Nous avons donc l'ensemble des traits communs aux trois mythes qui peuvent se formuler ainsi :

Surévaluation des rapports de parenté Sous-évaluation des rapports de parenté Négation de l'autochtonie de l'homme.

5) Intégration du sens des analogies dans une problématique générale

La formulation précédente nous permet de saisir une nouvelle analogie entre les traits communs : la surévaluation de la parenté de sang comme la sous-évaluation de celle-ci sont des efforts pour échapper à l'autochtonie, ils sont donc des négations de l'autochtonie de l'homme. Ainsi donc, ici, tous les mythèmes se ramènent à une même problématique à laquelle est apportée une réponse. L'ensemble de ces mythes exprime donc « l'impossibilité où se trouve une société qui professe de croire à l'autochtonie de l'homme de passer de cette théorie à la reconnaissance du fait que chacun de nous est réellement né de l'union d'un homme et d'une femme ». La structure commune de ces mythes est cette problématique exprimée globalement et à travers chaque mythème.

On voit bien dans cette méthode les moments proprement qualitatifs (étapes 1, 2 4 et 5), où l'intelligence du chercheur crée du sens par confrontation, comparaison et induction généralisante à partir des découpages qu'il a organisés dans les récits.

(A. Mucchielli)

LÉVI-STRAUSS C., *Anthropologie structurale 2*, Paris, Plon, 1973.

LÉVI-STRAUSS C., *Le Cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964.

LÉVI-STRAUSS C., *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

→ Latent (analyse du contenu), **Situationnelle phénoménologique et structurale (méthode d'analyse)**

SYMBOLES EN SÉMIOTIQUE PEIRCIENNE (DÉFINITION ET SYNTAXE DES)

La sémiotique peircienne distingue, dans un premier temps, trois types de symboles selon le mode d'être de la convention sociale qui connecte le signe et son interprétant (dans la réécriture de R. Marty, l'interprétant est précisément l'actualisation *hic et nunc* de cette convention sociale et relève à ce titre d'une analyse institutionnelle*). Tous les symboles sont des signes de loi (légisignes) ; plus précisément, ce sont des signes d'une régularité d'un futur indéfini comprenant les lois, concepts et habitus.

■ **Développement.** On distingue selon leur degré de complexité :

1) *Le symbole rhématique* qui produit la présence à l'esprit d'une classe d'existants ou de faits. Le nom commun est l'archétype du symbole rhématique. Une occurrence du mot « chaise » perçue par un lecteur instruit de la langue française suscite dans son esprit le concept général de chaise en réactivant son expérience collatérale des chaises. Cette expérience est raccordée à celle des autres membres de sa communauté linguistique au moyen d'un « commens » (être commun) qui est une micro-institution établie par cette communauté. Il en est de même pour les mots « phénix » ou « licorne » sauf que l'expérience collatérale s'effectue ici dans un monde informé par la culture dans lequel les descriptions du phénix et de la licorne sont bien connues. Un autre exemple est une occurrence du verbe « aimer » ou de son substitut (un cœur incorporé dans une phrase) qui suscite dans l'esprit l'image d'une personne qui en aime une autre. Des cas particuliers (symboles singuliers) sont ceux des classes contenant un seul élément comme la tour Eiffel qui symbolise Paris ou le *Guernica* de Picasso qui symbolise la terreur franquiste. Le symbole rhématique renferme nécessairement un légisigne indexical rhématique qui prescrit une connexion réelle grâce à laquelle il dirige l'attention sur la classe d'existants ou de faits qu'il représente et un légisigne iconique qui prescrit quelles sont ses qualités qui opèrent dans la correspondance (qualités graphiques ou sonores du mot ou du dessin).

2) *Le symbole dicent* est encore appelé dicisigne ou quasi-proposition. Selon Peirce, c'est un signe lié à son objet par une association d'idées générales et agissant comme un symbole rhématique (CP 2-282). Dans la réécriture de Marty (1992), il est défini par « la donnée d'un objet d'expérience (le signe) et de régularités intériorisées qui prescrivent quelles sont les qualités ou configuration de qualités de cet objet qui sont conventionnellement associées à des concepts généraux dont l'un est une classe de faits et le ou les autres, des classes d'existants concernés par ces faits ». Le symbole dicent est donc une combinaison de symboles rhématiques dont les uns représentent des existants et les autres des relations entre ces existants. Les connexions des mots de la langue sont assez strictes et laissent peu de liberté car elles contraignent à placer des symboles rhématiques d'existants dans les marque-place des prédicats qui sont des symboles rhématiques de faits (réels ou fictifs).

L'utilisation d’images, qui échappent à la linéarité du langage, ouvre des espaces de liberté mais en contrepartie, les codes étant très lâches, elle compromet le succès des communications. C'est pourquoi il est quelque peu abusif de parler de la lecture des images car le terme lecture importe dans cette activité des pratiques qui sont inadaptées à leur objet. Par exemple, le dessin qui figure sur la plupart des bombes aérosols (mains au-dessus d’un globe terrestre) est constitué par l’image de la Terre qui est connectée au contenu de la bombe (fabriqué sur Terre) tandis que l’image de la main représente la relation de protection (par interposition) d’une couche d’ozone dont on présume qu’elle est présente à l’esprit de l’interprète dès lors que la Terre lui est présente. La quasi-proposition visuelle peut donc se reformuler dans la proposition ordinaire : « X protège la couche d’ozone ». La syntaxe du symbole dicent comprend donc la syntaxe du symbole rhématique et celle du légisigne indexical dicent qui dirige l’attention sur les objets des symboles rhématiques de faits et contient une icône des relations entre les existants qui le constituent.

3) *L'argument* est, selon Peirce, « un signe dont l’interprétant représente son objet comme étant un signe ultérieur par le moyen d’une loi, à savoir la loi que le passage de toutes ces prémisses à ces conclusions tend vers la vérité ». Dans la reformulation de Marty (1992), il est défini par la donnée d’un ensemble de symboles dicents (appelé prémisses) et d’une loi qui prescrit la coexistence de cet ensemble avec un ou plusieurs autres symboles dicents (appelés conclusions) qui concernent les classes d’existants ou de faits explicitement ou implicitement représentés dans les prémisses.

Exemple. Le panneau « Attention au feu » qu’on peut voir à l’entrée des forêts est un argument visuel qui exprime une confiance aveugle dans les interprétants de tout promeneur. En effet, l’allumette enflammée d’une part (classe des choses inflammables ou concept d’inflammabilité), l’arbre en feu d’autre part (classe des arbres inflammables, c’est-à-dire destructibles par le feu) sont liés par leurs flammes respectives dont la position relative (premier plan *versus* second plan) représente une relation de causalité temporelle. La signification du panneau est donc livrée dans le panneau à savoir la coexistence assurée des deux embrasements. Le pari sous-jacent est qu’on va dissuader tout promeneur de produire la prémisse mais il faut également remarquer que le panneau assure aussi un éventuel pyromane du succès de sa coupable entreprise. La syntaxe de l’argument incorpore celle du symbole dicent à laquelle il faut adjoindre une dichotomie entre prémisses et conclusions.

(R. Marty)

→ Ethnométhodologie, **Production sémiotique, Sémiotique (analyse)**, Sémiologie de l’image

SYMBOLIQUE À CLÉ (MÉTHODE D'ANALYSE)

Technique interprétative* d'explication du sens caché d'un texte documentaire (discours, compte rendu, biographie, mythe, histoire, conte, rêve…) utilisant essentiellement la réduction métaphorique. Dans cette technique, le texte à étudier est considéré comme un récit métaphorique (c'est-à-dire un récit qui utilise des termes concrets pour remplacer des notions abstraites plus ou moins symboliques). Il s'agit de déconstruire les métaphores pour trouver les symboles qu'elles représentent et faire apparaître un autre texte et donc un sens nouveau (lecture sur le registre latent). La technique exige donc la connaissance des relations entre les expressions métaphoriques et les symboles du domaine dans lequel on veut transposer le texte.

Pour être plus concret, on procède comme dans la lecture « moralisatrice » que l'on fait d'un conte pour lequel on connaît le sens des symboles et des métaphores utilisés. Soit, par exemple, le conte enfantin de *La Chèvre de monsieur Seguin*, où tout est symbole : « ce grand loup noir qui rôde dans la forêt et dévorera la petite chèvre blanche de monsieur Seguin, laquelle a préféré la liberté à la sécurité, évoque une situation archétypale en même temps qu'une mise en garde morale (à l'adresse de toutes les jeunes filles candides). Entre monsieur Seguin (qui symbolise la Famille jalouse de son enfant et portée à confondre sécurité de l'enfant et restriction de sa liberté) et le Loup noir (qui symbolise l'Instinct brutal, les Dangers de l'existence l'Anti-socialité, le Désir sexuel, le Diable, la Mort physique ou morale). L'enjeu est la petite chèvre qui symbolise l'âme naïve à la fin de l'adolescence, ne résistant pas à l'appel du Monde (la Montagne et la Forêt) avec un désir de "vivre sa vie", inconsciente de la réalité tragique, et seulement impatiente de rompre les liens familiaux jugés étouffants » (Mucchielli, 1974, p. 107).

La métaphore est donc l'emploi d'un terme concret pour remplacer une notion abstraite par substitution analogique (exemple : l'hiver de la vie désigne métaphoriquement la vieillesse). La réduction métaphorique est le processus inverse de la construction d'une métaphore : on part d'un élément concret donné dans le récit et l'on se demande ce qu'il peut bien représenter étant donné le champ d'activité pris, *a priori*, comme référence (j'ai le terme « hiver », je sais qu'il s'agit du domaine des âges de la vie, j'en conclus que « hiver » représente la vieillesse). En psychanalyse, par exemple, pour trouver ce que peut représenter un élément concret du texte étudié, on se demande ce qu'il pourrait représenter dans le domaine de la vie affective et sexuelle. Cette « réduction métaphorique » étant faite, on lit ensuite le récit dans son nouveau registre.

■ **L'analyse symbolique à clé de la psychanalyse.** Prenons l'exemple d'un rêve rapporté par le célèbre docteur psychanalyste René Laforgue (1950). Le rêve de la bicyclette que nous avons déjà rapporté et pris comme exemple à l'item Actancielle (analyse) (p. 10).

Recherche des éléments métaphoriques. Dans le rêve dont nous nous occupons, les éléments ; le pneu gonflé, le pneu dégonflé, le jardin, le gardien… apparaissent comme des métaphores facilement transposables dans le domaine affectif et sexuel. Pour effectuer leur réduction métaphorique, on se demande ce qu'ils peuvent bien représenter. Avec un peu d'expérience des analyses psychanalytiques et une compétence culturelle normale, on peut facilement décoder ces symboles : le pneu gonflé représente la verge en érection ; le pneu dégonflé représente l'impuissance sexuelle par absence d'érection ; l'entrée dans le jardin représente l'effection d'un acte sexuel (le jardin, la boîte à bijoux… étant souvent les symboles du sexe féminin) ; le gardien interdisant l'entrée représente la règle morale.

Avec ces clés, voici l'interprétation du rêve donnée par le D^{r} Laforgue lui-même à son client : « Vous souffrez d'impuissance sexuelle : votre "pneu avant" se dégonfle au moment d'entrer dans "le jardin de Vénus". Le gardien symbolise votre surmoi rigide, héritier des interdits parentaux et de la loi de votre enfance vous interdisant de toucher aux fruits défendus. Votre surmoi frappe de culpabilité les impulsions normales. Votre sexe – et avec lui toute activité sexuelle – est devenu honteux. De là des sentiments d'angoisse, d'infériorité et d'échec. Votre sexualité abandonne donc les voies normales et vous avez une tendance homosexuelle latente (le garagiste est un homme). C'est seulement lorsque votre femme est revêtue de la blouse blanche virile et rassurante que vous pouvez avoir un semblant d'activité sexuelle. »

(A. Mucchielli)

LAFORGUE R., *Psychopathologie de l'échec*, Paris, Payot, 1950.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse formelle des rêves et des récits d'imagination*, Paris, PUF, 1994.

MUCCHIELLI R., (1974) *L'Analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF Éditeur, 13^{e} éd., 1991.

→ ***Interprétatives (analyses), Projectives (méthodes), Psychanalytique (analyse)***

SYMBOLIQUE DES PRODUCTIONS MYTHIQUES (MÉTHODE D'ANALYSE)

Si autrefois le mythe* entretenait une relation fondatrice avec la réalité historique des événements qu'il relatait, il est désormais bien davantage de l'ordre d'une représentation symbolique reconnue comme telle. Il est donc moins un récit « vrai » qu'un message chargé d'une valorisation exceptionnelle. Ce passage du Mythe-réalité au Mythe-symbole (R. Ledrut) implique la prééminence de l'allusion et de l'évocation sur la narration. Toute interprétation des productions mythiques est solidaire de la dynamique que la nature spécifique du symbole lui impose.

Un symbole est en effet par définition ce qui renvoie à autre chose qu'à lui-même. À l'origine, le mot *symbolum* du grec *symbolon* désigne un « signe de reconnaissance ». L'exemple le plus souvent cité est celui de l'objet coupé en deux (fragments de céramique, bois, métal) en signe de lien d'hospitalité. En dépit d'une longue séparation, le rapprochement des deux parties manifestait le lien d'amitié qui unissait les deux hôtes. Progressivement, le mot s'est étendu à tout signe représentant « autre chose » en vertu d'une correspondance – signes de ralliement, emblèmes, insignes, figures allégoriques, métaphores… Le lion, par exemple, évoque la majesté, le courage et par extension le pouvoir, la sagesse, voire la Justice. Le symbole est donc ce qui dans un même mouvement « sépare et réunit » – rassemble des éléments disjoints. C'est tout le paradoxe de l'expression symbolique qui « lance l'âme vers l'inconnu » (R. Alleau) mais aussi concentre sur un objet ou une image (lune, arbre, oiseau, flèche, éclair, etc.) toutes les forces évoquées par cette image et celles qui lui sont associées. Le symbole ainsi, au-delà de la diversité des images auxquelles il donne lieu, médiatise l'unité des éléments séparés et annexe, selon l'expression de J. Servier, à l'image visible la part d'invisible aperçue occultement. En lui se résout la synthèse des contraires mais de façon toujours fugitive, trop éphémère pour que la raison en prenne possession. C'est ainsi que, selon le mot de Gurvitch, « les symboles révèlent en voilant et voilent en révélant ». Le symbole est donc ce qui résiste à l'explicable mais si son interprétation est toujours délicate, cela ne signifie pas pour autant que les symboles n'obéissent pas, à l'intérieur de leurs relations, au sein du mythe qui les structure, à un certain ordre, à une logique qui leur est propre et que l'analyse qualitative a précisément pour mission d'éclairer.

L'analyse symbolique s'efforce de retrouver les symboles et les figures de l'imaginaire constitutifs de la structure dynamique de la production pour en découvrir les significations profondes qui constituent sa dimension mythique.

■ **Éléments méthodologiques.** Analyses symbolique* et sémiologique* ne sauraient se confondre. Tandis que la sémiologie s'attache à l'analyse de signes conventionnels, historiquement et culturellement définis, l'herméneutique se consacre à l'interprétation de symboles qui s'enracinent dans les structures de l'imaginaire* et dont le sens ne peut être prédéterminé. De telle sorte que l'analyse

interprétative, généralement désignée sous le terme d'herméneutique, ne peut satisfaire à tous les critères dont se réclame la légitimité scientifique. Une herméneutique ne saurait en effet prétendre à la logique de la preuve, pas plus qu'elle ne peut reposer sur une démarche seulement rationnelle. Et si ce constat vaut pour l'ensemble des méthodes dites qualitatives, il est d'autant plus aigu dans le contexte d'une analyse de matériaux symboliques et cela, pour deux raisons essentielles : d'une part, la difficulté d'accès à un « sens caché », d'autre part, la transgression du principe d'identité. Le symbolique déborde en effet l'apparence des choses. Comme l'explicite J.-M. Berthelot : « B n'est pas seulement B, par exemple un arbre un peu biscornu qui tord ses branches à l'écart d'un taillis. B est simultanément autre chose, une force, un esprit, un pouvoir qui se reconnaissent à cette forme. Dans ce cas cependant B est à la fois B et A, comme l'animal totémique, simultanément animal et ancêtre du clan. »

Polysémiques voire contradictoriels, les contenus symboliques du mythe ne peuvent donc être appréhendés de façon isolée mais au regard du sens qui les rassemble et appelle à sa compréhension. Ce *comprendre*, loin du schéma causaliste, repose dès lors sur deux processus essentiels : l'homologie structurale et l'induction.

1) L'homologie structurale

La polyvalence des symboles vient en partie de ce que les mythes au cours des ans peuvent s'enrichir de nouveaux symbolismes sans annihiler ou amoindrir le sens d'origine. Elle est le fait d'une « superposition mythique » car elle est l'expression des différents niveaux des expériences humaines depuis leurs plus lointaines origines. Il est donc important de distinguer les formes fondamentales des formes dérivées, d'approcher l'image, le symbole et l'archétype dans leur structure même, c'est-à-dire dans leur universalité qui inclut et déborde les particularismes. Toute la difficulté de cette démarche – et en même temps sa fécondité – se trouve dans l'étude des analogies et des constantes au-delà des différences. Il faut pour cela comprendre l'analogie dans son acception la plus large, non pas la répétition formelle de ressemblances mais le jeu de « correspondances » par l'extraction de l'archée commune. La mythanalyse, en accordant aux mythes fondateurs un caractère de vérité et de paradigme, rend manifeste leur universalité et aboutit au « repérage d'un ensemble dernier d'éléments constitutifs de tous les mythes, ou mythèmes d'une grammaire élémentaire de toute mythologie » (G. Durand).

2) L'induction

À cette mise en correspondance du symbolique et du mythique s'applique davantage un processus inductif qu'un mode de pensée de type causaliste. Aux caractères sur lesquels se fonde le rationalisme déductif (l'objectivation, l'enchaînement logique des faits, la généralisation) s'opposent en effet d'autres caractères propres à l'analogie :

- le pouvoir de la sensation subjective,
- l’induction : la similitude qui unit un « symbolisant visible à un sens invisible »,
- le phénomène singulier qui est « divinisé » sans qu’intervienne aucun concept générique.

L'interprétation inductive relève donc surtout du sensible et de l’intuition (différente du subjectivisme). En accordant tout son crédit au singulier et tout en resituant celui-ci dans le contexte élargi de modèles universels, l’herméneutique révèle certaines valeurs qui n’étaient pas présentes sur le plan de l’expérience immédiate : les significations latentes. La force de cohésion à laquelle doit tendre toute herméneutique repose dès lors sur la saisie de l’universel dans le singulier.

Exemple d’analyse :*Le Grand Bleu,*film de J.-L. Besson (1988). Ce film qui connut un immense succès mondial reprend à bien des égards la forme du mythe, moins dans sa structure narrative du reste, que dans la profusion des figures archétypiques et emblématiques qu’il propose. En ce sens, il constitue à part entière un Mythe-symbole auquel ont adhéré des milliers de jeunes et qui se prête tout à fait à la démarche herméneutique.

Le mythe ici est construit sur une dichotomie essentielle, présente implicitement à chaque instant, l’existence de deux mondes distincts et antinomiques, celui de la mer face au monde de la terre. Jacques, le personnage central, appartient sans conteste au premier. Son élément naturel de vie, ce n’est pas l’air, mais l’eau profonde. Il est le fils de la mer : de la sienne (mère), absente, et de son père marin pêcheur. Il est l’unique pour qui la profondeur des eaux signifie la vie. Pour ceux qui l’entourent, y compris Enzo, son rival lors des compétitions, les fonds marins ont quelque chose de la mort. C'est cette distinction fondamentale qui nourrit la tension symbolique, celle de l’impossible union de deux paradigmes qui s’affrontent – la mystique de l’océan insondable à laquelle s’oppose la raison féminine de l’amour et de l’enfantement, le rappel de notre condition humaine sur terre. Les différentes figures symboliques s’organisent à l’intérieur de cette dynamique.

L'eau profonde : Jacques est l’élu de la matière liquide. Lorsqu’il est hors de l’eau, on ressent à son égard une impression d’Être venu d’ailleurs : « il vient d’une autre planète ». Il est en symbiose avec le « cosmos liquide ». Cet univers qui nous est inconnu le restera jusqu’à la fin : le mystère est entier pour toujours et pourtant c’est dans les eaux de fonds de mer que se donne à voir le sens. « Il faut descendre au fond, là où la certitude du ciel n’est plus qu’un souvenir », là où le Grand Bleu devient noir. En effet, les eaux profondes sont ténébreuses, elles sont le lieu de l’indifférencié originel. L'eau des profondeurs est « devenir hydrique », à la fois mort initiatique et prélude de la véritable naissance. C'est dans ces abysses que se

trouve la vie méditative, silencieuse et féconde dans un rapport primaire, fondamental et intime avec l'élément cosmique.

L'eau claire et limpide : sur l'axe de la verticale, l'eau claire et limpide est un moyen terme, un point de jonction entre le monde de la terre et celui de l'eau profonde. C'est le lieu où il est potentiellement possible de rencontrer les vivants, les éléments appartenant aux deux mondes. L'espace de l'eau claire est celui de toute vie. Elle est du reste le lieu d'élection des rapports amicaux que Jacques entretient avec les dauphins, avec Enzo et Johanna. Plus le plongeur s'éloigne de la surface, plus le bleu s'approfondit, s'obscurcit. Lorsqu'il est clair, le bleu est le chemin de la rêverie, sombre, il devient celui du rêve. La pensée consciente se dérobe peu à peu.

L'eau maternelle : la mort du père et l'appel de la mère : C.G. Jung soulignait « la parenté latine entre *mater* et *materia* ». Le film de J.-L. Besson reprend l'analogie fondamentale à travers le rapport étroit que Jacques entretient avec cette *materia prima.* Les fonds marins sont pour lui, l'orphelin (« ma famille, c'est les dauphins », avouera-t-il à Johanna), « l'abyssus féminisé et maternel qui est l'archétype de la descente et du retour aux sources originelles du bonheur » (G. Durand). Lieu des naissances, la mer est aussi celui des transformations et des renaissances. Symbole de l'ambivalence, de l'incertitude, elle s'ouvre à tous les possibles et jouit de propriétés divines de donner et reprendre la vie. Mais « la mort dans les eaux sera pour cette rêverie la plus maternelle des morts » (Bachelard). En cela la mer fait œuvre de maïeutique : elle est la mer-mère qui accouche d'une nouvelle entité spirituelle.

L'anthropo-cosmomorphisme : l'homodelphinus : « À l'anthropomorphisme qui tend à charger les choses de présence humaine s'ajoute […] le cosmomorphisme, c'est-à-dire une tendance à charger l'homme d'une présence cosmique ». C'est proprement cela qui crée l'univers magique du cinéma (E. Morin). Le double mouvement d'investissement des choses naturelles par l'homme et de l'homme par la nature, le cosmos, est incessant dans *Le Grand Bleu.* Le choix de la figure du dauphin n'est pas fortuit. C'est un animal dont la figure évoque un imaginaire riche et particulièrement ambivalent. Le dauphin est « l'animal doué de raison » par excellence et on attribue à ce mammifère marin de nombreuses qualités proprement humaines : la gaieté, l'amitié, la sagesse… Le dauphin humanisé, il ne reste qu'à naturaliser l'homme. Jacques, c'est l'identification à l'animal. L'animal devient ou redevient le partenaire de l'homme dans un vaste processus d'écologisation de l'Univers. L'homme et l'animal sont reliés par un même sentiment d'appartenance au milieu naturel dans une vision solidaire et unitaire de l'univers.

L'univers de la sacralité : un voyage initiatique : la temporalité de la sacralité s'exprime dans la lenteur, le ralenti. Les descentes sont toujours filmées dans leur intégralité, ce qui donne l'impression d'un temps arrêté dans l'éternité, une

solennité du temps pour Jacques. Mais au temps sacré est également associé l'espace de la sacralité. Pour G. Durand, « la notion d'espace implique l'idée de répétition qui a consacré cet espace en le transfigurant ». C'est bien dans un rapport de ritualisation avec les fonds marins que Jacques s'inscrit. Il y a là la manifestation pour l'homme de son pouvoir d'éternel recommencement. Nous retrouvons ici le mythe de l'éternel retour que M. Eliade a traité. Ce retour au centre, à l'origine, est le retour de l'indistinction primordiale : au chaos d'avant la naissance, l'appartenance non différenciée au grand tout de l'univers. Jacques plonge dans un élan morbide pour renaître rénové : « La mort naissance est présente au cœur même de la vision de la vie : celle-ci est un perpétuel mouvement où la mort féconde la vie, où l'homme féconde son action sur la nature par la mort (sacrifice) et accède aux différentes étapes de son existence à travers ces véritables mort/renaissance qu'on appelle initiations » (E. Morin). L'espace sacré devient dès lors prototype du temps sacré.

Mais la symbolique faisant référence à la sacralité ne s'arrête pas là : prenons l'exemple de la lumière du projecteur dans les ténèbres liquides. La mise en relation de la lumière avec l'obscurité fait penser à l'illumination de l'esprit. C'est un symbolisme propre à certaines expériences mystiques : l'au-delà de la lumière est ténèbres, l'essence divine étant inconnaissable par la raison humaine (on retrouve là le domaine de l'ineffable).

Quant à l'analyse herméneutique, ne pouvant ici réaliser de façon exhaustive une présentation et une interprétation de l'imaginaire mis en jeu dans le film, nous avons tenté de montrer les figures qui nous ont paru importantes au regard de ce qu'elles symbolisaient. L'objectif herméneutique (analytique) est de mettre en relief la cohérence qui les assemble afin d'en révéler la dimension signifiante, structurelle. C'est dans ce contexte qu'une sociologie de l'imaginaire – une sociologie qui se veut compréhensive, imaginale – peut se développer en abandonnant le modèle analytique emprunté à la linguistique (la sémiologie* : R. Barthes, U. Eco…). Il s'agit de redonner à l'image son caractère singulier de création symbolique. C'est le sens figuré (au sens littéral : incarné dans la figure) qui prime le sens propre. La méthode d'investigation de l'image est basée sur les procédés analogiques : l'étude des correspondances morphologiques. L'herméneutique veut rendre toute sa dimension mythique à l'image, ce qui est irréductible à un code, à une grille codée, préétablie. L'image-archétype constitue la substance du mythe, sa concrétisation figurative. Et c'est, nous semble-t-il, dans ces figures qu'a pu se cristalliser l'imagination participante du public. C'est d'elles qu'est née l'émotion. Elles ont réactualisé des mythes fondateurs et primordiaux en les « objectivant » dans un espace fantasmatique où chacun peut se projeter.

(A. Sauvageot)

📖

ALLEAU R., *La Science des symboles*, Paris, Payot, 1977.

BACHELARD G., *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1989.

CHEVALIER J. et GHEERBRANT A., *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982.

DURAND G., *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984.

ELIADE M., *Aspects du Mythe*, Paris, Idées/Gallimard, 1975.

PELLETIER F., *Imaginaires du cinématographe*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983.

→ Archétypes (analyse des), Imaginaire (sociologie de l'), Imaginaire (mécanismes et structures de l'), Mythes (principaux), **Mythographique (analyse)**

SYSTÉMIQUE (APPROCHE)

L'approche systémique s'inscrit d'abord dans le cadre de l'approche compréhensive*. Mais, cette approche particulière des phénomènes humains, ajoute six principes spécifiques à ceux de l'approche compréhensive. Ces principes méthodologiques orientent plus précisément que ne le font les principes généraux de base, le regard et l'interprétation.

Principes épistémologiques

Le principe systémique. Les phénomènes isolés n'existent pas, ils doivent être considérés comme étant en interaction avec d'autres phénomènes de même nature.

Le principe du niveau d'observation ou de cadrage. Un phénomène n'est compréhensible que replacé dans un ensemble qu'il convient de délimiter. Ce cadrage définit les acteurs à prendre en compte. Par ailleurs ce cadrage n'est pas indépendant des problèmes qu'il permet d'atteindre.

Le principe du primat du contexte systémique. Les phénomènes prennent leur sens dans le contexte formé par le système lui-même.

Le principe de causalité circulaire. Chaque phénomène est pris dans un jeu complexe d'implications mutuelles d'actions et de rétroactions.

Le principe homéostatique. Chaque système d'interactions a ses propres règles de fonctionnement définissant une « logique » globale qui constitue une force propre à sa reproduction.

Le principe de l'émergence des paradoxes. Dans un système, chaque phénomène est à la fois autonome et contraint, organisé et organisateur, informant et informé et il convient d'en tenir compte.

L'approche systémique appliquée aux communications. Lorsqu'il s'agit d'appliquer l'approche systémique aux phénomènes de communication, les principes généraux que nous venons d'énoncer, se complètent par deux autres principes.

Le principe de la nature de la communication prise en compte. Dans l'analyse systémique des communications, la communication est explicitée, au final, sous la forme d'une catégorie signifiante d'échange. Pour être portée sur la modélisation, la catégorie d'échange doit généraliser de nombreux contenus concrets observés et ayant la même signification.

Le principe de la récurrence des « jeux » interactionnels. En règle générale, dans les groupes plus ou moins fermés comme les groupes de travail et les organisations, les phénomènes communicationnels sont appréhendables sous forme de scénarios ou « jeux » répétitifs et récurrents.

La méthode d'analyse par la modélisation systémique* appliquée à l'étude des communications, complète cette approche systémique et en découle. La spécification de chaque approche systémique dépend à chaque fois du champ des phénomènes étudiés. On le voit bien, par exemple, lorsque la méthode systémique est appliquée aux phénomènes économiques (De Rosnay) ou organisationnels (Le Moigne), ou relationnels interindividuels (Watzlawick). Dans chacun de ces cas particuliers, la méthode a des variantes adaptatives.

Les « systèmes » que l'on étudie en sciences humaines et sociales sont différents des systèmes formels ou mécaniques des sciences de l'ingénieur (Le Moigne, 1984). Dans l'approche et l'analyse des systèmes par les sciences de l'ingénieur, il n'y a jamais de possibilité de prise en compte de significations humaines des interactions pour la bonne raison que les activités étudiées ne sont pas des échanges entre humains, mais des échanges entre machines. La théorie systémique des communications (Mucchielli, 1999) propose une définition précise de ce qu'elle appelle un système d'échanges. Un système de communications est un ensemble récurrent, régulier et repérable de formes d'échanges existant, dans une certaine temporalité, entre des acteurs participant d'un cadre d'action pertinent, ensemble qui entraîne les acteurs dans sa dynamique propre. Cet ensemble peut être schématisé de telle sorte que l'on puisse parcourir, en divers circuits, les communications qui s'enchaînent les unes les autres en s'impliquant réciproquement, et, que l'on puisse accéder à une compréhension globale de cet enchaînement à travers, tout d'abord, la construction de la logique (ou problématique) de son fonctionnement (reposant sur les composants de son homéostasie : paradoxes, enjeux, règles, bénéfices) et,

ensuite, à travers l'explicitation des diverses émergences dues à ce fonctionnement, tant au niveau des segments de communication ou des boucles qui le composent qu'au niveau des valeurs fondamentales qui en constituent, par construction intellectuelle, les organisateurs latents, ces derniers pouvant renvoyer, quant à eux, à des relations avec des systèmes englobants. En fait, un système de communication est un précipité d'un ensemble de situations. C'est une sorte d'idéal type des interactions, construit par sédimentation de nombreuses situations. Dans ces situations, on n'a relevé que certains échanges et on en a repéré les « formes » (ou catégories). Le relevé, orientant la définition de la situation idéale typique finale, est fait à partir d'une intuition du « jeu » joué entre les acteurs ; c'est une intuition (qui comprend bien l'intuition de la logique du jeu) qui sert de « projet » permettant le découpage du cadre pertinent. On se retrouve bien dans ce paradigme nouveau par rapport au paradigme habituel de l'observation en sciences humaines.

📖

BATESON G., *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1977.

LE MOIGNE J.-L., *La Théorie du système général*, Paris, PUF, 1984.

MORIN A. et CARDINAL P., « Une recherche action intégrale systémique (RAIS). Une réponse à l'approche systémique », *in La Technologie éducative à travers le monde*, Sainte-Foy, Cipte, Télé-Université, Québec, pp. 179-187.

MORIN E., *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Éditeur, 1990.

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approche par la modélisation des relations*, Paris, Armand Colin, 2004.

WATZLAVICK P. *et al.*, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.

→ Causalité historienne, Interactions (analyse des), Jeux (analyse des), Systémique des relations (analyse), **Modélisation systémique des relations (méthode de la)**

SYSTÉMIQUE DES RELATIONS (MÉTHODE D'ANALYSE)

L'analyse systémique des relations fait porter son attention sur la forme des échanges qui se nouent entre des partenaires de communication. Elle cherche, d'une part, à reconnaître le système que forment les échanges et, d'autre part, à expliciter les règles du « jeu » présidant à la génération du système. L'analyse comporte trois étapes : 1) l'analyse du sens de chaque interaction par rapport à l'ensemble des interactions ayant déjà eu lieu (car le contexte dans lequel le sens s'enracine est le contexte des interactions) et la formulation de ce sens en termes de positionnement, de rôle pris, d'attitude… (c'est-à-dire en se préoccupant du type de l'interaction et non de son contenu) ; 2) la formulation du système des interactions avec le repérage

des redondances attitudinales et des boucles du système ; 3) la formulation des rôles pris par les protagonistes et la formulation des règles implicites du « jeu » joué.

■ **Exemple.** Pour illustrer ce type d'analyse reprenons un célèbre exemple de la littérature psychosociologique (Watzlawick, 1972). La scène se passe chez un psychologue conjugal (noté I dans le dialogue). Un couple (mari : M ; femme : F) est venu le voir dans l'espoir de résoudre ses problèmes.

Ire étape : analyse du sens des échanges par rapport au contexte des interactions

Dialogue : I. Comment avez-vous fait pour vous rencontrer parmi les centaines de gens que l'on croise chaque jour ?	M prend la parole le premier, s'accordant d'emblée le droit de le faire et prend l'attention du conseiller. Il présente un résumé de l'histoire des débuts.
1. Eh bien, c'est-à-dire que… M nous travaillions tous les deux au même endroit. Ma femme travaillait sur une machine à calculer, moi je réparais les machines à calculer et…	La première phrase situe l'interaction par rapport au contexte et lui donne un sens par rapport à ce contexte : 1) prendre le droit de parler le premier (il n'y a pas en effet de consultation entre mari et femme pour savoir qui va parler en premier) ; 2) le mari s'adresse au conseiller et non à sa femme dont il capte l'attention. La deuxième phase concerne le contenu proprement dit.
F2. Nous travaillons dans le même bâtiment.	F attire discrètement l'attention sur elle, « se place » à son tour, mais de manière à ne pas choquer M. Ce qu'elle dit renforce ce qu'il a dit (elle est d'accord), mais elle le dit avec ses propres termes, comme une précision, une rectification. Toutes les significations tirées de cette intervention ; attirer discrètement l'attention, « se placer » sans choquer M, renforcer tout en rectifiant (tout cela sous une attitude de « contestation douce »), le sont par rapport à la situation, à ce qui vient juste d'être dit par M, avec sa manière d'être dit et par rapport à la manière d'intervenir de la femme (elle coupe son mari, confirme mais précise très rapidement). Le mari a communiqué : Je suis, je raconte. La femme communique : Je suis aussi, je précise. Cette différence qui s'inscrit ici dans une relation symétrique fait surgir le sens de « contestation douce ».
M3. Elle travaillait dans une société possédant de grandes installations, et j'y travaillais presque tout le temps parce qu'il y avait de nombreuses machines. C'est comme ça que nous nous sommes rencontrés.	M. n'ajoute aucune information nouvelle. Il parle ici pour parler et pour reprendre la parole, pour s'imposer comme porte-parole du couple et membre dominant dans la situation où ils sont impliqués tous les deux. Il est probable qu'il a pris l'intervention de F à la fois comme un accord qui le relance et comme une tentative de prendre le leadership. Il renchérit et sa dernière phrase clôt la réponse, elle a un caractère de « dernier mot », de définitif. Pour saisir le sens donné ici : parler pour s'imposer seul et définitivement (sens donné par l'analyste), il faut saisir l'attitude de M par rapport à tout ce qui l'a précédé et en particulier par rapport à l'intervention de sa femme. Il néglige cette intervention et cherche à clore la réponse donnée à la question du psychologue. C'est la relation dans le contexte qui donne le sens.
F4. Des filles qui travaillaient là nous ont aussi présentés (silence).	L'initiative n'a donc pas été à M, elle la lui ravit. Le fait de reprendre alors ce que M voulait clore en disant : « c'est comme ça que… » révèle la lutte pour l'affirmation, le refus de l'inégalité (accepter sans rien dire). La contestation se fait comme précédemment très rapidement, d'une manière de ne pas y toucher, mais elle est radicale : « Ce n'est pas lui qui a eu l'initiative. » Il se vante, il refuse son rôle présenté, il le refuse

	qui a eu l'initiative. » Il se vante, il refuse son rôle présente, il le refuse comme mari prétendant au leadership dans le couple.
M5. En réalité, nous nous sommes rencontrés à une réception, je veux dire	M. n'admet pas la remise en question de « sa solution » par F. Mais il ne s'oppose pas de face et paraît admettre le point de vue de l'autre. Cependant, il fait appel à la « vérité » et redonne une nouvelle réponse
que nous avons commencé à sortir ensemble en allant à une réception que donnait une des employées. Mais nous nous étions déjà vus avant… pendant le travail.	qui, en fait, ne tient pas compte du point de vue de F. Dans sa version (« nous nous étions vus pendant le travail »), c'est lui qui a l'initiative puisque F travaillait à un poste fixe et c'est lui qui venait pour réparer. À travers l'information « historique », c'est l'initiative et la dominance qui sont en jeu. On voit bien comment l'analyse se fait en tenant compte de tout le contexte et en particulier de ce qui vient de précéder. Par son rejet du point de vue *et* de l'intervention de sa femme ainsi que par sa redéfinition de la rencontre, il montre bien que le problème du couple est un problème de dominance interne : qui représente le couple, qui définit les problèmes ?
F6. Nous ne nous étions jamais rencontrés avant ce soir-là (elle rit légèrement ; Silence).	F Devant ce renouvellement du désir de M de clore à son profit les échanges, F, au nom de la réalité invoquée, lance une bombe qui fait sauter la position de M. Son rire est une dérision de M et une satisfaction intérieure de l'avoir contré en reprenant l'initiative. Il y a là, sans aucun doute, une négation directe, un coup d'arrêt brutal sans que l'attitude apparente soit agressive. Toujours l'analyse par rapport au contexte qui s'enrichit maintenant de l'ensemble des significations vues précédemment. Toujours le sens par rapport à « la relation », c'est-à-dire les manières d'être : contredire radicalement sans attitude agressive apparente et en riant qui montre l'intelligence, le contrôle de soi et le sentiment de force.
M7 (à voix basse). Hem… (long silence).	M Est effectivement « sonné » et il reprend respiration tout en attendant d'émerger de nouveau. Son *Hem* n'est ni ratification, ni démission, ni contestation. En tout cas, la chute de sa voix est un signe, et le silence montre, à ce moment-là et après la baisse de voix, que M ne peut pas passer à la contre-attaque immédiate. Le silence ne peut pas ne pas signifier et le commentateur en tire les significations par rapport à tout le dialogue précédent qui a pris l'allure d'un combat et par rapport au « coup » précédemment joué par la femme qui est alors un knock-out.
I (parce que le silence se prolonge). Alors comment vous deux, vous vous êtes rencontrés ?	I Pense que le premier round est fini et relance les échanges.
M8. C'était une des plus jolies filles parmi celles qui travaillaient là (léger rire ; Silence).	M Reprend vigoureusement l'initiative dès l'ouverture de ce second round. Il se présente comme celui qui avait le choix et la décision, cette affirmation est cachée sous un compliment destiné à désarmer F et à lui faire accepter la soumission. C'est un bon « coup » et il a un rire de satisfaction.

F9 (plus vite). Je ne sais pas… La raison essentielle pour laquelle je me suis mise à sortir avec lui, c'est que les filles… il avait parlé à certaines de ces filles avant de me parler et il leur aurait dit que je lui plaisais. Alors elles ont plus ou moins arrangé cette réception, et c'est là que nous nous sommes rencontrés.	F Est beaucoup plus rapide que M dans la riposte. Elle le met aussitôt en position inférieure (il n'a pas osé se déclarer tout seul et a eu besoin d'un détour par des intermédiaires) et réaffirme son opinion contre lui en marquant que l'initiative ne lui appartient pas. Elle appartient « aux filles ».
M10. En réalité, la réception n'avait pas été arrangée pour ça, et…	M réagit par une négation directe de ce qu'il présente comme une interprétation. Cela fait deux fois qu'il invoque « la réalité » contre les allégations de F. Il a l'air de dire que F « se fait des idées », et que, lui, il est réaliste.
F11 (l'interrompant). Non, mais les choses avaient été arrangées pour que nous nous rencontrions à cette réception. Rencontre officielle si vous voulez. En personne (léger rire). Nous avions travaillé ensemble mais je n'avais pas l'habitude de… enfin j'étais avec une soixantaine de femmes et une douzaine d'hommes et je n'avais pas l'habitude de…	F réagit de manière fulgurante (elle l'interrompt) et elle se réaffirme sans grand changement. De plus, elle insinue que M a été manipulé (infériorisation et humiliation), ce qui est un bon coup qui la fait rire… parce qu'elle a peut-être été l'initiative par complicité avec « les filles ». Mais il lui faut esquiver à l'avance le contrecoup que pourrait lui valoir cet aveu (elle a porté un coup mais s'est découverte) et c'est pourquoi elle dit deux fois de suite dans l'embarras qu'elle n'est pas fille à se mêler à des combines hommes-femmes, donc elle se remet aussitôt sur la défensive après une attaque efficace mais qui l'a exposée dangereusement.
M12 (aussitôt). Il est sûr que c'était une ouvrière du type effacé, timide, dans la mesure où elle devait travailler avec… euh… des types bizarres dans cette boîte… oui… Mais les femmes le savaient (silence). J'ai flirté avec des tas de filles dans	M n'attaque pas sur l'ouverture possible puisqu'elle s'est refermée avant qu'il comprenne. Il voit dans la défensive adoptée un aveu (de timidité) qu'il peut utiliser contre F (si elle n'est pas du genre à prendre des initiatives, elle ne peut pas en prendre « par nature ») pour la mettre définitivement en position d'infériorité-soumission dans le couple, ce qui lui rend automatiquement le droit au leadership et la supériorité. Il reconstruit aussitôt son système d'explication de sa position avec ce nouvel argument (c'est parce que les filles le savaient timide qu'elles ont arrangé la réception *pour lui*, non pour elle). Mais du coup, c'est lui qui est exposé car il était leur
cette société (léger rire). Oh ça n'allait pas bien loin, mais sans doute seulement… (soupir) seulement que je suis comme ça, c'est ma nature…	complice. Il fait de cette position une preuve de sa supériorité définitive (j'ai flirté avec des tas de filles dans cette société), ce qui le réjouit.

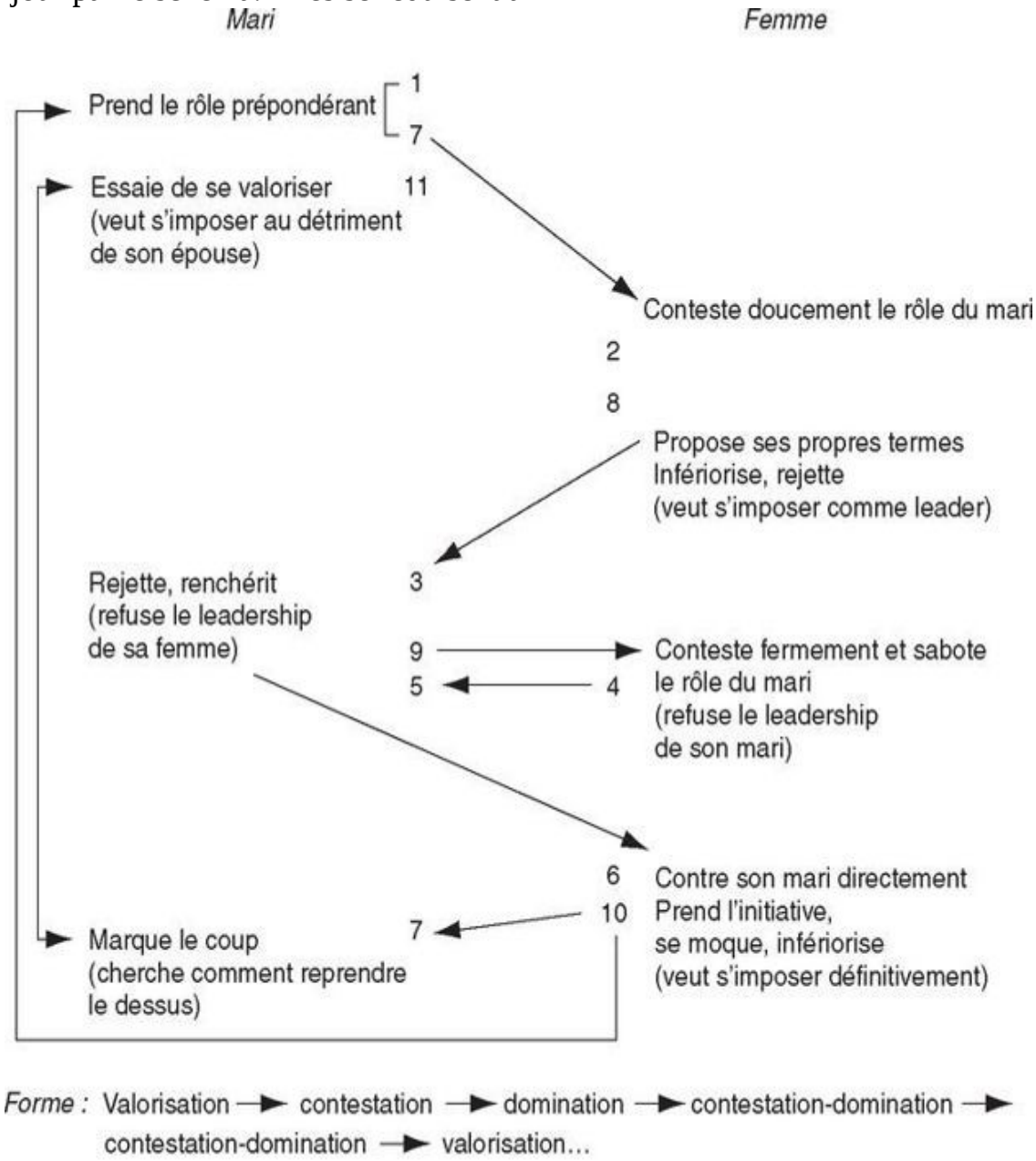
2e étape : formulation du système des interactions (cf. schéma derrière la page)

Les relations des deux partenaires sont ici des relations symétriques : à la recherche de leadership de l'un correspond la même recherche chez l'autre ; tous les

deux rejettent et contestent l'autre. Le schéma de leur communication est répétitif. Chacun lutte pour l'affirmation de lui comme leader du couple devant l'autre.

3^e^étape : formulation des règles implicites du « jeu » joué

Les règles de l'échange sont largement soulignées par les redondances de sens mises à jour par le schéma. Elles se réduisent à



Forme : Valorisation → contestation → domination → contestation-domination → contestation-domination → valorisation…

Structure : Il faut dominer et ne pas accepter la domination de l'autre

l'ensemble suivant : assurer sa domination/contester la domination de l'autre. Le soubassement de l'échange, c'est la lutte pour le leadership au détriment de l'autre.

(A. Mucchielli)

MUCCHIELLI A., *Étude des Communications ; approche par la modélisation des relations*, A. Colin, 2004.

WATZLAWICK P. *et al.*, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1980.

→ **Jeux (analyse des)**, Systémique (analyse), Modélisation systémique des relations (méthode de la)

T

TAT (Test projectif du) → (Métaphorique des récits projectifs (analyse) ; Projectives (méthodes)

TENDANCES LOURDES (MÉTHODE DES)

La méthode des tendances lourdes est une méthode de la prospective qualitative*. Elle comporte deux sous-méthodes : le prolongement de tendances et le scénario tendanciel simple.

■*Le prolongement de tendances*

La prospective moderne a commencé par emprunter ses méthodes aux diverses sciences plus ou moins exactes. En particulier les courbes et représentations simples des phénomènes hantent les prospectives même s'ils ne s'expriment pas nécessairement par des graphiques. Les modèles de prolongement des tendances privilégient donc des tendances évolutives que des experts considèrent comme inévitables. Ils peuvent alors prendre des aspects quantifiés, par exemple par la prolongation d'une courbe, mais ils restent néanmoins qualitatifs en ce sens qu'au départ, un choix a été effectué par un « panel » de spécialistes qui ont choisi de privilégier le prolongement dans le temps d'une variable, tout en tenant compte de la présence d'autres variables qui modifient son évolution au cours du temps.

La démographie est une grande consommatrice de ce type de scénarios lorsqu'elle prolonge par exemple les courbes de natalité des divers pays corrigées par des hypothèses sur le développement et son influence sur les comportements sexuels natalistes. Le prolongement d'une courbe, corrigée par conséquent de l'influence d'autres variables, permet des prévisions de consommation mais aussi peut jouer le rôle d'un indicateur d'une évolution morale et sociale. C'est ainsi que l'on agit lorsqu'on prolonge les courbes de consommation de produits fossiles qui mettent en évidence, de manière inattendue, la prééminence du charbon dans les années 2020.

Cette prospective simple a recours à des hypothèses sur l'*invariance* de certains phénomènes aussi bien des comportements (par exemple, dans ce

cas, le mode de consommation) que des faits structurels (le capitalisme industriel, financier, commercial du type GATT reste le modèle de référence). Il existe donc en parallèle une prospective des permanences ou invariants du changement. Il est évident que la légitimité du choix, toujours arbitraire, des invariants joue un rôle majeur dans la qualité de la prospective. Et cette légitimité peut se traduire par des sortes de règles de sélection. Ainsi l'une d'entre elles formulée par l'auteur américain Daniel Bell pour décrire l'évolution mondiale est-elle devenue célèbre sous le nom de Loi de Tocqueville. Elle s'énonce ainsi : « ce que les riches font aujourd'hui les pauvres le feront demain. » Les *invariants* sont alors : les situations des diverses classes sociales et leurs rapports à l'argent ainsi que le désir d'égalité démocratique. La *tendance lourde* devient : l'enrichissement et le nivellement culturel à l'échelle planétaire.

La critique de cette « loi » est aisée si on prend à la lettre le « futurible » de Daniel Bell car son terrain d'application, le monde, est bien trop vaste. En revanche, limitée à une période pas trop longue où l'on peut concevoir qu'existe une inertie culturelle des comportements, elle peut fort bien fonctionner. Il en fut ainsi des modes de consommation des classes populaires en France, depuis le Front populaire. La question devient plutôt de savoir à quel moment va se faire l'acquisition des nouveaux comportements et à quel rythme. Ainsi, en 1967, près des trois quarts de la population française estimaient que le téléphone n'était pas un bien nécessaire, son usage étant réservé aux bourgeois et aux professionnels ; quelques années plus tard, la politique volontariste des Télécoms allait faire basculer l'ensemble de la population dans la course au téléphone qui n'était dès lors plus réservé qu'aux riches. Naturellement des événements extérieurs allaient favoriser cette évolution, tel l'isolement urbain de plus en plus grand et l'éclatement des familles. Mais la loi de Tocqueville considère ces variables comme secondaires, le rouleau compresseur de la motivation égalitariste dans la société moderne devant nécessairement entraîner, quelles qu'en soient les causes, cette évolution.

Ces deux notions de tendance et d'invariance font référence au changement et se situent donc dans le temps. Une autre, celle d'*indicateur*, marque la relation entre un phénomène et son expression quantifiée. Le père de l'usage de cet outil n'est autre que le fondateur de la sociologie en

France, Émile Durkheim. Il utilisa les courbes du suicide pour montrer, dès la fin du siècle dernier, l'anomie grandissante dans les sociétés industrielles, c'est-à-dire la désintégration du lien social qu'amène avec lui le progrès économique. Les indicateurs forment aujourd'hui une très large catégorie que la statistique bureaucratique a eu l'avantage de rendre fidèles, c'est-à-dire stables dans le temps et dans leur manière de mesurer la chose. Par exemple, le PNB ou le PIB sont utilisés comme critères de la richesse mais négligent beaucoup de faits qui font aussi partie de la richesse d'un pays entendue d'une autre manière, par exemple la beauté des villes européennes par rapport à la laideur de celles américaines, fait social qui a certainement un sens sur la manière d'être riche.

Les scénarios tendanciels simples

Les scénarios tendanciels par hypothèses lourdes expriment des choix méthodologiques assez proches du précédent, en privilégiant une ou plusieurs variables évoluant conjointement dans le même sens. Le prolongement de tendance que nous venons de présenter sert de support à ce genre de scénario mais il existe une méthode plus sophistiquée souvent utilisée en prospective technologique : **la méthode Delphi.**

Cette méthode comporte plusieurs étapes :

1 dans un premier temps, un questionnaire est envoyé à des experts formant un échantillon (panel) à distance. Les questions portent sur des points précis, telle « la circulation automobile urbaine à Paris en 2020 », ou, au contraire et plus souvent, sur des problèmes volontairement mal définis : « l'automobile en 2020 » ;

2 dans un second temps, une première synthèse est effectuée et les positions contradictoires sont envoyées aux experts pour qu'ils révisent leurs prévisions. Ils renvoient leurs réponses ;

3 dans un troisième temps, un nouveau questionnaire est établi et il est de nouveau adressé aux experts ;

et ainsi de suite jusqu'à ce que les réponses soient cohérentes et que le prospectiviste s'estime satisfait.

Il s’agit bien d’un scénario tendanciel mais la tendance est obtenue par une sorte de collage de prévisions simples qui ne tiennent pas souvent compte des interactions entre les variables. Ou du moins, on fait confiance aux experts pour en tenir compte chacun à sa façon, ce qui n’est pas un gage de scientificité.

Outre la méthode Delphi, on peut employer diverses techniques qui vont dans le même sens et sont toujours bâties sur le même principe, à savoir *isoler une variable et définir un contexte invariant.*

Un exemple de cette large palette sur laquelle peut puiser ce type de scénario pour peindre l’avenir est encore celui de l’extrapolation à partir d’une analyse morphologique. Diverses techniques sont mises à contribution, toujours fondées sur des séries chronologiques qui montrent des évolutions du dessin du phénomène considéré ou des restructurations en cours. Ainsi, à partir de photos aériennes, on peut saisir des orientations en matière de peuplement et de migrations sur la base d’indicateurs qui peuvent être la densité mesurée en termes de constructions. Le Hudson Institute fut un grand utilisateur de cette méthode et publia à cette occasion, en 1971, un rapport demandé par la Direction à l’aménagement du territoire (DATAR) : « Le survol de la France ». Les conclusions sont parfois étonnantes puisque la Corse se voyait promise à l’époque au sort de la Floride avec une extension de la conurbation méditerranéenne à l’ensemble de l’île. Le Hudson Institute n’avait-il pas pensé au FLNC ou bien le FLNC est-il le résultat de cette prospective « à la hussarde » ?

Les méthodes de la prospective font donc appel à des notions-outils tels les invariants, les tendances lourdes, les indicateurs. Les scénarios en constituent une part importante dont nous traitons aussi dans l’article Méthode des scénarios*.

(A. Gras)

BERGER G., *Étapes de la prospective*, Paris, PUF, 1967.

CAZES B., *Histoire des futurs, les figures de l’avenir : de saint augustin au XXI^{e}siècle*, Paris, Seghers, 1986.

DARGET J., *Étapes de la prospective*, Paris, PUF, 1967.

DECOUFLÉ A., *La Prospective*, Paris, PUF, 1990.

DECOUFLÉ A. (sous la dir.), *Traité élémentaire de prévision et de prospective*, Paris, PUF, 1978.

DUCOS G., « Delphi et l'analyse d'interaction », *Futuribles*, nº 71, 1983.

GELAUFF G. *et al.*, « Quatre scénarios sur l'économie mondiale », *Futuribles*, nº 199, pp. 43-60.

GODET M., *Critique de la prévision, essor de la prospective, exemples et méthodes*, Paris, PUF, 1977.

HATEM avec B. CAZES et F. ROUBELAT, *La Prospective : pratiques et méthodes*, Paris, Economica, 1993.

HETMAN F., *Le Langage de la prévision*, Paris, SEDEIS, 1969.

JOUVENEL B. DE, *L'Art de la conjecture*, Paris, SEDEIS, 1964.

JULIEN P.-A. *et al.*, *La Méthode des scénarios*, Paris, La Documentation française, nº 59, 1975.

FUTURIBLES, « L'avenir, hier, aujourd'hui, demain », nº 100, 1986.

→ **Futurologie compréhensive**, Scénarios (méthode des)

TEXTUELLE (MÉTHODE D'ANALYSE HISTORIQUE)

Analyse critique consistant à éclairer, à comprendre et, éventuellement, à saisir la portée d'un document historique.

L'analyse historique d'une source écrite confirme la définition que Braudel donnait de l'histoire : elle est, disait-il, « la science du temps ». De fait, l'historien lorsqu'il analyse un document se sert du temps comme axe privilégié d'intelligibilité. D'abord en situant le document dans son contexte, dans la conjoncture qui l'a vu naître. Ensuite en remontant en amont afin de l'expliquer, de le comprendre. Enfin, lorsque le document sort de la sphère de la vie privée, en étudiant l'écho qu'il a reçu ou fait naître en aval. Présent, passé, avenir : à chacun de ces trois temps correspond une démarche spécifique. Au présent du document, correspond l'analyse contextuelle ; au passé du document son explication, le recherche des causes ; au futur du document, la recherche des conséquences, la mesure de la portée du document.

Chacune de ces opérations renvoie à une méthode qualitative*. En effet, la recherche du document dépend de la personnalité – unique – de

l’historien qui, ayant « inventé » son sujet d’étude pour des motivations qui lui sont propres, récolte des documents en privilégiant, lorsque ceux-ci sont trop abondants ou trop peu accessibles, ceux dont il devine qu’ils étayeront son hypothèse de départ.

■ **Exemple de la méthode.** Voilà donc l’historien face au document. Observons-le au travail à travers un exemple, celui d’un texte célèbre, le « Testament de Lénine », deux brèves notes dictées, l’une en décembre 1922, l’autre en janvier 1923 – c’est-à-dire un an avant sa mort – par le fondateur de la Russie soviétique. Dans la première note, Lénine balance éloges et critiques entre quatre « successeurs » possibles : Staline, Trotski, Kamenev et Zinoviev ; dans la seconde, il revient sur le seul Staline, dont il dénonce les défauts et demande qu’il soit démis de ses fonctions de secrétaire général. Dans l’une et l’autre, il manifeste une vive crainte d’une scission à venir, liée aux conflits entre les quatre hommes.

Présentation = présent

Dans un premier temps, l’histoire place le document dans son contexte : qui était et qu’était son auteur au moment de sa rédaction ? Qui était le destinataire ? Quelle était la conjoncture dans laquelle ce texte a été élaboré ? Ce qui donne, dans le cas du Testament de Lénine :

- auteur : le fondateur du parti communiste de l’Union soviétique, chef incontesté du nouvel État puisqu’il préside le Conseil des commissaires du peuple et siège dans les instances suprêmes du parti (Comité central et Bureau politique). Chef incontesté, mais physiquement diminué par deux attaques de paralysie (mai et décembre 1922). Il ne peut plus écrire et la question de sa succession se pose. C'est dans cette perspective qu’il dicte ces notes qui seront connues plus tard sous le nom de « Testament de Lénine » ;

- destinataire : ces notes sont destinées au prochain congrès du parti communiste. D’ici là, elles doivent rester confidentielles. C'est dire leur nature à la fois publique et secrète, leur importance et leur très probable et détonante sincérité ;

- conjoncture : depuis un an la Russie soviétique semble sortie des crises. La paix a succédé aux guerres (civiles et d’intervention

étrangère), la NEP a mis fin au désastreux « communisme de guerre ». Alors surgit une nouvelle crise, politique celle-là : les disputes au sein du parti, dont Lénine devine et redoute la gravité et qu'il essaie de prévenir en donnant son opinion, sans indulgence, sur ses quatre successeurs éventuels.

Explication = passé

Dans un second temps, l'historien éclaire le document afin de le comprendre. Ce qui l'amène à trois démarches :

1 *L'élucidation* de certaines expressions, des allusions principalement – par exemple celles qui sont faites à l'« épisode d'octobre de Zinoviev et Kamenev » et au « non-bolchévisme de Trotski ».

2 *L'explication* qui tient dans la recherche des raisons – pourquoi ? – et des motivations – pour quoi ? – qui ont guidé, poussé l'auteur. Il faut donc, là encore, explorer le passé ; évoquer la personnalité de l'auteur, sa vie, les événements et les situations qui ont précédé, parfois de beaucoup, le moment où le texte a été écrit. On ne peut, par exemple, comprendre la crainte que manifeste Lénine à l'égard d'une scission du parti si l'on ignore les conditions mêmes de la naissance de celui-ci en 1903, de sa rupture avec les mencheviks en 1912 et la dureté des conflits qui opposèrent les membres du Comité central depuis 1917. On peut même évoquer le modèle que fut pour Lénine l'attitude de Marx à la tête de la I re Internationale…

3 *Le commentaire critique* qui accompagne en contrepoint l'explication. De l'exagération au mensonge, de l'à-peu-près à l'omission, du parti pris à l'ignorance, de l'effet de style à l'erreur de traduction, nombreuses et variées sont les raisons qui exigent que l'historien manifeste un esprit critique, démarche ô combien ! qualitative.

La portée du texte = futur

Comment le document a-t-il été accueilli ? A-t-il eu des effets ? A-t-il pesé sur le cours de l'histoire ? De telles questions se posent face au Testament qui, dans un premier temps, au lendemain de la mort de Lénine, fut enterré par le parti, dans un second temps évoqué – sans grand succès – par les trotskistes contre les staliniens qui criaient « au faux ! », enfin, en 1956 qui servit à Khrouchtchev à dénoncer les crimes de Staline.

Ainsi l’historien ne cesse, tout au long de son rapport au texte, d’établir des relations entre celui-ci et l’histoire, dans ses trois dimensions temporelles, en usant de démarches qui, hors de toute procédure mécanique, doivent tout à sa culture et à son intelligence.

(C.-O. Carbonnel)



CARBONNEL C.-O., *Hier le monde*, Paris, 1986. On trouvera (pp. 249-252) le texte du Testament de Lénine et son commentaire. On pourra compléter l’analyse grâce à P. BROUÉ, *Le Parti bolchevik*, Paris, 1963 et B. LAZITCH, *Le Rapport Khrouchtchev et son histoire*, Paris, 1976. « L'explication de texte d’histoire », *in* F. DUFAUX *et al.*, *Guide pratique et méthodologique…*, Paris, 1991, pp. 77-82.

LANGLOIS C.-V. et SEIGNOBOS C., *Introduction aux études historiques*, Paris, 1898, rééd. Paris, Kimé, 1992.

MARROU H.I., *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954.

→ **Contextuelle (analyse historique)**, Qualitative (analyse), Qualitative (méthode)

THÉMATIQUE (ANALYSE DE CONTENU)

C'est la plus simple des analyses de contenu. Elle consiste à repérer dans des expressions verbales ou textuelles des thèmes généraux récurrents qui apparaissent sous divers contenus plus concrets. Elle est donc une première forme de catégorisation appliquée à un corpus.

(A. Mucchielli)



MUCCHIELLI R., *L'Analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF Éditeur, 13e éd., 1991.

→ Besoins (analyse de contenu des), Catégorisation (en analyse de contenu qualitative), Qualitative (analyse), Qualitative par théorisation (analyse de contenu).

TRANSACTIONNELLE (MÉTHODE D’ANALYSE)

Méthode d’analyse des communications entre des acteurs sociaux qui s’efforce d’abord de repérer le type de transactions ritualisées (jeux d’interactions) mettant en rapport les différents états du Moi des interlocuteurs. La méthode se poursuit par l’analyse des motivations et des bénéfices cachés qu’apporte, à chacun des partenaires, le fait de privilégier le ou les systèmes de transactions qu’ils mettent en œuvre entre eux.

■ **Développement.** L'analyse transactionnelle pose, en effet, que les communications émises par les individus concernent trois niveaux de réalité (trois « états du Moi » : le parent, l’adulte et l’enfant, ou : état normatif, état rationnel, et état affectif). Ces états sont sous-tendus par trois types d’attitudes corporelles et de messages paraverbaux. Au premier niveau, on trouve des attitudes et des paralangages plutôt figés et neutres, reprenant des formes traditionnelles de conseils ou d’injonctions morales accompagnant des instructions morales que peuvent donner des parents à des enfants. Au deuxième niveau, on trouve encore des attitudes et des paralangages révélant la maîtrise des sentiments mais qui, cette fois, accompagnent des communications logiques et rationnelles telles qu’un adulte mûr peut les formuler. Au troisième et dernier niveau, les attitudes et les paralangages laissent transparaître les sentiments et les états psychologiques (rage, plaisir, amour, peur, joie, fierté…) qui accompagnent les expressions spontanées d’un enfant qui n’a pas encore appris à les contrôler.

Les transactions qu’étudie l’analyse transactionnelle sont complémentaires ou croisées et cela d’une manière explicite ou d’une manière cachée. Une transaction issue d’un état du Moi a tendance à provoquer (induire) une réaction prévisible d’un état du Moi chez l’interlocuteur. Ainsi, une transaction venant d’un parent (« vous avez mal fait ce travail ») tend à mettre l’autre dans un état infantile et à provoquer une réponse « enfant » (« je n’ai pas eu le temps… »). Mais celui à qui la transaction s’adresse peut résister à cette induction, en général parce qu’il est verrouillé dans un certain état de son Moi, et répondre par une transaction « croisée ». En l’occurrence, à la remarque « vous avez mal fait ce travail », il répondrait : « Vous avez mal fixé les données » (réponse « parent ») ou « Effectivement, cela peut paraître ainsi, mais dans les

circonstances présentes, il est difficile de faire autrement… » (réponse « adulte »).

Le repérage des « catégories » de transactions se poursuit avec l'analyse des « positions de vie » et des signes de reconnaissance (je suis, tu es OK/pas OK) puis des formes d'expression des sentiments (dénommées : T-shirts, timbres et élastiques). Dans la rencontre avec autrui, pour sa présentation personnelle et son attitude vis-à-vis de l'autre, l'individu dispose de quatre « positions de vie » qui traduisent les principales formes de sa relation à cet autrui. Il peut être en accord avec lui et accepter autrui (je suis OK, tu es OK), il peut être en accord avec lui et ne pas accepter autrui (je suis OK, tu n'es pas OK), il peut ne pas s'accepter et se sentir contraint en acceptant autrui ou en ne l'acceptant pas (je ne suis pas OK, tu es ou n'es pas OK pour moi). C'est en fonction de ces positions affichées que la rencontre avec l'autre sera donc influencée et aura sa dynamique propre. Les « positions de vie » (et les T-shirts qui sont l'image de soi que l'on affiche) sont donc un des éléments déterminant la dynamique des échanges entre des individus. Dans un « timbre », il s'agit d'une communication « rentrée » qui n'est pas faite et concerne un sentiment que l'on n'ose exprimer. Le sujet « accumule » les « timbres » comme autant de frustrations rentrées et cette « collection » sera ultérieurement la source d'une explosion plus ou moins vive : du mouvement d'humeur jusqu'à la colère et les coups.

Il s'agit, là encore, de catégories issues de l'observation des échanges interindividuels. L'idée fondamentale est donc que ces échanges ne sont pas des créations sans cesse nouvelles mais qu'ils relèvent de catégories bien identifiables. La communication du sujet n'est plus entièrement « libre », on s'aperçoit qu'elle est catégorisable en « formes ». Ces « formes » ne concernent plus le contenu des échanges mais la structure extérieure de ceux-ci.

L'analyse transactionnelle se poursuit par l'étude des « stratagèmes ». Les stratagèmes sont des ensembles de transactions jouées systématiquement par un individu pour que ses interlocuteurs « rentrent dans son jeu » et lui permettent de tenir un rôle complémentaire (rôle qui le satisfait pour différentes raisons personnelles). Il y a des stratagèmes qui sont particulièrement repérables et qui prennent le nom de « rackets ». À travers

la mise en œuvre de son « racket », une personne manipule donc son interlocuteur pour obtenir les transactions qu'elle attend. Un racket est en fait une manière de jouer et rejouer un scénario que l'on a acquis dans son enfance.

Le « retour du passé » ne se fait plus seulement sous la forme d'un désir mais sous la forme de la mise en scène de ce désir dans un rôle que l'on sait très bien tenir et qui « marche à tous les coups ». Les rôles de la « victime », du « malade », du « débordé » sont des classiques. Certains individus sont prisonniers de leurs façons de faire avec les autres. Ils rejouent sans cesse le même enchaînement de communications. En ce sens, l'analyse transactionnelle est centrée sur les pathologies de la communication puisqu'elle est prédisposée à repérer et analyser les communications prisonnières de rituels individuels.

La notion de « jeux » d'interaction (ou de schéma d'interaction) est présente dans la notion de « racket » et de « rôle ». Elle est essentielle à ce paradigme. En effet, par définition, une interaction n'est jamais seule. Elle s'inscrit dans une succession d'échanges (diachronisme) et dans un système d'échanges simultanés (synchronisme). Il est capital de pouvoir repérer les redondances qui permettent la définition de ces cycles d'interactions. L'objet des études de communication de l'A.T. devient donc les « jeux ». Un « jeu » étant un « système récurrent de transactions souvent répétitives, superficiellement plausibles, à motivations cachées » (Berne, 1971).

Ainsi, la communication s'inscrit dans un ensemble d'échanges, elle devient un « coup », répondant à des « règles » élaborées dans le cadre d'un « jeu » interactionnel. Pour chaque acteur, il y a une finalité de son jeu et chacun mène sa partie pour atteindre ses propres finalités (sous forme de bénéfices ou de réalisation de ses motivations cachées). Ce qui caractérise en effet le jeu, c'est qu'il ne se présente pas explicitement comme tel et c'est aussi le fait que l'un des acteurs recherche un « gain » aux dépens des autres (qui peuvent aussi cependant y trouver des « bénéfices secondaires » : c'est l'aspect complémentaire du jeu). Il s'agit donc d'une forme de manœuvre et de manipulation d'autrui visant à la fois des avantages sociaux (une certaine structuration des relations) et des avantages psychologiques.

(A. Mucchielli)

📖

BERNE E., *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock, 1975.

BERNE E., *Analyse transactionnelle et psychothérapie*, Paris, Payot, 1971.

HARRIS T., *D'accord avec soi et avec les autres*, EPI, 1974.

→ Communicationnelle (approche), Formes (recherche des), **Jeux (analyse des)**

TRIANGULATION (TECHNIQUE DE VALIDATION PAR)

C'est une stratégie de recherche au cours de laquelle le chercheur superpose et combine plusieurs techniques de recueil de données afin de compenser le biais inhérent à chacune d'entre elles. La stratégie permet également de vérifier la justesse et la stabilité des résultats produits. Le recours à la triangulation décrit aussi un état d'esprit du chercheur, lequel tente activement et consciemment de soutenir, de recouper, de corroborer les résultats de son étude.

■ **Origine.** Le terme de triangulation est emprunté au domaine de la topographie : les marins, les stratèges militaires et les arpenteurs géomètres l'utilisent afin de pouvoir se situer dans l'espace. Transféré à la recherche en sciences humaines et sociales, le concept suppose que plus le chercheur obtient des données différentes à propos d'un même phénomène, plus son interprétation sera riche et plus il pourra être confiant en celle-ci.

But. Pourquoi avoir recours à la triangulation ? Au moins deux raisons peuvent être évoquées. La première se rapporte à la nature des phénomènes étudiés. Étant donné que le chercheur en sciences humaines et sociales étudie des phénomènes humains dynamiques et évolutifs, aucune technique de recueil de données ne saura seule en capturer la richesse. Pour cette raison, la stratégie de triangulation est appropriée afin de conduire à une compréhension et à une interprétation les plus riches possible du phénomène étudié. La deuxième raison a trait à la position du chercheur dans sa recherche. Celui-ci ne joue pas le rôle du scientiste distant et objectif mais existe en tant qu'être pensant et construisant des significations à partir des données de sa recherche. La stratégie de triangulation permettra

alors au chercheur d'objectiver ses pistes d'interprétation en l'encourageant à recourir à des sources diverses de vérification, de corroboration.

Types de triangulation. Denzin (1978, 1988) identifie quatre types de triangulation : des données, du chercheur, la triangulation théorique et la triangulation méthodologique. Becker (1970) parle aussi de triangulation indéfinie.

La triangulation des données inclut des sous-dimensions : le temps, l'espace, les personnes. Alors que Denzin n'y réfère que comme une seule forme de triangulation, d'autres auteurs choisissent de les distinguer (Cohen et Manion, 1985 ; Pourtois et Desmet, 1988). Ces derniers parlent de triangulation temporelle, spatiale et par combinaison de niveaux. La triangulation des données tente de mettre en relief l'originalité et l'envergure des points de vue recueillis, grâce à l'élargissement de l'échantillonnage théorique, faisant ressortir de nouvelles facettes du problème ou du phénomène étudié. La triangulation temporelle, terme associé à la triangulation des données, tente de prendre en considération la dimension évolutive du phénomène étudié. Le chercheur prévoira alors une dimension longitudinale dans sa recherche afin de vérifier les degrés de stabilité des résultats. Le deuxième terme associé, celui de la triangulation spatiale, recherchera des milieux ou des contextes différents afin de mettre en évidence les convergences et les divergences des résultats produits. Par exemple, un chercheur pourrait vouloir étudier le phénomène de l'abandon scolaire chez les adolescents en choisissant comme sites d'étude des écoles de milieux ruraux et des écoles de milieux urbains ou d'écoles privées comparées avec des écoles publiques. Le troisième terme associé à la triangulation des données est celui de la triangulation par combinaison de niveaux. Celle-ci utilise plus d'un niveau d'analyse : le niveau individuel, le niveau interactif, le niveau collectif. Les individus qui participent à la recherche existent dans un contexte qu'il est nécessaire de situer et de décrire de façon riche. Leur discours est formulé à partir de leur position dans l'institution (rôle, responsabilités, rapports au thème de la recherche, les jeux de références à l'intérieur desquels ils sont des acteurs).

La triangulation du chercheur implique que plusieurs chercheurs participeront à la recherche. Ceux-ci pourront ensuite comparer leurs observations, leurs interprétations. Les recherches-actions* collaboratives

impliquent souvent une équipe de chercheurs et de participants à la recherche. Les données recueillies sont alors constamment validées par le groupe. Une variante suggère que les données recueillies par un chercheur soient rendues disponibles à d'autres personnes et que celles-ci puissent confirmer ou non l'analyse et l'interprétation faites par le chercheur. Cette variante se rapproche de la technique d'analyse par juges.

La triangulation théorique prévoit que l'interprétation des données se fera à partir de plusieurs cadres théoriques. Leur superposition forcera le chercheur à considérer plus d'un angle d'interprétation. Par exemple, dans une étude sur le phénomène de l'abandon scolaire, le chercheur pourra vouloir interpréter ses résultats à partir de la théorie du déficit, de la carence : le jeune quitte l'école par manque de potentiel intellectuel, de motivation. Ses résultats pourraient aussi s'interpréter à partir de la théorie de l'incompatibilité culturelle : l'école possède une culture qui est trop éloignée de la culture familiale et sociale de l'adolescent.

La triangulation méthodologique consiste à recourir à plusieurs techniques de recueil de données afin d'obtenir des formes d'expression et de discours variés : observations, entretiens, dessins, productions de textes écrits, minimisant les faiblesses et les biais inhérents à chacune d'entre elles. Ainsi, dans une recherche sur le phénomène de l'abandon scolaire, des jeunes ont été reçus en entrevues individuelles semi-dirigées. Ils ont ensuite été revus quelques semaines plus tard : ils ont participé à des entrevues de petits groupes et ont produit des dessins représentant leurs perceptions de l'école telle qu'ils la percevaient au moment des entrevues et celles de l'école idéale. Les bulletins scolaires de ces jeunes constituaient une autre source de données : les taux de réussite et d'échec scolaires, de redoublement, d'absences étaient disponibles (Savoie-Zajc, 1994).

La triangulation indéfinie désigne l'action du chercheur qui soumet aux participants de l'étude les versions préliminaires des analyses des données afin d'obtenir leur réaction et de corriger, le cas échéant, l'orientation de ses interprétations. Le chercheur recueille les commentaires des participants qui constituent de nouvelles données à la recherche. Cette forme de triangulation ne fait pas l'unanimité dans la littérature alors que des auteurs préfèrent parler de vérification auprès des membres plutôt que de triangulation. Ces auteurs distinguent entre la stratégie de triangulation qui

s’applique aux données comme telles alors que la vérification auprès des membres porte sur les constructions du chercheur. Les deux stratégies concourent toutefois au même but, celui d’offrir des interprétations crédibles de la réalité étudiée.

(L. Savoie-Zajc)

BECKER H.S., *Sociological Work : Method and Substance*, New Brunswick, N.J., Transaction Books, 1970, pp. 56-59.

COHEN L. et MANION L., *Research Methods in Education*, Londres, Croom Helm, 1985, pp. 254-263.

DENZIN N.K., *The Research Act : A Theoretical Introduction to Sociological Methods*, New York, McGraw Hill ed, 1978.

DENZIN N.K., « Triangulation », *in* J.P. KEE-VES (éd.) *Educational Research Methodology and Measurement : An International Handbook*, Toronto, Pergammon Press, 1988, pp. 511-513.

LINCOLN Y.S. et GUBA E.G., *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, Sage Pub, 1985, pp. 305-307.

POURTOIS J.P. et DESMET H., *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988, pp. 52-57.

SAVOIE-ZAJC L., « Le discours sur l’école de jeunes identifiés à risque de “décrochage scolaire” », *in* L. LANGEVIN, *L'Abandon scolaire : on ne naît pas décrocheurs*, Montréal, Éd. Logiques, 1994, pp. 79-109.

→ Recherche qualitative, **Validation des méthodes qualitatives (critères de)**

TYPES IDÉAUX DE PENSÉE

L'approche sociocognitive* montre, d’une part, qu’il existe à l’intérieur de nos propres sociétés occidentales une pensée sociale* très différente de la pensée scientifique, logique et déductive et, d’autre part, qu’au sein même de cette pensée sociale, on trouve des formes de pensée elles-mêmes très différentes, voire incommensurables. Ces différentes formes de pensée ne sont toutefois pas en nombre infini ; une façon de les comprendre les

unes par rapport aux autres consiste à les situer sur une échelle comportant à ses extrêmes les deux formes antithétiques et idéal-typiques suivantes :

- Idéal-type I : la pensée sociale sociocentrique ;
- Idéal-type II : la pensée sociale décentrée.

Le degré de centration ou de décentration sociocognitive constitue le critère de différenciation le plus fondamental entre les différentes formes de pensée sociale ; chaque façon de connaître la réalité sociale est, en effet, plus ou moins centrée ou décentrée.

■ *Caractéristiques de l'idéal-type I (pensée sociale sociocentrique)*

- Une centration sociale et cognitive fortement marquée. Le terme de centration sociale se rapproche du terme plus courant de sociocentrisme ou d'ethnocentrisme. Si l'égocentrisme de l'enfant est un phénomène purement intellectuel (le contraire de l'égocentrisme étant la décentration cognitive qui suppose, elle, des opérations logiques que l'enfant n'atteint qu'au début de l'adolescence), le sociocentrisme est un phénomène social, mais appréhendé au niveau de ses manifestations cognitives, au niveau de la manière de penser des adultes. Autrement dit, le sociocentrisme ne correspond nullement à un déficit intellectuel ou mental de l'adulte, car tout adulte est capable de mettre en pratique les opérations intellectuelles qui vont de pair avec la décentration cognitive. Le sociocentrisme s'explique par des facteurs sociaux. Ainsi, un attachement inconditionnel à son groupe d'appartenance social, national par exemple, et le rejet de tout autre groupe national, sont généralement définis comme nationalisme ou patriotisme, alors que dans une optique sociocognitive, on parlera de centration sociocognitive à base nationale. Une telle centration sociocognitive se retrouve chez une personne qui perçoit toute la réalité sociale en fonction de l'opposition hommes/femmes, de l'opposition entre classes sociales, ou en fonction d'une idéologie politique donnée. Dans chaque cas, il y a centration sociocognitive, une fois à base sexuelle, une autre à base de classe sociale et la troisième à base idéologique.

- Une forme d'explication sociale qui considère comme déviant tout ce qui est différent et autre que le point de vue propre ; cela revient à

condamner plutôt qu'à chercher à comprendre les AUTRES, et à louer soi-même, ses semblables, ses valeurs propres, son point de vue.

- Une indissociation entre l'argumentation et les jugements de valeur et/ou les expériences personnelles du locuteur.

- À cette forme de pensée correspond une forme de discours qui semble n'être qu'une expression directe de la pensée, soit un travail cognitif et langagier peu élaboré.

Un modèle logico-discursif résume les traits essentiels de cette forme de pensée sociocentrique. Il peut être réduit à trois phrases de base théoriques :

- CELA DEVRAIT ÊTRE COMME CELA (une grande partie des immigrés devraient rentrer chez eux) ;

- CELA N'EST PAS COMME CELA DEVRAIT ÊTRE, ce qui s'explique par… (les immigrés ne veulent pas rentrer chez eux parce qu'ils gagnent plus ici) ;

- CELA DEVRAIT ÊTRE COMME CELA, quand même (ils doivent néanmoins rentrer chez eux).

D'une manière plus générale, on doit retrouver un modèle logico-discursif et une forme d'argumentation semblables pour toute pensée sociale sociocentrique, quel qu'en soit le contenu ou le phénomène social concerné. Soulignons l'ambiance de valorisation négative dans laquelle baigne une pensée sociale sociocentrique, ainsi que l'aspect émotif, fortement modalisé, tendu et expressif du langage qui la véhicule.

Caractéristiques de l'idéal-type II (pensée sociale décentrée)

La deuxième configuration sociocognitive idéal-typique se définit de manière diamétralement opposée. Ses traits principaux sont les suivants :

- Une décentration sociale et cognitive (sociocognitive) généralisée. Sa particularité tient à la présence simultanée de la décentration cognitive (dont est potentiellement capable tout adulte, même fortement sociocentrique) et de la décentration sociale. Quelles que soient les idées, les préférences et les valeurs de l'individu, il tient à les situer parmi les autres systèmes d'idées et de valeurs possibles, et à les comprendre sans les diaboliser.

- La forme de l'explication se rapproche cette fois de l'explication analytique de la science : recherche d'une multiplicité de facteurs

susceptibles d’apporter leur part d’explication à un phénomène social donné, et effort pour hiérarchiser le poids relatif de ces différents facteurs. On se trouve en présence d’une importante élaboration cognitive plutôt que d’un travail de condamnation sans appel de tout ce qui est autre et différent.

- Dissociation entre argumentation et jugements de valeur et/ou expériences personnelles du locuteur.

- Cette forme de pensée sociale décentrée (nuancée, complexe et différenciée) qui va de pair avec un travail cognitif poussé entraîne un discours plus élaboré et plus long que celui, généralement court et véhément, propre aux formes sociocentriques. À la place des trois phrases de base stéréotypées du modèle de la pensée sociocentrique, on va trouver de nombreuses propositions analytiques, enchaînées de manière argumentée et sous-tendues par une élaboration cognitive et langagière constante.

Les deux formes de pensée sociale que nous venons de définir (la forme sociocentrique et la forme décentrée) constituent des structures assez générales. Elles indiquent la tendance générale d’une forme de pensée sociale. Il est important de dégager de telles tendances face aux disciplines qui se concentrent sur l’individuel et, qui plus est, coupé du social.

Ces structures générales sont appelées à recevoir souplesse et nuances :

a Ainsi, y a-t-il des degrés de centration ou de décentration sociocognitive ?

b D’autre part, se pose le problème fondamental des rapports entre une forme de pensée sociale donnée et les individus concrets et singuliers qui la mettent en œuvre. Tel individu n’est pas voué à toujours penser de manière sociocentrique et tel autre promis immanquablement à la décentration. Il s’agit du problème plus vaste du rapport entre le général et le particulier, à notre avis un problème majeur des sciences sociales actuelles. Abordé empiriquement et non spéculativement, ce problème peut contribuer à remédier au sociologisme consistant précisément en généralités trop générales.

(U. Windisch)



PIAGET J., *La Psychologie de l'intelligence*, Paris, Armand Colin, 1947.

PIAGET J., *Le Langage et la pensée chez l'enfant*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1962 (1923).

WINDISCH U., *Le Raisonnement et le parler quotidiens*, Lausanne. L'Âge d'Homme, 1985.

→ Pensée sociale (ou naturelle), **Sociocognitive (approche)**

V

Valeurs (analyse des) → (Croyances (analyse des) ; Idéologique (analyse) ; Mentalités (analyse de l'évolution des)

Validité écologique → (Contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du)

VALIDATION DES MÉTHODES QUALITATIVES (CRITÈRES DE)

La validation désigne l'action de rendre valide. Lorsqu'elle est appliquée à l'activité de recherche, elle réfère à la préoccupation du chercheur de produire des résultats qui ont une valeur dans la mesure où ils contribuent de façon significative à mieux comprendre une réalité, un phénomène étudié.

Tout chercheur, pendant l'activité de recherche, est concerné par le caractère valide de ses résultats : jusqu'à quel point reflètent-ils bien le phénomène étudié ? Il se préoccupe également de leur capacité explicative : jusqu'à quel point fournissent-ils une explication raisonnable et d'une certaine envergure de l'objet étudié ? Il s'intéresse aussi à leur stabilité : se répètent-ils dans le temps lorsque l'étude se déroule dans des contextes similaires ? Le chercheur visera finalement la production de résultats qui sont plus que le produit de ses biais personnels mais qui reflètent une réalité étudiée.

■ **Les critères.** Selon l'épistémologie à laquelle ils adhèrent, les chercheurs auront recours à des critères de validation qu'ils définissent et nomment spécifiquement. C'est ainsi que les approches de recherche positiviste et qualitative mettront de l'avant chacun leur propre système de validation. Les critères définis dans le présent ouvrage pour ce qui concerne l'approche qualitative sont ceux de : acceptation interne*, cohérence interne*, confirmation externe*, complétude*, saturation*.

Ces critères, ainsi que leur appellation, font toujours l'objet de discussion. Le consensus reste d'ailleurs à faire autour de leur nature, de

leur fonction, de leur pertinence et de leur appellation. Il reste que les travaux de Guba et de Lincoln ont incité les chercheurs, tenants de l'approche qualitative, à recourir à des critères de validation qui s'énoncent selon une terminologie propre et qui sont conformes à l'épistémologie épousée. Des travaux récents en la matière (Lincoln, 1995 ; Reason et Rowan, 1981) insistent sur la dimension relationnelle présente dans les recherches effectuées selon une approche qualitative. Les critères de validation devraient, selon ces auteurs, tenir compte davantage de l'intersubjectivité et de l'interactivité. On parlera d'authenticité, de réciprocité, d'empathie, du partage des sentiments, de préoccupation éthique*, critères mieux adaptés pour tenir compte de la qualité des rapports interactifs et sur lesquels le chercheur s'appuie pour produire des données et des analyses valides.

(L. Savoie-Zajc)

GUBA E.G. et LINCOLN Y.S, *Effective Evaluation*, San Francisco, Jossey Bass Pub., 1982, pp. 103-127.

LINCOLN Y.S., « Emerging criteria for quality in qualitative and interpretive research », *Qualitative Inquiry*, 1 (3), 1995, pp. 275-289.

LINCOLN Y.S. et GUBA E.G., *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, Sage Pub., 1985, pp. 289-316.

MILES M.B. et HUBERMAN A.M., *Qualitative Data Analysis : An expanded Sourcebook*, Thousand Oaks, Ca., Sage, 1994, pp. 277-280.

POURTOIS J.P. et DESMET H., *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988, pp. 57-59.

REASON P. et ROWAN J., *A Sourcebook of New Paradigm Research*, Chichester, John Wiley and Sons, 1981, pp. 239-250.

→ Acceptation interne, Cohérence interne (critère de), Complétude, Confirmation externe (critère de), **Épistémologie des méthodes qualitatives, Saturation**

VALIDITÉ EN RECHERCHE QUALITATIVE

La validité est la grande force des recherches qualitatives. Ce qu'on entend par cette expression est toutefois fort variable. Il peut s'agir de l'exactitude d'un résultat, de l'adéquation d'une catégorie avec le phénomène qu'elle représente, du caractère opérationnel d'une hypothèse, de l'authenticité d'une observation, de l'actualité d'un modèle ou d'une théorie, de la conformité d'une analyse, etc.

Traditionnellement, on distingue la validité interne, qui concerne la correspondance entre une observation et la réalité empirique visée par cette observation, et la validité externe, qui concerne la possibilité de conserver cette observation pour la comparaison avec d'autres groupes que ceux étudiés. Dans les années 70 et 80, l'apport de la phénomologie sociale, de l'ethnométhodologie et du constructivisme a fait éclater cette vision relativement étroite de la validité. Des concepts nouveaux sont apparus, certains tentant d'établir une correspondance avec les anciens (Lecompte, Preissle Goetz, 1982 ; Lincoln, Guba, 1985), d'autres s'insérant à l'intérieur d'un paradigme différent (Lincoln, 1990 ; Smith, 1990), enfin d'autres encore niant au départ l'utilité de tels concepts (Eisenhart, Howe, 1992). La situation actuelle peut être qualifiée, de façon très juste, de postmoderne tant l'unanimité semble se faire autour de la *multiplicité* des critères de validation* des méthodes qualitatives. Il est certain, toutefois, que dans toutes les traditions, la recherche qualitative* est reconnue pour la justesse, la pertinence et la consistance de ses observations et analyses.

(P. Paillé)



EISENHART M.A. et HOWE K.R., « Validity in educational research », *in* M.D. Lecompte, W.L. Millroy et J. Preissle (eds.), *The Handbook of Qualitative Research in Education*, pp. 643-680, New York, Academic Press, 1992. KIRK J. et MILLER M.L., *Reliability and Validity in Qualitative Research*, Beverly Hills, CA, Sage, 1986.

LAPERRIÈRE A., « Les critères de scientificité des méthodes qualitatives », *in Les Méthodes qualitatives en recherche sociale : problématiques et enjeux*, Actes du colloque du Conseil québécois de la recherche sociale, Rimouski, 17 mai 1993. Québec, Gouvernement du Québec, CQRS, 1994.

LECOMPTE M.D., PREISSLE GOETZ J., « Problems of reliability and validity in ethnographic research », *Review of Educational Research*, 1982, *52*, 1, 31-60.

LINCOLN Y.S., « The making of a constructivist : a remembrance of transformations past », *in* E.G. GUBA (ed.), *The Paradigm Dialog* (pp. 67-87). Newbury Park, CA, Sage, 1990. LINCOLN Y.S., GUBA, E.G., *Naturalistic Inquiry*, Newbury Park, CA, Sage, 1985.

SMITH J.K., « Alternative research paradigms and the problem of criteria », *in* E.G. GUBA (ed.), *The Paradigm Dialog* (pp. 167-188). Newbury Park, CA, Sage, 1990.

→ Cohérence interne, Complétude, Confirmation externe (critère de), Épistémologie des méthodes qualitatives, Fidélité en recherche qualitative, **Objectivité en sciences humaines,** Saturation, Triangulation (technique de validation par), **Validation des méthodes qualitatives (critères de)**

Validité phénoménologique → (Contexte dans le paradigme compréhensif (rôle du)

Vérification des données → (Journal de bord ; Observation participante ; Triangulation (technique de validation par)

VÉRIFICATION DES IMPLICATIONS THÉORIQUES

Stratégie de validation à l'intérieur d'une démarche de théorisation, la vérification des implications théoriques consiste à rechercher, à l'intérieur d'un phénomène, les pensées, actions ou comportements déduisibles logiquement d'une théorisation à son propos. Il s'agit de demander « Que serait-il logique de retrouver à l'intérieur du phénomène à l'étude si la théorisation édifiée à son propos est valide ? Quelles sont les implications théoriques possibles de la théorisation telle que formulée ? » Par exemple, s'il est vrai que, dans une organisation, une alliance stratégique formée par un employé précaire représente une bonne stratégie de survie organisationnelle, alors les employés ayant formé une telle alliance devraient connaître certains avantages à l'intérieur de l'organisation. Cette hypothèse étant posée, il s'agit alors de la mettre à l'épreuve, soit par un

examen ciblé du corpus déjà amassé, soit par des interviews ou des observations supplémentaires.

(P. Paillé)



CAMPBELL, D. T. Degrees of freedom and the case study. I*n* T. D. Cook, C. S. Reichardt (dir.) : *Qualitative and quantitative methods in evaluation research* (p. 7-32). Newbury Park : Sage, 1979.

FLINDERS, D. J. et MILLS, G. E. *Theory and concepts in qualitative research*. Teachers College, Columbia University : Teachers College Press, 1993.

LECOMPTE, M. D. et PREISSLE, J. P. *Ethnography and qualitative design in educational research*. Florida : Academic Press, 2nd ed, 1993.

PAILLÉ, P. L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 1994, *23*, 147-181.

→ **Qualitative par théorisation (analyse)**

Vision du monde → (Actionniste (méthode) ; Attitudes (recherche des) ; Compréhensive (approche) ; Documents personnels (utilisation des) ; Empathique (approche) ; Situation (définition de la)

Éléments de bibliographie générale

ALLEAU R., *La Science des symboles*, Paris, Payot, 1977.

ANDERSON H. et ANDERSON L., *Manuel des techniques projectives*, Éd. Universitaires, 1965.

ARIÈS P., « Mentalités (histoire des) », *in La Nouvelle Histoire*, sous la dir. de J. LE GOFF, Paris, R et Z, 1978.

ARGENTIN G., *Quand faire, c'est dire*, Mardfaga éd., 1989,

AUSTIN J.L., 1962, *Quand dire c'est faire*, Seuil, 1980.

ASSOCIATION POUR LA RECHERCHE QUALITATIVE, *L'Enseignement des méthodes qualitatives aux ordres collégial et universitaire*, vol. 10, 1994.

BACHELARD G., *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1989.

BACHELARD G., *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1983.

BÆCHLER J., *Les Suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

BARTHES R., *S/Z*, Paris, Seuil, 1970.

BARTHES R., « Rhétorique de l'image », *Communications*, nº 4, Paris, Seuil, 1964.

BARTHES R., *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

BATESON G., *Vers une écologie de l'esprit*, tomes 1 et 2, Paris, Seuil, 1977.

BAXANDAL M., *Formes de l'intention*, Nîmes, Chambon, 1991.

BERGER P. et LUCKMANN T., *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

BERGSON H., *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1950.

BERNE E., *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock, 1975.

BERNE E., *Analyse transactionnelle et psychothérapie*, Paris, Payot, 1971.

BERTAUX D., *Histoires de vies ou récits de pratiques. Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Cordes, 1976.

BINSWANGER L. (1947), *Introduction à l'analyse existentielle*, Paris, Éd. de Minuit, 1971.

BINSWANGER L., *Discours, parcours et Freud*, Paris, Gallimard, 1970.

BLIN Th., *Phénoménologie et sociologie compréhensive. Sur Alfred Schutz*, L'Harmattan, 1995.

BLOOR D., *Sociologie de la logique : les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandore, 1983.

BONO E. DE, *The Use of Lateral Thinking*, trad. *La Pensée latérale*, J. Cape Press, 1969.

BOUDON, R., *L'Idéologie des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.

BURGESS R.G. (éd. par), *Issues in Educational Research-Qualitative Methods*, Londres et Philadelphie, The Falmer Press, 1985.

CARBONNEL C.-D., *L'Historiographie*, Paris, PUF, 2e éd., 1991.

COULON A., *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, 1993.

COULON A., *L'École de Chicago*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1992.

CROZIER M. et FRIEDBERG E., *L'Acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977.

DAY L., *Guide pratique de l'intuition*, éd. Vivez Soleil, 1998.

DELAURIERS J.-P., *Les Méthodes de la recherche qualitative*, Presses de l'Université du Québec, 1987.

DENNET D., *La Stratégie de l'interprète*, Paris, PUF, 1990.

DENZIN N.K. et LINCOLN Y.S., *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage Pub., 1994.

DE QUIEROZ J.-M. et ZIOTKOVSKI M., *L'Interactionnisme symbolique*, Presses de l'Université de Rennes, 1994.

DE FORNEL M. & QUERE L., Situer la situation, in : *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, éd. de L'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1999, pp. 7- 32.

DESCHAMPS C. (éd.), « La recherche qualitative : 10 ans de développement », Numéro souvenir, *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, vol. 13, 1995, Université du Québec à Trois Rivières.

DESCHAMPS C., *L'approche phénoménologique en recherche*, Montréal : Guérin Universitaire, 1993.

DESCOMBES V., *Les Institutions du sens*, éd. de Minuit, 1996.

DESCOMBES V., *La denrée mentale*, éd. de Minuit, 1995.

DESLAURIERS J.-P., *Recherche qualitative : guide pratique*, Montréal, McGraw-Hill, 1991.

DESOILLE R., *Théorie et pratique du rêve éveillé dirigé*, éd. du Mont-Blanc, 1961.

DEVEREUX G., *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

DILTHEY W., *Le Monde de l'esprit*, Aubier, 2 vol., 1947.

DILTHEY W., *Introduction à l'étude des sciences humaines*, Paris, PUF, 1942.

DOSSE F., *L'empire des sens. L'humanisation des sciences humaines*, La découverte, 1995.

ECO U., *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996.

ECO U., *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992.

ELIADE M., *Aspects du Mythe*, Paris, Idées/Gallimard, 1975.

FRANK L.K., *Projectives Méthodes*, Spring Field (Ill.), Thomas, Backwell Scientific Publ., 1948.

FONTANILLE J., *Sémiotique du visible, Des mondes de lumière*, Paris, PUF, 1995.

FUSTIER M., *Exercices pratiques de créativité. Initiation à l'heuristique fonctionnelle*, SME, 1973.

GIBSON J., The theory of affordances, in : Shaw & Brandford (eds), *Perceiving acting and knowing*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 67-82.

GLASER B., *Theorical sensitivity : Advances in the Methodology of Grounded Theory*, Mill Valley, California, Univ. of California Press, 1978.

GODET M., *De l'anticipation à l'action*, Paris, Dunod, 1991.

GOFFMAN E., *Frame analysis*, New York, Harper and Row, 1974, trad. fr. Les cadres de l'expérience, éd. de Minuit, 1991.

GORDON W., *Stimulation des facultés créatrices dans des groupes de recherche synectique*, 1961, trad. Hommes et Techniques, Paris, 1965.

GOYETTE G. et LESSARD-HEBERT M., *La Recherche-action : ses fonctions, ses fondements et son instrumentation*, Sillery, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987.

GRAS A., *Clés pour la Futurologie*, Paris, Seghers, 1976.

GREIMAS A.J. et FONTANILLE J., *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.

GREIMAS A.J. et COURTES J., *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

GREIMAS A.J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

GROUPE MU, *Traité du signe visuel*, Paris, Seuil, 1992.

GUBA, A., « Criteria for assessing the trusthworthiness on naturalistic inquiries », *in Education, Communication and Technology*, vol. 29, nº 2, 1981, pp. 75-91.

HABERMAS J., *Théorie de l'agir communicationnel*, t. 1 et 2, Paris, Fayard, 1987.

HESSE R. et SAVOYE A., *L'Analyse institutionnelle*, Paris, PUF, 1993.

HORTH, R., *L'approche qualitative comme méthodologie de recherche en sciences de l'éducation*, Pointe-au-Père, Les Éditions de la Mer, 1986.

HUBERMAN A.M. et MILES M.B., *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles, Éditions du renouveau pédagogique, 1991.

HUSSERL E., *L'Idée de la phénoménologie*, Paris, PUF, 1970.

HUTCHINS E., *Cognition in the Wild*, Cambridge, MA, MIT Press, 1995.

JASPER C., *Initiation à la méthode philosophique*, Paris, Payot, 1976.

JASPER C., *Psychopathologie générale*, Paris, Alcan, 1933.

JOLY M., *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Nathan, 1994.

JOLY M., *L'Image et les signes*, Paris, Nathan, 1994.

JÚNG C.G., *L'Homme à la découverte de son âme*, Éd. du Mont-Blanc, 1970.

KAUFMANN A., FUSTIER M. et DREVET A., *L'Inventique*, EME, 1970.

KIRK J. et MILLER M.L., *Reliability and Validity in Qualitative Research*, Beverly Hills, CA. Sage, 1986.

LAING R.D., *La Politique de la famille*, Paris, Stock, 1972.

LEDRUT R., *La Forme et le Sens dans la Société*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984.

LEMOIGNE J. L, *Les épistémologies constructivistes*, PUF, 1995.

LESSARD-HEBERT M., GOYETTE G. et BOUTIN G., *Recherche qualitative : fondements et pratiques*, Montréal, Éd. Agence d'Arc inc., 1990.

LEVINAS E., *Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, Vrin, 1989.

LÉVI-STRAUSS C., *Mythologiques*, 4 vol., Paris, Plon, 1964, 1970.

LÉVI-STRAUSS C., *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

LEWIN K., *Psychologie dynamique*, Paris, PUF, 1967.

LEWIN K., *Principal of Topological Psychology*, New York, McGray Hill, 1936.

LINCOLM Y.S. et GUBA E.G., *Naturalistic Inquiry*, Berverly Hills, Sage Pub., 1985.

LYOTARD J.-F., *La Phénoménologie*, Paris, PUF, 1964.

MAFFESOLI M., *La Connaissance ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985.

MALINOWSKI B., *Journal d'ethnographe*, Paris, Seuil, 1985.

MANDROU R., « L'histoire des mentalités », *Encyclopaedia Universalis*, VIII, Paris, 1968, pp. 436-438.

MARTY C. et MARTY R., *99 réponses sur la sémiotique*, Montpellier, Centre régional de Documentation pédagogique, 1992.

MEAD G.H., *L'Esprit, le Soi et la Société*, Paris, PUF, 1963.

MERLEAU-PONTY M., *Sens et non sens*, Nagel, 1966.

MERLEAU-PONTY M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

MORENO J.-L., *Psychothérapie de groupe et psychodrame*, Paris, PUF, 1965.

MORIN A. et CARDINAL P., « Une recherche action intégrale systémique (RAIS). Une réponse à l'approche systémique », *in La*

technologie éducative à travers le monde, Sainte-Foy, Cipte, Télé-Université, Québec, pp. 179-187.

MORIN A., *La Recherche-action en éducation : de la pratique à la théorie*, Montréal, Publications de la faculté des sciences de l'éducation, 1986.

MORIN E., *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Éditeur, 1990.

MORIN E., *Sociologie*, Paris, Fayard, 1984.

MORIN E., *La Méthode, 1. La nature de la nature*, Paris, Seuil, 1977.

MOUSTAKAS C., *Phenomenological Rechearch Methods*, Thousands Oaks, (Ca), Sage publications, 1994.

MUCCHIELLI A., *Influencer, persuader motiver*, Armand Colin, 2009.

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approche constructiviste*, Armand Colin, 2005.

MUCCHIELLI A., *Étude des communications : approches par la modélisation des relations* A. Colin, 2001

MUCCHIELLI A., *Théorie systémique des communications*, A. Colin, 1998.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse formelle des rêves et des récits d'imagination*, Paris, PUF, 1994.

MUCCHIELLI A., *Les Méthodes qualitatives*, Paris, PUF, 2e éd., 1994.

MUCCHIELLI A., *Les Jeux de rôles*, Paris, PUF, 2e éd., 1990.

MUCCHIELLI A., *L'Analyse phénoménologique et structurale en sciences humaines*, Paris, PUF, 1983.

MUCCHIELLI A., *Manager le changement par la systémique*, éd., Ovadia, Nice, 2010.

MUCCHIELLI R., *Analyse existentielle et psychothérapie phénoméno-structurale*, Dessard, 1972.

MUCCHIELLI R., *La Dynamique de groupe*, Paris, ESF Éditeur, 12e éd., 1994.

MUCCHIELLI R., *L'Interview de groupe*, Paris, ESF Éditeur, 17e éd., 1993.

MUCCHIELLI R., *L'Entretien de face à face dans la relation d'aide*, Paris, ESF Éditeur, 14e éd., 1993.

MUCCHIELLI R., *L'Analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF Éditeur, 8e éd., 1991.

MURRAY H.A., *Exploration de la personnalité*, Paris, PUF, 1956.

OSBORN A., *Applied Imagination*, trad. fr. *L'Imagination constructive*, Paris, Dunod, 1965.

PAGES M., *La Vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1977.

PAILLE P. et MUCCHIELLI A., *L'Analyse qualitative*, A. Colin, 2001.

PAILLE P., « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique*, 1994, *23*, 147-181.

PARAIN-VIAL J., *Analyses structurales et idéologies structuralistes*, Toulouse, Privat, 1969.

PARSONS T. (1971), *Le Système des sociétés modernes*, trad. fr. Paris, Dunod, 1973.

PEIRCE C.S., *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978

PENINOU G., *Intelligence de la publicité*, Paris, Robert Laffont, 1972.

PIAGET J., *Épistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, coll. Idées, Unesco, 1970.

PIAGET J., *La Psychologie de l'intelligence*, Paris, Gallimard, 1947.

POIRIER J., CLAPIER-VALLADON S. et RAYBAUT P., *Les Récits de vie. Théorie et pratique*, Paris, PUF, 1983.

POURTOIS J.-P. et DESMET H., *Épistémologie et Instrumentation en sciences humaines*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988.

PRIGOGINE I. et STENGERS I., *La Nouvelle Alliance*, Paris, Gallimard, 1979.

REASON P. et ROWAN J., *A Sourcebook of New Paradigm Research*, Chichester, John Wiley and Sons, 1981, pp. 239-250.

RICŒUR P., *Le Conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969.

RICŒUR P., *De l'interprétation, essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965.

ROGERS C. et KINGER G.M., *Psychothérapie et relations humaines*, éd. de l'Université de Louvain, 7e éd., 1966.

SAINT-MARTIN F., *Sémiologie du langage visuel*, PUQ, 1987.

SAMARAN C. (sous la dir. de), *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Encyclopédie La Pléiade, 1961.

SAUVAGEOT A., *Voirs et savoirs, Esquisse d'une sociologie du regard*, Paris, PUF, 1994.

SAUVAGEOT A., *Figures de la publicité, figures du monde*, Paris, PUF, 1987.

SCHELER M. (1913), *Nature et formes de la sympathie*, Paris, Payot, 1950.

SCHUTZ A., *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

SCHUTZ A., *Eléments de sociologie phénoménologique*, Paris, éd. L'Harmattan, 1998.

SILVERMAN D., *La Théorie des organisations*, Paris, Dunod, 1973.

SIMMEL G., *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1988.

STRAUSS A., CORBIN J., Grounded theory methodology : an overview. In N. K. Denzin, Y. S. Lincoln (dir.) : *Handbook of qualitative research* (pp. 273-285), Thousand Oaks, CA : Sage, 1994.

STRAUSS A., *Qualitative Analysis for Social Scientist*, Cambridge University Press, 1987.

STRAUSS A. et CORBIN J., *Basics of Qualitative Research*, Newbury Park, CA, Sage, 1990.

SUCHMAN L., *Plans and Situated Action*, Cambridge University Press, 1987.

TAYLOR J.S. et BOGDAN R., *Introduction to Qualitative Research Methods. The Search for Mening*, New York, A. Wiley-Interscience Publication, 2e édit., 1984.

TESCH R., *Qualitative Research : Analysis Types and Software Tools*, New York, The Falmer Press, 1990.

UEXKULL J. Von, 1956, Théorie de la signification, in ; *Monde des animaux et monde humain*, Paris, Denoël, pp. 91-186, 1965.

VAN DER MAREN J.-M., *Méthodes de recherche pour l'éducation*, Montréal, Bruxelles, Les Presses de l'Université de Montréal, De Boeck Université, 1995.

WATZLAWICK P., *L'Intervention de la réalité*, Paris, Seuil, 1988.

WATZLAWICK P. (sous la dir.), *Sur l'interaction*, Paris, Seuil, 1981.

WATZLAWICK P. *et al.*, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.

WEBER M., *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.

WHITE W.F. (1955), *Street Corner Society*, University of Chicago Press, trad. fr. Paris, Éd. La Découverte, 1996.

WHYTE W.F. (ed.), *Participatory Action Research*, Newbury Park, CA, Sage, 1991.

WILLIAME R., *Les Fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive : Alfred Schutz et Max Weber*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973.

WINDISCH U., Le Prêt-à-penser, les formes de la communication et de l'argumentation quotidienne, Lausanne, L'Âge d'homme, 1990.

WINDISCH U., Le Raisonnement et le parler quotidien, Lausanne, L'Âge d'homme, 1985.

WINDISCH U., Xénophobie ? Logique de la pensée populaire, Lausanne, L'Âge d'homme, 1978.

YIN R.K., *Case Study Research. Design and Methods*, London, Sage Publications, 1984.

Revues

Cahiers de l'Imaginaire, Paris, Dunod.

Communications, Paris, Seuil.

Degrés, Bruxelles.

Eidos, Bulletin international de sémiotique de l'image, Univ. F. Rabelais, Tours.

Futuzibles, Paris.

Revue de l'Association pour la recherche qualitative, Faculté des Sciences de l'Éducation, Université de Montréal, Case postale 6128, succursale A, Montréal, Québec, H3C3J7.

Sociétés, Paris, Dunod.